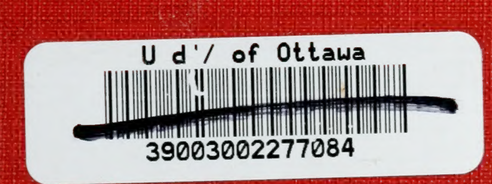
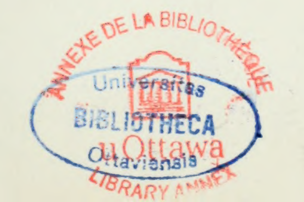


10-2-42



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

H. Savary C

LITTÉRATURES ANCIENNES

ET MODERNES ÉTRANGÈRES

PROPRIÉTÉ DE :

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours, avec morceaux choisis extraits des meilleurs auteurs des divers siècles. J. M. J. A. Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Nantes. 5e édition. In-12 broché . . . 4 fr.
Cartonné. . . . . 4 fr. 25

Histoire abrégée des Littératures anciennes et modernes avec morceaux choisis. J. M. J. A. Édition ornée du portrait des principaux auteurs. 3e édit. In-16 cartonné. 3 fr.

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

HISTOIRE DES LITTÉRATURES

ANCIENNES ET MODERNES

AVEC MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS DES DIVERS SIÈCLES

J. M. J. A.

LITTÉRATURES ANCIENNES

ET MODERNES ÉTRANGÈRES

Ouvrage approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Nantes
Couronné par la Société libre d'Instruction et d'Éducation

SIXIÈME ÉDITION
(20e *mille*)

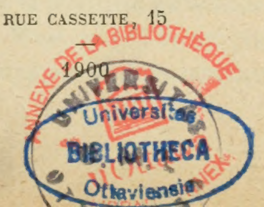


PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1900



APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE NANTES

Sur le rapport favorable qui nous a été adressé, Nous sommes heureux de recommander de nouveau l'ouvrage intitulé : *Histoire des Littératures anciennes et modernes,* et nous souhaitons, dans l'intérêt des maisons d'éducation et des familles chrétiennes, qu'il réponde de plus en plus à la pensée qui a présidé à sa composition.

† JULES, évêque de Nantes.

Nantes, le 8 septembre 1887.

PRÉFACE

L'*Histoire de la Littérature* n'est pas une partie indifférente des diverses branches de l'instruction. Elle complète, pour ainsi dire, l'histoire politique, en nous initiant aux progrès de l'esprit humain chez les différentes nations, et en nous faisant connaître ces monuments impérissables que les siècles se sont transmis comme les règles du savoir et du goût. Elle nomme ces grands génies auxquels il a été donné de s'élever à des hauteurs sublimes. Prétendre les égaler serait téméraire; du moins est-il bon de connaître leurs chefs-d'œuvre : au contact de ces esprits d'élite, le goût du beau s'empare de l'élève studieux et attentif. L'Histoire de la Littérature offre en même temps des modèles à la portée de tous, dans les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains qui se sont attachés aux genres plus simples, et n'ont souvent produit des œuvres dignes de la postérité qu'à force de travail et de persévérance. N'est-ce pas là un précieux encouragement à développer par de sérieuses études les

dons intellectuels que nous avons reçus, et qui nous deviendront ainsi une source d'incomparables jouissances?

De plus, il est bon, surtout à notre époque, de posséder des idées vraies et justes sur la saine littérature, afin de ne pas se laisser entraîner par le goût dépravé de cette multitude d'auteurs qui répudient toutes les traditions du passé pour y substituer des nouveautés dangereuses.

Tels sont les motifs qui ont fait rédiger cet abrégé de l'*Histoire des Littératures anciennes et modernes*. Tout permet d'espérer que les élèves y trouveront une étude profitable et en même temps pleine d'intérêt. On y a condensé, à leur intention, l'enseignement des maîtres les plus sûrs en ces matières.

Il a fallu nécessairement se borner en parcourant un champ aussi vaste: néanmoins, pour éviter la sécheresse, écueil ordinaire des abrégés classiques, on s'est efforcé de tenir un juste milieu entre les développements excessifs et une brièveté non moins fastidieuse, n'offrant presque aux élèves qu'une simple nomenclature. Rendre l'étude de l'histoire littéraire aussi méthodique, et en même temps aussi attrayante que possible, tel est donc le but de cet ouvrage.

Tout y a été prévu, et dans le plan suivi, et dans la disposition typographique elle-même, pour fixer mieux l'attention et pour faciliter le travail de la mémoire. De nombreux *Tableaux synoptiques,* placés à la suite des principales divisions, seront, à ce point de vue, d'une immense ressource, en permettant de

saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble des diverses époques de la littérature. Enfin un *Recueil de morceaux choisis,* joint à chacun des deux volumes, offrira comme à tout instant, outre une lecture agréable, un complément, et le meilleur, le plus authentique, des notions données dans le cours de l'Histoire sur les auteurs les plus célèbres.

On a cru bon de réserver exclusivement un volume spécial à la *Littérature française;* c'est pourquoi, dans celui qui leur est consacré, les *Littératures anciennes* seront suivies des *Littératures modernes étrangères.*

Le volume des *Littératures anciennes et modernes étrangères* demeure, comme dans les éditions précédentes, indépendant de celui de la *Littérature française :* l'un et l'autre peuvent être acquis séparément.

HISTOIRE

DES LITTÉRATURES ANCIENNES

INTRODUCTION

On désigne généralement sous le nom de *Littératures anciennes* les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, que tous les siècles ont justement admirés comme les modèles et les règles du bon goût. Nous entendons toutefois comprendre dans cette dénomination ces chefs-d'œuvre, d'un ordre plus élevé, renfermés dans la *Bible,* le Livre par excellence. Les saintes Écritures, indépendamment de leur céleste origine, contiennent, selon le mot d'un célèbre critique[1]. plus de beautés en tous les genres qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les autres livres ensemble, en quelque langue et en quelque siècle qu'ils aient été composés.

Nous porterons donc en premier lieu notre étude sur la Littérature sacrée : nous la verrons s'ouvrir à la naissance du monde, se poursuivre à travers les âges durant la longue attente du Messie, et emprunter aux enseignements de ce Maître divin un caractère plus auguste encore. C'est vraiment dans ces pages inspirées que l'âme se nourrit de ce *beau* dont Platon a dit qu'il est *la splendeur du vrai.* Aussi le poète, personnifiant la Littérature sacrée, lui donne-t-il,

[1] William Jones, savant littérateur et orientaliste (1746-1794)

comme à une reine incomparable, des traits d'une grandeur imposante :

Son front est couronné de palmes et d'étoiles;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir!
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours [1].

La Bible se divise en deux parties : l'*Ancien Testament,* ou recueil des monuments écrits de la première alliance que Dieu fit avec le peuple juif, et le *Nouveau Testament,* ou recueil des monuments écrits de la nouvelle alliance apportée à la terre par Jésus-Christ. Nous étudierons, sous le titre de *Littérature hébraïque,* les livres de l'Ancien Testament, réservant pour la Littérature chrétienne ceux du Nouveau.

Quant à la *Littérature grecque* et à la *Littérature latine,* elles méritent, après la Bible, toute notre studieuse attention. Sans doute les chefs-d'œuvre qu'elles nous font connaître ne nous présentent, pour la plupart, que les fables mensongères du paganisme; cependant, lorsque leurs auteurs n'ont pas obscurci par les vices les lumières naturelles que Dieu donne à tous, ce feu divin fait souvent jaillir, au milieu des plus grossières erreurs, la flamme du génie. Du reste, ces littératures, justement nommées *classiques,* sont le complément nécessaire d'une instruction solide et variée.

Nous diviserons la littérature grecque, aussi bien que la littérature latine, en deux parties : *Littérature païenne* et *Littérature chrétienne.*

[1] Lamartine, *Méditations poétiques.*

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

ANCIEN TESTAMENT

I. Caractère divin et surnaturel de cette Littérature. — La Littérature hébraïque ne peut être confondue avec aucune autre : elle a une physionomie tellement distincte, elle apparaît si grande à ceux qui l'étudient sans prévention et avec un cœur droit, qu'elle n'inspire pas moins de respect que d'admiration.

Ce qui frappe tout d'abord dans les livres de l'Ancien Testament, c'est le *caractère divin et surnaturel* qui se révèle à chaque page ; ordinairement voilé sous une forme simple et familière, il se déploie en traits sublimes lorsque le sujet le comporte. Le Seigneur dirigeait, en effet, la main de l'écrivain qu'il s'était choisi comme il dirigeait la nation entière ; et bien que chacun des auteurs sacrés conserve sa manière propre, son style à lui, on sent néanmoins chez tous un même souffle d'inspiration qui n'est point de l'homme. De là, cette ampleur de pensées, cette richesse d'expressions, ces images si vives, cet intérêt enfin qui s'attache à la lecture de la Bible.

II. Elle renferme la clef de l'histoire. — Un autre avantage supérieur des Livres saints se rencontre dans la partie historique, de beaucoup la plus considérable. Là se déroule en effet, comme dans son élément propre, cette vraie *philosophie de l'histoire* qui reconnaît dans tous les événements l'action de la Providence gouvernant le monde. Jamais d'ailleurs aucun peuple ne fut de la part du Très-Haut l'objet de sollicitudes si spéciales et si paternelles que le peuple hébreu ;

la présence continuelle et agissante de la Divinité à toutes les phases de son existence communique à son histoire cette unité, ce merveilleux de l'ordre le plus élevé, qui sont le propre de l'épopée.

De plus, la Bible seule nous fournit des notions exactes sur la création, le déluge, la dispersion des peuples, toutes questions sur lesquelles les auteurs païens ne présentent que des fables absurdes. Puis, comme les Juifs ont eu des rapports avec tous les grands royaumes de l'antiquité, leurs annales offrent à l'histoire universelle de précieux documents sur l'Assyrie, l'Égypte, la Perse, l'empire d'Alexandre, et même sur cette domination romaine qui devait tout engloutir.

III. Son influence sur les littératures anciennes et modernes. — Enfin nous pouvons ajouter que la Littérature hébraïque a exercé la plus grande influence sur tous les peuples et dans tous les temps, par la diffusion providentielle des Livres saints. Les vainqueurs des Juifs : Assyriens, Perses, etc., durent les connaître et les répandre ; on pense, avec raison, que les philosophes grecs, entre autres Platon, leur ont emprunté ce qu'ils ont dit de meilleur sur la nature de Dieu et sur la destinée de l'homme. Les âges postérieurs eux-mêmes sont redevables à la Littérature sacrée de leurs plus beaux chefs-d'œuvre ; sans parler des Docteurs et des saints Pères, dont l'éloquence est tout imprégnée des souvenirs bibliques, nous pouvons citer, parmi nos grands écrivains : *Bossuet*, qui puisa dans la méditation des Livres saints ses plus sublimes inspirations, et *Racine*, qui n'a jamais mieux rencontré que dans *Esther* et *Athalie*, tragédies où il suit pas à pas l'historien sacré, se contentant de lui prêter le charme de sa poésie.

Fontanes a décrit en vers harmonieux cette influence littéraire du Livre divin :

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant les dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;

L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion.
Et son rythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poètes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden;
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.

IV. La langue hébraïque. — Plusieurs critiques prétendent que la langue hébraïque est la langue primitive enseignée par Dieu lui-même au premier homme. Elle aurait été conservée après la folie de Babel par les ancêtres d'Abraham, portée par ses enfants en Égypte, puis dans la Terre promise. On peut affirmer que le génie de l'hébreu a beaucoup de rapport avec les langues anciennes [1].

Pendant la captivité de Babylone, cette langue s'altéra par un mélange de mots et de tournures propres aux idiomes étrangers, à tel point que les Juifs, de retour dans leur pays, ne comprenaient plus le texte des Livres saints. On donne à l'hébreu ainsi corrompu le nom de *syro-chaldaïque,* d'où il faut conclure que l'hébreu le plus ancien est aussi le plus pur. Après la captivité, on ne sait plus l'écrire correctement; quelques ouvrages sont composés en grec : la langue était morte avec la nationalité.

V. Division des livres de l'Ancien Testament. — Les livres de l'Ancien Testament peuvent se partager en trois classes : 1° LIVRES HISTORIQUES ; 2° LIVRES MORAUX ; 3° LIVRES POÉTIQUES ET PROPHÉTIQUES.

[1] L'hébreu appartient aux *langues sémitiques*, parlées surtout par les peuples de l'Asie occidentale, descendants de Sem. L'arabe ancien en est le type; l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, etc., en sont les idiomes principaux. La plupart des mots ont dans ces langues une racine trilittérale; ils se composent exclusivement de consonnes; certains signes y tiennent lieu de voyelles. Ces langues abondent en sons gutturaux; elles s'écrivent de droite à gauche.

CHAPITRE I

LIVRES HISTORIQUES

On distingue dans la Bible deux sortes de livres historiques : 1° les *Livres d'histoire générale,* qui contiennent les traditions primitives du monde et l'histoire du peuple hébreu ; 2° les *Livres d'histoires particulières,* relatifs à des personnes privées : ce sont des épisodes détachés de l'histoire générale.

§ I. — Livres d'histoire générale.

Les livres d'histoire générale sont au nombre de huit :

1° La GENÈSE[1] raconte l'origine du genre humain depuis la Création jusqu'à la mort de Joseph (1635).

2° L'EXODE[2] continue l'histoire du peuple hébreu jusqu'à l'érection du Tabernacle (1490).

3° Le LIVRE DE JOSUÉ raconte l'entrée des Juifs dans la Terre promise et le partage fait entre les douze tribus (1434).

4° Le LIVRE DES JUGES conduit l'histoire des Hébreux jusqu'au gouvernement du prophète Samuel (1117).

5° Les LIVRES DES ROIS, au nombre de quatre, contiennent les faits principaux du règne de Saül et de ses successeurs jusqu'à la captivité de Babylone (606).

6° Les PARALIPOMÈNES[3] complètent des lacunes laissées par les livres précédents, et poursuivent le récit jusqu'au retour de la captivité sous Cyrus (536).

[1] *Genèse,* d'un mot qui signifie *origine, génération, naissance.* En hébreu, ce livre porte un autre nom : *Bérèschitch* (au commencement), qui en est le premier mot.

[2] *Exode,* du grec *exodos, sortie,* parce que ce livre raconte tout d'abord la sortie d'Égypte.

[3] *Paralipomènes,* du mot grec *paraleipomena,* qui signifie *choses omises.* Esdras est l'auteur de ces chroniques.

7° Les Livres d'Esdras et de Néhémias commencent à l'édit de Cyrus pour finir au règne d'Artaxerxès Longue-Main (442).

8° Les Livres des Machabées retracent les combats de Judas Machabée et de ses frères contre les rois de Syrie, pendant l'espace de cinquante-deux années (187-135).

GENÈSE ET EXODE

I. Le Pentateuque. — Les deux premiers livres historiques de la Bible, la *Genèse* et l'*Exode*, forment avec le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*[1], le *Pentateuque*[2], œuvre complète de *Moïse*. Ce vaste ensemble offre une parfaite unité : tout s'y rapporte au peuple de Dieu, à son origine, à son organisation. Avant d'entrer dans le détail de chacun de ces livres, selon le genre auquel ils se rattachent, arrêtons-nous quelques instants à contempler cette majestueuse figure de Moïse, unique dans les annales du monde.

II. Moïse, poète, historien, philosophe et législateur. — Conducteur du peuple de Dieu et confident des secrets du Très-Haut, Moïse serait déjà célèbre par les merveilles qui remplissent sa longue carrière ; il a cependant d'autres droits à l'admiration des siècles : tous les titres à l'immortalité semblent même réunis en sa personne. N'est-il pas en effet, selon Bossuet, *le plus ancien des poètes* et leur modèle, *le premier des historiens, le plus sublime des philosophes* et *le plus sage des législateurs* ?

Le Pentateuque est riche de *poésie* : qu'on relise, par exemple, le *Discours prophétique de Jacob* bénissant ses douze fils, les futurs chefs des tribus d'Israël, ou le *Cantique de Moïse* après le passage de la mer Rouge : on

[1] Le *Lévitique*, spécialement destiné aux prêtres et aux lévites. — Les *Nombres* : ce livre commence par le dénombrement du peuple d'Israël ; de là son nom. — Le *Deutéronome* (du grec *deuteros*, deuxième, et *nomos*, loi) comprend l'abrégé des lois précédemment promulguées, avec certaines explications et additions. — Nous traiterons de ces trois livres au chapitre des *Livres légaux*.

[2] *Pentateuque*, du grec *pente*, cinq, et *teuchos*, livre, ouvrage ; réunion des cinq livres de Moïse.

trouvera, dans ces morceaux et dans un grand nombre d'autres, une merveilleuse abondance, de riches images, jointes aux sentiments les plus vifs et les plus animés.

Comme *historien,* Moïse avait à traiter un sujet sans égal par sa grandeur et qui dépassait les forces du plus heureux génie. Il écrivait dix siècles avant Hérodote, nommé à tort le Père de l'histoire ; aucun modèle ne lui était offert ; aucune œuvre d'esprit n'avait encore paru qui pût être transmise à la postérité. Mais Dieu, se faisant son maître, lui donne une science et des lumières que tous les sages de l'Égypte n'auraient pu lui communiquer. « Par un privilège que nul écrivain ne partage, Moïse nous fait remonter au cours d'un récit sans rupture et sans lacune à ce moment solennel où nous sortîmes du néant... Il peut dater sa *Genèse* de près de deux mille ans par delà le point de départ de toute histoire certaine, et placer des événements aussi constants que précis sur cet océan de vingt siècles, où nul œil mortel ne trouve que la nuit et n'entrevoit que des fantômes[1]. » (*Mgr Plantier.*)

Le plus sublime des philosophes se présente à nous comme le plus humble ; en effet, loin d'imiter ces sages superbes qui tiennent à distance les ignorants et les petits, Moïse révélait à tous les secrets divins dont il ne se considérait que comme le dépositaire.

Enfin, *législateur* incomparable, il a su réaliser ce que l'homme, livré à lui-même, n'atteindra jamais : les lois que le Dieu du Sinaï lui avait dictées ont triomphé, et des vicissitudes du temps, et de l'inconstance du peuple hébreu ; tant que ce peuple a vécu en corps de nation, elles ont fait sa sécurité et sa gloire.

[1] Bossuet (*Discours sur l'Histoire universelle*, 2e partie, ch. III) signale les moyens humains offerts à Moïse pour reconstituer le passé, ce qui n'enlève rien à la puissance de l'intervention divine : « Il ne lui fallut pas, dit-il, déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Égypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses. »

III. Analyse de la Genèse. — Le début de la Genèse nous transporte au premier jour du monde. Dieu parle, tout va naître à sa voix : *Fiat lux! Et facta est lux.* Bientôt au néant succède l'univers, dont l'homme est établi roi et dominateur :

Écoutez!... Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence;
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.
Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.
Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit.
Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image;
Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage,
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit[1].

Le récit de la *Création,* familier à l'enfant chrétien, est digne en même temps de l'admiration des savants et des sages : il a captivé les plus grands esprits et confondu la science orgueilleuse, qui s'est vue forcée de rendre hommage à l'écrivain inspiré. « Qu'y a-t-il de comparable, dit Chateaubriand, à l'ouverture de la Genèse? Cette simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, me semble le dernier effort du génie : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...* On ne montre pas comment un pareil style est beau, et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. »

Après la *chute de nos premiers parents,* suivie de la promesse d'un rédempteur, la Genèse nous retrace et le *meurtre d'Abel,* et le châtiment de Caïn, et les désordres

[1] Lamartine, *Méditations poétiques.*

des *enfants des hommes*, que ne peuvent couvrir ni arrêter les vertus des *enfants de Dieu*. Ceux-ci d'ailleurs se laissent eux-mêmes pervertir par leur commerce avec les descendants du fratricide; tant de crimes attirent sur le monde le plus mémorable des châtiments : *Dieu vit que toute chair avait corrompu sa voie; il se repentit d'avoir fait l'homme.* Pendant quarante jours les cataractes du ciel sont ouvertes, la mer franchit ses limites : tout est englouti dans les eaux du déluge. Un homme juste, *Noé*, seul échappé avec sa famille à cette destruction universelle, reçoit du Très-Haut de nouvelles promesses; de ses trois fils sortiront toutes les nations : Sem peuplera l'Asie centrale; Japhet, la haute Asie et l'Europe; Cham, l'enfant de la malédiction, verra sa postérité se partager les déserts de l'Arabie et les sables de l'Afrique.

C'est l'époque de la fondation des premiers empires : Babylone, l'Assyrie, l'Égypte, dont Moïse se trouve être le plus ancien historien; mais c'est aussi vers ce même temps que les souvenirs altérés des antiques révélations et les égarements de l'imagination corrompue des hommes donnent naissance aux monstrueuses *théogonies païennes*. La Genèse, abandonnant ces peuples livrés à l'idolâtrie, redevient l'histoire d'une seule famille, et bientôt d'une seule nation : *Abraham* en sera le chef. Là se termine la partie générale du récit sacré : onze chapitres ont suffi à Moïse pour résumer les vingt premiers siècles du monde et pour répandre la lumière sur ces traditions primitives que le paganisme a si étrangement défigurées.

« Dieu dit à Abraham : Quittez votre pays, votre famille et la maison de votre père; venez dans la terre que je vous montrerai. Vous deviendrez le père d'un grand peuple. » Abraham vint s'établir dans le pays de Chanaan et commencer la vie des *Patriarches*. Les tableaux que la Genèse nous retrace dans ces pages vraiment ravissantes sont connus de tous; qu'il nous suffise de rappeler ces hôtes mystérieux recevant l'hospitalité sous la tente d'Abraham et lui annonçant le fils de la promesse; puis le sacrifice de ce cher *Isaac*, que Dieu rend à son père avec mille bénédictions; plus loin, la gracieuse

histoire de Rébecca, ses prédilections maternelles pour *Jacob*[1].

Les malheurs de *Joseph*, son élévation en Égypte, les scènes qui amènent la reconnaissance avec ses frères, forment sans contredit le drame le plus achevé qu'ait jamais offert aucune littérature en aucun siècle. « Lorsque, dit Chateaubriand, les frères coupables se désolent en pensant à l'affliction de leur père, l'image de la douleur de Jacob brise tout à coup le cœur de Joseph et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu. Quant au mot fameux : *Je suis Joseph !* on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même... Enfin Joseph embrasse ses frères, mais il commence par Benjamin : un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment par laquelle un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose ou de dire ce qu'il pense un grand mot... *Et, s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.* C'est là la seule magnificence de style convenable en de telles occasions. »

La sépulture solennelle de Jacob, puis la mort de Joseph terminent la Genèse. (M. C., 1[2].)

IV. Analyse de l'Exode. — L'Exode n'offre pas moins d'intérêt que la Genèse, par le charme de ses récits et les

[1] Les récits de la Bible offrent, selon le chanoine Schmid, excellent narrateur lui-même, tout ce qui peut captiver l'intérêt. « Là, dit-il, tout vit, tout se meut ; les personnages sont pris dans la vie réelle : ce sont des agriculteurs, des pâtres, des pêcheurs, des marchands : ici, c'est un berger qui garde ses brebis ; là, une jeune fille qui glane les épis mûrs. Et partout où apparaissent des rois, ce ne sont point des rois de théâtre... Les personnages y parlent toujours ; mais ils ne parlent pas la langue des livres, des savants, des amateurs d'esthétique ; ils parlent la langue du cœur et de la nature : « Eh ! frères, dit Jacob aux bergers vers la fontaine, « d'où êtes-vous ? Connaissez-vous aussi Laban ? — Nous le connaissons. — « Se porte-t-il bien ? — Il se porte bien ; tenez, voilà sa fille qui arrive avec « ses brebis... »

[2] Les initiales M. C. et le chiffre qui suit renvoient au recueil de *Morceaux choisis* qui se trouve à la fin du volume.

grandes scènes auxquelles nous assistons. *Moïse* en est à la fois le héros et l'historien : ce sont donc ici des Mémoires, et les plus authentiques que jamais écrivain ait transmis à la postérité.

Enveloppé dès sa naissance, comme tous les enfants des Hébreux, dans une injuste condamnation, Moïse est miraculeusement épargné : la Providence inspire à la fille même de Pharaon une tendresse maternelle pour la frêle créature qu'elle vient de découvrir au milieu des roseaux du Nil. Une éducation princière sera donnée au jeune Hébreu dans le palais de son persécuteur ; ainsi le Tout-Puissant prépare-t-il l'avenir, et déjà s'entrevoit la délivrance :

Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil,
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives ;
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde. (V. Hugo.)

Moïse, au milieu de la prospérité, n'oublie pas la détresse de ses frères ; résolu à les secourir, il leur sacrifie les faveurs dont il pouvait jouir à la cour de Pharaon, gagne le désert et mûrit dans la solitude ses généreux projets. Dieu lui-même, se révélant à son serviteur au *buisson d'Horeb,* le députe vers le monarque égyptien pour traiter de la délivrance de son peuple ; ce prince rebelle s'attire d'épouvantables châtiments, dans lesquels Moïse semble armé de la puissance du Très-Haut. Enfin les descendants de Jacob quittent la terre de l'oppression ; la mer s'ouvre devant eux, ils la traversent à pied sec, tandis que Pharaon et son armée lancés à sa poursuite sont engloutis dans ces mêmes flots. Moïse entonne alors le cantique du triomphe et de la reconnaissance, auquel s'associent tous les enfants d'Israël. Ce *Cantique de Moïse,* justement célèbre, est un

des morceaux les plus poétiques de la Bible et de toutes les littératures anciennes : l'enthousiasme, le mouvement et surtout les touchantes images de la bonté du Seigneur envers son peuple, tout ce qui constitue enfin la haute poésie se réunit dans cette page inspirée. (M. C., 2.)

Ces premiers miracles de la toute-puissance divine ne sont que le prélude des merveilles qui vont se succéder durant la marche vers la Terre promise. Dieu nourrit son peuple d'un mets céleste et le désaltère en faisant couler du rocher des sources d'eau vive ; puis il le conduit au pied du *Sinaï,* et le dispose par de saintes terreurs à recevoir avec soumission et respect la loi qu'il a résolu de lui donner. Moïse gravit la montagne fumante, dont le sommet se couvre d'une nuée ténébreuse ; Dieu lui parle au milieu des éclairs et des tonnerres ; il grave ses préceptes sur les tables de la loi.

Lorsque le conducteur d'Israël reparaît aux regards du peuple, que la crainte tient prosterné au pied du Sinaï, son visage est resplendissant ; deux rayons de feu ornent son front. Il promulgue solennellement les préceptes du Très-Haut et s'empresse de faire construire, selon les ordres du Seigneur, le Tabernacle et l'Arche d'alliance. Ainsi se termine l'Exode.

V. Suite de l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à Josué. — L'histoire du peuple de Dieu se continue dans le livre des Nombres, dont la majeure partie cependant se rapporte à la législation hébraïque. Parmi les événements principaux de cette période, rappelons seulement : la *révolte de Coré, de Dathan et d'Abiron,* suivie d'un châtiment solennel et terrible ; la *mort du grand prêtre Aaron* à la montagne de Hor ; puis les premières victoires d'Israël sur les Chananéens. A ce dernier fait se rattachent les fameuses prédictions du devin *Balaam.* Balac, roi des Moabites, l'avait envoyé vers le peuple hébreu pour le maudire, et voilà que l'esprit du Seigneur, s'emparant de ce prêtre des idoles, ne lui met sur les lèvres que des bénédictions en faveur d'Israël ! Rien d'imposant comme cette triple acclamation du prophète improvisé, qui, sur trois autels diffé-

rents, redit les sublimes destinées des enfants de Jacob : *Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont étendues comme des vallées couvertes d'ombrage, comme des jardins toujours arrosés le long des fleuves, comme des arbres pleins de parfums, que l'Éternel a plantés... Quiconque te bénira, ô Israël ! sera béni; quiconque te maudira sera maudit.* Balaam annonce ensuite la naissance du Messie, l'Étoile de Jacob, et se retire, abandonnant Balac à sa mauvaise fortune.

Le récit de la *mort de Moïse* clôt le *Deutéronome,* dans lequel il a été intercalé. — Après avoir nommé Josué pour lui succéder, cet homme divin gravit le mont Nébo : de ces hauteurs, il contemple avec amour la terre de la promesse, se réjouit du bonheur de ses frères qui doivent bientôt y pénétrer ; puis, se recueillant, il meurt dans la paix de ce Dieu qu'il servit cent vingt ans. « Les anges prennent soin de sa sépulture : il convenait que la majesté du mystère pesât sur le tombeau de celui dont la vie tout entière n'avait été qu'un long prodige, et qui avait remué tant de nations, depuis ce Nil où se balança son berceau jusqu'à cette montagne de Chanaan, témoin de son trépas solennel. » (*Mgr Plantier.*)

JOSUÉ

Le livre de *Josué,* qui fait suite aux cinq livres de Moïse, raconte la conquête de la Palestine, son partage entre les tribus d'Israël et le renouvellement de l'alliance de Dieu avec son peuple, après que celui-ci eut été mis en possession de la terre promise à ses pères. Il se termine par le récit de la mort de Josué, récit détaché du livre des Juges.

Nous avons ici moins d'élévation et de majesté que dans les livres de Moïse. Les morceaux les plus remarquables sont : le *Passage du Jourdain*, la *Prise de Jéricho,* et le *Discours de Josué* avant sa mort, pour engager le peuple d'Israël à rester fidèle à Dieu.

LES JUGES

Dans le livre des Juges, il ne faut pas chercher l'histoire suivie du peuple de Dieu. « Alors, nous dit le prophète

Samuel, auteur de ce livre, comme il n'y avait point de roi dans Israël, chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Le récit se ressent un peu de ce défaut d'ensemble et d'unité qui pesait sur la nation.

Israël oublie le Seigneur et va fléchir le genou devant les idoles : aussitôt les Philistins, les Madianites, les Chananéens lui font expier ces prévarications. « Nous avons péché, Seigneur, s'écrie le peuple coupable : mais sauvez-nous ! — Allez, leur répond un prophète, invoquez les dieux que vous vous êtes choisis, et qu'ils vous délivrent. » Puis bientôt Dieu, touché de compassion pour son peuple, suscite pour le sauver quelque grand personnage : *Débora, Gédéon, Jephté, Samson,* etc. On compte treize juges depuis la mort de Josué jusqu'au sacre de Saül.

C'est dans ce livre qu'on lit le célèbre *Cantique de la prophétesse Débora* après sa victoire sur le roi des Chananéens : véritable ode triomphale, ce chant abonde en grandes images, en figures hardies ; la mort de Sisara y forme une description saisissante. Les derniers accents de l'héroïne sont une sublime et véhémente imprécation : *Qu'ainsi périssent, ô Jéhovah ! tous tes ennemis, et que ceux qui te chérissent ressemblent au soleil quand il se lève dans sa robuste splendeur !* (M. C., 3.)

Mentionnons encore, au livre des Juges, le plus ancien apologue connu, sous ce titre : *Les arbres qui se choisissent un roi.* Joathan, frère d'Abimélech, l'adressa aux habitants de Sichem pour leur reprocher d'avoir élu un roi souillé de sang ; enfin l'*épisode de la fille de Jephté*, gracieuse et touchante peinture reproduite dans l'Iphigénie des Grecs.

LES ROIS

Les livres des Rois, au nombre de quatre, sont ainsi nommés parce qu'ils contiennent les règnes des princes qui gouvernèrent, pendant près de six siècles, les royaumes de Juda et d'Israël.

Au début du premier de ces livres, nous voyons un enfant, paré de toutes les grâces de l'innocence, servir à l'autel, revêtu de cette blanche tunique que sa mère, à chacun de

ses voyages à Silo, apportait au fils qu'elle avait consacré au Seigneur. Dieu soulève aux yeux de cet enfant le voile de l'avenir; il raconte avec une candeur admirable les malheurs qui vont fondre sur Héli, le grand prêtre. Héli est un vieillard vénérable et pieux, mais trop faible pour les siens. (M. C., 4.)

Après *Samuel*, l'enfant de bénédiction devenu lui-même juge d'Israël, le peuple demande un roi; *Saül* est sacré. D'abord fidèle au Seigneur, il est comblé de prospérités; mais, se laissant aller à ses passions mauvaises, il attire sur sa nation les coups des Philistins. C'est alors qu'apparaît pour la première fois la touchante figure du fils d'Isaïe, de *David,* que le Seigneur a élu pour succéder au roi Saül. L'écrivain inspiré semble se complaire dans l'histoire de cet ami de Dieu, dont le nom doit être pour jamais associé à celui du Sauveur, si souvent acclamé sous le nom de *Fils de David.* Rappelons seulement quelques-unes de ces pages pleines de charmes.

D'abord, l'élection du jeune berger, choisi entre ses frères et sacré par le prophète Samuel; puis sa victoire miraculeuse sur le géant Goliath; plus loin, les jalouses persécutions de Saül, compensées et consolées par la tendre amitié de Jonathas, dont le cœur, selon l'énergique expression de l'Écriture, s'était fondu avec celui de David. Aussi avec quelles larmes le fils d'Isaïe déplore-t-il la mort prématurée de son ami :

Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? Comment Jonathas a-t-il été tué sur tes hauteurs, ô Israël?... Montagnes de Gelboë, que la rosée ni la pluie ne tombent plus sur vous, et que vos champs n'aient plus de prémices; car c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül... Je pleure sur toi, ô Jonathas, ô mon frère, ô le plus beau, le plus aimable des princes! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique... (M. C., 5.)

David est devenu roi d'Israël; prince guerrier et conquérant, il étend ses possessions des sables de l'Égypte aux bords de l'Euphrate. Aucune gloire humaine ne surpassera la gloire de son règne, si ce n'est peut-être celle de Salomon, son fils. Cet éclat, il est vrai, sera terni par un crime

qui attirera sur la maison de David d'effroyables châtiments ; mais, dès que le prophète a parlé au nom du Très-Haut, le repentir entre dans l'âme du saint roi : sa douleur et sa contrition, il les transmet à tous les siècles dans des chants inspirés. Les maux dont il est accablé en punition de ses fautes ne peuvent ébranler sa résignation ; la mort d'Absalon, ce fils rebelle et dénaturé, qu'il aime encore d'une si vive tendresse. ne lui arrache que ces mots, mille fois répétés au milieu de ses larmes : *Absalon! mon fils Absalon!* Remarquons encore, au second livre des Rois, l'*apologue* si vif, si naturel, dont se sert le prophète *Nathan* pour éclairer David sur l'énormité de son crime ; lorsque le prince a fulminé de terribles menaces contre l'oppresseur du pauvre, ces paroles de Nathan : *Tu es cet homme!* tombent sur lui comme un coup de foudre et percent son cœur d'un trait qui n'en sortira plus.

Le troisième livre est rempli par les merveilles du règne de *Salomon :* la richesse des descriptions, celle du temple de Jérusalem en particulier, semble égaler la magnificence du plus puissant monarque d'Israël. On aime encore ces pages toutes simples, mais non moins attachantes, où le fils de David demande simplement au Seigneur la sagesse pour bien gouverner son peuple : Dieu, touché de son désir, la lui départ si abondamment, que les nations voisines elles-mêmes sont forcées de rendre hommage à l'équité et à la prudence d'un tel prince. Le célèbre *jugement* dans lequel Salomon rend à sa véritable mère l'enfant qui lui avait été ravi est une narration pleine de mouvement, en même temps qu'un éclatant témoignage de cette sagesse dont le monarque était rempli.

La fin du troisième livre des Rois et le quatrième sont consacrés aux princes qui régnèrent en Judée, depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la captivité de Babylone. Citons, sous le règne d'*Achab,* l'histoire du prophète *Élie :* tout y respire la grandeur, la dignité, jusque dans les faits les plus simples ; son assomption miraculeuse offre un tableau saisissant dont chaque circonstance remue profondément le cœur.

LES PARALIPOMÈNES

Les deux livres des Paralipomènes (*choses omises*) sont un recueil de généalogies et comme un appendice des *Rois*. Le premier de ces livres est un résumé de l'histoire générale, depuis la création jusqu'à la mort du roi David ; le second s'ouvre avec Salomon et se termine par l'édit de Cyrus annonçant la fin de la captivité.

Ce recueil n'est point dépourvu de beautés littéraires ; la monotonie inévitable des détails généalogiques et géographiques est souvent rompue par de pompeuses descriptions, par d'éloquents discours ou de suaves prières. Le tableau des crimes d'*Athalie*, de son élévation et de sa chute, déjà tracé au quatrième livre des Rois, est reproduit ici avec quelques nouveaux détails : c'est à ces sources que notre grand tragique a puisé le chef-d'œuvre de la scène française.

L'un des passages les plus touchants des Paralipomènes est assurément celui où l'écrivain sacré raconte *la mort de David*. Ce saint roi avait expié ses fautes dans la pénitence et dans la douleur acceptée sans murmure ; il eut la consolation de préparer, avant sa mort, les premiers matériaux du temple que Salomon devait élever à Jéhovah. L'empressement des enfants d'Israël à joindre leurs offrandes aux siennes lui inspire un dernier chant de reconnaissance et d'amour, avec une ardente prière pour son fils Salomon.

ESDRAS ET NÉHÉMIAS

Les deux livres d'Esdras et de Néhémias contiennent l'histoire de la délivrance des Juifs captifs à Babylone, leur retour sous la conduite de Zorobabel, et la reconstruction du temple de Jérusalem.

Le premier de ces livres s'ouvre par le texte du célèbre édit de Cyrus en faveur des Juifs, hommage éclatant rendu au vrai Dieu par un prince idolâtre. Tandis que *Zorobabel* jette les fondements du nouveau temple, *Esdras* s'applique à relever les ruines morales de la nation sainte. La vue des prévarications de ses frères jette ce fidèle Israélite dans

une douleur profonde et lui inspire une admirable *prière*, qui forme l'un des plus beaux passages de son livre ; il y confesse l'ingratitude de ce peuple privilégié, sans perdre néanmoins la confiance du pardon. Les Juifs, émus de repentir, promettent de rentrer dans la voie du bien, en renonçant aux alliances étrangères qu'ils avaient contractées.

L'œuvre d'Esdras et de Zorobabel devait être couronnée par l'intervention de Néhémias, vaillant zélateur de la loi de Moïse, attaché au service des rois de Perse.

La vingtième année du règne d'Artaxerxès, *dit-il au début du livre qui porte son nom*, on apporta du vin devant le roi : je le pris et le lui servis. Alors, le roi me trouvant un visage abattu : « Pourquoi, me dit-il, avez-vous le visage si triste, quoique vous ne me paraissiez point malade? Ce ne peut être sans sujet, et quelque mal vous tourmente le cœur. » Ces paroles me remplirent de crainte. « O roi, lui dis-je, que votre vie soit éternelle! Comment mon visage ne serait-il pas abattu, lorsque la cité où reposent les tombeaux de mes pères est toute déserte et que ses portes sont brûlées! » Le roi me dit : « Que me demandez-vous? » Je priai le Dieu du ciel et je dis au roi : « Si ma demande ne déplaît pas au roi et si votre serviteur vous est agréable, envoyez moi en Judée, à la ville des sépulcres de mes pères, afin que je la fasse rebâtir. » Le roi et la reine, qui était assise auprès de lui, me dirent : « Combien durera votre voyage, et quand reviendrez-vous? » Je leur marquai le temps, et le roi, l'ayant agréé, me permit de partir.

La simplicité de ce dialogue, le ton de vérité qui y règne, méritent d'être remarqués. L'arrivée de Néhémias à Jérusalem est encore un récit plein d'intérêt. Durant trois jours entiers, il contemple en silence les ruines désolées de la cité de David ; lorsque la nuit étend ses voiles, il en franchit secrètement l'enceinte et passe de longues heures à errer au pied de ses remparts détruits, dont les pierres amoncelées remplissent le lit du torrent. *Relevons*, dit-il enfin au peuple assemblé, *relevons les ruines de Jérusalem !*

Le travail s'achève, malgré les persécutions que les Samaritains et les idolâtres ne cessent de susciter aux courageux ouvriers. Une fête solennelle réunit le peuple,

à l'abri des nouvelles murailles ; Esdras et Néhémias y promulguent la loi du Seigneur : ces oracles divins, trop longtemps oubliés sur la terre de l'esclavage, émeuvent la multitude et font couler ses larmes. La *prière des Lévites* clôt dignement cette rénovation des antiques promesses : c'est une pièce d'éloquence pleine de grandeur et d'élévation.

LES MACHABÉES

Les livres des Machabées, dernier monument sacré de l'histoire du peuple de Dieu [1], embrassent une période d'environ cinquante-deux années (187-135), depuis Antiochus Épiphane jusqu'à la mort du grand prêtre Simon, frère de Judas. On y trouve le récit de la lutte héroïque soutenue contre les rois de Syrie par *Mathathias* et ses cinq fils, dont le nom est devenu chez tous les peuples synonyme de fidélité religieuse et de patriotisme. Ces deux livres ont été écrits par deux auteurs différents, qui se répètent sans se copier et présentent la même suite de faits avec variété de détails.

Antiochus Épiphane, après avoir pillé le temple de Jérusalem, y avait fait placer sa statue auprès de celle de Jupiter et voulait forcer les Juifs à lui offrir de l'encens. C'est alors qu'un noble vieillard, fidèle au culte de ses pères, Mathathias, témoin de cette idolâtrie, massacre l'officier syrien qui contraignait ses frères à sacrifier, renverse l'autel sacrilège et s'enfuit dans les montagnes en criant : *Quiconque veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur me suive !* Les détails de cette guerre sanglante entre Jérusalem et la Syrie, le récit de la cruauté des persécuteurs et de la constance des Juifs, la lutte enfin du patriotisme et de la foi contre l'invasion étrangère, tout cela est du plus grand effet.

Citons, parmi de nombreux passages remarquables, le début du premier livre, résumé rapide de l'élévation

[1] Les lacunes laissées dans l'histoire du peuple de Dieu, avant et après les livres des Machabées, sont comblées par les ouvrages des auteurs profanes, entre autres par ceux de l'historien juif Josèphe. (Voir *Litt. grecque*, p. 165.)

d'Alexandre le Grand et de la ruine de son empire. Un mot suffit à l'historien sacré pour retracer ses conquêtes et ses victoires : *Toute la terre se tut devant lui.* Et plus loin : *Alexandre régna donc douze ans, et il mourut ;* cette concision de langage, lorsqu'on la rapproche des faits, a quelque chose de saisissant.

La douleur du vieux Mathathias à la vue de la prévarication de ses frères est rendue avec une énergique éloquence : « *Malheur à moi !* s'écrie-t-il ; pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte et pour y demeurer pendant qu'elle est livrée aux mains de ses ennemis ?... Pourquoi donc vivons-nous encore ? » Ici, comme partout ailleurs dans la Bible, tout est grand et simple. *Judas Machabée,* dont le nom seul fait fuir les ennemis, marche de succès en succès sans se laisser éblouir par l'éclat d'une vaine gloire ; l'écrivain sacré, même en racontant la mort de son héros, se garde avec soin de ce qui ressemblerait à l'exagération et paraîtrait viser à l'effet. Son éloge funèbre est tracé en quelques mots : « Tout Israël fit un grand deuil et le pleura pendant plusieurs jours ; et chacun disait : *Comment cet homme invincible est-il tombé, lui qui sauvait le peuple d'Israël !* »

Mentionnons enfin, au second livre des Machabées, le *châtiment d'Héliodore,* le *martyre du vieillard Éléazar,* celui des *sept frères* et de leur courageuse mère : autant de drames, dont l'intérêt repose tout entier sur les grandes causes de la religion et de la patrie. Le dernier de ces faits a inspiré à l'un des poètes de notre époque, Alexandre Guiraud, sa tragédie des *Machabées,* qui renferme de beaux passages, des vers dignes de nos grands auteurs ; néanmoins le poète reste loin de cette simplicité, de cette inspiration si vraie du récit de l'Écriture sainte.

Trois lettres historiques fort curieuses sont relatées dans les Machabées : l'une de Jonathas, frère de Judas, aux Lacédémoniens, et deux autres, des Lacédémoniens aux Juifs. Les deux peuples s'y donnent le nom de frères et, comme descendants d'Abraham, renouent l'alliance la plus étroite.

§ II. — Livres d'histoires particulières.

Les livres d'histoires particulières sont de longs épisodes qui n'ont pu trouver place dans les grandes annales de la nation. Leur mérite consiste à nous donner, dans un récit attrayant, une peinture fidèle et animée des mœurs de l'époque. Ils nous introduisent au sein de la famille et nous rendent témoins de ces scènes du foyer domestique qui dévoilent mieux le caractère d'un peuple que la suite des événements de son histoire.

Ces livres sont au nombre de quatre, que nous placerons d'après leur ancienneté : RUTH, TOBIE, JUDITH, ESTHER.

RUTH

Le livre de Ruth, attribué au prophète Samuel, est une délicieuse églogue dont la perfection inimitable a forcé l'admiration de Voltaire lui-même : il en a reconnu la *simplicité naïve et touchante,* qu'aucune scène d'Homère ne saurait égaler.

Au temps des Juges, il arriva une famine pendant laquelle un homme de Bethléem, nommé Élimélech, se retira au pays des Moabites avec *Noémi,* son épouse, et ses deux fils. Élimélech mourut bientôt après son arrivée ; ses fils épousèrent deux filles de Moab, *Orpha* et *Ruth,* mais ils ne tardèrent pas à aller rejoindre leur père dans la tombe. Noémi, restée seule, ayant appris que le Seigneur avait visité son peuple, se remit en route pour la terre de Juda ; ses deux brus la suivaient. Comme elles étaient en chemin, Noémi leur dit : « Retournez, mes filles, dans la maison de votre père ; que pouvez-vous encore attendre de moi? Votre affliction ne sert qu'à augmenter la mienne. » Et les jeunes Moabites pleuraient. Enfin Orpha baise sa belle-mère et se retire.

Ruth demeure avec elle : « Ah! laissez-moi vous suivre;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère, en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.

La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là, vous servir sera mes plus doux soins :
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins[1]. »

Toutes deux arrivent bientôt à Bethléem : le bruit s'en répand de toute part ; les femmes du pays viennent féliciter Noémi de son retour. « Ne m'appelez plus *Noémi*, c'est-à-dire *belle*, leur répond tristement la veuve d'Élimélech ; mais appelez-moi *Mara*, c'est-à-dire *amère*, parce que le Seigneur m'a remplie d'amertume. » Cependant on était au temps de la moisson ; Ruth s'en alla glaner dans les champs de Booz, son parent. « Écoutez, ma fille, lui dit celui-ci, n'allez point glaner dans un autre champ : suivez partout les filles qui me servent, et quand l'heure sera venue, mangez votre pain avec nous. » Les moissonneurs, avertis, laissèrent à dessein tomber des épis devant la jeune Moabite. Ainsi se passa le temps de la moisson. Lorsqu'elle fut terminée, Noémi dit à sa belle-fille : « Revêtez-vous de vos plus beaux habits ; retournez vous jeter aux pieds de Booz, notre parent ; il vous dira lui-même ce qu'il faudra faire. »

Ruth suit les conseils de sa belle-mère; Booz, après avoir loué sa vertu et son attachement pour Noémi, l'épouse, selon les prescriptions de la loi. « Que le Seigneur, s'écrient les anciens du peuple, bénisse cette femme qui entre dans votre maison et la rende comme Rachel et Lia, qui ont l'une et l'autre établi la maison d'Israël ; devenez puissant dans Ephrata, et que votre nom soit célèbre dans Bethléem. » Ces souhaits, Booz devait les voir se réaliser.

Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi[2]. »

[1] Florian, *Poème de Ruth*.
[2] *Id.*, *ibid.*

TOBIE

Ce livre est assurément l'un des plus populaires de la Bible. Les deux Juifs qui portèrent le nom de Tobie n'exercèrent au milieu d'Israël aucun rôle politique ; leur condition modeste ne les distinguait en rien des autres membres de la tribu de Nephthali, qui était la leur. Si l'Esprit-Saint a voulu conserver leur souvenir et l'entourer d'une auréole de gloire, il ne faut chercher l'explication de ce privilège que dans ces vertus de douceur et d'humilité, cachet distinctif de leur existence. « Celui qui s'humilie sera exalté. »

Emmené à Ninive après la prise de Samarie, Tobie s'était conservé pur devant le Seigneur.

De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle :
« Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi [1]. »

Devenu aveugle par un secret dessein de la Providence, qui veut faire éclater la vertu de son serviteur, Tobie se résigne ; aucun murmure ne s'échappe de ses lèvres. Cependant, croyant toucher à sa dernière heure, le pieux Israélite appelle son fils, afin de lui laisser, comme testament suprême, de pressantes exhortations à la vertu. Ces conseils de Tobie à son fils sont une des belles pages de ce livre :

Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :
De ton respect pour moi fais hériter ta mère.
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui,
Partage tes habits et ton pain avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup; et, pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi [2].

[1] Florian, *Poème de Tobie.*
[2] *Id., ibid.*

Le *voyage du jeune Tobie*, que son père envoie vers Gabélus, en Médie, est une narration achevée. Ce guide mystérieux, dont la tendre sollicitude prévient les besoins ; cette rencontre providentielle, qui amène le mariage de *Sara*, jusque-là si éprouvée, et de Tobie ; les bénédictions que cette alliance attire sur les deux familles : tout ce récit charme et captive. Mais, tandis que se succèdent les fêtes nuptiales chez l'heureux Raguel, les larmes coulent dans la demeure du vieillard aveugle ; Anne surtout, mère du jeune voyageur, ne peut calmer ses inquiétudes : « Hélas ! mon fils, dit-elle, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité ? Non, nous ne devions pas nous séparer de toi. » Tobie, non moins triste, s'efforce en vain de la consoler : chaque jour, elle se rend sur quelqu'un des chemins qui ramènent à la ville, afin d'apercevoir plus tôt ceux qu'elle attend.

Les *scènes du retour* forment un délicieux tableau de famille : le vieux Tobie se faisant conduire au-devant de son fils par un serviteur ; le chien du jeune voyageur qui précède son maître et témoigne sa joie par ses mouvements et ses caresses ; la guérison miraculeuse du vieillard, les accents émus par lesquels il exalte sa reconnaissance : ces traits et beaucoup d'autres, connus de tous, sont d'un naturel achevé. Vient ensuite la céleste déclaration de l'ange Raphaël, qui découvre à ses hôtes les divines miséricordes du Très-Haut à leur égard ; puis le *Cantique prophétique* de Tobie, dans lequel sont annoncés en termes sublimes la ruine de Ninive et l'établissement de l'Église.

JUDITH

Le livre de Judith forme un brillant épisode détaché de l'histoire des invasions étrangères. *Holopherne*, général de Nabuchodonosor, venait de lancer sur les terres de Juda la puissante armée qu'il avait rassemblée par les ordres de son prince : soumettre l'univers à son empire et se faire adorer comme le seul et unique Dieu, tel était l'orgueilleux dessein du roi d'Assyrie. Israël, faible et surpris, mais

plein de confiance dans le nom du Seigneur, s'apprête à combattre pour Jérusalem et pour son temple.

Béthulie, à l'approche du conquérant, ferme ses portes; des soldats défendent les hauteurs voisines. « Quel est donc ce peuple qui ose résister? » demande Holopherne à ceux qui l'entourent. Achior, roi des Ammonites, prisonnier, en retrace brièvement l'histoire et déclare qu'on ne pourra le vaincre s'il n'a pas offensé son Dieu. « Vous faites le prophète, réplique le barbare furieux; pour vous prouver qu'il n'y a point d'autre Dieu que Nabuchodonosor, je vais vous faire conduire dans la ville, où vous périrez avec les habitants. »

Cependant Béthulie, cernée de toute part et manquant d'eau, se résout à capituler, si dans cinq jours aucun secours ne lui est donné. Alors une jeune veuve, du nom de *Judith*, riche et d'une grande beauté, pleine de foi dans le Dieu d'Israël, relève par la force de ses exhortations le courage de ses concitoyens. « Qui êtes-vous, s'écrie-t-elle, pour tenter le Seigneur et prescrire un terme à sa miséricorde? Je sortirai cette nuit avec ma servante; allez, priez pour moi afin que Dieu affermisse le dessein que j'ai conçu. — Que l'Éternel soit avec vous, répond Osias, gouverneur de la cité, et qu'il se venge de nos ennemis! »

Judith a regagné l'humble cellule où depuis son veuvage elle passe les jours dans le jeûne et la prière; elle se prosterne aux pieds du Très-Haut : « Exaucez-moi, Seigneur, moi qui ai recours à vous dans ma misère et qui n'espère qu'en votre miséricorde! Fortifiez la résolution de mon cœur, afin que la sainteté de votre temple demeure inviolable et que toutes les nations connaissent que vous êtes Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Puis elle revêt ses plus beaux habits, se pare d'ornements précieux et se dirige vers le camp ennemi. On la conduit à la tente d'Holopherne; celui-ci, séduit par sa beauté, la reçoit comme transfuge, avec liberté complète d'entrer et de sortir selon son bon plaisir, pour accomplir la loi du Dieu d'Israël.

Quatre jours après, l'Assyrien donne un festin splendide, boit avec excès et tombe appesanti de sommeil et d'ivresse.

Judith, restée seule avec sa servante, invoque le Seigneur ; puis, remplie d'un courage au-dessus de son sexe, saisissant l'épée du guerrier, elle lui tranche la tête. Bientôt l'héroïne est aux portes de Béthulie ; le peuple, anxieux, l'entoure et l'interroge : elle, pour toute réponse, leur montre la tête d'Holopherne, qu'avait apportée sa servante. Le sanglant trophée est arboré sur les murailles. Pleins de confiance dans le secours du Ciel, les Israélites se jettent à l'improviste sur les Assyriens, qu'ils taillent en pièces. Un immense butin est déposé aux pieds de la libératrice : Judith le consacre au Seigneur et entonne son chant d'actions de grâces.

Ce drame, si plein d'enseignements, renferme des passages admirables ; l'écrivain sacré a su varier sa composition suivant les divers objets qui l'occupent : il a de belles narrations, de touchantes prières, des descriptions animées. Le *Cantique de Judith*, dont la haute poésie rappelle ceux de Moïse et de Débora, doit surtout être remarqué : le caractère de l'héroïne s'y révèle avec toute sa noblesse et son énergie.

Assur, *s'écrie-t-elle*, est venu des montagnes de l'Aquilon ! Il est venu avec les myriades de ses soldats... Le Tout-Puissant les a déjoués par la main d'une femme ! Car le Fort n'est pas tombé sous les coups des jeunes hommes ; les fils des Titans ne l'ont point frappé : des géants énormes ne se sont pas jetés sur lui ; mais Judith, fille de Mérari, l'a perdu par la beauté de son visage !... Que je chante donc un hymne à mon Dieu ! O Adonaï ! tu es grand et glorieux, admirable dans ta force, invincible ! (M. C., 6.)

ESTHER

L'histoire d'Esther a fourni l'un des chefs-d'œuvre de la scène française ; qu'on relise le texte sacré, l'on verra que notre grand Racine y a puisé et l'ensemble et les moindres détails de cette tragédie justement célèbre.

La description d'un splendide festin donné par *Assuérus* aux grands de son royaume ouvre le récit. Bientôt apparait la douce figure d'*Esther*, avec cette modestie, cette can-

deur qui ont charmé le monarque persan, devenu son époux :

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes :
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.

Mardochée veille sur la jeune reine, dont la fortune miraculeuse apparaît au fidèle Israélite comme un coup du Ciel en faveur de son peuple. Ces deux caractères si pleins de loyauté font ressortir plus vivement la bassesse et la perfidie du cruel *Aman*, qui trame en secret la perte des Juifs. Déjà l'arrêt fatal de leur destruction a été signé : Mardochée n'hésite plus; il engage Esther à se présenter devant Assuérus pour obtenir le salut de sa nation. Des lois sévères interdisent, il est vrai, même à la reine, les abords du trône; aussi tremble-t-elle en songeant aux périls qu'il lui faudra braver. La foi du saint vieillard éclate alors en traits énergiques :

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?

La *prière d'Esther,* que Racine a rendue presque textuellement, est un touchant appel aux miséricordes du Seigneur, près desquelles toutes les splendeurs du diadème semblent néant à ce cœur magnanime.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.

Signalons encore l'*entrevue d'Esther et d'Assuérus,* scène

vraiment dramatique ; et plus loin, la chute d'Aman, dont l'arrogance et l'orgueil vont se briser sur cette potence destinée par lui à Mardochée.

Il n'est pas inutile de remarquer avec quelle perfection la *couleur locale* a été conservée dans le livre d'Esther : on y reconnaît le despotisme persan chez cet Assuérus qui renverse une reine pour un léger caprice ; on y constate également une certaine élégance orientale qui cadre bien avec le sujet. Ce mérite de la forme, quoique secondaire lorsqu'il s'agit de l'Écriture sainte, montre néanmoins, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que la divine parole sait prendre tous les tons et qu'elle ne charme pas moins l'esprit que le cœur.

CHAPITRE II

LIVRES MORAUX

Livres portant spécialement ce titre. — Chacun des livres de la Bible pourrait fournir des leçons de la plus pure morale ; l'histoire même du peuple de Dieu, que nous venons de parcourir, n'est qu'une suite de divins enseignements. Néanmoins on a groupé, sous le nom de LIVRES MORAUX, ceux qui sont spécialement destinés à servir de règle de conduite. Ils se divisent en deux classes : 1o les *Livres légaux,* renfermant les lois hébraïques et les préceptes obligatoires ; ce sont les trois derniers livres du Pentateuque : le *Lévitique,* les *Nombres* et le *Deutéronome*[1] ; 2o les *Livres sapientiaux,* qui contiennent sim-

[1] Ces livres contiennent également divers détails historiques, de même que l'*Exode* renferme plusieurs prescriptions importantes, telles que le Décalogue, la construction du Tabernacle, etc. La division que nous établissons ici n'est pas, en effet, d'une rigueur absolue; elle donne cependant le cachet distinctif de chacun des livres de l'Ancien Testament.

plement des considérations morales et des maximes de sagesse. Ces livres sont au nombre de quatre : les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste*, composés par Salomon ; la *Sagesse*, dont l'auteur n'est pas certain, et l'*Ecclésiastique*, de Jésus, fils de Sirach.

§ I. — Livres légaux.

Caractère divin et perfection des lois judaïques. — Nul critique sérieux, fût-il même ennemi de la vérité, n'a jamais songé à contester la perfection des lois judaïques, considérées dans leur ensemble. Si l'on compare ce code sacré à tout ce que l'antiquité païenne a pu recueillir de ses législateurs, on demeure frappé de l'obscurité qui règne dans ces corps de doctrine si vantés d'un Minos, d'un Solon ou d'un Pythagore. Ici, au contraire, la vérité se montre sans nuages ; le *Décalogue*, fondement des préceptes divins, pourvoit, dans sa brièveté, à tous les devoirs de l'homme, à toutes les obligations des sociétés.

Faut-il s'étonner de la perfection de ces lois, lorsqu'on songe à la manière dont elles ont été rédigées? Non seulement Dieu en dicte les grands traits à Moïse sur le Sinaï, mais sans cesse il les commente à son serviteur durant les quarante années passées au désert, temps d'organisation pour le peuple de Dieu. « Tout y est si bien prévu, dit Bossuet, que jamais, jusqu'aux temps du Messie, on n'a eu besoin d'y rien changer. » L'histoire elle-même ajoute un nouveau témoignage en leur faveur : tant que la nation s'y soumet fidèlement, elle est heureuse et florissante ; les meilleurs princes sont ceux qui les font observer avec le plus de soin. Toute cette législation est d'ailleurs adaptée à un gouvernement théocratique, tel qu'était celui des Hébreux ; les fautes contre Dieu et contre son culte y sont considérées comme des crimes d'État : à ce titre, elles sont punies par des châtiments corporels, aussi bien que les autres délits dans l'ordre social.

Le style des Livres légaux est plus simple en général que celui des autres livres du Pentateuque : la simplicité

est en effet, avec la clarté, la qualité essentielle à ce genre d'écrits.

LE LÉVITIQUE

Le Lévitique est comme le *rituel de la religion mosaïque.* Pour en donner une juste idée, il faudrait examiner toutes les prescriptions liturgiques qu'il contient ; l'auteur sacré les présente sous une forme concise, afin de les graver plus aisément dans l'esprit. Tout ce qui regarde le culte divin : sacrifices, fêtes et sabbats, dîmes, offrandes, etc., y est réglé avec une abondance de détails qui montre assez quelle exactitude Dieu demande à ses serviteurs.

La *consécration du grand prêtre Aaron*, décrite dans ce livre, présente un tableau imposant : Moïse revêt l'élu du Seigneur de la tunique de fin lin et de la robe d'hyacinthe surmontée de l'éphod [1] ; le rational [2] qu'il fixe à sa ceinture porte ces mots, gravés en lettres d'or : *Doctrine et vérité ;* la tiare est posée sur sa tête, et tandis que l'huile sainte consacre le pontife, les victimes de propitiation sont immolées en présence de tout le peuple.

A chaque page du Lévitique se rencontrent, mêlés aux divins préceptes, les solennels engagements du Très-Haut par rapport à l'observation de sa loi sainte :

Je suis Jéhovah, votre Dieu ; si vous marchez dans la voie de mes préceptes, si vous gardez mes commandements, je vous donnerai les pluies propres à chaque saison ; la terre produira les grains, et les arbres seront chargés de fruits... J'établirai ma demeure au milieu de vous, je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. Mais si vous méprisez mes ordonnances, je vous regarderai dans ma colère, et vous serez vaincus dès que vos ennemis se montreront. Je vous disperserai parmi les nations, et je tirerai mon glaive contre vous.

[1] L'*éphod* se composait de deux pièces, dont l'une couvrait la poitrine et l'autre pendait par derrière jusqu'au bas de la robe.

[2] Le *rational*, un des insignes de la grande sacrificature, était une pièce de broderie carrée chargée de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des douze tribus.

LES NOMBRES

Les lois écrites au livre des Nombres sont d'une application plus générale que celles du Lévitique : diverses prescriptions liturgiques, complément des précédentes, y sont promulguées. La tribu de Lévi est réservée pour les fonctions du sacerdoce : le Seigneur fait connaître à Moïse toutes ses volontés à l'égard des prêtres qu'il s'est choisis. Israël murmurant contre Aaron, Dieu confirme la dignité suprême dont il l'a investi en faisant miraculeusement fleurir la verge déposée par lui dans le Tabernacle et conservée depuis lors comme un témoignage de la rébellion du peuple.

Les Hébreux approchaient de la Terre promise ; déjà de nombreux ennemis les attaquaient de toute part ; mais le Seigneur, qui avait livré ces nations infidèles à son peuple, lui apprend de quelle manière il les doit combattre et quelle destruction il doit en faire, lorsque tel sera son bon plaisir : « Quand vous aurez passé le Jourdain et que vous serez entrés dans le pays de Chanaan, lui fait-il dire par Moïse, vous en exterminerez tous les habitants. Brisez les pierres érigées en l'honneur des faux dieux, rompez leurs statues et renversez les bois sacrés ; purifiez ainsi la terre avant de l'habiter, car je vous l'ai donnée afin que vous la possédiez[1]. »

LE DEUTÉRONOME

Le Deutéronome, dernier livre du Pentateuque, est comme le *testament de Moïse ;* ce grand homme, à la fois prophète, législateur et chef d'un peuple, voulait laisser à cette nation que Dieu lui avait confiée, comme un fils à sa mère, un souvenir capable de la guider longtemps encore après sa mort. Il résuma donc dans ce livre toute la législation, exhortant Israël à demeurer fidèle au Seigneur.

Cette répétition des oracles divins est tout imprégnée de

[1] Nous avons rapporté plus haut, à la suite de l'Exode, les événements historiques insérés dans le livre des *Nombres* et dans le *Deutéronome.*

la tendresse de Moïse pour le peuple qu'il va quitter. « Je vais mourir, leur dit-il, et je ne passerai pas le Jourdain ; mais vous, vous le passerez et vous posséderez ce beau pays. » Il tremble à la pensée de voir ses enfants retourner aux dieux étrangers et à toutes les abominations que le Seigneur réprouve : « Écoute, ô Israël ! Jéhovah, ton Dieu, est le Dieu unique, l'Éternel qui est, qui était et qui sera. Aime donc Jéhovah, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force; que toutes ces lois que je te donne aujourd'hui demeurent dans ton cœur... Ne suis aucun des dieux des nations qui t'environnent, car Jéhovah est un Dieu fort et jaloux. »

Moïse termine ces solennelles instructions par ce magnifique *cantique* que tous les enfants de Jacob devaient apprendre et redire comme le mémorial de toutes les merveilles de Dieu en leur faveur. C'est le dernier chant du prophète : grandeur des pensées, richesse et abondance des images, poésie enfin dans sa plus haute acception, tout se réunit pour faire de cette page le digne couronnement d'une œuvre telle que le Pentateuque. Remarquons la force et la beauté de certaines figures :

Jéhovah, *y est-il dit,* est le rocher! Son œuvre est parfaite, car toutes ses voies sont la justice... Jacob est le cordeau de son héritage; il le trouva dans la contrée du désert, dans la vaste solitude du rugissement. Il l'entoura d'un rempart, il prit soin de lui, il le protégea comme la prunelle de son œil. Semblable à l'aigle pleine de tendresse pour son nid, qui se couche mollement sur ses petits, qui étend ses ailes pour les recevoir et les transporter sur ses plumes, Jéhovah seul l'a conduit, sans le secours d'aucun dieu étranger.

Le cantique est suivi de la bénédiction suprême donnée aux tribus d'Israël : chacune y est désignée sous des traits figurés et prophétiques. Le dernier mot de Moïse est une exclamation bien glorieuse aux enfants de Jacob : « Tu es heureux, ô Israël ! Qui est semblable à toi, peuple sauvé par Jéhovah ? Il est le bouclier de ta défense et le glaive de ta gloire. Tes ennemis ne voudront pas te reconnaître, mais tu leur mettras le pied sur le cou. » (M. C., 7.)

§ II. — Livres sapientiaux.

Supériorité de la morale biblique. — Les Livres sapientiaux, complément de la loi judaïque, sont des recueils de préceptes moraux propres à conduire l'homme à la possession de la sagesse : de là leur nom. Ces livres représentent chez les Hébreux la poésie didactique, que l'on retrouve à l'origine de toutes les littératures ; mais les enseignements qu'ils contiennent l'emportent sur les œuvres profanes de ce genre par un caractère de *grandeur* et d'*universalité* dont les divines Écritures ont le privilège. La morale la plus pure y déroule ses dogmes dans un langage tantôt simple et familier, tantôt noble et soutenu.

Les philosophes païens nous ont laissé des morceaux fort éloquents sur la vertu ; ils en donnaient des leçons, et prenaient pompeusement le nom de *sages*. Mais que vaut, en définitive, cette morale tant vantée ? Elle n'est le plus souvent qu'un vernis propre à dissimuler les vices ; parfois, calcul d'intérêt, toujours ostentation d'orgueil. L'un de ces prétendus héros de la vertu païenne, Antisthène, maître du célèbre Diogène, avait jeté tous ses biens à la mer ; il se drapait dans un vêtement en lambeaux, affectant de mépriser tous ceux qui possédaient encore : *Mon pauvre ami*, lui dit un vrai sage, *ta vanité perce à travers les trous de ton manteau !*

Il n'en est pas ainsi de la morale biblique : les leçons qu'y donne la Sagesse tendent uniquement à faire du peuple choisi un peuple saint, devant l'Éternel qui pénètre les secrets des cœurs.

LES PROVERBES

Le nom de *Proverbes* n'a pas ici la signification vulgaire qu'on lui attribue ordinairement : il désigne, dans ce livre, des sentences ou maximes présentées sous une forme concise. Cette manière d'instruire est accommodée au génie de tous les peuples, surtout des peuples enfants. Nous trouvons des essais en ce genre dans les livres indiens ; les

Égyptiens, les Perses, les Latins ne l'ont pas ignoré; il a fait la gloire des *poètes gnomiques*[1] chez les Grecs; quant aux Hébreux, ils lui donnèrent un nom que nous avons traduit par *parabole* ou *proverbe*.

Le livre des Proverbes, offrant peu de suite, échappe à l'analyse : on peut cependant distinguer les neuf premiers chapitres, qui en sont comme le prologue ou l'exorde. Salomon s'y adresse à son fils, et l'invite en termes pressants à rechercher la Sagesse, *mère de tous les biens*. Cette divine Sagesse elle-même prend la parole; elle raconte sa sublime origine : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue...* Éloge prophétique que l'Église applique à Marie dans son Immaculée Conception.

Ce livre embrasse ensuite toutes les parties de la morale, cherchant à nous prémunir contre les passions qui nous pressent; rois et princes y reçoivent de sages leçons; les petits n'y sont point oubliés, l'auteur descend pour eux jusqu'aux moindres détails de la vie ordinaire. Le *portrait de la femme forte,* à la fois si simple et si grand, termine cet ouvrage. Disposé en vers d'une coupe spéciale, ce morceau était appris de mémoire par les jeunes filles d'Israël.

Remarquons, au milieu de tant de richesses répandues dans les Proverbes, l'agréable variété du style. Ici, l'ingénieux contraste : *Un peu de pain, avec la paix, vaut mieux que les festins des sacrifices avec des querelles;* là, le voile de l'allégorie : *As-tu trouvé du miel, manges-en sans excès, de peur que la satiété ne soulève ton cœur de dégoût;* plus loin, de saisissantes comparaisons : *Des biens cachés, dans une bouche fermée, sont comme un grand festin autour d'un sépulcre;* partout la concision relevée par l'éclat des images : *Les paroles dites à propos sont des pommes d'or dans des corbeilles d'argent. — Nuage et vent sans pluie, c'est l'homme qui se vante sans remplir ses promesses. — Le pain du mensonge remplit la bouche de gravier.*

[1] Voir *Littérature grecque*, p. 78.

L'ECCLÉSIASTE

L'Ecclésiaste est l'aveu solennel que Salomon, du sein de sa grandeur, jette à tous les siècles comme un glas funèbre. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!* Tel est le début de ce livre. Nul monarque cependant n'égala jamais en magnificence et en sagesse celui que le Sauveur lui-même a loué dans l'Évangile. Son palais resplendissait de toutes les richesses de l'Orient ; sa nation, heureuse et prospère, se reposait à l'ombre de la paix, et les peuples voisins de son vaste empire se reconnaissaient ses tributaires. Lui-même, ayant reçu du ciel des dons incomparables, avait sondé toute la nature pour en connaître les secrets et les merveilles, depuis l'hysope de la vallée jusqu'au cèdre du Liban; son intelligence, sans mesure comme l'étendue des cieux, avait approfondi toutes les sciences humaines, toutes les traditions de sa patrie.

« Cependant, chose étrange, tout cet appareil de grandeur, d'opulence et de gloire, ne peut rassasier le cœur dont il est le partage : Dieu n'a pas fait tous ces biens pour être au fils de David une source de félicité, mais pour donner aux Juifs une éclatante leçon. Peuple grossier, les enfants de Juda ne savent estimer que ce qui flatte les sens; ils ne conçoivent le bonheur que dans les joies terrestres... Vainement, depuis Moïse jusqu'à David, Dieu leur a-t-il fait reprocher par ses prophètes l'abjection de leurs goûts et l'absurdité de leurs désirs ; ils ont méprisé la parole suprême, et leur âme, toujours pesante, demeure encore éprise des vils biens d'ici-bas. Alors qu'imagine le Seigneur? Les discours sont inutiles, il fera parler les faits. Il environne un prince d'une prospérité comme idéale, tant elle est magnifique, et permet que malgré ses délices elle laisse mécontent celui qui s'en abreuve.

« Et voilà que Salomon se prend à crier à ses sujets, et par eux à tous les humains : « *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!*... J'ai été, continue l'écrivain sacré, roi d'Israël dans Jérusalem; j'ai vu, avec la sagesse que Dieu m'avait donnée, tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai

trouvé que tout était vanité et affliction d'esprit. J'ai dit dans mon cœur : J'irai, je m'enivrerai de délices et je jouirai de tous les biens, et j'ai vu aussi que tout cela était vanité!... » Où s'arrêtera donc cette funèbre dérision de toutes les choses de la vie? où chercher le remède à cette maladie étrange? Écoutons la fin de ce discours : *Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.* » (*Mgr Plantier.*)

On peut lire, au dernier chapitre de l'Ecclésiaste, la *description de la vieillesse :* c'est une des plus originales qui aient jamais été écrites.

LA SAGESSE

Ce livre offre deux parties distinctes : la première est un éloge de la Sagesse; la seconde, beaucoup plus étendue, rappelle en termes magnifiques les bienfaits dont le Seigneur combla Israël; on y trouve également des conseils adressés à ceux qui gouvernent.

Le passage le plus remarquable est celui où l'auteur sacré retrace les faux raisonnements des impies, et annonce prophétiquement leur ligue contre le Juste par excellence : *Venez, ont-ils dit, jouissons des biens présents; enivrons-nous des vins les plus exquis, couvrons-nous de parfums et ne laissons point passer la fleur de notre printemps; couronnons-nous de roses avant qu'elles soient fanées, c'est là notre partage et notre sort... Entourons de pièges l'homme juste... Si, en effet, il est vraiment* Fils de Dieu, *Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis.*

La Sagesse, comme les autres livres moraux, se recommande par la profondeur des pensées et par une connaissance savante du cœur humain. L'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* Joseph de Maistre, aimait particulièrement ce livre, qui, dit-il, laisse loin derrière lui Socrate et la philosophie antique.

L'ECCLÉSIASTIQUE

L'Ecclésiastique est un recueil de sentences dans le genre des Proverbes; c'est comme un traité de toutes les

vertus. Jamais la Sagesse n'a parlé un langage plus élevé : la richesse de l'expression n'est d'ailleurs que le complément de la grandeur des pensées. Les cinquante et un chapitres dont ce livre est composé offrent une telle variété, qu'il est difficile de choisir entre les beautés qui s'y rencontrent. Rappelons seulement cette poétique peinture de la Sagesse, que l'Église a insérée dans l'office de la sainte Vierge : *Dès le commencement et avant les siècles j'ai été créée, et je ne cesserai point d'être dans la suite des âges. Je me suis élevée comme les cèdres du Liban, comme les cyprès sur la montagne de Sion; je me suis élancée comme les palmiers de Cadès et comme les rosiers de Jéricho...*

L'éloge des héros d'Israël : patriarches, rois et prophètes, remplit les dernières pages de l'Ecclésiastique. Tout est grand dans les portraits de ces hommes de Dieu et dans le tableau de leurs vertus. Parlant de Simon, fils d'Onias et grand pontife :

Il a paru, *dit l'auteur sacré*, comme l'arc-en-ciel qui brille dans des nuées lumineuses et comme les roses qui poussent leurs fleurs au printemps, comme les lis qui sont sur le bord des eaux et comme l'encens qui répand son parfum pendant l'été... lorsqu'il a pris sa robe de gloire et qu'il s'est revêtu de tous les ornements de sa dignité. Il a été environné de ses frères comme d'une couronne; ils se sont tenus autour de lui comme des cèdres sur le mont Liban.

CHAPITRE III

LIVRES POÉTIQUES ET PROPHÉTIQUES

I. Caractères généraux de la poésie hébraïque. — Trois caractères principaux distinguent la poésie des Hébreux et lui assurent une supériorité incontestable : 1° l'inspiration

divine imprime à ses œuvres un cachet unique de *grandeur* et d'élévation; 2° la *richesse du langage* répond à cette hauteur des pensées; 3° la nature des sujets qu'elle traite rend cette poésie éminemment *nationale.*

Bossuet, si versé dans l'étude des Livres saints, a dit quelque part : « Il n'y a que le peuple de Dieu chez qui la poésie soit venue par enthousiasme; » et ailleurs, parlant des Psaumes, il les nomme *la plus divine poésie qui fut jamais*. Le poète hébreu puise en effet à la seule vraie source de l'inspiration, là où tout est *grand* ou, pour mieux dire, divin. Aussi bien ne songe-t-il point à composer une œuvre poétique; mais, se livrant à son sujet, goûtant les vérités dont il est l'interprète, il s'élève comme à son insu et se trouve transporté dans les régions les plus sublimes.

David, par exemple, admirant les œuvres de la création, entonne sur un ton simple et grave un chant d'actions de grâces : *Bénis le Seigneur, ô mon âme...* Puis, entraîné subitement par l'Esprit divin, il pénètre jusqu'aux secrets du Très-Haut et laisse échapper de son cœur des traits comme ceux-ci :

O Dieu, vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté; vous vous êtes couvert de lumière comme d'un manteau.

Vous étendez les cieux comme un pavillon; les eaux demeurent suspendues autour de votre sanctuaire; les nuées sont votre char, vous marchez sur l'aile des vents.

Les orages sont vos messagers et les flammes vos ministres. (*Ps.* CIII.)

Quant à la *richesse du langage,* si remarquable dans la poésie sacrée, même à travers nos traductions, elle tient en partie à l'abondance et à la hardiesse des figures que comporte l'idiome hébreu. Le langage figuré est, en effet, l'une des grandes ressources de la poésie; or, parmi ces langues orientales, au *génie bondissant,* selon le mot de J. de Maistre, aucune n'offre comme celle-ci de ces tours poétiques, de ces sublimes audaces qui servent merveilleusement le génie. Saillies impétueuses, vivacité de mouvement qui supprime toute liaison, accumulation des métaphores les plus inattendues, emploi redoublé de l'allégorie, de l'allusion, tels sont les trésors prodigués sans mesure

par l'écrivain sacré. La nature entière est devant lui pour lui fournir des comparaisons : il voit *la mer émue, comme un géant en fureur, abaisser devant le Seigneur l'orgueil de ses flots; les collines bondir comme des agneaux en sa présence; les montagnes fondre comme la cire* à l'approche du Dieu du Sinaï. Ce style imagé donne à la poésie hébraïque un charme indéfinissable; il produit sur l'âme une impression forte et délicieuse.

Enfin la muse d'Israël est toute *nationale :* elle s'inspire uniquement des souvenirs de la patrie, célèbre les bienfaits de Dieu envers son peuple, se réjouit des victoires de Juda ou soupire avec les exilés de Babylone de plaintives élégies. Elle n'est jamais plus éloquente que lorsqu'elle dépeint les sites et les lieux chers aux enfants de Jacob : le Carmel et ses coteaux fertiles, le Jourdain témoin de tant de miracles, la colline de Sion visitée par le Seigneur, la vallée de Jérusalem couverte de troupeaux. Les fêtes solennelles qui, trois fois chaque année, rassemblent dans la cité de David la nation entière, sont encore pour le poète hébreu de puissantes sources d'inspiration : ce sont là les gloires propres d'Israël, et la foule enthousiaste peut redire avec le roi-prophète, devant le spectacle grandiose que présente alors le temple saint : *Dieu est connu dans la Judée, son nom est grand dans Israël !*

II. Forme de la poésie hébraïque. — Il serait difficile de prononcer sur le genre de rythme auquel était assujettie la poésie des Hébreux, en quoi consistait leur versification. C'est un problème que les savants ont peine à trancher, vu la difficulté de reconstituer l'ancien hébreu, profondément modifié dans la suite des âges. Il paraît probable cependant que la forme poétique reposait en partie sur ces parallélismes entre plusieurs membres de phrases dont on peut se rendre compte même dans les traductions en langue vulgaire. Ces parallèles se font souvent par synonymie :

Lorsque Israël sortit de l'Égypte, — et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare :

Juda était le domaine du Seigneur — et Israël son empire.

On en rencontre un grand nombre par contraste ou antithèse :

Qui sème dans les larmes, — moissonnera dans la joie.
Les blessures de l'ami sont fidèles, — mais les baisers de l'ennemi sont trompeurs.

Enfin un troisième genre par développement ou synthèse :

La loi du Seigneur est parfaite; — elle convertit les âmes.
Les préceptes du Seigneur sont droits; — ils portent la joie dans les cœurs.

Cette forme particulière de la période poétique montre clairement que c'était une coutume reçue parmi les Juifs de chanter les hymnes sacrés en chœurs alternatifs. Dès les premiers siècles, l'Église chrétienne emprunta cet usage à la religion judaïque; on appelait cette sorte de chant *antiennes* ou *répons*.

III. Division des livres poétiques. — La Bible, comme nous avons pu le remarquer, offre dans toutes ses parties des morceaux poétiques d'une grande beauté : élégies, églogues, chants de triomphe, etc. Toutefois nous rangerons sous le titre spécial de LIVRES POÉTIQUES PROPREMENT DITS : le *Livre de Job*, les *Psaumes*, et le *Cantique des cantiques;* puis sous celui de LIVRES PROPHÉTIQUES ceux qui, également riches en poésie, nous entretiennent en même temps de la vie et des oracles des *Prophètes*.

§ I. — Livres poétiques proprement dits.

LIVRE DE JOB

I. Analyse de ce livre. — L'histoire du saint homme JOB est connue de tous les enfants de l'Église : le livre qui porte son nom l'est beaucoup moins, bien qu'il soit un des monuments les plus remarquables de la Littérature sacrée. On admire la résignation de ce prince de l'Idumée, fidèle serviteur du Très-Haut, perdant à la fois, par un secret dessein de Dieu, et sa fortune et ses enfants; frappé ensuite d'une

plaie horrible qui le réduit au dernier état d'ignominie. On n'ignore pas non plus avec quelle munificence le Seigneur rend à l'illustre affligé tous les biens que Satan lui avait ravis. Ces détails cependant sont loin d'être le sujet principal du poème, nous dirions volontiers du *drame :* renfermés en deux chapitres, ils servent tout au plus de préambule et de dénouement, tandis que l'écrivain sacré en consacre quarante aux entretiens de Job avec ses amis sur les hautes questions de la Providence et des épreuves infligées aux justes ici-bas.

Eliphaz, Baldad et Sophar sont venus de diverses régions pour consoler celui dont ils ont appris les immenses calamités. A la vue de ses maux, ils jettent un grand cri, déchirent leurs vêtements, se couvrent la tête de poussière et demeurent assis pendant sept jours et sept nuits dans un morne silence. Job le rompt le premier; il exhale les gémissements de sa douleur :

Périsse le jour où je suis né! Que ce jour soit changé en ténèbres!... Pourquoi n'ai-je point cessé de vivre au moment de ma naissance? Je dormirais maintenant dans le silence, et je me reposerais dans mon sommeil.

Eliphaz le reprend de son impatience, laissant entrevoir, dans un brillant discours, que Job est sans doute coupable de quelque grande faute pour être tombé en une telle infortune. Un songe, dit-il, lui a fait comprendre que Dieu en agit ainsi avec les mortels :

Dans l'horreur d'une vision de nuit, quand le sommeil s'appesantit sur les hommes, la terreur et l'effroi entrèrent dans mon âme, et mes os tremblèrent d'épouvante. Un esprit passa devant moi, et les poils de ma chair se hérissèrent. Une image inconnue s'arrêta devant mes yeux, et j'entendis sa voix comme un léger souffle :

« L'homme sera-t-il justifié devant Dieu? sera-t-il pur devant son Créateur? Ceux qui étaient ses ministres ont été ébranlés, et il a trouvé le mal dans ses anges; combien plus dans ceux qui habitent des maisons d'argile, qui sont nés de la poussière et qui seront rongés par les vers!.. »

Baldad, le second interlocuteur, attaque plus ouvertement la vertu de Job, qu'il traite d'hypocrisie. Enfin, par une habile gradation que le poète a su ménager, Sophar, ren-

chérissant encore sur les paroles blessantes de ses deux amis, ne voit dans le juste éprouvé qu'orgueil et impiété, parce qu'il ose soutenir que sa conscience est sans reproche. Job ne se laisse point abattre par les injurieux discours de ces *consolateurs à charge;* il défend sa cause avec une abondance de pensées et une magnificence d'images qui jettent l'âme dans une sorte de stupeur :

L'homme, né de la femme, vit *peu de temps,* et il est rempli de *beaucoup* de misères. Il ressemble à une fleur qui n'est pas plus tôt éclose, qu'elle est foulée aux pieds. Il fuit comme l'ombre et ne demeure jamais en un même état... Je n'ai point péché, et cependant mon œil ne voit rien que de triste et d'affligeant. Le Seigneur a fermé de toute part le sentier que je suivais, et je ne puis passer outre ; il m'a dépouillé de ma gloire et m'a ôté la couronne qui ornait ma tête.

Il rappelle le temps heureux de sa prospérité, alors que, « revêtu de la justice comme d'un vêtement royal, il se faisait le père de l'indigent, les yeux de l'aveugle, les pieds du boiteux. — Je mourrai, disais-je dans mon aire; mes jours se multiplieront comme le sable; mes racines s'étendront au bord des eaux... » Puis, examinant en détail toutes les actions de sa vie, Job prend Dieu à témoin de la droiture de ses voies et remet à sa souveraine sagesse le soin de faire éclater son innocence.

Eliu, quatrième interlocuteur et le plus jeune, se présente alors; après avoir condamné les paroles déraisonnables des trois amis, il s'adresse directement à Job et, dans un discours plein de modération, lui reproche de faire trop de fond sur sa justice, lui montre que le Tout-Puissant n'est pas tenu de divulguer aux hommes les motifs de sa conduite, et que d'ailleurs les épreuves de cette vie sont salutaires aux bons : il l'engage donc à rentrer dans des sentiments plus humbles.

Enfin le Seigneur lui-même intervient dans la discussion : *Ceins tes reins de force comme un vaillant homme,* dit-il à Job, *je vais t'interroger.* Suivent ces pages magnifiques dans lesquelles le Très-Haut, pour montrer à son serviteur sa faiblesse et son ignorance, développe en termes sublimes les merveilles de la création; là se trouve cette

description du cheval, tant de fois citée, « peinture toute frémissante de poésie, » selon Villemain, qu'aucune imitation n'atteindra jamais. « Que puis-je répondre au Seigneur? s'écrie Job. J'adore et je me tais. » Eliphaz, Baldad et Sophar ne trouvent grâce devant l'Éternel que par la médiation du juste qu'ils ont opprimé. (M. C., 8, 9.)

II. Le livre de Job, sublime écho des tristesses humaines. — « Aucun écrivain, dit Chateaubriand, n'a poussé la tristesse de l'âme au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs,* comme parle Bossuet. Il est vrai que les images empruntées de la nature du Midi, les sables brûlants du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au langage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel,* si misérable qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son âme. Job est la figure de l'*humanité souffrante,* et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes pour la multitude des maux partagés entre la race humaine. »

Aussi l'Église, divinement inspirée, emprunte-t-elle, pour pleurer le trépas de ses enfants, les douloureux gémissements de Job, qui forment les leçons de l'*Office des Morts.*

LES PSAUMES

I. Historique. — Les Psaumes, au nombre de cent cinquante, ont presque tous été composés par David, le plus grand poète des Hébreux et le plus grand lyrique du monde. Rempli de zèle pour la maison de Dieu, ce saint roi s'appliqua à relever la magnificence du culte extérieur et la pompe des solennités religieuses. Par ses ordres, quatre mille chantres ou musiciens, choisis parmi les lévites et divisés en vingt-quatre classes, se succédaient chaque semaine pour le service du temple. Les uns chantaient les hymnes; d'autres les accompagnaient sur les harpes, les psaltérions ou les décachordes. Les principaux chefs étaient *Asaph, Eman* et *Idithun,* auteurs présumés de quelques-

uns des Psaumes. Un appareil aussi grandiose permet de conjecturer quelle devait être la majesté des chants hébreux, destinés à retentir sous les voûtes du monument le plus auguste qui existât dans l'univers.

II. Beautés littéraires. — Sans doute, les Psaumes sont avant tout des trésors d'onction et de piété; aussi bien l'Église, se les appropriant, en a-t-elle fait la prière universelle. Toutefois, s'il est permis d'en relever les *beautés littéraires,* nous remarquerons d'abord que ces saints cantiques réunissent dans leur variété tous les genres et tous les degrés du lyrisme.

Plusieurs offrent de parfaites *élégies :* on en peut compter trente environ dans lesquels ce caractère est surtout accentué. David y déplore les persécutions de Saül; d'autres fois, il gémit sur son exil loin de Jérusalem, d'où l'a banni la révolte de son fils rebelle. Le Psaume XLI rappelle ce dernier fait :

Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire pour vous, ô mon Dieu!...

Oh! quand irai-je, quand paraîtrai-je en votre présence!

Jour et nuit mes larmes sont mon aliment, parce qu'on me dit sans cesse : Où est donc ton Dieu?

Souvent aussi, pleurant ses propres fautes, le pieux roi laisse échapper de son âme des accents qu'aucune douleur ne connut jamais :

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon toute l'étendue de votre miséricorde... (*Ps.* L.)

Je me suis épuisé à force de soupirer; chaque nuit j'arrosais ma couche de mes larmes... (*Ps.* VI.)

Je suis devenu semblable au pélican du désert... J'ai vieilli comme le passereau solitaire sur un toit... (*Ps.* CI.)

Citons encore, parmi les élégies, le *Super flumina Babylonis,* attribué au prophète Jérémie, « le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie, » comme parle Chateaubriand.

A côté de ce premier genre se trouvent de véritables *odes triomphales,* destinées à célébrer les mémorables anniversaires des bienfaits de Dieu sur son peuple ou quelque

marque récente de sa protection. Dans ces chants se rencontrent, mêlés à la prière et à l'action de grâces, mille tableaux achevés des gloires d'Israël, de son passé, des prodiges accomplis en sa faveur : les images se pressent, l'enthousiasme se soutient à une hauteur que n'atteignit jamais la muse profane. Le Psaume XXIII, composé pour la translation de l'Arche sainte sur la montagne de Sion, offre un de ces morceaux animés :

La terre et tout ce qu'elle renferme appartient au Seigneur; l'univers et tout ce qui l'habite est à lui...

Élevez vos portes, ô princes; élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera.

Quel est ce roi de gloire? c'est Jéhovah, Dieu fort et puissant; Jéhovah, Dieu puissant dans les combats...

C'est surtout lorsqu'il exalte le Messie que le roi-prophète déploie toutes les richesses de sa piété et de son talent. Il sait que de sa propre race sortira ce Libérateur d'Israël, et déjà il en raconte les sublimes destinées. Le Psaume II, par exemple : *Pourquoi les nations ont-elles frémi?...* acclame magnifiquement la royauté de Jésus-Christ; de même que le Psaume XXI : *O Dieu, ô mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* est comme un chant de deuil anticipé sur la passion du Sauveur.

Enfin, parmi ces cantiques inspirés, il s'en rencontre un bon nombre où dominent la *douceur* et la *simplicité*. David y conserve le souvenir de quelque bienfait particulier du Très-Haut, ou redit sous mille formes les délices qu'il goûte dans l'observation de sa loi sainte :

Le Seigneur est mon pasteur; rien ne me manquera; il me fera reposer dans d'excellents pâturages... (*Ps.* XXII.)

Bénissez le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom... (*Ps.* CII.)

Bienheureux ceux qui se conservent immaculés dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur... (*Ps.* CXVIII.)

III. Perpétuité et universalité des Psaumes. — Quelque variété d'ailleurs que présente le recueil des Psaumes, il est partout également admirable, sans que la sublimité de ses inspirations l'empêche d'être vraiment le *livre de tous.* La lyre de David, en effet, sait émouvoir par ses accents de

vérité les petits et les humbles, de même qu'elle étonne les plus beaux génies par la magnificence des pensées et le coloris des images. Aussi les âges de foi se sont-ils nourris de ces chants sacrés : « Le Psautier, dit le P. Lacordaire, était le *manuel de piété de nos pères :* on le voyait sur la table du pauvre comme sur le prie-Dieu des rois. » — « Voltaire, il est vrai, et tous les incrédules avec lui, reprochent au Psalmiste, dit La Harpe, la répétition fréquente des mêmes idées, des mêmes sentiments, des mêmes tours; sans doute, David se répète, mais c'est toujours Dieu qu'il chante, et le cœur ne peut parler à Dieu ou de Dieu qu'avec amour : or qu'est-ce donc qui caractérise l'amour, si ce n'est le plaisir et le besoin de dire sans cesse la même chose? »

Le comte de Maistre a laissé, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, d'éloquentes pages sur les Psaumes : les odes de Pindare, auxquelles il les compare, ne sont à ses yeux que des cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. « David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il ne chante que Dieu et la vérité immortelle comme lui... Ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés confiés aux cordes de sa lyre divine retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La Synagogue conserva les Psaumes; l'Église se hâta de les adopter; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée, et depuis plus de trois siècles le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrés. » (M. C., 10, 11, 12.)

Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*; ***J.-B. Rousseau*** et ***Lefranc de Pompignan***, dans leurs *Poésies sacrées*, se sont heureusement inspirés des Psaumes.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Élégant et mélodieux épithalame, le Cantique des cantiques est le plus gracieux de tous les livres de la Bible. Salomon y célèbre son union avec la fille du roi d'Égypte : l'époux et l'épouse, sous des noms différents, expriment par mille figures riantes leurs sentiments réciproques d'amour

et de confiance. Un chœur de jeunes gens et de jeunes vierges se mêle de temps en temps à ce dialogue. « Tout « ce cantique, dit Bossuet, abonde en objets délicieux; « partout l'œil n'aperçoit que des fleurs, des fruits, une « profusion de plantes les plus agréables, le charme du « printemps, des campagnes fertiles, des jardins frais et « fleuris... Si quelques objets terribles, tels que des rochers, « des montagnes sauvages, le repaire d'un lion, y frappent « notre vue, c'est pour accroître encore, par le contraste « et la variété, le charme du tableau le plus gracieux. » De là, ce nom de *Cantique des cantiques,* ou chant par excellence.

Cependant le sens surnaturel est, à proprement parler, le sens naturel de ce poème unique. Salomon, dans ce dithyrambe sacré, n'exhale pas seulement sa tendresse pour son épouse, il exprime encore, sous une forme allégorique, des pressentiments de prophète. Au travers de dix siècles, ses yeux ont vu soudain le Christ et son Église : il célèbre à l'avance l'union mystique du Verbe de Dieu avec cette sainte Église et avec les âmes fidèles. « Il faut voir dans « ce Cantique, dit encore Bossuet, non les paroles, mais « les affections de l'amour le plus saint; pour en avoir l'in- « telligence, il faut aimer. En vain celui qui n'aime pas « écoutera ce chant d'amour; ces discours enflammés ne « peuvent être compris d'une âme froide, de même que « la langue grecque ou la latine de ceux qui ne les con- « naissent pas. »

§ II. — Livres prophétiques.

I. Les prophéties bibliques en général. — Les écrits des prophètes ne le cèdent en rien, sous le rapport de la poésie, aux livres que nous venons de parcourir : ils offrent même des traits plus forts, et de ces figures saisissantes que comporte le langage parabolique souvent usité par ces historiens de l'avenir. L'esprit prophétique, que Dieu répandit en tout temps sur le peuple d'Israël, était sans doute un don gratuit; nul ne pouvait de lui-même usurper ces

hautes fonctions. Cependant il existait au sein de la nation des *réunions* ou *collèges de prophètes* destinés à former dans la science et dans la pratique de la loi ceux qui paraissaient appelés à ce ministère : plusieurs passages de la sainte Écriture laissent entrevoir clairement cette institution judaïque.

Parmi les prophéties les plus célèbres, en dehors des temps et des ouvrages qui nous occupent, rappelons seulement les solennelles prédictions d'Isaac et de Jacob en faveur de leur postérité; celles de Balaam, rapportées au livre des Nombres; les dernières bénédictions de Moïse, et plus tard celles du saint roi David : autant de morceaux poétiques dont nous avons admiré ailleurs la force et la majesté.

Durant les trois siècles qui s'écoulent depuis le schisme des dix tribus jusqu'au retour de la captivité (800-500), tout retentit dans la Judée des accents inspirés des hommes de Dieu : on les voit paraître à la cour et sur les places publiques, dans les assemblées du peuple et dans les conseils des princes. Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, désignés sous le nom de *grands prophètes*, sont ceux dont la Bible nous a conservé le plus grand nombre d'écrits; les *petits prophètes*, au nombre de douze, ne nous sont connus que par des œuvres beaucoup moins considérables [1].

[1] Dieu ne s'est pas contenté de choisir des prophètes parmi le peuple juif où il devait naître : il a suscité parmi les Gentils, également appelés au salut, des *prophétesses* ou *sibylles*, qu'il a remplies de son Esprit. Saint Jérôme remarque qu'elles ont toutes été vierges : sans doute, ajoute-t-il, ce don de prophétie fut la récompense de leur virginité. Peu d'auteurs profanes qui ne parlent de ces sibylles : les plus célèbres, selon Varron, ont été : la *Cumée*, la *Cumane*, la *Persique*, l'*Hellespontique*, la *Libyenne*, la *Sabienne*, la *Delphique*, la *Tiburtine* et l'*Érythrée*; cette dernière, au rapport de Lactance, fut la plus renommée de toutes. Ces noms leur viennent de leur patrie ou des villes dans lesquelles elles ont prophétisé.

Bien qu'elles aient vécu longtemps avant Notre-Seigneur, elles parlent clairement de sa venue et de ses mystères. Leurs prédictions, d'ailleurs, étaient si accréditées parmi les païens, que Virgile, dans une de ses églogues, rapporte de la sibylle de Cumée plusieurs passages que l'on croirait d'Isaïe : *Il doit venir du ciel*, avait dit l'oracle, *un Dieu qui naîtra d'une vierge; il réformera le monde et y ramènera l'âge d'or... Alors les serpents mourront, les bêtes les plus farouches se laisseront apprivoiser, de sorte que les brebis et les génisses iront sans crainte*

II. Grands prophètes. — Isaïe. — 1° SA VOCATION SPÉCIALE. — Isaïe, le premier des prophètes par l'âge comme par la dignité, était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Ozias, Jonathan, Achaz et Ézéchias (736-681). Destiné à être par sa parole la lumière d'Israël, il reçut une marque insigne de cette haute mission : un Séraphin, prenant sur l'autel un charbon ardent, lui en toucha les lèvres pour les purifier. Rien désormais n'arrêtera son zèle : il paraît à la cour des princes, où sa voix généreuse brave toutes les haines et s'élève sans crainte pour réclamer en faveur de la justice. L'impie Manassès, dont il blâmait les désordres, ne pouvant souffrir la vue de l'homme de Dieu, le chassa de sa présence, puis le condamna à périr. On montre encore en Judée le lieu où l'on croit qu'il subit le plus affreux supplice, ayant été scié par le milieu du corps avec une scie de bois, selon que le rapporte la tradition.

Lamartine, dans ses *Méditations poétiques*, trace ainsi,

avec elles. Saint Augustin nous a conservé, dans la *Cité de Dieu*, quelques prophéties des sibylles, relatives à la passion du Sauveur : *Ils donneront des soufflets à Dieu de leurs mains sacrilèges, et ils vomiront contre lui des crachats envenimés. Il offrira et soumettra avec douceur ses épaules aux verges, et, lorsqu'on lui donnera des coups de pied, il ne dira mot, afin que personne ne le connaisse. Il sera couronné d'une couronne d'épines; au lieu de viande, ils lui donneront du fiel, et, dans sa soif, il lui présenteront du vinaigre... Le voile du temple se rompra; une nuit obscure viendra en plein midi et durera l'espace de trois heures, et la mort sera mise à mort. Il dormira de son sommeil durant trois jours; après cela il ressuscitera des morts.* La sibylle d'Érythrée prédit le jugement dernier dans des vers dont voici le sens : *Un des signes du jugement à venir, c'est que la terre suera le sang, et que du ciel viendra un roi en chair humaine pour juger le monde... Ainsi les incrédules aussi bien que les infidèles, à la fin du monde, verront Dieu accompagné de ses saints. Les âmes, comme les corps, se trouveront présentes pour subir leur jugement. Les hommes abandonneront leurs idoles et toutes leurs richesses; un feu embrasera la terre, la mer, le ciel et les portes de l'enfer... Le soleil s'obscurcira, aussi bien que la lune et les étoiles. Une trompette sonnera d'en haut un triste son. Tous les rois du monde seront présentés devant ce juge, et il tombera du ciel sur les méchants un feu et un fleuve de soufre.* L'Église fait allusion à cet oracle de la sibylle dans la prose *Dies iræ*.

Cicéron, dans son livre de la *Divination*, parle de ces prophétesses, et dit même que les premières lettres de certains de leurs vers, unies ensemble, ont un sens mystérieux; en effet, l'on a pu en former ces mots : *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur,* ce qui est certainement digne d'admiration.

d'après les saints Livres, la vocation du premier des prophètes :

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots
S'échappe; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie :
Cieux et terre, écoutez! silence au fils d'Amos!

« Osias n'était plus. Dieu m'apparut : je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante;
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

« Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilant devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des cieux!
Toute la terre est pleine de sa gloire!

« Du temple, à ces accents, la voûte s'ébranla;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée;
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée,
La terre sous mes pieds trembla.

« Et moi, je resterais dans un lâche silence!
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

« — Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées.
« Qui parlera pour moi? dit Dieu. — Qui? Moi, Seigneur.
« Touche mes lèvres enflammées :
« Me voilà! je suis prêt!... Malheur!

« Malheur à vous, filles de l'onde!
« Iles de Sidon et de Tyr!
« Tyrans, qui trafiquez du monde
« Avec la pourpre et l'or d'Ophir!
« Malheur à vous, votre heure sonne;
« En vain l'Océan vous couronne.
« Malheur à toi, reine des eaux,
« A toi qui, sur des mers nouvelles,
« Fais retentir, comme des ailes,
« Les voiles de mille vaisseaux!... »

Les prophéties d'Isaïe se rapportent, soit aux malheurs prochains qui vont accabler *Jérusalem*, soit à la chute de cette *Babylone* des nations dont le peuple de Dieu subira d'abord le joug, soit enfin et surtout à la venue du *Messie*, à sa naissance et à sa mort. La seconde partie de son livre,

depuis le chapitre XL, a pour fond principal la *vocation des Gentils* et l'*établissement de l'Église,* dont le prophète célèbre à l'avance les pacifiques conquêtes.

2° BEAUTÉS LITTÉRAIRES DES PROPHÉTIES D'ISAÏE. — Isaïe a vraiment les accents d'un fils de roi : tout est grand et majestueux dans ses écrits; qu'il raconte ou qu'il chante, qu'il corrige ou qu'il encourage, malgré la fougue du génie qui l'anime, son langage présente constamment tous les genres de beautés poétiques. Qu'on relise, par exemple, au chapitre XXII, la prophétie contre Jérusalem, *la vallée de la Vision;* jamais l'ode, en son plus haut délire, n'a produit rien de semblable :

D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les toits, ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, ville triomphante? Les enfants sont tués, et ils ne sont point morts par l'épée; ils ne sont point tombés par la guerre...

Le Seigneur vous couronnera d'une couronne de maux. Il vous jettera comme une balle dans un champ large et spacieux. Vous mourrez là, et c'est à quoi se réduira le char de votre gloire.

« Dans quel monde inconnu, s'écrie Chateaubriand, le prophète vous jette tout à coup! Où vous transporte-t-il? Quel est celui qui parle, et à qui la parole est-elle adressée? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte *sur les toits pour gémir;* le prophète, partageant son désordre, lui dit au singulier : *Pourquoi montes-tu?* et il ajoute, *en foule,* collectif *: Il vous jettera comme une balle dans un champ spacieux,* et c'est *à quoi se réduira le char de votre gloire;* voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires. »

Parmi les prédictions relatives à l'empire des Assyriens, on aime surtout à citer l'ode dans laquelle Isaïe, après avoir annoncé les divines vengeances réservées à Babylone, poursuit jusque dans la tombe son roi déchu :

Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore? Comment es-tu renversé sur la terre, toi qui frappais les nations?

Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près et diront : « Est-ce là cet homme qui a troublé la terre, qui a ébranlé les royaumes?

« Qui a fait de l'univers une solitude, qui a renversé les villes, et qui ne délivre jamais ses captifs? »

Cette prophétie relative à la ruine de Babylone était promulguée près de deux siècles avant l'événement, alors que cet empire paraissait à peine fondé. Quelque étonnante d'ailleurs que soit cette page, ne trouvons-nous pas dans Isaïe des faits plus lointains encore, précisés avec une sûreté de vue qui saisit l'âme et l'écrase, pour ainsi dire, sous le poids de l'étonnement. Lorsqu'il parle du Messie, ses yeux sont si perçants, ses paroles si claires, surtout quand il dépeint la passion de cet Homme de douleurs, que saint Jérôme le qualifie de *cinquième Évangéliste,* tandis que les ennemis de l'Église en prennent occasion de soutenir que ses écrits ne sont qu'une histoire composée postérieurement. (M. C., 13.)

Aucun poète lyrique, parmi les profanes, n'a reproduit la grandeur, la magnificence, l'énergie de ses chants; Racine seul s'est approché de ces hauteurs sublimes dans les imitations qu'il en a faites :

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille
Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille...
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

Jérémie. — 1° Ses Prophéties et ses Lamentations. — Jérémie, fils du prêtre Helcias, né à Anathath, dans la terre de Benjamin, commença à prophétiser vers l'an 629, annonçant aux Juifs les grands désastres de la captivité et la destruction de Jérusalem. Témoin de l'accomplissement des divins oracles, il ne suivit point les exilés à Babylone, mais demeura dans la cité déserte et couverte de ruines, déplorant en ses immortelles *Lamentations* les maux de sa patrie. Lorsque, malgré ses avertissements, les Juifs restés en Judée s'opiniâtrèrent à passer en Égypte, Jérémie les y accompagna, continuant à exercer sur la terre étrangère la mission qu'il avait reçue du Ciel. L'Écriture ne parle pas de sa mort : on croit qu'il fut lapidé par ses compatriotes, dont il réprimait les désordres.

Jérémie ne déploie pas autant de magnificence et de richesse poétique qu'Isaïe : le ton élégiaque domine dans ses écrits. Toutefois il s'y rencontre des passages pleins de grandeur et d'éclat ; telle est, au chapitre II, la peinture des maux réservés à Babylone.

Voici ce que dit le Seigneur : Moi, je susciterai contre Babylone et contre ses habitants, qui ont élevé leur cœur contre moi, un vent brûlant.

Et j'enverrai contre Babylone des hommes, le van à la main, qui la vanneront; et ils videront sa terre, parce que de tous côtés ils seront venus contre elle au jour de son affliction.

Une coupe d'or dans la main du Seigneur, c'est Babylone enivrant toute la terre : toutes les nations ont chancelé.

Babylone est tombée soudain et s'est brisée : poussez des hurlements sur elle.

Les cinq LAMENTATIONS de Jérémie font suite à ses prophéties. Il y déplore les désastres de Jérusalem, qu'il nomme poétiquement la *fille de Sion,* gémit sur ses propres maux et termine par une admirable prière en faveur de ses frères coupables. Le début de ces sublimes élégies offre un tableau lugubre qui remplit l'âme d'une sainte terreur :

Et il arriva, après qu'Israël eut été traîné en captivité et que Jérusalem fut devenue déserte, que Jérémie s'assit, pleurant, et fit entendre ces lamentations sur Jérusalem :

Comment est-elle maintenant assise, solitaire, cette ville autrefois si pleine de peuples?... La maîtresse des nations est devenue comme une veuve, la reine des provinces a été faite tributaire...

Ces plaintes du prophète sont sans égales dans toutes les œuvres humaines : ni Homère ni Dante, ayant à dépeindre des scènes analogues, ne se sont élevés à une telle hauteur. Jérémie est le seul, selon l'expression déjà citée de Bossuet, qui ait égalé les lamentations aux calamités. (M. C., 14.)

2° BARUCH, secrétaire et disciple de Jérémie, écrivit sous sa dictée ces prophéties, qui attirèrent à son maître tant de persécutions. Après la mort de Jérémie, il se rendit à Babylone, d'où il adressa aux Juifs demeurés à Jérusalem une

lettre et une instruction prophétique qu'il avait déjà lues aux captifs d'Assyrie; ces paroles remplirent les cœurs de repentir et en même temps d'espérance. Rien de plus persuasif, en effet, que les exhortations du prophète : il confesse humblement au Seigneur les égarements de son peuple; puis il exalte les miséricordes du Très-Haut, invitant Jérusalem à *quitter ses vêtements de deuil et à se parer de cette majesté et de cette gloire éternelle qui lui vient de Dieu.*

Le livre de Baruch, s'il est peu considérable, présente des beautés du premier ordre; tel est ce tableau de la puissance de Dieu :

Il envoie la lumière, et elle part; il l'appelle, et elle obéit en tremblant.

Les étoiles ont répandu leur clarté chacune en son lieu, et elles ont été dans la joie.

Elles ont été appelées, et elles ont répondu : Nous voici! et elles ont brillé avec bonheur pour celui qui les a créées[1].

Ezéchiel. — Ezéchiel, dont le nom signifie *qui voit tout,* fils de Buzi, de la race sacerdotale, fut emmené captif à Babylone avec le roi Jéchonias (595). C'est pendant cette captivité, près du fleuve Chobar, que *les cieux s'ouvrirent* pour Ezéchiel et qu'il *vit les visions de Jéhovah.* Il était âgé de trente ans, et il continua son ministère pendant trente années. Sa mission spéciale fut de relever le courage des exilés en annonçant l'heure de la délivrance, le rétablissement de Jérusalem, du temple, de la république juive, figure du règne du Messie.

Rien d'inouï, et quelquefois d'effrayant, comme les prophéties d'Ezéchiel. Les quarante-huit chapitres dont elles se composent sont remplis de visions mystérieuses, d'apparitions étranges et gigantesques qui glacent l'âme de stupeur et d'épouvante. Sa composition a quelque chose de

[1] On raconte que La Fontaine, s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres par Racine et s'ennuyant de la longueur de l'office, ouvrit au hasard un volume de la Bible. Il tomba sur la *prière des Juifs* par Baruch; aussitôt, se tournant vers Racine : *Qui était ce Baruch?* lui dit-il; *savez-vous que c'est un beau génie!* Pendant plusieurs jours, constamment occupé de Baruch, il ne savait que répéter à tous ceux qu'il rencontrait : *Avez-vous lu Baruch? C'était un beau génie.*

véhément et de sauvage; sa pensée, exprimée en un style concis et aride, étreint l'imagination comme les serres d'un oiseau de proie. S'il est inférieur à Jérémie sous le rapport de l'élocution, il égale Isaïe pour le sublime, bien que ce soit en un genre différent.

La *vision des quatre animaux* et celle des *ossements* font particulièrement connaître la manière d'Ezéchiel : ce sont des tableaux uniques entre tous ceux que la Bible peut offrir. (M. C., 15.)

Daniel. — Daniel, du sang royal de David, fut conduit jeune encore à Babylone parmi les captifs (606). Il reçut une brillante éducation dans le palais de Nabuchodonosor; ce prince lui confia ensuite des emplois importants.

Ses écrits sont *historiques* autant que *prophétiques :* ce sont comme des Mémoires qui nous racontent les événements dont il fut l'acteur ou le témoin. Il y retrace avec beaucoup de naturel et de variété l'orgueil du roi de Babylone, l'histoire des *trois jeunes Hébreux* jetés dans la fournaise ardente, celle de la chaste *Susanne*, les *fourberies des prêtres de Bel*, sa miraculeuse *délivrance de la fosse aux lions, etc.* Tous ces récits tirent surtout leur intérêt de cette poésie simple et primitive qui est celle des Livres saints.

Daniel est terrible comme Ezéchiel quand il nous dépeint le *festin de Balthasar,* clair comme Isaïe lorsqu'il annonce le Messie; son style néanmoins, si l'on excepte le *Cantique des trois enfants dans la fournaise,* n'a pas les caractères de la haute poésie. Ses prophéties sont moins étendues que les précédentes; la plus célèbre est sans contredit celle qui fixe à soixante-dix semaines d'années, à partir de la fin de la captivité, l'époque de la rédemption d'Israël.

III. Petits prophètes. — Les douze petits prophètes n'ont pas reçu cette épithète parce qu'ils ont moins de mérite, mais parce que les écrits qu'ils nous ont laissés sont peu considérables. C'est le même Dieu qui parle par leur bouche; ils annoncent les mêmes malheurs aux nations et aux Juifs coupables; c'est l'espérance du même Messie qui les fait tressaillir.

Nahum a des pages dignes d'Isaïe; Jonas, des narrations intéressantes comme celles de Daniel; Osée unit le pathétique à la vivacité; Abdias mêle le sublime au mystérieux; Amos, simple pasteur, met à contribution dans ses images la nature tout entière; Michée et Joel se distinguent par l'élévation et la poésie de leur style. Tous ces prophètes furent contemporains d'Isaïe.

Habacuc prophétisa sous Joachim; Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie parurent après la captivité. Plus rapprochés du Messie, ils annoncent d'une manière plus pressante encore ce véritable roi d'Israël dont le jour va bientôt luire; ils avertissent les Juifs de leur aveuglement, qui les empêchera de reconnaître le bon Pasteur.

— Remarquons, en terminant ces études sur les livres de l'Ancien Testament, que les Juifs en connaissaient un plus grand nombre dont nous lisons les titres dans le texte sacré; ils ont sans doute été perdus à l'époque de la captivité. Du reste, tous les Livres saints étaient chez les Hébreux l'objet d'un véritable culte; les plus zélés les copiaient de leur main, les apprenaient avec soin, en portaient des extraits sur leurs habits, et les citaient souvent dans la conversation [1].

[1] Les Juifs possèdent plusieurs *Commentaires* ou paraphrases de la Bible, qu'ils tiennent en plus grande estime que la Bible proprement dite. Au premier rang se place le *Talmud*, recueil de lois et de traditions transmises longtemps de vive voix, écrites dans les premiers siècles de notre ère : c'est comme le Coran de ce peuple aveuglé. Le *Targum* renferme l'explication de la Bible; la *Massore* est un commentaire du texte sacré composé vers le VI[e] siècle par des rabbins réunis à Tibériade, et nommés depuis *Massorètes;* enfin la *Cabale*, recueil d'interprétations sur le sens caché des mots, est comme le prélude des rêveries dans lesquelles s'égare le peuple déicide depuis qu'il a perdu les traces de la vérité.

NOUVEAU TESTAMENT

Livres composant le Nouveau Testament. — Nous indiquons ici les livres du Nouveau Testament, plutôt pour compléter la nomenclature des Livres saints, que pour continuer nos études sur la Littérature hébraïque. Du reste, nous en parlerons plus longuement dans la Littérature grecque chrétienne, tous ces saints Livres ayant été composés en langue grecque, à l'exception de l'évangile de saint Matthieu.

Le Nouveau Testament renferme : les QUATRE ÉVANGILES, les ACTES DES APÔTRES écrits par saint Luc; les ÉPÎTRES DE SAINT PAUL, au nombre de quatorze : une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Éphésiens, une aux fidèles de Colosses, une à ceux de Philippes, deux aux Thessaloniciens, deux à Timothée, une à Tite, une à Philémon, une aux Hébreux; les SEPT ÉPÎTRES CATHOLIQUES, c'est-à-dire adressées à toute l'Église : la première est de saint Jacques, la seconde et la troisième de saint Pierre, les trois suivantes de saint Jean, la septième de saint Jude; enfin, l'APOCALYPSE, ou révélation que Dieu fit à saint Jean dans l'île de Patmos.

Traductions de la Bible. — La première traduction de la Bible digne de ce nom est la *Version des Septante,* que soixante-douze Juifs envoyés de Jérusalem à Alexandrie firent en langue grecque, sous le règne de Ptolémée Philadelphe (277). S'il faut en croire Aristée, officier de la cour, ces soixante-douze interprètes se livrèrent à ce travail dans des cellules séparées, et cependant, lorsque leurs traductions furent achevées, elles se trouvèrent exactement semblables. Cette version, fort vénérée parmi les Juifs au temps

de Notre-Seigneur, est souvent citée par les Apôtres et les saints Pères.

D'autres traductions grecques furent faites depuis la conversion des Gentils; Origène les recueillit toutes, vers le commencement du IIIe siècle, dans un seul ouvrage, sous le nom d'*Hexaples* (édition en six colonnes).

La plus célèbre des traductions latines, d'après les Septante, est la version dite *Ancienne Italique,* qui remonte au temps des Apôtres. *Saint Jérôme* la corrigea d'abord, puis entreprit une nouvelle traduction sur l'hébreu : c'est celle que nous avons aujourd'hui sous le nom de *Vulgate.* Le concile de Trente lui a donné son approbation comme renfermant la doctrine révélée et pouvant servir d'autorité dans les discussions théologiques.

Enfin la Bible a été traduite dans toutes les langues; plusieurs traductions françaises jouissent d'une certaine réputation. *Le Maistre de Sacy,* directeur de Port-Royal, publia, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, une traduction faite d'après la Vulgate, avec des explications suspectes de jansénisme; celle de *Genoude* appartient à notre siècle : elle se recommande par l'élégance, mais est un peu large et parfois infidèle. On cite avec éloge la version ou plutôt le *Commentaire du P. de Carrières,* de l'Oratoire : ce travail est exact et conduit avec goût.

Vers 1645, *Lejay,* avocat au parlement de Paris, qui depuis entra dans les Ordres, fit imprimer une *Bible polyglotte,* avec les textes hébreu, samaritain, chaldéen, syriaque, arabe, grec et latin; il employa dix-sept ans à ce travail, dont l'exécution consuma toute sa fortune.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE SACRÉE

LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLE	Ancien Testament. Nouveau Testament.

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

ANCIEN TESTAMENT

DIVISION DES LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT	Livres historiques. » moraux. » poétiques.

1° Livres historiques.

LIVRES D'HISTOIRE GÉNÉRALE	1° *La* **Genèse**, de la création à la mort de Joseph (1635). 2° *L'***Exode**, de la mort de Joseph à Josué (1481). 3° *Le* **Livre de Josué** (1434). 4° *Le* **Livre des Juges** (1117). 5° *Les* **Livres des Rois** (606). 6° *Les* **Paralipomènes**, revision générale jusqu'au retour de la captivité (536). 7° *Les* **Livres d'Esdras et de Néhémias** (536-442). 8° *Les* **Livres des Machabées** (187-135).
LIVRES D'HISTOIRES PARTICULIÈRES	**Ruth**; épisode du *Livre des Juges.* **Tobie**; captivité de Ninive (VIII[e] siècle). **Judith**; se rattache à l'histoire de l'invasion assyrienne. **Esther**; épisode du *Livre d'Esdras.*

2° Livres moraux

LIVRES LÉGAUX	*Le* **Lévitique** *Les* **Nombres** *Le* **Deutéronome.**	formant, avec *la Genèse* et *l'Exode, le Pentateuque,* œuvre de MOÏSE.
LIVRES SAPIENTIAUX	*Les* **Proverbes** *L'***Ecclésiaste**	composés par SALOMON.
	La **Sagesse.** *L'***Ecclésiastique**, de JÉSUS, fils de Sirach.	

3° Livres poétiques et prophétiques.

LIVRES POÉTIQUES PROPREMENT DITS		*Le* **Livre de Job**. *Les* **Psaumes**, au nombre de 150, ont presque tous été composés par le saint roi DAVID. *Le* **Cantique des cantiques**, de SALOMON.
LIVRES PROPHÉTIQUES	*Grands Prophètes.*	**Isaïe** (736-681). **Jérémie** (629). *Prophéties* et *Lamentations.* BARUCH, son secrétaire. **Ezéchiel** (595). **Daniel** (606).
	Petits Prophètes.	OSÉE, JOEL, AMOS, ABDIAS, JONAS, MICHÉE, NAHUM, HABACUC, SOPHONIE, AGGÉE, ZACHARIE, MALACHIE.

NOUVEAU TESTAMENT

NOMENCLATURE DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT	Évangiles de SAINT MATTHIEU, de SAINT MARC, de SAINT LUC et de SAINT JEAN. Actes des Apôtres, par SAINT LUC. Épîtres : quatorze de SAINT PAUL, une de SAINT JACQUES, deux de SAINT PIERRE, trois de SAINT JEAN, une de SAINT JUDE. Apocalypse de SAINT JEAN.

LITTÉRATURE GRECQUE

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE PAÏENNE

I. Trois caractères principaux de la Littérature grecque. — En passant de la littérature des Hébreux à celle des Grecs, et à la littérature profane en général, nous franchissons un pas immense. Ici, le génie de l'homme va nous apparaître livré à ses propres forces et environné d'erreurs dont il a peine à s'affranchir : les horizons qu'il embrasse sont par là même moins vastes que ceux devant lesquels nous transporte constamment l'écrivain sacré. Ce n'est plus à l'humanité entière que s'adressent ces chefs-d'œure des diverses nations ; la Bible seule possède en propre ce privilège d'universalité qu'elle doit à l'inspiration divine.

Toutefois, pour ce qui est de la littérature grecque, elle se recommande à nos études et provoque notre admiration par trois qualités remarquables, qui lui dessinent une physionomie à part dans l'histoire des lettres humaines : ***originalité, nationalité, richesse.***

1° Elle est ORIGINALE : en effet, bien que les Grecs aient reçu d'autres peuples les premiers éléments de la civilisation, ils s'approprièrent tellement et surent si bien perfectionner leurs emprunts, que toute trace d'origine étrangère disparut. N'ayant point de modèles à étudier, ils imitèrent la nature, et trouvèrent dans leur génie assez de ressources

pour créer tous les genres littéraires et pour les perfectionner.

2o De plus, cette littérature est NATIONALE : la Grèce, avec son passé, ses croyances religieuses, ses institutions, revit tout entière dans les œuvres de ses écrivains. Ce sont ses combats, ses triomphes et ses malheurs qu'ils célèbrent; l'amour de la patrie est la source la plus féconde de leurs inspirations.

3o Elle est enfin RICHE et abondante; riche dès son origine : elle débute par des ouvrages immortels et inestimables; riche dans sa durée : elle se maintient pendant plus de douze siècles dans un état prospère, sans paraître s'épuiser par le grand nombre de chefs-d'œuvre qu'elle produit.

II. La Grèce, patrie des lettres et des arts. — La Grèce était comme prédestinée à devenir la patrie des lettres et des arts. Quand nous disons la Grèce, il faut entendre, avec cette contrée proprement dite, les côtes de l'Asie Mineure, la Sicile et le midi de l'Italie, colonies importantes où les mœurs grecques avaient jeté de profondes racines.

Ces régions offrent en général un ciel pur, sur lequel se détachent des paysages aux gracieux contours. La race grecque elle-même possède en partage et la beauté physique, et les dons supérieurs qui accompagnent le génie : imagination, sensibilité. Le goût du beau lui est comme inné : « Là où manque la beauté, a dit un orateur grec, rien n'a de prix, et la vertu même n'est honorée que parce qu'elle est la beauté morale. » Il n'est donc pas surprenant que les poètes et les artistes grecs aient excellé à rendre les délicates harmonies de la nature extérieure aussi bien que les nuances les plus intimes des sentiments humains.

III. Langue grecque : principaux dialectes. — La langue grecque[1], si poétique et si variée, seconda merveilleuse-

[1] La langue grecque appartient à la famille indo-européenne, qui, d'après les philologues, a donné naissance à six groupes principaux : l'*indien* et le *persan*, en Asie; le *grec* et le *latin*, les idiomes *germaniques*, le *slave* et le *celte*, en Europe.

ment le génie de ce peuple privilégié. Aussi se perfectionna-t-elle rapidement, malgré la variété des dialectes engendrés par les diverses révolutions politiques. En effet, chacune des nombreuses peuplades de la Grèce modifia selon son génie propre la langue commune; cependant deux dialectes principaux, l'*éolien* et l'*ionien*, furent bientôt prédominants.

L'*éolien*, langue des peuples du Nord, forma le *dorien*, parlé à Sparte et dans la plupart des villes du Péloponèse; la force et la majesté caractérisent ce dialecte, dans lequel se peint le génie austère du peuple de Lycurgue.

L'*ionien*, plus doux, plus harmonieux, parlé d'abord chez les peuples du Midi et porté sur les côtes de l'Asie Mineure, à Smyrne, à Éphèse et dans l'Archipel, fut illustré par Homère et Hésiode. Il devint, en se perfectionnant, le dialecte *attique*, propre surtout aux Athéniens. Cette dernière forme de la langue grecque en est aussi la plus pure et la plus parfaite; elle a été employée, à partir du siècle de Périclès, par tous les grands écrivains.

IV. Division de la littérature grecque. — On peut diviser l'histoire de la Littérature grecque en cinq époques :

1° L'époque FABULEUSE, qui se perd dans la nuit des temps et se termine à la guerre de Troie (1270).

2° L'époque HÉROÏQUE, depuis la guerre de Troie jusqu'à Solon (1270-590).

3° L'époque ATHÉNIENNE OU ATTIQUE, pendant laquelle Athènes tient le sceptre des belles-lettres; elle se termine à la mort d'Alexandre (590-323).

4° L'époque GRÉCO-ALEXANDRINE, qui correspond à la période brillante des lettres grecques dans la capitale de l'Égypte (323-146).

5° L'époque GRÉCO-ROMAINE, qui commence à la conquête de la Grèce par les Romains et s'étend jusqu'au règne de Constantin (146 av. J.-C.-306).

Au delà de cette époque, quelques noms figurent encore parmi les auteurs païens; mais déjà la *Littérature chrétienne* jette au IVe siècle un immense éclat : nous étudierons à part cette autre phase des lettres grecques.

I. — ÉPOQUE FABULEUSE

(...-1270)

Les Aèdes. Caractère religieux de cette époque. — Les poètes de la première époque, dite *mythique* ou *fabuleuse,* prennent le nom d'AÈDES, c'est-à-dire *chanteurs;* ils ne composent, en effet, que des chants qu'ils accompagnent eux-mêmes sur la harpe. On les considère comme les interprètes de la divinité : leurs paroles deviennent des oracles. La Thrace, qu'ils ont consacrée par les souvenirs impérissables de l'Olympe et de l'Hélicon, du Parnasse et du Pinde, avait été leur berceau; ces sites charmants demeurèrent le séjour des dieux et l'asile préféré des Muses. Rien de plus incertain que le nom et l'existence de ces premiers chantres : la critique moderne regarde leur histoire comme absolument fabuleuse.

Citons **Linus** et **Musée**, son disciple, auteurs présumés de diverses poésies religieuses : *hymnes, oracles,* etc., longtemps en vogue parmi les Grecs; **Orphée**, qui fit partie de l'expédition des Argonautes et que mille légendes ont rendu célèbre. Horace applique ces fictions à la puissance civilisatrice exercée par la poésie dans les premiers âges du monde : s'il est dit qu'Orphée domptait, aux accords de sa lyre, les lions et les tigres furieux, c'est sans doute qu'aux accents du poète les peuples encore sauvages s'adoucissaient, et que le sentiment religieux dissipait peu à peu les ténèbres de la barbarie.

La religion, en effet, était la seule muse inspiratrice de ces poètes primitifs, qui réunissaient le triple caractère de chantres, de prêtres et de prophètes.

II. — ÉPOQUE HÉROÏQUE

(1270-590)

La poésie épique caractérise cette époque. — L'ancienne poésie avait pris naissance au nord de la Grèce; une poésie nouvelle allait se développer dans l'heureuse contrée et sous le beau ciel de l'Ionie; la première avait été toute lyrique : celle-ci sera surtout épique et didactique. Le nom de *poètes* (*inventeurs*) remplace celui d'aèdes ou chantres, parce que, sans se restreindre aux seuls sujets religieux, ils exploitent le domaine de la fable et célèbrent les grandes actions des *héros*.

Chaque événement mémorable des âges précédents : expédition des Argonautes, guerre de Thèbes, siège de Troie, etc., devient comme le centre d'une série de fictions ingénieuses dont l'ensemble forme un cycle; d'où le nom de *poètes cycliques* souvent donné aux prédécesseurs d'Homère. Toutefois ce grand poète est demeuré sans rival dans l'*épopée*, gloire de cette époque, et qu'il personnifie.

A la *poésie didactique*, dont Hésiode est le plus illustre représentant, peuvent se rattacher la *fable* et les *poésies gnomiques*, également cultivées dans cet âge de formation.

Le désir d'innover, même après Homère et Hésiode, crée des rythmes nouveaux dont la période qui nous occupe voit les premiers essais : *poésie élégiaque*, dans les chants de guerre de Tyrtée; *poésie lyrique*, rappelant par la forme, sinon par le but, la poésie des aèdes. Le drame seul n'apparaît pas encore : il succédera plus tard à l'épopée et n'en sera, pour ainsi dire, que la mise en scène.

CHAPITRE I

POÉSIE ÉPIQUE

HOMÈRE (Xe ou IXe siècle)

Biographie légendaire. — HOMÈRE, le plus ancien et le plus célèbre des poètes grecs, était d'origine ionienne. Sept villes[1] se disputent l'honneur de l'avoir vu naître : les prétentions de Smyrne et de Chio semblent les mieux fondées. On croit qu'il florissait vers le xe ou le ixe siècle ; mais l'histoire de sa vie est fort incertaine.

Les Grecs, si ingénieux dans leurs mensonges, se sont plu à entourer cette grande figure du merveilleux qui convient aux héros. Les uns le disent fils d'Apollon ; d'autres, de Mercure, de Linus ou d'Orphée. Il joue dans son berceau avec neuf colombes; les cris de son enfance imitent le ramage des oiseaux : autant de légendes symboliques, qu'il faut uniquement prendre comme telles. Ce qui paraît plus vraisemblable, ce sont les longs voyages entrepris par Homère afin d'acquérir les connaissances nécessaires à la composition de ses ouvrages : l'Égypte, l'Italie, la Grèce et ses nombreuses îles le virent tour à tour. S'étant fixé à Chio, il y ouvrit une école de poésie ; dans sa vieillesse, il devint aveugle[2], tomba dans l'indigence et se vit réduit à errer de ville en ville, récitant ses vers et mendiant son pain. Il mourut dans la petite île d'Ios, l'une des Cyclades.

On admire les qualités de son cœur, qu'il a peintes dans

[1] *Colophon, Smyrne, Rhodes, Salamine, Chio, Argos* et *Athènes.*

[2] De là le surnom d'*Homère*, qui signifie *aveugle* ; son nom primitif aurait été *Mélésigène*, c'est-à-dire : né près du fleuve Mélès.

ses œuvres : droiture, simplicité, élévation des sentiments, et surtout une rare modestie, dont il a laissé l'exemple à tous les poètes.

Œuvres d'Homère : analyses, appréciations.

Deux ouvrages immortels font la gloire d'Homère : l'ILIADE et l'ODYSSÉE[1]. On met encore sous son nom plusieurs *hymnes* historiques et le petit poème badin de la *Batrachomyomachie,* épopée héroï-comique dont les héros sont les rats et les grenouilles. Les anciens lui attribuaient le *Margitès,* poème satirique qui contenait, suivant Aristote, le germe de la comédie, de même que l'Iliade aurait enfanté la tragédie.

Apportées en Grèce par Lycurgue, les poésies d'Homère, chantées par les rapsodes[2], formaient d'abord des morceaux détachés, avec des titres particuliers : le *Combat des vaisseaux,* la *Fabrication des armes d'Achille,* etc. Pisistrate fit réunir ces fragments épars et rétablir l'unité primitive, qui depuis n'a pas été altérée. La division en vingt-quatre chants pour l'Iliade et l'Odyssée n'a été fixée que par les soins d'*Aristarque,* célèbre critique de l'école d'Alexandrie (IIIe siècle av. J.-C.).

L'Iliade. — **1° Analyse.** — L'Iliade, dit Schœll, la plus parfaite épopée de tous les siècles et de toutes les nations, s'occupe d'un simple épisode de la guerre de Troie. Le poète chante les événements qui se sont passés dans un espace de cinquante et un jours, depuis la querelle entre Agamemnon et Achille jusqu'aux obsèques d'Hector.

Au début de l'Iliade, la peste ravage le camp des Grecs; c'est Apollon, irrité, qui venge Chrysès, son prêtre, dont Agamemnon retient la fille. Achille veut qu'on respecte le ministre des dieux et qu'on rende Chryséis; Agamemnon, pour punir cette oppo-

1 *Iliade :* d'*Ilion*, ancien nom de Troie — *Odyssée :* du nom grec d'Ulysse.

2 Les *Rapsodes*, dont le nom signifie *chanteurs de vers cousus*, furent à l'origine les seuls propagateurs des œuvres d'Homère et des premiers poètes. Une *rapsodie* était l'ensemble de divers récits partiels ayant de la suite entre eux. Ces chanteurs ambulants se faisaient entendre surtout dans les fêtes solennelles et les jeux publics des cités grecques. L'usage plus répandu de l'écriture, vers le VIe siècle, et le développement de l'instruction firent peu à peu tomber cette profession en désuétude.

sition, fait enlever Briséis, captive aimée du fils de Thétis. Alors s'allume cette colère d'Achille, véritable sujet du poème, cette colère qui envoya avant le temps tant de fortes âmes aux enfers. Pendant qu'Achille se tient à l'écart près de ses vaisseaux, avec ses courageux Myrmidons[1], des combats se livrent dans la plaine, sous les murs de la ville assiégée. Les immortels eux-mêmes prennent part à la lutte; mais Jupiter, gagné par Thétis, favorise le guerrier irrité, qui ne désire plus que la ruine des siens, et accorde l'avantage aux Troyens. Les Grecs, vaincus, viennent supplier Achille de reparaître à leur tête; le héros est inflexible.

Les Grecs vont succomber : l'homicide Hector a mis le feu aux vaisseaux. Patrocle, l'ami du prince thessalien, se présente à lui les yeux baignés de larmes; Achille ne peut lui refuser son armure et ses conseils, mais Patrocle s'avance imprudemment dans la mêlée et il est tué par Hector. A cette nouvelle, Achille se précipite sans armes sur le champ de bataille, sa vue seule et ses cris font reculer les Troyens. On lui apporte le cadavre de son ami; la douleur, le désir de la vengeance sont plus forts que ses ressentiments : il déclare aux chefs qu'il renonce à sa colère.

Achille, dans la mêlée, c'est un torrent qui renverse tout; il rencontre Hector, le poursuit, le tue, l'attache à son char et le promène autour d'Ilion sous les yeux de sa famille éplorée.

Enfin Priam vient tomber aux genoux du vainqueur pour lui demander le cadavre de son fils : *Achille, semblable aux dieux, souviens-toi de ton père!* Le cœur du guerrier est attendri : il rend la dépouille d'Hector au vieux roi d'Ilion.

2° Qualités générales de l'Iliade. — Le *choix* seul *du sujet* révèle un génie supérieur : l'action épique, en effet, doit être grande et noble, intéresser, s'il se peut, toutes les nations et tous les temps, exciter les sentiments les plus élevés. Tel est le premier mérite de l'Iliade. Bien que ce poème célèbre avant tout les gloires de la Grèce, Homère a su ménager de telle sorte les faits et les personnages concourant à l'action, que tous les peuples civilisés ont pu s'approprier cette œuvre de génie, en goûter à l'envi les beautés et y puiser leurs plus hautes inspirations.

Aristote fait ressortir l'admirable *unité de plan* dans l'Iliade, et l'art non moins difficile avec lequel Homère sait disparaître pour faire parler et agir ses héros : « Il s'est

[1] *Myrmidons*, peuple de Thessalie.

bien gardé, dit-il, de traiter la guerre de Troie en entier, quoique dans cette entreprise il y eût un commencement et une fin. Le sujet eût été trop vaste et trop difficile à embrasser d'une seule vue. Qu'a-t-il fait? Il n'en a pris qu'une partie et a choisi dans le reste de quoi composer ses épisodes. »

3° Les caractères dans l'Iliade. — La peinture des divers caractères tracés dans l'Iliade ne fait pas moins d'honneur au poète que l'heureux choix du sujet et l'unité de plan. Homère avait en effet devant lui une multitude de héros de même rang, agités d'un même désir de gloire, passionnés pour la même entreprise : quel art ne lui a-t-il pas fallu pour savoir discerner les variétés de leur courage, de leurs vertus ou de leurs défauts, et pour les marquer chacun par des traits si distincts, qu'il devient comme impossible de les confondre et de les oublier!

Achille les domine tous : il semble qu'Homère ait épuisé, pour peindre ce héros, toutes les ressources de son fécond génie. En lui se retrouvent, dans un degré éminent, la force d'*Ajax,* la valeur de *Diomède,* l'adresse d'*Ulysse.* Ses défauts sont extrêmes comme ses qualités : la colère qui le captive est d'autant plus aveugle et vindicative, qu'elle naît de la plus irascible fierté. Toutefois, comme pour adoucir les traits de cette âme farouche, Homère se plaît à nous dépeindre la beauté de son héros, son agile vigueur, son goût à toucher la lyre; il nous le montre plus sensible à la mort de Patrocle qu'à tous ses maux personnels, dont rien jusqu'alors n'avait pu le distraire; ce sentiment pur et sublime de l'amitié participe chez lui à toute la violence de transports qui le caractérise. Tel est cet Achille, qu'Alexandre se plaisait à nommer le type de l'héroïsme guerrier.

Le caractère d'*Hector* n'est pas tracé avec moins de perfection. Mélange inexprimable de tendresse, de patriotisme, de courage et de vertus domestiques, il est fait pour donner un degré de plus à la valeur d'Achille, son vainqueur, qui semble grandir encore auprès d'un tel adversaire.

Agamemnon est l'image de l'autorité suprême; fier et

orgueilleux dans la prospérité, il plie et reste abattu lorsque l'adversité vient fondre sur lui. *Priam* offre l'exemple de l'amour paternel; il est tendre, indulgent, mais l'âge où il est l'a rendu faible. *Nestor* possède au contraire une vieillesse vigoureuse; son courage étincelle dans un corps usé par les travaux. Il se distingue dans le conseil; ses cheveux, blanchis sous le casque, le mettent en droit de faire des leçons à Achille même et à Agamemnon.

Ménélas, Pâris, les deux Ajax, et cent autres guerriers se présentent tour à tour et sont peints en quelques traits ineffaçables.

Rien n'épuise la fécondité du poète : près de ces groupes belliqueux, apparaît la douce image d'*Andromaque,* l'épouse d'Hector, type achevé de la fidélité conjugale et de l'amour maternel. Ces mêmes sentiments se retrouvent dans la vénérable *Hécube*, avec la nuance différente que leur prête son grand âge. L'enfance elle-même se présente pleine de charme et de naturel dans cette scène où le jeune *Astyanax,* effrayé à la vue du panache flottant sur le casque de son père, se rejette dans les bras de sa nourrice. *Hélène,* « semblable aux déesses immortelles, » la principale héroïne de la guerre de Troie, se montre si grande par son repentir et son humiliation, qu'on oublie l'odieux de sa conduite pour s'intéresser à ses malheurs; loin de causer à l'âme une impression funeste, le spectacle de ses charmes et de sa beauté renferme bien plutôt une éloquente leçon sur la fragilité d'un bonheur acheté au prix du devoir.

4° Peinture des mœurs dans l'Iliade. — En ce qui concerne la peinture des mœurs, Homère excelle; l'Iliade nous fait vivre dans son siècle et parmi ses héros. Nous voyons Achille déposer la lyre harmonieuse pour servir lui-même les hôtes qu'il reçoit sous sa tente; nous pénétrons dans les superbes palais d'Ilion, dans la retraite où la noble Andromaque s'occupe, avec ses femmes, à couvrir de riches broderies les vêtements guerriers de son vaillant époux.

La vie privée comme la vie publique, les usages des camps, les coutumes religieuses, tout est peint avec un

naturel que rehausse encore la description achevée des lieux et des sites, dont le souvenir nous demeure non moins ineffaçable que si nous en avions eu la vue réelle. (M. C., 16, 17, 18.)

L'Odyssée. — **1° Analyse.** — L'action de cette seconde épopee ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan qu'il s'est choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse et de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie.

Ithaque, la patrie d'Ulysse, le pleure depuis vingt ans; son palais, occupé par une foule de jeunes princes briguant la main de Pénélope, est devenu le théâtre d'orgies continuelles. Télémaque, affligé, las d'attendre le retour de son père, court au loin à sa recherche. A Pylos, le vieux Nestor, dont les paroles coulent comme le miel, déplore devant lui le malheur des Grecs; à Sparte, Ménélas donne des larmes au souvenir d'Ulysse.

Pendant que Télémaque visite les héros du siège de Troie, son père, retenu près de Calypso, pleure la verte Ithaque. Il part enfin, les dieux l'ont voulu; son vaisseau est brisé par la tempête, et l'infortuné, à demi mort, aborde avec peine au rivage. La jeune Nausicaa, fille du roi des Phéaciens, le rencontre et le conduit au palais de son père. Là, Ulysse raconte ses aventures mêlées de sentiments mélancoliques, de réflexions profondes sur les mœurs des hommes et surtout de récits fantastiques : C'est le Cyclope Polyphème, la magicienne Circé, Charybde et Scylla, les Sirènes, sa descente aux enfers, imitée dans tous les poèmes épiques, ses longs voyages, où il a perdu tous ses malheureux compagnons.

Ces Phéaciens, qu'il a charmés par son éloquence, le déposent au rivage d'Ithaque. Minerve, de peur qu'il ne soit reconnu avant le temps, le change en un pauvre vieillard. Il trouve l'hospitalité chez son fidèle Eumée. Le jeune Télémaque arrive à son tour, et tous deux, aidés de quelques serviteurs dévoués, immolent les prétendants. Ulysse triomphe dans son palais et dans la ville : l'Odyssée est terminée.

2° Qualités générales de l'Odyssée. — Longin s'exprime ainsi en parlant du second poème d'Homère : « L'Odyssée est le déclin d'un beau génie. L'Iliade, ouvrage de sa jeunesse, est pleine de mouvement et d'action; mais l'Odyssée est presque toute en récits, ce qui est le goût de la vieillesse. Homère est ici comparable au soleil couchant qui est encore grand aux yeux, bien qu'il ne fasse plus sentir sa chaleur... Et de même que l'Océan, au moment du reflux et lorsqu'il

abandonne ses rivages, est encore l'Océan, ainsi l'on aperçoit dans l'Odyssée le reflux d'un grand génie qui s'égare dans des récits sans vraisemblance. En parlant ainsi, je n'ai pas oublié les tempêtes de l'Odyssée, l'aventure du Cyclope et quelques autres endroits; je dis que c'est l'ouvrage de la vieillesse, mais cette vieillesse est celle d'Homère. »

Il ne faudrait pas conclure de ces paroles que l'Odyssée offre moins de beautés poétiques que l'Iliade. Sans doute, ces beautés sont d'un autre genre : elles montrent par là même l'inépuisable fécondité du génie qui a su créer deux chefs-d'œuvre si différents. Le *ton simple et familier* domine dans l'Odyssée; toutefois bon nombre de passages sont d'un grand effet, soit par la richesse des descriptions, soit par l'art ingénieux des contrastes. Ici, les merveilles du palais de Ménélas, de la grotte de Calypso, de la ville des Phéaciens; là, les horreurs d'un naufrage, les rugissements de Scylla, le gouffre béant de Charybde; partout, une variété de *récits attachants* qui charment à la fois l'esprit et le cœur.

3° Les caractères dans l'Odyssée. — *Ulysse,* le héros de l'Odyssée, se présente, comme dans l'Iliade, avec cet esprit ingénieux, cette bravoure, cette sagesse qui le distinguent; mais ces traits se dessinent plus fortement au milieu des situations si diverses dans lesquelles il se trouve placé. Fidèle au souvenir de sa patrie, aux êtres chéris qui pleurent son absence, « il achèterait, au prix même de sa vie, le bonheur de *revoir la fumée de son palais;* » plein de dévouement pour ses compagnons d'infortune, il s'expose mille fois afin de les sauver et leur parle toujours en père. Esprit pratique, génie entreprenant, Ulysse semble frayer la voie à ces hardis navigateurs qui depuis se sont élancés sur toutes les mers pour enrichir leur pays par de nouvelles découvertes.

Pénélope, modèle de constance et de vertu, soutient sans faiblir les poursuites de ces prétendants avides qui recherchent sa main; impuissante à les chasser, elle les trompe du moins par d'innocents stratagèmes, témoin cette toile artificieuse dont elle se sert pour ajourner

un consentement qu'elle est résolue de n'accorder jamais.

Télémaque laisse apercevoir, au milieu de la bouillante impétuosité de la jeunesse, les qualités nécessaires à l'héritier du trône.

Eumée, le serviteur dévoué; la vieille nourrice *Euryclée,* avec sa maternelle tendresse pour Ulysse et pour Télémaque ; *Démodocus,* le chantre inspiré des dieux ; la jeune *Nausicaa,* pleine de charmes et de modestie ; *Calypso, Circé,* habiles à cacher leurs passions et leurs coupables desseins sous le prestige qui s'attache à des déesses immortelles : tous ces caractères, et tant d'autres répandus dans le poème, se fortifient par leur opposition et relèvent encore celui du héros principal.

4° Peinture des mœurs dans l'Odyssée. — Les mœurs de l'Iliade sont surtout guerrières, bien qu'il s'y présente çà et là quelques scènes plus intimes. L'Odyssée, au contraire, nous fait pénétrer dans le sanctuaire de la famille et nous initie aux mœurs patriarcales de l'ancienne Grèce. Un certain luxe règne déjà dans les hautes classes de la société, mêlé toutefois à la naïve simplicité des premiers âges. Ces princes, dont nous avons admiré la bouillante ardeur sous les murs de Troie, se montrent à nous, au sein de la paix, dans leurs somptueuses demeures, entourés de serviteurs et d'esclaves, et néanmoins si peu jaloux de leur grandeur, qu'eux-mêmes attellent leurs chars, préparent leurs repas et cultivent leurs jardins. La princesse Nausicaa se rend au fleuve avec ses compagnes pour y laver de ses mains royales ses riches vêtements, tandis que sa mère, la reine Arêté, s'occupe à filer au milieu de ses femmes.

Ulysse, dans ses longs voyages, a beaucoup observé, beaucoup questionné ; de là, mille curieuses remarques sur les peuples et sur leurs institutions, sur leur industrie naissante, dont sont émaillés les récits du héros. (M. C., 19.)

Jugement sur Homère.

1° Ses qualités relevées par tous les grands critiques. — Tous les critiques anciens et modernes se sont plu à étudier la grande figure d'Homère. Recueillons en terminant quelques-uns de leurs jugements.

Aristote a formulé d'après l'Iliade et l'Odyssée les principales règles de sa Poétique, et, pour l'expression, il met Homère au-dessus de tous les écrivains.

Quintilien ne craint pas d'avancer qu'Homère a donné la naissance et en même temps laissé des modèles à tous les genres d'éloquence, comme l'Océan, suivant l'expression du poète lui-même, a donné aux fleuves et aux fontaines leur cours et leur impétuosité.

Horace se plaît à louer en Homère le philosophe capable d'enseigner les rois et les peuples, et de leur montrer les funestes effets que produisent les passions en ceux qui s'y abandonnent.

Boileau, La Harpe, Delille, sont venus tour à tour payer au chantre d'Achille le tribut de leur admiration. L'*abbé Barthélemy* met dans la bouche du Scythe Anacharsis un portrait d'Homère plein de verve et d'éclat. *Rollin* semble ne pouvoir assez louer les beautés de style répandues à profusion dans l'Iliade et l'Odyssée. « Homère, dit-il, est admirable pour marquer par le son et l'arrangement des mots, quelquefois même par le choix des lettres, la nature des choses qu'il peint. On entend dans ses descriptions de combats le cliquetis des armes, le fracas de la mêlée, le tonnerre de Jupiter qui gronde, la terre qui retentit sous les pieds des combattants. Ses comparaisons révèlent peut-être mieux encore la fécondité de son génie : on dirait que la nature entière va s'épuiser en sa faveur pour embellir son style par une variété infinie d'images. »

Le poète anglais *Pope*, rapprochant Homère de Virgile :

« Chacun de ces poètes, dit-il, ressemble à son héros ; Homère est irrésistible comme Achille : tout fuit devant lui, tout cède ; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, et rien ne l'arrête. Virgile, avec une tranquille audace, se possède

toujours, comme Énée, et dans l'action même il voit et dispose tout : il combat sans trouble et triomphe sans s'émouvoir. »

Les poésies d'Homère, en excitant l'admiration de tous les siècles, ont en même temps inspiré la plupart des grands chefs-d'œuvre artistiques aussi bien que littéraires.

2° Défauts d'Homère. — Quelques critiques, sans être des Zoïles, ont signalé les côtés faibles du poète et de ses œuvres. Horace avoue, avec un charmant regret, que « parfois Homère se repose et sommeille ». On trouve çà et là des endroits faibles, des harangues trop longues ou déplacées, des descriptions trop détaillées, des répétitions désagréables. Ces ombres, du reste, ne servent qu'à rendre plus éclatants les traits de génie d'un pinceau inimitable.

Sous un autre point de vue, la critique serait plus fondée. Platon, en effet, qu'on ne peut accuser d'avoir manqué au sentiment de l'art, osa bannir Homère de sa République, tout en le couronnant de fleurs : il flétrissait ainsi, bien que païen, la honteuse et dégradante mythologie de l'Iliade et de l'Odyssée. Les rapports de l'homme avec la divinité y sont étrangement travestis. Homère en est-il coupable? Non, sans doute ; il a peint les dieux tels que les peuples d'alors se les étaient forgés, nous faisant toucher du doigt, sans y songer, la triste dégradation de l'intelligence humaine loin du vrai Dieu.

Ne cherchons donc pas dans Homère ces suaves relations de Dieu avec l'homme, ces aspirations toutes divines qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même et des sens ; cet ordre de sentiments et de pensées, qui fait de la Bible le livre de tous, devait manquer au poète païen. Accordons-lui seulement d'avoir excellé dans la peinture de presque tous les sentiments qui ne dépassent pas nos rapports terrestres.

CHAPITRE II

POÉSIE DIDACTIQUE

HÉSIODE (IXe siècle)

I. Ses œuvres. — On croit communément qu'Hésiode vécut un siècle environ après Homère; sa vie, d'ailleurs, n'est pas plus connue que celle du chantre d'Achille et d'Ulysse. La ville de Cumes, en Éolide, fut sa patrie; mais, ayant séjourné longtemps dans le bourg d'Ascrée, au pied de l'Hélicon, il prit de là le surnom d'*Ascréen*.

Des nombreux ouvrages qu'on lui attribue, trois seulement sont parvenus jusqu'à nous : LES TRAVAUX ET LES JOURS, de beaucoup le plus important ; la THÉOGONIE, sorte de nomenclature des dieux et des déesses : quelques passages épiques s'y rencontrent, entre autres le récit de la *Guerre des dieux contre les Titans ;* le BOUCLIER D'HERCULE, morceau détaché d'un poème sur les héroïnes célèbres de l'antiquité : il est ainsi nommé parce qu'on y trouve une description du bouclier d'Hercule.

II. Les Travaux et les Jours : analyse de ce poème. — Hésiode adresse cet ouvrage à son frère Persée, avec qui il avait eu quelques démêlés au sujet de la succession paternelle : le poète s'efforce de l'éclairer sur ses devoirs. Il lui enseigne que la *justice* est mère de la paix et de la prospérité : « Jamais, dit-il, la famine ni la calomnie n'attaquent l'homme équitable ; il célèbre en paix de joyeux festins, et la terre lui prodigue ses richesses. »

Avec la justice, le *travail.* Hésiode n'habitait pas la partie fertile de la Grèce; il avait sous les yeux le laboureur béotien aux prises avec une nature âpre et stérile : c'est donc le labeur quotidien qui éloignera la triste famine, et rem-

plira les granges de moissons. L'oisiveté est un déshonneur, mais non pas le travail. (M. C., 20.)

Puis viennent les détails sur l'*agriculture* elle-même. Le poète énumère avec complaisance les outils nécessaires au laboureur, règle les occupations de chaque saison et célèbre, avec une délicatesse qui lui est peu habituelle, les espérances d'une heureuse récolte : « Lorsque le cardon fleurit, que l'harmonieuse cigale bourdonne au sommet d'un arbre en agitant ses ailes, dans la saison du laborieux été, repose-toi à l'ombre des rochers, au bord d'une fontaine qui ne cesse d'épancher ses flots limpides. »

Enfin, comme la Grèce fournissait alors autant de marins que de laboureurs, Hésiode n'oublie pas les conseils sur la *navigation,* si utile à cette contrée pour l'échange des produits.

Hésiode est loin d'avoir la grâce d'Homère; esprit plus vulgaire, il se restreint au domaine des choses pratiques de la vie. Il aime les maximes brèves, marquées au coin du bon sens. Par là, il se fit comprendre et goûter des classes populaires, qui trouvaient dans ses préceptes de morale un fonds d'enseignement à leur portée.

On rencontre dans *les Travaux et les Jours* l'*apologue du Rossignol et de l'Épervier,* digne du fabuliste phrygien.

Poètes gnomiques.

Nous avons déjà remarqué, dans la littérature hébraïque, en traitant des Livres sapientiaux, que chez tous les peuples primitifs se rencontre ce genre de poésie qui consiste à exprimer, sous une forme concise et imagée, des sentences morales, des proverbes usuels. *Solon, Pythagore, Xénophane, Parménide,* ont été, pour les Grecs, d'illustres représentants de cette poésie, dite *gnomique* ou *sentencieuse.*

Solon (638-558), le grand législateur d'Athènes, l'un des sept Sages de la Grèce, se servit utilement de son talent pour la poésie : soit lorsque dans un chant patriotique il

entraînait ses concitoyens au secours de Salamine : soit en faisant sa propre apologie pour confondre les envieux ; soit surtout en inculquant au peuple, sous une forme moins austère, les sages maximes renfermées dans ses lois.

Pythagore, né dans l'île de Samos vers 583, s'illustra surtout comme philosophe et fonda à Crotone, dans la Grande-Grèce, une école justement célèbre. Les *Pythagoriciens* menaient une vie très frugale et s'abstenaient de la chair des animaux ; ils portaient des vêtements blancs. Avant d'être initiés aux secrets de leur maître, ils se soumettaient à un silence de plusieurs années. L'enseignement de Pythagore était tellement révéré par ses disciples, que ce seul mot : *Le maître l'a dit*, arrêtait sur leurs lèvres toute objection. Pythagore renferma dans les *vers dorés*, qu'on lui attribue, une partie de sa doctrine, afin de la graver plus aisément dans l'esprit de ses disciples. Il se distingua aussi dans les mathématiques : on raconte qu'ayant découvert la fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse, il immola une hécatombe aux dieux en action de grâces de ce succès.

Xénophane et Parménide, son disciple, ont exposé leurs doctrines dans des poèmes philosophiques sur la *Nature des choses:*

De la fable.

Ésope le Phrygien. — L'apologue est de tous les temps et se rencontre chez tous les peuples. L'Ancien Testament, comme nous l'avons vu, en offre plusieurs exemples ; on en trouve également chez les premiers poètes grecs, chez Hésiode et quelques lyriques : toutefois ces sortes de compositions n'avaient pour but que de varier le poème dont elles faisaient partie. La fable grecque proprement dite est personnifiée dans Ésope, qui a toujours été regardé comme le créateur de ce genre littéraire, bien que l'authenticité de ses œuvres soit fort contestable.

On croit qu'il était né en Thrace ou en Phrygie, vers la

fin du VIIe siècle ; il fut d'abord esclave d'un certain Xanthus, puis d'un autre maître nommé Iadmon, qui lui donna la liberté. Crésus, roi de Lydie, près duquel il vécut longtemps, trouvait un grand charme dans sa conversation, égayée par mille traits d'esprit. Les habitants de Delphes, blessés des satires du poète, l'accusèrent de sacrilège contre leur dieu Apollon et le précipitèrent du haut d'un rocher.

Il paraît que les *Fables* d'Ésope ne furent d'abord conservées que par la tradition orale et subirent ainsi de profondes altérations. Cependant, telles qu'elles ont été recueillies, elles témoignent encore du talent remarquable de leur auteur pour ce genre de composition. Le moine Planude, qui vivait au XIVe siècle, a collectionné ce que nous en connaissons ; il a aussi laissé une vie fort romanesque d'Ésope, que La Fontaine a rendue populaire en la reproduisant dans son propre recueil ; il n'est guère possible d'ajouter foi à tous ces contes ingénieux. Du moins, la modestie de notre grand fabuliste a-t-elle comme réveillé la gloire du vieux conteur phrygien, par cette dédicace du premier recueil de ses Fables : *Fables d'Ésope mises en vers par M. de La Fontaine.*

CHAPITRE III

GENRE LYRIQUE

I. Poésie élégiaque. — L'élégie, dit Schœll, n'était à l'origine qu'un chant de guerre. CALLINUS D'ÉPHÈSE, qu'on regarde comme l'inventeur de ce poème, vivait vers la fin du VIIe siècle ; il lui donna pour forme obligée le distique, mélange de vers hexamètres et pentamètres. Quelques fragments d'*hymnes guerriers* ont été conservés sous son nom.

Tyrtée a laissé un souvenir plus durable. On sait comment le peuple d'Athènes, lors de la deuxième guerre de Messénie, envoya par dérision ce général boiteux aux Spartiates, qui, d'après l'oracle, ne devaient vaincre que sous un chef athénien. A défaut d'adresse militaire, Tyrtée possédait l'enthousiasme poétique; les accents de sa lyre enflammèrent le courage des guerriers de Sparte, qui l'emportèrent enfin sur les intrépides Messéniens. Il nous reste trois fragments de ces *élégies* patriotiques.

Il en fut malheureusement de ce genre de poésie comme de bien d'autres : après avoir exalté de nobles et purs sentiments, l'élégie s'employa à flatter les passions et à donner au vice des couleurs séduisantes.

II. Poésie lyrique. — La poésie lyrique, ou l'ode, d'une forme plus souple et plus variée que l'élégie, demandait l'accompagnement de la lyre, qu'abandonnèrent peu à peu les autres genres. Ses débuts, tout religieux, avaient été consacrés à célébrer les bienfaits de la divinité et les charmes de la vertu. Mais déjà au VIIe siècle il n'en est plus de même : *Archiloque, Alcée, Sapho,* oublient ce but primitif, et font de cette sorte de poésie une muse corruptrice, d'autant plus pernicieuse que son rythme excite l'enthousiasme et une certaine exaltation.

Archiloque de Paros (VIIe siècle), après avoir été assez lâche guerrier, comme il l'avoue lui-même dans une de ses odes, se consacra tout entier à la poésie. Un *hymne en l'honneur d'Hercule* le fit triompher aux jeux Olympiques.

Il appliqua le vers ïambique à la satire, genre conforme à son génie amer et mordant. Les cruelles invectives dont la plupart de ses compositions étaient semées lui attirèrent une foule d'ennemis. Toutefois, après sa mort, les Grecs exaltèrent sa mémoire; ses vers, comme ceux d'Homère, étaient chantés dans toutes les fêtes publiques.

Au siècle suivant, Archiloque semble revivre dans **Alcée de Mitylène**, comme lui poète d'enthousiasme et d'énergie, hardi dans la satire, lâche dans les combats, adulateur complaisant des passions mauvaises.

Parmi les femmes poètes[1] dont la Grèce s'honore, **Sapho** tient sans contredit le rang le plus distingué. L'histoire de sa vie est incertaine et mêlée de beaucoup de légendes. On sait seulement qu'elle naquit dans l'île de Lesbos, vers l'an 612; ses talents formèrent autour d'elle une sorte d'école de poésie, composée de jeunes Lesbiennes et d'étrangères éprises de sa gloire. Toute l'antiquité grecque a rendu hommage au génie de Sapho, qu'on a surnommée la *dixième Muse*. La Sicile, où elle vécut longtemps, lui éleva une statue et frappa des médailles en son honneur. Les quelques fragments qui nous sont restés de ses *Odes* justifient cette haute réputation; elle inventa une mesure nouvelle fort harmonieuse qui, de son nom, s'est appelée *vers saphique*.

Stésichore brilla également en Sicile, où il était né vers 630. Son véritable nom était *Tisias;* mais, ayant introduit dans les chœurs qui accompagnaient les danses religieuses un temps d'arrêt pendant lequel s'exécutait l'*épode*, chant d'une mesure différente, il reçut le nom de *Stésichore* ou *arrête-chœur*.

Outre ses *poésies lyriques*, consacrées à la louange des héros, il célébra la guerre de Troie dans une sorte de poème épique. De là, le mot de Quintilien: « Stésichore soutint de sa lyre toute la grandeur de l'épopée. — S'il eût su se modérer, ajoute le célèbre critique, il aurait presque égalé Homère. »

[1] Les Grecs comptaient parmi les femmes neuf poètes lyriques : *Sapho, Erinne, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Myro, Nossis* et *Anyte*. — Les cinq premières seulement appartiennent à cette période.

III. ÉPOQUE ATTIQUE

(590-323)

Siècle de Périclès. Vue d'ensemble. — Cette troisième période, qui marque pour les lettres une phase mémorable, correspond à l'époque la plus brillante de l'histoire de la Grèce. Déjà Lycurgue a fait de Sparte la cité guerrière par excellence; Solon a policé Athènes et lui a préparé un glorieux avenir; les autres républiques grecques achèvent de s'organiser. Ces divers États, souvent en lutte pour la défense de leurs libertés particulières, savent cependant s'unir et combattre ensemble, lorsqu'il s'agit de repousser l'ennemi commun : témoin ces immortelles guerres médiques, où la Grèce ose se mesurer avec les formidables armées des rois de Perse, et dont elle sort triomphante.

La gloire des armes appelle celle des lettres : Athènes sera le centre de cet imposant mouvement littéraire. L'Attique, entre toutes les régions de la Grèce, étale aux regards ces panoramas radieux qui éveillent le génie des poètes et des artistes; les anciens eux-mêmes avaient coutume d'attribuer la finesse d'esprit des Athéniens à l'air plus pur et plus transparent qui baigne ce coin de terre. A côté de ces causes matérielles se rencontre, au ve siècle, l'influence d'un homme de génie, *Périclès,* passionné pour le grand et le beau, et jaloux de procurer à sa patrie toutes les gloires intellectuelles, tous les succès politiques. La carrière de cet illustre orateur et homme d'État reste l'âge d'or de la littérature grecque.

La poésie perfectionne tous les genres déjà créés, et revêt la forme dramatique, la seule qui lui manquât encore. ANACRÉON et PINDARE s'illustrent dans le *genre lyrique;* la *tragédie* atteint sa perfection avec SOPHOCLE, que précède ESCHYLE et que suit EURIPIDE. ARISTOPHANE crée, pour ainsi dire, la comédie.

L'histoire, inconnue avant cette époque, produit des écrivains tels qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon. L'éloquence surtout jette un vif éclat, d'abord avec Périclès; puis, au siècle suivant, avec Démosthène, qui soutient par la force de sa parole et de son génie la gloire d'Athènes prête à s'éclipser. Dans un ordre plus élevé se distinguent ces philosophes fameux : Socrate, Platon, Aristote, dont les écoles furent en si grand renom, et dont les œuvres, à certains points de vue, sont aussi du domaine de la littérature.

Nommons enfin ces artistes célèbres : *Phidias, Praxitèle, Zeuxis, Apelle,* etc., dont les chefs-d'œuvre n'ont pu être surpassés, et reconnaissons que cette période attique, ce *siècle de Périclès,* n'a pas usurpé le rang à part qui lui est assigné dans les fastes littéraires et artistiques.

CHAPITRE I

POÉSIE LYRIQUE

La poésie lyrique s'inspire surtout à cette époque des gloires de la patrie, de ses triomphes, de ses solennités religieuses; de grands sujets lui sont offerts, elle s'en empare avec enthousiasme, créant de nombreux rythmes pour mieux rendre ses inspirations.

A côté des poètes lyriques proprement dits pourraient se placer les grands tragiques, dont nous parlerons bientôt : les chœurs de leurs pièces sont au nombre des plus riches productions du lyrisme grec.

ANACRÉON (559-478)[1]

I. Biographie. — Anacréon naquit à Téos, en Ionie, vers

[1] Les dates relatives aux auteurs cités dans les *Littératures anciennes* sont douteuses pour la plupart : nous les donnons comme telles, sans les accompagner d'aucune autre indication.

l'an 559. Il joignait à une médiocre fortune un parfait désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez longtemps à Samos, à la cour de Polycrate, qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit don de cinq talents[1]; mais Anacréon, qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours et s'empressa de rapporter au généreux Polycrate le trésor qui troublait son repos. Ce trait a inspiré la fable de La Fontaine : *le Savetier et le Financier.*

La joie et le plaisir faisaient l'unique étude d'Anacréon : ce qui reste de ses écrits ne le prouve que trop. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, étranglé, dit-on, par un grain de raisin qu'il ne put avaler.

II. Les Odes anacréontiques. — Anacréon s'est rarement exercé au genre lyrique le plus élevé, bien qu'il ait composé quelques *hymnes* et *élégies;* son principal titre de gloire repose sur des *odes* dites *anacréontiques,* qui se rapprochent de la chanson moderne. Un très petit nombre seulement a été conservé : toutes sont admirables d'enjouement, de grâce, de gaieté et de fraîcheur. Mais, selon la remarque de La Harpe, aucune traduction ne saurait rendre cette mollesse de ton, cette douceur de nuances, cette simplicité facile et gracieuse qui en font le charme. Beaucoup de poètes ont tenté de l'imiter, aucun n'a pu l'égaler. Pourquoi faut-il qu'un génie si heureux ait trop souvent célébré dans ses chants les jouissances voluptueuses et les passions dégradantes!

SIMONIDE (558-468)

I. Biographie. — Simonide, l'ami et l'admirateur d'Anacréon, le maître de Pindare, naquit à Céos, une des Cyclades. Hipparque, qui gouvernait alors la république d'Athènes, l'attira près de lui et le combla de faveurs. Il fut d'ailleurs, dans sa longue carrière, constamment recherché et admiré par tous les grands hommes qui illustrèrent cette époque. Pausanias, roi de Lacédémone, le vainqueur de Platée,

[1] Environ 30000 fr. de notre monnaie.

ayant un jour demandé au poète une maxime qui pût régler sa vie, Simonide, prévoyant les suites d'un orgueil que le prince dissimulait à peine, lui répondit : *Souviens-toi que tu es homme;* paroles que Pausanias dédaigna d'abord, mais dont il dut se souvenir plus tard dans les calamités qui suivirent sa lâche trahison.

Simonide avait environ quatre-vingt-sept ans lorsqu'il alla se fixer près d'Hiéron, roi de Syracuse, qui profita de ses sages conseils et acheva son règne d'une manière plus heureuse qu'il ne l'avait commencé. Après trois années passées près de ce monarque, il mourut comblé d'honneurs. — La fable de La Fontaine : *Simonide préservé par les dieux,* fait allusion à une aventure légendaire de la vie du poète.

II. Ouvrages de Simonide. — Simonide célébra sur des rythmes variés : *péans*, *thrènes*[1], *odes triomphales*, etc., le souvenir des dieux, la mémoire de ses amis ou la gloire des héros morts pour la patrie. Après avoir dignement chanté les braves défenseurs des Thermopyles, il leur composa cette épitaphe : *Étranger, va dire à Sparte que tu nous a vus ici gisants pour obéir à ses lois.*

Simonide, dit l'abbé Barthélemy, était *poète* et *philosophe*. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talents plus utiles et sa sagesse plus aimable. Comme poète, il se recommande par une profonde sensibilité et par une élégance toujours soutenue; comme philosophe, il mêle de déplorables erreurs à quelques bonnes maximes.

PINDARE (520-440)

I. Biographie. — Pindare naquit à Thèbes et fleurit à l'époque la plus brillante de la Grèce. Simonide le forma à la poésie; il prit aussi des leçons de la célèbre Corinne[2],

[1] Le *péan* était originairement un hymne adressé à Apollon: ce nom fut étendu dans la suite à des poèmes consacrés à d'autres divinités. — Le *thrène* se rapprochait de l'élégie.

[2] Corinne, comme Pindare, était née en Béotie; celui-ci, plus jeune qu'elle, se faisait un devoir de la consulter sur ses compositions. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi l'une

dont il devint plus tard l'émule, et qui parfois l'emporta sur lui dans les disputes publiques.

Peu de poètes ont été de leur vivant aussi admirés que Pindare. Appelé à célébrer la gloire des triomphateurs dans ces jeux solennels où toute la Grèce était convoquée, son nom s'unissait dans la mémoire des peuples à ceux des vainqueurs, qui n'estimaient leur victoire complète que si Pindare l'avait chantée. Aussi des privilèges inouïs lui furent-ils accordés : à Delphes, après les jeux Pythiques, il s'asseyait avec le prêtre au banquet sacré, l'oracle ayant ordonné de lui réserver une part des prémices que l'on offrait au temple. Athènes lui éleva une statue qui le représentait couronné d'un diadème, ayant un livre sur les genoux et une lyre à la main.

Sa mémoire demeura en vénération. Alexandre, vainqueur des Thébains, ayant condamné leur ville aux flammes, respecta la demeure sur laquelle on avait placé cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poète Pindare.*

II. Ses hymnes ou Chants de victoire. — Pindare, selon le témoignage de ses admirateurs, s'était exercé dans tous les genres. De ces œuvres variées, il nous reste seulement QUARANTE-CINQ HYMNES OU CHANTS DE VICTOIRE. Une division purement arbitraire les a classés comme il suit : quatorze chants OLYMPIQUES, douze victoires PYTHIQUES, onze victoires NÉMÉENNES, huit victoires ISTHMIQUES[1]. (M. C., 21.)

III. Jugement sur Pindare. Caractère de son lyrisme. — *Quintilien* le met à la tête des poètes lyriques de la Grèce. *Horace*, bon juge en toute matière, mais surtout en celle-ci, ne craint pas de dire qu'on ne peut, sans témérité visible, prétendre l'égaler. Quand il loue son caractère de sublimité, selon lui, « c'est un cygne qu'un effort vigoureux

de ses pièces : *Dois-je chanter Isménus, Cadmus, Hercule, Bacchus?* etc. Tous ces noms étaient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit : *Vous avez pris un sac de grain pour ensemencer une pièce de terre; et, au lieu de semer avec la main, vous avez dès le premier pas renversé le sac.*

[1] Les jeux *Olympiques* avaient lieu tous les quatre ans à Olympie, ville célèbre par le temple de Jupiter Olympien. Les jeux *Pythiques* se célébraient tous les neuf ans, puis tous les quatre ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. — Les victoires *Néméennes* rappelaient la victoire d'Hercule sur le lion de Némée. — Enfin, les jeux *Isthmiques* se donnaient tous les cinq ans dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune.

et le secours des vents élèvent jusqu'aux nues; c'est un torrent qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours; mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible dont l'eau claire et pure coule sur un sable d'or entre deux rives fleuries. C'est une abeille qui, pour composer son nectar, recueille sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux. »

Ce qui fait son mérite personnel et son caractère dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'élève souvent au-dessus des règles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions du génie soient servilement assujetties. De là, ce qu'on a appelé les *écarts de Pindare,* c'est-à-dire une sorte de désordre et de décousu qui nous rend obscurs bien des passages de ses odes. Toutefois, sans parler de l'enthousiasme lyrique et de la liberté que ce genre laisse au poète, il est certain que les Grecs comprenaient sans peine ces allusions généalogiques ou mythologiques, dont le sens nous échappe aujourd'hui.

« Pindare, dit l'abbé Barthélemy, se constitue le panégyriste et le dispensateur de la gloire... Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons, qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne les héros. Plein de respect d'ailleurs pour la divinité, il a soin de lui rapporter le mérite de toutes les grandes actions, et place dans ses éloges des maximes comme celles-ci : *C'est Dieu qui donne à l'homme et bravoure et sagesse... Ce n'est qu'avec le secours de Dieu que l'esprit de l'homme se pare des fleurs de la science... Les prières de l'homme pieux trouvent grâce auprès de la Divinité.* »

CHAPITRE II

POÉSIE DRAMATIQUE

Art. 1er. — Tragédie.

I. Origine de la tragédie. — « L'homme est né spectateur, dit l'abbé Batteux : l'appareil de tout l'univers, que le Créateur semble étaler pour être vu et admiré, nous le dit assez clairement. Ce besoin inné, il le satisfait différemment, selon son caractère et le degré de civilisation auquel il est parvenu. Les nations qui ont cultivé le corps plus que l'esprit ont donné la préférence aux spectacles où la force du corps et la souplesse des membres se montrent. Celles qui ont cultivé l'esprit plus que le corps, ont préféré les représentations où l'on voit les ressources du génie et les ressorts des passions. Les Grecs ont cultivé l'un et l'autre également, et les spectacles des deux sortes ont été en honneur chez eux. »

Quant à la *tragédie*, genre le plus élevé de la poésie en action ou poésie dramatique, elle tenta ses premiers essais vers le VIe siècle, sur ce sol de l'Attique si fécond depuis en gloires littéraires et qu'aucun poète célèbre n'avait encore illustré. On sait quels en furent l'origine et les modestes débuts.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur où chacun, en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.

(BOILEAU, *Art poétique*.)

Les fêtes de Bacchus, célébrées à l'époque des vendanges, étaient en effet accompagnées de danses et d'un chant spécial ou *dithyrambe* en l'honneur de ce dieu ; on immolait

un bouc sur son autel, ce que rappelle précisément le mot *tragédie,* qui signifie *chant du bouc*[1]. Longtemps ces chants lyriques se perpétuèrent ainsi ; puis on éprouva le besoin d'en varier le thème et de substituer aux aventures de Bacchus celles de quelque autre héros. C'était ouvrir la voie à d'importantes réformes.

Thespis introduisit dans le chœur un personnage qui, pour laisser le temps de reprendre haleine, représentait ou racontait un événement légendaire ayant trait au chant du chœur, auquel fut laissé le rôle principal[2]. Solon, qui gouvernait alors la république, traita d'inutiles mensonges ces représentations ; Thespis ne put les reprendre que vingt-cinq ans plus tard, sous Pisistrate, et conquit cette fois les suffrages de tous. Il y avait loin cependant de ces faibles essais à la vraie tragédie, telle qu'Eschyle devait l'inaugurer.

II. Caractère de la tragédie grecque. Rôle du chœur. La scène et les acteurs. — La tragédie grecque, étudiée dans son ensemble, apparaît comme essentiellement *nationale :* ce sont les gloires de la patrie qu'elle retrace, ce sont ses héros qu'elle met en scène ; c'est son passé qu'elle embellit de tout le prestige d'un spectacle imposant. Aussi fut-elle considérée comme institution d'État, plus encore que comme divertissement ; tout le peuple était convoqué à ces représentations, qui renfermaient pour lui de si hautes leçons. Aucune pièce ne pouvait être jouée sans la permission du premier archonte ; celui-ci fournissait lui-même au poète les chœurs nécessaires à l'exécution ; les plus riches citoyens d'Athènes se faisaient un honneur de contribuer aux frais de la décoration.

Le *chœur* demeura toujours partie principale et fondamentale de la tragédie. Composé de sages vieillards ou d'innocentes vierges, il servait comme d'intermédiaire entre

[1] Horace donne un autre sens au mot tragédie ; Boileau a dit après lui :

Du plus habile chantre un bouc était le prix.

Mais, selon Virgile, le bouc était la victime immolée à Bacchus ; un bœuf était offert au triomphateur.

[2] Boileau dit encore, après Horace, que Thespis promena par les bourgs ses acteurs en tombereau ; nous verrons plus loin que ces courses du cortège de Bacchus dans les campagnes donnèrent plutôt naissance à la comédie.

les dieux et l'homme, calmait les passions, consolait les infortunes et jetait parfois sur l'avenir un regard prophétique. Il ne quittait jamais la scène, les pièces grecques n'étant pas coupées par actes, comme les nôtres. Dans ses évolutions, il se partageait en deux moitiés, conduites chacune par un *coryphée;* le chef commun du chœur se nommait *chorège.*

Les tréteaux primitifs avaient été remplacés par un théâtre fixe, décoré avec magnificence. La *scène* était disposée en demi-cercle ; l'orchestre la séparait du public, placé sur des gradins en amphithéâtre ; tout se passait ordinairement en plein jour et à ciel ouvert. Le *costume tragique* rehaussait merveilleusement le talent des acteurs : pour représenter des dieux et des héros, ne fallait-il pas s'élever au-dessus du vulgaire ? Les rois et les guerriers, les reines aussi bien que les esclaves, avaient un costume attitré qui les faisait aisément reconnaître, sans que le poète eût à s'expliquer davantage. Les masques des personnages figurés dissimulaient les traits de ceux qui jouaient, et, par une habile disposition, renforçaient en même temps leur voix ; le cothurne, sorte de brodequin très haut, élevait leur taille, qu'une robe longue et flottante rendait plus majestueuse encore.

ESCHYLE (525-456)

Détails biographiques.

Eschyle naquit à Éleusis, près d'Athènes, l'an 525. Il s'illustra sur les champs de bataille avant de cueillir les palmes littéraires. La Grèce venait d'engager la lutte contre les Perses : c'était une période de gloire qui s'ouvrait devant elle. Eschyle en eut sa part ; il se distingua au premier rang à Marathon, à Platée, à Salamine. C'est dans ce dernier combat que son frère Cynégire, selon le récit de Valère-Maxime, privé de ses deux mains par le fer des Perses, saisit avec ses dents l'un des vaisseaux ennemis ; son second frère, Amynias, venait de perdre un bras dans la mêlée.

L'héroïsme semblait donc être pour Eschyle une vertu de famille : ce fut aussi le caractère propre de son génie.

qui n'eut rien que de grand. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'était adonné à la tragédie, dans laquelle, comme nous l'avons vu, tout était encore à créer, même après Thespis ; il y porta cette ardeur, cette énergie encore rude et sauvage qui bouillonnait dans son âme, et souvent l'on vit la foule effrayée s'enfuir avec terreur à l'aspect des divinités infernales qu'il faisait apparaître sur la scène.

Longtemps sans rival dans cette carrière dramatique qu'il venait d'ouvrir, il obtint d'éclatants succès ; toutefois le caractère mobile de ses concitoyens lui fit essuyer plus d'une injustice. Il se raidit d'abord contre leur inconstance ; mais lorsque Sophocle, encore adolescent, lui eut été préféré, ne pouvant supporter cet échec, il abandonna une patrie ingrate à ses yeux, et se retira en Sicile, à la cour d'Hiéron, qui avait déjà accueilli Simonide et Pindare. Il y mourut trois ans après, à l'âge de soixante-neuf ans, écrasé, dit une légende assez douteuse, par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête pendant qu'il dormait [1].

Les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître la perte qu'ils avaient faite, et, pour réparer leur ingratitude, ils comblèrent d'honneurs la mémoire du poète, le proclamèrent *père de la tragédie* et lui élevèrent de nombreuses statues.

Tragédies d'Eschyle : analyses, appréciations.

Eschyle avait composé soixante ou quatre-vingts tragédies ; il ne nous en reste que sept : PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ, LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES, LES PERSES, AGAMEMNON, LES CHOÉPHORES, LES EUMÉNIDES, LES SUPPLIANTES OU LES DANAÏDES.

Prométhée enchaîné formait une trilogie [2] avec deux autres pièces que nous n'avons plus : *Prométhée dérobant le feu sacré*

[1] Son épitaphe, qu'il avait composée lui-même, ne parlait que de ses combats : *Fils d'Euporion et citoyen d'Athènes, Eschyle a laissé ses restes inanimés dans les champs de la fertile Géla. Vous parlerez longtemps de sa valeur, champs de Marathon, et toi, Mède sauvage, qui l'as éprouvée dans ta défaite.*

[2] *Trilogie*, ensemble de trois tragédies exigées par les lois du théâtre grec. La *tétralogie* comprenait, outre les trois tragédies, une pièce satirique. Sophocle et Euripide n'ont pas généralement suivi cette loi.

et *Prométhée délivré.* — Prométhée, fils de Japet et de la Terre, fit un homme d'argile et l'anima avec le feu du ciel. En punition de cette audace, Jupiter le fit lier sur le Caucase par la Puissance et la Force, deux divinités impitoyables. Les nymphes de l'Océan, l'Océan lui-même et la malheureuse Io, poursuivie également par Jupiter, viennent tour à tour entendre les plaintes de Prométhée, que son malheur n'a point abattu, qui se vante même de connaître le seul moyen que Jupiter puisse employer pour n'être pas renversé du trône des cieux. Mercure intervient et cherche à lui arracher son secret; mais le captif reste inébranlable; la foudre éclate, la mer se soulève, et le fier Prométhée est englouti dans les abîmes.

Tout est grand dans cette tragédie, dont les dieux sont les seuls acteurs. Plusieurs écrivains distingués croient y reconnaître le souvenir à demi effacé de la chute originelle et de la promesse d'un Rédempteur. Comment, en effet, ne pas être frappé de paroles telles que celles-ci, adressées par Mercure à Prométhée : « Ne crois pas qu'un tel supplice doive avoir son terme avant qu'un Dieu s'offre pour te remplacer dans tes souffrances et veuille bien descendre pour toi, loin de la lumière, dans les ténébreuses profondeurs du Tartare. » Ailleurs, ce libérateur est désigné plus clairement; il semble que le poète ait entendu un écho affaibli de l'oracle sacre : *Ecce Virgo concipiet.* « Jupiter, dit Prométhée à Io, posera sur ton front sa main caressante; son toucher suffira, et *de toi un fils naîtra dont le nom, Épaphus* (*toucher légèrement*), *rappellera l'origine.* »

Les Sept Chefs devant Thèbes ne forment qu'une partie d'une tétralogie sur le fameux siège de Thèbes; on y voit se réaliser. à l'égard des deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, les terribles imprécations de ce père infortuné.

Thèbes est assiégée, et les sept chefs, parmi lesquels Polynice, sont près de donner l'assaut. Étéocle, qui défend la ville, informé des dispositions des assiégeants, oppose à chacun des chefs le meilleur guerrier de son armée, se réservant de combattre le septième, son frère Polynice. Le chœur le supplie de ne pas tremper ses mains dans le sang fraternel; tout est inutile. Bientôt arrive la double nouvelle que Thèbes est délivrée, mais qu'Étéocle et Polynice se sont donné mutuellement la mort. Les plaintes touchantes d'Antigone et d'Ismène sur les corps de leurs frères terminent la pièce. (M. C., 22.)

Cette tragédie, « toute pleine de Mars, » selon le mot d'Aristophane, renferme de grandes beautés de détail; les chœurs, une des parties les plus brillantes d'Eschyle, y sont d'une poésie admirable.

Les Perses ont pour sujet la défaite navale de Xerxès à Salamine; la scène se passe à Suze, dans le palais du grand roi.

L'exposition est faite par un conseil de vieillards formant le chœur; ils attendent avec inquiétude des nouvelles de l'expédition de Xerxès. Atossa, mère de ce prince, vient joindre ses propres pressentiments aux leurs. En ce moment arrive un messager qui apporte la triste nouvelle du désastre de la flotte et de l'armée des Perses. Xerxès lui-même paraît au dernier acte, seul et désarmé, renouvelant, pour ainsi dire, la victoire des Athéniens. Rien de plus propre à flatter les Grecs et à enflammer leur courage que d'entendre, dans cette pièce, l'ombre de Darius recommander aux siens de ne plus attaquer la Grèce, et surtout Athènes, cité invincible.

Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, c'est-à-dire le crime, la vengeance et l'expiation, constituaient, sous le titre d'**Orestie**, une tétralogie complète avec le drame satirique de *Protée*, qui est perdu.

Agamemnon. — Une sentinelle vigilante, postée sur le palais des Atrides, attend le signal convenu qui doit annoncer la prise de Troie et le retour d'Agamemnon. Voici qu'au loin une flamme brille tout à coup; la reine est avertie et en témoigne une joie feinte. Le chœur, composé de vieillards, que l'âge a retenus dans Argos, rappelle dans des chants admirables les principales circonstances de cette longue guerre. Tandis que le roi entre sans méfiance dans son palais, Cassandre, sa captive, fait entendre sur la scène de terribles prédictions, auxquelles répondent bientôt les cris d'Agamemnon, qui expire sous le fer d'Égisthe et de Clytemnestre.

Les Choéphores [1] renferment la terrible expiation des assassins d'Agamemnon. Conduites par Électre, fille de ce prince, des captives troyennes viennent faire des libations sur la tombe du roi; c'est Clytemnestre qui les envoie pour calmer ses remords et ses appréhensions. Oreste, frère d'Électre, que le désir de venger son père a ramené d'un lointain exil, se trouve lui-même, à ce moment, avec Pylade, son ami, près du tombeau de ce malheureux prince. Le frère et la sœur se reconnaissent et mêlent à leurs regrets les plus touchants témoignages d'amour fraternel. La résolution d'Oreste est bientôt prise; il se présentera au palais comme étranger, annoncera lui-même sa propre mort; on l'accueillera, et il frappera ses victimes. Tout s'accomplit comme il l'a prévu; mais les terribles Furies vont s'attacher à ses pas et lui faire expier ce cruel parricide.

Les Euménides. — Nous retrouvons Oreste dans le temple de

[1] *Choéphores,* de deux mots grecs qui signifient *porter des libations.* — Racine admirait dans cette pièce la scène des libations comme l'un des plus beaux monuments de la tragédie antique.

Delphes, où les divinités infernales l'ont suivi; la Pythie paraît saisie d'effroi à la vue du spectacle que présente le malheureux prince. Apollon commande au fugitif de se rendre à Athènes, où il trouvera force et secours. — La scène change : Oreste est au pied de la statue de Minerve, devant le temple d'Athènes; la déesse, touchée de ses supplications, intervient entre lui et les cruelles Furies. Celles-ci s'apaisent enfin, calmées par sa douce éloquence; Minerve leur promet un sanctuaire sur ce sol de l'Attique, qui sera désormais leur séjour; bientôt elles y seront saluées du beau nom d'*Euménides* (*bienveillantes*).

Tel est l'ensemble de cette triple composition. L'*Orestie*, dit M. Pierron, est le chef-d'œuvre du théâtre d'Eschyle, et même du théâtre grec, pourvu toutefois que l'on conserve le lien indissoluble qui unit ces trois pièces, dans lesquelles tout s'enchaîne.

Les Suppliantes paraissent être le début d'une trilogie ayant trait à la légende des Danaïdes. Danaüs et ses cinquante filles viennent implorer la protection des Argiens contre Égyptus, leur oncle, et contre ses fils. Le roi Pélasgus écoute l'histoire de leur famille, assemble son peuple et leur fait accorder l'hospitalité.

Jugement sur Eschyle.

1° Eschyle a créé l'art dramatique. Son système. — Lorsqu'on considère le pas immense qu'Eschyle fit faire à l'art dramatique, on ne peut se défendre d'une juste admiration pour un tel génie. Non seulement il en créa la partie matérielle : décorations, costumes, etc., imprimant à tout quelque chose de grand et de solennel; mais il trouva dans son propre fond le secret d'émouvoir et de remuer profondément les âmes par le jeu des grandes passions, surtout la *terreur* et la *pitié*, qui sont demeurées les principaux ressorts de la tragédie. Introduisant plusieurs acteurs sur la scène, il trouva du même coup l'art du dialogue, inconnu avant lui.

Ses *plans* sont extrêmement simples; une seule action lui suffit, pourvu qu'elle soit héroïque : il en fait jaillir, sans avoir recours à aucune intrigue, et avec un très petit nombre de personnages, les situations les plus dramatiques. Le terrible *Destin,* bien qu'invisible, joue vraiment le *rôle principal;* rois et héros courbent la tète devant cette étrange divinité que rien ne peut fléchir; mais tout autre joug est indigne de ces êtres, dont on peut dire, en emprun-

tant une comparaison d'Homère, *qu'ils ont la tête dans les cieux et les pieds sur la terre.* « Les personnages d'Eschyle, dit l'abbé Barthélemy, aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité... Il se plaît à peindre des âmes franches, vigoureuses, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce. »

Ainsi, la muse d'Eschyle étant avant tout le patriotisme, son théâtre ne respire que vertus guerrières, énergie et courage : on n'y trouve ni mollesse ni lâche complaisance pour des passions trop souvent flattées par les poètes dramatiques qui l'ont suivi.

2° Le style d'Eschyle. — Quant à son style, le critique déjà cité en parle ainsi : « L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour être assujettie aux règles de l'élégance, de l'harmonie et de la correction ; son essor, trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime ; en certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils et d'autres vices communs à ceux qui ont plus de génie que de goût. » Le ton de l'épopée domine dans ces tragédies, qui ne sont, d'après le poète lui-même, que des *reliefs des festins d'Homère.* Les chœurs, à raison de leur étendue et de leur importance, rattachent d'autre part Eschyle au genre lyrique.

SOPHOCLE (495-406)

Détails biographiques.

Sophocle naquit à Colone, près d'Athènes, en 495, trente ans environ après Eschyle, qui fut son maître en poétique, et quinze ans avant Euripide, auquel il survécut de quelques mois. On était alors aux plus beaux jours de la Grèce : à la gloire des armes commençait à s'ajouter celle des lettres et des arts, qui devait surtout illustrer le sol de l'Attique, berceau de Sophocle. La fortune sembla s'attacher à ses pas ; doué d'une beauté remarquable et d'un facile talent

pour la musique, il eut l'honneur, dès l'âge de quinze ans, de conduire le chœur de jeunes gens qui chanta l'hymne ou *péan* autour des trophées de Salamine.

Dix ans après, il donnait ses premières tragédies; vingt fois il obtint la palme, et dès ses débuts l'emporta même sur Eschyle; s'il descendit parfois au second rang, il n'alla jamais jusqu'au troisième. Un seul don de la nature lui avait été refusé : sa voix était faible et ne lui permettait guère que d'exercer les acteurs, et non de jouer dans ses propres pièces, selon l'usage du théâtre grec.

Peu d'existences ont été aussi brillantes que celle de ce grand poète; peu de génies se sont soutenus avec autant d'éclat jusqu'à une extrême vieillesse. Entouré du respect de ses concitoyens, qui l'investirent plusieurs fois de charges importantes, même dans l'armée, il eut l'âme assez grande pour ne point porter envie aux talents de ses rivaux. Euripide, son plus ardent adversaire, étant mort avant lui, il prit publiquement le deuil, et ordonna aux acteurs, qui jouaient en ce moment une de ses pièces, de déposer leurs couronnes.

On a souvent rappelé le trait se rattachant à la composition d'*Œdipe à Colone,* qu'il donna, dit-on, à l'âge de quatre-vingts ans. L'un de ses fils, impatient de sa longue vieillesse, demandait son interdiction à l'Aréopage, sous prétexte qu'il était désormais incapable d'administrer ses biens; pour toute réponse, Sophocle lut en présence de ses juges le magnifique chœur de cette tragédie, dans lequel il célèbre Colone, sa patrie. Le tribunal, rempli d'admiration, non seulement repoussa l'injuste calomnie, mais ordonna que le poète fût reconduit chez lui en triomphe.

Quelques auteurs croient qu'il mourut en récitant son *Antigone,* faute de pouvoir respirer en prononçant de suite une longue période; d'autres prétendent que la joie de se voir déclaré vainqueur, contre son espérance, le fit expirer sur-le-champ. Un essaim d'abeilles fut gravé sur son tombeau, pour perpétuer le nom d'*abeille attique* que la douceur de ses vers lui avait mérité.

Tragédies de Sophocle : analyses, appréciations.

Sophocle composa plus de cent tragédies; il ne nous en reste que sept : Ajax furieux, Philoctète, Électre, les Trachiniennes, Œdipe-roi, Œdipe a Colone, Antigone. Les trois premières rappellent divers épisodes de la guerre de Troie; les trois dernières se rapportent à la légende d'Œdipe.

L'Ajax furieux a pour sujet, d'abord le désespoir d'Ajax, dont la raison est troublée par Minerve, après qu'Ulysse a remporté sur lui les armes d'Achille, puis sa mort et ses funérailles.

La scène s'ouvre au moment où Ajax vient d'exercer sur de vils animaux la vengeance qu'il réservait à son adversaire; il se repose dans sa tente de ce combat dérisoire. Rien d'émouvant comme ce héros tombé dans une telle infortune. Le poète a soin de le faire apparaître un instant, assez pour exciter l'intérêt, mais non de manière à l'avilir complètement. Bientôt il revient à lui-même; la honte et la douleur dont il est rempli s'exhalent en accents pathétiques. Comment le valeureux Ajax pourrait-il survivre à une telle humiliation? Ni la tendresse de Tecmesse son épouse, ni les grâces charmantes de son fils encore enfant, ne sont capables de le rattacher à l'existence; il s'éloigne des siens, et, se précipitant sur la pointe de son épée, se donne la mort. Teucer, frère d'Ajax, attendu depuis longtemps, se montre enfin; il apprend le malheur de son frère, et malgré Ménélas, qui lui défend, au nom de tous les Grecs, de donner la sépulture au héros, l'amour fraternel l'emporte. La pièce se termine par la cérémonie des funérailles.

Philoctète, que La Harpe a imité et presque traduit, et qui a fourni à Fénelon un des plus beaux livres du *Télémaque,* se fait remarquer entre toutes les tragédies de Sophocle par la simplicité de l'action et la vérité des caractères.

Philoctète, exilé depuis dix ans dans l'île de Lemnos, en proie à un mal cruel, a gardé les armes d'Hercule, sans lesquelles, selon l'oracle, Troie ne peut être emportée. Ulysse est envoyé vers lui avec Néoptolème, fils d'Achille, pour réclamer le précieux trésor et ramener le héros au milieu des chefs grecs; mais comment vaincre son implacable ressentiment contre ceux qui l'ont abandonné dans ces lieux sauvages? Néoptolème, profitant de son sommeil, lui enlève par ruse ses flèches et son arc; puis, troublé, hésitant, touché des plaintes de l'infortuné, il va céder à ses supplications, lorsque Ulysse intervient et commande au jeune prince de se montrer inébranlable. Philoctète, de son côté, accablé à la fois de tous les maux, ne faiblit pas : il périra plutôt sur ces rochers, seul et privé de ses armes, que de se rendre

à Troie. Hercule, qui jadis fut son ami, apparaît alors; il lui ordonne de partir sans délai : les dieux lui réservent à Troie gloire et santé.

Ainsi, toute l'action se passe entre trois personnages, ayant chacun leur physionomie bien prononcée; aucun incident extérieur; l'intérêt ne jaillit que de l'opposition et du choc des caractères, immense progrès accompli par Sophocle. — Le chœur, composé de matelots grecs, traduit les sentiments des spectateurs en déplorant les douleurs et les privations de l'exil.

Électre. — L'action se passe à Mycènes, sur une place publique, près du palais du roi d'Argos. Électre attend impatiemment le retour de son frère Oreste, qu'elle sauva jadis du fer d'Égisthe, et qu'elle envoya en Phocide sous la garde d'un serviteur fidèle; c'est lui qui doit être l'instrument des vengeances divines sur les meurtriers d'Agamemnon. Chrysotémis, la jeune sœur d'Électre, contraste avec elle par son caractère craintif; elle hésite devant les projets sanguinaires de son intrépide sœur. Déjà un songe menaçant est venu troubler Clytemnestre et faire luire aux yeux d'Électre l'espoir d'un prochain secours, bientôt évanoui par la nouvelle de la mort d'Oreste. Quelles plaintes touchantes lorsqu'elle tient entre ses mains l'urne où elle croit renfermées les cendres de son frère chéri! Cette scène, fameuse dans toute l'antiquité, amène la reconnaissance du frère et de la sœur. Oreste lui-même a répandu le bruit de sa mort et apporté cette urne, afin de tromper la vigilance d'Égisthe et de Clytemnestre, sur lesquels il vient accomplir l'oracle d'Apollon qui les a condamnés à périr.

Le sujet de l'*Électre* de Sophocle est le même que celui des *Choéphores* d'Eschyle; toutefois dans cette dernière tragédie Oreste a le rôle principal, et toute l'action se déroule près du tombeau d'Agamemnon. Ici, c'est Électre que le poète met surtout en lumière; il repousse, pour ainsi dire, dans l'éloignement les ombres des morts, afin de concentrer sur elle tout l'intérêt. Son amour fraternel, qu'elle épanche en délicieux accents, et le désir passionné de venger le meurtre de son père, tels sont les traits qui la caractérisent. Le rôle d'Oreste est faible et manque d'originalité; peut-être Sophocle a-t-il voulu par là le représenter comme un instrument aveugle de l'oracle d'Apollon qu'il venait accomplir. — Voltaire et Crébillon ont reproduit cette tragédie sur la scène française.

Les Trachiniennes[1]. — La mort d'Hercule, causée par la jalousie de Déjanire, son épouse, est le sujet de cette tragédie.

Hercule fait annoncer à la reine qu'il revient triomphant de

[1] La scène se passe à Trachine, en Thessalie; le chœur est composé de jeunes Trachiniennes, amies et compagnes de Déjanire : de là le nom donné à cette tragédie.

l'expédition d'Œchalie, et lui envoie les dépouilles des ennemis, ainsi que les captives, choisies parmi les vaincus. On distingue à leur tête la jeune Iole, fille du roi d'Œchalie, remarquable par sa beauté. Déjanire apprend que son époux, loin de la traiter en captive, a le dessein de la faire régner en souveraine à sa place. Aussitôt la jalousie s'empare de son âme; n'écoutant que cette odieuse passion, elle remet au messager, qui doit l'offrir à Hercule, cette robe fatale, trempée dans le sang de Nessus, et devenue le plus terrible instrument de supplice. Toutefois, plutôt crédule que cruelle, Déjanire est bientôt saisie de remords et se promet de ne pas survivre à sa victime. En effet, lorsque le héros mourant est apporté sur la scène, la malheureuse reine s'est déjà fait justice. Hercule, avant d'expirer, exhale les plaintes les plus touchantes.

Œdipe-Roi. — 1° ANALYSE. — L'ouverture et l'exposition du sujet sont d'un grand effet dans cette tragédie. Thèbes est désolée par la peste; Œdipe lui-même paraît sur la place publique et vient gémir sur le sort de ses malheureux sujets. L'oracle de Delphes, consulté sur la cause de ce fléau, ordonne de rechercher et de punir le meurtrier de Laïus, qui seul attire la colère du ciel. Œdipe promet de le faire, et prononce à l'avance contre le coupable les plus terribles imprécations, sans se douter que ces funestes vœux retombent sur lui-même. Cependant le devin Tirésias, forcé par le roi d'expliquer plus au long le sens de l'oracle, se voit forcé de lui révéler en partie la terrible vérité.

Bientôt arrive un messager de Corinthe apportant la nouvelle de la mort du roi Polybe, qu'Œdipe croit être son père. Cruellement détrompé par cet étranger, ainsi que par les récits d'un ancien serviteur du roi Laïus, Œdipe voit malgré lui se lever peu à peu le voile qui couvre l'affreuse réalité; chaque mot est un pas de plus vers la révélation complète.

Se reconnaissant tout à coup parricide et inceste, il se crève les yeux de désespoir, tandis que Jocaste se donne la mort. Les touchants adieux qu'il adresse à ses jeunes enfants en s'éloignant de Thèbes terminent cette pièce.

2° VALEUR LITTÉRAIRE. — Le pathétique des situations, l'intérêt habilement ménagé de scène en scène, la surprenante beauté du style, ont toujours fait regarder cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Sophocle. Œdipe offre dans son caractère un mélange de qualités et de défauts qui le mettent vraiment au niveau de l'humanité, et qui nous attachent d'autant plus à son sort. Victime du Destin, il en subit les lois et demeure abattu, mais non vaincu, sous le poids de crimes involontaires.

Sénèque, Corneille, Voltaire, et de nos jours M. Jules Lacroix, ont essayé de reproduire l'*Œdipe-Roi,* mais n'ont pu égaler leur modèle, que Racine déclarait inimitable.

L'Œdipe à Colone fait suite à l'*Œdipe-Roi.* L'action repose tout

entière sur l'oracle qui a annoncé à Œdipe sa mort prochaine et promis que son tombeau assurerait la victoire au peuple qui le posséderait.

1° Analyse. — L'ouverture est imposante et pittoresque : la scène représente un bois sacré près d'un temple, une ville se montre dans l'éloignement. Un vieillard aveugle apparaît, conduit par une jeune fille : c'est Œdipe et sa fidèle Antigone; Polynice a banni de Thèbes ce roi détrôné et l'a réduit à mendier pour soutenir sa triste existence. Il arrive en ce moment à Colone, bourg voisin d'Athènes; là doit se terminer par un mystérieux trépas sa longue chaîne de malheurs. Ismène rejoint son père et sa sœur; elle leur apprend que la guerre est déclarée entre ses frères et que chacun réclame la présence d'Œdipe pour assurer sa victoire. Créon, leur oncle, vient lui-même solliciter l'illustre exilé en faveur d'Étéocle; pour vaincre la résistance du vieillard, il ne craint pas de faire enlever ses deux filles, que protège heureusement Thésée, roi d'Attique.

Polynice est annoncé; l'attitude d'Œdipe en présence de ce fils parricide ne lui laisse aucun espoir de pardon : assis sur une pierre, les yeux baissés, le vieillard garde un morne silence. En vain Polynice pleure et supplie... Œdipe n'ouvre la bouche qu'à la prière de ses filles et du chœur, qui lui en font un devoir; alors il maudit solennellement les deux rebelles, dont il annonce la triste fin. Polynice, éperdu, se retire, tandis qu'Œdipe, appelé par une voix divine, n'ayant pour témoin que le seul Thésée, disparaît au milieu des éclairs et des tonnerres. Antigone et Ismène, après avoir exprimé leur profonde douleur, obtiennent de Thésée d'être conduites à Thèbes, où leur dévouement pourra peut-être conjurer les maux qui menacent leurs malheureux frères. (M. C., 23.)

2° Caractère religieux de cette pièce. — L'*Œdipe à Colone* a un caractère profondément religieux. La grande loi de l'expiation s'y montre d'une manière frappante; Œdipe, purifié par la souffrance, n'a plus à craindre le courroux des dieux. Il sait d'ailleurs, et il s'en exprime ouvertement, que, coupable aux yeux des hommes, il est innocent devant sa conscience, qui n'a en rien participé au crime. La philosophie de Sophocle respecte donc la liberté humaine; mais elle ne voit encore, dans le gouvernement du monde, que la fatalité et l'inflexible Destin. — Cette pièce, tout athénienne, dut flatter d'autant mieux l'orgueil national, qu'au moment où elle fut représentée pour la première fois, Athènes, en guerre avec les Thébains, y rencontrait des gages assurés de victoire.

Antigone. — 1° Analyse. — Créon, proclamé roi de Thèbes, a rendu les honneurs funèbres à Étéocle, tandis qu'il a défendu d'ensevelir Polynice, mort en combattant contre sa patrie. Antigone, bravant la défense du tyran, donne la sépulture à son frère

et se voit condamnée à être enterrée vivante dans une caverne. Ni la douleur d'Hémon, fils de Créon et fiancé de la princesse, ni les menaces du devin Tirésias ne peuvent fléchir le roi; Antigone est sacrifiée.

Sans infirmer en rien le jugement porté sur les autres chefs-d'œuvre de Sophocle, on peut dire que cette tragédie est sa plus belle création. La grandeur des pensées, l'élévation des sentiments, la production de caractères que la scène grecque ignorait encore, donnent à cette pièce un rang à part. « Jusques à *Antigone*, dit Saint-Marc Girardin, les personnages du théâtre grec sont les martyrs du destin, plutôt que les martyrs de leur volonté; ils obéissent à la fatalité... Ici, au contraire, voici un personnage qui se fait à lui-même son propre destin, la fatalité n'y a point de part. Antigone pouvait obéir aux ordres de Créon, qui défendait d'ensevelir Polynice; elle n'a pas voulu se soumettre à cette loi impie; elle a mieux aimé obéir à Dieu qu'aux hommes. »

2° Mérite littéraire. — Sophocle a développé avec un génie supérieur le rôle de la fille d'Œdipe; rien de plus conforme à la nature du cœur humain. Les premiers mouvements de cette âme héroïque en présence du sort qui l'attend, c'est l'enthousiasme et l'intrépidité que donne la pensée d'un grand devoir accompli. « Je suis née pour aimer, et non pour haïr, » répond-elle à Créon, qui veut lui rendre odieuse la mémoire de son frère. Puis, le calme succédant à cette sainte exaltation, Antigone ne peut s'empêcher de jeter un dernier et triste regard sur tout ce qu'elle va perdre : sur sa jeunesse si pleine d'espérances, sur cette douce lumière du jour qu'elle ne reverra plus; ses larmes coulent. Mais lorsque le tyran vient presser les bourreaux, qu'il accuse de lenteur, Antigone retrouve sa noble énergie, elle prend à témoin le peuple thébain de l'injuste traitement qu'on fait subir à la dernière princesse du sang de ses rois, et marche sans faiblir au lieu du supplice. (M. C., 24.)

Jugement sur Sophocle.

1° Sophocle a conduit à sa perfection la tragédie grecque. — Sophocle est regardé comme le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Il acheva ce qu'Eschyle n'avait pu qu'ébaucher, et trouva dans son génie assez de ressources pour donner la dernière forme à cet admirable système dramatique qui n'a jamais été surpassé. Aux grandes conceptions d'Eschyle, il substitua des aperçus plus réels; ses *plans* sont simples, mais non dépourvus de l'intérêt dramatique, habilement ménagé jusqu'au dénouement. Il y a chez lui moins d'uniformité; les incidents se multiplient;

les personnages sont aussi plus nombreux. Le *chœur* agit peu et se contente d'un rôle moral, laissant l'attention se concentrer tout entière sur les seuls acteurs. Les progrès de l'art permirent à Sophocle de donner plus de vérité à la peinture des décors, par l'application de la perspective linéaire, si propre à compléter le charme de l'illusion.

Les *caractères* qu'il a créés se distinguent de ceux d'Eschyle par des traits plus humains, si l'on peut parler ainsi : ce ne sont ni des Titans, ni des demi-dieux courbés sous la fatale loi du Destin; ce sont des hommes qui se sentent libres et responsables. *Antigone, Électre, Philoctète, Œdipe* lui-même, savent au besoin opposer leurs propres convictions et la voix intime de leur conscience à cette inerte résignation qui semblerait convenir à leur sort. Toutefois les personnages de Sophocle sont des héros; la grandeur de leurs sentiments les élève au-dessus du vulgaire dans la même proportion que l'idéal du poète dépasse la réalité. Son dessein, en effet, est de *peindre l'homme tel qu'il devrait être*, et non tel qu'il est.

2° Style et chœurs. — Pour louer le style de Sophocle, il suffit de rappeler le surnom d'*abeille attique* que lui décernèrent les Athéniens, fort jaloux, comme on le sait, de la pureté et de l'harmonie du langage. Cet artiste inimitable a trouvé le secret de se tenir dans ce juste milieu qui est la perfection : sobre et concis, sans tomber dans la sécheresse; simple et naturel, mais toujours noble; grand sans enflure; l'amour du beau, qui est sa passion, prête à son langage un charme infini.

Dans ses chœurs, chefs-d'œuvre de poésie lyrique, Sophocle a employé le dialecte dorien. Plusieurs célèbrent les splendides horizons de la Grèce et d'Athènes : quel charme n'était-ce pas d'entendre résonner de tels chants, en face même de ces rivages tout baignés de la lumière d'un brillant soleil!

EURIPIDE (480-406)

Détails biographiques.

Euripide naquit à Salamine, au temps de la grande invasoin de Xerxès, et le jour même où les Grecs rempor-

tèrent sur les bords de l'*Euripe* une glorieuse victoire, bientôt suivie de celle de Salamine; son nom consacra ce grand souvenir. Ses parents exerçaient d'humbles professions, ce qui n'empêcha point leur fils de parvenir aux honneurs et à la fortune; toutefois la verve mordante d'Aristophane saura plus tard rappeler au poète que sa mère, Clito, n'était qu'une simple marchande d'herbes.

La jeunesse d'Euripide s'écoula dans des occupations fort diverses; il s'exerça d'abord aux arts gymnastiques et triompha même comme athlète; puis il se livra à la peinture et se mit enfin à l'école d'Anaxagore et de Prodicus, les deux plus habiles maîtres d'éloquence et de philosophie qu'Athènes possédât alors. La philosophie surtout l'attirait, et peut-être s'y fût-il exclusivement consacré si les persécutions suscitées à Socrate, dont il était l'ami, ne l'eussent détourné de cette carrière. Il s'adonna donc à la tragédie, dans laquelle d'ailleurs il parla souvent le langage du philosophe.

Témoin des glorieux débuts de Sophocle, il osa entrer en lice avec le vainqueur d'Eschyle, mais ne remporta pas immédiatement le premier prix; on dit qu'il ne fut couronné que cinq fois. N'est-ce pas en somme une assez belle gloire pour Euripide d'avoir été pendant une longue suite d'années le digne rival de ce poète incomparable? Ces échecs durent cependant lui être pénibles; ils furen rendus plus amers encore par les cruels sarcasmes des poètes comiques, surtout d'Aristophane, et par les chagrins domestiques que lui fit endurer la conduite de ses deux épouses[1]. Il faut sans doute attribuer à cette dernière cause ses violentes invectives contre les femmes. Dégoûté du séjour d'Athènes, il se retira en Macédoine, à la cour d'Archélaüs, qui l'accueillit avec honneur. Il y mourut en 406, dans sa soixante-quinzième année, assailli dans un bois par une meute de chiens furieux qui le mirent en pièces.

Ses concitoyens, jaloux de conserver à leur pays les restes de ce grand homme, les firent réclamer par des ambassadeurs; mais Archélaüs n'ayant voulu à aucun prix

[1] Les lois d'Athènes permettaient la bigamie, sous certaines restrictions.

s'en dessaisir, Athènes lui fit du moins élever un cénotaphe sur le chemin du Pirée.

Tragédies d'Euripide : analyses, appréciations.

Ce poète avait beaucoup écrit ; des cent vingt drames qu'il a composés, nous ne possédons que dix-huit tragédies et un drame satirique, *le Cyclope*[1], seul monument de ce genre que nous ait légué l'antiquité. Ses principales tragédies sont, en groupant celles qui se rapportent aux mêmes sujets : LES PHÉNICIENNES, LES SUPPLIANTES, — ALCESTE, HERCULE FURIEUX, LES HÉRACLIDES, — LES TROYENNES, HÉCUBE, ORESTE, ANDROMAQUE, IPHIGÉNIE EN AULIDE, IPHIGÉNIE EN TAURIDE, — HIPPOLYTE, — MÉDÉE.

Les Phéniciennes[2]. — Le sujet des *Phéniciennes* est le même que celui des *Sept Chefs devant Thèbes,* d'Eschyle : la lutte des deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice. La pièce d'Eschyle est toute belliqueuse ; celle d'Euripide se fait surtout remarquer par la peinture des affections les plus saintes de la famille et de la patrie. Jocaste, en pressant dans ses bras son fils exilé, semble oublier tous les maux de la guerre. Plus tard Antigone, lorsque la perte des siens est consommée, ne voit plus au monde que son père aveugle, et abandonné de tous ; elle pourrait régner dans Thèbes en épousant Hémon, fils de Créon : « Eh quoi ! ô mon père, s'écrie-t-elle, je prendrais un époux et je te laisserais seul dans l'exil !... Qui aurait soin de toi, privé que tu es de la vue?... » Le vieillard lui-même a des accents pathétiques lorsqu'il demande à toucher une dernière fois les cadavres de sa femme et de ses enfants avant d'aller, selon la volonté des dieux, chercher un tombeau dans l'Attique.

A côté de ces scènes éloquentes, il faut signaler le défaut d'unité dans l'action, par suite d'épisodes déplacés et, trop souvent d'ailleurs, inutilement barbares.

Les Suppliantes se rattachent, comme la pièce précédente, à la légende thébaine. Thèbes a refusé la sépulture aux guerriers

[1] Le *drame satirique* tenait à la fois de la tragédie et de la comédie : en effet, bien que ses sujets fussent puisés dans l'histoire héroïque de la Grèce, le poète avait soin d'y mêler mille bouffonneries et traits piquants ; le tout souvent grossier et licencieux. Des *satyres* et des *silènes*, cortège de Bacchus, formaient le chœur ; c'était une sorte de restitution faite au dieu du vin que la tragédie avait dû peu à peu abandonner.

[2] Le titre de la pièce est emprunté au chœur, composé de femmes phéniciennes qui s'étaient arrêtées à Thèbes en se rendant à Delphes, où elles devaient être consacrées au culte d'Apollon. Thèbes se rattachait du reste à la Phénicie, dont elle était une colonie.

d'Argos morts sous ses murs. A cette nouvelle, les mères et les veuves de ces illustres guerriers viennent en suppliantes implorer, à Éleusis, le secours des Athéniens. Elles s'adressent à Thésée, entourent sa mère, Éthra, qu'elles s'efforcent d'émouvoir; elles tiennent à la main, en signe de paix, un rameau verdoyant; l'éloge d'Athènes, de sa piété envers les morts, se mêle à leurs touchantes prières.

Thésée marche contre les Thébains, dont il triomphe; la sépulture est donnée aux Argiens sur le champ de bataille; mais le roi d'Athènes réserve les cendres des sept principaux chefs; lui-même les remet sur la scène, dans des urnes funéraires, aux mères, aux veuves et aux enfants, qui les couvrent de leurs larmes.

Alceste. — Cette tragédie et les deux suivantes ont trait à la légende d'Hercule. Inspirée et soutenue par les dieux, Alceste sacrifie sa vie pour prolonger celle du roi Admète, son époux; elle lui fait, ainsi qu'à ses enfants, les plus tendres adieux, puis elle meurt. Cependant un hôte mystérieux se présente sur le seuil du palais : c'est Hercule, envoyé par Jupiter. Admète, malgré son deuil, s'empresse de l'accueillir, portant, pour ainsi dire, à l'héroïsme cette vertu d'hospitalité si chère aux anciens. Hercule apprend bientôt la douleur du prince; il sort, court au tombeau d'Alceste, combat le génie de la mort et ramène, pâle et voilée, celle qui s'était si généreusement dévouée pour son époux.

Quelques scènes de cette tragédie ne seraient plus dans nos mœurs modernes; toutefois les adieux d'Alceste à son époux sont empreints de cette beauté simple et majestueuse qui émeut dans tous les temps.

Hercule furieux. — Hercule triomphe de Lycus, qui, après avoir usurpé le trône de Thèbes, s'apprêtait à immoler l'épouse et les enfants du héros, dont la longue absence avait fait supposer la mort. Tout à coup Junon, son ennemie, le frappe de démence; furieux, il poursuit ses propres enfants et verse leur sang avec celui de leur mère, qui cherchait à les protéger. Revenu à lui-même, Hercule apprend, de la bouche d'Amphitryon, son père, l'horrible vérité; il entre dans un sombre désespoir, que la généreuse amitié de Thésée parvient seule à calmer; enfin il consent à le suivre à Athènes, laissant à des mains plus pures que les siennes le soin d'ensevelir les victimes de sa fureur.

Le meurtre de Lycus, puis la folie d'Hercule, forment, comme on le voit, deux actions successives, défaut assez fréquent chez Euripide. Dans la seconde partie, le poète, comme pour voiler les atrocités du meurtre, a semé mille beautés de détail, et de ces scènes, si naturelles au génie grec, où se révèlent les plus purs sentiments de la famille.

Les Héraclides retracent les infortunes des enfants d'Hercule, poursuivis par Eurysthée, roi d'Argos, après la mort de leur père. Il y a défaut de plan et d'ensemble dans cette pièce; mais le dévouement de Macarie, fille d'Hercule, offre une belle et grande scène : pour assurer la victoire aux Athéniens, qui l'ont accueillie, elle et les siens, elle vole en souriant à la mort. Il est à regretter qu'Euripide n'ait donné qu'une place secondaire à ce touchant épisode.

Les Troyennes. — Cette pièce et les suivantes, moins *Hippolyte* et *Médée*, se rattachent à la guerre de Troie. — La ville vient de tomber au pouvoir des Grecs, qui se partagent les captives : Hécube, veuve de Priam, tombe aux mains d'Ulysse; Agamemnon s'est réservé Cassandre, la prêtresse d'Apollon; Andromaque est remise à Néoptolème, fils d'Achille; enfin Polyxène est destinée à un sacrifice expiatoire. La pièce se termine par l'embrasement d'Ilion, que les vainqueurs livrent aux flammes, tandis que le chœur, composé de jeunes Troyennes, entonne l'hymne funèbre de la patrie. — Casimir Delavigne s'est inspiré des *Troyennes* dans une cantate, riche d'éclat et de poésie; on y trouve une ingénieuse réminiscence du *Super flumina Babylonis* des Hébreux.

Hécube retrace les dernières infortunes de la veuve de Priam, qui, apprenant la mort de son fils Polydor, égorgé par Polymnestor, roi de Thrace, au mépris des lois de l'hospitalité, se voit obligée de laisser encore sacrifier sa fille Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille aux mânes de ce héros. Ici encore double action, défaut racheté, du reste, par les beautés de détail et de situation. La scène dans laquelle Hécube essaye de fléchir Ulysse, celle où Polyxène, résignée, accepte la mort avec une si virile fermeté, peuvent être mises au rang des plus belles inspirations du théâtre antique.

L'Oreste d'Euripide n'a rien de commun avec les pièces du même nom. L'action se passe sept jours après le meurtre de Clytemnestre. Les Argiens ont condamné à mort, comme parricides, Oreste et sa sœur Électre.

La première scène de cette tragédie est un chef-d'œuvre de naturel et de délicatesse. Oreste, atteint d'un mal étrange, repose sur sa couche, que protège la fidèle Électre; son réveil est paisible, il bénit les tendres soins d'une sœur si chère. Puis les cruelles douleurs, les sombres visions reparaissent; il voudrait épargner à Électre le spectacle de son infortune et la délivrer de la pénible tâche qu'elle s'est imposée, mais rien ne peut ébranler ce cœur dévoué au plus malheureux des hommes.

La suite de la tragédie est fort inférieure à ce début, justement célèbre. Hélène, Ménélas et leur fille Hermione y jouent des rôles forcés et invraisemblables. Il en est ainsi de presque tous

les sujets qu'Euripide a traités après Eschyle ou Sophocle ; le désir d'innover le conduit à travestir les traditions et à imaginer des fables d'un romanesque choquant.

Andromaque. — 1° ANALYSE. — La scène se passe en Thessalie, où règne Néoptolème. Andromaque est devenue son esclave et lui a donné un fils, Molossus; Astyanax, qu'elle avait eu d'Hector, n'est plus : la cruelle loi du vainqueur l'a condamné à périr sur les remparts d'Ilion. Hermione, l'épouse de Néoptolème, n'a pas d'enfant; jalouse d'Andromaque, elle est résolue, en l'absence du roi, à faire périr Molossus. Mais Andromaque a su dérober l'enfant à ses recherches; elle a envoyé un messager à Pélée, aïeul de Néoptolème; elle-même est venue chercher un asile dans le temple de Thétis, d'où nul n'a le droit de l'arracher. Bientôt, hélas! nouvelles angoisses, Molossus est découvert; il va mourir si sa mère ne consent à quitter les autels de la déesse et à se livrer à ses persécuteurs. La réponse d'Andromaque est un de ces cris de l'âme dont Euripide a le touchant secret : « Non, s'écrie-t-elle, il ne périra pas pour racheter mes jours misérables. Voyez! je quitte l'autel, je me livre en vos mains; vous pouvez me tuer, m'égorger, me charger de liens, entourer mon cou du nœud fatal... »

Ménélas, père d'Hermione, avec une férocité brutale, s'empare de la mère et du fils : « O mon époux! ô fils de Priam! s'écrie Andromaque, si ta main, si ta lance pouvaient combattre pour moi! » Ce souvenir d'Hector, à un tel moment, est plein de grandeur et de délicatesse. Enfin le vieux Pélée apparaît soudain, délivre les victimes, non sans avoir disputé longtemps avec Ménélas. Hermione, craignant le ressentiment de son époux, s'enfuit avec Oreste; celui-ci, par un habile complot, ménage le meurtre de Néoptolème, dont le récit termine la pièce.

2° COMPARAISON AVEC L'ANDROMAQUE DE RACINE. — Racine a su donner à cette tragédie d'*Andromaque* de nouvelles beautés; Euripide, d'ailleurs, n'a pas été son seul modèle; Homère et Virgile lui ont fourni plus d'un trait. En substituant au fils de Néoptolème le propre fils d'Hector, Astyanax, que les Grecs n'ont pas encore ravi à sa mère, il a rendu plus pressantes les anxiétés maternelles; plus forts sont par là même les liens qui unissent Andromaque à son premier, à son unique époux. Ainsi, tout grandit dans l'Andromaque moderne; elle s'élève à la hauteur des vertus chrétiennes et ressemble, selon l'expression de Fontanes, à ces veuves des premiers siècles, toujours vêtues de deuil et indifférentes à tous les spectacles du monde. « Ce caractère de la veuve d'Hector, ajoute l'illustre écrivain, en prenant les couleurs sévères du christianisme, devient plus pur et plus touchant que dans l'antiquité même. »

Iphigénie en Aulide. — 1° ANALYSE. — Agamemnon a quitté sa tente avant le jour; il paraît troublé et confie ses angoisses à l'un

de ses esclaves, un vieillard : les dieux demandent aux Grecs, arrêtés à Aulis par le calme des vents, le sacrifice d'Iphigénie. Il a dû céder aux prières de Ménélas et a convoqué sa fille, sous prétexte de l'unir à Achille; mais l'amour paternel l'emporte; il remet au vieillard une lettre dans laquelle il ordonne à son épouse de retenir auprès d'elle Iphigénie.

Ménélas, toujours violent et cruel, surprend le secret du messager et vient adresser à Agamemnon de sanglants reproches. Au fort de la querelle, on annonce l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie au camp des Grecs. La joie naïve, les tendres caresses de la jeune fille charment et torturent en même temps le malheureux père; il ne peut que pousser des exclamations entrecoupées : « Heureuse ignorance, que je te porte envie!... Donne-moi ta main, ma fille; donne-moi un baiser bien doux et bien amer... Je pleure en t'embrassant. » Bientôt Achille apprend qu'on s'est joué de lui et qu'on a supposé, sans qu'il en connaisse le motif, son alliance prochaine avec Iphigénie; le vieil esclave achève de lui tout révéler, ainsi qu'à Clytemnestre; Achille promet de défendre l'innocente victime.

Agamemnon, se voyant trahi, cherche à peine à se justifier des reproches de son épouse, qui lui fait entrevoir dans un sombre avenir le châtiment de sa cruauté. Quant à Iphigénie, elle n'a sur les lèvres que de filiales supplications : « O mon père, ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière... La première, je t'appelai du nom de père; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses... » Prières inutiles; l'oracle a parlé, et Achille lui-même est impuissant à retenir l'armée mutinée. Alors, grandissant en présence d'un danger inévitable, Iphigénie se sent prête à voler au-devant de la mort : « Je me donne à la Grèce, s'écrie-t-elle; immolez-moi, guerriers, et, couverts de mon sang, courez renverser Troie! »

Un calme solennel préside aux adieux de Clytemnestre et de sa fille; sous l'empire des grandes douleurs, la nature est comme anéantie, et les poètes grecs excellent à se garder de toute exagération dans ces scènes où les faits parlent suffisamment. Un récit plein d'élévation retrace la lutte suprême; Iphigénie a traversé avec fierté les rangs des Grecs, s'est approchée de l'autel de Diane, et tandis que son père se voilait la face pour cacher ses larmes, et que Calchas s'apprêtait à la frapper, la déesse l'a dérobée aux regards, laissant à sa place une biche mystérieuse.

2° Comparaison avec l'Iphigénie de Racine. — « Racine, dans son *Iphigénie*, a suivi de très près Euripide; quelques changements toutefois lui ont paru nécessaires pour s'accommoder aux mœurs de son siècle. Il a écarté Ménélas, caractère égoïste, indigne de réclamer contre Agamemnon, et l'a remplacé par Ulysse, qui, n'ayant d'autre intérêt que celui de tous les Grecs, est bien plus

autorisé à combattre la résistance du père d'Iphigénie. Il a mis plus de force dans le rôle de Clytemnestre et poussé plus loin le combat qu'elle livre en faveur de sa fille. Le rôle d'Ériphile, captive d'Achille, que Racine a créé, lui a permis de substituer aux données de la fable un dénouement plus conforme à la scène française : c'est Ériphile et non Iphigénie que désigne l'oracle, et cette mort semble d'ailleurs le châtiment mérité d'une coupable trahison. » (D'après *La Harpe*.)

L'Achille de Racine est plus passionné; son Agamemnon plus majestueux, plus roi que celui d'Euripide : on sent que la simplicité grecque, transportée à Versailles, a dû perdre ses allures naïves et familières pour se conformer à l'étiquette de la cour. Mais si la diversité des époques a nécessité ces différences, ce n'en est pas moins, pour Euripide, un avantage incontestable que d'avoir balancé de si près, dans cette tragédie, la gloire d'un poète tel que Racine.

Iphigénie en Tauride. — La fille d'Agamemnon, soustraite par Diane au glaive des sacrificateurs et transportée en Tauride, sert la déesse, comme prêtresse, dans son temple. Oreste, frère d'Iphigénie, accompagné de Pylade son ami, aborde sur cette côte inhospitalière afin d'enlever la statue de Diane, entreprise de laquelle dépend la fin des maux qui l'accablent. Découverts par des bergers, les deux fugitifs sont condamnés, selon les lois du pays, à être immolés sur l'autel de la déesse; le soin de préparer les victimes est confié à Iphigénie; on les lui amène. Apprenant que ces étrangers sont Grecs, elle veut épargner l'un des deux et lui remettre un message pour Argos.

Les scènes qui retracent la lutte de dévouement entre Oreste et Pylade, pour savoir lequel des deux sera épargné; celles qui amènent la reconnaissance du frère et de la sœur sont extrêmement touchantes; ces situations sont le triomphe d'Euripide. Enfin tous trois parviennent à s'enfuir, emportant la statue de Diane. (M. C., 25.)

L'Hippolyte d'Euripide a inspiré la *Phèdre* de Racine. Dans la tragédie grecque, Hippolyte est le héros principal; c'est sur lui que roule tout l'intérêt. Accusé faussement par Phèdre, sa belle-mère, Hippolyte trouve en la déesse Diane une protectrice et une vengeresse; au moment où il va expirer sous les yeux de Thésée son père, elle proclame son innocence et amène une solennelle réconciliation.

Dans la pièce française, Phèdre domine tous les autres personnages; la peinture de ses passions et de ses remords la met au premier plan; Hippolyte n'est plus ce chasseur rude et sauvage qu'Euripide nous avait montré, mais un prince poli, élégant. — Avouons d'ailleurs que, chez le poète français comme chez le poète grec, ces tableaux trop fidèles des faiblesses du cœur font

descendre la tragédie des hauteurs où Eschyle et Sophocle l'avaient portée.

Médée. — Médée égorgeant ses enfants pour punir l'infidélité de Jason a inspiré à Euripide une de ses plus parfaites compositions. Le plan de cette pièce est habilement conçu, et les caractères y sont bien dessinés. Le monologue de Médée, sur le point de consommer cet horrible sacrifice, est l'expression la plus pathétique de l'amour maternel combattu par une implacable jalousie. Jason, méprisable à tant de titres, captive cependant l'émotion par la véhémence de sa douleur.

Cette fois, Euripide n'a rencontré de rival, parmi ses nombreux imitateurs, ni chez les anciens ni chez les modernes. Non seulement la poésie s'est emparée de ce sujet, mais la peinture et la sculpture ont aimé à s'en inspirer, et le grand nombre d'artistes grecs qui l'ont traité montre à quel point la pièce d'Euripide était goûtée de ses compatriotes. Ils se sont efforcés de rendre sur la toile ou le marbre les traits de cette terrible Médée, attirant et repoussant tour à tour ses innocentes victimes, et laissant les larmes de la tendresse maternelle inonder son visage, que la colère anime en même temps.

Jugement sur Euripide.

1° Euripide a abaissé le côté moral de la tragédie. — La carrière dramatique d'Euripide correspond à cette période de repos et d'enivrement qui suivit les guerres médiques ; plus jeune que Sophocle, ce poète n'avait pas été, comme lui, témoin des hauts faits d'armes par lesquels Athènes avait acheté la gloire dont elle se voyait entourée. Euripide ne connut que l'abus de la victoire : l'orgueil qui des grands descendit jusqu'au peuple, la décadence des mœurs, les luttes intestines d'où sortit la guerre du Péloponèse, si funeste aux Athéniens. Le théâtre, intimement lié, comme nous l'avons vu, à toutes les institutions nationales, se ressentit de ce nouvel état de choses, et l'on peut dire que le nom d'Euripide marque une profonde *révolution dans l'art dramatique*. Si quelques-unes de ses pièces, son *Iphigénie en Aulide,* par exemple, semblent modelées sur celles de Sophocle, il faut bien reconnaître que ce ne sont là que de rares exceptions et que le système de ces deux poètes diffère complètement.

Euripide, sacrifiant à son époque, abaissa le côté moral

de la tragédie et l'engagea dans une voie funeste, pour laquelle elle n'avait point été créée. Le sentiment religieux n'est plus aussi profond chez ce poète philosophe que chez ses devanciers ; ses dieux ne sont que des hors-d'œuvre et des moyens de dénouement : *Deus ex machina*. De là, le défaut d'unité de la plupart de ses compositions ; en effet, supprimer le fondement religieux dans les traditions grecques, c'était en ébranler toutes les parties. Aussi, pour initier le public aux changements qu'il se permettait, Euripide fut-il obligé d'avoir recours à des *prologues* dans lesquels un des personnages de la pièce, ou quelque divinité, exposait le sujet, faible correctif qui rapproche la tragédie du genre épique. Le *chœur* fut conservé par Euripide comme une nécessité, et plutôt pour relever la pompe du spectacle que pour concourir à l'action par un rôle véritable ; il arrive même parfois que ses chants s'écartent du sujet et en sont comme indépendants.

2° Euripide poète pathétique. Ses personnages. — Le *but* qu'Euripide se propose avant tout, c'est d'*inspirer la pitié* et d'*émouvoir les cœurs;* il excelle dans l'emploi du pathétique et ne manque jamais l'occasion de produire de grands effets, même au détriment des principes de l'art et de la morale, que Sophocle a toujours respectés. Toutefois ce côté défectueux de ses œuvres, considérées dans leur ensemble, ne doit pas faire oublier mille beautés de détail auxquelles se laissèrent prendre ses contemporains ; nul n'a su comme lui peindre les tristesses de l'âme, les troubles du remords, ou encore l'enthousiasme d'un beau dévouement, les grâces naïves de l'enfance, les charmes de l'amitié. C'est le *tragique des tragiques,* selon l'expression d'Aristote.

Ses *personnages* sont appropriés au système dramatique qu'il a créé ; ce ne sont plus des demi-dieux ou des héros élevés au-dessus des faiblesses humaines : « Ils ont quitté le cothurne, dit Schlegel, et marchent tout simplement sur la terre. » Ce qui revient au mot de Sophocle : « Euripide peint les hommes tels qu'ils sont. » La misère en haillons, la faim, la maladie, aussi bien que les plaies morales, rien ne répugne à la muse d'Euripide : ces personnages avilis

excitaient la verve caustique d'Aristophane, son implacable ennemi. Les rôles féminins, qui exigent moins de force et plus de sensibilité, sont aussi ceux qu'Euripide a le mieux réussis : Iphigénie, Andromaque, Polyxène, Alceste et tant d'autres sont des modèles achevés que les modernes ont copiés à l'envi ; c'est là sans doute pour le poète grec une gloire très réelle.

3° **Harmonie de son style.** — Le style d'Euripide, plein de grâce et d'élégance, couvre en partie les défauts que nous avons signalés dans ses œuvres. Cette poésie harmonieuse, bien qu'un peu molle et efféminée, charmait à tel point les Grecs, qu'après la malheureuse expédition de Sicile, une foule d'Athéniens touchèrent le cœur des Siciliens en chantant quelques vers d'Euripide, et lui durent ainsi leur salut. Plus tard, cette même poésie préserva Athènes d'une destruction complète. Lors de la prise de cette ville par Lysandre, un musicien de Phocée ayant chanté en présence des vainqueurs quelques passages du chœur d'*Électre*, ceux-ci, émus et touchés, consentirent à épargner une ville qui avait produit de si grands hommes et de tels chefs-d'œuvre.

Résumé sur Eschyle, Sophocle et Euripide.

Aucune contrée, aucun siècle ne vit jamais, réunis en même temps, trois poètes tragiques d'un tel mérite ; chacun eut sa mission à remplir, selon le caractère particulier de son génie. Sophocle a résumé en trois mots énergiques la tâche accomplie par lui-même et par ses deux émules : *Eschyle*, dit-il, *a peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; je les ai peints tels qu'ils devaient être ; Euripide les peint tels qu'ils sont.* Ce jugement est d'une grande profondeur et d'une parfaite justesse.

On s'est plu à établir des rapprochements entre les trois grands tragiques grecs et les trois plus célèbres tragiques français : Eschyle a été comparé à Corneille, Sophocle à Racine, Euripide à Voltaire. Le célèbre critique Schlegel a même trouvé des points de ressemblance entre les poètes grecs dont nous parlons et les sculpteurs remarquables qui

ont fleuri à la même époque : Phidias, fort et sublime, lui représente Eschyle ; Polyclète, si harmonieux dans ses proportions, lui rappelle Sophocle ; Lysippe, moins idéal et plus humain, le fait songer à Euripide.

Du reste, les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide étaient, aux yeux des Athéniens, des monuments non moins précieux que ceux de leurs artistes. Une copie exacte de leurs tragédies était déposée aux archives de l'État et confiée à la garde d'un des premiers magistrats de la république[1].

Art. 2. — Comédie.

I. Origine de la comédie. — La comédie naquit après la tragédie ; elle se rattache, comme celle-ci, aux courses du cortège de Bacchus, non plus toutefois dans les villes, mais dans les campagnes. Son nom même indique son origine ; il vient d'un mot grec qui signifie *canton.* Longtemps elle conserva ces allures primitives et promena à travers les bourgs sa licence effrénée et ses acteurs barbouillés de lie. Fixée enfin à la ville, elle demeura complètement séparée de la tragédie, et n'adopta que tard les perfectionnements dont Eschyle et Sophocle avaient doté la scène.

II. Caractère de la comédie grecque. Trois phases ou périodes. — La comédie grecque ne fut à ses débuts que la *satire en dialogue,* mais une satire violente et hardie : magistrats, généraux, philosophes, divinités elles-mêmes, tout fut immolé à la risée publique. Toutes les pièces étaient bien accueillies, pourvu qu'elles offrissent un spectacle réjouissant et fussent assaisonnées du sel attique. Le *chœur* joua d'abord, comme dans la tragédie, le principal rôle ; il comprenait diverses parties, de rythmes variés, où les traits satiriques n'étaient pas ménagés ; airs et paroles, d'un mode facile, se gravaient aisément dans la mémoire et devenaient des refrains populaires, peu agréables sans doute à ceux qui s'y trouvaient attaqués.

[1] Les noms des autres poètes tragiques de la Grèce pâlissent à côté de ces trois grands noms : nous croyons inutile de nous y arrêter.

Dans les intervalles que nous nommons entr'actes, les deux parties du chœur se réunissaient et se tournaient vers les spectateurs pour les entretenir du poète lui-même ou pour raisonner sur les affaires publiques : c'était la *parabase*. Tout était d'ailleurs plein de *personnalités* dans ce genre de représentations; les acteurs portaient le masque et le costume des personnages qu'ils jouaient, lesquels pouvaient ainsi se reconnaître sur la scène.

On distingue trois phases dans la comédie grecque : la *comédie ancienne*, la *comédie moyenne* et la *comédie nouvelle*. Cette dernière n'a de représentants que dans l'époque gréco-alexandrine.

§ I. — Comédie ancienne.

Ce que nous venons de dire s'applique surtout à la *comédie ancienne*, époque d'extrême licence, où les poètes avaient libre carrière et ne cherchaient qu'à divertir un peuple léger et moqueur. Les magistrats, bafoués eux-mêmes. ouvrirent enfin les yeux sur ce désordre. Vers l'an 400, au moment où la liberté publique expirait à Athènes, sous le gouvernement des Trente tyrans, il fut défendu aux poètes comiques de représenter sur la scène des événements du temps, de nommer des personnes vivantes et de faire usage des parabases : la comédie ancienne avait vécu.

Épicharme, *Cratinus*, *Eupolis*, et surtout *Aristophane*, se sont illustrés dans cette première période ; il ne nous reste des trois premiers que de légers fragments et les titres de quelques-unes de leurs comédies.

ÉPICHARME vécut en Sicile, à la cour d'Hiéron. Il eut le mérite de donner le premier des règles à la comédie, d'en lier les diverses parties et de servir de modèle aux poètes athéniens.

CRATINUS, dont l'énergie, paraît-il, rappelait celle d'Eschyle, se distingua par l'âpreté de ses satires et la hardiesse de ses attaques.

EUPOLIS, contemporain et rival d'Aristophane, avait plus

de grâce et de douceur ; ses comédies étaient surtout politiques. Lucien les étudiait pour donner de la vie et du mouvement à ses dialogues.

ARISTOPHANE (...-386)

Ses principales comédies : appréciations.

L'année de la naissance d'Aristophane est incertaine ; il portait le titre de citoyen d'Athènes et possédait des biens à Égine, mais sa famille était issue de Rhodes. Qu'il soit né ou non à Athènes, il était Athénien dans l'âme et connaissait à fond le caractère de ce peuple, comme ses œuvres en témoignent. Il donna ses premières pièces vers l'an 427, au début de la guerre du Péloponèse ; les questions politiques qui se débattirent dans cette longue lutte défrayèrent largement la muse d'Aristophane. Il survécut à la prise d'Athènes et mourut vers 386.

Des cinquante-quatre comédies qu'il avait composées, onze seulement nous sont restées : LES ACHARNIENS, LES CHEVALIERS, LYSISTRATA, LA PAIX, — LES NUÉES, LES GUÊPES, LES OISEAUX, L'ASSEMBLÉE DES FEMMES, — LES GRENOUILLES, LES FEMMES A LA FÊTE DE CÉRÈS, PLUTUS.

Les Acharniens. — Cette pièce et les trois suivantes sont surtout politiques. Deux partis divisaient Athènes : l'un voulait continuer une guerre ruineuse, l'autre sollicitait la paix. Aristophane soutient ce dernier parti et s'efforce, sous un spirituel badinage, de le faire triompher.

Acharné était un bourg voisin d'Athènes, où l'on faisait le commerce du charbon ; aussi le chœur est-il composé de charbonniers. *Dicéopolis* (*la Cité ou le citoyen juste*) a fait une paix particulière avec Lacédémone et jouit d'une heureuse abondance, tandis que ses voisins, trompés par Cléon et Lamachus, subissent tous les maux de la guerre. De plaisants contrastes résultent de cette situation ; pendant que Dicéopolis apprête un joyeux festin, Lamachus se dispose à partir pour l'armée ; ici les soins culinaires, là le bruit des armes ; d'un côté les valets plument la volaille, de l'autre on fourbit les lances et les casques.

Au milieu des allusions politiques, le poète trouve moyen de lancer d'amères satires contre Euripide, qu'il attaquera plus ouvertement dans les *Femmes à la fête de Cérès* et dans les *Grenouilles*. Dicéopolis, compromis aux yeux de ses concitoyens, à

cause de ses relations avec l'ennemi, va trouver le poète tragique et le supplie de lui prêter quelques-uns des vieux haillons dont il affuble ses héros, afin qu'il puisse inspirer de la compassion aux Acharniens.

Les Chevaliers furent représentés la septième année de la guerre du Péloponèse (424). Le chœur était formé de *chevaliers*, classe distinguée des citoyens d'Athènes, que le poète mettait ainsi de son parti contre le peuple, auquel il allait faire la leçon. Les Athéniens avaient en effet confié une armée à Cléon, démagogue ignorant et incapable, que sa bonne fortune avait rendu victorieux, mais qui ne possédait aucune des qualités propres au gouvernement. Aristophane entreprit de le discréditer, et il l'attaqua dans cette pièce avec tant de violence, qu'aucun acteur ne voulut remplir ce rôle, ni aucun ouvrier confectionner le masque du démagogue, tant on craignait son ressentiment. Le poète dut jouer lui-même, le visage barbouillé de lie.

Un esclave corroyeur, qui n'est autre que Cléon, a capté la confiance de *Démos* (*peuple*), vieillard en enfance, et le trompe indignement. Démosthène et Nicias, voyant leur maître à la merci de cet intrigant qu'ils détestent, parviennent à lui opposer un charcutier, nommé Agoracrite, auquel ils persuadent qu'il a toutes les qualités nécessaires pour gouverner l'État. Après de longues discussions, Cléon est chassé; Démos, délivré de son oppresseur et soudain rajeuni, célèbre, par la voix du chœur, les gloires de sa jeunesse et rappelle les trophées de Marathon.

La Paix (420). — Cette pièce est encore une nouvelle tentative d'Aristophane pour hâter la fin de la guerre. Le vigneron Trygée escalade le ciel sur un escarbot, afin de consulter les dieux au sujet des maux qui affligent la Grèce. Mercure lui montre la Guerre, prête à broyer les villes grecques dans un immense mortier, tandis que la Paix est enchaînée au fond d'une caverne. Trygée se dispose bravement à délivrer la captive; tous les peuples de la Grèce viennent l'aider dans cette tâche; chacun s'y applique selon son caractère et ses dispositions. Enfin la Paix est libre; l'abondance et la joie renaissent partout; seuls les armuriers réclament et se disent ruinés.

Les Nuées. — Dans cette comédie et dans les suivantes, le poète s'égaye aux dépens des institutions et du gouvernement de l'État; il critique les sophistes et les gens de lettres, spécialement Euripide.

Les Nuées rappellent le nom de Socrate, qui s'y trouve mêlé avec assez peu de respect. On prétend qu'Aristophane n'avait pas en vue de décrier l'illustre philosophe, dont la doctrine n'était pas encore suspectée, et qui vint sans crainte assister à la représentation, persuadé que la plupart des traits du Socrate comique ne lui étaient pas applicables. Cependant il est difficile d'admettre

que cette pièce ait été complètement étrangère à la condamnation qui le frappait vingt-quatre ans plus tard.

L'un des principaux personnages, Strepsiade, ruiné par son fils, se résout à aller trouver Socrate, afin d'apprendre de lui le secret de se débarrasser de ses créanciers sans bourse délier. Il aperçoit le philosophe suspendu dans les nuées, entre ciel et terre, argumentant sur des riens ou prêchant au besoin le vol et l'impiété. Strepsiade, émerveillé, va chercher son fils Philippide et supplie le maître de lui enseigner les deux grands points de sa doctrine, le Juste et l'Injuste; on les voit paraître personnifiés; ils soutiennent une longue discussion, dans laquelle l'Injuste triomphe, bien entendu. Le fils de Strepsiade profite si parfaitement de la leçon, qu'il bat ses créanciers et ose faire subir le même traitement à son père.

Strepsiade, esprit vaniteux et borné, prenant des leçons de Socrate, aurait, dit-on, inspiré à Molière le *Bourgeois gentilhomme.*

Les Guêpes. — Ici, ce sont toutes les classes du peuple d'Athènes que le poète attaque par ses mordantes satires. *Philocléon*, le principal personnage, atteint de la manie de juger, qui l'a rendu presque fou, représente en effet les Athéniens, non moins épris de l'amour des tribunaux. Athènes, à cette époque, comptait six mille juges, près du tiers de sa population; tous les citoyens pouvaient aspirer à ces fonctions, il leur suffisait d'avoir atteint l'âge de trente ans; chaque séance leur valait trois oboles. Le peuple, oisif et curieux, se pressait en foule autour de l'enceinte réservée, sur les places publiques, à ces tribunaux qui siégeaient en plein air. On conçoit quels abus devaient résulter d'une telle organisation, où la justice était abandonnée à l'arbitraire et au caprice; aussi Aristophane, avec la liberté dont jouissaient encore les poètes comiques, fait-il rire le peuple à ses propres dépens.

Philocléon, gardé à vue par son fils qui veut le guérir de sa furieuse manie, tente de s'évader par la fenêtre et appelle à son aide les juges, ses confrères, qui se rendent au tribunal; ceux-ci sont travestis en guêpes et armés d'un aiguillon, emblème significatif. On discute sur le sort de Philocléon, qui accepte de juger, sans quitter sa demeure, tous les délits domestiques. Un chien vient de voler, dans la cuisine, un fromage de Sicile; aussitôt le coupable est assigné en bonne forme : le vieux juge l'absout par méprise; il est inconsolable, mais son fils l'engage à ne pas revenir sur sa décision. — Dans la seconde partie de la pièce, Philocléon change totalement, se jette dans mille désordres et présente enfin un tout autre caractère qu'au début. Ce défaut d'unité choque nos idées modernes sur l'art dramatique, et nous prouve que la comédie ancienne jouissait, sous ce rapport, d'une grande liberté. (M. C., 26.)

Racine, dans ses *Plaideurs*, a imité les *Guêpes* d'Aristophane; il y a mis beaucoup d'esprit, mais moins de naturel que le poète grec.

Les Oiseaux. — Cette comédie, pleine de tableaux burlesques, ne paraît pas avoir d'autre but que de flageller le charlatanisme, auquel le peuple athénien se laissait prendre aisément. Deux citoyens, Pisthétère et Évelpide, las des abus qui règnent à Athènes, fondent une république idéale dans les régions de l'air, domaine des oiseaux, auxquels ils s'associent. *Néphilococcygie (la ville des Nuées et des Coucous)* s'élève bientôt entre l'Olympe et la terre; à peine est-elle bâtie, que des aventuriers de tout genre y accourent : un poète, un devin, un géomètre, un crieur public se présentent successivement, et sont éconduits sans façon comme charlatans insignes. Les dieux eux-mêmes ne sont pas mieux traités; force leur est de capituler, et d'accorder pour épouse à Pisthétère la déesse Souveraineté.

Les Grenouilles (405) présentent, sous la forme dramatique, une piquante satire littéraire. Bacchus, voyant que ses fêtes ne sont célébrées que par de mauvaises tragédies, depuis qu'Eschyle, Sophocle et Euripide ne sont plus, descend aux enfers pour en ramener un de ses poètes favoris. Vêtu de la peau du lion et armé de la massue d'Hercule, il traverse le Styx, au bruit des coassements harmonieux des *grenouilles*, qui ajoutent un nouveau burlesque aux poltronneries du pauvre dieu. Grand émoi dans le royaume de Pluton : Euripide, le dernier venu, dispute le trône de la tragédie à Eschyle, qui en avait joui jusqu'alors. Le dieu des enfers propose un débat en règle, et invite Bacchus à en être le juge. Les deux poètes sont mis aux prises; ils s'attaquent mutuellement avec une verve inépuisable.

Euripide reproche à Eschyle *ses grands mots ronflants, ampoulés et boursouflés, véritables épouvantails qui étonnaient les spectateurs :* lui-même en forge à plaisir, pour donner plus de couleur à son accusation. Il trouve les tragédies de son adversaire languissantes, sans action; il parodie ses chœurs.

Eschyle, sur un ton plus solennel, accable Euripide au sujet de ses inutiles prologues, qu'il dénature finement; il se moque de son langage raffiné, de ses subtilités philosophiques, et ne voit en lui « qu'un arrangeur de niaiseries, un faiseur de mendiants, qui ne sait que coudre ensemble de vieux haillons. J'avais tout ennobli, lui dit-il, tu as tout dégradé ». Eschyle n'oublie pas de faire remarquer la supériorité des sujets qu'il a traités et condamne la licence d'Euripide par ces belles paroles : *Le poète doit jeter un voile sur le vice et se garder de le mettre au jour ou de le produire sur la scène. Le poète est à l'âge viril ce que l'instituteur est pour l'enfance; nous ne devons rien dire que d'utile.*

Enfin le juge doit se prononcer : on apporte une balance, et Bacchus se dispose « à vendre le génie poétique au poids comme

du fromage ». Les vers d'Euripide se trouvent être les plus légers; Eschyle est ramené sur la terre, laissant à Sophocle la première place et reléguant Euripide au troisième rang.

Plutus. — Cette comédie, représentée en 408 et reprise vingt ans plus tard avec quelques changements, est surtout remarquable en ce qu'elle offre comme une transition entre la comédie ancienne et la comédie moyenne : il s'y rencontre beaucoup moins de personnalités, la parabase a disparu et le chœur ne joue qu'un rôle secondaire.

Aristophane veut prouver que l'égalité des richesses n'est qu'une utopie. Chrémyle, citoyen d'Athènes, homme de bien, mais pauvre, rencontre un aveugle qu'il recueille chez lui : c'est Plutus, le dieu des richesses. Chacun souhaite sa guérison; on le conduit dans le temple d'Esculape, où il recouvre la vue; désormais les honnêtes gens seront seuls enrichis. Ici, la verve d'Aristophane trouve à s'exercer sur la cupidité de ses concitoyens. La Pauvreté réclame contre la guérison de Plutus, et prouve dans un ingénieux plaidoyer que les hommes lui doivent tous les biens; car, si chacun était riche, qui donc travaillerait pour les besoins de tous? Mais cette importune est éconduite, et l'on se consacre à l'envi au culte du dieu de l'or.

Jugement sur Aristophane.

1° Son système dramatique et ses personnages. — La comédie ancienne, qu'Aristophane semble personnifier, n'était qu'un lointain acheminement vers notre comédie moderne; aussi ne faut-il pas juger du *système dramatique* de ce poète d'après nos propres règles, mais en tenant compte de l'époque où il composa. On ne demandait alors au poète comique que d'égayer son auditoire; la fable et la conduite de la pièce étaient comptées pour peu de chose; une suite de scènes plaisantes en constituaient habituellement le fond. Aristophane n'alla guère au delà de ce programme; toutefois il excella dans cette gaicté simple et facile, dans ce dialogue vif, étincelant, semé d'ironie, qui faisait le principal mérite de ces sortes de pièces.

Ses *personnages,* comme nous l'avons vu, sont des hommes publics, des généraux, des magistrats connus de tous; quel intérêt ne devait pas offrir une telle mise en scène à des spectateurs aussi curieux, aussi portés à la critique que les Athéniens! Certains rôles sont remplis par des personnifications morales : le Juste et l'Injuste, la Paix,

l'Abondance, etc. D'autres ne sont que des créations fantastiques et burlesques ; c'est ainsi que les nuées, les oiseaux, les guêpes deviennent des personnages et rendent l'allégorie plus piquante et l'illusion des yeux plus comique.

2° But de la comédie chez Aristophane. — Sous ces dehors bouffons, Aristophane cache d'ailleurs un *but sérieux* qu'il ne cesse de poursuivre. Il se fait comme l'organe de cet esprit satirique qui était celui de son siècle, et, s'abritant sous le privilège dont jouissait la muse comique, il attaque à la fois les dieux et les hommes, la politique, la morale, les lettres ; partout il poursuit ce qui lui semble abus, faiblesse ou nouveauté dangereuse. Il verse à pleines mains le ridicule sur les dieux avilis du paganisme, Bacchus, Mercure et tant d'autres. Des dieux il descend aux simples mortels, qu'il épargne moins encore. Nous avons dit avec quelle liberté il immole sur la scène, à côté de gens décriés, des hommes d'un mérite incontestable : Socrate, Euripide, etc.

La *satire politique* tient une large place dans son théâtre ; partisan de la paix, adversaire déclaré de cette démagogie insolente qui régnait à Athènes, il donne au peuple souverain de rudes leçons, et sous des formes plaisantes et allégoriques lui fait toucher du doigt sa légèreté, sa vanité susceptible et crédule. Les affaires de la République se débattent ainsi sur la scène en même temps qu'à la tribune aux harangues ; ce tableau animé nous fait pénétrer plus avant dans tous les ressorts du gouvernement d'Athènes que ne le feraient les récits d'un historien. Aristophane ne nous dévoile pas avec moins de vérité les mœurs privées de son siècle, et il s'acquitte de cette tâche avec un *réalisme* révoltant, bien propre à nous montrer ce qu'était au fond cette civilisation païenne tant vantée, et même regrettée par certains modernes.

3° Mérite littéraire. — Quant au *mérite littéraire* de ce poète, Plutarque en juge sévèrement : « Son style, dit-il, est mêlé de disparates continuelles, élevé jusqu'à l'enflure, familier jusqu'à la bassesse, bouffon jusqu'à la puérilité. » Rollin ne lui a pas refusé ses éloges : « On admire en lui une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression,

en un mot, ce sel et cet esprit attiques que la langue latine même n'a pu jamais atteindre et qui se fait sentir dans Aristophane plus que dans aucun des auteurs grecs. Son talent particulier était la raillerie; personne n'a été plus propre que lui à saisir le ridicule dans les hommes qu'il voulait jouer, ni plus habile à le faire sentir aux autres et à le mettre dans tout son jour. Mais, pour en bien juger, il faudrait être de son temps. » Ajoutons que la poésie déborde de ses *chœurs,* où elle prend toutes les formes et s'adapte à tous les tons, depuis le chant de guerre et l'hymne religieux jusqu'à la simple chanson et aux gais refrains du laboureur. C'est sans doute cette facilité de talent qui avait inspiré à Platon ce pompeux éloge : *Les Grâces cherchant un sanctuaire indestructible trouvèrent l'âme d'Aristophane.*

A côté de ces qualités éminentes, Rollin signale deux défauts considérables : une basse *bouffonnerie* et une grossière *obscénité:* « On tâche inutilement d'excuser le premier par le caractère de ceux qui assistaient à ses pièces, dont le plus grand nombre était composé de pauvres, d'ignorants et de la plus basse lie du peuple, à qui pourtant il fallait plaire aussi bien qu'aux savants et aux riches... Les obscénités grossières, dont presque toutes les comédies d'Aristophane sont semées, ne reçoivent aucune excuse; elles montrent seulement jusqu'où allaient et le libertinage des spectateurs et la corruption du poète. »

§ II. — Comédie moyenne.

La *comédie moyenne* ne fut qu'une transition entre l'ancienne comédie et la nouvelle, ou comédie de mœurs; elle dura environ un demi-siècle et ne produisit aucune œuvre remarquable. Défense avait été faite d'introduire sur la scène aucune personnalité et de représenter des sujets politiques; mais le peuple ne pouvant renoncer au malin plaisir de critiquer ses maîtres, les poètes durent le satisfaire en éludant la loi et en donnant des aventures véritables et des portraits réels sous des noms supposés. La satire ne perdait

rien à ce déguisement, elle peignait si bien ceux qu'elle voulait atteindre que personne ne s'y trompait, et les applications n'en étaient que plus mordantes. On exploita le domaine de la littérature; on parodia les œuvres des poètes, des philosophes et des rhéteurs ; ou bien on composa, dans le genre du *Plutus* d'Aristophane, des allégories morales, en attendant qu'un écrivain de génie franchît le dernier pas qui séparait ce genre stérile et douteux de la vraie comédie. Ménandre réalisa ce progrès, comme nous le verrons dans l'époque suivante.

Antiphane de Rhodes et **Alexis de Thurium** sont les seuls poètes qui aient cultivé avec quelque éclat la comédie moyenne ; le second, surnommé le *gracieux,* était oncle de Ménandre, qu'il eut la gloire de compter au nombre de ses disciples. Quelques titres de leurs pièces ont seuls été conservés.

CHAPITRE III

HISTOIRE

Premiers historiens grecs ou logographes. — On pourrait dire que les premiers historiens grecs furent les poètes épiques et cycliques, qui embellissaient dans leurs récits les traditions des âges précédents. Le langage poétique ne le céda à la prose que vers le VIe siècle, alors que les peuples, désormais établis et organisés en corps de nations, sentaient le besoin de consigner pour la postérité les faits importants auxquels eux ou leurs ancêtres s'étaient trouvés mêlés. C'est ainsi que chaque État eut ses LOGOGRAPHES, comme on nomma d'abord les historiens ; ils recherchaient les généalogies des familles illustres, transcrivaient les

traités, recueillaient les inscriptions des temples ou des monuments profanes, composaient enfin des sortes d'archives, sans méthode et sans liaison. C'étaient tout au plus des matériaux que devait utiliser la véritable histoire.

Hérodote eut la gloire d'entreprendre le premier cette œuvre de génie et de mériter ainsi le titre de *Père de l'histoire; Thucydide* et *Xénophon* vinrent ensuite, et apportèrent chacun de nouveaux perfectionnements.

HÉRODOTE (484-406)

I. Biographie. — Hérodote naquit en 484 à Halicarnasse, ville de Carie, sous la reine Artémise; il appartenait à une famille distinguée, qui donna les plus grands soins à son éducation. Son oncle Panyasis était un poète célèbre; lui-même se nourrit avidement de la lecture des logographes, alors fort estimés : bientôt il souhaita les imiter. Mais, au lieu de s'en tenir aux ébauches et aux fragments épars de ces premiers historiens, il conçut le projet d'une Histoire universelle, œuvre jusqu'alors inouïe et hérissée de difficultés. Pour en amasser les matériaux et pour perfectionner ses connaissances, il entreprit de longs voyages et visita successivement la Grèce, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, observant avec soin les mœurs, la religion, les usages des peuples, questionnant les hommes instruits, recueillant enfin tout ce qui pouvait donner à ses récits plus de charme et d'intérêt. Il reçut des prêtres d'Égypte, si renommés pour leur science, de précieuses notions sur cette contrée dont il nous a donné la plus exacte description.

De retour à Halicarnasse, Hérodote trouva le tyran Lygdamis, petit-fils d'Artémise, en possession du souverain pouvoir : ayant tout à craindre de ce prince, ennemi déclaré de sa famille, il se retira à Samos. Là, il apprit à fond le dialecte ionien et commença la rédaction de son *Histoire*, tout en travaillant à l'affranchissement de sa patrie. Lygdamis fut en effet renversé du trône, mais une faction aristocratique s'empara du gouvernement et perpétua l'anarchie. Réduit à s'exiler de nouveau, Hérodote se rendit à Olympie, où il lut à l'élite de la Grèce, alors assemblée

pour les célèbres jeux, quelques fragments de son grand ouvrage; cette lecture ravit tellement ses auditeurs, qu'ils donnèrent à chacun des livres de cette Histoire le nom d'une des neuf Muses.

Non content de ces premiers succès, Hérodote, poursuivant ses voyages dans l'intérieur de la Grèce, travailla, encore pendant douze années à perfectionner son œuvre, dont il fit une nouvelle lecture à Athènes durant la fête des Grandes Panathénées[1]. Les Athéniens lui prodiguèrent les plus magnifiques éloges et lui firent présent de dix talents. Peut-être eussent-ils réussi à le retenir dans leur ville, si le désir de s'instruire toujours plus ne l'eût porté à suivre une colonie grecque qui se rendait à Thurium, dans la Grande-Grèce; c'est là qu'il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans.

II. L'œuvre d'Hérodote. — Les Histoires d'Hérodote, renfermées en neuf livres, ont pour objet principal la grande lutte des Perses contre les Grecs, c'est-à-dire les *guerres Médiques;* elles embrassent un espace de cent vingt années, de 595 à 475 av. J.-C.

Les quatre premiers livres servent comme de préambule au drame imposant qui se déroule dans cette lutte de l'Orient contre l'Occident : on y voit la prospérité croissante de la Perse sous les règnes de *Cyrus,* de *Cambyse,* de *Darius.* Chacun de ces noms rappelle des peuples vaincus et subjugués : *Lydiens, Mèdes, Égyptiens, Scythes,* dont Hérodote trace en passant l'histoire et dont il décrit les lois, les usages, la religion, etc. — Le cinquième livre traite surtout de la Grèce et des causes qui armèrent la Perse contre cette nation; l'*incendie de Sardes* ouvre les hostilités. — Enfin les quatre derniers livres sont remplis par ces mémorables événements qui ont porté si haut la gloire de la Grèce : victoire de *Marathon,* invasion de *Xerxès,* ses défaites à *Salamine,* à *Platée* et à *Mycale.* (M. C., 27.)

III. Jugement sur Hérodote. — **1° Le poète dans l'historien.** — Hérodote fut poète en même temps qu'historien :

[1] *Panathénées,* fêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve.

poète épique et dramatique. Le plan de son ouvrage semble conçu à la façon de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* l'unité du sujet se maintient au milieu d'une agréable diversité et malgré les nombreuses digressions dans lesquelles l'auteur paraît s'égarer.

Cette unité, Hérodote l'a trouvée dans la lutte déjà vieille de l'Orient contre l'Occident. Homère et les poètes cycliques en avaient célébré les premières phases : pour lui, les guerres médiques en seront comme la promulgation, et il groupera autour de ce centre d'action tous les faits contemporains. Son plan, par là même, sera plus vaste que celui du chantre d'Achille et d'Ulysse, puisqu'il embrassera, non plus seulement un épisode d'une guerre célèbre, mais une période importante de l'histoire de l'humanité. D'ailleurs, le souffle épique ne lui fera pas défaut, grâce à ce caractère héroïque que l'idée principale imprime à toute son œuvre : Hérodote, a-t-on pu dire avec raison, c'est *Homère historien.*

Son génie fait plus encore, et lui révèle dans l'histoire comme un *drame* immense où s'agitent les destinées des hommes. Telle, en effet, nous apparaît encore l'œuvre d'Hérodote : rois et peuples sont comme les acteurs de cette grande tragédie; il nous montre, dans les vicissitudes des dynasties et des empires, l'action d'un destin vengeur qui châtie la vanité ou le crime et qui se plaît à mettre la vertu aux prises avec l'adversité. Si l'ensemble de l'ouvrage est dramatique, les détails ne le sont pas moins : qu'on lise la chute de Crésus, son entretien avec Solon, l'histoire de Polycrate ou quelque récit de bataille, partout on sent la vie et le mouvement; l'auteur a disparu pour laisser les personnages parler et agir.

2° Véracité de l'historien; son talent de conteur. — Mais si Hérodote est poète, il est avant tout historien : c'est lui qui a élevé l'histoire à la dignité d'un art et qui a enseigné aux Grecs à chercher dans le récit des événements passés des leçons pour l'avenir. *Hérodote d'Halicarnasse,* dit-il au début de son ouvrage, *raconte ce qu'il a appris, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que les faits grands et merveilleux accomplis*

tant par les Grecs que par les barbares ne restent pas sans gloire.

Ses nombreux voyages, ses patientes observations ne permettent guère de mettre en doute sa *véracité*. Plutarque, il est vrai, et quelques auteurs anciens semblent la suspecter : la critique moderne a fait tomber ces injustes accusations, et montré qu'Hérodote avait plutôt devancé son siècle par l'étendue de ses connaissances ; de sorte que certains faits, traités autrefois de fables, ont été confirmés par les progrès de la science.

Le *style* d'Hérodote est *abondant*, parfois même *diffus ;* il emprunte au dialecte ionien quelque chose de *naïf* qui plaît, et qui n'enlève rien à la gravité de l'historien. Ses descriptions sont vives et pittoresques ; ses narrations ont un charme exquis : il s'y oublie volontiers et ne semble jamais pressé de finir. Il ressemble à nos vieux chroniqueurs ; ce n'est pas encore l'historien politique, c'est un *conteur* aimable et attachant.

THUCYDIDE (471-395)

I. Biographie. — Thucydide comptait parmi ses ancêtres Miltiade et des rois de Thrace ; il naquit à Halimonte, bourg de l'Attique, en 471. A l'âge de quinze ans, ayant entendu Hérodote lire son Histoire devant la Grèce assemblée, il fut tellement frappé de la beauté de ce travail, qu'il entra dans un transport d'enthousiasme et versa des larmes avec abondance. Hérodote, s'en étant aperçu, prédit la brillante destinée qui attendait cet enfant. Dès lors, porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques ; il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires, qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, prit de l'emploi dans les armées et fit quelques campagnes. Pendant la guerre du Péloponèse, il fut chargé de secourir Amphipolis, ville de grande importance assiégée par les Lacédémoniens ; la ville étant prise lorsqu'il arriva, les Athéniens lui firent un crime de ce retard et l'exilèrent.

Il se retira dans la Thrace, où il possédait de riches mines d'or.

Cette disgrâce ne fut pas sans profit : Thucydide la fit servir à la préparation du grand dessein qu'il avait formé de composer l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*. Il employa tout le temps de son exil, qui dura vingt ans, à recueillir avec le plus grand soin les matériaux qui lui étaient nécessaires.

Après que Thrasybule eut chassé les Trente tyrans, il fut permis aux exilés de rentrer à Athènes; Thucydide revint dans sa patrie : ce fut alors qu'il composa son histoire. On croit qu'il survécut encore treize ans à son retour de l'exil. Il mourut âgé de plus de soixante-seize ans, selon quelques-uns à Athènes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athènes. Plutarque dit que de son temps (140 ap. J.-C.) on montrait encore le tombeau de Thucydide, dans le monument même de la famille des Cimons.

II. Histoire de la guerre du Péloponèse. — Thucydide a laissé, en huit livres, l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*. Cette guerre avait duré vingt-sept ans (431-404); mais il ne la conduisit que jusqu'à la vingt et unième année : encore le dernier livre, moins parfait que les précédents, est-il d'une authenticité douteuse.

Cet ouvrage, abandonné, dit-on, à des héritiers ignorants, eût péri sans les soins de Xénophon, qui le fit publier. Les deux premiers livres retracent, avec les origines de la Grèce, les causes de la guerre du Péloponèse; la principale fut la *rivalité* jalouse *de Sparte et d'Athènes*. Puis l'auteur entre dans son sujet proprement dit, suivant année par année le cours des événements, et partageant même chaque année en deux saisons, l'été et l'hiver : méthode fastidieuse et monotone qu'un talent supérieur peut seul faire accepter. (M. C., 28.)

III. Jugement sur Thucydide. — 1° Thucydide historien politique et impartial. — Avec Thucydide, l'*histoire* devient *politique et savante*. Il ne s'agit plus pour cet écrivain d'orner les récits et de dramatiser les événements : l'amour de la vérité, qui semble être sa passion, le préoccupe avant

tout. « L'absence des fables, dit-il dans la préface de son *Histoire,* rendra mon récit moins agréable à entendre; mais si ceux qui voudront y rechercher la vérité pour le passé et, autant qu'elle est permise à l'homme, une conjecture vraisemblable de l'avenir, jugent ce livre utile, je serai content. C'est ici un *monument à toujours,* non pas une pièce de concours ni une œuvre de circonstance. »

Thucydide possédait d'ailleurs toutes les qualités propres à la grande tâche qu'il s'était imposée : habile dans le maniement des affaires, il eût pu s'élever aux premières charges de la République; s'il dédaigna ces honneurs, il se servit du moins de ses talents administratifs pour pénétrer plus avant dans les secrets de la politique; aussi son Histoire est-elle devenue comme le *bréviaire des hommes d'État.* Un orateur anglais a même osé dire : « Il ne peut s'agiter dans les Chambres aucune question sur laquelle Thucydide ne fournisse des lumières. » L'empereur Charles-Quint estimait tellement cet auteur, qu'il le lisait sans cesse, jusque dans le cours de ses expéditions.

Toujours maître de lui, ne cherchant qu'à établir la vérité, Thucydide se tient dans une *impartialité* absolue et reste comme indifférent entre le mal et le bien, entre le crime et la vertu. « Il rapporte les faits sans les juger, dit J.-J. Rousseau, mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met sous les yeux tout ce qu'il raconte; loin de s'interposer entre les événements et le lecteur, il se dérobe : on ne croit pas lire, on croit voir. » Telle est l'impartialité de Thucydide, qu'elle semble lui faire oublier parfois qu'il est un Athénien exilé : il parle de ses ennemis sans manifester aucun sentiment personnel, sans que ses jugements soient influencés par les griefs qu'il peut avoir contre eux.

2° Mérite du style; sa concision. — Le style, chez ce grand écrivain, est à la hauteur des pensées qui lui communiquent quelque chose de *grave* et de *majestueux.*

Thucydide est si abondant, dit Cicéron, que chez lui le nombre des pensées égale celui des mots; et en même temps, il est si juste et si serré dans son style, qu'on ne sait si ce sont les mots qui ornent les pensées ou les pensées

qui ornent les mots. » Il est vrai que cette extrême concision dans laquelle il se renferme le rend parfois obscur et peu élégant; ce qui n'a pas empêché les anciens de l'étudier comme un parfait modèle. Démosthène, pour se le mieux approprier, le copia huit fois de sa main. Salluste et Tite-Live, chez les Latins, l'ont également choisi pour leur maître. — Thucydide a écrit dans le dialecte attique, à la fois si pur et si énergique.

3° Harangues de Thucydide. — L'Histoire de Thucydide renferme un grand nombre de discours et de harangues; la plupart des historiens anciens l'ont imité dans ces sortes de compositions que Voltaire appelle « de beaux défauts ». Sans doute, ces morceaux oratoires ne sont que de brillantes inventions de l'auteur; toutefois on regretterait qu'ils eussent été supprimés, tant ils sont vraisemblables et tant ils répandent de lumière sur les faits.

« Thucydide a des harangues véritablement *guerrières*, qui commencent, en quelque sorte, les combats qu'elles annoncent et qui retentissent déjà comme des coups portés à l'ennemi... Mais c'est dans les discours *politiques* que son talent brille avec plus d'éclat; c'est là qu'il nous montre combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son élocution facile et entraînante. Il nous transporte au milieu des assemblées où s'agitent les plus graves questions. Nous croyons entendre les orateurs, participer aux délibérations, donner nos suffrages avec les citoyens. Rien, en un mot, n'est capable de nous faire connaître les détails de la tribune d'Athènes comme ces immortels discours, qui font une partie très importante de l'Histoire de Thucydide. » (*L'abbé Henry.*)

4° Parallèle d'Hérodote et de Thucydide. — Voici comment *Cicéron*, en louant ces deux grands historiens, relève les traits qui les distinguent : « Il est remarquable, dit-il, qu'Hérodote et Thucydide, contemporains des sophistes qui avaient introduit dans la littérature un style fleuri, recherché, plein d'affectation, n'aient jamais donné dans ces frivoles ornements. Mais voici en quoi ils diffèrent et ce qui les caractérise plus particulièrement : l'un est semblable à un fleuve tranquille qui roule ses eaux avec majesté;

l'autre, à un torrent impétueux qui précipite ses ondes; quand il parle de guerre, il semble entonner la trompette. »

Quintilien porte à peu près le même jugement : « La Grèce, dit-il, a eu plusieurs historiens célèbres; toutefois on convient qu'il y en a deux fort au-dessus des autres et qui, avec des qualités différentes, ont acquis une gloire presque égale. L'un, concis, serré, pressant sa marche, c'est Thucydide; l'autre, doux, clair, étendu, c'est Hérodote... Le premier entraîne par la force; le second, par l'attrait du plaisir. »

XÉNOPHON (445-355)

I. Biographie. — Xénophon, le troisième des grands historiens grecs, naquit près d'Athènes, vers 445. Encore adolescent, il parcourait un jour les rues d'Athènes, lorsqu'un inconnu, barrant le passage avec son bâton, lui demanda où l'on pouvait acheter les choses nécessaires à la vie. « Au marché, répondit-il. — Et où doit-on chercher la nourriture de l'âme? » L'enfant hésitait à répondre. « Suis-moi, dit l'homme au bâton, et tu l'apprendras. » Socrate, car c'était lui, devint ainsi le maître de Xénophon, qui voua désormais à l'illustre philosophe la plus sincère vénération.

S'étant laissé entraîner par Proxène, son ami, à la cour de Cyrus le Jeune, il prit part à la bataille de Cunaxa (401); témoin de la détresse où se trouvait l'armée des Grecs, que le Persan Tissapherne avait trahie, il en accepta le commandement, et dirigea en général consommé cette *retraite des Dix Mille,* l'une des merveilles de l'antiquité.

De retour à Athènes, il apprit avec douleur l'inique condamnation dont Socrate venait d'être victime : voulant au moins venger une si chère mémoire, il publia les *Entretiens mémorables,* qui sont le plus bel éloge du maître et du disciple. Vers cette époque, ses relations avec Agésilas, roi de Sparte, portèrent les Athéniens à lancer contre lui une sentence de bannissement. Il se retira à Scillonte, en Élide, où il possédait de riches domaines; là, il passa de longues

années, partageant ses loisirs entre l'étude et les plaisirs de la chasse, qu'il aimait avec passion. Plus tard, ayant fait la paix avec ses concitoyens, il soutint leurs intérêts dans la guerre contre Thèbes; ses deux fils combattirent même à Mantinée.

L'un deux, nommé Gryllus, se distingua d'une manière particulière : l'histoire rapporte que ce fut lui qui blessa Épaminondas; toutefois il ne survécut pas longtemps à cette glorieuse action et périt dans la mêlée. La nouvelle en fut portée à son père pendant qu'il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs. Aussitôt il ôte ses couronnes et verse des larmes; mais lorsqu'on lui eut dit que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé le général ennemi, il reprend ses fleurs en disant : *Je savais que mon fils était mortel; sa gloire doit me consoler de sa mort.* Xénophon termina ses jours dans sa retraite de Scillonte, ou peut-être à Corinthe.

II. Ouvrages de Xénophon. — Les œuvres de Xénophon se divisent en quatre classes :

1° *Ouvrages historiques :* l'ANABASE OU RETRAITE DES DIX MILLE, livre dans lequel, comme César, il est l'historien de ses propres exploits; on y trouve, outre les détails historiques, de précieux documents géographiques et stratégiques; — LA CYROPÉDIE, histoire du grand Cyrus, que l'on peut comparer à notre *Télémaque;* Cicéron considère cet ouvrage comme un roman moral où Xénophon, sans se préoccuper de la vérité historique, trace le modèle d'un prince accompli; — LES HELLÉNIQUES continuent l'Histoire de Thucydide, dont Xénophon est loin d'égaler la profondeur.

2° *Ouvrages politiques :* ce sont, entre autres, deux traités sur la RÉPUBLIQUE DE LACÉDÉMONE et sur celle d'ATHÈNES, que l'auteur destinait à l'instruction de ses enfants.

3° *Ouvrages philosophiques :* LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE résument le côté pratique de la doctrine du grand philosophe et le justifient en même temps. LE BANQUET, l'APOLOGIE DE SOCRATE roulent sur le même sujet. L'HIÉRON présente, sous forme de dialogue, un parallèle

entre le bonheur dont jouit le sage et les soucis qui accompagnent le souverain pouvoir.

4o *Ouvrages didactiques,* agréables passe-temps de Xénophon sur la CHASSE, l'ÉQUITATION; on peut y ranger l'ÉCONOMIQUE, conseils sur la vie rurale et domestique. (M. C., 29, 30.)

III. Jugement sur Xénophon. — 1° Génie facile, plus varié que profond. — Xénophon, comme le montre la variété de ses ouvrages, eut un génie apte à tous les genres : dans tous il sut garder cette *perfection dans la mesure* qui, selon les critiques, est l'idéal du génie grec. « Qu'il raconte, dit Prévost-Paradol, la Retraite des Dix Mille, qu'il critique la constitution de son pays, qu'il défende la mémoire de Socrate ou qu'il devise sur la philosophie, c'est toujours avec cette grâce un peu négligée, avec cette mesure exquise de pensées et de style, avec cette douceur familière auxquelles est resté le nom d'*atticisme.* »

Comme historien, Xénophon a soin d'éviter la longueur d'Hérodote aussi bien que l'extrême concision de Thucydide; il se fait un genre à la fois simple et grand, dans lequel rien n'étonne et tout plaît. Ses récits offrent d'agréables tableaux ; s'il dépeint un camp, il montre « les groupes qui se forment, les cuisines qu'on installe, la fumée qui monte », etc.; s'il trace un portrait, celui de Cyrus, par exemple, il sait, au moyen de mille détails, le mettre dans tout son jour. Disons toutefois que ces esquisses, d'un fini achevé, n'ont ni la grandeur des tableaux d'Hérodote, ni la force des traits de Thucydide.

2° Le philosophe et l'écrivain. — La philosophie de Xénophon est pratique plutôt qu'abstraite; il possède à un haut degré le talent de rendre la vertu aimable : lui-même, par un ensemble de qualités exquises, a mérité l'estime et la vénération de tous les siècles. La douceur de son style, qui l'a fait surnommer l'*abeille attique,* est comme le reflet de son âme. « Quelles louanges, dit Quintilien, ne mérite pas cette douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation et que nul ne pourra jamais atteindre ! Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont composé son langage, et l'on pourrait lui appliquer ce que

l'on dit de Périclès : *que la déesse de la Persuasion résidait sur ses lèvres*. On cite encore le mot de Cicéron : *Il est plus doux que le miel; les Muses elles-mêmes ont parlé par sa bouche*[1].

CHAPITRE IV

ÉLOQUENCE

I. Premiers développements de l'éloquence grecque. — L'éloquence devait naître chez les Grecs, peuple si heureusement doué pour communiquer ses émotions : le talent de la parole exerça en effet parmi eux, dès l'origine, une influence considérable, comme leurs légendes mêmes en font foi. Cependant la véritable éloquence se développe et ne fleurit qu'au moment où se constituent les diverses républiques, celle d'Athènes en particulier[2]. Il est à regretter que les contemporains ne nous aient point transmis les discours par lesquels des hommes d'État tels que Solon, Pisistrate, Thémistocle, etc., entraînaient la multitude et opéraient de si grandes choses : l'art sans doute y était encore primitif; mais la force des convictions donnait à leur parole une puissance irrésistible.

A Périclès était réservé l'honneur d'ouvrir la plus brillante période de l'éloquence grecque. Athènes, plus qu'aucune autre cité, offrait un vaste champ à l'art oratoire; tandis que les intérêts publics se discutaient à la tribune

[1] Ces trois grands historiens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, ne sont pas les seuls qui aient illustré la Grèce à cette époque; on a conservé les noms de plusieurs autres; mais il ne reste de leurs œuvres que de rares fragments : parfois même le titre seul a été sauvé de l'oubli.

[2] Sparte, de race dorienne, ne fournit pas de grands orateurs. Ce peuple, au caractère franc et guerrier, qui ne permettait pas qu'on teignît la laine, méprisait de même la parole étudiée, apprêtée.

aux harangues, les causes judiciaires étaient débattues avec non moins d'éclat, soit à l'Aréopage, soit dans les dix autres tribunaux que possédait alors cette ville pour une population d'environ vingt mille citoyens. La multitude d'ailleurs se montrait difficile, et n'accordait pas son suffrage à un orateur quelconque. Eût-il proposé le salut de l'État, si un mot discordant, une locution vicieuse, un geste peu réglé, venaient à lui échapper, c'en était fait de son discours, que couvraient bientôt des sifflets moqueurs.

II. Rhéteurs et Sophistes. — Dès le VIe siècle, les *rhéteurs* tenaient école en Grèce; ils enseignaient l'art de persuader et d'émouvoir en employant toutes les subtilités du langage et toute la pompe des expressions. Ces maîtres habiles, qui captivaient la jeunesse d'Athènes, ne furent pas sans contribuer au progrès de l'éloquence : l'on peut même présumer que les grands orateurs, tels qu'Eschine et Démosthène, leur durent quelque chose de la perfection qui les distingue. Toutefois, donnant trop à la forme, argumentant sur de puérils sujets, ces brillants parleurs gâtaient dans son principe la véritable éloquence, qui consiste plus dans les pensées que dans les mots. Avides de réputation et de gain, ils profanaient l'art oratoire par d'indignes concessions; l'on a vu de ces rhéteurs-avocats soutenir en même temps le pour et le contre, et vendre à la fois des plaidoyers aux deux parties adverses.

A côté des rhéteurs, les *sophistes* discouraient sur la philosophie. Leur enseignement était orné de tous les charmes de la parole; ils ne cherchaient qu'à éblouir, prétendant tout savoir, tout démontrer. Rhéteurs et sophistes firent d'ailleurs cause commune et pervertirent si bien le goût de la jeunesse, qu'on la vit applaudir avec enthousiasme des discours vides de sens, mais savamment combinés, quitter les leçons de Socrate pour suivre celles de ces novateurs. En vain les hommes honnêtes, Xénophon, Platon, Socrate, qui devait être leur victime, protestèrent-ils contre de tels abus : la multitude, mobile et légère, préféra trop souvent leurs fallacieuses paroles à la véritable éloquence.

GORGIAS DE LÉONTIUM (485-378), qui de Sicile vint s'établir à Athènes, est le plus célèbre de ces rhéteurs-

sophistes. Il vit se presser à ses leçons tous les grands hommes de cette époque. Telle fut l'admiration provoquée par son harmonieux langage, qu'Athènes lui fit élever de son vivant une statue d'or qui fut placée dans le temple d'Apollon.

III. Apogée de l'éloquence grecque. Principaux orateurs du siècle de Périclès. — Tandis que les sophistes, par de dangereuses nouveautés, abaissaient le niveau de l'art et tombaient dans la déclamation, l'ancienne école, celle qui avait produit Solon et Thémistocle, donnait à Athènes, avec l'illustre *Périclès,* plusieurs orateurs de mérite. Puis, lorsque les calamités publiques commencèrent à fondre sur la Grèce, l'imminence du danger provoqua les sublimes élans de *Démosthène,* qu'aucune tribune, en aucun pays, ne surpassa jamais : c'est l'apogée de l'éloquence grecque.

Plutarque a conservé les noms des dix principaux orateurs attiques : *Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, Hypéride, Dinarque, Eschine* et *Démosthène.* Nous ne nous arrêterons qu'aux plus célèbres, après avoir dit quelques mots de *Périclès.*

Périclès (494-429). **Caractère de son éloquence.** — Périclès, né à Athènes, était fils de Xantippe, l'un des vainqueurs de Mycale; lui-même s'illustra dans plusieurs combats, et se fit aimer du peuple, qui croyait revoir en lui le grand Thémistocle. Néanmoins ses plus beaux succès furent ceux qu'il remporta par la force de sa parole. Il dut à cette mâle éloquence de se maintenir pendant quarante ans à la tête de ce peuple athénien si inconstant et si frivole : il avait le secret de le contenir dans sa fougue ou de réveiller sa torpeur.

Grandeur des pensées, éclat des images, vigueur des expressions, majesté de la tenue et du geste, tout concourait à faire de Périclès un orateur accompli; aussi la multitude étonnée ne trouvait-elle pas d'autre surnom à lui donner que celui du maître des dieux : « *L'Olympien,* dit un de ses contemporains, tonne, émeut, embrase la Grèce. *La persuasion réside sur ses lèvres.* » Il déployait une telle habileté pour se défendre contre ses adversaires, que

l'orateur Thucydide avait coutume de dire : *Quand je l'ai terrassé, il assure le contraire avec tant d'énergie, qu'il le persuade à tout le monde.* Cependant, même au plus fort de la discussion, il savait garder cette mesure et cette réserve qui donne à la parole son véritable ascendant. Connaissant le caractère de ses auditeurs : *Songe bien, Périclès,* se disait-il à lui-même en se rendant à la tribune, *que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

Aucun de ses discours n'a été conservé; tout au plus retrouve-t-on dans l'Histoire de Thucydide la substance de quelques-unes de ses harangues solennelles; mais le témoignage de ses contemporains, ratifié par tous les siècles, est une preuve assez éclatante du mérite extraordinaire de ce grand homme d'État, de cet ami des lettres qui, en faisant d'Athènes la première puissance politique de la Grèce, féconda dans son sein cet admirable mouvement littéraire et artistique justement nommé *siècle de Périclès.*

Lysias (459-380). — Lysias s'était formé aux leçons du célèbre Tisias, rhéteur sicilien dont Gorgias de Léontium avait été aussi le disciple. Lui-même enseigna la rhétorique à Athènes et composa plus de deux cents discours pour les clients qui lui confiaient leurs causes; il ne nous en reste que trente-quatre, avec des fragments de quelques autres. On remarque surtout son *Éloge funèbre* des guerriers morts en soutenant les Corinthiens contre Lacédémone.

« Lysias, dit Cicéron, était un écrivain d'une précision et d'une élégance extrêmes : déjà Athènes pouvait presque se vanter d'avoir un orateur parfait. » — « Il a, selon Quintilien, le style élégant et léger. S'il suffit à l'orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son style est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair et pur qu'à un grand fleuve. » Lysias, en effet, se distingue par la pureté de la diction plus que par la force des pensées.

Isocrate (436-338). — 1° BIOGRAPHIE. — Isocrate, fils

d'un riche fabricant d'instruments de musique, eut pour maîtres les plus fameux rhéteurs de la Grèce : Gorgias, Prodicus, Théramène ; il suivit également les leçons de Socrate. Une si belle éducation pouvait le conduire aux grandes charges publiques si sa timidité naturelle et la faiblesse de sa voix ne l'eussent empêché de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple. Il essaya de s'en dédommager en ouvrant une école de rhétorique où l'élite de la Grèce, attirée par ses talents, se pressa bientôt.

Le succès prodigieux de ses leçons permit à Isocrate d'amasser une fortune considérable ; mais, au milieu même de cette prospérité, il disait souvent : *J'enseigne la rhétorique pour mille drachmes : à qui m'enseignerait le moyen d'être hardi et d'avoir une belle voix, j'en donnerais volontiers dix mille.* Et vers la fin de sa longue carrière, toujours sensible à cette pénible impuissance : « Je suis tellement dépourvu, avouait-il, des deux qualités qui parmi nous ont le plus d'influence, que je ne connais personne à qui elles manquent autant qu'à moi ; ma condition est encore plus humiliante que celle des débiteurs de l'État : ils ont l'espoir de s'acquitter, tandis qu'il m'est impossible de changer de nature. »

Cette excessive timidité ne l'empêcha pas de montrer dans plusieurs circonstances une grande force de caractère. C'est ainsi qu'il osa reprocher aux Trente tyrans l'injuste condamnation de son maître Théramène, au risque d'être enveloppé dans sa disgrâce ; et que, le lendemain de la mort de Socrate, il parut en habits de deuil dans les rues d'Athènes, alors que ses amis eux-mêmes craignaient de se montrer. Cette fidélité dans l'affection avait pour principe ce grand amour du bien et de la vertu que respirent les écrits d'Isocrate : par là il mérite d'être placé au-dessus de tous les sophistes de son temps.

L'illustre rhéteur avait du crédit auprès du roi Philippe de Macédoine ; il en usa longtemps pour empêcher la guerre, toujours sur le point d'éclater. Affligé de la perte de la bataille de Chéronée, il se laissa, dit-on, mourir de faim, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

2° Ouvrages d'Isocrate. — Il reste de lui *vingt discours,*

parmi lesquels on remarque surtout les PANATHÉNAÏQUES, ou éloge d'Athènes, qui lui coûta quinze années de travail; le DISCOURS SUR LA PAIX, l'ARÉOPAGITIQUE et le DISCOURS A PHILIPPE.

3° ÉLOQUENCE D'ISOCRATE : GENRE BRILLANT ET FLEURI. — Il est difficile de mieux peindre le caractère de l'éloquence d'Isocrate que ne l'a fait Cicéron : « Ce genre d'éloquence est *doux, agréable, coulant,* plein de pensées fines et d'expressions harmonieuses; néanmoins il a été exclu du barreau et renvoyé aux académies, comme plus propre aux exercices de pur appareil qu'aux vrais combats. »

Isocrate n'est donc qu'un rhéteur, mais le premier des rhéteurs; il a employé son talent à exprimer des idées morales. On le regarde comme le plus parfait des *artistes en discours*. Toutefois ce continuel souci de la forme du langage et du choix harmonieux des mots paralyse, chez cet écrivain, la chaleur du sentiment; de là, une certaine monotonie qui, pour être élégante, n'en est pas moins réelle. Les Grecs ne s'en sont jamais plaints, tant ils étaient sensibles à cette perfection de leur langue : l'exemple d'Isocrate a même exercé sur eux une influence considérable : à partir de cet orateur, ils ont attaché une très grande importance à l'arrondissement des périodes et à l'harmonie du style.

— Tous ces orateurs, quelle qu'ait été leur gloire, s'éclipsent aux yeux de la postérité devant Eschine et Démosthène.

ESCHINE (389-314)

I. Biographie. — Eschine naquit à Cothoce, près d'Athènes, en 389, de parents pauvres et obscurs, selon le rapport de Démosthène, bien que lui-même se dît originaire d'une famille noble, exilée sous le gouvernement des Trente. Dépourvu des biens de la fortune, il s'appliqua d'abord aux exercices gymnastiques, puis embrassa la profession du théâtre, où il n'obtint que de médiocres succès. Sa véritable vocation lui fut révélée lorsque, remplissant les fonctions de greffier dans un tribunal, il se prit à ambitionner la

gloire des orateurs; dès lors il ne songea plus qu'à s'instruire, sous les plus habiles maîtres, dans l'art de la parole.

Il avait quarante ans lorsqu'il aborda la tribune : tels furent ses premiers succès, qu'on lui confia presque aussitôt les affaires les plus importantes. Envoyé en ambassade vers Philippe de Macédoine, il se laissa corrompre par ce prince, dont il embrassa secrètement les intérêts. Les soupçons que l'on en conçut donnèrent lieu à Démosthène de l'accuser : Eschine traîna ce procès en longueur, et par d'adroites menées gagna enfin sa cause. Dix ans après, il s'éleva lui-même contre son illustre rival, attaquant Ctésiphon, qui avait proposé de donner une couronne d'or à Démosthène en reconnaissance de ses grands services envers la République. Alors s'engagea entre les deux orateurs cette lutte célèbre, immortalisée par le *discours pour la couronne*. Eschine, vaincu, fut déclaré calomniateur et exilé, conformément à la loi.

Le lendemain de sa condamnation, comme il sortait de la ville, il aperçut Démosthène qui accourait sur ses pas. Craignant de sa part quelque mauvais dessein, il cherche à fuir ou à se cacher; mais Démosthène l'atteint, lui offre sa bourse et lui promet le crédit de ses amis pour s'établir où il lui plaira. Tant de générosité accable Eschine : *Comment*, s'écrie-t-il, *ne pas regretter une ville où je laisse de tels ennemis!*

S'étant retiré à Rhodes, il y ouvrit une école d'éloquence, et débuta, dit-on, par la lecture de son plaidoyer contre son adversaire. Dès les premiers mots, les applaudissements éclatent; on se demande comment il a pu être vaincu après un tel discours : *Vous cesseriez d'être étonnés*, s'écrie généreusement l'orateur, *si vous eussiez entendu parler Démosthène.* Puis, la lecture de ce chef-d'œuvre jetant les auditeurs dans une nouvelle admiration : *Qu'eussiez-vous donc fait, ô Rhodiens!* reprend Eschine, *si vous eussiez entendu rugir ce lion terrible?*

Eschine mourut à Rhodes, à l'âge de soixante-quinze ans.

II. Principaux discours. Caractère de son éloquence. — Il

nous reste trois discours d'Eschine : le DISCOURS CONTRE TIMARQUE, celui DE L'AMBASSADE et le DISCOURS CONTRE CTÉSIPHON. (M. C., 31.)

« Eschine, dit *Denys d'Halicarnasse,* n'a pas tant d'énergie que Démosthène; néanmoins il se signale par la *diction,* que tantôt il orne des plus nobles et des plus magnifiques figures, et tantôt il assaisonne des traits les plus vifs et les plus piquants. L'art et le travail ne s'y font point sentir : une facilité heureuse, que la nature seule peut donner, règne partout. Il est *brillant et solide;* il étend et il amplifie; souvent aussi il serre et il presse : de sorte que son style, qui au premier coup d'œil ne paraît que coulant et doux, se trouve, lorsqu'on vient à le regarder de plus près, énergique et véhément; en quoi Démosthène seul le surpasse. »

Eschine était doué de qualités éminentes : organe puissant, débit pathétique, facilité de geste. Que n'a-t-il joint à ces avantages extérieurs plus de loyauté de caractère! sa renommée eût peut-être égalé celle de Démosthène.

DÉMOSTHÈNE (385-322)

Détails biographiques.

Démosthène, *le prince des orateurs grecs,* naquit à Athènes, l'an 385. Son père, qui possédait une manufacture d'armes, le laissa orphelin à l'âge de sept ans : l'enfant eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs avides et intéressés; ceux-ci, ne songeant qu'à dilapider sa fortune, ne prirent aucun souci de son éducation. Le jeune Démosthène put cependant suivre les leçons d'Isocrate et d'Isée, et recevoir de ces maîtres habiles les principes de l'art oratoire. Ayant entendu, à l'âge de seize ans, un discours du célèbre Callistrate [1], il fut tellement ému des applaudissements prodigués à cet orateur, qu'il tourna dès lors toutes ses vues

[1] *Callistrate* jouit d'une grande réputation comme orateur, surtout par le succès de son discours contre le général Chabrias. Il excellait dans l'action et le débit. « Quel est, demandait-on un jour à Démosthène, le plus grand orateur, de vous et de Callistrate? — Moi, quand on me lit; Callistrate, quand on l'entend, » répondit-il.

vers l'éloquence. Son premier plaidoyer, dirigé contre ses tuteurs, lui valut la restitution d'une partie de son bien : ce succès l'enhardit ; il essaya de parler devant le peuple, mais réussit fort mal et fut sifflé par tout l'auditoire. Une seconde tentative eut le même sort, ce qui lui fit comprendre combien il devait travailler pour parvenir à la gloire, objet de son ambition.

Plusieurs défauts naturels lui créaient en effet de grandes difficultés ; il avait la voix faible, la respiration entrecoupée, la parole peu nette ; un manque complet d'action et le mouvement nerveux d'une épaule achevaient de le rendre ridicule aux yeux d'un peuple aussi délicat que les Athéniens. Le jeune orateur sut triompher de tous ces obstacles. Il fortifia sa poitrine par de longues courses, se délia peu à peu la langue en se mettant des cailloux dans la bouche et s'efforçant de prononcer ainsi nettement toutes les syllabes. Souvent il déclamait au bord de la mer lorsqu'elle était le plus agitée, afin d'apprendre à dominer les cris tumultueux de la multitude ; d'autres fois, s'exerçant devant un miroir, il se formait au geste et à l'action, ayant soin de se placer sous une épée suspendue dont la pointe l'avertissait de modérer les mouvements déréglés de son épaule.

Ayant vaincu à force de constance ses défauts extérieurs, il ne se crut pas néanmoins suffisamment prêt pour affronter la tribune ; pendant plusieurs années, on le vit s'enfermer dans une solitude profonde, copiant et méditant Thucydide, la tête à demi rasée, afin que la honte de paraître ainsi en public l'empêchât de sortir. « Les envieux, dit Villemain, attribuaient ce travail continuel à l'absence ou à la médiocrité du talent : ils raisonnaient mal ; l'ardente opiniâtreté de Démosthène montrait son génie. La nature ne commande si impérieusement qu'à ceux qu'elle favorise, et cette force de persévérance est peut-être le plus rare de ses dons. » — *Les harangues de Démosthène sentent l'huile,* diront plus tard ses ennemis ; mais il pourra leur répondre avec raison que *sa lampe et la leur n'éclairent pas les mêmes travaux.*

L'événement, d'ailleurs, justifia pleinement une telle

énergie de volonté : lorsque, à l'âge de vingt-cinq ans, il reparut à la tribune, les suffrages de toute la Grèce lui furent assurés. Se dévouant désormais aux intérêts de sa patrie, il emploie son crédit et son éloquence à combattre les projets ambitieux de Philippe, et, pendant quatorze ans, offre ce spectacle unique d'un homme luttant par la seule puissance de sa parole contre les forces armées d'un habile monarque. *L'éloquence de Démosthène,* avouait Philippe, *me fait plus de tort à elle seule que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens, et nuit plus à mes projets que n'y servent les orateurs que je paye par toute la Grèce.*

Démosthène était parvenu à former contre le roi de Macédoine une ligue à la tête de laquelle étaient Athènes et Thèbes. Lui-même combattit à Chéronée ; mais il ne retrouva pas sur le champ de bataille le courage qu'il montrait à la tribune, prit la fuite et jeta bas les armes. La mort de Philippe suivit de près la défaite des Athéniens ; lorsque la nouvelle en fut portée à Démosthène, il en conçut une si grande joie, que, malgré la perte récente de sa fille unique, on le vit paraître en public la tête couronnée de fleurs. Cependant Alexandre ne laissa pas longtemps aux Grecs leurs espérances de liberté ; Athènes elle-même dut accepter le joug du Macédonien, et peu s'en fallut que Démosthène, livré au vainqueur, ne perdît la vie : l'orateur Démade usa de son crédit près d'Alexandre pour lui obtenir grâce.

C'est vers cette époque (330), et pendant le repos forcé imposé à la Grèce par les succès d'Alexandre, que se poursuivit le mémorable procès *pour la couronne,* dans lequel Démosthène acquit une gloire nouvelle. Après la mort d'Alexandre, les Athéniens ayant échoué contre Antipater, gouverneur de Macédoine, celui-ci prononça la peine de mort contre l'illustre orateur et contre plusieurs de ses collègues. Démosthène avait gagné l'île de Calaurie et s'était réfugié dans le temple de Neptune ; se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il porta à ses lèvres un stylet empoisonné et ne leur livra qu'un corps expirant. Athènes lui érigea une statue avec cette inscription :

Démosthène, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais le Mars macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.

Principaux discours : appréciations.

On a de Démosthène *soixante et un discours* judiciaires et politiques; ceux-ci forment son plus beau titre de gloire; on remarque surtout les PHILIPPIQUES et les OLYNTHIENNES, le DISCOURS SUR L'AMBASSADE, SUR LA CHERSONÈSE et le DISCOURS POUR LA COURONNE.

Les Philippiques comprennent huit discours, prononcés à plusieurs années d'intervalle, tous destinés à démasquer les projets de Philippe et à réveiller le patriotisme des Athéniens. Rien de plus pressant que ces immortelles harangues : on y sent frémir cette noble ardeur qu'inspirent les grandes causes. Tous les traits portent; tout est calculé pour arriver au but; jamais de vaine déclamation, mais un raisonnement serré, inattaquable, se poursuivant avec aisance et sûreté, et ne laissant à l'auditoire d'autre parti que celui de se rendre. Démosthène va plus loin; non content d'exciter ses concitoyens à la résistance, il dresse les plans de campagne, promet de pourvoir aux armées de terre et de mer, rend des décrets, etc. Ses démarches répondent à ses paroles; après avoir tonné à la tribune, il ne cesse de travailler contre Philippe, avec toute l'habileté de l'homme d'État le plus consommé.

Dans **les Olynthiennes**, Démosthène expose aux Athéniens la nécessité de secourir Olynthe, une de leurs colonies, assiégée par Philippe. Comme l'affaire traînait en longueur, il revient trois fois à la charge, montrant que la prise de cette ville sera le signal de l'invasion de l'Attique.

Le Discours pour la Couronne fut le plus beau triomphe de Démosthène. Après la défaite de Chéronée, les Athéniens, se croyant perdus, avaient enfin songé à se mettre en état de défense; or, les fonds publics étant épuisés, Démosthène avait généreusement consacré une partie de sa fortune à la réparation des forteresses et des murailles. Pleins de reconnaissance, ses concitoyens, sur l'avis de Ctésiphon, rendirent un décret par lequel ils lui décernaient une couronne d'or, qui serait proclamée sur le théâtre aux fêtes de Bacchus. Neuf ans plus tard, Eschine attaqua ce décret comme illégal; il osa même, dans son discours, affirmer que Démosthène, loin d'avoir rendu aucun service à l'État, était l'auteur de tous les maux qui pesaient sur Athènes.

La réponse de Démosthène est le chef-d'œuvre de l'éloquence ancienne. Loin de suivre son rival sur le terrain de la légalité, où l'intérêt eût langui, il commence par un brillant tableau de son administration, ayant soin d'associer les Athéniens à toutes les grandes choses qu'il a entreprises; et quand sa cause est déjà plus que gagnée, descendant aux détails juridiques, il anéantit en quelques mots les prétendues violations de la loi relevées par Eschine. La troisième partie renferme sa propre apologie; c'est la réponse aux injures personnelles que lui avait lancées son adversaire.

Une seule chose, selon Rollin, peut nous choquer dans cet immortel discours : ce sont les traits blessants que se prodiguent mutuellement les deux rivaux; il faut toutefois remarquer qu'en agissant ainsi ils n'ont point violé les convenances reçues, puisque les mœurs de la république d'Athènes autorisaient de tels procédés oratoires, qui ne seraient plus tolérables de nos jours. (M. C., 32.)

Jugement sur Démosthène.

1° Témoignage des anciens. — « Démosthène, dit *Quintilien*, est le modèle auquel doit nécessairement s'assujettir quiconque aspire à la perfection de l'art oratoire. Son *style* a tant de force; il est si serré, si nerveux; tout s'y trouve dans une telle justesse et dans une proportion si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. » Et ailleurs, comme pour relever encore ce riche ensemble de qualités qui le distinguent, le même Quintilien ajoute : « Il parlait devant le peuple le plus poli, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence; si sensible à la pureté du langage, que ses orateurs n'osaient hasarder aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût en quelque manière blesser des oreilles si fines et si épurées. D'ailleurs, il vivait dans un siècle où le goût du beau, du vrai, du simple régnait souverainement, siècle heureux qui produisit en même temps une foule d'orateurs, dont chacun aurait pu être regardé comme un modèle achevé si Démosthène, par une force de génie et une supériorité de mérite extraordinaires, ne les avait tous surpassés. »

Cicéron n'est pas moins enthousiasmé du talent de l'orateur grec : Je l'ai toujours préféré, dit-il, à tous les orateurs; il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence; il atteint à

ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. On n'a jamais vu dans aucun autre ni plus de *grandeur* et de *force*, ni plus d'art et de finesse, ni plus de sagesse et de sobriété dans les ornements. Pas une des qualités qui constituent l'orateur ne lui manque : *il est parfait*[1].

2° Appréciation des modernes. — *Fénelon*, si versé dans cette matière, fait un rapprochement entre Démosthène et Isocrate : « On ne voit, dit-il, dans celui-ci que des discours fleuris et efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe, entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie pour se distraire à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonnement serré; ce sont des sentiments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand... Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la République au fond de son cœur; c'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé, qu'il n'y paraît point. »

« La première qualité du style de Démosthène, dit encore *Villemain*, c'est le mouvement : voilà ce qui le faisait triompher à la tribune; il fallait le suivre et marcher après lui. A deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore... Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur : ces discours, pleins de verve et de feu, renferment les instructions les plus précises et les plus salutaires sur tous les détails du gouvernement et de la guerre. » — Cette dernière remarque rappelle un mot de *La Harpe* : « On a nommé Boileau, dit-il, le poète de la raison : on aurait pu qualifier Démosthène du titre d'*orateur de la raison*. »

Beaucoup d'autres jugements trouveraient ici leur place; ceux-ci suffisent pour montrer les principales qualités qui font de Démosthène le *prince des orateurs grecs :* force et grandeur des pensées, éloquence vive et entraînante, argu-

[1] Voir *Littérature latine*, p. 269, un parallèle entre *Cicéron* et *Démosthène*.

mentation serrée; style toujours concis, bien qu'il sache prendre tous les tons, depuis le sublime le plus élevé jusqu'à l'ironie et à l'invective. Le pathétique attendrissant n'est pas le propre du génie de Démosthène; il cherche moins à faire couler les larmes qu'à entraîner les volontés.

CHAPITRE V

GENRE DIDACTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

Nous avons reconnu chez les poètes gnomiques : Solon, Pythagore, Xénophane, les premiers germes de cette philosophie grecque, si justement célèbre, dont l'époque attique offre le complet épanouissement dans les grandes figures de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristote*. Il serait hors de notre sujet d'étudier en détail les travaux et les systèmes de ces hommes de génie qui remuèrent le monde païen : nous nous placerons uniquement au point de vue littéraire en donnant un rapide aperçu de leur enseignement et de leurs œuvres.

Socrate (470-400). — SA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT. — Socrate, fils d'un pauvre sculpteur nommé Sophronisque, suivit d'abord la profession de son père, qu'il abandonna bientôt pour se livrer aux études philosophiques. C'était l'époque où les *sophistes*, hommes vains et subtils, séduisaient la multitude, et surtout la jeunesse, dont ils étaient les maîtres préférés. Socrate ne cessa de combattre ces prétendus philosophes, opposant à leur morgue orgueilleuse la modestie et la droiture de son langage. *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien,* répétait-il souvent. Il aimait aussi à commenter la célèbre maxime gravée sur la façade du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même.*

Rien de plus simple d'ailleurs que les leçons de Socrate.

Il enseignait partout et à tout propos; la place publique ou la rue, le portique d'un temple ou la boutique d'un barbier : tout lieu lui était bon. Il accostait avec une sorte de bonhomie le premier venu, le questionnait comme si lui-même eût été ignorant, et l'amenait peu à peu à découvrir la vérité sur telle ou telle question. La liberté de son langage et la hardiesse avec laquelle il reprenait les abus finirent par lui susciter de nombreux ennemis, qui l'accusèrent de corrompre la jeunesse et d'introduire des divinités nouvelles. Socrate refusa de se défendre, et fut malgré son innocence condamné à boire la ciguë. Il subit la mort avec cette ostentation de courage que le paganisme regardait comme la plus haute vertu.

Socrate n'a laissé aucun écrit; mais ses disciples, Xénophon et Platon, nous ont transmis ses *Entretiens*. Son enseignement a exercé une influence considérable sur toutes les branches des connaissances humaines.

Platon (430-347). — 1° BIOGRAPHIE. — Platon, né à Athènes, porta d'abord le nom d'*Aristoclès;* on croit que le nom de Platon lui fut donné par son maître de palestre, à cause de la largeur de ses épaules (*platus,* large). Sa jeunesse fut studieuse : à l'étude de la grammaire et de la gymnastique, il joignit celle de la peinture, de la musique, de la poésie, et composa même quelques tragédies, qu'il brûla dès qu'il eut entendu les leçons de Socrate. Pendant dix ans, Platon fut un des disciples les plus assidus de l'illustre philosophe. Accablé de douleur par l'injuste condamnation qui brisa la carrière de son maître, il s'éloigna d'Athènes et entreprit de longs voyages, afin de perfectionner ses connaissances déjà si variées.

A son retour il ouvrit une école de philosophie dans un gymnase situé près de la ville, et nommé *Académie,* de son ancien possesseur *Académus.* Ce gymnase, dont l'entrée était libre, renfermait d'agréables allées de platanes et d'oliviers, qu'ornaient de riches statues; Platon y enseignait en conversant. Bientôt l'élite de la Grèce se pressa autour de lui; il soutint cette tâche durant quarante années. Son noble caractère, sa vertu aimable lui avaient concilié

la vénération de tous ses concitoyens. Plusieurs États lui demandèrent des lois; mais il voulut rester toute sa vie éloigné de la pratique des affaires. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, ayant toujours gardé le célibat.

2° SES ŒUVRES. — Platon a laissé trente-cinq *Dialogues;* les plus remarquables sont le CRITON, dernier entretien de Socrate avec ses amis; l'APOLOGIE DE SOCRATE; le PHÉDON, où il traite de l'immortalité de l'âme; le PROTAGORAS et le GORGIAS, dirigés contre les sophistes; enfin la RÉPUBLIQUE, où de tristes aberrations païennes déparent malheureusement des beautés du premier ordre. (M. C., 33.)

3° BEAUTÉ DU GÉNIE DE PLATON. — « Platon, dans ses écrits, se montre tout à la fois *poète, orateur* et *philosophe :* poète, par l'inspiration qui semble animer toutes ses paroles, qui reproduit sous des images brillantes les vérités les plus profondes et qui lui a valu, avec raison, le titre d'*Homère de la philosophie;* orateur, par cette chaleur de l'âme, par cette noblesse de sentiments, par ce zèle ardent pour la vérité et la justice, qui pénètrent, attachent, entraînent le lecteur: philosophe enfin, par la généralité de ses vues. » (*L'abbé Henry.*)

Ajoutons qu'il est le plus sublime des philosophes païens. Le caractère de grandeur qui distingue ses écrits l'a fait surnommer le *divin;* le comte de Maistre a même pu dire que les œuvres de Platon sont la *préface humaine de l'Évangile;* témoin ce tableau de l'homme juste, dans lequel on croit entendre Isaïe raconter la vie et les douleurs du Juste par excellence. Ces œuvres sont en même temps les plus *littéraires* parmi les productions de la philosophie grecque : Platon a créé ou du moins perfectionné le *dialogue didactique;* nul écrivain postérieur, ni Cicéron, ni Fénelon, ni aucun autre n'a possédé, comme cet illustre philosophe, le talent de donner la vie et la réalité à cette mise en scène simulée[1].

[1] Nommons ici, pour mémoire, les principaux disciples de Platon, inférieurs en tous points à leur maître, sauf *Aristote*, l'un des plus grands génies de l'antiquité. *Épicure* donna son nom aux *Épicuriens*, qui faisaient consister la vertu dans la satisfaction des sens; *Zénon*, chef des *Stoïciens*, niait la douleur; *Pyrrhon* et les *Sceptiques* rejetaient toute certitude.

Aristote (384-322). — 1° BIOGRAPHIE. — Né à Stagire en Macédoine, Aristote suivit pendant vingt ans les leçons de l'Académie. Devenu maître lui-même, il attira l'attention du roi Philippe qui, lors de la naissance d'Alexandre, lui adressa ce message si flatteur : « Apprenez qu'il m'est né un fils; je rends moins grâces aux dieux de me l'avoir donné que de ce qu'il est venu au monde de votre temps. J'espère qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de moi et de mon empire. » Aristote eut donc la gloire d'être le précepteur d'Alexandre.

Il ne suivit point son royal élève dans ses lointaines expéditions; et, comme le rude climat de la Macédoine ébranlait son tempérament délicat, il revint à Athènes. C'est alors qu'il fonda la célèbre école du *Lycée*[1], située en dehors de la ville, à l'opposé de celle de Platon. Ses disciples reçurent le nom de *Péripatéticiens,* parce qu'ils prenaient en marchant les leçons de leur maître.

2° SES OUVRAGES. — Aristote est une des plus vastes intelligences qui aient jamais existé. Ses œuvres embrassent toutes les sciences connues des anciens : sa *Rhétorique* et sa *Poétique* contiennent, sur les divers genres de compositions, les règles les plus sages; sa *Morale* et sa *Logique,* si vantées au moyen âge, ont été trop décriées depuis; son *Histoire Naturelle* traite surtout des animaux.

Il eut le grand mérite de fonder l'école expérimentale, armée du *syllogisme;* c'était ouvrir à l'esprit humain un champ autrement vaste que celui des inductions de Platon. Ces deux grands philosophes, malgré leur diversité, se sont d'ailleurs partagé dans le cours des siècles l'admiration des savants.

Théophraste, disciple d'Aristote, fut aussi son successeur et continua au Lycée les leçons du maître. Le nom sous lequel il est connu signifie *divin parleur :* Aristote le lui donna, paraît-il, en échange de celui de Tyrtame. Né à Erésus, dans l'île de Lesbos, vers 371, il prolongea sa vie au delà de cent ans, ne cessant, pendant cette longue et paisible carrière, de cultiver et d'enseigner la science.

[1] Le *Lycée* était une promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus.

C'est surtout la facilité et la grâce de l'élocution qui caractérisaient le talent de Théophraste; on accourait de tous côtés pour l'entendre : il compta dans le Lycée jusqu'à deux mille élèves. La plupart de ses nombreux ouvrages se rapportent à l'histoire naturelle; mais il doit surtout sa célébrité à son livre des *Caractères moraux*, que la Bruyère a imité et surpassé dans un ouvrage original qui compte parmi les chefs-d'œuvre de notre langue.

IV. — ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE

(323-146 AVANT J.-C.)

Alexandrie centre littéraire ; travaux d'érudition. — Durant la quatrième époque, lorsque la Grèce, soumise par Alexandre, opprimée par ses successeurs, eut perdu son indépendance, Athènes, tout en conservant dans de célèbres écoles le goût des sciences et des lettres, se vit supplantée par *Alexandrie*. Cette capitale de l'Égypte devint, grâce aux soins des Ptolémées, le centre d'un mouvement intellectuel qui n'est pas sans quelque gloire. Située à la jonction des trois continents, elle reçut dans son sein des savants de toutes les parties du monde : le concours de leurs efforts et de leurs travaux opéra la fusion du génie grec et du génie oriental. Ptolémée Philadelphe contribua largement à ce résultat par la traduction grecque de la Bible, dite des *Septante*, due à son intelligente initiative.

Le *Musée* d'Alexandrie, sorte d'Académie possédant la plus riche bibliothèque qui existât alors, fut illustré par d'infatigables érudits et des littérateurs distingués [1] qui, sans produire d'œuvres originales, s'appliquèrent à recueillir, à épurer les chefs-d'œuvre de la Grèce, et rendirent ainsi d'immenses services à la postérité. Ces travaux de *critique littéraire* sont la meilleure gloire de l'École d'Alexandrie; ils réveillèrent jusque dans l'Asie le goût des études [2], et

[1] Citons, parmi ces érudits : *Aristarque*, dont le nom est resté, dans toutes les langues, synonyme de bon goût; la plupart des savants de cette époque se formèrent à ses leçons. Il fit une nouvelle édition d'Homère et laissa des commentaires sur tous les poètes célèbres; le nombre de ses ouvrages, aujourd'hui perdus, montait jusqu'à huit cents. — *Zoïle*, au contraire, entreprit une critique tout opposée : l'envie et la passion le portèrent à dénigrer ou même à flétrir les œuvres d'Homère. On le surnomma *Héméromastyx*, le *fléau d'Homère*. Les Grecs, outrés de son audace, le précipitèrent, dit-on, du haut d'un rocher.

[2] Les rois de *Pergame*, par exemple, se firent les émules des Ptolémées et leur disputèrent à prix d'or livres, tableaux, écrivains. L'exportation du papyrus d'Égypte ayant été interdite, on inventa à Pergame le papier de peau appelé depuis *parchemin*.

préparèrent, à l'insu de leurs auteurs, la diffusion de l'Évangile dans ces régions où, dès le temps des apôtres, se fondèrent tant de florissantes Églises.

Quant à la poésie, elle n'a rien laissé de durable : tout est artificiel dans les froides compositions des poètes alexandrins, que n'inspirèrent ni la religion ni le souffle patriotique. La Sicile, plus heureuse, compte un poète de génie, Théocrite, qui porte à sa perfection le *genre pastoral;* Ménandre dote en même temps Athènes de la vraie comédie, dite *comédie nouvelle.*

L'*éloquence* se tait sous l'oppression des vainqueurs : Démétrius de Phalère, le dernier des orateurs attiques, n'offre qu'un bien faible écho des accents de Démosthène. L'*histoire* seule possède un écrivain remarquable, Polybe, qui retrace dans la langue grecque les exploits de cette Rome prête à tout envahir.

CHAPITRE I

POÉSIE

§ I. — Poésie pastorale.

THÉOCRITE

I. Sa vie et ses œuvres. — Théocrite naquit à Syracuse, sous le règne d'Hiéron le Jeune, vers la fin du IIIe siècle. Ptolémée Philadelphe l'attira à sa cour, et par ses libéralités essaya de le fixer à Alexandrie. Théocrite, après avoir joui quelque temps des bienfaits de ce prince, revint dans sa patrie, où les scènes champêtres qu'il voulait retracer s'offraient à lui avec tant de charmes. Il mourut à Syracuse dans un âge avancé.

Ses œuvres comprennent, sous le nom d'IDYLLES (petits tableaux), trente poèmes, dont dix seulement appartiennent au genre pastoral; les autres pièces offrent divers caractères. Théocrite s'est servi du dialecte dorien, si favorable par sa simplicité à la nuance de son talent.

II. Il a porté à sa perfection le genre pastoral. — D'autres poètes, avant Théocrite, avaient tracé çà et là de gracieux tableaux inspirés par la vie pastorale; mais le poète sicilien eut le mérite d'en faire un genre à part, et de frayer la voie à Virgile lui-même, qui n'a pu le surpasser. Peignant d'après nature, il présente des scènes vivantes, encadrées dans ces riants paysages qu'éclaire le soleil de la Sicile. Lui-même en a joui : « Il s'est reposé à l'ombre des ormes et des peupliers agitant doucement leur feuillage, tandis que, cachées sous des rameaux touffus, les cigales chantaient à l'envi, et que les abeilles dorées voltigeaient autour des campagnes. »

Un naturel achevé, un dialogue vif et piquant, des grâces simples et naïves distinguent les poésies de Théocrite. Sa muse est habile à prendre tous les tons : parfois il rappelle la grandeur d'Homère; ailleurs il rivalise de spirituelle critique avec Aristophane, ou de grâce légère avec Anacréon. Ajoutons que ses bergers, souvent trop naturels, montrent dans sa déplorable réalité le dérèglement des mœurs païennes. (M. C., 34.)

Bion et Moschus. — Après Théocrite, on place généralement Bion et Moschus. Ces deux poètes se sont plutôt distingués dans le genre lyrique que dans la poésie pastorale : si l'on rapproche leurs noms de celui de Théocrite, c'est sans doute qu'ils ont été ses contemporains, et ont comme lui illustré la Sicile.

Bion était né à Smyrne, mais il vécut à Syracuse. Il reste de lui le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis* et le commencement de l'*Épithalame d'Achille et de Déidamie*. Ce poète se distingue par l'élégance de la diction; toutefois son style est trop orné et manque de naturel.

Moschus de Syracuse, son disciple, sans égaler Théocrite, l'emporte sur Bion par deux qualités précieuses : la

délicatesse et le sentiment. Il a laissé quatre *Idylles* et quelques autres petits poèmes; le *Chant funèbre en l'honneur de Bion* passe pour son chef-d'œuvre.

§ II. — Poésie dramatique.

La tragédie nulle à cette époque. — Les Ptolémées essayèrent vainement de faire revivre à Alexandrie les concours dramatiques, qui avaient jadis excité à Athènes l'émulation des grands tragiques. Leurs efforts ne purent donner le génie; encore moins l'entourer de ces conditions exceptionnelles, au milieu desquelles il s'était épanoui chez un peuple libre, intelligent et animé d'un vif sentiment patriotique.

Malgré la *Pléiade tragique* [1], imaginée par les grammairiens d'Alexandrie, c'est encore à Athènes qu'il faut chercher durant cette époque, non pas un poète tragique, mais le créateur de la véritable comédie : *Ménandre*.

Comédie nouvelle : Ménandre (342-290). — 1° SA VIE. — Ménandre, né à Athènes, fréquenta l'école de Théophraste, et se forma sous ce philosophe moraliste à la connaissance des hommes. Son oncle, le poète Alexis, qui se distingua lui-même dans la comédie moyenne, lui enseigna les principes de son art, dans lequel l'élève surpassa bientôt le maître. Ménandre sut, en effet, par son seul génie, imprimer à la comédie un caractère tout nouveau et l'élever au rang des grands genres poétiques.

S'il fut apprécié des gens de lettres et goûté par la société élégante d'Athènes, il eut beaucoup à souffrir de l'injustice du public. On dit qu'il ne fut couronné que huit fois, bien qu'il ait composé plus de cent pièces nouvelles. Rencontrant un jour Philémon, l'un de ces poètes médiocres que le peuple se plaisait à lui préférer : *Est-ce que tu ne rougis pas*

[1] La *Pléiade tragique* était composée de sept poètes alexandrins jugés les meilleurs parmi ceux qui s'exercèrent dans la tragédie sous les Ptolémées. Ce sont : *Alexandre, Philiscus, Sosithée, Homère le jeune, Æantide, Sosiphane* et *Lycophron*. Aucune de leurs œuvres n'a mérité de leur survivre, si ce n'est un long poème de Lycophron, sous le titre de *Cassandre* : c'est un modèle d'enflure et d'obscurité de langage.

lui dit-il, *toutes les fois que tu es déclaré mon vainqueur?* La postérité, plus impartiale, reconnut le mérite supérieur de Ménandre; un tombeau lui fut érigé près de celui d'Euripide, et l'on plaça sa statue sur le théâtre d'Athènes, à côté de celle des trois grands tragiques.

2° QUEL PROGRÈS RÉALISA LA COMÉDIE NOUVELLE : MÉRITE PARTICULIER DE MÉNANDRE. — La comédie nouvelle s'abstint de toute satire personnelle; de plus, généralisant ses observations, elle *créa des caractères,* dans lesquels se trouvaient réunis tous les traits qu'une même passion ou un même travers peuvent produire chez ceux qui en sont atteints. On eut ainsi l'*avare*, le *prodigue*, le *fanfaron*, le *joueur*, etc.; une intrigue plus ou moins compliquée faisait ressortir le caractère principal. Dans les pièces de Ménandre, dont nous possédons à peine *quelques fragments,* cette intrigue devait être fort simple, puisque Térence, son imitateur chez les Latins, fondait ordinairement deux de ses comédies en une seule. Cette simplicité, si conforme d'ailleurs au génie grec, n'est pas la moindre qualité de Ménandre.

Les anciens lui ont donné mille éloges. Plutarque le préfère infiniment à Aristophane; il admire en lui « une plaisanterie fine, délicate, spirituelle; c'est l'homme de bonne société, fait pour être lu, appris par cœur ». Quintilien ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre et que, par l'éclat de sa réputation, il a entièrement obscurci leurs noms.

§ III. — Autres poètes de cette époque.

Apollonius : les Argonautiques. — Apollonius de Rhodes se distingua dans la *poésie épique*. Né à Alexandrie vers 276, il eut pour maitre le célèbre poète Callimaque. Quelques persécutions, soulevées par des envieux, le forcèrent à se retirer à Rhodes, où il obtint droit de cité et enseigna la rhétorique avec distinction. Plus tard, rappelé dans sa patrie, il reçut de Ptolémée Épiphane la direction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie.

Apollonius avait composé un grand nombre d'ouvrages;

il ne nous reste qu'un poème sur l'expédition des Argonautes, connu sous le nom d'*Argonautiques*. « Une douceur continue de style, qu'augmente encore l'usage du dialecte ionien ; une versification habile qui à force d'art imiterait le naturel si le naturel se pouvait imiter : telles sont, dit M. Charpentier, les qualités qu'offre à un haut degré le poème d'Apollonius. » L'ensemble, du reste, en est froid, ce qui tient à la stérilité du sujet que l'auteur n'a pas su féconder. Apollonius semble, selon Sainte-Beuve, ne voir dans son œuvre qu'un itinéraire et n'être préoccupé que de ne rien oublier.

Virgile a emprunté aux *Argonautiques* quelques-uns des traits dont il a peint Didon.

Aratus : les Phénomènes. — Aratus se fit remarquer parmi la foule de poètes didactiques que produisit l'école d'Alexandrie. Il vécut tantôt à la cour des rois d'Égypte, tantôt près d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son poème des *Phénomènes* résume toutes les données de cette époque sur l'astronomie ; Cicéron l'a traduit en vers latins. La célèbre parole : *Nous sommes de la race de Dieu*, citée par saint Paul dans son discours devant l'Aréopage, est d'Aratus ; elle sert de conclusion, dans les *Phénomènes*, à un passage très élevé sur l'immensité de Dieu.

Callimaque : Hymnes. — Callimaque florissait vers 270. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Éleusis près d'Athènes, puis fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe et donna des leçons de poésie dans le Musée. De tous ses écrits, il ne nous est parvenu que quelques *hymnes* composés pour les fêtes des dieux. On le regardait comme le maître de l'*Élégie*.

Le *défaut d'inspiration* se fait sentir dans les poésies de Callimaque : son style travaillé devient parfois obscur. « Quiconque, mettant de côté les préjugés d'école, comparera un psaume avec les meilleures hymnes de ce poète, sentira dans le premier l'effusion d'un cœur ardent et convaincu auquel le sien ne manquera pas de faire écho, tandis qu'il apercevra chez Callimaque l'effort de l'homme érudit qui, accumulant des traditions de temps et d'origine divers, cherche

dans sa mémoire ce qu'il ne trouve pas dans son âme, raisonne et se rappelle là où il ne faudrait que sentir. » (*C. Cantu.*)

CHAPITRE II

PROSE

---

§ I. — Éloquence.

Démétrius de Phalère (345-283). — 1° Sa vie. — Démétrius de Phalère, que Cicéron regarde comme le plus élégant et le dernier des orateurs attiques, était d'une naissance obscure. Un ensemble de brillantes qualités l'éleva cependant aux plus hautes charges dans sa patrie : Cassandre, roi de Macédoine, devenu maître de la Grèce, l'établit gouverneur d'Athènes. Démétrius n'employa d'abord son autorité que pour le bonheur de ses concitoyens, se fit le protecteur des lettres et des arts, et s'efforça de rendre à Athènes ses anciennes lois; aussi la cité reconnaissante éleva-t-elle à son gouverneur jusqu'à trois cent soixante statues d'airain.

La prospérité corrompit, paraît-il, les mœurs de Démétrius; déjà de sourds murmures grondaient contre lui, lorsque la prise d'Athènes par Démétrius Poliorcète détermina une sédition dans laquelle le grand orateur faillit périr. Ses nombreuses statues furent brisées avec fureur; lui-même s'enfuit, à travers mille dangers, près de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte. Ce prince, qui commençait à former la riche bibliothèque d'Alexandrie, associa l'illustre exilé à ses recherches et à ses travaux. Oubliant son ancienne grandeur, Démétrius charmait ses loisirs par l'étude de la philosophie, lorsqu'il se vit disgracié sous Ptolémée

Philadelphe. Il se retira dans la haute Égypte, où il se donna la mort en se faisant piquer par un aspic (283).

2° Son éloquence marque une époque d'affaiblissement. — Démétrius avait composé un grand nombre d'ouvrages; aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Disciple de Théophraste, il tenait de lui un style orné, fleuri, élégant. Il s'exerça dans le genre d'éloquence tempérée, qui tient le milieu entre le sublime et le simple, qui admet toutes les parures, tous les ornements de l'art, mais qui, dénué de force et de vigueur, ne s'élève guère au-dessus du médiocre. « Ses expressions éclatantes, dit Cicéron, ses métaphores heureuses sont comme autant d'astres qui donnent du lustre à ses discours. »

Démétrius fut le premier orateur d'Athènes qui commença à porter atteinte à l'ancien et solide goût de la véritable éloquence.

§ II. — Histoire.

POLYBE (205-124)

I. Biographie. — Polybe, l'un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, naquit à Mégalopolis, ville d'Arcadie, l'an 205. Il fut élevé, comme tous les enfants de sa nation, dans un grand respect pour la divinité : pieux sentiment, où les Arcadiens mettaient leur principale gloire, et dans lequel il persévéra si constamment toute sa vie, qu'il est peu d'auteurs profanes qui aient pensé de la divinité plus religieusement que lui.

Son père, Lycortas, l'instruisit lui-même dans la politique, et Philopœmen, le dernier défenseur de l'indépendance grecque, le forma dans l'art de la guerre. Les Romains, après la défaite de Persée, songèrent à humilier et à punir ceux qui avaient été les plus fermes à soutenir la liberté de la ligue achéenne. Polybe fut accusé l'un des premiers; un grand nombre de ses concitoyens, frappés de la même disgrâce, s'exilèrent dans différentes villes d'Italie; pour lui, il obtint la permission de se fixer à Rome. Pen-

dant son séjour dans cette ville, son mérite et sa réputation lui méritèrent l'amitié des deux fils de Paul-Émile, mais surtout celle du second, Scipion l'Africain, le futur destructeur de Carthage. Leur union était si intime, que Polybe l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Il ne songea à revoir sa patrie qu'après la mort de son ami. L'estime et la reconnaissance de ses concitoyens l'entourèrent jusqu'à sa mort, arrivée l'an 124.

II. Ouvrages de Polybe. — Polybe avait écrit la Vie de Philopœmen, la Guerre de Numance, une Tactique et une Histoire générale en quarante livres. Nous possédons les cinq premiers livres de son Histoire et des fragments assez considérables de ses autres ouvrages.

III. Jugement sur l'Histoire de Polybe. — 1° Objet. Véracité de l'historien. — L'*Histoire* de Polybe n'est pas *générale* par rapport au temps, puisqu'elle n'embrasse que la période écoulée depuis la seconde guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par les Romains (218-146); elle porte ce titre, parce qu'elle retrace, avec l'histoire de Rome, celle de tous les peuples contemporains.

Polybe est un écrivain *exact et véridique;* il avait longuement médité son sujet avant de l'entreprendre et, grâce au crédit des Scipions, consulté à loisir les archives de Rome. Afin de recueillir de plus sûrs documents sur le théâtre même des faits, il avait entrepris de longs voyages, non seulement en Italie, mais dans les Gaules, en Espagne et en Égypte. Les vastes connaissances de cet auteur en font un témoin d'autant plus digne de foi, que son caractère sérieux et son jugement éclairé le mettent en garde contre les superstitions et les fables, acceptées par d'autres historiens comme des faits avérés. Il attache une grande importance à la tactique militaire; son livre est comme le manuel des hommes de guerre.

2° Aperçus philosophiques. — Un autre aspect de l'*Histoire* de Polybe, c'est le point de vue philosophique où l'auteur se tient constamment. « Rechercher comment et par quelle sorte de politique presque tous les pays de la terre habitée, en moins de cinquante-trois ans, passèrent sous la domination romaine, » tel est son but, selon qu'il

s'en exprime lui-même. A l'exemple de Thucydide, il fait connaître les causes d'un événement et ne se contente jamais d'un simple récit; de plus, il remonte aux lois générales de l'humanité pour en tirer de grandes lumières, fondant ainsi les principes de la *philosophie de l'histoire*. Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle;* Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* ont suivi les pas de Polybe; de tels imitateurs suffiraient seuls à sa gloire.

3o Infériorité du style. — Cependant, malgré cette élévation de vues, Polybe ne jouit pas d'une brillante réputation dans l'antiquité; il fut loin d'être placé sur la même ligne qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon. Cette différence provient surtout de l'infériorité de son style, qui se ressent beaucoup du mauvais goût de l'époque. Sa narration n'a ni couleur ni mouvement; elle n'entraine jamais, et rarement son expression fait image. Toutefois, parmi les historiens qui le suivirent, Plutarque et Josèphe lui donnent de grands éloges. Brutus, qui se piquait de cultiver les lettres et la philosophie, lisait continuellement Polybe; on le trouva occupé à cette lecture la veille du jour où se donna la bataille de Pharsale.

V. — ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

(146 avant J.-C. — 306)

Diffusion des lettres grecques. Stérilité de cette période. — La Grèce, sous le nom d'*Achaïe,* avait été inscrite au nombre des provinces romaines (146). Bientôt les fiers conquérants se prirent à admirer les gloires littéraires et artistiques de cette nation, et s'efforcèrent de les faire revivre à Rome. De nombreuses bibliothèques y furent établies, où les Grecs exilés, aussi bien que les Romains, purent se nourrir des chefs-d'œuvre de l'Attique. Puis, l'enthousiasme croissant, on vit les riches patriciens envoyer leurs enfants aux écoles d'Athènes ou d'Alexandrie, afin d'y apprendre à fond la langue grecque, qui se répandit peu à peu dans tout l'empire. A Rome surtout, la haute société se piquait, non seulement de parler avec pureté la langue des Hellènes, mais encore de vivre à la grecque, selon le luxe et la mollesse asiatiques.

Malgré cette diffusion de la langue et de la littérature grecques, cette époque est des plus stériles. L'inspiration poétique s'est complètement tarie, en même temps que disparaissait la nationalité des vaincus. L'*histoire* seule, qui est de tous les temps, trouve quelques dignes interprètes : Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Josèphe, et surtout Plutarque. La *Philosophie* et la *Rhétorique* jettent un dernier éclat dans les œuvres de Dion Chrysostome, de Lucien et de Longin. La chute du paganisme prépare une ère nouvelle qui verra refleurir, sur le sol fécond de la Grèce, les grands génies que cette contrée ne sait plus produire : ce sera la littérature chrétienne.

§ I. — Poésie.

Parmi les noms échappés à l'oubli, citons : **Babrius** ou **Babrias**, que certains critiques placent sous le règne d'Auguste, et d'autres au commencement du IIIe siècle. Il mit en vers une collection des *fables d'Ésope*, que des copistes du XIIe siècle transcrivirent en mauvaise prose. Le texte original de cet ouvrage, qui semblait perdu sans retour, a été retrouvé en 1840 dans un couvent grec du mont Athos, par M. Minoïde Minas. Il contient cent vingt-trois fables ; c'est la majeure partie du recueil complet de Babrius. Malgré quelques obscurités et la répétition des mêmes sujets, l'ensemble de ces apologues se distingue par une excellente versification et par le fini des détails. La fable dans laquelle le poète raconte les stratagèmes du renard pour amener la biche dans l'antre du lion malade, est la plus longue et aussi l'une des plus belles du recueil.

Archias d'Antioche, célèbre par le plaidoyer que Cicéron composa pour sa défense, avait chanté, en vers héroïques, la *Guerre des Cimbres et des Teutons.*

Oppien, né en Cilicie, a laissé deux poèmes descriptifs : la *Pêche* et la *Chasse;* ces ouvrages ont quelque mérite.

§ II. — Histoire.

Diodore de Sicile. — SA BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE. — Diodore était d'Agyrium, ville de Sicile, ce qui le fait appeler ainsi pour le distinguer de plusieurs autres écrivains du même nom. Il vécut sous Jules César et sous Auguste. Après trente années de recherches, de travaux et de voyages il publia sa *Bibliothèque historique;* le long séjour qu'il fit à Rome lui fut pour cela d'un grand secours

Cet ouvrage, divisé en quarante livres, contenait l'histoire universelle depuis les temps fabuleux jusqu'à l'an 60 avant J.-C. ; il ne nous en reste que quinze livres, se rapportant à l'époque mythologique et aux guerres médiques. La préface est remarquable ; l'auteur y donne d'excellents

conseils sur la manière d'écrire l'histoire, qu'il envisage selon les vues philosophiques de Polybe. Lui-même, malheureusement, s'écarte ensuite des principes qu'il a posés, et se montre le plus souvent froid annaliste ou compilateur exact, mais sans discernement. Son style est facile, clair, naturel, variant du reste selon les auteurs qu'il rapporte. En résumé, l'ouvrage de Diodore, malgré ses défauts, jette une grande lumière sur certaines parties de l'histoire ancienne.

Denys d'Halicarnasse (1er siècle av. J.-C.) — 1° LES ANTIQUITÉS ROMAINES. — Cet historien était né à Halicarnasse, en Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Venu à Rome vers l'an 30 avant J.-C., il y séjourna vingt-deux ans, se familiarisa avec la langue latine, et s'informa avec soin de tout ce qui avait rapport à l'ouvrage qu'il méditait. Ses relations avec les savants, dont Rome était alors le rendez-vous, la lecture approfondie des historiens latins, l'aidèrent dans ses recherches et lui fournirent de précieux documents.

Son principal ouvrage, les ANTIQUITÉS ROMAINES, est ainsi appelé parce qu'en écrivant l'histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Ce livre peut être considéré comme une introduction à l'ouvrage de Polybe, l'auteur s'arrêtant à l'année 266, vers l'époque où commencent les fragments les plus considérables de Polybe. Des vingt livres qui composaient cette histoire, il ne nous reste que les onze premiers, avec quelques extraits des autres.

2° BUT ET ESPRIT DE CET OUVRAGE. — Le but que se proposait Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités*, c'était *d'étouffer l'esprit de rivalité* qui existait entre les Grecs et les Romains, en prouvant leur commune origine : Rome étant une colonie de la Grèce, les vaincus pouvaient s'approprier les gloires du peuple-roi, et se consoler ainsi de leur humiliante condition. Il est vrai que cette constante préoccupation nuit à l'impartialité de l'historien ; elle lui fait admettre trop aisément les faits qui peuvent soutenir sa thèse. A part cette réserve, l'ouvrage de Denys mérite de grands éloges. « Il est constant, dit Rollin, que sans ce qui nous reste des *Antiquités* nous ignorerions beaucoup

de faits et d'usages dont Tive-Live et les autres historiens latins ont négligé de nous instruire. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond les Romains; nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa, de Servius, et de beaucoup d'autres détails qu'il s'est plu à recueillir pour instruire les Grecs, ses compatriotes, des mœurs, des coutumes et des institutions romaines. »

FLAVIUS-JOSÈPHE (37-95 de J.-C.)

I. Biographie. — Josèphe naquit à Jérusalem, l'an 37 de J.-C., d'une famille de race sacerdotale; sa mère descendait des Machabées. Il reçut une éducation savante dont il profita si bien, qu'à l'âge de quatorze ans les pontifes même le consultaient sur ce qui regardait la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes alors en faveur parmi les Juifs, il choisit celle des Pharisiens. Nommé gouverneur de la Judée au moment où ses compatriotes s'insurgeaient contre Rome, il soutint avec vaillance un siège de quarante-sept jours dans Jotapate, ville de la tribu de Nephthali. La ville étant prise, Josèphe, qui s'était retiré dans une caverne, fut découvert et contraint de se rendre à Vespasien.

Lui-même nous raconte que pendant le siège de Jérusalem, bien qu'il fût encore captif, Vespasien et Titus l'admettaient dans leur intimité, lui laissant tout le loisir d'observer ce qui se passait au camp des Romains; d'autre part, les transfuges de l'armée des Juifs s'adressaient à lui et le tenaient au courant de ce qui concernait les assiégés; de sorte que Josèphe pouvait enregistrer, en témoin oculaire, les moindres détails relatifs aux deux partis. Lorsque la guerre fut terminée, Titus l'emmena à Rome; Vespasien lui assigna un palais pour sa résidence, le fit citoyen romain, lui permit d'ajouter à son nom celui de *Flavius*, qui le rattachait à la famille impériale, et le combla de richesses.

II. Ouvrages de Josèphe. — Ses principaux ouvrages sont: l'HISTOIRE DE LA GUERRE DES JUIFS, ouvrage dont Titus faisait le plus grand cas, et les ANTIQUITÉS JUDAÏQUES, en vingt livres, renfermant l'histoire des Juifs depuis la créa-

tion du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron.

III. Jugement sur les œuvres de Josèphe. — Outre l'importance si grande de son *Histoire de la guerre des Juifs*, dans laquelle on trouve l'accomplissement entier et littéral des prédictions de Jésus-Christ contre Jérusalem, cet ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa perfection. Le récit est agréable, plein d'élévation et de majesté; les scènes se succèdent avec un intérêt qui va toujours croissant, jusqu'à cette grande catastrophe sans égale dans les annales de l'univers. Ce talent de Josèphe, considéré comme écrivain, l'a fait surnommer par saint Jérôme le *Tite-Live des Grecs*.

Les *Antiquités judaïques* nous permettent de suivre l'histoire du peuple juif là où s'arrêtent nos saints livres, et sont, à cet égard, un précieux monument. Au point de vue du style et de la composition, cet ouvrage mérite les mêmes éloges que le précédent; mais on ne saurait trop flétrir la mauvaise foi de l'auteur, qui s'efforce de dénaturer ou même d'anéantir les miracles attestés par l'Écriture sainte en faveur du peuple hébreu; on le surprend à corrompre partout ce qui pourrait blesser la susceptibilité des Gentils.

Josèphe n'eut presque rien du vrai patriote, et se montra plus lâche politique que bon israélite; l'intérêt fut son grand mobile, dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilège d'appliquer les prophéties concernant le Messie à l'empereur Vespasien.

PLUTARQUE (50-140)

I. Biographie. — Plutarque naquit à Chéronée, en Béotie, vers l'an 50 de J.-C. La Béotie était décriée chez les anciens comme un pays qui ne portait point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare et d'Épaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé; sa vie et ses œuvres prouvent évidemment, comme il le dit lui-même, *qu'il n'y a point de terroir où l'esprit et la vertu ne puissent naître*.

Il descendait d'une des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son père, dont il parle

comme d'un homme de grand mérite et d'une vaste érudition. Lui-même nous apprend encore qu'il suivit à Delphes les leçons du philosophe Ammonius, et se nourrit pendant ses études de la lecture des poètes. Il paraît que ses talents se révélèrent de bonne heure puisque, jeune encore, on le députa, avec un collègue, vers le proconsul, pour une mission importante. Ayant dû achever seul le voyage, il se disposait à rendre compte au public de son ambassade, lorsque son père, le prenant en particulier, lui parla de la sorte : *Mon fils, dans le rapport que vous allez rendre, gardez-vous bien de dire : Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait; mais dites toujours : Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait, afin que la moitié du succès soit attribuée à celui que la Patrie a honoré de la moitié de la commission, et que, par ce moyen, vous écartiez de vous l'envie qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi.*

Plutarque fit ensuite plusieurs voyages à Rome; on en ignore le sujet et l'époque précise. Pendant son séjour dans cette ville, sa maison était le rendez-vous des plus illustres personnages, qui allaient entendre ses discours sur différentes matières de philosophie. On peut juger de l'empressement avec lequel les conférences de Plutarque étaient écoutées, par ce qu'il raconte lui-même dans son *Traité de la Curiosité : Autrefois*, dit-il, *je parlais en public; Arulenus Rusticus*[1] *était au nombre de mes auditeurs. Comme j'étais au milieu de mon discours, un officier entra et lui remit une lettre de César* (Vespasien); *d'abord un grand silence régna dans l'assemblée, et je m'arrêtai pour lui donner le temps de lire sa lettre; mais il ne le voulut point, et ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé.*

Vers l'âge de quarante-cinq ans, Plutarque se retira dans sa patrie. Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours est digne de remarque : *Je suis né*, disait-il, *dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* Et quelle gloire, en effet, ne lui a-t-il point donnée! Il trouva au sein de la famille tout le bonheur désirable. Telle était sa bonté d'âme, qu'il

[1] *Rusticus* (Fabius-Arulenus), Romain courageux, que Domitien condamna à se donner la mort.

préférait gâter ses esclaves par son indulgence, plutôt que de s'exposer à la colère en voulant les corriger. Il ne pouvait, dit-on, se décider à vendre une bête de somme vieillie à son service. Que n'a-t-il possédé, au-dessus de ces vertus naturelles, les pures lumières du christianisme, déjà répandu dans les florissantes Églises de Grèce! Prêtre d'Apollon, Plutarque mourut païen vers l'an 140.

II. Vies parallèles, Œuvres morales. — On a divisé ses œuvres en deux parties : les *Vies parallèles des hommes illustres* et ses *Œuvres morales.*

Dans les VIES PARALLÈLES, Plutarque donne les biographies de quarante-quatre personnages célèbres dans l'histoire, les uns Grecs, les autres Romains ; il les oppose deux à deux, afin de montrer, pour ainsi dire, la fécondité égale de l'un et l'autre peuple, et de relever ainsi le mérite de sa patrie vaincue. Cet ouvrage diffère absolument de l'histoire proprement dite ; l'auteur y veut peindre surtout le caractère intime de ses héros, leurs vertus ou leurs vices. Pour cela, il les suit dans la vie ordinaire, pénètre dans leur demeure : une parole, une simple anecdote nous les font connaître mieux que toutes les actions d'éclat. Aussi les *Vies* de Plutarque sont-elles un précieux complément à l'histoire des Grecs et des Romains, dont elles révèlent avec tant de vérité les mœurs et les habitudes.

Ses ŒUVRES MORALES sont de beaucoup supérieures à toutes les productions des rhéteurs de cette époque. Là encore plus d'un fait historique curieux vient égayer les leçons du moraliste. Parmi ce grand nombre d'opuscules sur les questions les plus variées, citons le *Traité des Délais de la Justice divine*, où l'auteur pose des principes admirables de la Providence.

Plutarque semble d'ailleurs ignorer l'existence du christianisme, dont il ne parle en aucun de ses ouvrages ; son opuscule *Du Silence des Oracles*, par lequel il prétend donner raison d'un phénomène que l'Évangile pouvait seul expliquer, n'est qu'un tissu d'erreurs.

III. Talent de Plutarque comme biographe. — « Personne, dit Villemain, n'a possédé à un plus haut degré que Plutarque l'*imagination du style.* Quels plus grands tableaux,

quelles peintures plus animées que l'image de Coriolan au foyer d'Attilius, que les adieux de Brutus et de Porcie, que le triomphe de Paul-Émile? Et à côté de ces brillantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait et le peignent dans toute sa profondeur, en le montrant avec toutes ses petitesses! »

Sa diction, il est vrai, n'est ni pure ni élégante; mais, en revanche, elle a une force, une énergie merveilleusement propre à rendre en peu de mots de vives images, des traits perçants, à exprimer des pensées nobles et sublimes. Le meilleur éloge de Plutarque est sans contredit dans l'estime que les grands hommes de tous les siècles ont faite de ses écrits, et dans la popularité dont il a joui entre tous les auteurs classiques. Notre bon roi Henri IV, sans parler de beaucoup de gens de lettres, ses admirateurs, n'a-t-il pas laissé ce mot charmant : *Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté?*

La *Traduction d'Amyot,* l'une des œuvres les plus remarquables du XVIe siècle, a immortalisé dans notre langue l'auteur des *Vies parallèles.* (M. C., 35, 36.)

Strabon le géographe. — Rappelons ici le nom de Strabon, célèbre géographe, né vers l'an 50 avant J.-C., à Amasie, en Cappadoce. Ses nombreux voyages lui permirent de composer des *Mémoires historiques,* qui sont perdus, et une *Géographie* en dix-sept livres. C'est le meilleur ouvrage de ce genre que nous ait laissé l'antiquité.

On connaît le mot célèbre de Strabon lorsque, parcourant la Gaule récemment conquise par César, il admirait la merveilleuse situation de cette contrée : *Personne ne peut douter,* disait-il, *en contemplant cette œuvre de la Providence, qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention, et non pas au hasard.*

§ III. — Philosophie et rhétorique.

Vers le Ier siècle de l'ère chrétienne, les rhéteurs et les sophistes, réduits quelque temps au silence par les judicieuses attaques de Socrate et de Platon, reprirent faveur,

surtout en Asie, où ils fondèrent de nombreuses écoles : la déclamation y remplaça plus que jamais la véritable éloquence. Quelques heureuses exceptions doivent être mentionnées.

Dion Chrysostome (Ier siècle). — Né à Pruse en Bithynie, Dion vint à Rome au commencement du règne de Domitien. Proscrit par ce prince sur une fausse accusation, il erra à travers la Mœsie, la Thrace et la Scythie, déguisant son nom et vivant du travail de ses mains. La nouvelle de la mort de Domitien l'engagea à se rapprocher des limites de l'empire. L'armée qui gardait les frontières était sur le point de se mutiner contre Nerva, le nouvel empereur : Dion demande la parole et, par le charme de son éloquence, force tous les esprits à changer de sentiment. Cette action lui valut la bienveillance de Nerva et celle de Trajan, qui dans son entrée triomphale à Rome le plaça sur son char à côté de lui.

Dion avait composé un grand nombre de dissertations et de discours ; l'éloquence attique s'y reflète, par l'élévation des idées et la noblesse du langage. Philosophe de la secte stoïcienne, la pureté de sa morale porterait à croire que les lumières du christianisme l'avaient éclairé.

Lucien (120-200). — 1° Ses œuvres. — Lucien, l'un des plus spirituels écrivains grecs, était né à Samosate, en Syrie. Quelques-uns de ses ouvrages le font ranger parmi les rhéteurs ; mais il doit surtout sa célébrité à ceux qu'il composa dans la seconde partie de sa vie contre les philosophes charlatans, si nombreux alors, contre les superstitions absurdes du paganisme et les mille travers de la société. Il les avait sous les yeux ces charlatans qui, pour se parer du nom de philosophes, ne trouvaient rien de mieux que de prendre la besace et le bâton, et d'aller, avec des cheveux et une barbe en désordre, débiter leurs sottises à travers l'empire. Il faut voir de quelle main Lucien les fustige !

Parmi les œuvres de ce moraliste satirique, on distingue surtout : les *Dialogues des dieux et des morts ;* le *Traité de la manière d'écrire l'histoire,* dans lequel il attaque les mauvais historiens ; celui des *Littérateurs à la solde des*

grands; Timon ou le Misanthrope, l'une de ses meilleures compositions, souvent imitée depuis, et qui rappelle entre autres le chef-d'œuvre de Molière ; l'*Éloge de la Mouche,* agréable badinage ; l'*Éloge de la Patrie.*

2o Le scepticisme de Lucien. — Le style de Lucien, vif et mordant, rappelle celui d'Aristophane; ses dialogues étincellent de fines réparties, de mots heureux. Mais, tout en louant les rares qualités de cet ingénieux écrivain, on est forcé d'avouer qu'il a souvent passé les bornes d'une juste et honnête satire; lorsqu'il attaque les superstitions des peuples, il ébranle en même temps les convictions religieuses, et systématiquement déverse le mépris sur le christianisme. Son esprit sceptique et railleur l'a fait parfois comparer à Voltaire. (M. C., 37.)

Longin, autre philosophe rhéteur, né à Athènes, s'est immortalisé par son excellent *Traité du sublime,* chef-d'œuvre de bon sens, d'érudition et d'éloquenee, que Boileau a traduit et commenté. Dans ce traité, Longin fait connaître la nature, la source, les effets du sublime, en appuyant ses données d'exemples heureusement choisis et développés avec un admirable à-propos. Toujours impartial, il sait, malgré sa nationalité, louer hautement Cicéron ; de même, les préjugés du paganisme ne l'empêchent point d'emprunter à Moïse cette parole qu'il cite comme sublime : *Fiat lux. Et facta est lux.*

Longin fut ministre de la fameuse Zénobie, reine de Palmyre, qui voulut apprendre de lui la littérature grecque. Il fut mis à mort en 273 par Aurélien, vainqueur de cette reine.

§ IV. — Principaux auteurs grecs depuis Constantin.

Si nous séparons de la littérature chrétienne, déjà florissante au ive siècle, les productions profanes de cette époque, il reste peu d'auteurs dignes d'être cités.

Coluthus, né à Lycopolis, dans la Thébaïde, vers la fin du ve siècle, est l'auteur d'un petit poème : l'*Enlèvement d'Hélène,* faible imitation d'Homère.

Quintus de Smyrne, qu'on appelle aussi *Quintus Calaber*, parce qu'on découvrit son ouvrage dans un couvent de la Calabre, a composé, en quatorze chants, le *Complément de l'Iliade*, qui ne manque ni d'élégance ni de pureté.

Musée *le grammairien* vivait vers le VIe siècle ; il s'est rendu célèbre par son poème de *Héro et Léandre*, digne des beaux siècles de la littérature grecque.

Deux historiens ont échappé à l'oubli : **Zozime** (Ve siècle) n'est pas un écrivain sans mérite, mais il est hostile au christianisme. Son *Histoire de Rome*, depuis Auguste jusqu'à l'année 425, est un précis curieux et rapide, écrit par un homme supérieur. — **Procope**, né à Césarée en Palestine, vers le commencement du VIe siècle, a écrit la *Vie de Bélisaire*, dont il fut le conseiller et qu'il accompagna dans la plupart de ses expéditions. Son *Histoire contemporaine* nous fait connaître le règne de Justinien et les grandes guerres de cette époque. L'impartialité de Procope nous laisse ignorer s'il était chrétien ou païen.

Parmi les empereurs qui se firent gloire d'être écrivains, **Julien l'Apostat** (331-363) s'est rendu tristement célèbre ; sa haine contre le christianisme éclate dans ses ouvrages aussi bien que dans ses actes. S'étant annoncé comme le restaurateur du paganisme, il réunit autour de lui tous les hommes lettrés, partisans de l'ancien culte, et en forma pour ainsi dire une école. On a de lui *les Césars et le Misopogon*[1]; son *Traité contre les chrétiens* n'a pas été conservé, mais la réfutation qu'en a faite le grand saint Cyrille d'Alexandrie renferme d'importants extraits de cette violente attaque.

Au IXe siècle, **Constantin Porphyrogénète** écrivit la *Vie de l'empereur Basile le Macédonien,* fondateur de sa dynastie.

Enfin, au XIIe siècle, la princesse **Anne Comnène**, fille de l'empereur Alexis Comnène, contemporain des Croisades, raconta en quinze livres, dans son *Alexiade*, les exploits et les malheurs de son père.

[1] Le *Misopogon* (ennemi de la barbe) est une satire par laquelle Julien répond aux railleries des habitants d'Antioche contre sa personne, son costume négligé et sa barbe en désordre : il se rit de ces défauts. Cet ouvrage, écrit avec précipitation, a peu de valeur littéraire.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE PAÏENNE

CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE GRECQUE	*Originalité.* *Nationalité.* *Richesse.*
LANGUE GRECQUE PRINCIPAUX DIALECTES	Dialecte ÉOLIEN, forme le DORIEN. » IONIEN, » l'ATTIQUE.
DIVISION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE	1° Époque FABULEUSE (...-1270). 2° » HÉROÏQUE (1270-590). 3° » ATTIQUE (590-323). 4° » GRÉCO-ALEXANDRINE (323-146). 5° » GRÉCO-ROMAINE (146 avant J.-C. — 306 de J.-C.).

I. — ÉPOQUE FABULEUSE

POÈTES OU AÈDES	**Linus** et **Musée**. — **Orphée**.

II. — ÉPOQUE HÉROÏQUE

POÉSIE ÉPIQUE	**Homère** (x^e ou IXe s.). Ouv. : l'ILIADE et l'ODYSSÉE. — Ouv. non authentiques : *la Batrachomyomachie* et le *Margitès*.	
POÉSIE DIDACTIQUE	**Hésiode** (IXe s.). Ouv. : LES TRAVAUX ET LES JOURS, LA THÉOGONIE, LE BOUCLIER D'HERCULE.	
	Poètes gnomiques	**Solon**. — **Pythagore** (*Vers dorés*). **Xénophon** et **Parménide**.
	Fable	**Ésope le Phrygien**.

POÉSIE ÉLÉGIAQUE ET POÉSIE LYRIQUE	**Callinus d'Éphèse**, **Tyrtée** : *Élégies patriotiques.* **Archiloque de Paros** : *Hymnes*, *Iambes.* **Alcée de Mitylène.** **Sapho**, surnommée la *dixième Muse : Odes.* **Stésichore** : *Poésies lyriques et épiques.*

III. — ÉPOQUE ATTIQUE

I. — POÉSIE

POÉSIE LYRIQUE	**Anacréon** (559-478). Ouv. : HYMNES, ÉLÉGIES, ODES dites ANACRÉONTIQUES. **Simonide** (558-468). Ouv. : *Péans, Thrènes, Odes triomphales.* **Pindare** (520-440). Ouv. : 45 CHANTS DE VICTOIRE : *Victoires Olympiques*, *Pythiques*, *Néméennes*, *Isthmiques.*
TRAGÉDIE	ORIGINE : *chœur des fêtes de Bacchus.* **Thespis** introduit un personnage dans le chœur. **Eschyle** (525-456). 7 tragédies : PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ, LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES, LES PERSES, AGAMEMNON, LES CHOÉPHORES, LES EUMÉNIDES, LES SUPPLIANTES. **Sophocle** (495-406). 7 tragédies : AJAX FURIEUX, PHILOCTÈTE, ÉLECTRE, LES TRACHINIENNES, ŒDIPE-ROI, ŒDIPE A COLONE, ANTIGONE. **Euripide** (480-406). 18 tragédies. Princip. : *Les Phéniciennes*, *les Suppliantes*, — ALCESTE, *les Héraclides*, *Hercule furieux*, — *les Troyennes*, HÉCUBE, *Oreste*, ANDROMAQUE, IPHIGÉNIE EN AULIDE, IPHIGÉNIE EN TAURIDE, HIPPOLYTE, MÉDÉE, — un drame satirique : *le Cyclope.*
COMÉDIE	1° *Comédie ancienne :* ÉPICHARME. — EUPOLIS. **Aristophane**. 11 comédies : LES ACHARNIENS, LES CHEVALIERS, *Lysistrata*, LA PAIX, — LES NUÉES, LES GUÊPES, LES OISEAUX, *l'Assemblée des Femmes*, — LES GRENOUILLES, *les Femmes à la fête de Cérès*, — PLUTUS. 2° *Comédie moyenne :* ANTIPHANE. — ALEXIS.

II. — PROSE

HISTOIRE

- 1ers historiens grecs : *Logographes.*
- **Hérodote** (484-406). Ses HISTOIRES, en 9 livres, embrassent 120 années, de 595 à 475.
- **Thucydide** (471-395). Ouv. : HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.
- **Xénophon** (445-355). 1° **Ouv. historiques** : ANABASE, CYROPÉDIE, *Helléniques;* 2° **Ouv. politiques** : *Traités sur Lacédémone et sur Athènes;* 3° **Ouv. philosophiques** : ENTRETIENS MÉMORABLES, LE BANQUET, L'HIÉRON ; 4° **Ouv. didactiques** : *la Chasse, l'Équitation, l'Économique.*

ÉLOQUENCE

- RHÉTEURS ET SOPHISTES : **Gorgias de Léontium.**
- **Périclès** (494-429) n'a laissé aucun discours, mais a mérité de donner son nom à son siècle.
- **Lysias** (459-380). Ouv. : 34 *Discours.*
- **Isocrate** (436-338). Ouv. : 20 *Discours. Les Panathénaïques* ou éloge d'Athènes.
- **Eschine** (389-314). Ouv. : DISCOURS CONTRE TIMARQUE, SUR L'AMBASSADE, CONTRE CTÉSIPHON.
- **Démosthène** (385-322). Ouv. : 61 *Discours judiciaires et politiques.* — LES PHILIPPIQUES, LES OLYNTHIENNES, DISCOURS SUR L'AMBASSADE, SUR LA CHERSONÈSE, DISCOURS POUR LA COURONNE.

GENRE DIDACTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

- **Socrate** (470-400). Xénophon a recueilli ses *Entretiens.*
- **Platon** (430-347). Ouv. : Dialogues : *Criton, Phédon, Apologie de Socrate, Protagoras, Gorgias, la République.*
- **Aristote** (384-322). Ouv. : *Rhétorique et Poétique, Morale, Logique, Histoire Naturelle.*
- **Théophraste.** Ouv. : *Caractères moraux.*

IV. — ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE

I. — POÉSIE

POÉSIE PASTORALE

- **Théocrite** (IIIe s.). Ouv. : IDYLLES.
- **Bion** : *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis, Épithalame d'Achille.*
- **Moschus** : *Idylles, Chant funèbre en l'honneur de Bion.*

POÉSIE DRAMATIQUE
- PLÉIADE TRAGIQUE D'ALEXANDRIE.
- COMÉDIE NOUVELLE
  - **Ménandre** (342-90). Ouv. : 100 Comédies, dont il ne reste que *quelques fragments.*

AUTRES POÈTES DE CETTE ÉPOQUE
- **Apollonius de Rhodes** : les *Argonautiques.*
- **Aratus** : les *Phénomènes* (poème didactique).
- **Callimaque** : *Hymnes.*

II. — PROSE

ÉLOQUENCE
- **Démétrius de Phalère** (345-283).

HISTOIRE
- **Polybe** (205-124). Ouv. : *Histoire générale,* en 40 livres; s'étend de 218 à 146.

V. — ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

POÉSIE
- **Babrius** : *Fables d'Ésope.*
- **Archias** : *Guerre des Cimbres.*
- **Oppien** : *La Pêche et la Chasse.*

HISTOIRE
- **Diodore de Sicile** (1[er] s. avant J.-C.) : *Bibliothèque historique.*
- **Denys d'Halicarnasse** (1[er] s. avant J.-C.) : ANTIQUITÉS ROMAINES.
- **Flavius-Josèphe** (37-95) : HISTOIRE DE LA GUERRE DES JUIFS, ANTIQUITÉS JUDAÏQUES.
- **Plutarque** (50-140) : VIES PARALLÈLES DES HOMMES ILLUSTRES, ŒUVRES MORALES.
- **Strabon** (1[er] s. avant J.-C.) : *Géographie.*

PHILOSOPHIE ET RHÉTORIQUE
- **Diom Chrysostome** (1[er] siècle).
- **Lucien** (120-200) : *Dialogues des dieux et des morts.*
- **Longin** (III[e] s.) : *Traité du Sublime.*

PRINCIPAUX AUTEURS GRECS DEPUIS CONSTANTIN
- COLUTHUS. — QUINTUS. — MUSÉE le Grammairien.
- **Zozime** et **Procope** (historiens).
- **Julien l'Apostat** : *les Césars, le Misopogon.*
- **Constantin Porphyrogénète** : *Vie de Basile le Macédonien.*
- **Anne Comnène** : *Histoire d'Alexis I[er] (Alexiade).*

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

I. La littérature chrétienne relève l'éloquence grecque. — La littérature païenne, après s'être graduellement abaissée, semble expirer vers le IVe siècle avec le polythéisme vaincu ; mais déjà, à cette époque, le souffle divin qui devait renouveler la terre s'était répandu de l'Orient en Occident, et la *bonne nouvelle* avait été annoncée aux peuples les plus reculés. Sous cette bienfaisante action, les lettres sont régénérées ; un courant d'idées jusque-là inconnues les pénètre : ce ne sont plus les fables du paganisme ni les vaines déclamations de l'Agora ou du Forum qui les inspirent, c'est la vérité révélée aux hommes par le Christ qu'elles exaltent, propagent et défendent.

Cette mission d'établir partout la vérité sur les ruines de l'erreur donne à la littérature chrétienne ses traits distinctifs, quant au fond et quant à la forme. Ce n'est point à la poésie qu'elle consacre, comme jadis avaient fait les Grecs, ses premiers essais : le besoin d'instruire et de lutter lui trace une autre voie : l'*éloquence* et la *controverse* l'absorbent presque exclusivement pendant plusieurs siècles. Tandis que les orateurs païens profanent leur art en efforts stériles et ridicules, le christianisme rend à la parole humaine sa dignité et sa noblesse, en la faisant servir au triomphe de tous les grands principes capables de régénérer le monde. De plus, le même besoin d'être avant tout les hérauts de l'Évangile crée aux premiers orateurs chrétiens un langage à la fois simple et élevé, nourri par de grandes pensées et surtout par les divines inspirations des saintes Écritures. Le mauvais goût littéraire propagé par les rhé-

teurs se glisse, il est vrai, même dans les chefs-d'œuvre chrétiens ; toutefois il y a une distance infinie entre cette éloquence mâle et apostolique et les misérables élaborations des artistes les plus renommés des écoles païennes.

II. Division. — A la littérature grecque, dont nous nous occupons exclusivement ici, nous rattacherons les écrits apostoliques généralement composés en grec. Nous étudierons : 1° les *Temps apostoliques ;* 2° les *principaux Apologistes ;* 3° les *Docteurs* ou *Pères de l'Église ;* 4° les *Historiens* et les *Poètes chrétiens.*

CHAPITRE I

TEMPS APOSTOLIQUES

(Ier siècle.)

Les premiers prédicateurs de l'Évangile furent des hommes du peuple, simples et ignorants ; le Sauveur les avait choisis tels afin de confondre la vanité des sages et des philosophes, en se servant pour établir son Église des moyens les plus faibles en apparence. Tout est donc divin dans les œuvres de ces humbles pêcheurs devenus des docteurs de la vérité : aussi l'*Histoire évangélique* et les *Écrits des apôtres* demeurent-ils le monument sacré de la Loi nouvelle, digne des hommages de tous les siècles, digne en même temps de nos respectueuses études par les beautés supérieures qui s'y rencontrent.

§ I. — Histoire évangélique.

I. Grandeur et simplicité des saints Évangiles. — La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été écrite par SAINT MATTHIEU, SAINT MARC, SAINT LUC et SAINT JEAN, dont les

récits se complètent mutuellement. Leur plume, conduite par l'esprit de Dieu, a tracé le plus magnifique tableau qui ait jamais été offert à l'humanité. Historiens incomparables, les Évangélistes s'effacent et disparaissent pour ne montrer que le Sauveur, sa vie, sa doctrine ; aucun commentaire ne leur échappe : ni la grandeur des miracles qu'ils racontent ne paraît les surprendre, ni les abaissements et les souffrances d'un Dieu ne semblent les déconcerter. Aussi bien la vie de leur divin Maître était d'elle-même assez éloquente pour se passer des vaines pompes du langage ; nulle impression n'eût été comparable à celle que les générations chrétiennes ont toujours ressentie en lisant ces pages inspirées, et qu'elles ont traduite par ce mot consacré : la *simplicité de l'Évangile.*

Les incrédules eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au livre divin : « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur, avoue J.-J. Rousseau. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

II. Apologues ou paraboles. — Chateaubriand (*Génie du Christianisme*) relève avec un rare bonheur d'expression la beauté toute sereine des scènes évangéliques : « Pour inculquer ses préceptes, dit-il, Jésus-Christ choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger l'homme par ses œuvres. On lui amène un enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes,* et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle

même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheuraux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui ont faim et soif,* etc. Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur un sable mouvant. Selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive. »

La parabole de l'*Enfant prodigue,* celle du *Mauvais riche,* ou encore l'incomparable récit de la *Résurrection de Lazare :* autant de pages qui remplissent l'âme et le cœur d'ineffables sentiments.

III. Les quatre Évangélistes. — 1° Saint Matthieu. — Saint Matthieu, nommé aussi *Lévi,* exerçait la charge de publicain ou receveur d'impôts pour les Romains, lorsque Jésus-Christ l'appela à sa suite pour en faire un de ses apôtres. Son *Évangile* est le plus ancien des quatre ; on croit qu'il le rédigea huit ans après l'Ascension. Il l'écrivit en langue syro-chaldaïque, d'où il fut traduit en grec, puis en chaldéen.

2° Saint Marc. — Né en Afrique, saint Marc s'attacha à saint Pierre et l'accompagna à Rome pour lui servir d'interprète. Étant allé prêcher en Égypte, il y fonda l'Église d'Alexandrie. Son *Évangile,* composé en grec selon les uns, en latin selon d'autres, fut écrit vers l'an 44, d'après les entretiens qu'il avait eus avec saint Pierre ; ce n'est du reste qu'un abrégé de saint Matthieu.

3° Saint Luc. — Converti par saint Paul peu de temps après la vocation du grand apôtre, saint Luc le suivit dans la plupart de ses voyages, partagea sa captivité à Rome, et fut lui-même depuis martyrisé en Achaïe. Outre son *Évangile,* écrit en grec et remarquable par une grande pureté de style, saint Luc a composé *les Actes des Apôtres,* qui contiennent l'histoire de l'Église naissante, et en particulier les travaux apostoliques de saint Paul, précieux monument de la foi primitive et de l'éloquence des apôtres.

Saint Luc, possédait, dit-on, le talent de la peinture ; on lui attribue le portrait de la sainte Vierge. (M. C., 38.)

4° Saint Jean. — C'est ici le plus sublime des évangélistes. Né à Bethsaïde en Galilée, saint Jean avait environ vingt-cinq ans lorsque Notre-Seigneur l'appela à l'apostolat, en lui commandant d'abandonner sa barque et ses filets. Disciple bien-aimé du Sauveur, il le suivit jusqu'au Calvaire, dont il a retracé les scènes douloureuses avec plus de détails que les autres écrivains sacrés.

Saint Jean ne quitta Jérusalem qu'après l'assomption de Marie, vers l'an 56, pour venir se fixer à Éphèse. Cette cité, l'une des plus opulentes de l'Orient, déjà évangélisée par saint Paul, devint le centre des prédications de l'apôtre bien-aimé, qui fonda, par lui-même ou par ses disciples, de nombreuses églises en Asie Mineure. C'est à Éphèse qu'il composa son *Évangile,* « le plus beau des livres inspirés, » disent les théologiens ; l'*aigle,* en effet, y déploie son vol et atteint des hauteurs inaccessibles, en racontant la génération éternelle du Verbe. La première *Épître canonique* suivit de près la publication de l'Évangile. Saint Jean écrivit ces ouvrages en grec et dans un âge avancé, les fréquentes répétitions qui s'y rencontrent attestent, selon la remarque de certains critiques, la vieillesse de l'auteur.

Domitien ayant renouvelé les sanglantes persécutions de Néron, saint Jean fut arrêté, conduit à Rome et jeté dans une cuve d'huile bouillante, devant la *Porte latine,* à jamais illustrée par cette glorieuse épreuve, dont l'apôtre sortit sain et sauf. Relégué dans l'île de Patmos, l'une des Sporades, il y composa, à la suite de visions prophétiques, son *Apocalypse* (*révélation*). « Toutes les beautés de l'Écriture, dit Bossuet, sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. » (M. C., 39.)

Après la mort de Domitien, saint Jean revint à Éphèse, au milieu des acclamations de toutes les églises d'Asie ; il publia encore deux autres *Épitres,* et mourut à l'âge de

quatre-vingt-quatorze ans, laissant à ses disciples comme legs suprême ce mot qu'il ne pouvait se lasser de redire : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.*

§ II. — Écrits des Apôtres.

I. Éloquence des apôtres en général. — Quelques-uns des apôtres ont laissé des *Épîtres* adressées aux fidèles de leur temps, et placées à côté des saints Évangiles dans le Nouveau Testament. Ceux mêmes dont nous ne possédons aucun écrit ont, de leur vivant, répandu à flots par la prédication les trésors de vérité dont ils étaient les dépositaires, et selon la parole du roi-prophète, *leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre*. Ces hommes sans lettres, hier encore mêlés aux derniers rangs du peuple, se trouvent tout à coup assez savants ponr enseigner la plus haute doctrine, et assez éloquents pour en imposer la croyance à des nations entières. Leur manière sans doute diffère essentiellement de celle des philosophes et des rhéteurs ; peu soucieux de la forme, ils ne songent qu'à faire connaître Jésus-Christ ressuscité, confirmant leur témoignage par de nombreux miracles et même par l'effusion de leur sang.

II. Saint Pierre. — Saint Pierre, le *prince des apôtres*, élève le premier la voix dans Jérusalem au sortir du Cénacle ; tout rempli du Saint-Esprit, il gagne en un seul jour plusieurs milliers de personnes à la foi de l'Évangile. Antioche, la reine de l'Orient, le reçoit ensuite, et voit bientôt germer dans son sein et dans les grandes cités qui l'entourent de florissantes chrétientés. Enfin le chef des apôtres transporte le siège du souverain pontificat dans la capitale du monde, dans cette Rome superbe qui recevra un jour plus de gloire de la présence de Pierre et de ses successeurs que du faste et de l'éclat de tous ses Césars. Mais, avant que la croix soit arborée sur le Capitole, il faut que pendant trois siècles Rome s'abreuve du sang des martyrs ; saint Pierre a la gloire d'y rendre à son divin Maître cet hommage suprême, sous la persécution de Néron, en l'an 66.

Plusieurs *discours* de saint Pierre sont rapportés dans les Actes des apôtres ; on y sent, aussi bien que dans ses *deux Épîtres,* l'autorité magistrale du chef de l'Église, en même temps que la mansuétude et l'humilité du fidèle disciple d'un Dieu crucifié.

III. Saint Paul. — Avant de devenir l'*apôtre des Gentils,* saint Paul, sous le nom de Saul, fut au nombre des persécuteurs du Christ. Terrassé sur le chemin de Damas, il reconnaît la vérité, l'embrasse avec ardeur, et ne songe plus qu'à faire connaître et aimer « Celui dont la charité le presse ». L'Asie Mineure, la Grèce, la Macédoine reçoivent tour à tour sa parole. Méprisant les vaines pompes du langage, « il ira, dit Bossuet, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. »

Ses *quatorze Épîtres* ont toujours été regardées comme une mine inépuisable de doctrine ; celle qu'il adresse *aux Hébreux,* et que le même Bossuet nommait *divine,* se fait remarquer entre toutes par la grandeur des pensées et la majesté du style. Si l'on recherche, sous une exquise simplicité, la noblesse des sentiments, qu'on relise la touchante *Épître à Philémon,* riche habitant de Colosses, en faveur de son esclave Onésime ; ce dernier s'était enfui de la maison de son maître après y avoir dérobé une somme d'argent. Saint Paul, dans cette lettre, montre avec quelle délicatesse et quelle charité le christianisme embrasse la cause des petits et des déshérités de ce monde.

Citons encore le célèbre *discours devant l'Aréopage,* relaté aux Actes des apôtres, chef-d'œuvre de force et d'à-propos, modèle de la véritable éloquenee. Faut-il s'étonner que les juges mêmes et les ennemis de saint Paul aient été plus d'une fois ébranlés par de tels accents?

« *Peu s'en faut,* lui disait le roi Agrippa après l'avoir

entendu exposer avec sa propre défense celle des mystères de notre foi, *peu s'en faut que tu ne me persuades d'être chrétien.* » Et Paul de répondre : *Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût ni peu ni beaucoup, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, à la réserve de ces liens!* Et il montra ses chaînes. « Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes, dit le comte de Maistre, après cent lectures de cette belle réponse, je crois la lire encore pour la première fois, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante ! »

Saint Jacques le Mineur et **saint Jude**, son frère, ont laissé chacun une *Épître catholique,* c'est-à-dire adressée à tous les fidèles.

A côté de ces divers écrits formant le Nouveau Testament, il faut placer encore, au premier siècle, une admirable *lettre du pape saint Clément* aux fidèles de Corinthe, pour leur recommander l'union ; on y respire cette aimable charité qui formait le trait caractéristique de la primitive Église.

CHAPITRE II

ÈRE DES APOLOGISTES

(IIe et IIIe siècles)

Avant de parler des principaux *apologistes grecs,* mentionnons ici, comme se rapportant spécialement au IIe et au IIIe siècle, les touchants écrits connus sous le nom d'*Actes des Martyrs;* ils forment l'un des plus riches trésors de l'antiquité chrétienne, et sont, à bien prendre, une éclatante apologie du christianisme.

§ I. — Actes des Martyrs.

I. Origine de ces écrits. — Les *Actes des Martyrs,* recueillis avec soin par les premiers chrétiens, renferment le récit des actions et des souffrances de ces généreux témoins de Jésus-Christ. Les diverses églises d'Orient et d'Occident, unies entre elles par les liens d'une intime charité, s'adressaient mutuellement ces pieuses relations pour s'édifier et se soutenir dans la lutte. On y exposait simplement, et sans paraître se douter de leur grandeur, les faits les plus héroïques ; on enregistrait avec soin les paroles des martyrs, empreintes de cette divine sagesse que le Sauveur a promise à ses disciples, appelés à rendre témoignage de leur foi.

II. Actes les plus connus. — Parmi ces monuments chers à tout cœur chrétien, citons : la Lettre des églises de Vienne et de Lyon aux églises d'Asie sur le martyre de saint Pothin et de ses compagnons ; les Actes de saint Sébastien, ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité, etc. ; partout même accent de vérité, nul ornement inutile, une éloquence qui tient au fond même des choses et que le luxe d'expression n'eût fait que gâter. Ce simple mot : *Je suis chrétien,* unique défense et chant de triomphe des martyrs, emprunte aux circonstances où il est prononcé quelque chose de sublime, qui remue profondément l'âme. Parfois aussi la victime adresse au peuple, à ses bourreaux, aux Césars eux-mêmes, d'énergiques appels, où la noblesse des sentiments se mêle à la plus tendre charité.

Les Lettres de saint Ignace d'Antioche, l'une des richesses de l'Église grecque, ont toujours été regardées comme la plus touchante effusion de cette soif du martyre dans laquelle s'entretenaient les chrétiens de la primitive Église. Ce saint évêque, disciple de saint Jean, avait reçu du prince des apôtres le gouvernement de l'église d'Antioche. Trajan, passant par cette cité, le fit comparaître devant son tribunal et le condamna à être livré aux lions de l'amphithéâtre, pour l'amusement du peuple romain.

Ignace se laissa charger de chaînes et conduire à Rome. Pendant son voyage il s'arrêta deux fois, d'abord à Smyrne, puis à Troade. Son zèle infatigable le porta à profiter de ces instants de répit pour écrire aux églises de l'Asie Mineure. La plus belle de ces lettres est celle qu'il adressa aux Romains. Ayant appris qu'ils se proposaient d'intervenir en sa faveur et d'empêcher qu'il ne fût livré aux bêtes, il les supplie de ne pas mettre obstacle à son sacrifice : *Ne m'aimez pas à contretemps,* s'écrie-t-il ; *souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces, par elles je serai plus tôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu; je veux être broyé par la dent des bêtes pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ.*

§ II. — Apologistes.

L'apologétique chrétienne en général. — En dépit des persécutions allumées dès le Ier siècle contre l'Église naissante, le nombre des chrétiens croissait de plus en plus. D'illustres conquêtes amenaient dans leurs rangs des savants et des philosophes, heureux de trouver enfin cette vérité dont toutes les sciences humaines ne leur avaient offert que des lambeaux. Consacrant désormais leurs talents à la défense d'une religion injustement calomniée, ils en exposent avec éloquence les dogmes, la morale, le culte, et adressent aux empereurs eux-mêmes leurs courageux plaidoyers. Si la justice de leur cause est souvent méconnue, de tels écrivains contribuent du moins, par l'éclat de la lutte engagée, à la diffusion du christianisme et le vengent des calomnies d'une foule ignorante.

L'ère des apologistes n'est point bornée aux deux ou trois premiers siècles de l'Église : les œuvres des grands docteurs qui parurent depuis offrent souvent ce cachet d'ardente polémique, que nécessite la continuité de la lutte ; toutefois les glorieux combattants descendus les premiers dans l'arène, SAINT JUSTIN, SAINT IRÉNÉE, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, ORIGÈNE, sont spécialement désignés sous le nom d'*Apologistes.*

SAINT JUSTIN (114-168)

I. Biographie. — Saint Justin, surnommé le *Philosophe*, naquit à Sichem, ancienne capitale de la Samarie. Élevé dans les erreurs du paganisme, il fréquenta toutes les écoles de philosophie pour y chercher la vérité, et s'arrêta enfin à la secte des platoniciens, dont les idées supérieures sur la Divinité l'enthousiasmèrent. Un jour qu'il se promenait au bord de la mer, afin de se livrer plus facilement à ses méditations, il rencontra un vieillard vénérable dont la présence dans ce lieu solitaire le surprit. Comme il lui en témoignait son étonnement : « Vous-même, mon fils, reprit l'étranger, dans quel dessein êtes-vous venu ici ? » Justin lui avoua le grand désir qu'il avait de connaître la vérité. Le vieillard profita de cette réponse pour lui découvrir les secrets d'une autre philosophie, bien plus certaine et bien plus nécessaire que celle des écoles profanes : il lui parla des prophètes, de Jésus-Christ et de la religion chrétienne. Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Justin ; mais ce qui contribua particulièrement à le convaincre, ce fut le spectacle de la vie innocente des chrétiens. Il se convertit vers l'âge de trente ans, et commença à enseigner ses nouvelles croyances, sans quitter pourtant l'habit de philosophe.

Saint Justin confirma de son sang la foi qu'il avait si bien défendue, en souffrant un glorieux martyre, l'an 168.

II. Ses œuvres : leur objet. — Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits en grec; les principaux et les plus certains sont : le *Dialogue avec Tryphon,* un *Discours* et une *Exhortation aux Grecs;* enfin, deux *Apologies* adressées aux empereurs Antonin le Pieux et Marc-Aurèle.

Le Dialogue avec Tryphon est une savante controverse dirigée contre les Juifs. Ce Tryphon était un Juif d'Éphèse, fort versé dans les Écritures ; ayant entretenu saint Justin, il l'avait vivement pressé par une foule d'objections que l'illustre docteur combat dans cet ouvrage.

Dans son Discours aux Grecs, saint Justin expose les

motifs qui ont amené sa conversion et flétrit la mythologie païenne, amas d'erreurs et de turpitudes. L'*Exhortation aux Gentils* est comme le développement de ce premier cadre; non content de tourner en ridicule les dieux avilis du paganisme, il réfute toutes les doctrines religieuses et philosophiques des Grecs.

Les DEUX APOLOGIES de saint Justin forment son plus beau titre de gloire; la première surtout est justement célèbre; elle ouvre, pour ainsi dire, ce combat par la parole et par la plume que l'Église soutient intrépidement depuis dix-huit siècles. Saint Justin y démontre l'injustice de la persécution exercée contre les chrétiens, dont il retrace les vertus, et qu'il représente aux empereurs comme les plus fidèles de leurs sujets; il prouve ensuite la divinité du christianisme, et termine par un exposé détaillé de la liturgie chrétienne durant la première moitié du IIe siècle : déjà s'y retrouvent, presque dans leur forme actuelle, les principales cérémonies de nos divins mystères. (M. C., 41.)

Dans tous ses ouvrages, saint Justin dédaigne les ressources, le fard de l'éloquence; mais il donne à son style la force, la précision et la noblesse[1].

SAINT IRÉNÉE (IIe siècle)

Son Traité contre les hérésies. — Saint Irénée, Grec d'origine, fut instruit dans la science sacrée par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui lui-même se faisait gloire d'avoir eu pour maître saint Jean l'Évangéliste. Envoyé dans les Gaules pour y annoncer la *bonne nouvelle,* Irénée s'arrêta à Lyon. Saint Pothin gouvernait cette église naissante et

[1] L'ÉPÎTRE A DIOGNÈTE, longtemps attribuée à saint Justin, est d'un auteur inconnu, qui doit être rangé parmi les plus anciens apologistes. On y trouve un admirable tableau de la vie chrétienne pendant les deux premiers siècles; l'influence déjà incontestée du christianisme au milieu du monde païen s'y révèle, dans cette belle comparaison que l'auteur développe avec éloquence : « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du corps; les chrétiens sont disséminés dans toutes les villes du monde, etc. »

déjà illustre ; il s'attacha le jeune missionnaire, qui devint plus tard son successeur. C'était l'époque des plus furieuses persécutions : le glaive des bourreaux, non moins que les traits de l'hérésie, mettaient sans cesse en péril la foi de ces premiers chrétiens. Irénée se dévoua tout entier à conjurer tant de maux ; tandis que sa science et ses écrits déconcertaient l'erreur, l'exemple de ses vertus, ses pressantes exhortations ranimaient les courages. Aussi, lors de la persécution de Septime-Sévère, la seule ville de Lyon eut-elle la gloire de compter dans ses murs plusieurs milliers de martyrs. Le saint évêque cueillit lui-même cette glorieuse couronne, l'an 202.

Des nombreux ouvrages que saint Irénée avait composés, nous ne possédons que son TRAITÉ CONTRE LES HÉRÉSIES, trésor de science et de raisonnement. On voit que l'auteur avait étudié les livres de tous les anciens philosophes, et qu'il était très familier avec les grands écrivains qui sont l'honneur de la Grèce.

Athénagore, natif d'Athènes, vécut sous Marc-Aurèle. Il passa, comme saint Justin, de la philosophie païenne aux pures lumières du christianisme, dont il devint un des plus puissants défenseurs. Son *Traité sur la Résurrection des morts* et surtout son *Apologie à l'empereur* font regretter la perte de ses autres ouvrages : on y admire une éloquence pleine de fermeté, jointe à une vaste érudition.

Hermias (IIe siècle), dont on ignore la patrie, a laissé sous ce titre : *Dérision des philosophes païens*, une réfutation satirique fort spirituelle des philosophes et de leurs creuses théories; il ne reste malheureusement qu'une partie de ce curieux traité. Plusieurs critiques judicieux le regardent comme un chef-d'œuvre et le comparent, pour la vivacité de la mise en scène et la finesse des traits, aux *Dialogues* de Lucien. (M. C., 42.)

École chrétienne d'Alexandrie. — Clément d'Alexandrie. 1° SA VIE. L'un des plus célèbres foyers de la controverse religieuse à cette époque fut l'*École chrétienne d'Alexandrie*, fondée au temps des apôtres pour l'instruction des

catéchumènes. Des maîtres illustres : *saint Pantène, Clément d'Alexandrie, Origène,* y formèrent de vaillants athlètes de la foi.

Né à Athènes, Clément d'Alexandrie prit son nom du long séjour qu'il fit dans la capitale de l'Égypte. Élevé au sein du paganisme, il s'était attaché, comme philosophe, à la secte des néo-platoniciens, mélange ridicule de toutes les doctrines de la philosophie grecque et des idées religieuses répandues dans l'Orient. On ignore à quelle époque de sa vie Clément abjura ses erreurs, mais on sait qu'il ne négligea aucun moyen de s'instruire à fond dans la scienee du salut : il parcourut la Grèce, l'Italie, la Palestine et l'Asie Mineure, afin de recueillir l'enseignement des docteurs les plus célèbres et de les consulter sur la tradition de l'Église.

Fixé enfin à Alexandrie, près de saint Pantène, qui dirigeait alors l'école des catéchumènes, il travailla de concert avec ce maître admirable, l'*abeille de son siècle,* comme il aime à le nommer. Plus tard, il fut jugé digne de succéder à ce courageux apôtre, qui était passé aux Indes pour y prêcher l'Évangile. Pendant douze années, Clément déploya dans cette charge importante les trésors de son immense érudition ; païens et fidèles se pressaient autour de sa chaire, également captivés par le charme de sa parole. Alexandre Sévère ayant allumé en Égypte une violente persécution contre les chrétiens, Clément se retira en Cappadoce, où il mourut vers 217.

2° OUVRAGES DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE. — Ses trois principaux ouvrages : l'*Exhortation aux Gentils*, le *Pédagogue* et les *Stromates* forment un magnifique ensemble de doctrine.

L'EXHORTATION est un traité complet contre l'idolâtrie, écrit dans un style brillant et imagé, propre à charmer les Grecs, que rebutait sans doute l'austérité des dogmes chrétiens. — Le PÉDAGOGUE, abrégé de la morale évangélique, montre en Jésus-Christ le divin précepteur ou le Pédagogue de l'humanité régénérée. — Les STROMATES[1], qu'on appelle-

[1] Ce mot désigne littéralement les enveloppes dont on recouvrait les

rait aujourd'hui *mélanges* ou *essais*, renferment de plus amples développements sur les mystères de notre foi; l'auteur y met en parallèle les opinions philosophiques de toutes les écoles et les doctrines évangéliques.

Dans son traité : *Quel riche sera sauvé?* Clément d'Alexandrie rapporte l'histoire de ce jeune homme, devenu brigand, que l'apôtre saint Jean retira du vice avec une charité toute paternelle.

ORIGÈNE (185-254)

I. Biographie. — Origène, l'un des plus beaux génies du christianisme, naquit à Alexandrie, l'an 185. Saint Léonide, son père, cultiva avec soin les heureuses dispositions qu'il révéla dès le premier âge pour la piété, non moins que pour la science. La grâce, qui déjà remplissait son âme, inspirait aux siens une espèce de vénération : souvent Léonide s'approchait de lui pendant son sommeil et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect comme le temple de l'Esprit-Saint. Lorsque son père, arrêté en haine de la foi, eut été jeté en prison, le jeune Origène fit tous ses efforts pour avoir part à son martyre : on dut en venir jusqu'à cacher ses vêtements pour l'empêcher de courir à la mort. Du moins, écrivit-il au vaillant athlète du Christ pour l'exhorter à persévérer et à demeurer invincible, malgré les sollicitations de ses proches.

« Grand homme dès son enfance, » selon le mot de saint Jérôme, Origène fut jugé digne, à l'âge de dix-huit ans, de succéder à Clément, son maître, dans la direction de l'école d'Alexandrie. Doué de l'éloquence large et polie des Grecs, d'un esprit pur et sanctifié par le christianisme, il conduisit ses disciples si avant dans les profondeurs des saintes Écritures, qu'il semblait que l'esprit des Prophètes lui donnât l'intelligence des textes sacrés. Le charme de son éloquence arrachait à ses auditeurs ce cri d'admiration :

tapisseries : l'auteur l'emploie à dessein, pour montrer que son livre renferme des mystères, voilés aux yeux des païens et de tous ceux qui le liront sans prudence et sans réflexion.

C'est l'âme de David unie à celle de Jonathas! Son enseignement, enrichi de toutes les beautés de la science et des lettres profanes, attirait à ses leçons une foule de jeunes païens; telle était la force de ses discours et de ses exemples, qu'on en vit plusieurs, au sortir de ses entretiens, affronter le martyre.

La vie d'Origène est remplie de tant de travaux, qu'on a peine à comprendre comment un seul homme a pu suffire à cette tâche immense; toujours appliqué à l'étude, il ne prenait guère de repos que dans la variété des occupations. La facilité de son génie lui permettait d'occuper sept sténographes, auxquels il dictait chaque jour quelque chose de ses immortels ouvrages. Cependant, il trouvait encore le loisir de visiter les chrétiens dans leurs prisons et les accompagnait jusqu'au lieu du supplice, sans crainte des périls qu'il courait pour lui-même. De si rares vertus et une science si éminente font amèrement regretter les peines et censures encourues par ce grand docteur, vers la fin de sa carrière, au sujet de quelques erreurs renfermées dans son *Livre des Principes*. On sait du moins qu'il mourut dans la communion de l'Église; il était âgé de soixante-neuf ans, et se trouvait à Tyr, en Phénicie.

II. Ses ouvrages. — Origène avait composé une immense quantité d'ouvrages. Le nombre en est si grand, disent saint Jérôme et saint Vincent de Lérins, qu'il est devenu impossible, non seulement de les lire tous, mais de les recueillir. Les plus importants sont : ses TRAVAUX BIBLIQUES et son TRAITÉ CONTRE CELSE; on aime encore à citer sa touchante EXHORTATION AU MARTYRE et son TRAITÉ DE LA PRIÈRE, plein d'onction et de doctrine.

III. Objet des principaux ouvrages d'Origène. — Ses *Travaux bibliques* ont rendu les plus grands services à l'Église, et ont ouvert la voie à l'interprétation des saintes Écritures. Origène réunit en un seul volume, sur six colonnes parallèles (*Hexaples*), les différentes versions de la Bible, au sujet desquelles s'élevaient de fâcheuses contestations entre les Juifs et les chrétiens. Ce travail, déjà considérable, fut complété par des *Commentaires* sur chacun des Livres saints, par des *Homélies* qu'il prononça, soit en Orient, soit

en Italie, où il séjourna quelque temps. C'est dans ces sortes de discours que, selon l'expression de saint Jérôme, déployant les voiles de sa brillante imagination et se laissant emporter au souffle d'une science inépuisable, il quitte terre et semble voguer en pleine mer.

Toutefois le *Traité contre Celse* est le chef-d'œuvre d'Origène; c'est comme l'arsenal où l'Église a puisé, dans le cours des siècles, des armes victorieuses contre toutes les erreurs. Le philosophe Celse avait réuni, dans son *Discours véritable,* des objections savamment combinées contre le christianisme; il les avait présentées sous une forme brillante, ironique, propre à captiver la foule et à jeter le discrédit sur toutes nos croyances. Origène se chargea de la réfutation de cet ouvrage, et il le fit avec une telle éloquence, une telle force de raisonnement, que tout l'édifice de Celse fut renversé, et la vérité de l'Évangile apparut plus éclatante que jamais. (M. C., 43.)

CHAPITRE III

DOCTEURS OU PÈRES DE L'ÉGLISE

(IVe et Ve siècle)

Caractère général de leur éloquence. — Avec le règne de Constantin s'ouvre pour l'Église une ère nouvelle; sortie des catacombes, elle déploie dans des temples magnifiques les splendeurs du culte, tandis que de son sein Dieu fait surgir des hommes puissants par la parole et par la science. C'est l'époque des grands *Docteurs* ou *Pères de l'Église,* dont l'éloquence foudroie l'erreur du haut des chaires chrétiennes, avec ce même courage intrépide déployé par les Pères des trois premiers siècles contre les empereurs et

leurs sanglantes persécutions. En Orient comme en Occident, même efflorescence, même expansion des plus beaux génies : les ouvrages qui nous restent de cette période si féconde demeurent les chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne.

Pour ne parler ici que de l'Église d'Orient, quelle admirable renaissance SAINT ATHANASE, SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, SAINT BASILE et SAINT JEAN CHRYSOSTOME n'ont-ils pas préparée aux lettres grecques ! Il s'agit pour eux de défendre la foi contre les subtilités d'Arius, d'Eutychès et des autres sectaires ; de flétrir le vice jusque sur les marches du trône : ils le font avec cette logique irrésistible, cette majestueuse ampleur de langage, qu'employait jadis Démosthène dans ses immortelles harangues.

SAINT ATHANASE (296-373)

I. Biographie. — Saint Athanase naquit à Alexandrie, en 296, d'une famille distinguée. Élevé au diaconat par l'évêque de cette ville, saint Alexandre, dont les soins affectueux avaient entouré son enfance, il n'était encore revêtu que de cette dignité lorsqu'il parut au concile de Nicée, en 325. Il y déploya contre Arius tant de savoir et d'éloquence, qu'au rapport de saint Grégoire de Nazianze il tint le premier rang dans cette illustre assemblée. La haine des ariens s'alluma dès lors contre lui, et le poursuivit surtout après son élévation sur le siège patriarcal d'Alexandrie. Cinq fois banni par les intrigues de ces hérétiques, cinq fois cet athlète de la vérité rentra victorieux dans la cité dont il était le pasteur.

Durant cette lutte incessante, soutenue pendant quarante-six ans, la vie du saint prélat est souvent menacée : tantôt il se réfugie parmi les moines de la Thébaïde, tantôt il s'enfonce dans les parties les plus inaccessibles du désert ; il lui arrive même de chercher un asile dans la tombe de son père, où il séjourne pendant quatre mois, pour se soustraire aux poursuites de l'empereur Valens, entièrement dévoué aux ariens. De ces diverses retraites, il adresse à

son clergé et à son peuple d'éloquents écrits pour les affermir dans la foi orthodoxe; puis, lorsqu'un calme momentané lui permet de regagner sa ville épiscopale, le peuple d'Alexandrie le reçoit au milieu d'ovations enthousiastes, telles que n'en obtinrent jamais les Césars romains.

Les ennemis de saint Athanase, vaincus par sa constance, cessèrent enfin de le persécuter; il termina paisiblement, au milieu de son troupeau, une carrière marquée par de si glorieux combats (373).

II. Ouvrages de saint Athanase. — Un DISCOURS CONTRE LES GRECS, plusieurs TRAITÉS CONTRE LES ARIENS, ses APOLOGIES et quelques LETTRES, seuls débris d'une vaste correspondance : tels sont les principaux ouvrages de saint Athanase.

Dans son *Discours contre les Grecs*, il porte de nouveaux coups à l'idolâtrie, tant de fois attaquée déjà, et toujours renaissante sur cette terre d'Égypte qui lui avait servi de berceau.

Les *Traités contre les ariens* tiennent la plus large place parmi ses œuvres. A côté de la polémique et des questions de dogme, on y rencontre de saisissants tableaux des violences exercées par les ariens et de leurs sacrilèges profanations. « Ces plaidoyers, dit Bossuet, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de savoir. »

III. Son éloquence ferme et persuasive. — Dans tous ses ouvrages, l'illustre docteur est grand, ferme, simple et persuasif. Nulle part d'ailleurs, il ne cherche à plaire à l'imagination ; il semble craindre l'emploi du pathétique et rejette les ornements du langage, si chers aux Grecs. Témoin impassible de la vérité, il se contente d'en établir les preuves, avec cette clarté et cette profondeur que réclamait la lutte engagée contre des adversaires aussi subtils que les ariens. Les œuvres de saint Athanase étaient tellement estimées, qu'un moine ancien, nommé Côme, avait coutume de dire : *Quand vous trouverez quelque chose des écrits de saint Athanase, écrivez-le sur vos habits, si vous n'avez pas vos tablettes.*

SAINT BASILE (329-379)

I. Biographie. — Saint Basile, surnommé *le Grand,* naquit à Césarée en Cappadoce, l'an 329. Après avoir reçu dans sa ville natale les premiers éléments des sciences humaines, il fut envoyé à Constantinople, où il suivit les leçons du païen Libanius, le plus illustre rhéteur de cette époque. Ce maître distingué voua à son jeune disciple une admiration enthousiaste ; ce qui le charmait surtout en Basile, c'était le concert des dons les plus rares joints à une modestie qui en rehaussait l'éclat. Ce même Libanius devait, quelques années plus tard, compter Chrysostome au nombre de ses élèves, sans que le contact et la reconnaissante affection de ces héros du christianisme le pussent retirer de la voie de l'erreur où s'était écoulée son existence.

De Constantinople, Basile se rendit à Athènes pour s'y perfectionner dans l'éloquence et dans la philosophie ; il y retrouva Grégoire de Nazianze, l'ami de son jeune âge, avec lequel il vécut dès lors dans cette union, à la fois si tendre et si sainte, qui est restée le touchant idéal des amitiés chrétiennes. De retour dans sa patrie, il professa la rhétorique et exerça quelque temps avec distinction la charge d'avocat. Mais, en 375, il renonça au monde, se retira dans la solitude du Pont et y fonda, sur les bords de l'Iris, un monastère qui devint le modèle de tous ceux établis depuis en Orient.

Nommé, malgré sa résistance, évêque de Césarée, sa ville natale, Basile s'occupe avec zèle d'instruire son peuple par la prédication, cherche à rétablir la paix dans l'Église et se fait, comme saint Athanase, le défenseur invincible de la foi de Nicée contre les sectateurs d'Arius. Rien ne peut ébranler la fermeté du prélat : aux menaces de l'empereur Valens, il oppose cette noble fierté qui jette dans la stupeur le préfet Modeste. « Personne, déclare ce délégué impérial, ne m'a jamais parlé avec tant de hardiesse. — C'est, reprend Basile sans se troubler, que vous n'avez jamais rencontré

d'évêque. Sa charité égale son courage ; s'appauvrissant par ses aumônes, il répand ses libéralités sur les Juifs et les hérétiques, aussi bien que sur les catholiques.

Sa mort, arrivée en l'an 379, fut un deuil universel : païens et chrétiens déploraient à l'envi la perte de celui qu'ils regardaient comme leur père.

II. Ouvrages de saint Basile. — Le plus estimé de ses ouvrages est l'HEXAMÉRON ou recueil de discours sur les six jours de la création. Il a aussi laissé des HOMÉLIES, des DISCOURS, des TRAITÉS DE MORALE et un grand nombre de LETTRES (M. C., 44, 45.)

III. L'éloquence de saint Basile variée comme ses œuvres. — « Écrivain mâle et sévère, saint Basile, dit Villemain, est digne, par la pureté de son goût, des plus beaux temps de l'ancienne Grèce. Mais, pour se faire une juste idée de son éloquence, ajoute ailleurs le même critique, il faut la considérer successivement dans les principaux ouvrages qu'il nous a laissés. Et d'abord, combien il est touchant de contempler le saint évêque expliquant aux pauvres habitants de Césarée les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur formé dans Athènes se cache sous une simplicité persuasive et populaire ! C'est le sujet des homélies qui portent le nom d'*Hexaméron*. Parmi les erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies... On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec, chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain de chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, y répondaient par des applaudissements et des larmes. »

Dans ses autres *homélies,* saint Basile plaide souvent avec émotion en faveur des pauvres. Il aime aussi à traiter de la brièveté de la vie et du néant des choses humaines. La célèbre page de Bossuet : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux, etc., » rappelle un passage analogue du grand évêque de Césarée. Photius a pu dire, en louant la beauté et la richesse de son éloquence : *Quiconque aspire à devenir un orateur accom-*

pli n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend saint Basile pour modèle.

Ses *Lettres*, au nombre de plus de trois cent cinquante, forment un recueil extrêmement varié et trop peu connu : la jeunesse studieuse y trouverait de parfaits modèles d'aimable simplicité, de gracieux abandon, de style vif et pittoresque; elle y recueillerait des enseignements, toujours présentés d'une manière agréable et spirituelle.

Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, fut l'un des écrivains les plus admirés de son siècle, bien que ses œuvres, au point de vue littéraire, pèchent en général contre le bon goût. Il a laissé plusieurs *Oraisons funèbres;* celle de la princesse Pulchérie, fille de l'empereur Théodose, a pu fournir à Bossuet quelques inspirations dans l'éloge de la duchesse d'Orléans.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328-389)

I. Biographie. — Saint Grégoire naquit dans le territoire de Nazianze, ville de Cappadoce, en 328. Ses études, commencées à Césarée de Palestine, se poursuivirent à Athènes, dont la réputation attirait alors, de toutes les parties de l'empire, une jeunesse avide de se former à la pureté et à l'élégance de la langue attique. Lui-même nous fait connaître la manière dont il passa ces années laborieuses, dans la douce société de Basile, qu'il aimait comme un frère ; ensemble ils cultivaient les belles-lettres et plus encore la vertu, *ne connaissant tous deux d'autres chemins que celui des églises et celui des écoles.*

Plus tard il dut, comme saint Basile, accepter, pour le bien de l'Église, les fonctions du saint ministère. Placé, malgré sa résistance, sur le siège de Constantinople, il y opéra des fruits extraordinaires par ses discours et par l'exemple de ses vertus. Son peuple trouvait en lui un père plein de tendresse et un docteur riche de science, pour déjouer tous les pièges des hérétiques. Ceux-ci ne purent supporter sans jalousie la pacifique influence d'un tel pasteur, dont les armes cependant n'étaient que mansué-

tude et douceur ; ils le poursuivirent de leurs injurieuses calomnies, semèrent la division parmi les fidèles, et firent tant qu'à la fin saint Grégoire crut nécessaire, pour le bien de la paix, de se démettre du gouvernement de son église. Les adieux qu'il lui laissa avant de la quitter sont empreints de la plus touchante émotion, et de cette poésie toute biblique dont il aime à orner son langage.

Il se retira près de Nazianze, dans l'humble bourgade qui l'avait vu naître, et partagea le reste de ses jours entre la prière et le travail, cultivant de ses mains un modeste jardin, ou épanchant son âme dans de pieuses poésies.

II. Ouvrages de saint Grégoire de Nazianze. — Il nous reste de saint Grégoire deux INVECTIVES CONTRE JULIEN, des DISCOURS DOGMATIQUES ET MORAUX, des ORAISONS FUNÈBRES, des LETTRES et des POÉSIES [1].

III. Mérite particulier de ses principaux ouvrages. — Selon Villemain, ses *Éloges funèbres* sont des hymnes ; ses *Invectives contre Julien* ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On trouve, dans ce dernier ouvrage, un éclatant témoignage de l'ardeur que l'Église a montrée, dès les premiers siècles, pour la culture des sciences et des lettres profanes, dont l'*Apostat* voulait alors la frustrer. « Je vous abandonne tout le reste, s'écrie l'illustre docteur avec indignation en s'adressant aux païens : les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité et tous les biens d'ici-bas, dont le charme s'évanouit comme un songe ; mais je me saisis de l'éloquence, et je ne regrette pas les travaux, les voyages sur terre et sur mer que j'ai entrepris pour l'acquérir. »

A ce ton plein de feu et de vigueur, saint Grégoire savait joindre ces accents émus « qui vont chercher le cœur » et font couler les larmes : l'*Oraison funèbre de saint Basile* est surtout remarquable à ce titre. La péroraison : *Venez, ô vous tous, compagnons de Basile, ministres des autels, peuple confié à nos soins*, etc., rappelle cette page à jamais célèbre par laquelle Bossuet clôt l'éloge funèbre du grand Condé.

[1] Voir, pour les *Poésies* de saint Grégoire, p. 207.

Ses *Discours dogmatiques* l'ont associé au même surnom que saint Jean, celui de *théologien par excellence;* la doctrine la plus profonde s'y revêt de toutes les grâces du style. Il y aurait même, en général, chez saint Grégoire de Nazianze, excès d'ornements, ce qui l'a fait comparer à Isocrate. — Ses *Lettres,* comme celles de saint Basile, ont un charme inexprimable; elles se distinguent par une vive sensibilité et un aimable enjouement. (M. C., 46, 47.)

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (344-407)

I. Biographie. — Saint Jean, surnommé *Chrysostome,* c'est-à-dire *Bouche d'or,* le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, naquit à Antioche, en 344. Sa famille était chrétienne et des plus illustres; on ne négligea rien pour développer les rares dispositions qu'il manifesta dès l'enfance. Il suivit à Constantinople les leçons du savant Libanius, qui, émerveillé d'un génie si précoce, ne put s'empêcher de le louer publiquement et de le déclarer supérieur au sien. Plus tard, étant près de mourir, le célèbre sophiste disait à ses amis qui le priaient de désigner son successeur : *Je nommerais Jean, si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé.*

Les brillants débuts de Jean Chrysostome au barreau d'Antioche semblaient lui ouvrir la carrière des honneurs; mais déjà, touché de la grâce, il méprisait ces avantages temporels et n'aspirait qu'à quitter le monde pour se consacrer à Dieu, avec Basile, son émule dans cette voie de perfection. Il céda cependant pour quelque temps aux touchantes représentations d'une mère éplorée, que vingt ans de veuvage attachaient doublement à un fils unique et à un tel fils! L'essai qu'il tenta depuis de la vie cénobitique dépassa ses forces : les veilles et les macérations altérèrent sa santé; il dut rentrer à Antioche.

L'évêque de cette ville, saint Flavien, l'ayant élevé au sacerdoce, le chargea de distribuer à son peuple la parole de Dieu. Jean était prêt pour ce saint ministère : il s'y était disposé dans la retraite en composant de nombreux traités dogmatiques, chefs-d'œuvre de savoir et d'éloquence.

Aussi sa prédication obtint-elle de si éclatants succès, que son nom fut porté avec acclamation jusqu'aux extrémités de l'Orient. L'empereur Arcadius résolut de le placer sur le siège de Constantinople ; le clergé et le peuple se réjouissaient de cette nomination. Toutefois il fallut user d'adresse pour ravir à sa ville natale celui qui en faisait les délices et la gloire, et qui d'ailleurs redoutait le lourd fardeau de l'épiscopat. Il dut enfin céder, et fut sacré archevêque de Constantinople (398). Dix-huit années s'étaient écoulées depuis que saint Grégoire de Nazianze avait résigné ce même siège.

Animé d'un saint zèle à la vue des désordres dont cette capitale était le théâtre, il s'appliqua sans relâche à y remédier, et réprima en effet beaucoup d'abus et de scandales. Le peuple fidèle chérissait son pasteur, dont il se sentait tendrement aimé; mais les grands et surtout l'impératrice Eudoxie, qui avait encouru ses reproches, parvinrent à le faire déposer et même exiler à Cucuse, en Arménie. Et comme, de ce lieu de bannissement, l'influence de sa parole et de ses vertus s'exerçait encore jusqu'à Constantinople, il fut enjoint au saint confesseur de se transporter à Pityonte, dernière ville de l'empire, sur les bords du Pont-Euxin. Après trois mois de marche pénible, l'illustre exilé dut s'arrêter à Comane, dans le Pont ; là, ayant distribué aux assistants le peu qui lui restait, il expira en prononçant ces paroles, qu'il aimait à répéter souvent : *Dieu soit loué en toutes choses !* (14 septembre 407.)

II. Ouvrages de saint Jean Chrysostome. — On a de saint Jean Chrysostome plusieurs Traités dogmatiques, parmi lesquels ceux de la *Providence*, de la *Virginité* et surtout du *Sacerdoce ;* des Commentaires sur l'Écriture sainte, particulièrement sur les *Épîtres de saint Paul* et sur l'*Évangile de saint Matthieu ;* des Panégyriques des saints et un très grand nombre de Discours, dont les plus remarquables sont ceux qu'il prononça lors de la *révolte d'Antioche* et de la *disgrâce d'Eutrope*. (M. C., 48.)

III. Traité du Sacerdoce, Discours sur la disgrâce d'Eutrope. — Arrêtons-nous, entre tant d'œuvres admirables, à deux des plus connues.

Le *Traité du Sacerdoce* est un dialogue entre saint Jean Chrysostome et Basile, ce fidèle ami de sa jeunesse, dont il avait reçu les premiers conseils de perfection. Désignés tous deux pour l'épiscopat, ils redoutent également un si lourd fardeau. Jean prend la fuite; puis, par une innocente ruse, ne voulant pas, dit-il, frustrer l'Église d'un pasteur tel que Basile, il le fait nommer au siège de Raphanée, en Syrie. Le nouvel élu, apprenant la retraite de son ami, vient, inconsolable, se jeter dans ses bras, se plaignant de ce qu'il a trahi leur commune promesse de ne rien faire l'un sans l'autre. Chrysostome le console, et, dans un immortel entretien qui passe pour le plus parfait de ses chefs-d'œuvre, il lui développe l'excellence et la sublimité du sacerdoce, les devoirs qu'il impose et les vertus qu'il requiert.

La *Disgrâce d'Eutrope*, favori de l'empereur Arcadius, précipité du comble de la gloire dans l'extrême misère, fournit à saint Jean Chrysostome l'occasion de déployer, avec son inépuisable charité, les mâles accents de son éloquence. Le ministre déchu s'était réfugié dans le lieu saint, sous la protection du prélat, qu'il avait indignement persécuté aux jours de sa fureur. En présence d'une si profonde infortune, l'évêque ne trouve d'autre parole à commenter que ce mot des saints Livres : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!* Tantôt il s'adresse à la foule, accourue de toutes parts pour repaître ses yeux de cet étrange spectacle : il l'exhorte à la modération; tantôt, se retournant vers Eutrope, qui, pâle d'effroi, tient l'autel embrassé, il lui montre dans sa chute l'action de la justice divine et cherche à exciter le repentir dans son âme. Le peuple, ému par la générosité de son pasteur, renonce à ses projets de vengeance; la grâce d'Eutrope est obtenue de l'empereur. Mais, ayant imprudemment quitté l'église où il avait trouvé asile, l'ancien courtisan tomba entre les mains d'ennemis, qui le firent décapiter à Chalcédoine.

IV. L'éloquence chrétienne élevée en saint Jean Chrysostome au-dessus de tous les chefs-d'œuvre profanes. — Cet illustre docteur reçut de son vivant ce surnom de *Bouche d'or* que tous les siècles ont confirmé ; on a dit encore qu'il était l'*Homère des orateurs* et le *Cicéron de l'Église grecque*. Il possédait dans un degré éminent le don de la parole. Athènes, dans ses jours de gloire, lui eût prodigué les couronnes ; mais quelle distance incomparable sépare l'éloquence chrétienne, à jamais consacrée par le grand Chrysostome, de tout ce que le paganisme a produit de plus parfait ! Un tel génie, mis en présence de l'Évangile et des écrits apostoliques, y puisa des inspirations jusque-là ignorées. « Cet Évangile, que l'orgueilleuse philosophie du

siècle avait méconnu, fut jugé dès lors le code de la plus parfaite sagesse et la source des plus sublimes conceptions. C'était là le dernier trophée qui manquait à la gloire du christianisme : Chrysostome fut donné au monde, et le paganisme fut vaincu à la tribune comme dans ses temples. » (*Mgr Guillon.*)

Si l'on se demande par quel secret ressort sa parole exerçait un tel empire, il suffit de parcourir quelques-uns de ses discours : on demeurera convaincu que tout l'art de saint Jean Chrysostome est dans son cœur. C'est de là qu'il tire ces accents émus, cette abondance et cette richesse d'expressions qui suffisent à peine à traduire les sentiments dont il déborde : *Vous me tenez lieu de père, de frères, d'enfants,* dit-il à son peuple ; *vous êtes tout pour moi : je n'ai ni joie, ni douleur qui me soit sensible en comparaison de ce qui vous touche.* Et ailleurs, lorsque les habitants d'Antioche, après avoir brisé les statues de l'empereur, n'attendent plus que de terribles représailles, avec quelles tendres paroles ce cœur d'apôtre relève les coupables de leur abattement et les entretient d'espérance! S'il célèbre le triomphe des martyrs, il entraîne son auditoire à la suite de ces glorieux confesseurs, en allumant dans toutes les âmes une généreuse émulation.

Lorsqu'il interprète les divines Écritures, et surtout les *Épîtres de saint Paul,* on ne sait qu'admirer davantage, des sublimes clartés qu'il y projette ou de l'onction céleste qui anime ses discours. Saint Paul était d'ailleurs son modèle et son guide : on raconte qu'en écrivant, il avait toujours son portrait sous les yeux, et c'était de son temps une opinion accréditée que Paul lui-même, prenant une forme visible, venait développer à son éloquent commentateur les mystères cachés sous la lettre de ses écrits.

Saint Cyrille d'Alexandrie : LIVRES CONTRE NESTORIUS ET CONTRE JULIEN L'APOSTAT. — Saint Cyrille a toujours été regardé comme l'un des grands docteurs de l'Église grecque et, selon le concile de Chalcédoine, comme l'*avocat de la foi orthodoxe.* Élu patriarche d'Alexandrie en 412, il eut à traverser des jours orageux, sans cesse en butte aux

sourdes menées des Juifs et des hérétiques, fort nombreux dans cette capitale de l'Égypte. La grande gloire de saint Cyrille, c'est d'avoir été le principal promoteur du concile œcuménique d'Éphèse (431). Nestorius y fut condamné, et tous les Pères s'écrièrent que *la foi de Cyrille était la foi de toute la terre.* Le pape saint Célestin lui donna dès lors le titre de *Docteur catholique,* auquel les théologiens ont ajouté celui de *Docteur de l'Incarnation.*

Parmi ses nombreux écrits, il faut citer les *cinq livres contre Nestorius* et une *Réfutation de Julien l'Apostat,* qui avait publié un ouvrage mensonger contre les saints Évangiles. Saint Cyrille est surtout remarquable par l'étendue de sa science et la sûreté de sa doctrine; il est inférieur, sous le rapport de l'élocution, aux Pères dont nous avons déjà parlé. (M. C., 49.)

Saint Ephrem. — Né à Nisibe en Mésopotamie, au commencement du IVe siècle, saint Ephrem n'eut d'autre dignité que celle de *diacre d'Édesse,* titre sous lequel il est resté célèbre dans toute l'Église. Vivant dans la solitude, toujours appliqué à la méditation des grandes vérités du salut, étranger à la langue aussi bien qu'aux sciences et à la philosophie grecques, il ne s'inspira que de sa foi en évangélisant les populations rurales de la Syrie. On ne le vit paraître au milieu des cités que dans des circonstances exceptionnelles, soit pour secourir les habitants d'Édesse, affligés par une effroyable famine, soit pour rendre visite à saint Basile, qui gouvernait alors l'église de Césarée.

Ses écrits, traduits en grec par des auteurs contemporains, nous sont parvenus sous cette forme, et seulement en partie; mais il est facile de juger, par les *Discours* et *Exhortations* qui nous restent, de la force et de l'énergie de son éloquence. La mort et le jugement étaient ses sujets favoris : l'on citera à jamais l'un de ses *Discours sur le Jugement dernier* comme la plus vivante exposition de ce drame terrible; le langage du pieux cénobite, tout empreint du génie oriental, est d'une poésie saisissante. (M. C., 50.)

CHAPITRE IV

HISTORIENS ET POÈTES CHRÉTIENS

§ I. — Historiens ecclésiastiques.

I. Eusèbe de Césarée. — Eusèbe, surnommé le *Père de l'Histoire ecclésiastique,* naquit vers la fin du IIIe siècle. Il jouit de l'estime de l'empereur Constantin ; ce prince voulut même l'élever sur le siège d'Antioche, plus important que celui de Césarée, dont il était pourvu ; mais il refusa cet honneur. Eusèbe a laissé de nombreux et importants ouvrages historiques et apologétiques. Citons, parmi ces derniers, son livre *De la préparation* et *De la démonstration évangélique,* sorte de résumé de toutes les apologies déjà publiées en faveur du christianisme.

Quant à son *Histoire ecclésiastique,* elle s'étend depuis Jésus-Christ jusqu'au règne de Constantin : c'est plutôt une suite de mémoires qu'une histoire proprement dite. Sous le rapport littéraire, cet ouvrage n'est pas sans défaut ; il suppose néanmoins une grande érudition, et nous est extrêmement précieux par les documents qu'il renferme sur les trois premiers siècles de l'Église, et parce qu'il ouvre à l'histoire une ère nouvelle et féconde.

Un reproche plus grave fait à Eusèbe est de ne s'être pas déclaré assez franchement contre l'arianisme ; sa *Vie de Constantin* est suspecte à cet égard.

II. Théodoret (387-458). — Théodoret était né à Antioche, patrie de saint Jean Chrysostome ; ce fut près de ce grand docteur qu'il se forma à l'éloquence. Il renonça de bonne heure à tous ses biens pour aller vivre dans un couvent,

près d'Apamée, sur les bords de l'Euphrate. Élevé au siège de Cyr, en Syrie, il ne sut pas se mettre en garde contre les erreurs de Nestorius ; mais, ayant reconnu la vérité, il combattit de tout son pouvoir Eutychès, qui avait repris l'hérésie de Nestorius. Banni plusieurs fois de son siège, il mourut dans la communion de l'Église, en 458.

Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique*, qui comprend un intervalle de cent cinq ans, de 324 à 429 ; il est à regretter que ce travail, d'ailleurs précieux à plus d'un titre, manque absolument de chronologie. Théodoret est comme le continuateur d'Eusèbe ; néanmoins son style est supérieur à celui de son devancier. Il a aussi composé l'*Histoire des solitaires*, qui comprend la vie de trente solitaires dont il s'applique à montrer les vertus. Enfin il se distingua comme controversiste, et laissa en général une telle réputation de savoir, que Bossuet se plaît à le nommer le *docte Théodoret*.

§ II. — Poètes chrétiens.

I. Naissance de la poésie chrétienne. — Le christianisme, loin de condamner la poésie, devait la faire refleurir à l'ombre de ses autels, et lui imprimer une beauté plus durable que celle dont les âges païens l'avaient enrichie. Toutefois, durant les trois premiers siècles, l'exposition des dogmes et la défense des vérités religieuses réclamant le concours de tous les talents, les auteurs chrétiens n'eurent guère le loisir de s'adonner à ces agréables délassements. Lorsque l'Église eut enfin triomphé de ses persécuteurs, elle put, à côté des œuvres sérieuses, cultiver les fleurs de la poésie. APOLLINAIRE, SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, SYNÉSIUS et, un peu plus tard, SAINT JEAN DAMASCÈNE, sont à cet égard les meilleures gloires de l'Église grecque, comme ayant les premiers interprété, dans la langue de Pindare et d'Homère, des sujets que le paganisme n'avait pu pressentir.

Il est vrai qu'à côté de ces poésies vraiment remarquables, se présentent des œuvres entachées du mauvais goût que

la décadence de l'empire traînait à sa suite : témoin ce poème sur la vie de Jésus-Christ, construit avec des débris de l'Iliade ; ou encore, cette sorte de tragédie sur la Passion du Sauveur, dont Euripide avait fourni la majeure partie. De telles ébauches ne méritent que l'oubli ; mais il est utile de les relever en passant, parce qu'elles marquent comme une sorte de transition entre la poésie païenne, dont tous les esprits étaient encore comme pénétrés, et la poésie chrétienne, qui cherche à se créer un langage digne de ses hautes inspirations.

II. Apollinaire, savant rhéteur du IVe siècle, mit en vers l'histoire des Hébreux, ainsi que différents récits de l'Ancien Testament ; ces poésies ne nous sont point parvenues. Nous possédons seulement de cet auteur une *Traduction des Psaumes,* qui a le mérite de l'exactitude et de la noblesse : l'enthousiasme lyrique y fait malheureusement défaut.

III. Saint Grégoire de Nazianze : MÉDITATIONS RELIGIEUSES. — Saint Grégoire, dont nous avons ailleurs admiré l'éloquence, eut la gloire d'inaugurer la véritable poésie chrétienne. Il compose d'inspiration : s'il rappelle parfois les auteurs païens, qui lui étaient familiers, ces réminiscences restent encore originales par la manière dont elles sont présentées. La plupart de ses poèmes sont des *Méditations religieuses;* il y épanche son âme, célèbre les grandeurs de Dieu, les merveilles de la création, les misères de la vie humaine et, plus souvent encore, les vicissitudes de sa propre existence.

« La poésie de saint Grégoire, dit Villemain, n'est pas sans doute la poésie d'Homère ; mais c'en est une autre qui a sa vérité, sa nouveauté et dès lors sa grandeur... Le génie poétique du savant docteur se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talents d'une espèce nouvelle suscités par le christianisme et l'étude des lettres profanes ; cette nature à la fois attique et orientale qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quel-

quefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde... On l'a appelé le *Théologien* de l'Orient ; il faudrait l'appeler surtout le poète du christianisme oriental. »

IV. Synésius : HYMNES. — Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de saint Jean Chrysostome, était originaire de la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique septentrionale ; c'est là qu'il passa, dans la culture des lettres, la majeure partie de son existence. En acceptant plus tard la dignité épiscopale, il ne déposa pas la lyre dont il avait tiré tant de sons harmonieux. Les *Hymnes* qu'il composa alors forment son plus beau titre de gloire. Avant d'être chrétien, Synésius s'était nourri des doctrines platoniciennes, qui donnent à son génie une sorte de mysticisme fort poétique, mais assez peu orthodoxe. Toutefois cette teinte de philosophie païenne n'atteignit que le poète : elle n'empêcha pas l'évêque de se montrer le vrai pasteur de son peuple. Les barbares ayant investi Ptolémaïs, Synésius se souvint de ses ancêtres, les Lacédémoniens, dont il prétendait descendre, releva le courage des habitants, pourvut à la défense des remparts et réussit à sauver la cité.

Ce poète a traité à peu près les mêmes sujets que saint Grégoire : tous deux peignent, avec mille nuances variées, les tristesses de l'âme. Cependant le grand docteur a sur l'ancien disciple de Platon l'avantage de joindre à une exquise sensibilité une foi plus robuste, qui ne faiblit jamais, même au milieu de l'enthousiasme poétique.

V. Saint Jean Damascène : PROSES ET HYMNES. — Né à Damas vers la fin du VIIe siècle, et attaché à l'église de Jérusalem, saint Jean Damascène a mérité, par son *Livre de la foi orthodoxe*, le surnom de *saint Thomas de l'Orient*. De plus, cet illustre théologien a laissé des *proses* et des *hymnes* qui se rapportent aux principales fêtes de Notre-Seigneur et à celle de l'Annonciation de la sainte Vierge. L'Église grecque a fait entrer dans sa liturgie la plupart de ces hymnes.

LA LITTÉRATURE GRECQUE DU IXe AU XVIe SIÈCLE

Toujours agitée par les hérésies, l'Église d'Orient finit par tomber dans le schisme, au IXe siècle, en se séparant de la communion romaine. PHOTIUS, que ses intrigues avaient élevé au siège de Constantinople, commença la rupture. Cet homme ambitieux était d'ailleurs un érudit et un savant : il a laissé, sous le titre de *Bibliothèque*, des extraits d'un nombre considérable d'ouvrages qu'il avait lus pendant son ambassade en Assyrie ; les notes dont il les accompagne témoignent de son talent comme écrivain. *Michel Cérulaire* ayant consommé le schisme en 1054, la littérature de l'Église grecque, séparée de l'unité catholique, ne fait que languir, jusqu'à la chute de l'Empire sous le cimeterre des barbares Ottomans.

Les écrivains ecclésiastiques composent avec peine quelques ouvrages de controverse, mais on ne trouve parmi eux aucun véritable écrivain, aucun apôtre. La poésie manque d'inspiration ; elle revit un instant à l'époque des Croisades, avec les *Comnènes*, pour s'éteindre ensuite sans retour. La langue grecque, après avoir eu la gloire d'être l'interprète de deux grandes littératures, devient une langue morte, et les Grecs, exilés de leur patrie, se réfugient en Occident avec les chefs-d'œuvre de leur glorieuse antiquité. Cette invasion de la littérature ancienne produira, en Italie et en France, la *Renaissance* du XVIe siècle.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

DIVISION
- TEMPS APOSTOLIQUES (Ier siècle).
- APOLOGISTES DU CHRISTIANISME (IIe et IIIe siècles).
- DOCTEURS OU PÈRES DE L'ÉGLISE (IVe et Ve siècles).
- HISTORIENS ET POÈTES CHRÉTIENS.

I. — TEMPS APOSTOLIQUES (Ier SIÈCLE)

HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE
- **Saint Matthieu** : *Évangile.*
- **Saint Marc** : *Évangile.*
- **Saint Luc** : *Évangile et Actes des Apôtres.*
- **Saint Jean** : *Évangile, Apocalypse, trois Épîtres.*

ÉLOQUENCE DES APOTRES
- **Saint Pierre** : *deux Épîtres.*
- **Saint Paul** : *quatorze Épîtres.*
- **Saint Jacques** le Mineur : *Épître catholique.*
- **Saint Jude** : *Épître catholique.*

II. — ÈRE DES APOLOGISTES (IIe ET IIIe SIÈCLES)

ACTES DES MARTYRS
- *Lettre des églises de Vienne et de Lyon.*
- *Actes de saint Sébastien, de sainte Perpétue et de sainte Félicité.*
- *Lettres de* SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.

APOLOGISTES
- **Saint Justin** (114-168). Ouv. : *Dialogue avec Tryphon, Discours et exhortation aux Grecs, deux Apologies.*
- **Saint Irénée** (IIe siècle) : *Traité contre les hérésies.*
- **Athénagore** : *Apologie à l'empereur.*
- **Hermias** : *Dérision des philosophes païens.*
- **ÉCOLE D'ALEXANDRIE**
  - **Clément d'Alexandrie** (— 217). Ouv. : *Exhortation aux Gentils, le Pédagogue, les Stromates.*
  - **Origène** (185-254). Ouv. : *Travaux bibliques*, TRAITÉ CONTRE CELSE, *Exhortation au martyre, Traité de la Prière*

III. — GRANDS DOCTEURS OU PÈRES DE L'ÉGLISE (IVe ET Ve SIÈCLES)

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE

- **Saint Athanase** (296-373). Ouv. : DISCOURS CONTRE LES GRECS, TRAITÉS CONTRE LES ARIENS, APOLOGIES, LETTRES.
- **Saint Basile** (329-379). Ouv. : L'HEXAMÉRON, HOMÉLIES, DISCOURS, TRAITÉS DE MORALE, LETTRES.
- SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE : *Oraisons funèbres et Panégyriques.*
- **Saint Grégoire de Nazianze** (328-389). Ouv. : INVECTIVES CONTRE JULIEN, ORAISONS FUNÈBRES, DISCOURS DOGMATIQUES ET MORAUX, LETTRES ET POÉSIES.
- **Saint Jean Chrysostome** (344-407). Ouv. : TRAITÉS DOGMATIQUES, COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE (*saint Matthieu, saint Paul*), PANÉGYRIQUES, DISCOURS (*Révolte d'Antioche, Disgrâce d'Eutrope*).
- **Saint Cyrille d'Alexandrie** (...-444). Ouv. : *Cinq livres contre Nestorius, Réfutation de Julien l'Apostat.*
- **Saint Éphrem** : *Discours sur le Jugement dernier.*

IV. — HISTORIENS ET POÈTES CHRÉTIENS

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

- **Eusèbe de Césarée** : *Histoire ecclésiastique*, depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin, *Préparation et Démonstration évangélique.*
- **Théodoret** : *Histoire ecclésiastique*, s'étend de 324 à 429. *Histoire des solitaires.*

POÈTES CHRÉTIENS

- **Apollinaire** (IVe siècle) : *Traduction des Psaumes* en vers.
- **Saint Grégoire de Nazianze** : *Méditations religieuses.*
- **Synésius** (Ve siècle) : *Hymnes.*
- **Saint Jean Damascène** (VIIe siècle). Ouv. : un grand nombre de *Proses* et d'*Hymnes de l'Église grecque.*

LITTÉRATURE LATINE

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE PAIENNE

I. La littérature latine, née de l'imitation des Grecs, est peu nationale. — La littérature latine, née de la littérature grecque, a pour trait dominant l'*imitation*, que nous retrouverons dans presque tous les genres et à toutes les périodes de son histoire. Les *circonstances politiques*, non moins que le *génie* propre *des Romains*, contribuèrent à lui donner ce caractère particulier.

Pendant cinq siècles, en effet, Rome, occupée à conquérir l'Italie, à féconder son sol et à se donner une organisation, n'eut presque aucun loisir pour se livrer à la culture des lettres. Toujours armée contre les ennemis du dehors ou absorbée par les luttes du Forum, elle ne sentit que fort tard le besoin de joindre à la gloire des armes la suprématie intellectuelle, plus durable que toutes les autres. Mais déjà à cette époque, c'est-à-dire avant même les guerres puniques, la Grèce, reine des lettres et des arts, exerçait son influence sur la majeure partie de l'Italie; de nombreuses colonies étaient venues y apporter, avec sa langue, les chefs-d'œuvre de ses écrivains. Rome ne fut pas la dernière à s'inspirer de ces grands modèles; peu préparée par ses occupations agricoles et guerrières au commerce des Muses, elle trouva plus aisé de s'approprier, par

l'imitation, des richesses étrangères. La conquête de la Grèce (146 avant J.-C.) acheva de lancer la littérature latine dans cette voie; Athènes devint dès lors le rendez-vous obligé des jeunes praticiens, qui ne manquaient pas d'y aller compléter leurs études. D'un autre côté, les rhéteurs grecs tenaient école à Rome; de sorte que tous les esprits cultivés se trouvèrent comme naturellement portés vers Homère et les écrivains du siècle de Périclès.

De plus, si l'on considère le génie propre du peuple romain, on y reconnaît aisément quelque chose de pratique et de positif; peu d'enthousiasme et d'initiative pour tout ce qui est du domaine de l'imagination et de la sensibilité, facultés indispensables aux œuvres originales, et si remarquables chez la nation grecque. Toutefois il est certains genres plus conformes à leur caractère, tels que l'éloquence judiciaire et la science du droit, où les Romains surent s'élever par eux-mêmes à la perfection, et laisser à leur tour aux siècles à venir d'admirables modèles.

Une littérature née de l'imitation *ne peut être nationale;* c'est là encore un des traits distinctifs de la littérature latine, dans laquelle nous trouvons rarement le souvenir des gloires de la patrie animant ses écrivains. Les lettres ne furent point ici, comme à Athènes, les auxiliaires des institutions de l'État; le peuple y demeura presque étranger : elles ne sortirent guère du cercle des hautes classes. Il ne faudrait pas croire cependant que la littérature latine, moins favorisée en apparence, offre peu d'intérêt et que l'étude en puisse être impunément négligée; loin de là : elle compense par la *richesse* de ses productions l'originalité qui lui fait défaut. D'autre part, l'action considérable qu'elle a exercée sur toutes les littératures modernes ne permet à aucune nation civilisée d'en ignorer les chefs-d'œuvre.

II. La langue latine. — La langue latine, qui appartient comme le grec à la grande famille indo-européenne, se forma par la fusion des divers idiomes en usage chez les premiers habitants de l'Italie. Osques, Sabins, Samnites déposèrent successivement leur appoint dans cette langue dont les destinées devaient être si glorieuses. Plus tard,

l'élément étrusque et le grec lui-même modifièrent l'ancien latin, qui devint inintelligible pour les siècles postérieurs. Au contact de ses vaincus d'Athènes, Rome acquit ce goût du beau langage, cette délicatesse d'expression désignée sous le nom d'*atticisme*. Le peuple ne put suivre ce progrès ; il conserva son dialecte, dit *lingua plebeia*, par opposition à la langue savante, *lingua nobilis*, dont les écrivains du siècle d'Auguste marquent la perfection. Le latin inférieur, porté dans la suite par les armées romaines jusqu'aux provinces occidentales de l'empire, se mêla aux idiomes barbares pour former les langues modernes.

Si l'on cherche à établir quelques rapprochements entre les deux langues littéraires par excellence, on peut dire que le grec l'emporte par la richesse et la variété, non moins que par l'élégance et la grâce ; le latin a pour lui la majesté, l'ampleur et une admirable facilité à serrer la pensée dans une énergique concision.

III. Division de la littérature latine. — Les diverses époques de la littérature latine correspondent aux principales divisions de l'histoire romaine :

1° LITTÉRATURE BARBARE (754-242 av. J.-C.), de la fondation de Rome à la fin de la première guerre punique ;

2° ENFANCE DE LA LITTÉRATURE LATINE (242-78 av. J.-C.) ; elle s'étend jusqu'à la mort de Sylla ;

3° AGE D'OR de cette littérature (78 av. J.-C. — 14 de J.-C.) ; c'est le *siècle d'Auguste ;*

4° DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE LATINE (14-476), du règne de Tibère à la chute de l'empire d'Occident.

Frappée de stérilité, la littérature païenne suit la fortune de l'empire et tombe peu à peu, à mesure qu'il penche vers sa ruine. Mais en même temps s'élève, comme sur ses débris, une autre littérature plus excellente, parce qu'elle a pour élément la vérité : la *littérature latine chrétienne*, dont nous traiterons dans une seconde partie.

I[re] ÉPOQUE

LITTÉRATURE BARBARE

(754-242 AVANT J.-C.)

Les obscurités qui entourent le berceau de Rome ne permettent guère d'apprécier la valeur des premiers développements intellectuels de ce peuple ; tout ce que la tradition a pu nous en transmettre se réduit à quelques monuments primitifs. La critique moderne a su y décerner des ébauches, encore grossières, de la poésie et même de la prose latine.

§ I. — Monuments primitifs de la poésie latine.

I. Poésie lyrique. — Les *chants saliens* représentent la *poésie lyrique*. On désignait sous ce nom les chants barbares exécutés par les prêtres de Mars dans une procession annuelle qu'ils faisaient, en portant par la ville les *Anciles* ou boucliers sacrés. Ces chants, absolument inintelligibles du temps d'Horace, ne méritent d'être mentionnés que parce qu'ils offrent la première manifestation d'un genre dont la poésie latine devait plus tard s'emparer avec gloire.

II. Poésie satirique. — La *satire* apparaît dans les *chants fescennins*[1], qui égayaient les laboureurs aux fêtes de la moisson ; là, des acteurs bruyants et grossiers, couronnés d'épis et de pampres, dansaient au son de la flûte, tout en déversant à pleines mains, dans des traits improvisés, de piquantes railleries. « La gaieté fescennine, dit

[1] Ainsi nommés de *Fescennia*, ville d'Étrurie qui les vit naître, ou de *Fascinus*, dieu des sortilèges, dont ces chants conjuraient les maléfices. On nommait *vers saturniens* les vers, de genre libre, qu'on y employait.

Horace, aiguisa dans un dialogue malin l'épigramme villageoise. » Plus tard, la licence de ces poésies les fit interdire comme diffamatoires. Il s'en conserva cependant quelques traces, soit dans les chants de table, que les Romains assaisonnaient de joyeuses satires, soit dans ces couplets mordants qu'il était d'usage de faire retentir autour du char des triomphateurs[1].

III. Essais dramatiques. — D'après Tite-Live, la *poésie dramatique* se révéla, encore informe, dans deux sortes de représentations. Les premières, originaires d'Étrurie, consistaient en *farces* grossières, accompagnées de *mimes,* dont les acteurs se nommaient *histrions.* Les autres, désignées sous le nom d'*Atellanes,* à cause de la ville d'*Atella,* capitale des Osques, se rapprochaient de la comédie véritable. Les jeunes citoyens romains, qui se fussent crus déshonorés de descendre au rôle d'histrions, se mêlaient volontiers à ces farces de meilleur goût. On y mettait en scène quelques types généraux qu'on livrait au ridicule : l'Avare, le Solliciteur, l'Héritier avide, le Rustique, etc.; ces personnages devenaient célèbres sous tels noms, tels costumes, et défrayaient longtemps la gaieté populaire.

Les Atellanes, abandonnées vers l'époque où parurent les premières pièces sérieuses, furent reprises plus tard, soit comme intermèdes, entre les actes; soit, sous le nom d'*Exodes* (*sortie*), pour clore par un spectacle joyeux une représentation tragique.

§ II. — Premières ébauches de la prose latine.

I. Éloquence. — Les essais poétiques de ces premiers âges durent être surpassés par les débuts de l'éloquence, cultivée de bonne heure chez un peuple dont tous les intérêts se discutaient dans les assemblées publiques. Les luttes du Forum, les harangues des généraux et des hommes

[1] D'où l'on voit qu'il ne faut pas confondre cette poésie satirique primitive avec la *satire proprement dite,* illustrée depuis par *Lucilius* et *Horace.* (Voir p. 232.) Celle-ci est œuvre d'art : la première n'avait d'autre fonds qu'une grossière et lourde ironie.

d'État méritaient sans doute de passer à la postérité ; mais nous n'en pouvons juger que par les discours des historiens, qui sont évidemment l'œuvre littéraire de Tite-Live ou de Plutarque. L'*apologue des Membres et de l'Estomac*, par *Ménénius Agrippa*, est peut-être le seul souvenir authentique de cette éloquence primitive.

II. Histoire. — L'*Histoire* fut représentée par les *Annales des pontifes* ou *Grandes Annales*, sorte de nomenclature des événements mémorables, consignés au jour le jour par le grand pontife, qui avait soin d'y mêler, comme il convenait à son rôle, beaucoup de fables et de merveilleux. Ce recueil forma plus tard quatre-vingts volumes, dans lesquels Tite-Live puisa abondamment. La *Loi des douze tables*, les *Épitaphes*, *Inscriptions*, *Fastes consulaires*, etc., sont encore des monuments de ces premiers siècles ; ils fournirent plus tard, soit aux historiens, soit aux jurisconsultes, de précieux matériaux.

IIe ÉPOQUE

ENFANCE DE LA LITTÉRATURE LATINE

(242-78 AVANT J.-C.)

Extension de Rome; lutte entre l'esprit national et l'imitation étrangère. — Cette deuxième époque nous montre les vrais commencements de la littérature latine. Les grandes conquêtes que Rome entreprend alors mettent ce peuple en relations plus directes avec l'Italie, l'Afrique, les Gaules, et surtout avec la Grèce, dont les colonies sont répandues dans toutes ces contrées. Bientôt la domination romaine se fait sentir aux Grecs eux-mêmes, dont le génie va peu à peu s'insinuer parmi les vainqueurs, jusqu'à ce qu'il arrive à les dominer complètement. Cet abandon de la littérature nationale rencontra de patriotiques oppositions; les admirateurs des chefs-d'œuvre grecs durent même céder pour quelque temps devant les menaces de ces fiers Romains, qui traitaient d'amusement indigne et d'agent de corruption la culture des lettres grecques. La période qui nous occupe rappelle précisément cette lutte entre l'influence étrangère et le sentiment national; la poésie puise tour à tour à ces deux sources; mais, comme il était facile de le prévoir, les grands font pencher la balance en leur faveur: les Scipions, les Lælius, après avoir secrètement favorisé l'invasion du grec dans Rome, voient s'accomplir la révolution littéraire qu'ils avaient rêvée pour leur patrie.

Cette époque de formation ne présente point le développement régulier que nous avons constaté en retraçant l'histoire de la poésie grecque. Initiés comme brusquement à toutes les riches productions de la langue d'Homère, les Romains se mirent indistinctement à imiter ce qui les

frappait davantage. Le théâtre attira tout d'abord le plus grand nombre de poètes et fournit presque aussitôt sa plus remarquable période : LIVIUS ANDRONICUS, ENNIUS, PACUVIUS et ATTIUS s'exercent dans la *tragédie;* PLAUTE et TÉRENCE portent à sa perfection la *comédie* latine, que NÆVIUS avait inaugurée. La *satire,* genre tout romain, est habilement maniée par LUCILIUS. Quant à l'*éloquence,* elle se développe, durant ces temps de lutte, avec CATON, les GRACQUES, CRASSUS, bien qu'elle n'ait pas encore dépouillé sa rudesse primitive.

CHAPITRE I

POÉSIE

§ I. — Poésie dramatique.

Conditions défavorables faites à la poésie dramatique chez les Romains. — Malgré les essais scéniques, *Attellanes* et *farces* des histrions étrusques, dont Rome encore barbare avait su s'enrichir, le genre dramatique devait peu progresser chez elle. Son théâtre, non seulement ne fut point national, mais il ne parvint jamais à la perfection, même en se faisant imitateur. La comédie seule, avec *Plaute* et *Térence,* jeta un vif éclat. Quant à la tragédie, elle ne rencontra que conditions défavorables parmi ce peuple, d'ailleurs si habile à s'approprier les trésors d'autrui. En effet, comme le remarque M. Nisard, la nouvelle Rome, née des conquêtes, celle qui fut en état de cultiver les lettres, manquait des éléments auxquels la tragédie grecque avait dû sa grandeur. Elle ne possédait, ajoute le même critique, ni *passé national*, ni *religion* consacrée par d'antiques souvenirs ; ni *langue*, mise à la portée de tous, et per-

mettant au poète de se rendre populaire sans ravaler sa dignité.

Ces difficultés tenaient au renouvellement de la population du vieux Latium, par suite des rapides conquêtes de la République. Elles n'étaient pas les seuls obstacles qui s'opposassent à l'épanouissement du génie tragique; les goûts mêmes des Romains les éloignaient des plaisirs fins et délicats d'une scène choisie, et les portaient de préférence vers les combats de gladiateurs et les jeux du cirque. C'est ce qu'Horace rappelait à Auguste dans une de ses épîtres :

Ce qui, *dit-il*, épouvante et chasse du théâtre le poète le plus hardi, c'est de voir la multitude ignorante et stupide, sans valeur et sans honneur, mais fière de l'avantage du nombre, toujours prête à faire le coup de poing si les chevaliers la contrarient, et demander, au beau milieu de la pièce, l'ours ou les lutteurs; car voilà ce qui charme la populace.

Ajoutons que la noblesse romaine n'eût jamais toléré les libertés dont avaient joui les poètes grecs, sous le régime démocratique d'Athènes. Elle étouffa la licence comique dès qu'elle voulut s'égayer aux dépens des hautes classes, et abandonna ce genre de représentations aux plébéiens; de là le nom de *fabula togata* donnée à la comédie, parce que les acteurs portaient la toge plébéienne[1], tandis que ceux de la tragédie (*fabula prætextata*) étaient revêtus de la robe prétexte[2].

Le *chœur,* partie essentielle et souvent très brillante de la tragédie et de la comédie athéniennes, n'existe pas chez les Latins. Ceux-ci ne surent, pour ainsi dire, égaler leurs modèles que dans la pompe extérieure de la scène; les théâtres romains, décorés avec magnificence, pouvaient contenir un nombre presque infini de spectateurs[3]. Mais

[1] Les comédies empruntées au théâtre grec, les seules à peu près qui nous aient été conservées, se nommaient *palliatæ,* du *pallium,* vêtement grec attribué aux acteurs.

[2] On distinguait encore les *tabernariæ*, scènes de tavernes, entre gens de la vile populace : ces pièces tenaient au *bas comique.*

[3] D'abord construits pour la circonstance, ces théâtres duraient au plus un mois; ils étaient cependant vastes et très ornés. Pompée, après la défaite de Mithridade (65), fit construire le premier théâtre permanent;

tandis qu'à Athènes le jeu des passions, le développement du sujet, captivaient avant tout la multitude, à Rome le plaisir des yeux l'emportait sur les jouissances intimes de l'âme : le peuple n'allait guère au delà.

Remarquez, *dit encore Horace*, cet acteur affublé de parures étrangères; dès qu'il s'est montré, quels bruyants applaudissements! Qu'a-t-il? — Rien. — Alors, pourquoi cet enthousiasme? — Mais vous ne voyez donc pas cette robe magnifique, à laquelle la teinture de Tarente a donné la couleur de la violette?

Cette réflexion dit assez ce que le vrai poète tragique pouvait attendre d'un auditoire ainsi disposé. Tel fut le sort de la poésie dramatique : elle s'essaya pendant deux siècles environ et ne parvint à se distinguer que dans la comédie. En dehors de l'époque qui nous occupe, nous ne trouverons plus aucun auteur dont les œuvres, applaudies sur la scène, aient été transmises à la postérité.

Art. 1er. — Tragédie.

I. Livius Andronicus. — Andronicus, né à Tarente, était Grec d'origine. Lorsque sa patrie tomba au pouvoir des Romains, le consul Livius Salinator le fit prisonnier; puis, appréciant son mérite, lui confia l'éducation de ses enfants, lui rendit ensuite la liberté, et l'autorisa à prendre son nom. Ce poète eut le mérite de donner à Rome la première tragédie régulière; on croit que ce fut vers l'an 240, peu après la première guerre punique. Nourri dans la connaissance des chefs-d'œuvre grecs, ne cherchant pas ailleurs ses inspirations, il en traduisit un assez grand nombre. Lui-même jouait dans ses propres pièces; Tite-Live nous apprend qu'ayant la voix fatiguée, il inaugura la coutume de faire placer près du joueur de flûte un chanteur, afin de laisser seulement à l'acteur le dialogue proprement dit.

La poésie d'Andronicus, d'un style rude et barbare, jouit

40 000 spectateurs y pouvaient trouver place, sur quinze rangs de gradins; un portique grandiose, de vastes jardins, entouraient l'édifice. Au-dessus des gradins, laissés à ciel ouvert, s'étendait un immense voile (*velarium*), qui protégeait l'assistance contre le soleil et la pluie.

cependant chez les Romains de la considération qui s'attache à des monuments anciens et respectables.

II. Ennius (240-170) : IMITATIONS D'EURIPIDE. — Ennius, né à Rudies en Calabre, suivit d'abord la carrière militaire et vécut longtemps en Sardaigne. C'est là qu'il connut Caton l'Ancien, préteur de cette province, dont il mérita la protection. L'illustre Romain, l'ayant amené à Rome, le mit en rapport avec ce que la République comptait alors de plus distingué ; il se lia particulièrement avec les Scipions, et fut même enseveli dans le tombeau de cette famille. Son génie lui avait valu le titre de citoyen romain.

Les *tragédies* qu'il composa : HÉCUBE, MÉDÉE, etc., empruntées à Euripide, ne sont point des traductions serviles ; il modifie à son gré ses modèles, conservant ainsi une certaine part d'originalité. Il travailla de la même sorte quelques *comédies* grecques. Ennius a encore laissé, sous le titre d'ANNALES DE LA RÉPUBLIQUE, un poème épique ou plutôt l'histoire de Rome versifiée.

Ce poète offre un progrès considérable sur Andronicus ; malgré les incorrections d'une langue encore peu formée, ses œuvres font pressentir les hautes destinées de la poésie latine. La forme pèche encore sous le rapport de la grâce et de l'élégance ; mais l'énergie des pensées, parfois même des traits de génie, couvrent en partie ces défauts. C'est ce qu'exprime Quintilien dans une comparaison très flatteuse : « Révérons Ennius, dit-il, comme on révère ces bois que leur ancienneté a consacrés ; s'ils n'offrent plus aux yeux tant de beautés, ils inspirent à l'âme un sentiment de respect religieux. » Virgile, de son côté, avouait plaisamment qu'*il tirait des perles du fumier d'Ennius ;* il lui a en effet emprunté plus d'un vers.

III. Pacuvius. — Neveu d'Ennius, auquel il succéda sur la scène, Pacuvius est l'auteur présumé de *dix-neuf tragédies,* dont les anciens ne nous ont guère conservé que les titres. Quintilien et Horace lui donnent de grands éloges ; toutefois, chez ce tragique comme chez les précédents, le style est obscur, peu harmonieux. Une seule de ses pièces, *Paulus,* était une tragédie nationale.

IV. Lucius Attius. — Fils d'un affranchi de Rome, Attius fut encouragé dans ses premiers essais dramatiques par Pacuvius, déjà parvenu à une extrême vieillesse. Il emprunta la plupart de ses sujets aux fables grecques, dont les héros cadraient bien avec son caractère ; on raconte, en effet, que sa fierté le portait à demeurer assis dans les réunions littéraires devant les plus illustres magistrats de la République, parce qu'il se considérait comme le roi de ces assemblées. Cicéron, dont il fut l'ami, tenait en haute estime sa tragédie de *Philoctète.* Quintilien a dit, en rapprochant le disciple et le maître : « Attius et Pacuvius sont nos meilleurs tragiques ; ils se distinguent l'un et l'autre par la solidité des pensées, la noblesse de l'expression et la dignité des personnages. S'ils manquent de cet éclat et de cette pureté qui sont la perfection de l'art, c'est moins à leur génie qu'à leur siècle qu'il faut attribuer ce défaut. »

Attius avait composé, sous le titre de *Brutus,* une pièce nationale ; de toutes ses œuvres, il reste à peine quelques fragments.

Art. 2. — Comédie.

Nævius (IIe siècle). — Originaire de la Campanie, Nævius avait reçu une éducation grecque. Après avoir servi dans les guerres puniques, il cultiva la poésie et s'essaya, à l'exemple d'Andronicus, son contemporain, dans le genre comique. S'inspirant des pièces d'Aristophane, il voulut user sur le théâtre de Rome de la liberté qu'avaient eue à Athènes les poètes de la comédie ancienne. Les Scipions et les Métellus furent immolés sur la scène à sa verve satirique, qu'aiguisait encore le vers saturnien des anciens poètes du Latium dont il fit usage. Cette tentative ne pouvait réussir sous un gouvernement beaucoup plus aristocratique que celui d'Athènes. Nævius l'apprit à ses dépens ; il expia son audace par l'exil, et mourut à Utique vers l'an 204.

Les Romains ont toujours estimé ce poète, sans doute parce qu'il est plus national que tous ceux de la même époque. Outre ses *Comédies*, il avait donné une sorte d'*épopée sur la première guerre punique.*



PLAUTE (224-184)

I. Biographie. — Plaute, le véritable *père de la comédie latine,* naquit à Sarsine en Ombrie, vers l'an 224. On prétend que ce nom de *Plaute* fut ajouté à son nom véritable (*Titus Maccius*), à raison de la forme plate et allongée de ses pieds. Il vint jeune à Rome et, sans se douter encore de son talent poétique, s'adonna au négoce. Loin de s'y enrichir, il perdit sa modeste fortune, et fut contraint pour vivre d'entrer au service d'un meunier, qui l'employa à tourner la meule. Sa gaieté lui restait; aussi, tout en menant ce rude métier, s'avisa-t-il de composer des comédies.

Le succès de ses pièces l'arracha probablement à la misère; on n'a aucun détail sur la fin de sa vie. Son épitaphe seule a été conservée : *Depuis que Plaute est mort, la comédie est en deuil, la scène est déserte; les ris, les jeux, la plaisanterie n'osent plus paraître; tout est dans les larmes.*

II. Principales comédies de Plaute; analyses. — Il ne reste que vingt comédies des cent trente qu'on lui attribue. Les plus remarquables sont : AMPHITRYON, L'AULULAIRE; PŒNULUS, ou *le petit Carthaginois;* LES CAPTIFS, LES MÉNECHMES, ou *les Frères jumeaux;* RUDENS, ou *le Câble;* MOSTELLARIA, ou *le Revenant;* CURCULIO, ou *le Charançon,* nom symbolique donné au parasite, qui dans cette pièce joue le rôle principal; ÉPIDICUS, ou *le Querelleur,* que Plaute mettait au-dessus de toutes ses autres comédies[1].

L'Aululaire ou *la Marmite* est une comédie de mœurs, dont le caractère principal est tracé avec un art achevé. *Euclion,* digne précurseur de l'Harpagon de Molière, a trouvé une marmite pleine d'or, qu'il cache au prix de mille sollicitudes. Plus de repos désormais, tout lui devient suspect. Dès le début de la pièce, l'avare se révèle de la manière la plus piquante : « *Sors, mauvaise espionne!* crie-t-il à sa vieille esclave Staphyla; que cherches-tu là, avec tes yeux de furet?... (*à part*). Je crains qu'elle ne m'ait arraché

[1] Plusieurs pièces de Plaute ont inspiré nos poètes modernes : Molière a imité *Amphitryon* et l'*Aululaire;* Rotrou, *les Captifs* et *les Ménechmes;* Regnard, *les Ménechmes* et *le Revenant;* Destouches, *le Revenant.*

malicieusement quelques paroles, et qu'elle ne soupçonne où mon or est caché. » Il consent à donner la main de sa fille à un vieillard riche et libéral, mais ce sera *sans dot;* cette condition revient plus d'une fois dans le contrat; on sait avec quel comique Molière a fait de ce même mot l'argument suprême de son Harpagon.

C'est encore l'avare de Plaute qui, hors de lui, après avoir perdu son trésor, poursuit un esclave sur lequel il a des soupçons, lui fait ouvrir les deux mains et réclame ensuite la *troisième;* ce que notre grand poète a rendu avec plus de naturel encore : « Montre-moi tes mains? — Les voilà. — Les *autres?* » Enfin, le célèbre monologue d'Euclion, pris de désespoir : « Je suis perdu! Je suis mort! On m'assassine! Où aller? Où ne pas aller? Arrêtez! au voleur!... » a été reproduit presque mot pour mot par Molière, si habile à s'approprier les meilleurs endroits des auteurs dont il s'inspire.

Les Captifs[1] offrent une heureuse exception parmi les pièces de Plaute; la morale et la vertu y sont en effet respectées, chose si rare chez ce poète, qu'il se vante avec emphase de cette retenue, et dans le prologue, et dans l'épilogue. Le bonheur d'un père qui retrouve ses deux fils, grâce au dévouement d'un généreux esclave, tel est le fond du sujet, plutôt sérieux et touchant que gai. Néanmoins le côté plaisant n'y fait pas complètement défaut; les joyeuses facéties et les tribulations d'un parasite, consommé dans son art, Ergasile, sont d'un parfait comique. Cette pièce et la suivante se rattachent de près au drame moderne. (M. C., 51.)

Rudens, *le Câble* ou *le Naufrage*, est une des meilleures comédies de Plaute, qui en a résumé le sens moral dans son prologue : « Le crime et la vertu, dit-il, sont inscrits, par l'ordre de Jupiter, sur des registres éternels. »

Palestra, jeune Athénienne, enlevée dans son enfance par un marchand d'esclaves, a été transportée en Afrique. L'avide trafiquant fait naufrage, au moment où il passait en Sicile pour y spéculer sur les victimes de ses rapines. Palestra réussit à gagner le rivage; elle est accueillie avec bonté par une vieille femme, prêtresse de Vénus. La jeune fille, ainsi qu'une de ses compagnes, tiennent embrassé l'autel de la déesse, lorsque leur maître brutal, échappé lui-même des flots, vient réclamer ses esclaves. Démonès, vieillard d'Athènes que la misère a exilé sur ces côtes, protège

[1] Le 5 mars 1844, cette comédie des *Captifs* a été représentée à Berlin, dans la langue originale, par les étudiants de l'Université, en présence de la famille royale et devant un auditoire choisi. On s'était inspiré, pour décorer la scène, des récentes découvertes de Pompéi; l'illusion était complète. Enfin, comme intermèdes, on fit entendre des odes d'Horace, mises en musique par Meyerbeer.

les jeunes inconnues. Pendant la discussion, un pêcheur apporte une valise trouvée dans ses filets, près du navire échoué; on l'ouvre, et le vieillard y reconnaît avec attendrissement les jouets de son enfant, dont il pleure depuis si longtemps la mort; Palestra se jette dans les bras de son père. Le marchand est puni de sa cruauté par la perte de ses esclaves, tandis que le pêcheur Gripus reçoit la liberté, en récompense de son heureuse capture.

Jugement sur Plaute. — 1° Imitation originale du théâtre grec. — Plaute a emprunté aux Grecs la plupart de ses pièces : Diphile, Philémon et Ménandre sont les auteurs dont il s'est le plus inspiré ; cependant si l'ensemble de son théâtre n'est qu'une imitation étrangère, il lui reste encore une part très réelle d'*originalité.* Loin d'être un imitateur servile, il ne s'approprie que ce qu'il peut rendre national; la scène et les personnages sont grecs, mais mille détails de mœurs et d'usages, mille allusions frappantes transportent l'auditoire bien plus à Rome qu'à Athènes. Jamais historien n'a présenté avec la même vérité que Plaute cette *vie intérieure des Romains,* à l'époque la plus glorieuse de la République. Nous y voyons une société déjà gagnée par le luxe et la mollesse ; le monde des affaires, celui des plaisirs, avec leurs abus et leurs vices, y apparaissent dans tout leur jour. Peu de politique : la censure des édiles l'avait bannie de la scène ; peu de traits à l'adresse des classes élevées, que les lois mettaient également à l'abri de la satire ; mais la classe moyenne, de beaucoup la plus nombreuse, est mise à contribution et fournit au poète les divers types qu'il analyse.

2° Système dramatique. Plaute est le poète du peuple. — Malgré l'originalité et la force comique (*vis comica*) dont ses œuvres sont marquées, Plaute ne fut pas absolument maître de créer à sa guise son système dramatique. Les circonstances lui imposaient des entraves qui eussent arrêté tout autre génie que le sien ; se faire le *poète du peuple,* comme il l'a été, c'était s'obliger à descendre au niveau de gens grossiers et sans instruction, turbulents et peu capables d'attention soutenue, à qui pourtant il fallait plaire. De là, les *prologues* dans lesquels l'auteur annonce le sujet de sa pièce, réclame la bienveillance des auditeurs

et leur promet un agréable spectacle ; rien de plus varié d'ailleurs que ces discours explicatifs, pleins de verve et d'entrain. Les longs apartés, les apostrophes au public, que La Harpe traite d'inconvenances théâtrales, tiennent à ces mêmes causes ainsi qu'aux habitudes dramatiques des anciens, bien plus qu'au défaut de goût du poète.

Quant à l'*uniformité de ses plans,* il ne fut pas possible à Plaute de faire mieux ; les lois sévères portées sur la comédie, non moins que les goûts du peuple, le renfermèrent forcément dans un cercle assez restreint. Chez lui, remarque encore La Harpe, l'intrigue est presque toujours la même ; une jeune fille libre enlevée par des corsaires ou par des marchands d'esclaves, et rendue enfin à ses parents après mille péripéties. Les rôles sont partagés entre quelque soldat fanfaron, dont la jactance burlesque a servi de modèle aux capitans et aux matamores de notre vieille comédie ; un parasite, sorte de flatteur des plus vils, prêt à toutes les bassesses pour le patron qui le nourrit ; des esclaves fourbes, des vieillards complaisants au vice, et des jeunes gens qui se font gloire de leurs désordres.

C'est qu'en effet l'*immoralité* du théâtre de Plaute est extrême ; on a peine à comprendre comment une société, en apparence aussi brillante que la société romaine, pouvait goûter et applaudir de tels spectacles ; ou plutôt rien ne doit surprendre chez un peuple que n'avaient pas encore éclairé les pures lumières du christianisme, seul capable de régénérer l'humanité déchue. On cherche à excuser le poète en rejetant cette licence sur la populace dont il peint les mœurs, et qui formait la majeure partie de son auditoire ; dans tous les cas, c'est détourner absolument la poésie de son but que de la faire servir à corrompre les âmes.

3° Style. — Sous le rapport du style, Plaute a reçu des éloges mérités ; son dialogue est vif, étincelant de verve. Bien que son langage ne soit pas exempt d'archaïsmes, il est toujours naturel, énergique ; s'il rappelle parfois les habitudes plébéiennes de l'auteur, il n'est pas si dépourvu de délicatesse et de grâce qu'il ne fasse de temps à autre songer à Euripide. « *Les Muses, pour parler latin,* a dit

Varron, *empprunteraient le langage de Plaute.* » Horace, il est vrai, ne lui est pas si favorable ; il se demande comment ses ancêtres ont pu louer et admirer des railleries aussi grossières et des vers aussi peu cadencés. Ce jugement d'Horace était celui de toute la cour d'Auguste, qui n'appréciait que le pur latin de Virgile et de Tite-Live. Les siècles suivants sont revenus à Plaute ; ses pièces ont été à l'envi jouées ou reproduites dans le cours des âges.

TÉRENCE (185-159)

I. Biographie. — Térence naquit à Carthage en Afrique, vers le temps où mourait Plaute. Sa courte existence fut marquée par les vicissitudes les plus diverses. Enlevé dans son enfance par des pirates numides qui le vendirent à des marchands romains, il fut acheté par le sénateur Térentius Lucanus ; celui-ci, frappé de ses talents, le rendit à la liberté et lui donna son nom. Ses goûts l'inclinant vers la poésie, il débuta par sa comédie de l'*Andrienne,* un de ses chefs-d'œuvre ; les édiles, à qui il présenta cette pièce, ne consentirent à l'acheter que moyennant approbation du poète Cœcilius [1], l'auteur dramatique le plus distingué de cette époque.

Térence, un peu ému, se présente chez le vieux poète ; celui-ci était à table ; il se contente d'indiquer au jeune homme un modeste siège, et lui ordonne de lire son travail. A peine a-t-il entendu la première scène, qu'il témoigne une sincère admiration, invite Térence à souper avec lui ; puis, après le repas, écoute le reste de la pièce. Sous un tel protecteur, le nouveau poète acquit bientôt une immense réputation, surtout parmi la noblesse romaine, mieux faite que le peuple pour apprécier ce génie fin et délicat. Il vécut même dans l'intimité de Scipion Émilien et de Lœlius, tous deux épris de l'amour des belles-lettres. Les envieux prirent occasion de cette honorable amitié pour accuser le poète de n'avoir d'autre mérite que celui de travailler sous ces

[1] *Cœcilius Statius* avait composé plus de *trente comédies.* Quintilien loue son talent, mais il regrette qu'il n'ait pas respecté les mœurs.

illustres maîtres : calomnie absolument dénuée de vraisemblance.

Le désir d'étendre ses connaissances et de s'enrichir de nouveaux modèles porta Térence à visiter la Grèce ; il y séjourna quelques mois, et traduisit, dit-on, jusqu'à cent huit pièces de théâtre. Se trouvant à Patras, il apprit le naufrage du bâtiment qui emportait ses manuscrits. Telle fut la douleur causée au poète par cette perte, qu'il en mourut peu après à Leucade, en Arcadie, âgé seulement de vingt-six ans.

II. Comédies de Térence. — Il ne nous reste de lui que *six comédies :*

1° L'Andrienne, ainsi nommée de l'héroïne de la pièce, Glycère d'Andros, dite l'*Andrienne.*

2° L'Eunuque, que La Fontaine a traduit et auquel Molière a fait d'intelligents emprunts.

3° L'Héautontimorouménos, ou l'*Homme qui se punit lui-même,* comédie remarquable par la clarté de l'exposition, par le fini de certains détails, par des traits où se révèle l'écrivain de génie. On y trouve cette pensée profonde, exprimée avec une admirable énergie : *Je suis homme : rien d'humain ne m'est étranger* [1].

4° Les Adelphes, pièce dans laquelle deux frères, de caractères tout opposés, se chargent, l'un de l'éducation de son fils, l'autre de celle de son neveu. Chacun tombe dans l'excès contraire : indulgence coupable et sévérité extrême ; ils sont également trompés par leurs élèves, avec cette différence que l'un agit ouvertement, tandis que l'autre se pare des dehors de la vertu, par crainte des châtiments. Le précepteur sévère joue sans cesse le rôle de dupe ; c'est là le comique de la pièce. Molière s'est inspiré des *Adelphes* dans l'*École des maris.*

5° L'Hécyre, ou la *Belle-mère,* que Térence vit échouer deux fois : les spectateurs avaient quitté le théâtre pour courir à des farces d'acrobates et à des combats de gladiateurs ; elle ne réussit qu'à la troisième représentation.

6° Le Phormion, nom du parasite, personnage principal

[1] *Homo sum : humani nihil a me alienum puto.*

de cette comédie. Molière en a reproduit plusieurs scènes dans les *Fourberies de Scapin;* mais, au dire de tous les critiques, Térence dépasse le poète français par l'ensemble de l'action et la vivacité du dialogue.

Jugement sur Térence. — 1° Imitation de l'atticisme grec. — Térence, à l'exemple de Plaute, s'est inspiré du théâtre grec, et surtout de Ménandre; épris de ses modèles, il se fait gloire de leur imitation et se vante quelque part d'avoir donné des *pièces toutes grecques.* L'*originalité* de ce poète ne consiste donc point, comme celle de son devancier, à rendre, sous des noms et sous des costumes grecs, la vie et le caractère de la Rome contemporaine; il ne sympathise point avec le peuple, ne descend jamais à ces bouffonneries grossières que Plaute a si largement prodiguées, à ces peintures prises au sein de la foule qu'il dédaigne. Ce qui le distingue et le rend vraiment original, c'est d'avoir rencontré dans la comédie cet *atticisme,* cette pureté de langage, cette distinction de manières qui l'a toujours fait regarder comme le *poète de la bonne société.*

2° Ses procédés dramatiques. — Ce sont les mêmes que ceux de Plaute; il met en scène des personnages analogues aux siens, à la différence qu'il les laisse grecs, et ne mêle point Rome et Athènes. Il a comme lui recours aux *prologues,* mais avec plus de goût et moins de familiarité à l'égard de la foule. « Toutes les bienséances théâtrales, dit La Harpe, sont observées dans le plan et la conduite de ses pièces. Une seule chose lui a manqué, à savoir plus de force et d'invention dans l'intrigue, plus de comique dans les caractères. » C'est ce que César exprime dans des vers souvent cités.

Demi-Ménandre, *s'écrie-t-il,* toi aussi tu es mis au nombre des plus grands poètes, et avec raison, pour la pureté de ton style; et plût aux dieux que la douceur de ton langage fût accompagnée de la force qui convient à la comédie, afin que ton mérite fût égal à celui des Grecs! Mais c'est ce qui te manque, Térence, et c'est ce qui fait ma douleur!

Il est certain que, sous le rapport de la *force comique,* Térence est bien inférieur à Plaute; il ignore la gaieté bouffonne, et se contente de provoquer le sourire. N'est-ce

pas, d'ailleurs, pour lui une assez grande gloire d'avoir fixé la langue latine, de l'avoir polie, élaborée, et d'avoir ainsi préparé les triomphes littéraires de l'âge suivant ?

3° Perfection du style. — Le style de cet auteur est en effet d'une perfection remarquable. Térence est pour la comédie ce que Virgile est dans l'épopée et la poésie didactique : le modèle et le désespoir de ceux qui veulent atteindre à cette délicatesse de tons, à ce naturel exquis et sans apprêt, dont toutes ses œuvres sont empreintes. Cicéron, qui sentait vivement les beautés du langage, a laissé dans une pièce de vers cet éloge de son comique préféré :

Et vous aussi, Térence, dont le style est si poli et si plein de charmes, vous nous traduisez et nous rendez parfaitement Ménandre, et lui faites parler avec une grâce infinie le langage des Romains, en faisant un choix très juste de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat et de plus doux.

Montaigne, parmi les modernes, ne s'en montre pas moins enthousiaste : « *Quant au bon Térence, la mignardise et les grâces du langage latin*, écrit-il, *je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelle.* » Et, blâmant les anciens d'avoir mis sur le même pied Plaute et Térence : « *Cettuy-ci*, dit-il, *sent bien mieux son gentilhomme.* »

4° Licence de ce poète. — Ces brillantes qualités sont malheureusement ternies par l'immoralité, qui se trouve au fond de tous les sujets traités par Térence ; si la forme est plus réservée que chez son devancier, s'il charme davantage l'oreille, il ne présente comme lui que l'image du vice, et il le fait avec plus de raffinement et de grâce. Ici encore, la comédie est donc loin de réaliser le but que l'on prétend lui assigner de corriger les mœurs en riant : *Ridendo castigat mores.*

Dernière période de l'art dramatique. — Plaute et Térence ne furent pas les derniers auteurs dramatiques de Rome ; néanmoins ceux qui les suivirent n'eurent qu'un succès passager ; leurs noms sont peu célèbres. Vers le milieu du premier siècle, les *Attellanes* reprirent faveur ; c'étaient, comme nous l'avons vu, des représentations nationales,

dans lesquelles l'art était presque nul. Les *Mimes*, autre genre fort libre, défrayaient également, du temps de César, les théâtres de Rome : pièces satiriques, moitié gestes, moitié paroles, ces bouffonneries n'avaient aucune valeur littéraire. Ainsi s'éteignit la poésie dramatique, qui ne produira sous l'empire que des exercices de déclamation.

Quintilien a dit : *C'est surtout dans la comédie que nous boîtons;* mais la tragédie se traîne à peine et n'a qu'une durée éphémère.

§ II. — Satire.

I. But et origine de la satire. — La *satire*, telle que nous la trouvons chez les Romains, ne doit pas être confondue avec les drames satiriques, pièces bouffonnes dont les Grecs avaient fait le complément des trilogies ou ensemble de trois tragédies. Ici rien de semblable ; il s'agit d'un poème destiné non à la représentation, mais à la lecture ; son but est d'attaquer les vices ou les défauts des hommes, afin de les rendre meilleurs. Inventé, dit-on, par ENNIUS, ce genre de poésie comporta d'abord toutes sortes de mètres ; aucun rythme n'en était exclu. Les critiques attribuent même à ce mélange disparate le nom de satire, donné à ces premiers essais ; on désignait ainsi, parmi les Osques, un plat ou bassin rempli, *saturé* de toutes sortes de gâteaux et de fruits, qu'on offrait à Cérès et à Bacchus, comme prémices de la moisson. Les satires d'Ennius rappelaient assez, par le libre abandon de la forme, cet assemblage de mets divers. *Lucilius* perfectionna ces ébauches encore grossières.

II. Lucilius (148-103). — 1° BIOGRAPHIE. — Il était né à Suessa, ville du Latium, d'une famille patricienne ; sa nièce, Lucia, fut la mère du grand Pompée. Après s'être distingué dans la guerre contre Numance, sous Scipion Émilien, il se vit honoré de la confiance et de l'amitié de cet illustre général. Lœlius l'affectionna également. Il conquit d'ailleurs, par ses mœurs austères, sa vertu formée

sur le modèle des anciens âges, l'estime de tout ce que Rome comptait alors de plus recommandable. Cette honnêteté, déjà rare à l'époque de Lucilius, lui donna le droit de flétrir dans ses vers la licence de ses contemporains. Il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, après avoir composé *trente livres de satires,* dont nous ne possédons que des fragments.

2º VIGUEUR ET RUDESSE DE SES SATIRES. — Boileau a indiqué, dans son *Art poétique,* le but poursuivi par Lucilius :

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile, le premier, osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Abaissement des caractères, prodigalité, mollesse, impiété ; sa plume ne ménagea rien, et souvent même se permit de désigner les personnes. Les mauvais poètes ne furent point épargnés, ce que Boileau remarque encore, dans sa dixième satire :

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie.

Lucilius adopta le vers hexamètre. Cette mesure resta désormais la forme obligée de ce genre, dont Quintilien a pu dire avec un certain orgueil national : *La satire est toute nôtre.* Les poètes qui s'y sont distingués depuis ont généralement accordé leurs éloges à celui qui leur avait ouvert la carrière. « Lorsque l'ardent Lucile, écrit Juvénal, frémit et s'arme d'un glaive étincelant, le criminel, en proie à des frissons internes, rougit, et la sueur des remords dégoutte de son cœur. » Horace, il est vrai, moins respectueux pour sa mémoire, a méconnu quelquefois la force et la vigueur de ce génie encore inculte, pour ne s'arrêter qu'à « son vers raboteux et peu travaillé », comparant sa poésie à « un fleuve bourbeux où il y a à choisir » ; l'accusant « d'écrire deux cents vers en une heure, et, comme on dit, au pied levé ». Ailleurs Horace est obligé d'avouer que Lucilius a semé le sel à pleines mains dans la peinture

des mœurs de Rome, et il proteste qu'il ne prétend pas s'égaler à lui comme inventeur, ni arracher de son front la couronne qu'il porte avec gloire.

Aux siècles suivants était réservé l'honneur de manier, sinon avec plus d'énergie, du moins avec plus d'élégance l'arme de la satire.

CHAPITRE II

PROSE

Éloquence.

I. Naissance de l'éloquence latine. — Dans Rome républicaine, dit M. Géruzez, l'éloquence fut une puisssance avant d'être un art; elle se développa naturellement au Sénat, au Forum et dans les camps. La nécessité de haranguer, pour convaincre et pour émouvoir, fit du don de la parole la condition du succès dans l'administration des affaires et le commandement des armées. L'étude perfectionna plus tard le talent naturel de la parole, lorsque la Grèce envoya aux Romains ses rhéteurs et ses philosophes, dont le plus influent, CARNÉADE, alluma parmi la jeunesse une véritable passion pour l'art oratoire.

II. Caton (235-148). — Caton, surnommé l'*Ancien*, est demeuré célèbre par son animosité contre Carthage; toutes ses harangues concluaient au terrible *Delenda est Carthago* : « Il faut détruire Carthage. » La fermeté avec laquelle il remplit les fonctions de *censeur* lui mérita une statue avec cette inscription : *A Caton, qui a corrigé les mœurs*. Caton s'appliqua aux sciences et aux lettres; il étudia jusque dans sa vieillesse, et apprit, dit-on, le grec à l'âge de quatre-vingts ans. Son ouvrage intitulé : *Des*

origines romaines, passait pour un chef-d'œuvre; nous n'en possédons que quelques fragments; il en est ainsi de son *Traité sur l'Agriculture* (*De Re rusticâ*).

Comme orateur, Caton a mérité pour ses *harangues* les suffrages de Cicéron. « Ajoutez, dit l'*orateur romain* dans son *Brutus*, du nombre à la phrase, afin que le style soit mieux enchaîné; mettez les mots eux-mêmes en meilleur ordre; formez-en comme une charpente régulière, et vous ne préférerez plus personne à Caton. » Tite-Live faisait grand cas de la véracité et de l'érudition de l'austère censeur, qui fut pour la prose latine ce qu'Ennius avait été pour la poésie.

III. Les Gracques. — *Tibérius* et *Caïus Gracchus*, connus sous le nom des *deux Gracques*, furent l'un et l'autre tribuns du peuple, et se rendirent également célèbres par leur dévouement à la cause populaire. Ils avaient été élevés avec un soin extrême, sous les yeux de leur mère, l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Tibérius devint la victime des sénateurs, ayant à leur tête Scipion Nasica; Caïus, également en butte aux poursuites des patriciens, se fit donner la mort par un esclave.

Les deux Gracques se sont surtout illustrés dans la défense des fameuses *lois agraires*, en faveur du peuple; il reste à peine quelques fragments de ces harangues politiques. Tibérius, selon Plutarque, était doux et posé. Caïus était violent, emporté; son geste, ses regards, tout parlait en lui et remuait vivement son auditoire; il attachait une telle importance au prestige de la voix, qu'un joueur de flûte, placé derrière lui, l'avertissait lorsqu'il devait hausser ou baisser le ton.

IV. Crassus et Antoine. — *Crassus* fut, à cette époque, le plus savant jurisconsulte de Rome. Cicéron s'est plu à faire son éloge, dans lequel toutefois il semble se peindre lui-même. Un grand nombre de savants secondèrent Crassus dans l'étude du droit, qu'il mit en honneur, et commencèrent ainsi à établir les principes fondamentaux, base de cet édifice immortel que tous les âges ont admiré et médité sous le nom de *droit romain*.

Antoine, éloquent improvisateur, était le digne rival de Crassus. Aïeul du célèbre triumvir, il possédait, au dire de Cicéron, une rare puissance d'action dans le geste et dans la voix.

V. Hortensius. — Entré au barreau à l'âge de dix-huit ans, Hortensius y tint le premier rang, jusqu'à ce que Cicéron le lui enlevât. Il fut toujours l'ami de son jeune rival, qui gagna contre lui plusieurs causes célèbres. Les grands succès qu'il avait eus jusqu'alors étaient dus surtout au prestige de sa déclamation, bien plus qu'à la force de ses pensées. « La nature, dit Cicéron, lui avait donné une mémoire si heureuse qu'il n'eut jamais besoin de mettre par écrit aucun de ses discours, et qu'après le plaidoyer d'un adversaire, il se rappelait mot à mot non seulement ce qui avait été dit, mais encore les pièces alléguées contre lui. Sa diction était élégante et riche, son organe fort et agréable; ses gestes étaient étudiés avec soin, et sa déclamation si parfaite, qu'elle ravissait tous ses auditeurs. »

Hortensius, épicurien, ami du luxe et du repos, ne joua aucun rôle politique. Ses *harangues* n'ont pas été conservées.

IIIE ÉPOQUE

SIÈCLE D'AUGUSTE : AGE D'OR DE LA LITTÉRATURE LATINE

(78 AVANT J.-C.-14 DE J.-C.)

I. Deux phases dans cette période. Influence personnelle d'Auguste. — La période que nous allons parcourir n'embrasse qu'un très petit nombre d'années; cependant elle a jeté un si vif éclat, qu'elle a presque élevé Rome au niveau d'Athènes. C'est l'âge d'or de la littérature latine, pendant lequel les plus beaux génies concourent à former cette auréole immortelle qui s'attache au SIÈCLE D'AUGUSTE. Il y a comme deux phases à considérer dans cette époque; la première, jusqu'à l'avènement d'Auguste (30 av. J.-C.), déjà féconde en noms illustres, se ressent néanmoins des troubles politiques qui agitent encore Rome et l'Italie. L'éloquence avec Cicéron s'élève, il est vrai, au milieu de ces luttes ardentes, à une hauteur qu'aucun siècle ne dépassera; mais la poésie ne peut fleurir qu'à l'ombre de la paix; aussi ne donnera-t-elle son plein épanouissement que sous le règne d'Auguste, seconde phase, et la plus brillante, du siècle qui porte son nom.

Nous avons vu, dans l'âge précédent, les lettres grecques luttant peu à peu contre le génie national; celui-ci avait dû enfin s'avouer vaincu. Au temps qui nous occupe, cette invasion hellénique est consommée; les plus sévères républicains eux-mêmes ont fini par céder à l'enthousiasme général. Non contente de donner à ses enfants des maîtres grecs, Rome se plaît à les envoyer aux célèbres écoles d'Athènes, de Rhodes ou de Mitylène, afin de leur faire puiser à sa source le goût des arts et des lettres. De nom-

breuses bibliothèques sont fondées dans la capitale du monde; on y réunit, en nombre à peine croyable, vu la nécessité de la copie manuscrite, de précieux volumes [1].

C'est surtout à l'*influence d'Auguste* qu'il faut attribuer la merveilleuse fécondité de ce grand mouvement intellectuel [2]. En se faisant le protecteur des écrivains et des artistes, ce prince se procurait d'ailleurs à lui-même d'agréables jouissances et travaillait à sa propre gloire. Ami des lettres, les cultivant à ses heures, il goûtait un vif plaisir dans la société de ses auteurs préférés. De plus, les poètes, les savants relevaient l'éclat de son trône, captivaient l'attention publique et occupaient les loisirs d'une nation peu accoutumée au repos.

II. Principaux écrivains. — Tous les genres, à l'exception du drame, sont représentés par d'éminents écrivains : VIRGILE se distingue à la fois dans la *poésie épique*, dans la *pastorale* et dans le *genre didactique*, que LUCRÈCE cultive avant lui. L'heureux génie d'HORACE se joue dans la *satire* ou s'élève jusqu'au ton de l'*ode*. L'*élégie* rappelle, avec le nom d'OVIDE, ceux de CATULLE, de PROPERCE et de TIBULLE. La prose n'est pas moins remarquable : CICÉRON brille, non seulement dans l'*éloquence*, mais encore dans la *philosophie;* l'*histoire*, embellie jusque-là par les poètes, a maintenant de dignes interprètes : CÉSAR, SALLUSTE, TITE-LIVE; les *sciences* et les arts rappellent le nom de VARRON et celui de *Vitruve*, qui écrivit sur l'architecture.

[1] Un livre se composait alors d'une longue bande de papyrus ou de parchemin. On n'écrivait que d'un seul côté, puis on roulait cette bande sur un cylindre de bois; une enveloppe ornée de rubans fermait le tout. Le commerce des livres prend, à partir du siècle d'Auguste, une grande importance; plusieurs libraires s'établissent à Rome dans les riches quartiers. Les villes importantes des provinces ont aussi les leurs.

[2] *Mécène* ne peut ici se séparer d'Auguste : protecteur intelligent des lettres et des arts, il devinait le génie avec une incroyable sûreté de jugement. Virgile et Horace lui durent les premiers bienfaits qu'ils reçurent du prince. Sa villa, située sur l'Esquilin, était le rendez-vous des esprits les plus distingués de Rome.

CHAPITRE I

POÉSIE DIDACTIQUE, ÉPIQUE, PASTORALE

LUCRÈCE (98-53 av. J.-C.)

I. Biographie. — Lucrèce, né à Rome vers l'an 98, appartenait à une famille de chevaliers. Sa vie est peu connue; on sait seulement qu'il fréquenta les écoles d'Athènes et s'attacha à la secte d'Épicure. De retour en Italie, il se tint éloigné des affaires publiques, se ménageant, au milieu des troubles occasionnés par la rivalité de Marius et de Sylla, assez de tranquillité pour s'adonner à la poésie. Philosophe athée, Lucrèce se suicida vers l'âge de quarante-cinq ans; on attribue cet acte de désespoir à un état de frénésie auquel il aurait été sujet. Le système impie dont il s'était fait le chantre éloquent n'explique que trop ce lâche attentat, qui en est comme la conséquence logique.

II. Jugement sur le poème de Lucrèce. — 1o SUJET. Ce poème, intitulé DE L'ORIGINE DES CHOSES (*De rerum naturâ*), n'est que le développement de la doctrine d'Épicure. Divisé en six livres, il embrasse le cercle immense de la création : origine de la matière, mécanisme de la vie chez les êtres animés, nature de l'âme humaine, destinée de l'univers : le poète prétend tout expliquer. Après avoir renversé de leurs autels les dieux du paganisme, il laisse le monde sans autre maître que le hasard : ainsi se trouve-t-il porté à déifier la matière et à ne voir au delà de la vie que le néant, fin suprême de l'homme.

2o LUCRÈCE PHILOSOPHE. — Un tel système ne saurait être assez flétri : Lucrèce *philosophe* est un dangereux

maître. En s'égarant dans les sentiers de l'athéisme et du matérialisme, il enlève à son poème, non seulement l'intérêt religieux, mais encore l'intérêt moral, et cette chaleur de sentiment qui naît des fortes convictions. Jamais il n'émeut profondément; s'il retrace les maux qui affligent les hommes; s'il dépeint, par exemple, dans un épisode mémorable, la *Peste d'Athènes*, on sent que, pour le poète philosophe, l'homme n'est qu'une machine destinée à se dissoudre : comment dès lors trouverait-il, pour pleurer un tel être, les accents d'une vraie sensibilité?

3° LUCRÈCE POÈTE. — Comme *poète*, Lucrèce mérite de grands éloges. Du sujet le plus aride, il a fait jaillir des chants enthousiastes, des descriptions animées; les images abondent, gracieuses ou terribles, selon la variété des tableaux qui se succèdent. L'*invocation à Vénus*, au début du 1er livre; la *prosopopée de la Nature*, la formation des premières sociétés, etc., sont des morceaux pleins de mouvement, de relief et de coloris : on y reconnaît le *poète-sculpteur*, ainsi qu'on a surnommé Lucrèce. Cependant, à ces touches vigoureuses, il n'oppose que rarement ces tons plus doux, ces nuances délicates dont Virgile seul a trouvé le secret. On croirait même, en comparant la versification de ces deux poètes, qu'un long intervalle les sépare, bien qu'ils soient à peine éloignés d'une génération. Lucrèce a du moins le mérite de s'être exercé le premier dans le genre didactique, étranger jusqu'alors à la poésie latine, et d'avoir ainsi préparé les voies à l'immortel auteur des *Géorgiques*. Selon M. Tissot, le poème *De rerum naturâ*, « composé à une époque où la langue poétique des Romains n'avait pas atteint sa perfection, ressemble à une belle statue, dont la tête et une partie du corps révèlent la pensée du génie et la main d'un grand artiste; mais le ciseau créateur s'arrête tout à coup, et, dans plusieurs parties de l'ouvrage, on ne trouve qu'une ébauche imparfaite. »

VIRGILE (70-19 av. J.-C.)

Détails biographiques.

I. Sa jeunesse. — *Virgilius Maro,* le *prince des poètes latins,* naquit au village des Andes, près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 av. J.-C. Son père, simple potier ou, selon d'autres, laboureur, voulut, malgré sa modeste fortune, donner à son fils une brillante éducation. Des écoles de Crémone il l'envoya d'abord à Milan, où le futur poète revêtit la toge virile, le jour même de la mort de Lucrèce; puis à Naples, qui possédait des maîtres distingués dans les lettres grecques. Il y passa la plus grande partie de sa jeunesse, se livrant avec ardeur à l'étude des sciences et de la philosophie, surtout de celle de Platon, génie si conforme au sien. Le souvenir de Naples, aimable théâtre de ses premiers succès, fut toujours cher au cœur du poète : il lui légua ses cendres glorieuses, et la cité reconnaissante montre encore aujourd'hui, sur le chemin de Pouzzoles, le tombeau qui les conserva longtemps.

II. Carrière poétique. — Ayant été dépouillé de son patrimoine par les vétérans d'Auguste, auxquels on avait distribué les terres de Mantoue et de Crémone, Virgile vint à Rome pour réclamer contre cette violence. Grâce au crédit de Mécène et de Pollion [1], il obtint la restitution de tous ses biens; c'est ce qui donna lieu à sa première églogue, monument de sa reconnaissance envers ses protecteurs. Auguste, charmé de son talent, voulut le fixer à sa cour; mais Virgile, avec son âme mélancolique et rêveuse, se sentait étouffé par la foule dans la ville de Rome; il fuyait son admiration expansive et ses applaudissements. Les lambris dorés des palais des Césars ne pouvaient lui faire oublier les charmes de sa solitude, les bergers de sa patrie, les arbres qui prêtaient leur ombrage à ses premiers jeux, et ces frais paysages qu'il a peints de si vives couleurs dans

[1] *Pollion,* orateur romain, abandonna la politique pour se livrer à l'étude des lettres, qu'il protégea comme Mécène; il mourut l'an 3 de J.-C.

ses *Églogues* et ses *Géorgiques*. Il se retira à Naples pour y composer ses immortels ouvrages.

Virgile travailla douze ans à son *Énéide*, qu'il comptait retoucher encore. Cependant l'empereur obtint de lui, à force d'instances, la lecture d'une partie de ce chef-d'œuvre; sa sœur Octavie était présente. Le poète, qui excellait à relever par une déclamation pleine de goût la beauté de ses vers, charma au plus haut point ses illustres auditeurs. Lorsqu'il arriva à ce célèbre passage : *Tu Marcellus eris...*, la princesse, profondément émue au souvenir du fils qu'une mort prématurée venait de lui ravir, ordonna de compter à l'auteur, comme témoignage de sa gratitude, dix grands sesterces pour chacun des vers de cet épisode, ce qui montait à la somme de 32,500 livres.

III. Mort. Caractère de Virgile. — Avant de mettre la dernière main à son ouvrage, Virgile résolut d'aller visiter les lieux qui avaient inspiré Homère; dans ce dessein, il partit pour la Grèce. Arrêté à Brindes par une grave maladie, il sentit la mort approcher et demanda ses manuscrits, afin de jeter au feu son *Énéide;* comme on refusa de les lui apporter, il ordonna par son testament que cet ouvrage fût brûlé, le jugeant, disait-il, trop imparfait pour être transmis à la postérité. Auguste se garda d'exécuter cette clause : il confia ce poème à deux littérateurs distingués, Varius et Tucca, avec ordre d'en retrancher les passages défectueux, mais sans rien ajouter. Sa mort arriva l'an 19 av. J.-C.; il avait moins de cinquante-deux ans.

« L'extérieur de Virgile était, dit-on, peu prévenant. Sa constitution était faible; vingt années de sa vie passées dans la société des plus illustres Romains ne purent lui faire quitter entièrement certaines manières qui trahissaient la bassesse de son extraction. Il était d'une humeur mélancolique et d'une telle timidité, qu'il craignait les regards du public et se cachait quand il croyait avoir été remarqué. Ses contemporains louaient l'excellence de son caractère, sa candeur, sa libéralité et la pureté de ses mœurs. » (*Schœll.*)

Œuvres de Virgile : Analyses, appréciations.

Les œuvres qui ont immortalisé Virgile sont : ses BUCOLIQUES[1], ses GÉORGIQUES[2] et son ÉNÉIDE. (M. C., 52, 53.)

Les Bucoliques. — 1° Analyse. — Sous le titre de *Bucoliques*, Virgile a réuni *dix églogues* qui marquèrent ses débuts poétiques.

La Ire de ces compositions est un hommage plein de reconnaissance envers Auguste, qui avait rendu au père de Virgile le modeste héritage de ses aïeux. Le poète met en scène deux bergers, *Tityre* et *Mélibée;* celui-ci, ruiné par la cruelle guerre, se voit réduit à quitter ses douces campagnes, à abandonner ses troupeaux, tandis que l'heureux Tityre, « assis sous le feuillage d'un hêtre touffu, essaye un air champêtre sur ses légers pipeaux. » Un dieu bienfaisant lui a créé ces aimables loisirs ; il célèbre sa mémoire et lui consacre les prémices de ses biens.

Tityre représente Virgile ou son père ; il y a sans doute exagération à diviniser Auguste comme il le fait, mais cette faiblesse adulatrice est en partie excusée par le louable sentiment qui l'inspire. Rien de gracieux comme cette églogue ; l'amour de la patrie y revêt une teinte douce et forte. Mille contrastes animent la scène ; aux agrestes plaisirs de la vie pastorale, Mélibée oppose les rigueurs de l'exil, sous un ciel triste et sombre. Tityre le console affectueusement et l'invite à partager une fois encore avec lui un frugal repas : des fruits savoureux, des châtaignes amollies par la flamme, du laitage abondant. « Déjà, lui dit-il, les toits des hameaux fument au loin, et les ombres grandissantes tombent des hautes montagnes. » Ces derniers vers, tout mélancoliques, terminent de la manière la plus achevée ce délicieux tableau. Le poète, selon Bernardin de Saint-Pierre, répand toujours ainsi les derniers rayons ou plutôt les dernières ombres du soleil couchant sur ses paysages, lorsqu'il y introduit un sujet mêlé de tristesse.

La IIIe, la Ve et la VIIIe églogue retracent, avec une agréable variété de détails, des combats de flûte ou de chant entre des bergers. L'éloge de Pollion se mêle de temps à autre à ces refrains champêtres. Dans la Ve, *Mopsus* et *Ménalque*, après avoir pleuré la *mort de Daphnis*, célèbrent son apothéose ; Virgile a voulu, dit-on, rappeler les honneurs divins rendus à Jules César.

Dans la IVe, le poète, abandonnant tout à coup les sujets frivoles où sa muse se joue, célèbre en termes mystérieux la nais-

[1] *Bucoliques* (du grec *boukolikos*, relatif aux pâtres), poème pastoral.
[2] *Géorgiques* (du grec *gè*, terre, *ergon*, œuvre), qui a rapport à la culture de la terre.

sance prochaine d'un enfant qui, fils du ciel, renouvellera le monde et y ramènera l'âge d'or. Quelques critiques ont vu dans cet enfant un fils d'Auguste ou de Pollion, bien qu'il soit difficile d'accorder cette hypothèse avec les faits. D'autres ont pensé avec raison que les traditions bibliques, répandues jusqu'en Occident, avaient pu inspirer à Virgile l'annonce, pour ainsi dire prophétique, de la venue du Messie; il déclare d'ailleurs reproduire le témoignage de la sibylle de Cumes.

La VIe est dédiée à *Varus*, gouverneur de la Gaule transpadane et protecteur de Mantoue, la patrie de Virgile. Elle débute par un trait charmant; Apollon, s'apercevant que le poète s'exerce à chanter les rois et les combats, « le tire doucement par l'oreille : un berger, lui dit-il, doit chercher pour ses brebis de gras pâturages et se borner à de simples chansonnettes. » Ainsi Varus n'entendra qu'un air champêtre, dont les bois et les bruyères répéteront les échos. La parole est donnée au vieux Silène, qui célèbre la création et les premiers âges du monde.

Enfin, la Xe et dernière, intitulée *Gallus*, du nom d'un des amis du poète, est plus riche encore que les précédentes par la beauté des descriptions, la force des contrastes et par les accents plus émus d'une âme tendre et sensible.

2° Mérite littéraire. — Tout en marchant sur les traces de Théocrite, Virgile a cependant su imprimer à ses *Églogues* un cachet original. Ses bergers, il est vrai, sont des êtres imaginaires qui laissent loin d'eux la vérité et la naïveté de ceux de Théocrite; mais le poète latin l'emporte de beaucoup, par les qualités d'un style enchanteur et qui atteint déjà la perfection, par le charme des tableaux que lui fournit le beau ciel de Naples, berceau de sa jeunesse. « Il n'est pas de galerie si vaste, a dit Marmontel, qu'un peintre habile ne pût décorer avec une des églogues de Virgile. »

Les Géorgiques. — 1° Analyse. — Les *Géorgiques*, traité d'économie rurale, sont le chef-d'œuvre de la poésie didactique. Virgile composa cet ouvrage à la prière de Mécène, dans le but de relever l'agriculture, jadis l'honneur du peuple romain, et que les guerres de la République avaient presque ruinée. Ce sujet devait sourire à plus d'un titre au poète, dont le génie s'était éveillé dans ces riantes campagnes de l'Italie, au sein de ces populations livrées aux travaux rustiques que sa muse allait si heureusement ennoblir. Le poème est divisé en quatre livres.

Le Ier traite des *moissons* et de tout ce qui s'y rapporte : labourage et instruments aratoires, époque des semailles, signes annonçant l'orage ou les beaux jours. Cette dernière partie amène, comme naturellement, le magnifique épisode de la *mort de César*, qui clôt le livre; l'auteur, par une heureuse transition, rappelle les lugubres pronostics qui précédèrent et suivirent cet événement.

Le IIe livre a pour objet la *culture des arbres*, spécialement de

l'olivier et de la vigne. Virgile y décrit non seulement en poète inimitable, mais en homme expérimenté, les divers modes de reproduction des arbres et des arbustes; indique la nature des terrains propres à chacun; fait en passant, dans une digression célèbre, l'*éloge de l'Italie;* s'étend avec détail sur les soins multipliés qu'exige la culture de la vigne; énumère rapidement les autres plantes, et termine par l'*éloge de la vie champêtre.*

Le IIIe livre traite de la manière d'élever les *troupeaux :* génisses et taureaux, brebis et chèvres. Le poète, après s'être arrêté avec complaisance sur les humbles devoirs de la vie pastorale, s'élève sans effort à ces *descriptions,* si justement admirées, *du cheval* et *des courses de chevaux, de l'hiver dans la Scythie,* et surtout de la *peste des animaux;* ce sont autant de morceaux achevés.

Le IVe livre est consacré tout entier à l'éducation et au soin des *abeilles.* Il semble que Virgile ait pris plaisir à déployer dans cette partie, moins féconde en apparence, plus de richesses poétiques que dans les autres; les mœurs de ces insectes, les lois qui régissent leurs républiques, les maladies dont ils peuvent être atteints, tout est décrit avec une sorte de magnificence épique. Sans abandonner son sujet, il le varie par l'aimable tableau de *l'heureux vieillard de Tarente* et surtout par l'*épisode d'Aristée,* qui termine le poème.

2° Appréciation. — « Les *Géorgiques,* dit Delille, sont le *monument le plus achevé de la littérature antique.* Théocrite et Homère ont toujours disputé la palme à Virgile, l'un dans le poème pastoral, l'autre dans le poème épique; mais il a laissé *Hésiode* bien loin derrière lui dans le poème géorgique. Hésiode était plus agriculteur que poète; il songe toujours à instruire, rarement à plaire; jamais une digression agréable ne rompt, chez lui, la continuité des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois, l'un après l'autre, a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers... Virgile, au contraire, réunit dans son poème l'*agrément et l'utilité*... Pour l'agrément, on ne conçoit pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers. les troupeaux, les abeilles; tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre âme, voilà ce que présente le poème de Virgile; il est riche comme la nature, inépuisable comme elle. » Outre les leçons les plus utiles sur un art qui est de tous les temps et de tous les lieux, cet ouvrage offre encore mille préceptes de morale, empruntés comme naturellement aux tableaux qui s'y déroulent.

La *forme* en est parfaite. « Virgile, dit encore Delille, ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils; il

parle aussi noblement de la faux du cultivateur que de l'épée du guerrier, d'un char rustique que d'un char de triomphe; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. » Nous avons dit avec quel art il fait jaillir du sujet lui-même les *épisodes* qui en rompent l'uniformité; il les y rattache par des transitions pour ainsi dire insensibles, une conjonction lui suffit ordinairement; rien d'inutile, tout est plein de sens. L'harmonie et le charme du style se soutiennent constamment; aussi peut-on conclure, avec son élégant traducteur, que non seulement Virgile a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé lui-même dans les *Géorgiques*.

L'Enéide. — **1° Analye.** — Le plus important ouvrage de Virgile est sans contredit son *Énéide*. Ce poème est divisé en douze chants, dont voici l'analyse succincte :

Énée, fils de Vénus et d'Anchise et gendre de Priam, errant sur les mers, après la prise de Troie, cherche une terre hospitalière pour y fonder un établissement avec plusieurs de ses malheureux concitoyens. Le Ier chant de l'Énéide s'ouvre au moment où, après diverses tentatives infructueuses, Énée quitte la Sicile, les dieux lui ayant révélé que l'Italie doit être le terme de ses voyages. Une furieuse tempête, soulevée par Junon, ennemie des Troyens, le jette sur les côtes d'Afrique; là règne *Didon*, qui accueille avec empressement un hôte aussi illustre. Énée lui raconte tous ses malheurs; Didon, touchée des mérites et des vicissitudes du héros, veut à tout prix le retenir près d'elle; mais le destin en a ordonné autrement : Énée s'éloigne de Carthage et laisse la malheureuse Didon se tuer de désespoir. Après avoir essuyé une nouvelle tempête, il arrive enfin en Italie. Averti en songe par *Anchise*, son père, guidé par la sibylle de Cumes, il descend aux enfers, où les dieux lui dévoilent à l'avance la vie et les exploits des grands hommes qui doivent un jour illustrer l'empire romain.

Ici commence, avec le VIIe chant, l'histoire des origines de Rome. Parvenu aux bords du Tibre, Énée est accueilli par *Latinus*, roi du Latium, qui lui offre la main de sa fille *Lavinie*. *Turnus*, roi des Rutules, à qui la princesse était promise, s'arme aussitôt contre les Troyens; la reine *Amate*, épouse de Latinus, enflamme la discorde. Enée va chercher du secours près du roi *Évandre*, chef d'une colonie d'Arcadiens. Pendant son absence, Turnus attaque le camp des Troyens et s'apprête à brûler leurs vaisseaux, que Vénus change tout à coup en nymphes. *Nisus* et *Euryale* s'exposent à mille dangers pour aller avertir Énée; ils périssent dans une embuscade. Énée revient enfin avec des troupes de renfort; après diverses alternatives, Turnus succombe dans un combat singulier sous les coups d'Énée, qui peut désormais posséder en paix cette terre conquise.

2° Heureux choix du sujet. — Si l'on considère dans l'*Énéide*

le choix du sujet, on ne peut nier qu'il ne soit très propre à l'épopée, tant par sa *grandeur* que par le *merveilleux* dont il est susceptible. L'*établissement d'Énée en Italie*, c'est-à-dire la fondation du berceau de Rome, tel est le cadre majestueux dans lequel Virgile présente à Auguste et aux Romains, alors maîtres du monde, les fastes poétiques de leurs ancêtres. Il a le talent de réunir dans ce tableau tout ce qui peut flatter l'orgueil national de ses compatriotes et rappeler les gloires de leur passé. Énée, son héros, descend à la fois et des dieux et de cette nation grecque dont Rome se disait issue. L'art ingénieux du poète rapproche, au moyen d'anachronismes volontaires, les événements et les personnages qui peuvent donner à son sujet plus de prestige et d'éclat; c'est ainsi que Carthage, future ennemie des descendants d'Énée, apparaît déjà avec Didon, bien que la fable assigne à cette princesse une existence beaucoup plus rapprochée.

Ajoutons que le sujet de l'*Énéide*, à la fois grand et national, offrait à l'auteur ce lointain, indispensable à l'emploi du merveilleux. Virgile néanmoins n'en put user de la même façon qu'Homère : la croyance à la divinité, la simplicité des premiers âges, n'étaient plus dans les mœurs du siècle d'Auguste. Aussi le merveilleux de ce poème révèle-t-il beaucoup plus la main d'un artiste que le jet spontané d'une âme convaincue; les dieux mis en scène sont ceux d'Homère, avec des passions moins violentes et moins grossières, mais on sent peu de chaleur dans cette mythologie raffinée. Quant aux divinités romaines, le poète n'y fait aucun fond et les relègue dans l'ombre.

3° Virgile imite Homère; part d'originalité. — En imitant le chantre d'Achille et d'Ulysse, Virgile a dû renoncer en partie au mérite de l'*invention* et de l'*originalité*. L'*Énéide* rappelle à la fois l'*Iliade* et l'*Odyssée;* ce dernier poème se retrouve dans les récits d'Énée, formant les six premiers chants; l'*Iliade* est, pour ainsi dire, reproduite dans la seconde partie de l'action, toute remplie par les combats des Grecs contre les Latins. Mille faits de détail : la tempête qui jette Énée sur les rivages d'Afrique, les écueils de Charybde et de Scylla, auxquels il échappe; plus loin, les jeux célébrés en l'honneur d'Anchise; le combat singulier que se livrent Énée et Turnus, comme jadis Achille et Hector; ces incidents, et beaucoup d'autres, sont dus à l'inspiration d'Homère. Divers auteurs grecs ou latins ont également fourni plus d'un trait à Virgile; néanmoins, tout en se faisant imitateur, ce grand poète imprime à ses imitations le cachet du génie. Laissant à Homère tous les défauts de goût qui marquent l'enfance d'une littérature, il transforme les fables grecques en y ajoutant la magie de son style, et rend vraiment siennes des richesses qu'il excelle à s'approprier.

4° Peinture des caractères dans l'Énéide. — Virgile est faible dans la peinture des caractères. Le *pieux Énée*, héros pacifique, n'est pas constamment égal à lui-même, et rappelle tantôt Ulysse,

tantôt Hector; manquant de vie propre, il n'apparaît que comme l'instrument impassible du destin. Le but que se proposait Virgile étant d'inspirer aux Romains l'amour de la paix et l'horreur des guerres civiles, on comprend qu'il se soit gardé de faire de son héros un second Achille; c'eût été contrevenir à la politique d'Auguste, auquel le poète voulait plaire. Il eût pu toutefois donner plus d'unité au personnage principal.

Parmi les nombreux rôles de l'Énéide, il en est peu qui aient atteint le degré de popularité des héros d'Homère : *Latinus* est un prince sans volonté, sa fille *Lavinie* ne paraît pas assez pour inspirer un véritable intérêt; *Turnus* plaît davantage, il est brave et montre de la grandeur jusque dans sa défaite. Les caractères qui font le plus d'honneur à Virgile sont ceux de *Didon*, dans lequel il a réuni tous les traits de la passion; de *Nisus* et d'*Euryale*, types charmants de l'amitié poussée jusqu'à l'héroïsme; de *Camille*, reine des Volsques.

— Quelques passages de l'Énéide sont surtout célèbres : au IIe et au VIe chant, le tableau de la *ruine de Troie* et la *descente d'Énée aux enfers;* dans les derniers chants, le récit de la *mort de Cacus*, le *tableau de l'antique Italie par Évandre*, la *description du bouclier d'Énée*, sans parler de l'***épisode de Nisus et d'Euryale***, que nous avons déjà cité.

Jugement sur Virgile.

1o Le poète. — Ce qui semble former le trait distinctif de son génie, c'est une exquise *sensibilité* qui, se trahissant sous mille formes, répand sur ses œuvres un charme inimitable. Virgile anime tout ce qu'il touche, rien de vulgaire sous sa plume; les plantes, les animaux, la nature entière, sont comme autant de voix dont il se sert pour communiquer ses propres émotions. Aucun poète n'a peint les douceurs de la vie champêtre avec un sentiment aussi vif, avec une affection aussi marquée pour ces joies innocentes, que les délices de la cour ne lui firent jamais répudier.

Virgile doit à cette sensibilité profonde d'être le grand *peintre des passions humaines;* nul n'en a mieux saisi les nuances intimes. Non seulement les grands tableaux : fureurs de Didon, tendre amitié de Nysus et d'Euryale, révèlent son talent sous ce rapport; il apparaît encore dans les moindres faits. Un mot que le poète jette en passant devient toute une révélation : cet enfant qui reconnaît sa mère à son sourire; cet exilé « souhaitant d'apercevoir

de loin les confins de la patrie, le toit de sa pauvre cabane, jadis son royaume », ce sont là de ces traits délicats dont Virgile a seul le secret.

2° L'écrivain: sa réputation. — A ces dons éminents du cœur, joignons toutes les qualités qui constituent l'écrivain parfait; Virgile est, sous le rapport du *style*, l'artiste consommé. Il atteint l'idéal, au delà duquel, selon La Harpe, il ne semble pas possible de s'élever. Pureté, harmonie, naturel, abondance, éclat des images, goût achevé : rien de ce qui peut contenter l'esprit et charmer l'oreille ne lui échappe. Au lieu de se perdre, comme tant de poètes modernes, en longues descriptions, il se contente de quelques traits sobres et bien choisis, souvent d'une simple épithète. Cependant il éveille dans l'âme plus de sentiments et de souvenirs que tous ces parleurs intarissables.

Les contemporains de ce grand poète se plurent à rendre hommage à son génie : Properce, Horace surtout, qui fut son ami; plus tard Quintilien, en parlent avec enthousiasme. Le moyen âge entoura la mémoire de Virgile d'une sorte d'auréole; Dante, écrivant sa *Divine Comédie,* ne choisit pas d'autre guide que le poète de Mantoue pour accomplir sa mystérieuse descente dans les lieux de l'expiation.

CHAPITRE II

POÉSIE LYRIQUE ET SATIRIQUE

HORACE (66-9 av. J.-C.)

Détails biographiques.

I. Jeunesse, éducation. — *Quintus Horatius Flaccus* était de Venouse en Apulie. Son père, affranchi ou fils d'affranchi, remplissait la charge d'huissier dans les ventes

publiques. Sa fortune, assez considérable, lui permit de faire donner à son fils une éducation soignée; lui-même le conduisit à Rome, lorsqu'il entrait à peine dans sa douzième année. Le jeune Horace fréquenta, mêlé aux fils de chevaliers et de sénateurs, les cours des maîtres les plus distingués, entre lesquels le grave Orbilius, qu'il aime à nommer dans ses vers. « A mes habits, dit-il quelque part, aux esclaves qui me suivaient, on me prenait dans la foule pour le fils d'un homme riche ou pour le rejeton d'une noble série d'aïeux. Mon bon père ne s'en tint pas là : il fut pour moi un gouverneur vigilant et incorruptible; il ne me perdait point de vue, m'accompagnait chez mes professeurs, et sut ainsi me garantir de toute action capable de flétrir en moi la première fleur de la vertu.» A l'âge de dix-huit ans, Horace quitta Rome pour aller étudier la philosophie à Athènes. Un vif sentiment de liberté s'éveillant en lui sur cette terre qui en avait été l'ardent foyer, il s'enrôla dans l'armée de Brutus, avec le grade de tribun. Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune poète, peu fait pour les armes, manqua de bravoure et s'enfuit, abandonnant son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

II. Carrière poétique; faveurs d'Auguste. — De retour en Italie, il apprend la mort de son père, dont les biens ont été confisqués au profit du parti vainqueur. Pressé par la nécessité, il se pourvoit d'une place de scribe, puis commence à faire valoir ses talents poétiques : ses débuts sont des *satires*, dans lesquelles il flétrit les abus que Rome étale à tous les yeux; viennent ensuite ses premiers essais lyriques. Mais déjà la fortune s'apprête à lui sourire. Présenté à Mécène par le *bon Virgile*, il paraît en présence du favori d'Auguste; celui-ci se tient d'abord dans une froide réserve : Horace, naturellement timide, peut à peine articuler quelques paroles et se retire, sans augurer favorablement de cette entrevue. Plusieurs mois s'écoulent; Mécène, mieux informé sans doute, le rappelle à la cour. Non content de lui faire restituer son patrimoine et de lui offrir une magnifique terre au pays des Sabins, il voue au poète une amitié inaltérable et lui procure les faveurs d'Au-

guste[1]. L'empereur se le serait volontiers attaché à titre de secrétaire : Horace déclina cet honneur; il préférait aux sujétions de la cour les faciles jouissances qu'il goûtait, soit dans son domaine de la Sabine, soit dans son élégante villa de Tibur.

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, exempt d'ambition, au milieu d'une société choisie. La mort de Mécène l'atteignit profondément. « Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même, » disait le ministre à l'empereur dans son testament. Le poète, de son côté, avait toujours souhaité ne pas survivre à son bienfaiteur : il vit ses vœux exaucés et descendit dans la tombe six semaines après lui (9 av. J.-C.). Le même monument reçut leurs cendres.

Horace s'est peint dans ses œuvres, au physique comme au moral. Il avait le front étroit, les yeux noirs et pleins de feu, mais malades; la taille courte et vigoureuse. Auguste l'appelait en riant *son petit bout d'homme*.

Œuvres d'Horace : Analyses, appréciations.

Les œuvres d'Horace nous sont toutes parvenues; elles comprennent des POÉSIES LYRIQUES, des SATIRES et des ÉPÎTRES, parmi lesquelles l'ART POÉTIQUE. (M. C., 54, 55, 56.)

Poésies lyriques. — Horace a laissé quatre livres d'*Odes;* on peut les ramener à trois genres principaux :

1° **Odes nationales**, auxquelles se rattachent les *Épodes*, productions plus faibles de sa jeunesse, et un *poème séculaire*, en l'honneur des dieux protecteurs de l'empire. Émule de Pindare dans ces chants patriotiques, Horace, tantôt flétrit les horreurs des guerres civiles, tantôt reproche à ses concitoyens dégénérés leur corruption et leur mollesse, si opposées aux mâles vertus des anciens Romains; tantôt enfin célèbre les gloires de la Rome d'Auguste ou rappelle, en termes magnifiques, la mémoire de *César* et de *Drusus*.

2° **Odes morales.** — Le poète y développe ces principes faciles

[1] Horace et Virgile se rencontraient souvent à la table d'Auguste, qui les plaçait volontiers à ses côtés. Virgile avait la respiration courte et haletante; Horace était incommodé par une fistule lacrymale, si bien que l'empereur disait en riant : « Je suis entre les soupirs et les larmes. »

d'Épicure ou d'Aristippe, sur lesquels il aimait à régler sa vie. Pour lui, la vertu consiste dans la jouissance modérée des biens, dans l'apaisement des désirs; aussi trouve-t-il des accents émus pour flétrir l'avarice, l'ambition, pour célébrer les avantages de la médiocrité. L'inconstance de la fortune, la perspective de la mort, le portent toujours à conclure en faveur de cette molle existence qui met tous ses soins à embellir le présent et à oublier l'avenir. La philosophie d'Horace est, comme on le voit, peu élevée; elle ne saurait enfanter de grandes vertus, disons plutôt qu'elle favorise bien des vices. Néanmoins le poète a le secret de s'enthousiasmer en la développant; il y a puisé plusieurs de ses belles odes, entre autres celle qu'il adresse à Virgile pour le consoler de la mort de son ami Quintilien : *Peut-on rougir de pleurer longtemps une tête si chère?*

3° Odes badines. — C'est ici surtout qu'Horace déploie, avec le plus de bonheur, l'aisance et la grâce de son heureux génie. Sa lyre, toujours harmonieuse, se prête sans effort à mille sujets variés : le départ ou le retour d'un ami, les plaisirs d'un joyeux festin, les jardins de Tibur ou les riants paysages de la Sabine l'inspirent tour à tour; descriptions courtes, terminées par un trait juste et plein de sens, tel est généralement le fond de ces morceaux achevés.

Mérite littéraire des poésies lyriques d'Horace. — Ainsi, dit M. Géruzez, les odes d'Horace représentent, sous toutes ses faces, la poésie lyrique, depuis le dithyrambe jusqu'à la chanson. On ne louera jamais assez la flexibilité de ce talent si pur, si varié, si puissant, qui a touché toutes les cordes de la lyre... Tantôt c'est Pindare ou Stésichore, tantôt Anacréon ou Sapho, et toujours c'est Horace, car il met partout son empreinte par la vérité de ses émotions et par l'originalité de son style. Ingénieux à plier la langue à ses inspirations poétiques, il emploie jusqu'à vingt-deux sortes de vers. « J'ai osé avant tous les autres, peut-il dire, porter mes pas dans une route libre encore. »

Satires. — Les satires, divisées en deux livres, sont au nombre de dix-huit. L'auteur les a rangées, aussi bien que les épîtres, sous le titre de *Sermones* (*Causeries*), à cause du ton familier qui les distingue de la vraie poésie.

1° Sujets traités. — La Ire est comme une sorte de dédicace à Mécène; Horace y dépeint, d'une manière piquante, la *folie des hommes*, toujours mécontents de leur sort. Dans la IIIe, il frappe de ridicule les orgueilleux stoïciens, entre lesquels *Damasippe*, qui n'a guère d'un philosophe que l'habit. La Ve offre le récit animé d'un *voyage à Brindes*, en compagnie de Mécène, de Virgile et de Varius. Plusieurs ne présentent que de spirituelles bouffonneries : satires du *Fâcheux*, du *Repas ridicule*, imitées par Boileau et Régnier. Enfin l'*apologie du poète* s'y retrouve sous diverses formes ingénieuses : tantôt il se prend corps à corps avec ses

détracteurs et fait de ces dialogues des drames animés; tantôt il laisse *maître Dave*, son esclave, l'accabler à dessein, afin d'être à même, en exagérant la liste de ses torts, de se réhabiliter plus sûrement. L'une de ces apologies (*sat.* vie) témoigne des nobles sentiments du fils de l'ancien affranchi envers son père, dont il se plaît à redire les bienfaits et dont il n'a pas la faiblesse de rougir au sein de sa haute fortune.

2° Appréciation. — Horace composa la plupart de ses satires dans sa jeunesse; on y remarque une certaine négligence dans la versification et un aimable laisser-aller, bien assorti du reste à ce genre, que le poète qualifie de *Sermo pedestris*. L'auteur, qui penche naturellement vers la modération, s'en prend plus aux défauts qu'aux vices; on ne trouve chez lui ni les hardiesses de Lucilius, ni la violente indignation de Juvénal, mais une raillerie douce et spirituelle, réglée par une sagesse sans raideur, sans amertume, et toutefois sans complaisance.

Épîtres. — Le premier livre des épîtres en contient vingt; le second, trois seulement, parmi lesquelles l'*Art poétique*. La différence entre ces compositions et les précédentes, c'est d'abord que les satires ne portent aucune désignation particulière, tandis que les épîtres sont adressées à des personnes avec lesquelles Horace s'entretient; puis la morale y tient plus large place, la raillerie s'y montre modérée. Elles sont l'œuvre de l'âge mûr; le poète caustique ne laisse voir que l'urbanité, la délicatesse d'un habitué du palais d'Auguste.

1° Sujets traités. — Parmi les épîtres du 1er livre, mentionnons la VIIe, adressée à *Mécène*. Horace y fait preuve d'une rare indépendance de caractère : le favori d'Auguste, ne trouvant pas le poète assez assidu près de sa personne, l'avait blâmé de ses fréquents séjours à la campagne; il eût voulu le voir plus courtisan. Horace répond qu'en recevant les bienfaits de son illustre protecteur, il n'a pas entendu aliéner sa liberté; il la préfère à tout, même aux richesses. Bien que voilés sous une forme ingénieuse, ces sentiments n'en sont pas moins exprimés avec franchise. — Il faudrait encore citer l'épître *à son jardinier, à son livre;* celle où il prouve philosophiquement les *avantages de la vie champêtre; la description de sa maison de campagne*, etc.

Les trois épîtres du second livre sont surtout littéraires. La 1re est adressée à *Auguste;* ce prince avait fait au poète d'assez vifs reproches de ce qu'il lui dédiait trop peu de vers. Pour toute réponse, Horace composa une de ses pièces les plus importantes; c'est comme un précis de la littérature latine; il passe en revue les poètes anciens, qu'il traite parfois un peu sévèrement; puis, rappelant l'influence des lettres sur les mœurs et la civilisation, il montre à l'empereur que c'est travailler à sa propre gloire que de les protéger. — Dans la IIe épître, il expose à son ami *J. Florus* les raisons pour lesquelles sa muse devient silencieuse; l'âge

commence à lui peser, il veut désormais vivre en philosophe. Les mauvais poètes sont flagellés, en passant, dans une suite de gais tableaux.

2° Art poétique[1]. — L'Art poétique, ou *Épître aux Pisons*, complète le second livre. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de goût et de raison, n'est qu'une épître plus longue et plus soignée, adressée à Lucius Pison et à ses fils. Il ne faut donc pas y chercher, comme dans la *Poétique* d'Aristote, un plan et un ordre rigoureux que l'auteur n'a jamais songé à y mettre. Pison aimait à s'entourer de savants; voyant ses fils se porter, sans vocation sérieuse, vers la poésie plutôt que vers l'éloquence, il engagea Horace à les en détourner, par un exposé clair et précis des règles si difficiles de la versification.

Après avoir rappelé la fable d'Orphée et d'Amphion, le sage précepteur trace en quelques vers l'*histoire de la poésie*, et montre tout ce dont l'humanité lui est redevable. Ensuite, s'adressant aux deux jeunes gens, il leur conseille de *se défier des flatteurs* et de ne pas se hâter de mettre au jour leurs productions. Enfin il indique les moyens propres à réussir dans chaque genre et signale les écueils qui y sont attachés.

Douze préceptes principaux sur l'art d'écrire sont ainsi développés dans le cours de l'ouvrage. Sans qu'il soit besoin de les citer tous ici, il suffit de dire que Boileau, dans son *Art poétique*, marchant sur les traces du poète latin, a exposé les mêmes règles, vraies dans tous les temps et pour toutes les langues. Que le *sujet* soit *un* et que le style soit assorti au genre de composition, toujours *proportionné au talent de l'auteur;* que les *vers* soient *élégants*, *harmonieux;* mais surtout qu'ils *touchent et remuent les cœurs*. Horace conseille fort l'*étude des auteurs grecs : il faut lire et relire sans cesse leurs modèles*. Les règles spéciales à la *tragédie* et à la *comédie* sont traitées plus longuement. Le précepte qui oblige à faire parler et agir chaque personnage selon l'âge qu'on lui prête fournit à l'auteur cette charmante peinture des *quatre âges de l'homme*, imitée depuis par trois de nos poètes : Régnier, Boileau et Delille.

L'*Art poétique*, comme les autres épîtres, est écrit avec abandon, sous forme d'aimable causerie; parfois de spirituelles digressions interrompent le sujet; on sent que le mentor veut se garder de la sécheresse didactique pour rester dans le domaine de la

[1] Trois poètes seulement, dans le cours des siècles, ont traité en vers, avec quelque succès, après Horace, ce même sujet de l'Art poétique : *Vida*, poète latin du XVIe siècle; *Boileau*, au XVIIe; *Pope*, poète anglais, au XVIIIe, dans son *Essai sur la critique*. Le poème de Vida a été jugé le plus faible; Horace l'emporterait encore sur ses deux autres rivaux, au dire des meilleurs critiques. Voltaire cependant donne la préférence au poète français.

conversation. Cet ouvrage offre néanmoins un excellent traité de rhétorique; il demeure encore aujourd'hui le code des hommes de goût.

Résumé sur Horace.

L'homme et l'écrivain. — Horace est incontestablement l'un des plus heureux génies de l'antiquité. Il est en même temps, grâce au caractère de franchise empreint dans ses œuvres, le plus connu, le plus familier des classiques latins.

Épicurien pratique, Horace chercha souvent la jouissance aux dépens du devoir, et compromit sa dignité de poète en célébrant ses honteux plaisirs. Quel frein d'ailleurs le paganisme romain pouvait-il offrir à ses passions? Horace, pas plus que son siècle, ne croyait aux dieux du Capitole : lorsqu'il les célèbre dans ses odes, c'est uniquement affaire de politique et pour seconder les vues de l'empereur. Il n'abdique pas complètement la foi en la divinité, mais sa religion se réduit, comme nous l'avons vu, à s'entretenir dans une joyeuse insouciance, à sacrifier l'avenir au présent. Ne cherchons donc dans ses œuvres ni les hautes inspirations ni les élans généreux qui laissent de profondes traces : selon l'ingénieuse expression de Perse, *il se joue autour du cœur sans y pénétrer;* cherchons-y seulement le philosophe aimable, le causeur enjoué et spirituel, le poète exquis dont le talent flexible semble réunir tous les genres de mérite.

« Jamais homme, dit Fénelon, n'a donné un tour plus heureux à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. » Montaigne, qui l'avait beaucoup lu, s'exprime plus énergiquement encore : *Horace,* dit-il, *ne se contente pas d'une superficielle expression, elle le trahirait : il voit plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures pour le représenter; et les lui faut oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire.* Boileau, qui s'est souvent inspiré de ses œuvres, est loin de posséder les grâces délicates et légères de l'ami de Mécène.

CHAPITRE III

POÉSIE ÉLÉGIAQUE

CATULLE (86 av. J.-C.)

I. Biographie. — Catulle naquit à Vérone, l'an 86 av. J.-C., et vécut à Rome en véritable épicurien, ne cherchant qu'à satisfaire ses passions. Cependant il sut se lier avec les hommes les plus distingués de son siècle : Cicéron, Cornélius Népos, César lui-même, qu'il ne craignait pas d'attaquer dans ses vers ; l'illustre dictateur, au lieu de s'en irriter, resserra les liens d'amitié qui l'unissaient au poète. Catulle, ayant accompagné en Bithynie le préteur Memmius, visita les villes célèbres de l'Asie, et rapporta de son voyage, sinon la fortune qu'il était allé chercher, du moins une connaissance plus approfondie des lettres grecques, dont il sut faire profiter la poésie latine. On croit qu'il mourut à l'âge de trente ans, après avoir consumé dans une vie de mollesse et de plaisirs un génie qui donnait les plus riches espérances.

II. Ses poésies. — Catulle n'a laissé aucune œuvre de longue haleine ; il réussit surtout dans l'ÉLÉGIE, genre fort cultivé au siècle d'Auguste ; son nom s'y place à côté de ceux d'Ovide, de Properce et de Tibulle. Ses poésies renferment quelques *odes* imitées de Sapho, des *épigrammes* et des *morceaux épiques.*

Citons, parmi les pièces les plus remarquables : la *Chevelure de Bérénice,* traduction d'une élégie de Callimaque, poète alexandrin [1] ; l'*épithalame de Julie et de Manlius*

[1] Bérénice, épouse de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, avait promis de sacrifier sa chevelure à Vénus, si son époux revenait vainqueur; celui-ci

et le *poème élégiaque* à ce même *Manlius*, ami et protecteur du poète. Enfin, les *Noces de Thétis et de Pélée*, avec le bel *épisode d'Ariane :* la fille de Minos, abandonnée par Thésée sur les rivages de Crète, rappelle la situation de la reine de Carthage délaissée par Enée. Ici Catulle rivalise heureusement avec Virgile.

En s'appropriant avec une rare facilité les beautés des auteurs grecs, ce poète perfectionna la versification latine, l'enrichit de mètres nouveaux, de tournures inconnues jusque-là, de grâces naïves. Contemporain de Lucrèce, Catulle, malgré quelques incorrections de langage, se rapproche néanmoins de Virgile par la pureté du goût; comme lui, il tire de son propre cœur les sentiments qu'il exprime. L'épithète de *docte* lui fut donnée de son vivant; cette distinction prouve que, malgré son insouciance et sa vie oisive, il avait su se créer un riche fonds de connaissances. Que n'a-t-il également cultivé la vertu et la saine morale! Ses poésies, images trop fidèles d'une société corrompue, sont d'une obscénité révoltante.

OVIDE (43 av. J.-C. — 16 de J.-C.).

I. Biographie. — Ovide (*Publius Ovidius Naso* [1]) naquit à Sulmone, dans l'Abruzze, l'an 43 av. J.-C. Son père, qui appartenait à l'ordre des chevaliers, voulut lui faire donner à Rome même une brillante éducation qui pût le disposer à entrer dans la carrière du barreau. Ces projets devaient être renversés; un penchant irrésistible inclinait le jeune Ovide vers la poésie : toutes les injonctions paternelles furent impuissantes à vaincre cette vocation. La mesure et

triomphe en effet : mais la chevelure, que la princesse dépose dans le temple, est enlevée presque aussitôt. Conon, célèbre astronome, pour calmer le ressentiment de la reine, feint de découvrir dans le firmament une nouvelle constellation qui sera la *Chevelure de Bérénice,* tandis que Callimaque, dans ses vers, en célèbre l'apothéose.

[1] Le surnom de *Naso*, qu'il hérita de sa famille, avait, dit-on, été donné à l'un de ses aïeux à cause de la proéminence de son nez, comme celui de *Cicéron*, illustré par le grand orateur, lui était venu de l'un de ses ancêtres, remarquable aussi par une petite excroissance placée à l'extrémité du nez et ressemblant à un pois chiche (*cicer*).

le rythme lui étaient si naturels, qu'il s'excusait en vers de ses désobéissances à cet égard, et promettait de la même manière d'être plus docile à l'avenir. Des menaces on passa aux châtiments, ce fut sans plus de succès. Ovide s'appliqua sérieusement à ne composer qu'en prose ; mais, dit-il, les mots venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure, et tout ce qu'il tentait d'écrire était en vers. Cette facilité de talent lui laissait peu de goût pour retoucher ses œuvres ; aussi se peint-il comme *tout de feu dans la composition et tout de glace dans la correction.*

Les premières poésies qu'il publia lui attirèrent l'estime et l'amitié de tout ce que Rome comptait alors d'écrivains célèbres ; les faveurs d'Auguste mirent le comble à sa gloire. Héritier d'un grand nom, coulant une existence heureuse et facile, peu mêlé aux affaires publiques, Ovide pouvait espérer une vieillesse tranquille, lorsqu'une condamnation inattendue le frappa tout à coup ; il était alors âgé de cinquante-deux ans. L'empereur, par un édit sans appel, reléguait sur les bords du Pont-Euxin le poète qu'il avait jusque-là honoré du titre d'ami. La licence effrénée de quelques-uns de ses ouvrages fut le prétexte invoqué par Auguste ; toutefois le vrai motif de cette disgrâce n'est pas connu : un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers sans l'expliquer, entraîna sa perte. Il fut dirigé vers la ville de Tomes, située aux embouchures du Danube, dans le pays des Sarmates. Cette contrée froide et insalubre, peuplée de barbares dont il n'entendait point la langue, lui devint un lieu de supplice ; plusieurs de ses poésies en renferment des descriptions affreuses. La cour lui fut aussi inexorable sous Tibère que sous Auguste : il mourut dans cette même ville de Tomes, après huit ans d'exil.

Ouvrages d'Ovide : Analyses, appréciations.

Bien que plusieurs ouvrages d'Ovide, entre autres une tragédie de *Médée,* ne nous soient pas parvenus, les œuvres de ce poète sont encore nombreuses. Elles comprennent d'abord des *élégies* de différentes sortes : les Tristes, les

PONTIQUES, les HÉROÏDES ; puis des poèmes mythologiques : les FASTES et les MÉTAMORPHOSES ; enfin une série de compositions érotiques d'autant plus funestes sous le rapport des mœurs, que le poète y a semé plus de grâce, d'élégance et d'esprit. (M. C., 57.)

Tristes et **Pontiques**. — Les TRISTES renferment cinquante élégies, sortes de monologues dans lesquels le poète, se repliant sur lui-même, déplore le malheur qui brisa sa carrière. Les PONTIQUES, ou lettres écrites du Pont, diffèrent du recueil précédent par la forme épistolaire que l'auteur leur a donnée ; il adresse ces élégies à son épouse, à ses amis de Rome. Les unes et les autres offrent plus d'esprit que de vrai sentiment ; l'exagération avec laquelle Ovide parle de ses souffrances enlève toute envie de le plaindre. De plus, le poète exilé prodigue à Auguste les plus basses adulations ; il va jusqu'à se flatter de lui avoir élevé un temple où lui-même, chaque jour, brûle l'encens en son honneur.

Les **Héroïdes** présentent un autre genre d'élégies. Elles comprennent vingt et une lettres, que l'auteur suppose écrites par des personnages célèbres des temps héroïques : *Pénélope à Ulysse*, *Didon à Énée*, *Déjanire à Hercule*, etc. Le but de ces épîtres est toujours d'exprimer les passions et de peindre les malheurs des héros mis en scène. Bien que tout soit factice dans ces compositions, le poète a su y répandre plus de vie et de mouvement que dans le récit de ses propres maux ; la versification en est riche et soutenue. Dangereuses sous le rapport des mœurs, les *Héroïdes* n'échappent pas au défaut ordinaire à Ovide, de déployer trop d'esprit et une sensibilité feinte et exagérée. Ces brillants dehors ne peuvent remédier à la monotonie qu'engendre la nature même d'un sujet peu varié.

Les **Fastes** [1] rentrent dans le *genre épique* aussi bien que les *Métamorphoses*. Le premier de ces ouvrages est proprement le calendrier romain mis en vers. Les pontifes ayant peu à peu transformé le *livre des Fastes* en une sorte de répertoire des faits mémorables de l'histoire de Rome, Ovide s'en empara pour composer un poème ; il traita ce sujet sous le triple rapport des connaissances astronomiques, religieuses et politiques des Romains. Des douze chants que contenaient les Fastes, six seulement nous sont restés ; ce sont ceux qui correspondent aux six premiers mois de l'année. Malgré toutes les ressources de son génie,

[1] Ce titre vient de la division des jours chez les Romains en *fastes* et *néfastes*, c'est-à-dire destinés aux affaires publiques ou consacrés au repos. Comme le plus grand nombre des jours étaient fastes, on appela *livre des Fastes* le registre où fut consigné ce double ordre des jours.

l'auteur ne peut dissimuler complètement le défaut de liaison entre les faits détachés dont son poème se compose, non plus qu'une certaine uniformité, qui tient à la fois au sujet et au plan de l'ouvrage.

Les **Métamorphoses** sont le chef-d'œuvre d'Ovide; elles renferment deux cent quarante-six fables, qui, divisées en quinze livres, embrassent toute la mythologie. On y retrouve, surtout dans les premières pages, où le poète traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, des souvenirs précieux, bien qu'altérés, des traditions primitives. Ovide ne possède, du reste, aucun sentiment religieux; en retraçant l'histoire fabuleuse des dieux et des héros, il ne cherche qu'à égayer son imagination sceptique, sans même prendre la peine de dissimuler leurs désordres et leurs crimes.

Sous le rapport de l'art, ce poème, dit La Harpe, est fort élevé au-dessus des autres productions d'Ovide. Quel génie n'a-t-il pas fallu pour former de tant d'histoires différentes un tout si bien suivi, si bien lié! Quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet, et pour diversifier par l'expression tant de dénouements dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme! C'est ainsi que le poète, par d'habiles transitions, nous conduit, à travers les personnages et les faits les plus divers, du chaos jusqu'à l'apothéose d'Auguste.

Parmi cette riche variété de morceaux si ingénieux, on peut citer : la fable de *Daphné*, celle d'*Écho et de Narcisse*, de *Philomèle et de Progné,* et surtout de *Philémon et de Baucis;* on sait quel admirable parti La Fontaine a su tirer de l'imitation de cette dernière fable.

Jugement sur Ovide.

Défauts et qualités. — « Le grand défaut d'Ovide, c'est d'être *trop étendu,* ce qui vient de la vivacité et de la fécondité de son génie, et *d'affecter de l'esprit* aux dépens du sérieux et du grand. Tout ce qu'il jette sur le papier lui plaît; il a pour toutes ses productions une indulgence presque paternelle qui ne lui permet pas d'en rien retrancher ni même d'y rien changer. » C'est ainsi que Rollin présente le côté faible d'Ovide.

Néanmoins le même auteur a soin d'ajouter que, malgré ces défauts, l'étude de ses œuvres, surtout des *Métamorphoses,* est fort propre à inspirer du goût pour la poésie,

à donner de la facilité, de l'invention, de l'abondance ; la grande variété qui y règne en rend la lecture agréable. « Il se joue, dit La Harpe, à travers les plus riches peintures ; aucune ne paraît lui coûter : il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort ; et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'*il plaît jusque dans ses défauts.* » Si Virgile a su réaliser l'idéal du style le plus pur et le plus châtié, Ovide, selon M. Tissot, « a répandu dans ses œuvres quelque chose de ces inspirations riantes, de ces grâces enjouées, une certaine fantaisie d'artiste qui semblaient être des présents du climat de la Grèce, présents qu'Ovide a possédés seul parmi les écrivains du siècle d'Auguste. »

PROPERCE (49-14 av. J.-C.)

I. Biographie. — Properce naquit en Ombrie, d'un chevalier romain proscrit par Octave. Les fureurs de la guerre civile le dépouillèrent de son patrimoine ; il perdit également son père, qui fut immolé au pied de l'autel élevé en l'honneur de Jules César. Venu à Rome pour s'y livrer à l'étude du droit, le jeune Properce abandonna bientôt cette laborieuse carrière pour suivre ses goûts poétiques. Sa muse, comme celle de Catulle, ne s'inspira que des passions les plus exaltées. Mécène, par le crédit duquel il avait recouvré ses biens, l'engageait à composer une épopée à la gloire d'Auguste ; Properce s'y refusa, moins par un sentiment de piété filiale, au souvenir des sanglantes représailles d'Octave, que par une aversion invincible pour tout travail soutenu. Il mourut dès l'âge de trente-cinq ans, après avoir salué avec enthousiasme, dans l'*Énéide* de Virgile, le chef-d'œuvre épique que le ministre d'Auguste n'avait pu obtenir de sa molle insouciance.

II. Élégies de Properce. — Ses ÉLÉGIES forment quatre livres ; elles ont suffi pour l'immortaliser. Loin de se jeter dans les lieux communs et d'exprimer des sentiments

empruntés, il tire les siens de son propre cœur; cette poésie toute personnelle le distingue de la foule des auteurs élégiaques dont les inspirations factices n'ont point survécu. Son style, plein de feu et de vivacité, est malheureusement gâté par l'abus des métaphores et des allusions savantes, imitées des poètes alexandrins qu'il avait pris pour modèles. Ce défaut de goût serait excusable; Properce a encouru un blâme plus sérieux : à part son *élégie sur Rome* et quelques autres pièces, il n'a respecté dans ses œuvres ni la vertu, ni même la morale la plus vulgaire. (M. C., 58.)

TIBULLE (43 av. J.-C.)

I. Biographie. — Tibulle naquit à Rome, d'une famille de chevaliers, la même année qu'Ovide, dont il fut toujours l'ami. Engagé d'abord dans la carrière des armes, il servit quelque temps sous Messala, général illustre et orateur distingué, qu'il a souvent loué dans ses vers. Les fatigues de la guerre ayant ébranlé sa santé, il revint à Rome, où il se livra sans frein au luxe et aux plaisirs. Tibulle avait vu, comme Virgile, les biens de sa famille livrés aux vétérans d'Auguste; peu courtisan, jouissant d'ailleurs d'une assez grande aisance, il ne sollicita jamais de restitution. Cependant ses prodigalités l'ayant forcé de renoncer au séjour de la capitale, il se retira dans une de ses terres, où il succomba vers l'âge de vingt-cinq ans.

II. Élégies de Tibulle. — Tibulle a laissé quatre livres d'Élégies : les deux premiers seuls sont certainement authentiques. Ce poète est le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux des élégiaques; il sait rendre avec une grâce inexprimable la mélancolie et la tristesse du cœur. L'abandon le plus naturel, une sensibilité douce et expansive, lui donnent des charmes infinis. Malheureusement il se trouve peint dans ses poésies, où il se montre esclave de ses passions et de ses plaisirs.

CHAPITRE IV

ÉLOQUENCE

Durant les luttes qui amenèrent la chute de la République, au milieu des diverses agitations des partis, l'éloquence s'éleva, avec *Cicéron,* au plus haut point de perfection. Aucun nom ne se présente digne d'être mis en parallèle avec le sien, ni dans la période qui précède l'Empire, ni sous le gouvernement d'Auguste ; ce prince, selon l'expression de Tacite, *ayant pacifié l'éloquence* comme le reste.

CICÉRON (106-43)

Détails biographiques.

I. Jeunesse ; vocation oratoire. — *Marcus Tullius Cicero, le prince des orateurs latins*, naquit à Arpinum, l'an 106 av. J.-C., d'une famille noble, mais dont aucun membre n'avait encore rempli de fonctions dans l'État. De là le nom d'*homme nouveau* que lui donnèrent plus tard par mépris des patriciens orgueilleux, et qu'il accepta comme un titre d'honneur. Son génie fut précoce ; conduit à Rome par son père, il y étudia sous les plus habiles maîtres. Bientôt il surpassa tous ses condisciples : ceux-ci, dans leur naïve admiration, lui prodiguaient mille témoignages flatteurs ; au sortir de l'école, ils se plaisaient à lui faire cortège. Les parents eux-mêmes, entendant sans cesse vanter les qualités de cet enfant, venaient dans les écoles pour être témoins de son savoir et demeuraient charmés d'un si heureux assemblage des plus rares talents.

Cicéron cultiva toutes les branches des connaissances

humaines ; la poésie même, bien qu'il se destinât au barreau, ne lui fut pas étrangère ; non seulement il s'y exerça avec quelque succès dans sa jeunesse, il y puisa encore de douce consolations durant les périodes agitées de son existence. Dès qu'il eut revêtu la toge virile, il se livra assidûment à l'étude des lois, sous le savant jurisconsulte Scévola. Ayant conçu une haute idée de l'art oratoire et voulant à tout prix y exceller, il résolut, comme jadis Démosthène, de ne rien négliger pour parvenir à son but. Après avoir suivi pendant le jour les discours des orateurs de mérite, au barreau ou à la tribune, il occupait ses veilles à résumer ce qu'il avait entendu ou à traduire les plus belles harangues des auteurs grecs. Le geste et l'action lui furent enseignés par Ésope et Roscius, célèbres acteurs : il se plaisait, dit-on, à lutter avec ce dernier à qui rendrait une même pensée, l'un par des tours de langage plus variés, l'autre par des gestes plus différents et plus expressifs.

II. Vie publique. Mort. — A l'âge de vingt-six ans, Cicéron débuta dans la carrière judiciaire par la *défense de Roscius d'Amérie,* que Chrysogone, affranchi de Sylla, accusait de parricide ; il fallait au jeune avocat un grand courage, la puissance du terrible dictateur étant alors absolue. Néanmoins sa parole triompha de tous les obstacles : Roscius fut acquitté. Craignant, après une telle victoire, d'encourir le ressentiment jaloux de Sylla, Cicéron s'éloigna de Rome et se rendit à Athènes, la patrie de l'éloquence, afin d'y perfectionner son talent. C'est là qu'il contracta avec Atticus une amitié dont la mort seule devait briser les liens. Il parcourut plusieurs villes de la Grèce ; Plutarque rapporte qu'il y déclamait souvent en public, devant les rhéteurs les plus exercés, pour recevoir leurs observations et leurs conseils. A Rhodes, il prononça, dans la langue grecque, devant le célèbre Apollonius Molon, un discours qui fut vivement applaudi. Seul, Apollonius restait pensif et silencieux ; le jeune orateur en voulut connaître la raison : *Cicéron,* lui répondit-il, *je vous loue, je vous admire, mais je plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains.*

De retour à Rome, il entra bientôt dans la carrière des dignités, fut successivement édile et consul, et mérita d'être proclamé par le Sénat *Père de la patrie.* La vie politique de Cicéron appartient à l'histoire, nous n'en parlerons pas ici. Sa vertu lui valut l'honneur d'être placé sur les premières listes de proscription, lors du second triumvirat. Il aurait pu s'enfuir ; mais, après s'être embarqué, il reprit terre en disant : *Je veux mourir dans cette patrie que j'ai tant de fois sauvée.* Sa tête et ses mains furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues, du haut de laquelle l'orateur, suivant l'expression de Tite-Live, avait fait entendre une éloquence que n'égala jamais aucune voix humaine. (43 av. J.-C.)

Œuvres de Cicéron : Analyses, appréciations.

Cicéron avait prodigieusement écrit ; nous ne possédons qu'une partie de ses ouvrages. On les divise en quatre classes : 1° ses DISCOURS JUDICIAIRES ET POLITIQUES ; 2° ses LIVRES DE RHÉTORIQUE ; 3° ses TRAITÉS PHILOSOPHIQUES ; 4° ses LETTRES. (M. C., 59, 60.)

1° Discours judiciaires. — Les discours judiciaires de Cicéron sont les plus beaux modèles de ce genre. Outre la *Défense de Roscius*, déjà citée, ils comprennent : les *Verrines*, les plaidoyers *pour Milon*, *pour Ligarius*, *pour Archias.*

LES VERRINES renferment sept discours contre *Verrès*, dont la préture en Sicile avait été marquée par toutes sortes de déprédations. Cicéron, chargé par les Siciliens d'instruire la cause de leur oppresseur, accepta cette mission, malgré le crédit dont jouissait Verrès près des plus illustres citoyens de la République. Après avoir recueilli sur les lieux mêmes les preuves irrécusables de sa culpabilité, Cicéron ouvrit la procédure. Tant de cruautés, d'injustices et de concussions y furent dévoilées, qu'aucun avocat ne voulut se charger de la défense de Verrès ; le coupable se fit justice en s'exilant, dès le début du procès. Cicéron n'eut donc pas à prononcer les discours préparés ; il les publia néanmoins, tels qu'il les eût fait entendre si le jugement se fût poursuivi.

LE DISCOURS POUR MILON (*Pro Milone*) passe pour une des plus belles harangues de l'orateur romain. Milon, aspirant au consulat, voyait ses projets traversés par Clodius, qui lui-même briguait la préture. Un ensemble de circonstances non préméditées amena une rixe entre les deux adversaires et les gens de leur suite ;

Clodius, blessé, fut achevé par ordre de Milon. Il semblait difficile de justifier le meurtrier; Cicéron en accepta la tâche. Après avoir établi, dans la première partie de son discours, que la loi permet, dans certains cas, d'immoler un juste agresseur, il prouve, par des raisons adroitement ménagées, que Clodius a provoqué Milon; d'où il conclut non seulement que celui-ci a usé d'un droit légitime, mais qu'il a mérité la reconnaissance des Romains, pour les avoir délivrés d'un citoyen aussi pernicieux que Clodius.

Cicéron, après avoir préparé cet habile plaidoyer, n'eut pas le courage de le prononcer tel qu'il l'avait écrit; la présence des soldats de Pompée, les clameurs des partisans de Clodius l'intimidèrent et affaiblirent son action. Milon fut exilé à Marseille. Quand il reçut le discours de Cicéron : *S'il avait parlé comme il sait écrire*, dit-il, *je ne mangerais pas d'aussi bon poisson à Marseille.*

Le Pro Ligario : Ligarius, ayant combattu contre César, devait être condamné; mais Cicéron plaida sa cause avec une telle éloquence, que César, bien qu'il eût déjà signé la condamnation de Ligarius, se rétracta et pardonna au coupable.

Enfin, dans le Pro Archia, l'orateur sut, par un plaidoyer charmant de tact et de style, conserver au poète Archias la qualité de citoyen romain qui lui était contestée. L'éloge des lettres et de la poésie vient, comme naturellement, orner son discours; on aime à recueillir sur ses lèvres ce mot du vieil Ennius, qui appelle les poètes des *hommes saints* et consacrés à la divinité.

2° Discours politiques. — Les plus célèbres sont, outre celui qu'il prononça en faveur de la *loi Manilia*, les *Catilinaires* et les *Philippiques*.

Le premier (*Pro lege Manilia*) a pour but d'appuyer le tribun Manilius, qui proposait de donner à Pompée le commandement de l'armée d'Asie contre Mithridate, roi de Pont. Cette harangue se fait remarquer par un grand luxe d'expressions; c'était la première fois que l'orateur s'adressait à l'assemblée du peuple romain, dont il lui fallait gagner les suffrages : la loi fut agréée.

Les Catilinaires, au nombre de quatre, sauvèrent Rome d'une formidable conjuration. Au milieu des troubles civils qui déchiraient la République, un homme ambitieux et pervers, *Catilina*, s'était formé un parti puissant. Le conspirateur ne rêvait rien moins que de faire périr Cicéron, afin d'arriver à la dignité consulaire et d'asservir Rome. Le complot fut découvert; cependant, payant d'audace, Catilina osa se présenter devant le Sénat, que Cicéron avait convoqué dans le temple de Jupiter Stator. L'orateur indigné : *Jusques à quand, Catilina*, s'écrie-t-il, *abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur? Jusqu'où s'emportera ton audace effrénée?...* Tout le discours répond à ce célèbre début; les sourdes menées du conspi-

rateur y sont dévoilées et flétries; lui-même n'a d'autre ressource que de quitter Rome au plus tôt.

La IIe et la IIIe *Catilinaire* furent prononcées en présence du peuple. Les conjurés, demeurés dans la ville, étaient encore puissants et redoutables ; Cicéron rassure les bons citoyens et leur rend compte de la manière dont il a su habilement déjouer les complots de ces misérables. — Enfin le IVe discours a pour but d'obtenir du Sénat l'arrêt de mort des coupables. Malgré l'opposition de César et d'un parti nombreux, l'orateur obtient leur exécution immédiate, dans la prison où ils sont détenus. Les amis des conjurés attendaient, anxieux, la décision des juges : *Ils ont vécu!* dit Cicéron en se montrant à eux: cette parole foudroyante les disperse à l'instant. Le Sénat et le peuple, délivrés de tous les traîtres, proclament le grand orateur *Père de la patrie*, titre dont se flatta souvent depuis la dignité impériale, mais que Rome libre, remarque Juvénal, ne décerna qu'à Cicéron.

Les Philippiques se composent de quatorze harangues, ainsi nommées en mémoire des immortels discours de Démosthène contre le roi de Macédoine. Cicéron y poursuit l'ambition d'Antoine, non moins redoutable à la République que celle de Philippe l'avait été aux Grecs. La IIe, que le même Juvénal nomme une *œuvre divine*, est particulièrement remarquable; tous les crimes d'Antoine y sont dévoilés avec une liberté que Cicéron devait payer de sa vie. On cite encore, dans la XIVe, l'*éloge des soldats romains* morts en combattant contre l'armée du triumvir.

3° Livres de rhétorique. — Cicéron avait beaucoup approfondi l'art de la parole et s'était familiarisé avec tous les chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Il a laissé divers ouvrages où nous trouvons résumées les leçons du maître.

Le Livre de l'Orateur (*De Oratore*) expose, en trois dialogues, toutes les conditions de l'art oratoire; Crassus, le principal interlocuteur, débute par un admirable éloge de l'éloquence. « Le talent de Cicéron, dit Villemain, consiste surtout ici dans l'adresse avec laquelle il a su jeter, au milieu de ces discussions arides, des digressions qui en rompent l'uniformité. Il déploie beaucoup d'érudition, cite souvent des auteurs grecs ou latins; mais tout est disposé avec tant d'art, qu'il n'y a jamais ni confusion ni fatigue. »

Dans un autre ouvrage intitulé l'Orateur (*Orator*), Cicéron énumère les qualités et les connaissances que doit posséder, selon lui, l'orateur parfait. — Enfin le Brutus ou *des Orateurs illustres* présente, sous forme de dialogue, l'histoire de tous les orateurs célèbres, tant grecs que latins, jusqu'aux contemporains de l'auteur; chacun d'eux est apprécié avec la maturité et l'expérience d'un maître consommé.

4° Ouvrages philosophiques. — Cicéron ne séparait pas l'élo-

quence de la philosophie; il regardait cette dernière science comme nécessaire à l'art oratoire, et y cherchait moins la variété des systèmes qu'un aliment offert aux plus nobles qualités de l'âme. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : le *Traité de la République*, où l'on remarque le *Songe de Scipion*, morceau profondément religieux; les *Tusculanes*, les traités des *Vrais biens*, de la *Nature des dieux* et des *Devoirs*, résumé des doctrines païennes sur ces graves questions; enfin, les dialogues de la *Vieillesse* et de l'*Amitié*, pleins de grâce et de délicatesse.

Ces divers écrits ne sont pas sans importance au point de vue littéraire. « Le style, dégagé de la magnificence oratoire, respire cet élégant atticisme que quelques contemporains de Cicéron auraient exigé même dans ses harangues. On reconnaît cependant l'orateur à la forme du dialogue, beaucoup moins vif et moins coupé que dans Platon. Le fond des choses est emprunté aux Grecs, et quelques passages en sont littéralement traduits. » (*Villemain.*)

5° Correspondance. — On a recueilli de Cicéron près de neuf cents lettres. On les distingue en *lettres familières*, adressées à divers correspondants : *lettres à Atticus*, *à Quintus*, frère de Cicéron, et *à Brutus*. Les premières sont de charmantes épîtres, parfois de simples billets, toujours marqués au coin de l'élégance, malgré le plus aimable abandon. Les unes et les autres nous font pénétrer au sein de la haute société romaine; elles nous révèlent surtout dans toute son intimité le caractère de leur auteur, âme honnête et généreuse, mais avide de gloire et sans force contre l'adversité. Son frère peut lui écrire, après un de ces épanchements à distance : « Je vous ai vu tout entier dans votre lettre. » De même Pétrarque, découvrant une partie notable et encore ignorée de cette correspondance, s'écriait : « Enfin, sur le bord de ma tombe, je connais Cicéron. » Au point de vue littéraire, ces mêmes lettres offrent de parfaits modèles. « On y remarque, dit Rollin, un ton aisé, simple, naturel, qui est le caractère particulier du style épistolaire, et en même temps une finesse et une délicatesse d'expression qui y répand des grâces inimitables. Rien n'y est affecté, tout y coule de source. »

Jugement sur Cicéron.

1° Cicéron avocat et orateur politique. — Cicéron n'a pu être surpassé dans l'*éloquence judiciaire*. Il excelle à disposer ses preuves, à présenter les faits sous le jour le plus favorable; ses narrations sont à elles seules des chefs-d'œuvre. Il manie très habilement cette sorte de plaisanterie fine et délicate qui souvent désarme l'adversaire sans

qu'il songe à y prendre garde. Aucune des qualités nécessaires à l'orateur ne lui fit défaut : physionomie expressive, port majestueux, voix agréable et sonore, et surtout sensibilité profonde. Habile dans l'emploi du pathétique, il avait le secret d'en réserver les grands mouvements pour la péroraison, et de se ménager ainsi un succès presque certain.

Comme *orateur politique*, il manque de ces fortes convictions, de ces vues nettement déterminées que Démosthène porte constamment à la tribune. Sincèrement dévoué aux intérêts de la République, il hésite néanmoins entre César et Pompée, puis s'attache dans la suite au parti d'Octave. Il eut d'admirables élans patriotiques, obtint des résultats partiels considérables, mais ne parvint jamais à l'ascendant que l'orateur grec avait su acquérir sur les Athéniens. Peut-être la constitution de Rome explique-t-elle en partie la manière de Cicéron : il lui fallait ménager en même temps les intérêts du peuple et ceux du Sénat, sans parler d'une foule de citoyens puissants, toujours prêts à faire pencher la balance au gré de leurs passions.

Quant aux qualités du *style*, on ne peut assez admirer la *variété*, l'*abondance* et l'*harmonie* que Cicéron déploie constamment : aucune trace d'effort ; ces richesses lui semblent naturelles. Habile à prendre tous les tons, il réalise cette perfection du langage oratoire dont il a posé les règles dans ses ouvrages de rhétorique ; aussi Tite-Live a-t-il pu dire : « Pour louer dignement Cicéron ; il faudrait un autre lui-même. »

2° Parallèle de Cicéron et de Démosthène. — Ce parallèle a été fait par les meilleurs critiques ; il suffit de rappeler quelques-uns de leurs aperçus.

« Les qualités qui regardent le fond de l'éloquence, dit Quintilien, étaient communes à Démosthène et à Cicéron. Sous le rapport du style, on remarque quelque différence : l'un est plus précis, l'autre plus abondant ; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre, pour le combattre, se donne plus de champ ; l'un songe toujours à percer, pour ainsi dire, par la vivacité de ses traits, l'autre accable souvent par le poids du discours. Il n'y a rien à retran-

cher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude ; en Cicéron, plus de naturel et de génie. » L'illustre rhéteur semble pencher en faveur de ce dernier.

Fénelon, parmi les modernes, accorde à Démosthène la palme dans l'éloquence politique : « Je ne crains pas d'avancer, dit-il, que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je ne le fais ; il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire, il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la République, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser : il est au-dessus de l'admiration ; il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie, c'est un torrent qui entraîne tout... On pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles : on le perd de vue, on est tout occupé de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs, mais j'avoue que je suis moins touché de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène. »

Le bon La Fontaine est peut-être encore plus énergique :

Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs ;
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre,
Il frappe, il surprend, il atterre :
Cet homme et la raison, à mon sens, ne font qu'un.

J.-J. Rousseau établit la même nuance entre ces deux grands génies : « Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : C'est un orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : C'est un avocat. »

CHAPITRE V

HISTOIRE

CÉSAR (100-44)

I. Biographie. — *Julius Cesar,* né à Rome l'an 100 av. J.-C., appartenait à l'illustre famille des Julia, dont l'origine remontait à l'un des fils d'Énée. Proscrit, à l'âge de dix-sept ans, par Sylla, qui voyait en lui *plusieurs Marius,* il trouva un asile à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Non seulement il se forma dès lors à l'art de la guerre, mais il s'appliqua encore à l'éloquence, qu'il alla étudier à Rhodes, sous le célèbre Apollonius Molon. On raconte que des pirates, s'étant saisis de lui durant la traversée, réclamaient trente talents pour sa rançon ; César, qui s'estimait à plus haut prix, leur en offre le double, tout en promettant de les faire pendre. En effet, dès qu'il est libre, il poursuit les forbans, les atteint et accomplit sa vengeance.

De retour à Rome, César gagna la faveur du peuple en relevant les statues de Marius ; il fut successivement investi de toutes les hautes dignités de la République, forma, avec Pompée et Crassus, le premier triumvirat et obtint enfin le consulat. Dans cette charge, il laissa si peu d'autorité à son collègue Bibulus, que l'on disait par plaisanterie : *Sous le consulat de Jules et de César.* Nommé, à l'expiration de ses pouvoirs, gouverneur des Gaules, il entreprit cette rude et longue guerre (58-50) qui devait soumettre à Rome notre riche pays. Vinrent ensuite les discordes civiles : lutte contre Pompée et contre ses partisans. César, toujours heureux dans les plus périlleuses entreprises, triompha de tous ses ennemis. *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu;* ce mot, qui révèle en même temps le grand capi-

taine et l'historien concis, pourrait s'appliquer à la plupart de ses dernières campagnes. La dictature perpétuelle fut le prix de tant de victoires. Maître désormais du pouvoir absolu, il cherche à en user pour faire le bien, pardonne à ses anciens adversaires, promulgue des lois utiles, prend même l'initiative de la célèbre *réforme du Calendrier*, à laquelle son nom reste attaché.

Ce gouvernement sage et modéré n'empêcha pas César d'être victime du complot dont Brutus et Cassius s'étaient faits les chefs : il tomba sous leurs coups, au milieu du Sénat, l'an 44, n'étant âgé que de cinquante-six ans.

II. Ouvrages de César. — Il ne reste des nombreux écrits de César que les sept livres de la GUERRE DES GAULES[1] et les trois de la GUERRE CIVILE : les uns et les autres portent le titre de COMMENTAIRES ; ce sont, à vrai dire, de simples mémoires. Orateur habile, César avait composé d'éloquents discours ; son *traité de l'Analogie* le montrait savant grammairien ; il aimait et cultivait la poésie : aucun de ces ouvrages n'a été conservé. Sa correspondance devait être considérable, si l'on en juge par cette facilité prodigieuse qui lui permettait de dicter ses lettres à quatre, ou même à six secrétaires à la fois.

III. Jugement sur les Commentaires. — 1° VALEUR HISTORIQUE. Dans les *Commentaires sur la Guerre des Gaules,* César retrace, année par année, ses campagnes en Gaule, en Bretagne, en Germanie. Le tableau de cette longue lutte, s'il fait l'éloge du vainqueur, n'est pas moins glorieux pour la nation gauloise, dont nous descendons en partie. Ce livre nous est un *monument national :* la fière indépendance, le courage de nos valeureux ancêtres, leur fermeté en face de la mort, aussi bien que les mœurs et les coutumes de ces temps reculés, nous sont transmis par le témoignage le moins suspect. Science historique et géographique, art militaire, tout est réuni dans ce chef-d'œuvre, que les hommes de guerre ont toujours affectionné : Henri IV avait traduit les *Commentaires;* le grand Condé et Napoléon en faisaient leur lecture favorite.

[1] Un VIII[e] livre complète la *Guerre des Gaules :* il n'est pas de César, mais d'*Hirtius,* un de ses lieutenants.

Les *livres de la Guerre civile* renferment le récit de la lutte que soutint César contre la République, depuis son retour des Gaules jusqu'à la bataille de Pharsale. Ses adversaires n'y sont point ménagés ; mais tel est le talent de l'historien et sa manière habile de présenter les choses, que le lecteur songe à peine à contrôler ses récits. César se montre généralement impartial, toujours modéré, toujours maître de lui-même ; néanmoins, selon Pollion, « il appuie trop légèrement quand il raconte ce qui a été fait par d'autres et altère les faits quand il parle de lui-même, soit faute de mémoire, soit à dessein. »

2o Le style de César. — « César, dit Rollin, composait les *Commentaires* à la hâte, sans étude, et dans le temps même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style et cette élégance qui lui étaient naturelles, mais il a négligé tous les ornements brillants qu'un génie aussi heureux que le sien eût pu répandre dans un sujet de cette nature. Cependant, tout simple et tout négligé qu'il pouvait paraître, on convenait généralement, rapporte Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé et quelque limé qu'il fût, n'approchait de la beauté des *Commentaires* de César. »

C'est aussi l'avis de Cicéron ; adversaire du dictateur, il savait rendre hommage à l'écrivain. « Le style de César, écrit-il dans son *Brutus*, est simple, net, plein de grâce, dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant préparer des matériaux où puiseraient les historiens futurs, il a ôté aux gens sensés l'envie d'écrire. En effet, il n'y a rien dans l'histoire qui ait plus de charme qu'une brièveté correcte et lumineuse. »

SALLUSTE (86-34 av. J.-C.)

I. Biographie. — Salluste naquit d'une famille plébéienne d'Amiterne, près de Rome. Telle fut la licence de sa première jeunesse, qu'il se vit exclu du Sénat pour son immoralité. Après la victoire de Pharsale, César, dont il était

l'ami, lui rendit tous ses droits : Salluste devint l'un de ses principaux agents secrets dans Rome. Nommé proconsul de Numidie, il pilla sa province et rentra dans la capitale chargé de richesses. Quittant alors la carrière politique, il éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique avec des jardins délicieux, célèbres depuis sous le nom de *jardins de Salluste,* et occupa ses loisirs à divers travaux historiques. Il mourut vers l'an 34 avant Jésus-Christ.

II. Conjuration de Catilina, Guerre de Jugurtha. — Son ouvrage principal était une *Histoire générale,* qui s'étendait de la mort de Sylla à la conjuration de Catilina; il n'en reste que des fragments : cette perte est irréparable. Nous possédons du moins l'*Histoire de la conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha.* (M. C., 61.)

L'Histoire de la conjuration de Catalina s'ouvre par une sorte de parallèle entre les anciennes mœurs romaines et la dépravation de l'époque qui vit éclater le terrible complot; vient ensuite le portrait de Catilina, rendu avec ces traits énergiques dont l'auteur a le secret. Les récits présentent de vivants tableaux; Salluste n'est pas moins éloquent dans les discours qu'il prête aux divers personnages. On cite, comme une des situations les plus intéressantes, la délibération du Sénat au sujet du sort à infliger aux complices de Catilina. César et Caton prennent successivement la parole; le premier, jeune encore, soupçonné par quelques-uns d'avoir trempé dans la conjuration, réclame avec adresse la grâce des coupables; Caton, en vrai descendant des anciens Romains, demande prompte justice, au nom des dieux et de la République menacée.

A côté des qualités brillantes qui distinguent cet ouvrage, on regrette d'avoir à signaler un grave défaut : Salluste, entraîné par sa haine contre Cicéron, a presque annulé la conduite du grand orateur dans ces mémorables circonstances. Il fait à peine mention des *Catilinaires;* quelques mots, jetés çà et là, sont le seul hommage qu'il rende à celui que Rome venait de saluer du beau titre de *Père de la patrie.* Ce silence calculé en dit plus que la parole, et enlève à son livre le mérite de l'impartialité qui doit être la première vertu de l'historien.

Pour composer la Guerre de Jugurtha, Salluste n'eut qu'à mettre à profit les documents qu'il avait recueillis sur le théâtre des faits, durant son séjour en Numidie. Le sujet, moins contemporain que le précédent, n'offrait pas à l'auteur les mêmes difficultés; ici, point de susceptibilités particulières à ménager. On place généralement cet ouvrage au-dessus de la *Conjuration de Catilina.* Jugurtha et ses Numides, leur résistance acharnée contre

les légions de Marius et de Sylla, la défaite du héros et son triste supplice : tout est présenté avec un talent qu'aucun historien latin n'avait encore déployé.

Jugement sur Salluste.

1° Talent de l'écrivain. — Le trait distinctif de cet incomparable écrivain, c'est une *vigueur* et une *concision de style* qui l'égalent et, sous certains rapports, le rendent supérieur à Thucydide, son modèle. « Dans l'auteur grec, dit Sénèque, vous pourriez retrancher quelque chose : la phrase, quoique moins finie, demeurerait encore entière ; dans Salluste, supprimez un seul mot : le sens est détruit. » Le besoin de justesse et de précision est même tellement grand chez Salluste, qu'il crée des termes nouveaux ou se permet des archaïsmes, afin de rendre sa pensée telle qu'il l'a conçue.

Un style aussi énergique ne va pas sans un rare talent pour disposer les différentes parties du récit et les présenter avec art. Salluste, il est vrai, s'était donné l'avantage de choisir deux sujets propres à faire valoir les aptitudes spéciales de son génie : l'histoire de Jugurtha et celle de Catilina lui fournissaient une *mise en scène* digne d'un artiste. Il excelle à présenter ses héros, à grouper autour d'eux les personnages secondaires ; ses récits sont entraînants ; ses harangues d'un tel à-propos, qu'on les croirait recueillies textuellement de ceux auxquels il les prête.

Quintilien a donné de grands éloges à Salluste, bien que, sous certains rapports, il semble lui préférer Tite-Live, comme plus abondant et plus ample dans ses formes. Martial le place sans hésiter au premier rang des historiens latins ; il est sans contredit l'un de ceux qui méritent le plus d'être lus et étudiés.

2° Faiblesse morale de l'historien. — On doit regretter qu'un auteur doué de qualités si éminentes n'ait pu malheureusement répandre dans ses écrits ce souffle généreux qu'une âme vertueuse peut seule ressentir. Salluste s'étend longuement sur la décadence des mœurs romaines, sur le luxe et l'avarice ; il parle de la corruption des hautes

classes ; mais on reconnaît plutôt dans ces pages un témoin complaisant, initié par expérience à toutes ces plaies d'une société dissolue, que l'historien et le juge sincèrement indigné contre le vice. Nous avons signalé plus haut son coupable silence à l'égard de la noble conduite de Cicéron, lors de la conjuration de Catilina.

TITE-LIVE (59 av. J.-C. — 16 de J.-C.)

Biographie. — Tite-Live naquit à Padoue[1], l'an 59 avant J.-C., d'une famille noble, dont plusieurs membres avaient été honorés du consulat. Venu à Rome vers les premières années de l'empire, il se fit connaître d'Auguste en lui dédiant quelques dialogues sur des questions de morale. Ce prince, habile à distinguer le vrai mérite, devina le génie de Tite-Live : il lui proposa d'écrire l'histoire de Rome depuis ses origines, mettant à sa disposition les riches matériaux des archives de l'empire. Le grand écrivain ne recula pas devant cette tâche immense : il se mit à l'œuvre et travailla pendant vingt ans à élever ce monument impérissable. Les premiers livres de l'ouvrage, dès qu'ils parurent, excitèrent une admiration universelle ; non seulement les Romains, mais les étrangers même, voulaient connaître l'historien dont la lecture les avait charmés. Un habitant de Cadix vint, au rapport de Pline, d'Espagne en Italie, uniquement dans le dessein de voir Tite-Live, et repartit sans avoir visité Rome. « Assurément, dit saint Jérôme au sujet de cette anecdote, c'était une chose bien extraordinaire qu'un étranger, entrant dans une ville telle que Rome, y cherchât autre chose que Rome elle-même. »

Les faveurs dont Tite-Live jouissait à la cour ne l'empêchèrent pas d'y conserver toute l'indépendance de ses opinions : il ne dissimulait point ses sympathies à l'égard de Pompée et de ses partisans. Auguste, qui avait le bon esprit de ne pas s'en montrer blessé, donnait en riant à son

[1] *Padoue* (*Patavium*). Le latin qu'on parlait à Padoue n'était pas très pur, et l'on accusait Tite-Live lui-même de *patavinité*, reproche exagéré, au dire des critiques modernes.

illustre favori le nom de *Pompéien*. Il l'honora toujours de son amitié et lui confia l'éducation de Claude, qui depuis fut empereur. Après la mort d'Auguste, Tite-Live revint à Padoue, où il mourut, l'an 16 de J.-C.

Jugement sur Tite-Live.

1o Objet de son histoire. — L'HISTOIRE ROMAINE de Tite-Live embrassait un espace de sept cent quarante-trois ans, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus. Elle était divisée en cent quarante-deux livres, répartis en décades ; nous possédons en entier la Ire, la IIIe, la IVe décade et une partie de la Ve; ces fragments s'étendent jusqu'à la conquête de la Macédoine. Nous avons de plus les *Sommaires* ou *Epitome* de Florus, qui renferment en abrégé tout l'ensemble de ce grand ouvrage : faible compensation de lacunes si regrettables dans un tel chef-d'œuvre. (M. C., 62.)

2o L'Histoire au point de vue de Tite-Live. Ses qualités comme historien. — Pour les Latins comme pour les Grecs, l'histoire était avant tout une œuvre d'éloquence, destinée à émouvoir, à charmer, à donner au besoin des leçons de vertu et de justice. Un auteur sincère savait sans doute se montrer vrai et impartial; encore fallait-il qu'il ne négligeât pas pour cela les agréments de la forme. Tite-Live réalisa dans la perfection ce programme, que la critique moderne n'accepterait pas sans restriction. L'ensemble des plus riches qualités l'avait d'ailleurs comme prédestiné à se faire l'historien de cette Rome d'Auguste, dont la majesté semble se refléter dans ses écrits[1].

Doué d'une *imagination* vraiment *créatrice*, jointe à une *vive sensibilité*, il reconstitue le passé, s'en forme un brillant tableau, l'anime par les héros qu'il fait revivre, s'illusionne pour ainsi dire lui-même, afin de se faire le contem-

[1] On a lieu de s'étonner qu'un ouvrage aussi remarquable que l'*Histoire romaine* de Tite Live ait été morcelé dès les premiers siècles. Entre autres raisons de cette perte, on peut dire que son étendue même nuisit à sa conservation intégrale, vu la difficulté des copies manuscrites.

porain de chacun des siècles qu'il parcourt. Rien de ce qui tient à la patrie ne lui est indifférent : il en partage les succès et les revers, exalte ceux qui travaillent à sa prospérité, s'indigne envers les ennemis et les traîtres qui conspirent à sa ruine. « Tite-Live, selon Quintilien, excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants : c'est le *plus pathétique* de tous les historiens. »

A ces traits brillants se joignent une aimable *candeur,* une *droiture* simple et franche qui permet de lire jusqu'au fond de son âme dont il épanche volontiers les pensées intimes. « C'est pour moi, dit-il au début de son ouvrage, une tâche honorable et pleine d'attraits de travailler à perpétuer la mémoire des exploits du premier peuple du monde. Si, au milieu de la foule des historiens, ma renommée reste dans l'ombre, je me consolerai par l'éclat et la grandeur des noms qui obscurciront la mienne. » Cette modestie et cette réserve, lorsque l'on songe à la grandeur du travail entrepris et au génie exceptionnel de l'auteur, donnent à son œuvre un charme de plus.

3° Style. — Son style est varié comme à l'infini ; chaque récit prend la nuance qui lui convient. Tite-Live ne raconte pas, il peint. S'agit-il d'une bataille, il nous entraîne avec lui dans la mêlée, nous partageons les alternatives de succès et de revers : tel le fameux combat des Horaces et des Curiaces, si finement analysé par Rollin. Après avoir assisté à des luttes sanglantes, nous pénétrons avec l'historien dans ces assemblées délibérantes, dans ce Forum souvent si tumultueux, au sein du Sénat qui nous semble, comme à Cinéas, une assemblée de dieux : tant est grand le prestige exercé par cette diction claire et abondante, ornée sans affectation, s'élevant au sublime sans jamais perdre le naturel.

La description du passage des Alpes par Annibal, ses premières victoires, la désolation causée à Rome par la défaite de Cannes et un grand nombre d'autres scènes sont d'excellentes preuves de l'admirable flexibilité du talent de cet historien.

4° Harangues de Tite-Live. — A l'exemple des anciens, Tite-Live a introduit dans son *Histoire* des harangues qui,

complétant les récits, mettent les acteurs directement en scène, et sont d'ailleurs on ne peut plus conformes aux usages et à la constitution du peuple romain. Il s'est, pour ainsi dire, surpassé lui-même dans ces morceaux : l'éloquence qu'il y déploie est au-dessus de tout éloge. Chacune de ces compositions jaillit si naturellement du sujet, le ton en est si bien approprié aux circonstances, au caractère des personnages, qu'on se prend à oublier l'historien devenu orateur; l'on croit entendre un discours authentique, recueilli par des contemporains. C'est surtout dans ces pages que Tite-Live laisse déborder cette abondance de pensées, d'images, de sentiments qui semble ne lui coûter aucun effort.

Qu'on relise, par exemple, les deux discours de *Fabius le Temporiseur* et de *Scipion,* durant les délibérations du Sénat sur le projet de descente en Afrique. Fabius parle en vieillard plein de confiance dans ses gloires passées; on sent qu'il dédaigne le jeune consul dont les lauriers vont bientôt éclipser les siens. Scipion montre une noble fierté et renverse avec une admirable logique les raisons qui lui ont été opposées; déjà ses plans sont dressés : Carthage succombera bientôt, le coup d'œil du génie a tout mesuré. Même à-propos, même convenance dans les discours des tribuns du peuple, des magistrats, non moins que dans les harangues militaires.

5° Défauts de Tite-Live. — Les défauts signalés dans l'œuvre de Tite-Live sont de ceux auxquels il lui était difficile d'échapper. Forcé de reconstruire, sur des documents incertains, les origines de Rome, il accepta, sans contrôle suffisant, les traditions fabuleuses de ces premiers âges, qu'il donna néanmoins comme telles et « parce que, dit-il, l'antiquité paraît avoir acquis le privilège de mêler le merveilleux aux événements naturels, pour rendre plus auguste la naissance des empires ». Cette *absence de critique* tient encore, nous l'avons dit, à l'idée que l'on se faisait alors du genre historique.

On reproche également à Tite-Live de n'être pas entré si avant que Salluste dans les ressorts de la politique. Philosophe et moraliste par ses aptitudes naturelles, il saisit

mieux le caractère intime de ses personnages qu'il ne pénètre les questions ardues de l'administration.

Historiens secondaires : Cornélius Népos. — Cet écrivain se rattache à la période brillante du siècle d'Auguste ; ses relations intimes avec les écrivains les plus distingués ne permettent pas de douter de ses talents littéraires. Catulle lui dédiait quelques-unes de ses poésies ; Cicéron, qui lui adresse plusieurs lettres, va jusqu'à lui donner le surnom d'*immortel ;* Atticus enfin, l'ami du grand orateur, n'était pas moins lié avec Cornélius.

Des nombreux ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les Vies des grands Capitaines. On y trouve vingt-deux biographies, la plupart empruntées à l'histoire des Grecs ; celles de Caton et d'Atticus ont été ajoutées au recueil. Ce livre n'est pas exempt d'erreurs historiques ; il est moins varié, moins attrayant que celui de Plutarque. Le style est cependant, en général, digne de la perfection qui marque cette époque. L'authenticité de l'ouvrage de Cornélius est d'ailleurs fort contestée ; l'opuscule que nous possédons paraît n'être qu'un abrégé de l'original ; on l'attribue avec vraisemblance à Émilius Probus, grammairien du IVe siècle.

Velléius Paterculus vécut sous Auguste et sous Tibère ; on croit qu'il fut impliqué dans la conspiration de Séjan et mis à mort avec ce favori. L'ouvrage qu'il a laissé, sorte de Précis d'Histoire universelle, renferme l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à la sixième année du règne de Tibère : c'est un tableau rapide des temps et des circonstances plutôt qu'une narration des événements. Velléius excelle dans les portraits ; ceux qu'il trace sont de petits chefs-d'œuvre dont l'intérêt varie très heureusement la sécheresse de l'abrégé historique.

Prose didactique. — Varron (116-27). Térentius Varron, surnommé le plus savant des Romains, passa la majeure partie de sa longue carrière dans la culture des belles-lettres. Les contemporains citent, comme une distinction des plus rares, l'honneur fait à Varron de se voir ériger,

de son vivant, une statue dans la bibliothèque fondée par Pollion. La fécondité de cet écrivain semble à peine croyable ; il avait composé plus de cinq cents volumes embrassant toutes les connaissances humaines : grammaire, mathématiques, architecture, critique, philosophie. Ces livres faisaient encore, au ve siècle, les délices des lecteurs instruits : saint Augustin n'en parle qu'avec éloge, et dit même qu'un seul homme eût à peine pu lire ce que ce seul Romain avait écrit.

Il ne reste aujourd'hui, de ces nombreux travaux, qu'un Traité sur l'Agriculture, une partie du Traité de la langue latine et quelques fragments des Satires Ménippées[1]. Ce dernier titre rappelle une des plus piquantes productions de notre littérature au xvie siècle ; Varron semble le premier auteur qui ait préludé à ce mode nouveau de la satire. Mêlant prose et vers, il lance, sans ordre ni suite, des traits mordants sur une foule de sujets : philosophes de l'époque et folies de leurs systèmes, mœurs nouvelles et débordement des vices. « Nos aïeux et nos arrière-aïeux, dit-il quelque part, quoique leurs paroles sentissent l'oignon et l'ail, avaient la noblesse du cœur. » Ailleurs il tombe sur ces méchants auteurs qui *bâclaient des comédies en l'absence des Muses*. Partout même verve aimable et joyeuse.

Le *Traité sur l'Agriculture,* divisé en trois livres, écrit en forme de dialogue, a inspiré à Virgile, avec une foule de traits, le plan des *Géorgiques*.

[1] Ainsi nommées, aussi bien que l'œuvre française, parce qu'elles imitent *Ménippe,* philosophe cynique de la Grèce, qui donna de mordantes satires en prose, mêlée de vers parodiés des plus grands poètes.

IVe ÉPOQUE

DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE LATINE

(14-476)

I. Causes de décadence. — La littérature latine, si grande au siècle d'Auguste, éprouve sous ses successeurs une décadence rapide, due principalement au *despotisme impérial,* à la *corruption des mœurs,* à l'*abus des lectures publiques* et à l'*affluence des étrangers à Rome.*

Le *despotisme* des Césars, en abaissant les caractères, étouffa les nobles inspirations. Aux luttes solennelles du Sénat, aux discussions animées du Forum, succèdent les frivoles déclamations mises en vogue dans les écoles des rhéteurs. La poésie n'est pas moins esclave que l'éloquence : elle doit, pour se faire accueillir, flatter les passions et les vices de princes tels que Tibère, Caligula et Néron.

La *corruption des mœurs* fait dans toutes les classes d'effrayants progrès. Loin de s'adonner sérieusement à l'étude des lettres, la jeunesse romaine se laisse aller à l'oisiveté, recherche avidement le luxe et les plaisirs. L'éclat, le faux brillant, remplacent cette éducation forte et virile qui avait formé les grands écrivains des siècles précédents. La foule, non moins pervertie par un sensualisme envahissant, n'accueille que froidement les œuvres du génie : *Panem et circenses !* « Du pain et des spectacles ! » telle est son unique aspiration.

La décadence littéraire trouva encore un autre aliment dans les *lectures publiques,* déjà établies sous Auguste, mais qui acquirent durant cette période une vogue immence.

La difficulté de répandre promptement par des copies manuscrites les productions des auteurs, peut-être aussi le besoin de distractions né des loisirs de la paix, avaient provoqué ces sortes de réunions. Les hommes de lettres y présentaient leurs œuvres, tantôt devant un cercle choisi d'amis et de connaissances, tantôt devant un public nombreux. Les empereurs présidaient eux-mêmes des assemblées de ce genre : Néron y récitait les vers qu'il avait composés.

Pour enlever les suffrages d'un auditoire avide de plaisirs et d'émotions, les écrivains employaient mille ruses de vanité, s'efforçaient de paraître agréables, gracieux, glissaient avec adresse sur les endroits faibles de leurs œuvres et donnaient du relief à ce qui leur semblait digne d'admiration. On trouve dans les lettres de Pline mille curieux détails sur ces concours, dont il était fort partisan. « Cette année, écrit-il, a été fertile en poètes ; dans le mois d'avril, il ne s'est presque pas écoulé un jour sans qu'il ait été lu quelque composition. » Ailleurs, il nous apprend de quelle manière les assistants étaient tenus d'applaudir, de féliciter l'auteur ; comment celui-ci, non moins abusé que son auditoire, devait habilement capter les éloges... Ainsi dégénéraient à la fois et le goût public et les traditions de la saine littérature.

Enfin il est incontestable que l'*affluence* continuelle *des étrangers* à Rome dut exercer sur les lettres une action pernicieuse : la pureté de la langue s'altéra ; l'idiome latin perdit peu à peu cette majestueuse simplicité que César, Virgile, Horace, lui avaient naguère imprimée.

II. Principaux écrivains de la IVe époque. — Ces conditions difficiles faites aux lettres pendant les quatre siècles que nous allons parcourir n'empêchent pas quelques écrivains de génie de léguer à la postérité des œuvres remarquables. La *poésie épique* jette un certain éclat avec Lucain. — Perse, Juvénal, Pétrone, se distinguent dans la *satire*. — La *fable* rappelle le nom de Phèdre. Quant à la *poésie dramatique*, elle serait complètement nulle sans les tragédies de *Sénèque*, pièces composées pour la lecture et non pour la représentation.

L'*éloquence*, étouffée, comme nous l'avons dit, par le despotisme impérial et la perte des libertés publiques, se réfugie dans les écoles des rhéteurs ou dans les livres des philosophes : les deux SÉNÈQUE, QUINTILIEN, PLINE LE JEUNE, en sont les plus illustres représentants ; PLINE l'ANCIEN se fait un nom dans les sciences. TACITE élève l'*histoire* à une hauteur où il reste sans rival ; SUÉTONE, QUINTE-CURCE et quelques autres historiens secondaires, demeurent loin de ce profond penseur et de cet éminent écrivain.

CHAPITRE I

POÉSIE

§ I. — Poésie épique.

LUCAIN (39-65)

I. Biographie. — Lucain naquit à Cordoue, l'an 39 de J.-C. Son père Annœus Mela était frère de Sénèque le philosophe. Amené de bonne heure à Rome, le jeune Lucain fut confié aux soins de son oncle, qui lui donna les maîtres les plus distingués. Palémon et Virginius le formèrent aux belles-lettres, le savant Cornutus l'initia à la philosophie stoïcienne. Dès l'âge de quatorze ans, remarquable par des talents précoces, il fut admis dans l'intimité de Néron, qui le combla de bienfaits. Nommé questeur, puis augure, avant l'âge légal, il voyait la carrière de la gloire s'ouvrir brillante à ses yeux.

Son génie poétique fut précisément l'écueil de cette fortune de cour : Néron, qui prétendait lui-même aux palmes de la poésie, ne pouvait souffrir aucun rival. Vaincu dans un concours solennel par ce favori dont le talent facile

avait enlevé tous les suffrages, l'empereur interdit au poète de lire désormais ses vers en public. Peu après Lucain, s'étant jeté par vengeance dans la conspiration de Pison, fut découvert et avoua tout. Laissé libre sur le choix de son supplice, il se fit ouvrir les veines dans un bain. C'était le genre de mort le plus en faveur à Rome au temps de Néron ; on mettait une sorte d'orgueil à quitter la vie sans faiblesse et sans regret. Lucain, fidèle à ces principes, voulut mourir en récitant des vers de son poème où il décrit une mort semblable à la sienne : frivole consolation dans ce moment suprême !

Il n'était âgé que de vingt-six ans. L'empereur, qui l'avait condamné, lui fit élever un tombeau sur lequel, par son ordre, on grava cette inscription : *La mémoire de Lucain, poète de Cordoue, a été sauvée de l'oubli par la munificence de Néron.*

II. Ouvrages de Lucain. — Des diverses poésies de Lucain : *Combat d'Hector et d'Achille*, tragédie de *Médée*, *Silves* (*Mélanges*), il ne reste que le poème de la PHARSALE, sorte d'épopée héroïque.

III. Jugement sur la Pharsale. — 1° DIFFICULTÉS DU SUJET : LUCAIN LES A-T-IL SURMONTÉES ? — Lucain retrace dans ce poème la *guerre entre César et Pompée*, c'est-à-dire la dernière lutte de la liberté romaine, qui expire sur le champ de bataille de Pharsale.

Le *choix* d'un tel *sujet*, bien qu'offrant au poète de sérieux obstacles, était digne de l'épopée; plus *national* encore que l'Énéide, œuvre toute romaine (*opus romanum*), il répondait aux aspirations d'une époque qui sentait peser sur elle un joug exécré. Toutefois, le lointain du passé faisant défaut à ces mémorables événements, il eût été ridicule d'y introduire le *merveilleux* d'Homère et de Virgile. Lucain avait du moins la ressource des fictions si puissantes qu'inspirent la religion et l'amour de la patrie ; il ne sut pas les employer à propos. Superstitieux et incrédule, il établit, à la place des divinités de l'Olympe, la Fortune, sorte de destin aveugle qui prend peu souci des destinées humaines ; le sentiment patriotique ne fournit pas non plus au poète tout ce qu'on en pouvait espérer. En lisant ce beau passage de la *Pharsale* où Lucain fait apparaître aux yeux de César, sur les bords du Rubicon, l'image de la patrie en pleurs qui cherche à toucher le cœur du héros, on regrette vivement qu'il n'ait pu, ou qu'il n'ait voulu, user plus fréquemment de ce genre de merveilleux, si convenable à la muse épique.

De plus, cette guerre civile, déjà grande dans l'histoire par le seul fait de la réalité, pouvait-elle gagner beaucoup à se revêtir des charmes de la poésie? Un génie plus heureux eût peut-être saisi le point de vue sous lequel il fallait se placer pour réussir dans cette tâche; Lucain ne l'a pas trouvé. Au lieu de dominer son sujet, il en est comme écrasé, et ne voit d'autre ressource, pour s'y maintenir, que d'*exagérer* démesurément la *scène* et les *personnages*. « Les batailles, dit un critique, sont plus meurtrières, les soldats plus féroces, les pertes d'hommes plus grandes; il convertit les ruisseaux de sang en rivières, les escarmouches en combats, les collines en montagnes, les hommes en démons. »

2° Le but de l'auteur, les caractères. — Si, après avoir examiné le sujet en lui-même, on cherche à pénétrer le *but* de l'auteur, on est forcé de convenir que ce but *manque de précision*. Est-ce la cause de Pompée ou celle de César que défend le poète? S'il veut célébrer le parti de la liberté, pourquoi les basses adulations adressées par lui à Néron? Pourquoi César domine-t-il constamment son adversaire? S'il se propose seulement de déplorer les maux qu'entraîne la guerre civile, c'est poursuivre à grands frais un mince résultat. Ce *vague*, qui domine dans l'ensemble, se communique à tout; peu de suite dans le plan; l'unité de lieu est sacrifiée, aussi bien que celle d'action. Le poème est d'ailleurs inachevé, s'arrêtant au Xe livre, qui ne semblait pas devoir être le dernier.

Les *caractères* sont mal définis et ne répondent pas complètement à l'attente du lecteur. *Pompée* n'inspire aucune sympathie; drapé dans sa vieille renommée, il n'a rien de noble ni de généreux. *César* ne rêve que carnage; il est dévoré d'ambition, mais d'une ambition brutale qui le rapetisse singulièrement; néanmoins il joue encore mieux le rôle de héros que son rival. *Caton* offre un portrait plus achevé; le stoïcisme qu'il professe convenait aux tendances de Lucain; les belles paroles et les sentences de ce sage ne sont malheureusement pas exemptes de vanité et d'une morgue dédaigneuse.

3° Style. Renommée de ce poème. — Sous le rapport du *style*, la *Pharsale* présente un mélange de qualités et de défauts. Le poète est brillant dans ses descriptions; il a des discours pleins d'énergie et de mouvement. Quintilien a même pu dire : « Lucain, ardent, impétueux, étincelant de pensées, est plus orateur que poète. » D'un autre côté, l'*enflure*, le *ton déclamatoire*, la manie de subtiliser sur les mots, déparent les meilleurs passages. Il y a loin de ce style sans cesse disposé pour l'effet à la simplicité, à l'harmonie, qui font le charme de l'*Énéide*. Lucain, gâté par les rhéteurs et par les applaudissements d'un public au goût peu sûr, demeure à une distance considérable de Virgile, bien qu'on ne puisse lui refuser les véritables dons du génie. S'il eût vécu davantage, il eût sans doute corrigé son poème et retranché certains excès que sa jeunesse excuse.

Telle qu'elle est, cette œuvre a conquis, dans le cours des siècles, d'éclatants suffrages. Pour ne citer que deux de nos grands auteurs : « J'aime Lucain, écrit Montaigne, et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre. » Le grand Corneille, qui lui emprunta sa tragédie de la *Mort de Pompée*, confesse son admiration enthousiaste pour la force de ses pensées et la majesté de son raisonnement. Ce dernier éloge pourrait être discuté ; toujours est-il que la *Pharsale*, dépourvue des qualités d'ensemble propres à l'épopée, offre des beautés de détail qui l'élèvent au-dessus des productions vulgaires.

Silius Italicus. — Ce poète composa, dans un âge fort avancé, une sorte d'épopée historique : *la Deuxième guerre punique* (*Punica*). Il avait beaucoup étudié Virgile et Cicéron : ces maîtres excellents ont, il est vrai, poli sa langue et donné à son style des formes pures et correctes ; néanmoins son œuvre manque de vie et d'intérêt. La marche historique, que Silius a eu le tort de suivre trop exactement, s'allie mal avec le merveilleux répandu dans le poème ; de plus, sa versification, qui n'est pas dépourvue de mérite, sent l'imitation et entraîne rarement.

Stace. — Stace, originaire de Naples, fut en grande faveur auprès de Domitien et jouit à Rome, dans les réunions littéraires, d'une immense réputation. C'était le poète à la mode : il excellait à improviser de petites pièces de circonstance qu'il débitait avec grâce. Trente-deux compositions de ce genre ont été conservées sous le nom de *Silves* (*Mélanges*) : c'est là son meilleur titre de gloire. Quant à sa *Thébaïde*, poème qui lui coûta douze années de travail, le plan en est défectueux, la forme se rapproche de l'histoire. Il renferme cependant d'heureuses inspirations que les poètes italiens, Dante et le Tasse, ont su s'approprier.

§ II. — Poésie satirique.

PERSE (34-60 de J.-C.)

I. Biographie. — Perse naquit à Volaterra, en Étrurie ; sa famille appartenait à l'ordre des chevaliers. Il suivit à Rome, avec Lucain dont il demeura l'ami, les leçons du

rhéteur Palémon et du philosophe Cornutus. Celui-ci s'attacha particulièrement à ce jeune disciple qui, méprisant le vice et la corruption de la société romaine, goûtait d'autant mieux les principes austères de la morale stoïcienne. D'un naturel doux et timide, toujours réglé dans ses mœurs, Perse fuyait le bruit et l'éclat. Ses poésies ne furent pas publiées de son vivant : il se contentait de les lire à un petit cercle d'intimes dont les éloges suffisaient à son ambition. Il mourut âgé seulement de vingt-six ans. Sa fortune était considérable ; il la laissa tout entière à Cornutus, ainsi que sa bibliothèque, composée de sept cents volumes, collection très importante pour l'époque. Le philosophe, fidèle à ses principes, n'accepta que les livres, donnant ainsi un spectacle bien rare de désintéressement.

II. Satires de Perse : leur objet. — Les SATIRES de Perse, au nombre de six, sont précédées d'un court prologue ; elles ne forment pas plus de sept cents vers. Les sujets que le poète y développe ne sont guère que des vérités générales, sans applications directes aux vices de son siècle : il critique les *mauvais poètes* et la *manie de déclamer* en public, flétrit la *superstition*, l'avarice, ou se complaît à disserter sur la *vertu stoïcienne*, qui fait, selon lui, l'homme libre et vraiment sage. Tout différent d'Horace, dont le but était de corriger le vice au moyen du ridicule, Perse, toujours sérieux, retenu par ses goûts, par les principes mêmes de son éducation, loin de la société qu'il voulait peindre, n'a pu l'étudier d'assez près pour en saisir le caractère intime. Habile à manier l'arme de l'ironie, mais dépourvu de cette aimable urbanité qui fait le charme de l'ami de Mécène, il a du moins pour lui le mérite d'une doctrine pure, élevée ; s'il égaye rarement, il songe toujours à instruire.

Son *style,* d'une concision affectée, est *obscur;* on y sent le travail. Boileau, indulgent pour le satirique auquel il devait quelques bons passages, semble, sur cette question, tenir la balance égale entre la louange et le blâme :

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Ses contemporains, que n'embarrassaient pas les allusions, aujourd'hui incompréhensibles, de ses satires, les trouvèrent sans reproche. Suétone raconte qu'on se les arrachait de son temps. Quintilien, dont le goût n'est pas douteux, a écrit : « Perse, par ce seul ouvrage, s'est acquis beaucoup de gloire, et une gloire fort solide. »

JUVÉNAL (47-122)

I. Biographie. — Juvénal naquit dans l'Abruzze, à Aquinum, que devait un jour illustrer saint Thomas, le grand théologien. Sa vie nous est peu connue; on croit qu'il était fils d'un riche affranchi. Après avoir cultivé l'éloquence, dans les écoles des rhéteurs, jusqu'à l'âge de quarante ans, il composa ses premières satires : sa verve mordante attaquait à la fois l'empereur, les grands, les institutions et les lois, la société entière. Domitien régnait alors : Juvénal se garda de publier ses œuvres; il ne commença à les répandre que sous Adrien. Elles obtinrent l'applaudissement général; mais ayant donné sa VIIe satire, sur *la misère des gens de lettres*, un historien, favori de l'empereur, s'imagina avoir été désigné par une allusion, et obtint que le poète fût relégué à Syène, dans la haute Égypte. On colora cette injuste sentence en donnant à l'exilé le titre de préfet d'une légion. Juvénal, déjà octogénaire, ne tarda pas à succomber aux ennuis de son bannissement.

II. Analyse des Satires de Juvénal. — Juvénal a laissé SEIZE SATIRES; nous ne citerons que les principales :

La Ire sert d'*introduction;* le poète y expose les *motifs* qui l'ont déterminé à écrire des satires : la corruption est si grande dans Rome, qu'à défaut de génie l'*indignation suffit à inspirer des vers* (*facit indignatio versum*). « Tout ce que font les hommes, vœux, crainte, colère, volupté, joie, intrigue, voilà la matière de mon livre. »

La IIIe, sur les *Embarras de Rome*, imitée par Boileau dans les *Embarras de Paris*, est une des plus spirituelles. Juvénal y montre un certain *Umbritius*, son ami, fuyant cette ville opulente et corrompue, d'où la bonne foi est bannie, où le pauvre est écrasé sans pitié; tous les dangers y assaillent en foule celui qui

n'a pour richesse que la vertu. Umbritius, afin d'échapper à tant de maux, se retire à Cumes.

La IVe satire, le *Turbot de Domitien*, tourne à la fois en ridicule l'empereur et le Sénat. Cette assemblée se réunit pour délibérer sérieusement sur la meilleure manière d'apprêter un poisson monstrueux pris dans l'Adriatique :

Le Sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.
(BERCHOUX.)

Scène maligne, remplie de traits d'esprit, mais en même temps triste révélation de l'état dégradant auquel des princes avilis avaient réduit une des plus hautes institutions de l'Etat.

Dans la VIe, les *Femmes romaines*, Juvénal révèle quelques-unes de ces *affreuses vérités* dont parle Boileau en jugeant cet auteur; il laisse entrevoir de quelle plaie profonde la famille, et du même coup la société, était alors atteinte, par le luxe et le libertinage.

La VIIIe, *de la vraie Noblesse*, est excellente. Sans la vertu et les qualités personnelles, il faut compter pour peu l'illustration de la naissance : telle est la vérité développée dans cette satire, que Boileau a depuis imitée.

La Xe, sur les *Vœux*, n'est pas moins remarquable. Elle a pour but de démontrer que la puissance, le génie, l'éloquence, la gloire des armes, la beauté, ne constituent pas le vrai bonheur; les hommes s'abusent et forment des souhaits indiscrets en recherchant ces biens fragiles. La *chute de Séjan*, favori de Tibère, fournit au poète un tableau saisissant à l'appui de sa thèse. (M. C., 63.)

III. Juvénal peint la société romaine du second siècle. — Son œuvre reproduit, dans une suite de tableaux d'une touche vigoureuse, les traits intimes de la société romaine du second siècle, dont Tacite, avec non moins d'énergie, a esquissé l'histoire générale.

Toutes les classes y sont représentées, tous les désordres flétris; les portraits se succèdent. On y voit le *riche* orgueilleux et avare, traitant avec le dernier mépris ce *client* qu'il leurre sans cesse, en retour de ses basses adulations; s'il l'admet à sa table, c'est pour lui faire servir des mets grossiers, tandis que rien n'est assez recherché pour la délicatesse du maître. Les *poètes* ne sont plus, comme au temps d'Auguste, protégés et soutenus; on applaudit leurs vers, pourvu que ces applaudissements ne coûtent rien. L'*avocat* dont la somptuosité n'est pas le premier mérite

n'obtient pour prix de ses sueurs « qu'un jambon desséché, de mauvais poissons, de vieux oignons et quelques bouteilles de vin piqué ». Une race intrigante a envahi Rome : les *Grecs* sont partout. Juvénal nous les dépeint habiles, flatteurs, riant quand on rit, pleurant quand on pleure, se poussant auprès des riches, arrivant à supplanter les clients attitrés qui s'attendaient à goûter enfin le prix de leurs longs services.

On regrette que Juvénal ait souillé son pinceau par la peinture trop réelle des vices de son siècle : il n'était pas nécessaire, pour les vouer au mépris, d'en étaler au grand jour toutes les turpitudes; par là, l'auteur a laissé suspecter sa propre vertu. Tout porte à croire d'ailleurs, bien que la société romaine fût alors extrêmement corrompue, que ces tableaux dépassent la vérité; l'imagination a entraîné le poète : il a forcé le ton, afin de mieux jouer le rôle d'un honnête homme indigné en présence des plus abominables désordres.

IV. Style : qualités et défauts. — Doué d'une imagination puissante, Juvénal se crée, pour exprimer sa pensée, un style à lui, plein de force et de véhémence. Ce poète, a-t-on dit, est *le plus éloquent des satiriques,* comme Horace est le plus aimable et Perse le plus nerveux. Boileau le loue presque sans restriction dans son *Art poétique :*

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole;
> Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
> Étincellent pourtant de sublimes beautés.

Cette éloquence n'est pas toutefois exempte de *défauts :* le ton déclamatoire, les lieux communs, les phrases à effet, selon le goût des rhéteurs, déparent souvent les meilleurs passages de ses satires.

Malgré ces restrictions, malgré la différence des époques et le caractère particulier de son génie, Juvénal partage avec Horace le premier rang dans la satire. Tous deux ont manié cette arme avec un véritable talent : Horace, plus souple, plus aimable, s'indigne rarement et ne sait que plaisanter avec finesse; Juvénal, presque toujours sérieux,

souvent rude dans ses formes, flagelle sans pitié le vice, et le poursuit jusque sur le trône.

Pétrone (Ier siècle) : LE SATYRICON. — Pétrone, né aux environs de Marseille, fut successivement favori de Claude et de Néron. Disciple d'Épicure, ami de la jouissance, il devint à la cour l'arbitre du bon goût, l'ordonnateur de toutes les fêtes, ce qui lui valut le surnom d'*Arbiter*. « Ce poète, dit Tacite, s'était fait la réputation d'un voluptueux raffiné, qui consacrait le jour au sommeil et la nuit au plaisir. » Impliqué par un rival jaloux dans la conspiration de Pison contre l'empereur, Pétrone devança l'arrêt fatal qui pesait sur lui ; il se coupa les veines, puis les referma et les rouvrit à volonté, afin que sa mort, quoique violente, parût naturelle.

Son recueil de satires ou SATYRICON, moitié prose, moitié vers, rappelle, pour la forme, les *Ménippées* de Varron. Il n'en reste que des fragments, parmi lesquels on cite : *le Festin de Trimalcion, la Matrone d'Éphèse,* morceau imité par La Fontaine ; le *poème de la guerre civile,* qui rappelle la *Pharsale*. Le fond des poésies de Pétrone est très licencieux ; son style, élégant, correct, n'est pas exempt d'affectation ; on n'y retrouve plus la simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste.

Martial (Ier siècle) : ÉPIGRAMMES. — Martial, né à Bilbao, en Espagne, vint à Rome sous le règne de Néron pour y achever ses études. Il se fit de la poésie un moyen d'existence et ne craignit pas d'implorer, par de lâches adulations, les faveurs de la cour. C'était à qui, de lui ou de Stace, l'emporterait près de Domitien en flatteries mensongères, en prévenances intéressées ; mais la générosité n'était pas la qualité dominante du cruel César, aussi Martial dut-il renouveler souvent ses sollicitations.

Les poésies qu'il a laissées portent le nom d'ÉPIGRAMMES. Un grand nombre de ces pièces se rapprochent de l'épigramme moderne : ce sont des morceaux assez courts, terminés par une pointe délicate et mordante. Divisées en quatorze livres, elles effleurent mille sujets ; l'auteur y célèbre ses amis, critique les ridicules de la

société ou en découvre les bassesses. Au point de vue de la morale, elles sont presque toutes répréhensibles; il semble difficile de porter plus loin que ce poète le cynisme du langage et la débauche de l'imagination. Martial possédait cependant, comme écrivain, des qualités remarquables : son style pur et châtié se rapproche de l'époque classique; ce qui le gâte parfois, c'est l'abus des pointes et des jeux d'esprit, d'où naît l'affectation. Lui-même a ainsi jugé l'ensemble de ses épigrammes : *Les unes sont bonnes, d'autres médiocres; quelques-unes sont mauvaises.* Pline le Jeune, son contemporain et son ami, lui rendait un témoignage plus flatteur lorsqu'il écrivait : « J'apprends que Martial est mort : j'en ai beaucoup de chagrin. C'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et le fiel dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité. »

§ III. — Fable.

L'apologue des *Membres et de l'Estomac* que Ménénius Agrippa, en une circonstance mémorable, adressa au peuple révolté, est la plus ancienne fable latine connue. Horace, dans une de ses satires, a inséré *les deux Rats*, charmant apologue, réunissant toutes les qualités du genre. Cependant le titre d'*Ésope latin* est demeuré à Phèdre, qui a laissé le premier et le plus parfait recueil de ces sortes de compositions.

PHÈDRE (Ier siècle)

I. Sa vie; publication de ses Fables. — Ce poète naquit en Macédoine, vers le commencement du règne d'Auguste. Amené fort jeune à Rome en qualité d'esclave, il fut affranchi par l'empereur, qu'on avait sans doute informé de son mérite. Ses premières fables, publiées sous Tibère, lui valurent les persécutions de ce monarque ombrageux et de Séjan, son indigne favori : Phèdre dut en suspendre la publication jusqu'aux règnes plus pacifiques de Caligula

et de Claude. On ne sait rien de précis sur l'époque de sa mort.

Le recueil de Phèdre comprend QUATRE-VINGT-DIX FABLES, réparties en cinq livres. Il les avait intitulées *Ésopiennes,* pour indiquer les emprunts faits au fabuliste grec; un bon nombre cependant sont originales. (M. C., 64.)

II. Phèdre écrivain de goût et de talent. — Phèdre s'empara de l'apologue, moins par vocation, comme notre La Fontaine, que par une sorte de nécessité, « afin, dit-il, que l'Italie eût plus d'écrivains à opposer à la Grèce. » Tous les autres genres, en effet, avaient déjà des représentants parmi les grands auteurs du siècle d'Auguste; venu le dernier, Phèdre accepta humblement d'être l'*Ésope* d'une littérature qui venait de trouver son Homère et son Pindare. Ce fabuliste n'est donc pas un poète d'invention, mais un écrivain de goût et de talent; ses pièces sont de charmants tableaux disposés avec art; il sait choisir ses personnages et les faire parler à propos; il excelle à renfermer sa pensée en quelques vers sobres et concis.

« Le *style* de Phèdre, dit M. Nisard, est savant et agréable, d'une clarté qui n'a été surpassée par aucun écrivain latin, sévère et pourtant facile, travaillé et pourtant simple : il n'y a pas de réalisation plus complète et plus heureuse du précepte qu'il faut savoir faire difficilement des vers faciles. Les images y sont rares, ce qui les rend plus frappantes. Phèdre a l'épithète heureuse, variée, substantielle, ne faisant qu'un avec le sujet. » Ce qui refroidit le plus son langage, c'est, outre certains néologismes, l'emploi fréquent de l'abstrait pour le concret : ainsi, au lieu du *long cou,* il mettra *colli longitudo,* la longueur du cou; au lieu de dire : *les bons, les malheureux,* il dira : *bonitas, calamitas,* la bonté, le malheur.

III. Ésope, Phèdre et La Fontaine. — *Ésope* demeure supérieur à Phèdre sous le rapport de la naïveté, de l'imagination. Quant à *La Fontaine,* on sait à quelle perfection il a porté un genre dans lequel il se donne modestement pour imitateur : lui seul a vraiment su faire de la fable *une ample comédie à cent actes divers.* Tandis que Phèdre, songeant tout d'abord à la morale qu'il en a vue, tâche d'y

adapter un récit, La Fontaine semble avoir trouvé du même coup et le récit et la morale; souvent même il oublie celle-ci, laissant au lecteur le soin de la chercher. De plus, les personnages de Phèdre sont moins vivants, moins naturels que ceux de La Fontaine; ses animaux parlent et agissent comme des philosophes, mais c'est tout : le lion, l'âne, le renard, ont presque disparu. Il n'en est pas ainsi de notre fabuliste : « Chez lui, dit encore M. Nisard, l'âne est tout à la fois un âne et un sage. Vous le voyez sur le pré, tondant l'herbe verte, âne par tous ses mouvements, par ses lourdes gambades; sage par ses réflexions, par sa résignation mêlée d'ironie. » Phèdre n'a jamais observé les animaux qui figurent dans ses fables : il n'en connaît que les caractères généraux.

Disons cependant que le fabuliste latin l'emporte parfois sur l'ingénieux *bonhomme*, auquel d'ailleurs il a fourni maints sujets. Sa fable : *le Loup et la Cigogne*, par exemple, est meilleure, sous plus d'un rapport, que celle de La Fontaine; il peut même lutter sans désavantage pour *le Loup et l'Agneau*, dont le poète français a su faire un petit chef-d'œuvre dramatique.

CHAPITRE II

PROSE

§ I. — Philosophie, sciences, rhétorique.

Les Sénèque. — Sénèque le Rhéteur. — Deux poètes espagnols, les *Sénèque*, exercèrent sur les lettres, vers le milieu du Ier siècle, une influence considérable. Ils fondèrent, comme on dirait aujourd'hui, une nouvelle école : éloquence, philosophie, poésie même, tout se ressentit de leur

action, dont l'effet général devait être d'accélérer la décadence de la littérature latine.

Annœus Seneca, surnommé le *Rhéteur,* né à Cordoue, vint à Rome sous Auguste, enseigna pendant de longues années la rhétorique avec un succès extraordinaire, et mourut dans cette ville, l'an 32 de J.-C. Il a laissé des CONTROVERSES et des EXHORTATIONS, sortes d'exercices oratoires tels qu'on les pratiquait alors dans les écoles des rhéteurs [1]. Sénèque possédait une mémoire prodigieuse : il recueillait, à la simple audition, des discours entiers, qu'il transcrivait ensuite littéralement pour l'usage des autres.

On trouve dans ses ouvrages, à côté de belles pensées, les plus vaines déclamations et toutes les subtilités de la fausse éloquence.

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE (2 av. J.-C. — 65)

I. Biographie. — Sénèque le Philosophe, fils du précédent, naquit à Cordoue, l'an 2 de J.-C. Il reçut à Rome les leçons de son père, suivit quelque temps la carrière du barreau, puis s'adonna exclusivement à la philosophie. La secte des stoïciens, avec sa morale austère, eut ses préférences : on dit même qu'il fallut alors modérer les privations excessives auxquelles il était porté. Plus tard, l'ambition des honneurs le poussa vers la cour; cependant, avant d'arriver aux charges publiques, il eut à subir, sous le règne de Claude, par suite d'une accusation de l'impératrice Messaline, un exil de huit années en Corse.

Rappelé enfin à Rome, il fut nommé précepteur de Néron. Plus soucieux de cultiver l'esprit du jeune prince que de former son cœur à la vertu, il laissa les passions grandir dans cette âme perverse. Devenu empereur, Néron ne tarda pas à se précipiter dans tous les crimes : le meurtre de

[1] Voici quelques-unes des questions qui s'agitaient alors dans les écoles : *Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille?... Les trois cents Spartiates abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs fuiront-ils? Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan?* etc. C'était sur ces sujets puérils et imaginaires que s'exerçaient alors les plus grands esprits.

Britannicus, puis celui d'Agrippine, ouvrent la série des abominations qui marquent son règne. Sénèque, au rapport de Tacite, ne montra dans ces circonstances que faiblesse et lâcheté, jusqu'à rédiger, pour être lue en présence du Sénat, l'apologie du parricide. Cependant la cruauté de ce prince dénaturé se tourna bientôt contre son indulgent précepteur : après avoir vainement essayé de l'empoisonner, il trouva moyen de l'envelopper dans la conspiration de Pison. Apprenant qu'il était condamné, Sénèque prévint les bourreaux, se fit ouvrir les veines dans un bain et mourut avec une fermeté toute stoïque.

II. Ses traités de morale et de philosophie. — Parmi les traités de morale et de philosophie composés par Sénèque, nous citerons les suivants :

De la Vie heureuse (*de Vita beata*). Le bonheur consiste dans le souverain bien; c'est la vertu qui nous le donne; il faut, pour y parvenir, obéir toujours à la raison, en dominant les affections et les désirs. Sénèque, après avoir développé ces pensées, répond aux objections que peuvent lui susciter ses immenses richesses; il les a acquises légitimement, en use mieux que bien d'autres... « Je ne suis pas encore un sage, dit-il, et même, pour laisser toujours quelque aliment à votre satire, je ne le serai jamais. Je ne me propose pas d'égaler les plus vertueux, mais de surpasser les méchants. Il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes défauts et de faire la guerre à mes erreurs. » Cette ingénieuse apologie n'a pas arrêté le reproche, justement adressé à Sénèque, d'avoir écrit sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté.

De la Providence (*de Providentia*). Les épreuves des justes ne sont point opposées au dogme de la Providence; la vertu ne brille jamais d'un plus vif éclat qu'au sein de la douleur. Sénèque, selon la morale païenne, tolère le suicide comme remède au désespoir. (M. C., 65.)

Les traités de la Tranquillité de l'ame, de la Colère, de la Clémence sont remplis d'excellents préceptes, donnés sous la forme d'entretiens familiers; le dernier a fourni à Corneille les traits les plus intéressants de sa tragédie de *Cinna*.

Les Consolations. Sénèque a laissé trois *Livres de consolations* : d'abord à *Helvia*, sa mère : il lui écrit, de son exil en Corse, pour la consoler de son absence et de plusieurs deuils récents; puis à *Marcia*, noble Romaine qui pleurait la perte de son fils; enfin à *Polype*, affranchi de Claude : Sénèque, tout en lui exprimant ses regrets au sujet de la mort de son frère, sollicite la fin de son bannissement.

LETTRES A LUCILIUS. Les *Lettres à Lucilius*, au nombre de cent vingt-quatre, sont comme autant de traités de morale; c'est dire qu'elles n'offrent pas toute la simplicité et le naturel du genre épistolaire; elles forment néanmoins la partie la plus estimée des œuvres de Sénèque. C'est là surtout que le philosophe stoïcien semble se rapprocher des pures lumières du christianisme; il y exprime de hautes pensées sur Dieu, sur la charité à l'égard de tous les hommes, même des esclaves, qu'il cherche à réhabiliter : « Celui que vous appelez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme vous? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. »

— On peut ajouter à ces œuvres philosophiques les QUESTIONS NATURELLES, ouvrage consulté, durant tout le moyen âge, autant au moins que celui d'Aristote; mais, à la différence du savant écrivain grec, Sénèque y songe plus à la morale qu'à la science.

III. Sénèque poète. — Sénèque cultiva la poésie. D'après l'opinion la plus accréditée, il est l'auteur de dix tragédies : MÉDÉE, HIPPOLYTE, LES TROYENNES, AGAMEMNON, ŒDIPE, HERCULE FURIEUX, THYESTE, OCTAVIE, etc.; toutes, à l'exception de la dernière, sujet romain, sont empruntées au théâtre grec. « Ce sont, dit La Harpe, les plus beaux sujets d'Euripide et de Sophocle, traduits en quelques endroits, mais le plus souvent transformés en longues déclamations du style le plus boursouflé. « Ces pièces n'étant destinées qu'aux lectures publiques, non à la représentation, l'auteur en les composant a bien moins songé à l'action qu'à la pompe du langage : de là les brillantes tirades, les descriptions superflues, l'uniformité des personnages. Elles offrent néanmoins de belles scènes que nos grands poètes, Corneille, Crébillon, Racine lui-même, ont su mettre à profit.

On cite encore, parmi les œuvres de Sénèque, une sorte de satire sur la mort de Claude, l'*Apokolokyntose* (*Métamorphose de Claude en citrouille*), mêlée de prose et de vers; c'est comme une revanche des éloges menteurs qu'il avait souvent adressés à ce prince.

IV. Le penseur et l'écrivain. — Sénèque, considéré comme philosophe et moraliste, a laissé de belles pages, dans lesquelles il a, pour ainsi dire, condensé tout ce que les diverses écoles de la Grèce avaient produit de meilleur. Il a erré cependant sur plusieurs points de la plus haute importance,

rejetant l'immortalité de l'âme et concluant en faveur du suicide. Il manque d'ailleurs de conviction et se contredit fréquemment : c'est ainsi qu'après avoir admirablement parlé de la Providence, il en vient à prêcher le fatalisme.

Ses notions sur l'homme, sur son origine et ses destinées, dépassent en élévation celles de la plupart des philosophes païens; ce ne sont pourtant que des lambeaux de vérité; l'Évangile, qui déjà se répandait à Rome, pouvait seul en donner la révélation complète. Peut-être le philosophe a-t-il pu recueillir quelques échos de cette divine parole et s'en inspirer, surtout dans ses derniers écrits (*Lettres à Lucilius*). Quant aux prétendus rapports de Sénèque avec saint Paul, aux lettres qu'il aurait échangées avec l'apôtre, bien des critiques sérieux, malgré l'opinion de Joseph de Maistre, n'y ajoutent aucune foi.

Si nous n'envisageons que l'*écrivain*, nous trouverons un style brillant, une grande finesse de traits, un remarquable génie d'observation qui lui permet d'analyser à fond les sujets dont il s'empare. On lui reproche avec raison l'enflure, l'abus des antithèses, la manie du genre sentencieux; il cherche à étonner et tombe dans la déclamation. Le plus souvent il affaiblit sa pensée à force de la tourmenter pour l'exprimer sous plusieurs formes différentes. « On voudrait, dit Quintilien, que Sénèque eût écrit avec son génie, mais avec le goût d'un autre; s'il eût dédaigné certains faux brillants, s'il n'eût pas tant aimé tout ce qu'il produisait, le suffrage des savants, bien plus que l'engouement de la jeunesse, ferait aujourd'hui son éloge. »

PLINE L'ANCIEN (23-79)

I. Biographie. — Pline l'Ancien, surnommé le *Naturaliste,* naquit à Vérone ou à Côme, l'an 23 de J.-C. Il porta les armes avec distinction pendant les guerres de Germanie, reçut de Vespasien le gouvernement de l'Espagne, puis revint à Rome, où il remplit divers emplois publics. Passionné pour la science, il trouva moyen de s'y adonner, au milieu d'occupations fort diverses. Son neveu, Pline le Jeune, rapporte qu'il employait à l'étude une partie des nuits; ses

repas, toujours fort légers, étaient accompagnés de quelque lecture dont il ne manquait jamais de tirer des extraits. Les moindres instants lui étaient précieux. L'un de ses convives, faisant un jour reprendre dans la lecture de table un passage mal prononcé : « Vous aviez compris? demanda Pline. — Oui, dit l'invité. — Pourquoi alors recommencer? Voilà dix minutes de perdues. » Lorsqu'il voyageait, il avait toujours à son côté un secrétaire, avec un livre et des tablettes; en hiver, ce secrétaire se garantissait les mains avec des mitaines, afin que la rigueur de la saison ne fît pas tort aux études de son maître. « Je ris de bon cœur, ajoute Pline le Jeune, lorsque certaines personnes me traitent de laborieux, moi qui, comparé à mon oncle, ne suis que la paresse même. »

Pline commandait la flotte à Misène, l'an 79, lorsque se produisit cette fameuse éruption du Vésuve qui détruisit Herculanum et Pompéi. Ayant appris qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires, l'intrépide savant se mit en mer et se dirigea vers le Vésuve, qui lançait des torrents de flammes. Tandis que tout le monde fuyait, Pline, conservant une parfaite tranquillité d'esprit, observait le phénomène et dictait ses remarques. Parvenu à Stabia, près du lieu du sinistre, il y passa la nuit : l'incendie se rapprochant, on dut l'éveiller vers le matin; mais tandis qu'il fuyait, appuyé sur deux serviteurs, il tomba suffoqué par des vapeurs brûlantes. Tous les détails de cette mort nous ont été conservés par Pline le Jeune dans une lettre des plus intéressantes, adressée par lui à l'historien Tacite.

II. Son Histoire naturelle. — Des nombreux écrits de Pline, il ne reste que son HISTOIRE NATURELLE, comprenant trente-sept livres, ouvrage, nous dit son neveu, d'une grande étendue, d'une érudition infinie, et presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, cosmographie, géographie, physique, histoire et politique, zoologie, botanique, minéraux, histoire des arts, toutes les sciences connues s'y rencontrent; c'est une vaste encyclopédie, pour la composition de laquelle l'auteur a parcouru près de deux mille volumes.

Sous le rapport de la *science,* cet ouvrage est *peu sûr;*

Pline, n'ayant pas suffisamment contrôlé les témoignages qu'il rapporte, tombe dans de nombreuses erreurs. Néanmoins son travail nous est précieux, en ce qu'il supplée à la perte d'un grand nombre d'écrits et résume les connaissances scientifiques des anciens. De plus, il a conservé aux siècles postérieurs nombre de mots et de tournures latines. Comme *écrivain*, Pline se rapproche des Sénèque : l'*affectation*, le ton déclamatoire déparent les qualités réelles dont il était doué.

Pomponius Méla s'est également distingué dans les sciences. Il a laissé une *Géographie générale* intitulée *De situ orbis*, ouvrage écrit d'après les meilleurs documents grecs, dans un style clair et précis; l'auteur a soin d'éviter la sécheresse et de donner à son travail tout l'attrait dont il est susceptible.

QUINTILIEN (42-120)

I. Biographie. — Quintilien, par son enseignement et ses œuvres, fut le plus intelligent adversaire des nouvelles théories que les Sénèque et leurs imitateurs avaient mises en vogue. Il était né à Calahorra, en Espagne, vers l'an 42 de J.-C. Après avoir reçu à Rome une éducation non seulement brillante, mais solide, il revint dans sa patrie, où il commença à professer l'art oratoire. Galba, alors gouverneur de l'Espagne, fut frappé de son mérite et de ses talents; plus tard, élevé à l'empire, il se souvint du savant rhéteur de Calahorra, l'attira en Italie et l'investit d'une chaire publique d'éloquence, avec des appointements considérables.

Pendant vingt ans, Quintilien enseigna à Rome avec un immense éclat : les personnages illustres, l'empereur lui-même, se plaisaient à assister à ses leçons. Également distingué au barreau, il s'efforçait d'y remettre en honneur les grands principes de Cicéron, qui fut toujours son modèle. Vers l'âge de quarante-sept ans, il résigna ses fonctions, mettant en pratique le conseil que lui-même donne à l'orateur, « de battre en retraite avant que de

tomber dans la caducité, et de gagner le port pendant que son vaisseau est encore bon et entier. » Ce repos, du reste, ne devait pas être stérile : l'éducation des deux petits-neveux de Domitien, princes destinés à l'empire, lui fut confiée à cette époque. Afin de s'aider dans sa tâche, et aussi pour répondre aux instantes prières de ses amis, il travaillait en même temps à son célèbre ouvrage de l'*Institution oratoire.* Au milieu des honneurs qui l'entouraient, d'amers chagrins vinrent fondre sur lui : la perte de sa femme et de ses deux fils le laissa sans consolation et sans espérance; dans son désespoir, il alla presque jusqu'à nier la Providence. Sa mort arriva sous le règne d'Adrien.

II. Ouvrages de Quintilien. Analyse de l'Institution oratoire. — On a de lui l'INSTITUTION ORATOIRE ou l'Éducation de l'orateur, en douze livres; un TRAITÉ SUR LES CAUSES DE LA CORRUPTION DE L'ÉLOQUENCE. Quant à ses DÉCLAMATIONS, ce ne sont que des exercices oratoires dont l'authenticité est douteuse. (M. C., 66.)

L'INSTITUTION ORATOIRE est le traité de rhétorique le plus complet que nous ait laissé l'antiquité. Le dessein de Quintilien, dans cet ouvrage, est de *former un orateur parfait;* il prend son disciple au berceau et le fait passer successivement par tous les degrés qui doivent le conduire à la perfection de l'art. « Dans le Ier livre, dit Rollin, il traite de la manière dont il faut élever les enfants dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la grammaire. — Le IIe expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même; si elle est une science, si elle est utile, etc. — On trouve dans les sept livres suivants les préceptes relatifs à l'*invention*, à la *disposition* et à l'*élocution.* — Dans le Xe, parlant des livres les plus avantageux à lire, l'auteur donne une appréciation substantielle de tous les écrivains grecs et latins les plus célèbres. — Le XIe, après un beau chapitre où il s'agit de la manière de parler convenablement, traite de la mémoire et de la prononciation. — Dans le XIIe, qui est peut-être le plus parfait de tous, Quintilien marque quelles sont les qualités et les obligations personnelles de l'avocat. »

III. Jugement sur Quintilien : le professeur et l'écrivain. — Quintilien ne parvint pas à relever la grande éloquence, que l'état politique de Rome et l'abaissement des caractères ne comportaient plus. Il posa du moins de très judicieuses règles sur l'art de bien dire, donnant pour base à tous ses

préceptes cette maxime. formulée avant lui par Caton : *L'orateur parfait, c'est l'homme de bien habile à parler.* Il est vrai qu'on ne rencontre pas dans l'*Institution* les hautes données morales et philosophiques dont Cicéron a su entremêler ses traités sur l'éloquence; Quintilien se contente d'emprunter aux meilleurs maîtres tout ce qui lui semble capable de former, non pas tant un orateur politique qu'un avocat probe et instruit. Cet ouvrage est aussi agréable qu'instructif; l'auteur excelle à rompre la monotonie des conseils par de spirituelles réflexions, des anecdotes bien choisies, des mots piquants : il aime à causer avec son lecteur, et il le fait avec une bonhomie pleine de charme.

Sous le rapport du *style,* Quintilien demeure loin de Cicéron; il vaut toutefois mieux que son siècle : plus de naturel, de correction et d'élégance. Ennemi du faux brillant des Sénèque, il ne peut échapper complètement à cette manie de l'époque. Du moins, ces légers défauts n'enlèvent pas à l'œuvre de Quintilien son immense portée sur l'époque où il vécut et sur les âges suivants.

PLINE LE JEUNE (62-113)

I. Biographie. — Pline le Jeune, l'élève le plus distingué et l'ami de Quintilien, naquit à Côme; sa mère était une sœur de Pline le Naturaliste. Orphelin de bonne heure, il trouva dans son oncle un second père, en même temps qu'un guide intelligent qui prit le plus grand soin de son éducation. Ses débuts au barreau lui acquirent une immense réputation; il n'était âgé que de vingt ans et s'annonçait déjà comme un orateur accompli. Outre son éloquence, on admirait la droiture de ses principes et la bonté de son cœur : volontiers il se chargeait des causes difficiles, mais justes; c'était gratuitement qu'il prodiguait ses services à ceux qui recouraient à lui. Élevé aux charges publiques dès le règne de Domitien, il obtint plusieurs fois depuis les honneurs du consulat, et fut particulièrement honoré de la confiance de Trajan. Les triomphes oratoires qu'il remporta au Sénat rappellent, si nous en

croyons ses contemporains, les beaux jours de Cicéron : aucune de ses harangues n'a été conservée.

Nommé gouverneur de Bithynie vers la fin de l'an 103, Pline se montra digne de ses hautes fonctions, s'appliquant à faire régner dans cette province le bon ordre et la justice. Parmi les lettres si pleines d'intérêt qu'il échangea pour lors avec l'empereur Trajan, on aime à citer celle qui a trait aux édits récemment lancés contre les chrétiens. Il réprouve généreusement ces mesures comme absolument injustes : témoignage glorieux et non suspect rendu par un païen à la religion du Christ.

Peu d'écrivains ont rencontré une sympathie aussi universelle que Pline le Jeune : il était lié d'une amitié particulière avec tous les savants de son siècle : Tacite, Suétone, Silius Italicus, Martial et surtout Quintilien, son maître vénéré. Grand et libéral, il savait assister ses amis tombés dans le besoin. La vie simple qu'il menait dans ses maisons de campagne, dans celle entre autres qu'il a si bien décrite sur les bords ravissants du lac de Côme, lui permettait de répandre autour de lui de plus larges dons.

Cet homme si doux, si aimable, exempt des passions qui ont déshonoré son siècle, ne connut qu'une seule faiblesse : un amour excessif de la gloire, qui était l'âme de toutes ses actions et de toutes ses entreprises. Il alla même jusqu'à engager Tacite à écrire sa propre histoire. « Mes actions, écrivait-il, deviendront entre vos mains plus brillantes, plus célèbres et plus grandes. » L'humilité chrétienne n'avait pas encore été révélée au monde.

II. Ses œuvres : Panégyrique de Trajan, Correspondance. — C'était la coutume que, dans l'assemblée du Sénat qui suivait leur nomination, les consuls adressassent leurs remerciements à l'empereur : le *Panégyrique de Trajan* est un discours de cette sorte, ou du moins le développement de celui, beaucoup moins étendu, que Pline prononça dans cette circonstance. C'est une belle pièce d'éloquence ; on regrette seulement que l'orateur ait amplifié les vertus de son héros au point de ne plus laisser voir dans cet empereur qu'un être surhumain. « Le style de ce discours, dit Rollin, est élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être

celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant... Cependant Pline laisse son lecteur indifférent et ne l'émeut pas; comme il loue toujours, il est monotone; et comme il veut toujours louer avec esprit, son langage est trop chargé d'antithèses, de pensées coupées et de tours recherchés, qui étaient d'ailleurs le goût de son époque. »

Les *Lettres* de Pline, au nombre de deux cent quarante-sept, forment un recueil des plus intéressants; elles nous initient à la vie publique et littéraire aussi bien qu'à la vie privée de son siècle. La haute importance de ses relations sociales le met à même de traiter une foule de questions propres à éclairer cette époque, dont l'histoire ne nous a été transmise par aucun écrivain de mérite. Au point de vue de la littérature, nous y trouvons une foule de noms d'auteurs, aujourd'hui oubliés et fort applaudis alors; Pline nous fait assister aux lectures publiques, tribunal suprême devant lequel poètes, orateurs, historiens devaient comparaître pour établir leur renommée.

Tout ce qu'on peut regretter dans cette correspondance, ce sont les petites vanités de l'épistolographe, toujours soucieux de plaire, et s'éloignant par là même du naturel et de l'abandon que comporte la lettre. Sous ce rapport, Cicéron doit être préféré à Pline, bien que tous deux puissent être regardés comme des modèles du genre épistolaire. Le premier est plus simple, le second plus artiste; l'un nous entretient davantage de politique, nous révèle les grands événements, l'autre se plaît surtout à moraliser : il nous laisserait parfaitement contents de lui, si derrière l'homme nous n'apercevions sans cesse l'écrivain qui songe à bien dire. (M. C., 67.)

Aulu-Gelle : LES NUITS ATTIQUES. — Aulu-Gelle appartient au IIe siècle : c'est un érudit, se rapprochant du genre fleuri des rhéteurs. Né à Rome, il s'était fixé près d'Athènes, afin d'y recueillir plus aisément les souvenirs littéraires de ce sol classique. L'ouvrage qu'il nous a laissé est le fruit de ce studieux séjour en Grèce; ce sont d'intelligents extraits de ses lectures, auxquels il joint ses propres réflexions, entremêlées de piquantes anecdotes. Il l'intitula NUITS

ATTIQUES, soit parce qu'il l'écrivit dans les soirées d'hiver, soit parce que son but était de préparer à ses enfants des soirées agréables et instructives. Il passe en revue les plus célèbres auteurs grecs ou latins; son livre contient de précieux documents, mais le style en est presque toujours affecté, et par là même obscur.

Des romans : Apulée. — Ce genre littéraire fut importé à Rome avec les autres productions grecques. Le *Satyricon* de Pétrone, dont nous avons parlé ailleurs, se rapproche du roman ancien; mais le plus célèbre de ces ouvrages chez les Latins est dû à l'Africain APULÉE (IIe siècle). Philosophe assez remarquable, il s'était désabusé, à l'école d'Aristote et de Platon, des folies dans lesquelles la raison humaine se laissait alors entraîner : pour flétrir plus sûrement ces extravagances, il composa un roman satirique, LA MÉTAMORPHOSE OU L'ANE D'OR. « Dans ce roman, dit Schœll, Apulée se moque avec beaucoup d'esprit et d'originalité des ridicules et des vices qui dominaient dans son siècle, de la superstition qui était générale, du penchant pour le merveilleux et la magie, de la fourberie des prêtres du paganisme, de la mauvaise police qui régnait dans l'empire et qui permettait aux voleurs d'exercer impunément toutes sortes de brigandages. »

§ II. — Histoire.

TACITE (54-120)

I. Sa vie et ses œuvres. — Tacite naquit à Intéramne, aujourd'hui Terni, en Ombrie, l'an 54. Il fut l'honneur du barreau de Rome, sous Vespasien, Titus et Domitien. Élevé au consulat par l'empereur Nerva, il prononça dans cette circonstance l'éloge de Virginius Rufus, son prédécesseur, qui avait eu assez de vertu pour refuser plusieurs fois l'empire, et qui eut encore, écrit Pline le Jeune, l'avantage précieux d'être loué par le plus éloquent des hommes. Tacite ne se livra que fort tard à ses travaux historiques : il était au moins âgé de cinquante ans lorsqu'il entreprit ses *Histoires*. En 77, il avait épousé la fille d'Agricola,

général illustre et homme de bien, dont il s'est plu à retracer les grandes actions.

Il ne nous reste aucun de ses discours; mais la plupart des critiques lui attribuent le Dialogue des Orateurs. Nous possédons sa Vie d'Agricola, son Tableau des mœurs des Germains, ses Histoires et ses Annales : bien des lacunes se remarquent dans ces deux derniers ouvrages. L'empereur Tacite, qui se faisait honneur de compter l'illustre historien parmi ses ancêtres, avait ordonné que ses œuvres fussent déposées dans les archives de l'État et qu'on en multipliât les copies : cette louable sollicitude n'a pas empêché de regrettables pertes. (M. C., 68.)

II. Analyse des ouvrages de Tacite. — 1° Dialogue des Orateurs. — Ce dialogue rappelle, par sa forme et par les saines doctrines qu'il développe, les traités analogues de Cicéron. Il s'ouvre par une discussion entre le poète *Maternus* et l'orateur *Aper;* l'un et l'autre soutiennent habilement la prééminence de leur art. Le sujet est ensuite détourné par *Messala,* qui propose de rechercher les causes de la corruption actuelle de l'éloquence, et de montrer par là même en quoi les anciens l'emportent sur les modernes. Il assigne trois principales sources de décadence : la *mauvaise éducation des enfants*, le *faux brillant des rhéteurs*, la *perte des libertés publiques*. Tout l'ouvrage est marqué au cachet du bon goût; il est rempli d'observations fines et ingénieuses. Successivement attribué à Pline le Jeune et à Quintilien, il cadre beaucoup mieux avec le genre sobre et précis de Tacite qu'avec le style plus recherché de ses deux contemporains.

2° Vie d'Agricola. — La *Vie d'Agricola* fut écrite après la mort de Domitien, l'an 97; l'auteur eût craint, en la publiant plus tôt, d'exciter la sombre envie d'un prince pour qui la vertu était un crime. Tacite, en retraçant la carrière militaire d'Agricola, est amené à faire la description de la Bretagne, théâtre de ses exploits. Après avoir raconté ses victoires sur les Calédoniens, il nous le montre soutenant avec non moins de courage, dans une retraite volontaire, les persécutions jalouses de Domitien, qui ne peut supporter l'éclat de sa renommée. Cette biographie se rapproche autant du genre oratoire que du genre historique; elle est, selon La Harpe, le *chef-d'œuvre de celui qui n'a fait que des chefs-d'œuvre.* Si l'admiration de Tacite envers son beau-père lui inspire quelques élans enthousiastes, jamais du moins sa plume ne laisse échapper aucune basse flatterie; il loue avec conviction, d'une manière ferme et digne.

On aime à citer, entre plusieurs pages d'une grande éloquence, le *discours de Galgachus*, chef des Calédoniens, pour

exciter son armée contre l'ambition et la cruauté des Romains, qu'il s'apprête à combattre; c'est la plus brillante des harangues de Tacite.

3° **Tableau des mœurs des Germains.** — La première partie de cet ouvrage offre une description de la Germanie, puis un exposé général des mœurs et des institutions religieuses, civiles, militaires de ce peuple. La seconde est consacrée aux différentes tribus germaines : Nerviens, Frisons, Suèves, Cattes, etc. Ce livre, par suite d'événements que l'auteur sans doute était loin de prévoir, est devenu on ne peut plus précieux aux peuples modernes issus de ces races barbares; il jette en particulier sur les débuts de notre histoire nationale, sur le caractère des Francs, nos ancêtres, une vive lumière. Il est vrai que Tacite a commis d'assez nombreuses erreurs géographiques, qu'il a peu connu la religion des Germains; cependant le nombre et l'importance des documents exacts élèvent à haut prix son travail.

4° Les **Histoires**, composées sous le règne de Trajan, renfermaient l'exposé des *événements contemporains* de l'auteur, depuis l'avènement de Galba jusqu'à la mort de Domitien, c'est-à-dire une période de vingt-huit ans. Il n'en reste que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième, ce qui représente les règnes de *Galba*, d'*Othon*, de *Vitellius* et le commencement de celui de *Vespasien* (68-69).

5° Les **Annales** ne parurent qu'après les Histoires; elles reprennent les faits de la mort d'Auguste à celle de Néron. Des seize livres dont elles se composaient, quatre sont perdus, plusieurs sont incomplets; ceux que nous possédons renferment le règne de *Tibère*, la fin de celui de *Claude* et celui de *Néron* presque en entier.

Les développements sont plus abondants dans les *Histoires*, où l'auteur parle en témoin oculaire; les *Annales*, qui se rapportent à des temps déjà éloignés, offrent moins de détails et des récits plus serrés. Ces deux ouvrages sont l'œuvre capitale de Tacite; là surtout se révèle son incomparable génie.

III. Jugement sur Tacite. — 1° L'historien. — Tacite est l'*historien le plus profond* de l'antiquité. Non seulement, à l'exemple de Thucydide, il dévoile les secrets ressorts de la politique, mais encore et surtout il pénètre, comme nul autre ne le sait faire, dans les replis intimes du cœur humain. C'est le juge impartial qui assigne à chacun sa vraie place, dans ce grand drame où s'agitent les nations et les individus. Il poursuit Tibère au sein de la fortune, démasque les basses convoitises, les hypocrisies de cette âme perverse; il le montre ensuite achevant dans la honte

et l'infamie son détestable règne, tremblant devant la mort après avoir épouvanté l'univers par ses crimes. Claude, Néron, leurs courtisans, leurs victimes, apparaissent successivement.

Un mot suffit à Tacite pour lancer son trait; aussi un tel historien donne-t-il beaucoup à réfléchir, et ne peut-il être bien saisi par les esprits superficiels. « On pourrait, dit La Harpe, juger des lecteurs de Tacite d'après le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun pénètre plus ou moins selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense et creuse sans effort. » Ajoutons, avec le même critique, que ce moraliste éminent ne mérite pas, comme Salluste, le reproche de n'être qu'un parleur de vertu : il la fait respecter à ses lecteurs, parce que lui-même la sent et la pratique.

2o L'écrivain. — Si l'on considère surtout l'écrivain, on devra reconnaître, avec Racine, que Tacite est *le plus grand peintre de l'antiquité.* Son imagination vive et impétueuse lui fournit de saisissants tableaux; il excelle à reproduire les scènes lugubres, les cataclysmes de la nature, les séditions militaires, les tumultes des camps. Par un privilège bien rare, il unit à l'abondance et à la richesse des images cette vigueur et cette netteté de touche qui révèlent une main de maître. « Il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu, enfin tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance; point de lecture plus terrible pour la conscience des méchants. » (*La Harpe.*)

Tacite a, comme on le voit, un *style* à part, que semblent lui avoir créé les circonstances où il s'est trouvé, non moins que son propre génie. Sous la tyrannie de princes ombrageux, il avait dû s'accoutumer à cette retenue de langage, à ces demi-mots, à ces formes elliptiques que nécessite un tel régime. Esprit méditatif, plus occupé de

l'idée que de l'expression, il inclinait d'ailleurs par nature à cette *concision*, à ces *tours heurtés*, à ce *genre sentencieux* qui le caractérisent : ce n'est pas la diction pure et abondante de Tite-Live, ni même la rapidité élégante de Salluste; c'est une éloquence âpre, énergique, assortie aux scènes que sa plume retrace.

3° Ses imperfections. — Qu'on relève ensuite, chez ce grand historien, certains défauts : tendance à l'*exagération* dans la peinture du crime, d'où résultent quelques *inexactitudes; obscurité* d'un style parfois trop concis, *enflure* qui tient au mauvais goût du siècle : ces taches légères sont comme le tribut obligé de toutes les œuvres humaines, pour lesquelles il n'est pas de perfection absolue.

Tacite ne parle qu'avec mépris du christianisme, déjà répandu par tout l'empire; il voue à une haine commune, à titre de séditieux, Chrétiens et Juifs. La lumière n'était pas encore descendue sur les classes lettrées de la Rome païenne.

Suétone (IIe siècle) : VIES DES DOUZE CÉSARS. — Suétone, qui vécut à la même époque que Tacite, fut également l'historien des Césars. Il exerça pendant quelque temps à Rome la profession de rhéteur, puis devint le secrétaire intime de l'empereur Adrien. Mais, ayant encouru la disgrâce de ce prince, il se retira des affaires et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. On ignore la date de sa naissance ainsi que celle de sa mort. Pline le Jeune disait de Suétone que plus il le connaissait, plus il l'aimait, à cause de sa probité, de son honnêteté et de son application aux lettres. Il fut toujours pour lui un ami et un protecteur.

Suétone avait beaucoup écrit, et sur des sujets très divers : histoire, antiquités, grammaire, etc. Il ne nous reste qu'une partie de son TRAITÉ DES ILLUSTRES GRAMMAIRIENS, RHÉTEURS ET POÈTES et les VIES DES DOUZE CÉSARS : *Jules César, Octave, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus* et *Domitien.*

Ce dernier ouvrage est fort estimé des savants au point de vue de l'*exactitude* des faits et de la *véracité* de l'auteur. Suétone s'attache beaucoup moins aux affaires de l'État

qu'à la personne des empereurs; il fait connaître leurs actions particulières, leur conduite domestique, et dévoile leurs inclinations, tant bonnes que mauvaises. Son *style* est *simple :* on voit qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. Mais il donne en général trop de licence à sa plume, et ne se respecte pas plus dans ses récits que les empereurs dont il raconte la vie n'avaient respecté leur dignité. Parcourant le même cercle que Tacite, il demeure froid et impassible devant ces bassesses et ces crimes, qui soulèvent la noble indignation de l'auteur des *Annales.*

Quinte-Curce : HISTOIRE D'ALEXANDRE LE GRAND. — On ignore l'époque précise où vécut Quinte-Curce. C'est le sujet de grandes contestations parmi les savants, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. Son style, sans avoir toute la perfection et la pureté désirables, fait supposer qu'il se rattache d'assez près à la période classique. Sa vie nous est entièrement inconnue.

Il a laissé l'HISTOIRE DES EXPLOITS D'ALEXANDRE LE GRAND. Au point de vue de la science, cet ouvrage est plutôt un roman qu'une composition historique; il ne peut inspirer qu'une médiocre confiance sous le rapport de l'exactitude. L'auteur paraît étranger aux connaissances les plus élémentaires de l'astronomie aussi bien que de la géographie; de plus, il n'observe aucun ordre chronologique. C'est sans doute pour le mérite de l'élocution que l'*Histoire d'Alexandre* est rangée parmi les ouvrages classiques : le style de Quinte-Curce, facile, agréable, parfois trop fleuri, est orné de discours dont l'éloquence peut être citée après celle des harangues de Tite-Live.

Ce livre a été le répertoire favori des trouvères du moyen âge, qui ont pris pour héros de leurs gestes Alexandre le Grand : l'ignorance de ces poètes primitifs trouvait son compte dans les récits imagés de Quinte-Curce.

Valère-Maxime, contemporain d'Auguste et de Tibère, a donné, sous le titre de FAITS ET DITS MÉMORABLES, un recueil d'anecdotes historiques extraites de divers auteurs. Cet ouvrage, d'un style maniéré, se recommande unique-

ment par certains détails de mœurs et d'antiquité qu'on ne trouve pas ailleurs.

Florus, né en Espagne, est connu par son *Epitome* ou ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ROMAINE de Tite-Live, en quatre livres. C'est un ouvrage remarquable comme abrégé; il suit le peuple romain depuis ses origines jusqu'au moment où Auguste ferme le temple de Janus. Le style de cet auteur, parfois déclamatoire, a de l'énergie et de la richesse.

Justin vécut sous les Antonins. Il a laissé des *extraits* plutôt qu'un résumé de l'HISTOIRE UNIVERSELLE DE TROGUE-POMPÉE, historien de mérite, né en Gaule au Ier siècle de l'ère chrétienne, et dont l'ouvrage, très estimé des anciens, ne nous est connu que par les abréviations de Justin. Le style de ce dernier est souvent lâche et diffus; il s'attache à des détails peu dignes de l'histoire.

Ammien Marcellin. — Au IVe siècle, nous rencontrons Ammien Marcellin, qu'on pourrait appeler le dernier des historiens de Rome, et même le dernier des Romains. Il était Grec de naissance. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et suivit l'empereur Julien dans la guerre de Perse. Tout en restant païen, il sut rendre justice au christianisme et ne craignit pas de se moquer ouvertement des superstitions absurdes des Romains de son temps. Son HISTOIRE DES EMPEREURS est la continuation des récits de Tacite, mais ce n'est ni le génie de Tacite ni surtout son style. Les treize premiers livres sont perdus; ceux qui nous restent s'étendent de l'année 352 jusqu'à l'avènement de Théodose le Grand (379). Ammien est en général un historien fidèle; sa manière a quelque analogie avec celle de Polybe.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

CARACTÈRE DE CETTE LITTÉRATURE	IMITATION de la littérature grecque. (*Circonstances politiques, génie propre des Romains.*)
DIVISION DE LA LITTÉRATURE LATINE	1° LITTÉRATURE BARBARE (752-242). 2° ENFANCE DE LA LITTÉRATURE (242-78). 3° AGE D'OR : SIÈCLE D'AUGUSTE (78 avant J.-C. — 14 de J.-C.) 4° DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE (14-476).

I. — LITTÉRATURE BARBARE

PRINCIPAUX GENRES CULTIVÉS	POÉSIE LYRIQUE : *Chants saliens.* SATIRE : *Chants fescennins.* POÉSIE DRAMATIQUE : *Mimes, Atellanes.* PROSE : *Harangues politiques et militaires. Annales des pontifes. Loi des Douze tables.*

II. — ENFANCE DE LA LITTÉRATURE

POÉSIE

TRAGÉDIE	**Livius Andronicus** (III° s.) : 1re pièce régulière, vers 240. **Ennius** (239-169). Tragédies : *Hécube, Médée.* — *Annales de la République* (poème épique). PACUVIUS : 19 tragédies. ATTIUS : *Philoctète, Brutus.*

COMÉDIE	NŒVIUS (IIᵉ s.). *Comédies.* — **Poésie épique :** *Première guerre punique.* **Plaute** (224-184). 20 comédies. Princip. : **AMPHITRYON, L'AULULAIRE,** *Pœnulus,* **LES CAPTIFS, LES MÉNECHMES, RUDENS,** *Mostellaria, Curculia, Épidicus.* **Térence** (185-159). 6 comédies : **L'ANDRIENNE, L'EUNUQUE, L'HÉAUTONTIMOROUMÉNOS, LES ADELPHES, L'HÉCYRE, LE PHORMION.**
SATIRE	**Lucilius** (148-103) : *Satires* (30 *livres*).

PROSE

NAISSANCE DE L'ÉLOQUENCE LATINE	**Caton l'Ancien.** Ouvrages : *Des Origines romaines, Traité sur l'Agriculture, Harangues.* **Les Gracques** : *lois agraires.* CRASSUS, ANTOINE, célèbres jurisconsultes. HORTENSIUS, rival de Cicéron au barreau.

III. — AGE D'OR : SIÈCLE D'AUGUSTE

POÉSIE

POÉSIE DIDACTIQUE ÉPIQUE, PASTORALE	**Lucrèce** (98-53). Poème *De natura rerum* (*De l'Origine des choses*). **Virgile** (70-19). Ouv. : BUCOLIQUES (10 *Églogues*). — GÉORGIQUES : poème didactique en 4 chants. — ÉNÉIDE : épopée en 12 chants.
POÉSIE LYRIQUE ET SATIRIQUE	**Horace** (66-9 avant J.-C.). Ouv. : POÉSIES LYRIQUES (4 *livres d'Odes*). SATIRES (18). ÉPÎTRES (23), parmi lesquelles L'ART POÉTIQUE.
ÉLÉGIE	**Catulle** (86-... avant J.-C.). *Élégies, Odes, Épigrammes* (*Chevelure de Bérénice, Noces de Thétis et de Pélée* avec *l'Épisode d'Ariane.*) **Ovide** (43-16 de J.-C.). — Ouv. : **TRISTES, PONTIQUES, HÉROÏDES** (Élégies). — **FASTES, MÉTAMORPHOSES** (genre épique). **Properce** (49-14 avant J.-C.). *Élégies* (4 livres). **Tibulle** (43-...). *Élégies* (4 livres).

PROSE

ÉLOQUENCE	**Cicéron** (106-43). Ouv. : DISCOURS JUDICIAIRES (*Verrines*, *Pro Milone*, etc.); DISCOURS POLITIQUES (*Catilinaires*, *Philippiques*); LIVRES DE RHÉTORIQUE (*Livre de l'Orateur*, *l'Orateur*, *Brutus*); OUV. PHILOSOPHIQUES (*Traité de la République*, *les Lois*, etc.); LETTRES.
HISTOIRE	**César** (100-44). Ouv. : GUERRE DES GAULES, GUERRE CIVILE (*Commentaires*). **Salluste** (86-34). Ouv. : CONJURATION DE CATILINA, GUERRE DE JUGURTHA. **Tite-Live** (59 avant J.-C. — 16 de J.-C.). HISTOIRE ROMAINE, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 9 de J.-C. (142 livres). **Cornélius Népos** : *Vies des grands capitaines*. **Velléius Paterculus** : *Précis d'Histoire universelle*.
PROSE DIDACTIQUE	**Varron** (116-26). *Traité de la langue latine*, *de l'Agriculture*. *Satires Ménippées*. VITRUVE : *Traité de l'Architecture*.

IV. — DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE

POÉSIE

POÉSIE ÉPIQUE	**Lucain** (39-65). Ouv. : LA PHARSALE, épopée historique en 10 chants. SILIUS ITALICUS : *Deuxième guerre punique*. STACE : *Silves* (*Mélanges*). *La Thébaïde*.
POÉSIE SATIRIQUE	**Perse** (34-60 de J.-C. Ouv.). : 6 SATIRES. **Juvénal** (47-122). Ouv. : 16 SATIRES. Princip. : *Embarras de Rome*, *le Turbot*, *la vraie Noblesse*, *les Vœux*. **Pétrone** (Ier siècle). *Satyricon* (recueil de Satires). **Martial** (« »). *Épigrammes* (14 livres).
FABLE	**Phèdre** (Ier siècle). Ouv. : 90 FABLES en 5 livres.

PROSE

PHILOSOPHIE SCIENCES RHÉTORIQUE

- **Sénèque le Rhéteur** : *Controverses, Exhortations.*
- **Sénèque le Philosophe** (2 avant J.-C.-65). Ouv. : TRAITÉS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE (*De la vie heureuse, Consolations*); LETTRES A LUCILIUS. — 10 tragédies : *Médée, Hippolyte, les Troyennes*, etc.
- **Pline l'Ancien** (23-79). Ouv. : *Histoire naturelle.*
- POMPONIUS MÉLA : *Géographie générale.*
- **Quintilien** (42-120). Ouv. : INSTITUTION ORATOIRE. *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence.*
- **Pline le Jeune** (62-113). Ouv. : PANÉGYRIQUE DE TRAJAN, LETTRES.
- AULU-GELLE (IIe s.) : *Nuits attiques.*
- APULÉE : *la Métamorphose ou l'Ane d'or* (roman).

HISTOIRE

- **Tacite** (54-120). Ouv. : DIALOGUE DES ORATEURS, VIE D'AGRICOLA, TABLEAU DES MŒURS DES GERMAINS, HISTOIRES, ANNALES.
- **Suétone** (IIe s.). Ouv. : *Traité des illustres grammairiens et rhéteurs*, VIES DES DOUZE CÉSARS.
- **Quinte-Curce** : *Histoire des exploits d'Alexandre le Grand.*
- VALÈRE-MAXIME : *Faits et dits mémorables.*
- FLORUS : *Abrégé de l'Histoire romaine.*
- JUSTIN : *Extraits de l'Histoire universelle de Trogue-Pompée.*
- AMMIEN-MARCELLIN (IVe s.) : *Histoire des empereurs.*

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

I. Naissance de cette littérature ; sa destinée. — Nous avons vu la littérature chrétienne se développer en Orient dès le temps des apôtres. L'Église latine, non moins favorisée sous ce rapport, reçut, avec saint Pierre établi à Rome, les prémices de la foi et de la divine parole : elle eut de bonne heure ses orateurs et ses apologistes. Néanmoins la langue grecque fut, pendant deux siècles environ, presque exclusivement employée par les écrivains ecclésiastiques : Tertullien est le premier des Pères qui ait fait usage du latin pour la controverse religieuse.

A partir de cette époque (IIIe siècle), l'Église d'Occident rivalise avec celle d'Orient par la succession des plus beaux génies. Au début du moyen âge, alors que les ténèbres menaçaient d'anéantir toute civilisation, la langue latine, conservée par l'Église, se réfugie dans les monastères : elle sera la langue des écoles et des célèbres universités, qui se répandent surtout à partir du XIe siècle. Enfin la Renaissance, en ravivant l'étude des langues anciennes, verra fleurir encore de célèbres auteurs latins. On peut donc dire qu'aucune langue n'a eu des destinées plus glorieuses que celle-ci : devenue l'interprète de l'Église catholique, elle en partagera l'immortalité.

II. Division. — Nous étudierons : 1° les *Pères apologistes* du IIe et du IIIe siècle ; 2° les *Pères de l'Église* du IVe siècle ; 3° les *écrivains chrétiens* du Ve au VIIIe siècle ; 4° de *Charlemagne* au XVIIe siècle.

CHAPITRE I

APOLOGISTES LATINS

(IIe et IIIe siècle)

TERTULLIEN (160-245)

I. Biographie. — L'Église d'Afrique inaugure avec Tertullien cette phalange d'illustres orateurs et d'éloquents apologistes, qu'elle eut l'honneur de produire durant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Tertullien naquit à Carthage vers l'an 160; son père servait comme centurion dans la milice d'un proconsul d'Afrique. Il reçut une éducation brillante; doué d'un esprit pénétrant, d'une mémoire heureuse, il se familiarisa avec la langue grecque, étudia le droit romain, la philosophie et l'éloquence. Sa jeunesse s'écoula au sein du paganisme, dans une vie de plaisirs et de jouissances sensuelles. Dieu, pour éclairer cette âme ardente, se servit de l'exemple des martyrs, de leur constance au milieu des supplices : Tertullien se prit à admirer, puis à étudier une religion qui enfantait de tels héros. Ayant enfin embrassé la vérité vers l'an 185, il devint prêtre de Carthage. Cet intrépide athlète, se jetant aussitôt dans la lice, engagea contre l'erreur d'immortels combats, se fit le soutien et le défenseur de la foi orthodoxe, jusqu'à ce que, parvenu déjà à un âge avancé, il eut le malheur de se laisser lui-même séduire par les rêveries du fanatique Montan. Le génie sévère de Tertullien s'enthousiasma de la rigidité de ce sectateur, qui défendait d'éviter le martyre et ordonnait plus de jeûnes et de veilles que l'Église catholique n'en prescrit.

Il continua d'écrire après sa chute; mais on aperçoit,

dans les ouvrages datant de cette époque, ce que fit perdre à son génie l'attachement opiniâtre qu'il eut pour ses erreurs. On ne voit nulle part qu'il soit revenu à la vraie doctrine.

II. Ouvrages de Tertullien : analyses. — Les principaux sont l'Apologétique, le Livre des Prescriptions et divers Traités de morale, tels que le livre *de la Pénitence, de la Prière, l'Exhortation au martyre*, etc. (M. C., 68 *bis*.)

L'Apologétique de Tertullien est *la plus parfaite des apologies* et le plus précieux monument de l'antiquité chrétienne. Composée sous le règne de Septime-Sévère, elle est adressée aux gouverneurs de provinces, aux divers magistrats de l'empire. L'auteur, avec une logique irrésistible, renverse toutes les accusations portées contre les fidèles. Il invoque en leur faveur les droits élémentaires de la justice : qu'on instruise leur cause et qu'on ne les condamne pas comme criminels, sur le simple aveu qu'ils sont chrétiens. Lorsqu'ils se réunissent en commun, c'est pour exercer la charité mutuelle; ensemble ils prient, ensemble ils offrent leurs vœux pour le salut de l'empire; ce sont les sujets les plus dévoués du prince. Si leur religion n'interdisait toute vengeance, ils seraient d'ailleurs assez nombreux, assez forts pour résister à leurs bourreaux; ou plutôt ils n'auraient qu'à s'expatrier dans quelque contrée lointaine, les provinces romaines seraient dépeuplées et changées en vastes solitudes. La péroraison est un sublime défi lancé aux persécuteurs : « Où aboutissent les raffinements de votre cruauté? s'écrie l'auteur. Ils sont l'amorce du christianisme; plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit; *notre sang est une semence de chrétiens.* »

Dans le Livre des Prescriptions, Tertullien, s'appuyant sur un argument emprunté au droit romain, foudroie les hérésies de son siècle et toutes les hérésies à venir. Avant d'attaquer l'Église, dit-il aux sectaires, prouvez d'abord les assertions sur lesquelles vous vous appuyez; montrez-nous que vous remontez à J.-C. et aux apôtres. — Mais vous ne sauriez le faire, reprend l'éloquent apologiste; vous êtes d'hier, vous venez de naître; avant-hier on ne vous connaissait pas. Donc le principe d'autorité n'est pas en vous. Raisonnement invincible, repris, près de quinze siècles plus tard, par Bossuet, dans l'*Histoire des variations de l'Église protestante.*

III. L'éloquence de Tertullien : force et rudesse. — Saint Augustin et saint Jérôme ont vanté la prodigieuse érudition de Tertullien : ils admirent l'un et l'autre cette *mâle éloquence*, toute d'images et de raisonnements. Saint Vincent de Lérins met sans hésiter le grand apologiste au

premier rang des Pères de l'Église latine pour la force de sa logique, l'inimitable énergie de sa diction et l'éclat de ses sentences. Il est vrai que cette grandeur touche parfois à l'enflure et que la vigueur de l'expression engendre un style dur, un *style de fer,* selon le mot de Balzac; d'autant que la langue latine n'ayant pas encore été appliquée à la controverse religieuse, l'orateur dut se créer une langue particulière pour suffire à sa tâche.

La rigidité de sa morale perce dans ses écrits et leur enlève cette onction suave et pénétrante si conforme à l'esprit de l'Évangile. D'autres docteurs paraîtront, à qui Dieu versera abondamment ce don spécial de triompher par la douceur : Tertullien semble avoir reçu pour mission de *vaincre par la force,* d'amasser contre l'hérésie un arsenal inépuisable. De là, l'étude constante que les écrivains ecclésiastiques ont faite de ses écrits. Saint Cyprien l'appelait son maître et ne passait aucun jour sans le lire. Bossuet se glorifiait également d'être le disciple d'un aussi grand homme; on a même depuis rapproché ces deux beaux génies et nommé Tertullien le *Bossuet africain.*

SAINT CYPRIEN (...-258)

I. Biographie. — Saint Cyprien naquit à Carthage, vers le commencement du IIIe siècle, d'une famille sénatoriale. Ses talents le firent choisir pour enseigner la rhétorique à la jeunesse de sa ville natale, charge que l'on considérait alors comme un honneur. Imbu des erreurs du paganisme, vivant dans le luxe et les plaisirs, il fut retiré de ces ténèbres par un saint prêtre nommé Cécilius, qui l'amena non seulement à se faire chrétien, mais encore à embrasser la perfection des conseils évangéliques. Ayant distribué ses biens aux pauvres, Cyprien vivait dans la retraite et dans la méditation des saintes Écritures, lorsque le clergé de Carthage le demanda pour évêque. En acceptant cette dignité, le nouvel élu se vouait au martyre. Les temps étaient difficiles : la persécution menaçait sans cesse le troupeau de Jésus-Christ; il fallait aux pasteurs un zèle

inépuisable, une science profonde, une charité non moins grande, pour soutenir les populations exposées à tant de maux. Tel se montra Cyprien durant son laborieux épiscopat.

Banni de son siège sous la persécution de Valérien, il n'aspire qu'à donner sa vie pour ses brebis, repoussant, à l'exemple de saint Ignace d'Antioche, toutes les tentatives que l'Église de Rome projette en sa faveur. « Je vous écris plein de vie, mande-t-il à ces généreux chrétiens, mais plus encore du désir de mourir. La voix que j'entends et qui me dit : Viens au Père! doit être exaucée. » Après un an d'exil, l'illustre confesseur cueillait enfin, par une glorieuse mort, la couronne du martyre (258). Les païens eux-mêmes le pleurèrent, et les fidèles de Carthage, apprenant son triomphe, se disaient les uns aux autres, dans leur chrétienne douleur : *Oh! venez, et mourons avec lui!*

II. Ses ouvrages. — Les principaux ouvrages de saint Cyprien sont : le Traité de la vanité des idoles; le Livre des Témoignages ou recueil des divers passages de l'Écriture qui prouvent la vérité de la religion chrétienne; le Livre contre Démétrius, proconsul d'Afrique qui accusait le christianisme d'être cause de tous les maux dont l'empire romain était alors affligé. Il a également composé un grand nombre de Traités ou Instructions pastorales : *de l'Unité de l'Église, de l'Aumône, des Tombés,* etc. Ce dernier s'adresse à ceux qui avaient fléchi pendant la persécution de Dèce : l'évêque les rappelle à la vérité avec la plus héroïque tendresse.

Les Lettres de saint Cyprien, écrites pour la plupart pendant la persécution, renferment de précieux documents sur l'histoire de cette époque, ainsi que sur la discipline de l'Église de Carthage et de l'Église universelle.

III. Caractère particulier des écrits de saint Cyprien. — Ce qui caractérise les écrits de ce saint docteur encore plus dignement que leur admirable éloquence, c'est la *charité primitive* que partout ils respirent : pas un seul qui n'ait été dicté par quelque besoin particulier de son troupeau. S'il emprunte à Tertullien la force et la vigueur du raisonnement, il a soin d'adoucir l'âpre énergie de son modèle

par un *langage clair, élégant* : qualités d'autant plus remarquables chez un Africain, que cette province avait la réputation d'employer un latin presque barbare. Saint Augustin ne tarit point sur l'éloge du grand évêque de Carthage, il aime à le citer dans ses propres discours, et déclare que, *pour le bien louer, il faudrait être lui-même.* « Il ressemble, selon Lactance, à une eau très pure dont le cours est doux et paisible, mais qui, grossie par l'orage, devient un torrent qui entraîne tout. »

Minutius Félix : L'OCTAVIUS. — Minutius Félix vivait à Rome vers le IIIe siècle. Exerçant la profession d'avocat, il fut à même, comme il l'a écrit, de constater avec quelle injustice les chrétiens étaient traités devant les tribunaux. Il voulut étudier une religion qui excitait de telles haines; ne se contentant pas d'en admirer les dogmes, il l'embrassa avec ardeur et consacra ses talents à la défendre.

L'apologie qu'il composa porte le titre d'OCTAVIUS; l'auteur lui a donné la forme du dialogue. *Cecilius Natalis,* attaché au paganisme; *Octavius,* chrétien convaincu, et *Minutius*, établi juge de la discussion, sont les trois interlocuteurs. La scène se passe à Ostie, au bord de la mer. Cécilius, qui vient de saluer sur la voie publique une idole de Sérapis, s'étonne et se blesse des reproches d'Octavius, ajoutant que le culte de ses dieux est plus raisonnable, plus conforme aux besoins de l'homme que celui d'un Dieu unique, solitaire, qu'aucune nation libre ne reconnaît, comme est le Dieu des chrétiens. Octavius, sans approfondir toutes les données du christianisme, s'applique, dans sa défense, à mettre en lumière la notion de Dieu, que la philosophie païenne avait étrangement défigurée; il parle admirablement de la Providence, des merveilles de la création. Cécilius se convertit.

Peu de dialogues de Platon, dit Chateaubriand, offrent une plus belle scène et de plus nobles discours. Fénelon, dans son *Traité de l'existence de Dieu*, reproduit divers passages de cette apologie.

Arnobe : TRAITÉ CONTRE LES GENTILS. — Arnobe, né à Sicca, ville d'Afrique, passa, comme Minutius, des ténèbres du paganisme à la lumière de la vraie foi, aussitôt qu'il lui fut donné de connaître les beautés de la religion chrétienne. Pour mieux affirmer sa conversion et pour se disposer au baptême, il publia son TRAITÉ CONTRE LES GENTILS, sorte de développement de l'Apologétique de Tertullien. Il y

repousse, en particulier, l'accusation portée contre les chrétiens d'attirer sur l'empire les maux causés par l'irruption des barbares. Tous les événements, dit-il, sont sous la main de Dieu, qui se sert des révolutions humaines pour préparer le règne de Jésus-Christ et de son Église. Arnobe tire plutôt ses preuves de la *raison* que des saintes Écritures : peu exercé encore dans les choses de la foi, il laisse échapper *quelques erreurs*. Quant au *style*, il se ressent de la nationalité de l'écrivain.

Lactance (250-325) : LES INSTITUTIONS DIVINES. — Lactance, disciple d'Arnobe, était comme lui originaire d'Afrique. Appelé à Nicomédie par l'empereur Dioclétien pour y enseigner les belles-lettres, il puisa dans le spectacle des sanglantes persécutions déchaînées contre le christianisme les motifs d'une sincère conversion. Vers l'an 317, Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispus. Joignant à l'élévation du génie une âme également noble, Lactance ne se prévalut jamais de cet emploi honorable : il vécut pauvre au sein de l'opulence, jusqu'à manquer parfois du nécessaire.

Son principal ouvrage, DES INSTITUTIONS DIVINES, forme une apologie complète de la religion. Parmi ses autres écrits, on remarque surtout le TRAITÉ DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS, sorte de discours historique dans lequel il représente, sous les traits les plus vifs, et la cruauté des persécuteurs et leur fin tragique. Lactance se distingue par l'*ordre* et la *méthode;* ses raisonnements sont convaincants. D'autre part, la pureté de sa diction, une élégance qui n'exclut pas le naturel, lui ont mérité le titre de *Cicéron chrétien*. Il savait, selon son expression, « mettre au bord de la coupe le miel de la sagesse chrétienne. »

On regrette que la science philosophique et théologique de l'écrivain ne soit pas toujours à la hauteur de la tâche qu'il poursuit.

CHAPITRE II

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE
(IVe siècle)

Fécondité de l'Église latine au IV° siècle. — « On ne pouvait espérer dans l'Occident, dit Villemain, cette succession de grands génies dont s'honore l'Église orientale. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne, n'offraient pas à l'imagination autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Évangile. » Mais la Providence, déconcertant les prévisions humaines, suscita dans ces contrées moins favorisées de dignes émules des Basile et des Chrysostome. Saint Hilaire de Poitiers, comme un second Athanase, foudroie l'hérésie en Occident; saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin, portent à son apogée la gloire de cette même Église latine : les œuvres de ces éminents docteurs forment un des plus riches trésors de la tradition catholique.

SAINT HILAIRE DE POITIERS (...-368)

I. Biographie. — Saint Hilaire naquit non loin de Poitiers, de parents illustres, mais païens. L'étude de la philosophie et la lecture des saintes Écritures furent les moyens dont Dieu se servit pour l'amener à la vérité. Comprenant que la fin de l'homme ne peut consister dans la satisfaction des sens, il s'éleva jusqu'à la connaissance du vrai Dieu, et soumit son esprit au joug sacré de la foi. Bientôt le peuple de Poitiers, touché des vertus qui ornaient la vie

de ce fervent chrétien, le demanda pour évêque. C'était vers l'an 350 : l'hérésie d'Arius commençait, sous la protection de l'empereur Constance, à se répandre dans les Gaules.

Saint Hilaire, s'étant déclaré ouvertement contre l'erreur, encourut la disgrâce du prince, qui l'exila en Orient. Nouveau théâtre ouvert à l'intrépide défenseur de la foi de Nicée : il anime de son esprit les conciles tenus dans ces provinces, encourage les fidèles, soutient en même temps par ses écrits les évêques des Gaules, invective l'empereur dans de courageuses requêtes où il démasque toutes les ruses de l'hérésie. Pressé par les ariens, qui ne peuvent souffrir au milieu d'eux un tel adversaire, Constance se voit obligé de rendre à l'évêque banni sa liberté. Hilaire rentre donc à Poitiers : il y est reçu, selon l'expression de saint Jérôme, comme un héros revenant victorieux de la défaite des hérétiques et la palme à la main. Sa mort arriva en 368.

II. Le traité de la Trinité. Éloquence de saint Hilaire. — Le principal ouvrage de saint Hilaire est son *traité de la Trinité*, en douze livres : rien de plus complet n'a été composé sur ce dogme. C'était la première fois que la langue latine traitait ces sujets de haute et sublime spéculation; le grand docteur dut donc souvent se créer son expression. On a encore de saint Hilaire un TRAITÉ DES SYNODES, sorte de compte rendu des conciles orientaux, des COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE et trois REQUÊTES A L'EMPEREUR CONSTANCE. (M. C., 69.)

Saint Jérôme a nommé saint Hilaire le *Rhône de l'éloquence latine :* cette image donne une juste idée de la manière vive, pressée, abondante, et cependant noble et majestueuse, de cet illustre docteur ; comme le plus rapide de nos fleuves, il semble assez fort pour triompher de toutes les résistances. Il affirme plus qu'il ne discute ; l'expression est toujours énergique ; parfois même elle devient obscure, tant il y a caché de sens.

SAINT AMBROISE (340-397)

I. Biographie. — Ce fut la Gaule, et probablement la ville de Lyon ou d'Arles, qui vit naître saint Ambroise, vers l'an 340. Son père, l'un des premiers dignitaires de l'empire, était préfet des Gaules. On raconte que l'enfant, encore au berceau, dormant dans une des cours du palais, un essaim d'abeilles se mit à voltiger autour de lui ; elles entraient dans sa bouche et en sortaient, comme si elles eussent voulu y travailler leur miel ; ensuite elles s'envolèrent si haut, qu'on les perdit entièrement de vue ; présage mystérieux de l'éloquence à la fois suave et forte que les lèvres de ce futur docteur devaient distiller un jour.

Après avoir fait ses études à Rome, Ambroise entra dans la carrière du barreau, où il s'acquit une telle réputation de science et de probité, qu'il fut, jeune encore, nommé gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Émilie. Il s'établit à Milan, principale ville de son ressort : c'est là que le Seigneur avait marqué sa place. Désigné miraculeusement pour succéder à Auxence, évêque arien qui venait de mourir, il dut se soumettre à une dignité si peu attendue, et reçut en quelques jours les saints ordres ainsi que la consécration pontificale. Afin de remplir plus librement ses nouveaux devoirs, il se déchargea sur son frère Satyre du soin des affaires temporelles ; l'étude, la prière et la prédication partagèrent désormais tout son temps.

Son épiscopat fut marqué par des actes mémorables. Symmaque, préfet de Rome, étant venu à Milan pour demander à l'empereur, au nom du Sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, Ambroise, par une éloquente requête, fit rejeter ce vœu sacrilège. Dans ces temps difficiles où les barbares menaçaient sans cesse Rome et l'Italie, les sages conseils de l'évêque de Milan furent d'un précieux secours aux deux empereurs Gratien et Valentinien II. Sous la minorité orageuse de ce dernier, le prélat dut soutenir

contre l'impératrice Justine, toute dévouée aux ariens, une lutte héroïque ; malgré les sanglantes menaces de cette princesse, il refusa de livrer aux sectaires la basilique Portienne, qu'elle voulait leur affecter. Quant à Théodose le Grand, on sait avec quelle noble fermeté saint Ambroise agit à son égard lors du meurtre des habitants de Thessalonique, que ce prince avait ordonné dans un moment de passion : il l'arrête à la porte du saint lieu, lui reproche publiquement son crime et lui parle avec tant d'onction, qu'il le fait tomber repentant à ses pieds.

La mort de saint Ambroise arriva le 4 avril 397 ; il était âgé de cinquante-sept ans.

II. Ses œuvres : traités, oraisons funèbres, hymnes. — Parmi les nombreux écrits de saint Ambroise, on remarque surtout l'HEXAMÉRON ou traité sur les six jours de la création ; un grand nombre de COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ; le TRAITÉ DES DEVOIRS ou des *Offices des ministres ;* les LIVRES DES VIERGES ET DE LA VIRGINITÉ, recueil des instructions orales ou écrites adressées par le pieux prélat, soit à sa sœur sainte Marcelline, qui avait embrassé la vie religieuse à Rome, soit aux vierges de Milan et des autres villes de son diocèse.

Saint Ambroise a inauguré en Occident, comme saint Grégoire de Nazianze en Orient, l'*oraison funèbre,* que notre grand Bossuet devait élever si haut. L'ÉLOGE DE VALENTINIEN II, de THÉODOSE LE GRAND, celui de son frère SATYRE, offrent d'éloquents passages. Nulle part, comme dans ce dernier discours tout imprégné de ses larmes, l'âme du saint évêque n'a laissé déborder autant d'effusion et de tendresse.

Ses LETTRES, surtout celles qu'il écrivit aux empereurs, sont des chefs-d'œuvre : il approprie son langage au temps, aux circonstances, et s'y montre administrateur habile et homme d'État consommé.

Ce grand docteur aimait et cultivait la poésie. Les HYMNES qu'il composa devinrent si célèbres, qu'au lieu de dire une hymne, on dit longtemps une *ambrosienne.* Plusieurs font encore partie de la liturgie romaine : *Deus Creator omnium, Jam surgit hora tertia,* etc. On lui attri-

bue communément le *Te Deum laudamus,* qu'il aurait improvisé avec saint Augustin, après avoir administré le baptême à cet illustre converti. (M. C., 70.)

III. Saint Ambroise, orateur onctueux et pathétique. — « Saint Ambroise, dit Chateaubriand, est le *Fénelon des Pères de l'Église.* Il est fleuri, doux, abondant, et, à quelques défauts près qui tiennent à son siècle, ses ouvrages offrent une lecture aussi agréable qu'instructive. » Lorsqu'il commente les saintes Écritures, il s'attache de préférence au sens allégorique; c'est ainsi qu'en faisant l'éloge des patriarches, il présente chacun d'eux comme le type d'une vertu particulière qu'il recommande à son auditoire. Tout le génie de saint Ambroise, a-t-on pu dire, est dans son cœur : le pathétique est, en effet, la note dominante de ses discours; mais l'érudition, le soin du langage, n'y font point défaut. On y reconnaît l'ancien magistrat nourri dans le maniement des affaires, l'homme de lettres qui met au service des âmes les trésors qu'une éducation brillante lui a permis d'amasser.

SAINT JÉROME (331-420)

I. Biographie. — Saint Jérôme naquit à Stridon, en Dalmatie. Son père, qui était chrétien, jouissait d'une fortune assez considérable; aussi l'envoya-t-il à Rome pour se former aux belles-lettres. Hésitant d'abord entre Dieu et le monde, Jérôme se laissa entraîner à quelques dérèglements qu'il devait pleurer toute sa vie. Enfin, touché de la grâce, il reçut le baptême, sous le pontificat du pape Libère; dès lors cette âme forte ne se démentit plus. Le désir de perfectionner ses connaissances le porta à entreprendre de longs voyages. En Gaule, cet appréciateur sûr et laborieux copia de sa main le *traité des Synodes* de saint Hilaire; il ne profita pas moins de son séjour en Orient, où, selon sa comparaison, il recueillit comme une abeille active le suc de toutes les plantes qui se rencontraient sur sa route.

Ordonné prêtre à Antioche en 377, Jérôme fixa sa demeure à Bethléem. Vers cette époque, il entreprit ses immenses

travaux sur les saintes Écritures; afin d'y mieux réussir, il apprit tout d'abord la langue hébraïque, sous la direction d'un savant juif. Lui-même avoue combien cette étude lui fut pénible : « Après avoir goûté l'éloquence de Cicéron et la douceur de Pline, dit-il, je trouvais extrêmement rudes les sons gutturaux de l'idiome oriental. » Sur l'invitation du pape saint Damase, il suspendit pour un temps ses labeurs, et prit part au concile tenu à Rome contre les schismatiques d'Antioche. Outre les services qu'il rendit alors au chef de l'Église, saint Jérôme s'employa avec zèle au salut des âmes : les plus illustres dames romaines se mirent avec bonheur sous la conduite d'un guide aussi éclairé. Quelques-unes d'entre elles, *Paula* et sa fille *Eustochie*, le suivirent à Bethléem, lorsqu'il y retourna, après la mort du pape saint Damase. Là, enfermées dans l'un des monastères qu'elles firent construire pour abriter de nombreuses compagnes, elles charmaient leur solitude en redisant les chants sacrés dans la langue même du roi-prophète.

Quant au saint docteur, toujours occupé des intérêts universels de l'Église, il ne cessa jusqu'à sa mort, arrivée l'an 420, d'être par ses écrits, par la pureté de sa doctrine, le fléau de l'hérésie et l'auxiliaire du Saint-Siège.

II. Ses œuvres : travaux bibliques, lettres. — Les *travaux bibliques* de saint Jérôme comprennent ses TRADUCTIONS et ses COMMENTAIRES. Il a également laissé divers TRAITÉS DE CONTROVERSE : des *ouvrages historiques :* un *Catalogue des Écrivains illustres,* défenseurs du christianisme ; les *Vies de saint Paul,* premier ermite, de *saint Hilarion* et de *saint Malc;* enfin, un recueil important de LETTRES. (M. C., 71.)

C'est surtout par ses *travaux bibliques* que saint Jérôme a mérité le titre de *très grand Docteur,* sous lequel l'Église elle-même le désigne. Il traduisit du grec en latin la *Version des Septante,* puis donna une seconde traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, faite sur l'hébreu. Connue sous le nom de VULGATE, cette dernière a été adoptée comme canonique par le concile de Trente. Dans ses divers écrits sur les saintes Écritures, saint Jérôme emploie le langage simple et grave qui convient à la parole de Dieu.

Ses LETTRES offrent de précieux documents pour l'étude de l'histoire ecclésiastique ; quelques-unes sont de véritables traités dogmatiques ou des éloges funèbres. Le style en est vif, varié, admirablement assorti aux personnes et aux circonstances. Nourri des auteurs classiques, saint Jérôme répand d'une manière agréable les trésors de son immense érudition, et sait amener avec goût d'heureuses réminiscences des philosophes et des poètes. On cite particulièrement l'*éloge du prêtre Népotien,* adressé à Héliodore, son oncle. Le saint docteur avait tendrement aimé ce jeune clerc ; en le pleurant, il épanche les regrets qui l'oppressent avec un abandon qui ne lui est pas ordinaire.

La lettre à *Læta,* noble Romaine, mariée à l'un des fils de sainte Paule, renferme d'admirables conseils sur la manière d'élever sa jeune enfant. Celui que l'on a parfois nommé le *rude saint Jérôme,* à raison de ses austérités, apparaît ici comme un père plein de tendresse, entrant dans tous les détails des devoirs qu'impose la vie de famille. Il presse les mères chrétiennes de former leurs filles à la science des saintes Écritures et au travail des mains.

III. La science de saint Jérôme. Caractère de son style. — La science profonde de cet incomparable docteur a de quoi jeter dans l'étonnement. Telle était la promptitude de son esprit, que plusieurs de ses ouvrages, même importants, lui ont à peine coûté deux ou trois jours de travail. Souffrant, épuisé par de rudes macérations, il pouvait néanmoins dicter en même temps à six secrétaires, sur des questions très diverses, avec autant de clarté que s'il se fût appliqué à un seul sujet. Il est parmi les Latins, comme Origène parmi les Grecs, l'auteur le plus versé dans les lettres divines et humaines.

« Comme *écrivain,* il n'étonne pas moins par son abondance que par son énergique concision. Vif, impétueux, entraînant, son style prend la teinte de son caractère. Il n'a pas toujours la pureté et l'élégance châtiée du beau siècle de la littérature latine : saint Jérôme eût dédaigné de s'asservir à une correction méthodique et régulière ; ses expressions n'en sont que plus mâles et plus grandes... La véhémence, la précipitation si l'on veut, avec laquelle il

composait, ne nuit presque jamais à la solidité de son raisonnement ni à la clarté de ses discussions, parce que la pénétration de son esprit allait droit au point de la difficulté. Ce mérite se fait sentir plus particulièrement dans tout ce qu'il a écrit sur l'Écriture sainte. C'est là que ce torrent, tombé de la montagne, roule avec calme dans le vallon ses eaux limpides et abondantes. » (*Mgr Guillon.*)

SAINT AUGUSTIN (354-430)

I. Biographie. — Saint Augustin naquit à Tagaste, en Afrique, sous le règne de Constance, l'an 354. Patrice, son père, qui était païen, exerçait dans cette ville la charge de curiale. Monique, sa pieuse mère, vivait dans la vraie foi; son vœu le plus ardent était d'y voir grandir cet enfant plein d'espérances. Après avoir fréquenté les écoles de Tagaste et de Madaure, Augustin se rendit à Carthage pour y étudier l'éloquence; il était âgé de dix-sept ans. Bientôt maîtres et condisciples tombèrent sous le charme de ce génie naissant, qu'aucune difficulté ne semblait arrêter, et que relevait encore l'ensemble des plus riches dons du cœur. Mais déjà, à cette époque, les bouillantes ardeurs de la jeunesse, les occasions qui naissent sous les pas du talent entraînaient le fils de Monique vers le triste esclavage de l'orgueil et de la volupté. La foi de ses premières années disparaissait également : avide de savoir et curieux de sonder les plus hauts mystères, Augustin s'était laissé gagner par les manichéens, qui fondaient avec raison de hautes espérances sur une telle conquête.

Après avoir enseigné la rhétorique à Carthage, le brillant orateur passe à Rome, espérant y cueillir des palmes plus éclatantes. Grâce à la protection du préfet Symmaque, il est presque aussitôt envoyé à Milan pour y occuper la chaire d'éloquence. Cependant sa pieuse mère le suivait dans ces lointaines étapes, l'entourant de son inépuisable tendresse, hâtant par ses larmes une conversion qu'elle ne cessait de demander au Ciel, et qu'un prélat lui avait d'ailleurs prophétisée. Bientôt, en effet, les instructions du grand saint

Ambroise, alors évêque de Milan, sa douce charité, préparèrent à Augustin les voies du retour : l'esprit était gagné ; le cœur, plus lent à se rendre, eut à soutenir, avant de s'avouer vaincu, une dernière et terrible lutte. Lui-même, dans ses *Confessions*, a retracé ce moment décisif. La tempête qui s'était élevée au fond de son âme avait conduit ses pas vers un jardin retiré, où il ne craignait pas de laisser éclater ses sanglots. Tout à coup une voix mystérieuse murmure à son oreille ces deux mots : *prends, lis.* Augustin, étonné, ouvre les Épîtres de saint Paul qui se trouvaient près de lui, en parcourt quelques lignes, et, la grâce agissant sur son cœur, il se trouve changé en un autre homme. Alype, son ami, reconnaît comme lui la vérité. Monique, au comble de ses vœux, n'a plus rien à désirer sur la terre.

Le jeune rhéteur converti abandonne sa chaire d'éloquence afin de se préparer dans la retraite à la grâce du baptême, qu'il reçoit des mains de saint Ambroise, la veille de Pâques de l'an 387. Dès lors, n'aspirant plus qu'à vivre séparé du monde, il songe à regagner l'Afrique ; sa mère et quelques amis fidèles l'accompagnent. Arrivés à Ostie, et tandis qu'ils se disposent au départ, la pieuse Monique quitte ce monde pour une vie meilleure, laissant dans l'âme d'Augustin une douleur que le temps ne put jamais effacer. Il espérait, à Tagaste, s'ensevelir dans quelque solitude ; ce fut en vain : son savoir et sa vertu l'élevèrent malgré lui sur le siège épiscopal d'Hippone (aujourd'hui Bône).

Alors, plus que jamais, brillent avec éclat les dons merveilleux de son génie. Tout en se donnant sans réserve au troupeau dont il est le pasteur, à ces gens simples et ignorants qu'il se plaît à évangéliser, il porte ses regards et sa sollicitude sur l'Église entière. Consulté de toutes parts comme le Docteur universel, il entretient avec les souverains pontifes, avec les princes, les évêques, une correspondance qui semble devoir l'absorber, et trouve cependant assez de loisirs pour composer un nombre considérable d'ouvrages, pour assister aux conciles, diriger des monastères, se prodiguer à tous ceux qui ont recours à lui. Brisé dans ses plus chères affections en voyant sa patrie livrée aux Vandales, il tombe malade au moment où ces bar-

bares investissent Hippone, et meurt, le troisième mois du siège (28 août 430), entouré de son peuple qu'il n'a pas voulu quitter.

II. Ses œuvres. La Cité de Dieu, les Confessions. — Nous ne pouvons nommer que les principaux ouvrages de ce grand docteur : la CITÉ DE DIEU, son chef-d'œuvre ; le TRAITÉ DE LA VRAIE RELIGION, celui DE LA NATURE ET DE LA GRACE, qui lui a mérité le surnom de *Docteur de la grâce ;* ses CONFESSIONS ; ses MÉDITATIONS *ou Soliloques,* des SERMONS et des LETTRES ; enfin, un grand nombre d'écrits contre les hérétiques de son temps. (M. C., 72, 73.)

La CITÉ DE DIEU, dont Bossuet a développé les grandes et larges lignes dans son *Discours sur l'Histoire universelle,* est une réfutation de cette objection, tant de fois renouvelée, que le christianisme était cause des maux sous lesquels l'Empire agonisait ; les païens répandaient ces calomnies afin de repeupler leurs temples déserts. Saint Augustin, après avoir démontré, dans la première partie de son ouvrage, que le polythéisme ne peut donner aucune espérance certaine, ni pour la vie présente ni pour la vie future, établit en principe l'existence de deux cités qui se partagent l'univers : la *Cité de Dieu* et la *Cité du monde,* les bons et les méchants. Il développe le caractère de ces deux cités, leurs progrès à travers le temps, leurs fins différentes dans l'éternité. — Charlemagne aimait particulièrement ce bel ouvrage, qu'il se faisait lire pendant ses repas.

Les CONFESSIONS offrent, dans un autre genre, un monument non moins remarquable. Saint Augustin, en y retraçant l'histoire de sa vie, ses fautes, ses combats, ses aspirations, s'élève presque à chaque page, surtout vers les derniers chapitres, aux plus hautes considérations philosophiques ; c'est le vol de l'aigle. Son cœur, à la fois si fort et si tendre, lui dicte en même temps de ces pages émues qu'on ne lira jamais froidement : *récit de sa conversion ; entretien d'Ostie* avec sa pieuse mère, scène ravissante, qui a inspiré le chef-d'œuvre bien connu d'Ary Scheffer ; ou encore la *mort de sainte Monique* et les accents de douleur indicible que cette séparation lui arracha. — « Ce livre, dit Villemain, peut être regardé comme un beau poème, une belle histoire, un beau traité de philosophie ; nous croyons qu'un homme véritablement intelligent, quel qu'il puisse être, pourvu qu'il soit sincère, ne peut le lire et le méditer sans devenir chrétien. »

III. Le génie de saint Augustin : grandeur et simplicité. — Ce qu'on remarque principalement dans la multitude presque incroyable de ses œuvres, après la pureté du dogme

et l'étendue de la science, c'est la modestie de l'auteur, qui, loin de songer à sa propre gloire, tend constamment à s'effacer et ne cherche qu'à gagner les âmes. Tel surtout il apparaît dans la chaire d'Hippone, « sublime et populaire, dit Fénelon, remontant aux plus hauts principes par les tours les plus familiers. » — J'aime mieux, répondait le saint évêque à ceux qui trouvaient ses discours simples et peu ornés, *j'aime mieux que les grammairiens me reprennent et que mon peuple m'entende.*

« Saint Augustin dédaigne donc le langage poli et les grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle ni pour Antioche ni pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte, mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces, en les gagnant par ses larmes. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours; ils diffèrent autant des belles homélies de saint Jean Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople. Du reste, en lisant saint Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, la suite et la profondeur des pensées...

« Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquité, science des mœurs, connaissance des arts, saint Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. » (*Villemain.*)

Concluons par le mot de Bossuet : « Que ce grand docteur, dit-il, ait ses défauts, de même que le soleil a ses taches, il ne faut ni les avouer, ni les nier, ni les excuser, ni les défendre[1]. »

[1] Nous réunissons ici les noms des Docteurs de l'Église. On en comptait, jusqu'au XVI[e] siècle, quatre principaux de l'Église orientale : *saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze* et *saint Jean Chrysostome;* et autant de l'Église latine : *saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin* et *saint Grégoire le Grand.* L'Église a depuis associé à ce même

CHAPITRE III

LITTÉRATURE LATINE

DU Ve SIÈCLE A CHARLEMAGNE

L'Église sauve la langue latine durant la première période du moyen âge. — Au milieu des ruines accumulées par les invasions des barbares, du ve au VIIIe siècle, la littérature chrétienne, planant dans des régions meilleures, offre encore en Occident des productions remarquables. Si nous recueillons, même à grands traits, les principaux souvenirs littéraires de cette période d'anarchie, nous conviendrons, avec tous les critiques sérieux, qu'à l'Église seule revient l'honneur d'avoir sauvé la civilisation et les lettres durant l'une des crises les plus décisives de l'histoire de l'humanité.

Non seulement, grâce à sa *liturgie,* elle gardait intacte cette majestueuse langue latine que corrompaient les barbares; mais, de plus, elle conservait aux âges futurs les chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'est dans les *monastères* que s'en multipliaient les précieuses copies. Une légende avait cours chez les studieux bénédictins : elle disait qu'au tribunal de Dieu, chaque volume transcrit pesait dans la balance de la miséricorde, et que les anges en comptaient toutes les lettres pour effacer autant de péchés sur le livre des consciences.

titre : *saint Léon le Grand, saint Isidore, saint Anselme, saint Pierre Chrysologue, saint Bernard, saint Pierre Damien, saint Thomas d'Aquin* et *saint Bonaventure.* Enfin ont été proclamés docteurs par Pie IX : *saint Hilaire de Poitiers, saint Alphonse de Liguori* et *saint François de Sales.*

§ I. — Éloquence religieuse.

I. Saint Léon le Grand. — (...-461) : SERMONS ET LETTRES. — Durant son pontificat, saint Léon sut opposer au double fléau des hérésies et des invasions une science et une fermeté qui justifient son glorieux surnom. Le concile de Chalcédoine, tenu contre l'hérésiarque Eutychès, fut l'œuvre de cet illustre pape ; ses légats l'y représentèrent. La lettre qu'il adressait à cette occasion aux évêques assemblés définissait avec tant de clarté le dogme catholique, que tous les Pères s'écrièrent : *C'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon!* Peu après il remportait sur Attila, le terrible fléau de Dieu, une victoire éclatante. Déjà le barbare approchait des murs de Rome : le pontife, s'avançant à sa rencontre, lui parle avec une autorité si imposante, qu'il le décide à repasser les Alpes.

Saint Léon a laissé des SERMONS et un grand nombre de LETTRES. « Son éloquence, dit Mgr Guillon, est grave, sans passion, pleine de dignité, respirant son souverain : telle, en un mot, qu'il convient au vicaire de Jésus-Christ, toujours maître de lui-même comme de toute la nature. »

II. Saint Grégoire le Grand (540-604) : SES COMMENTAIRES ET SES DIALOGUES. — La Providence plaça, à la fin du VIe siècle, sur la chaire de saint Pierre, saint Grégoire le Grand, digne émule de saint Léon par l'influence qu'il exerça sur son époque. Dévoré de zèle pour l'extension de la vraie foi, il embrasse dans sa sollicitude les peuples les plus reculés, envoie des missionnaires à la Grande-Bretagne, à ces *Angles* dont il a résolu de faire des *Anges*, selon le mot conservé par la tradition. Il prépare la conversion des Visigoths en gagnant leur roi Récarède, et ramène au sein de l'Église les derniers partisans de l'hérésie d'Eutychès. Pontife infatigable, il entretient avec les évêques du monde entier, avec les rois et les empereurs, une vaste correspondance, que nous possédons en partie ; le nom de *serviteur des serviteurs de Dieu*, qu'il prend

humblement dans ces épîtres, s'est changé en formule pour tous ses successeurs.

Outre ses Lettres, saint Grégoire a laissé des Homélies, des Commentaires sur les saintes Écritures intitulés *Livres de morale :* c'est une explication à la fois littérale et allégorique du *livre de Job*. Ses Dialogues renferment divers récits légendaires tirés de la vie des saints ou de l'histoire de l'Église. — Le style de ces ouvrages se ressent de la décadence du siècle et de la précipitation avec laquelle ils furent composés. Saint Grégoire avouait lui-même qu'il songeait peu à l'art dans ses discours : l'onction et la doctrine y dédommagent amplement des défauts qui tiennent à la forme.

III. Saint Pierre Chrysologue (...-450), archevêque de Ravenne, fut, comme son nom en témoigne, très admiré de ses contemporains. Les *Sermons* de ce saint docteur ont dû opérer de grands fruits dans les âmes par l'ardente piété qu'ils respirent ; mais le langage en est affecté, subtil, chargé de faux ornements, comme il arrive aux siècles de décadence.

IV. Écoles monastiques : Lérins. — Si nous portons nos regards vers la Gaule, qui déjà a produit, au IVe siècle, le grand *saint Hilaire de Poitiers,* nous n'y trouverons, durant cette période si troublée, d'autres foyers littéraires que les *écoles monastiques,* qui se multiplient de toutes parts. L'*abbaye de Lérins,* située dans l'île de ce nom, fournit particulièrement, dès le Ve siècle, des écrivains remarquables et de savants prélats.

Saint Hilaire d'Arles avait été tiré de cet asile de science et de vertus pour être placé sur le siège d'Arles. *Hilaire de sainte mémoire :* ainsi le nommait le pape saint Léon dans une lettre écrite peu après sa mort. On raconte que ce pieux évêque entretenait si agréablement son peuple dans l'église les jours de jeûne, qu'il lui faisait presque oublier le soin de la nourriture corporelle. Un poète contemporain, épris du charme de son éloquence, est allé jusqu'à dire : « Si saint Augustin avait vécu après Hilaire, on le mettrait au-dessous. »

Saint Eucher, évêque de Lyon, a célébré dans une remarquable épître, *Éloge de la solitude,* les douceurs de sa chère thébaïde. Vers le même temps, **saint Vincent de Lérins** composait contre Nestorius son *Commonitoire* ou *Avertissement,* qu'on peut comparer aux *Prescriptions* de Tertullien.

Salvien, prêtre de Marseille, l'un des écrivains les plus distingués de Lérins, a développé, dans son TRAITÉ DE LA PROVIDENCE, quelques aperçus de la *Cité de Dieu.* Non seulement, comme saint Augustin, il retourne contre le paganisme les calomnies dont on chargeait les chrétiens au sujet des invasions, mais il va jusqu'à prophétiser la destruction de l'empire romain par ces mêmes barbares, moins coupables que le peuple-roi : à eux désormais l'avenir.

Le *traité de la Providence* renferme des pages éloquentes : lorsque l'auteur retrace, par exemple, la dévastation de Trèves, trois fois ravagée, et dont la première requête aux empereurs après tant de maux n'a d'autre motif que de demander le rétablissement des spectacles, une noble indignation passe dans son discours et déborde en traits acérés. L'*abus de l'invective* est le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet écrivain, au *style pur et châtié.*

Saint Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil, entretint sur d'autres points de la Gaule, par lui-même ou par ses disciples, le goût des lettres et la culture de l'éloquence. Le célèbre moine missionnaire, dont la légende a si gracieusement embelli l'histoire, a laissé, avec quelques *fragments poétiques, seize instructions* adressées à ses religieux.

§ II. — Histoire.

Rufin (346-410) : HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE D'EUSÈBE. — Rufin, prêtre d'Aquilée, enrichit la littérature latine de diverses *traductions* des grands docteurs de l'Église grecque. Son œuvre principale est l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, qu'il traduisit, en la continuant jusqu'à

la mort de Théodose. Cette dernière partie, seule originale, n'est pas exempte d'erreurs; elle se recommande néanmoins par la pureté et l'élégance du style, qualités communes à tous les écrits de Rufin.

II. Sulpice-Sévère (363-...) : ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — Originaire de l'Aquitaine, Sulpice-Sévère renonça, dans tout l'éclat de sa jeunesse, à la carrière de l'éloquence qui s'ouvrait brillante devant lui, vendit ses biens, puis se retira près de saint Martin de Tours. Ce pieux auteur a laissé un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, embrassant, d'une manière fort concise, les faits les plus importants, depuis la création jusqu'à l'an 400 de J.-C.

Le nom de *Salluste chrétien* a été donné à Sulpice-Sévère, à raison de la *brièveté* de sa narration, qui n'exclut cependant ni la clarté ni les ornements. Le premier il a pressenti dans l'histoire cette majestueuse *unité* que le christianisme pouvait seul lui imprimer : Jésus-Christ, placé au milieu des temps, véritable centre autour duquel gravite l'humanité. Ces hautes pensées, faiblement entrevues chez cet historien, devaient trouver leur parfaite expression sous la plume de Bossuet. La *Vie de saint Martin*, également composée par Sulpice-Sévère, valut à son auteur, dans les siècles de foi, une immense réputation.

III. Paul Orose : HISTOIRE UNIVERSELLE. — Cet écrivain, prêtre espagnol, a donné une *Histoire universelle* qui s'étend jusqu'à l'an 316 de J.-C. Marchant sur les traces de saint Augustin, son maître, il se propose de fournir quelques preuves à l'appui de la grande thèse énoncée dans la *Cité de Dieu*. Pour cela il remonte au berceau du monde et, dans un style plein d'une sombre énergie, rappelle tous les fléaux dont le genre humain a jamais souffert, prouvant ainsi que les maux actuels ne dépassent point les calamités passées : il est donc absurde d'en rendre les chrétiens responsables.

IV. Cassiodore (468-564) : HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, LETTRES. — Cassiodore fut pendant trente ans l'honneur et la lumière de la monarchie des Goths, sous Théodoric et ses successeurs. Il ambitionna enfin une gloire meilleure,

quitta la cour de Ravenne, et fonda, à l'extrémité de l'Italie, le monastère de Viviers. Les études y furent mises en grand honneur. Déjà Cassiodore avait mérité dans le siècle le glorieux surnom de *héros et de restaurateur de la science ;* il voulut de même que son abbaye devînt une sorte d'académie chrétienne.

Outre plusieurs ouvrages classiques, on a de lui une *Histoire ecclésiastique*, dite *tripartite*[1], dans laquelle il a fondu les récits d'Eusèbe de Césarée et de ses continuateurs : précieux travail, longtemps regardé comme la plus sûre autorité au point de vue des études historiques en Occident. Ses *Lettres* offrent, d'autre part, des documents variés : depuis les dépêches officielles du ministre, jusqu'aux mille détails de l'administration d'une importante abbaye.

V. Saint Grégoire de Tours (539-593) : HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DES FRANCS. — Saint Grégoire de Tours nous intéresse particulièrement, à titre de premier historien des Francs. Né en Auvergne, d'une famille sénatoriale, il avait reçu une éducation très soignée. Élevé en 573 sur le siège épiscopal de Tours, mêlé aux grands événements de son siècle, il défendit constamment les droits sacrés de la justice contre les grands eux-mêmes, contre le roi Childebert II ou la cruelle Frédégonde.

Ses *Légendes des Saints* furent longtemps populaires ; son *Histoire ecclésiastique des Francs* est, aux yeux de la postérité, son meilleur titre de gloire. Divisée en dix livres, elle s'étend du commencement du monde à l'année 591, peu avant la mort de saint Grégoire. Les sept derniers livres, qui renferment les événements contemporains, offrent seuls un grand intérêt. L'auteur y a mélangé, sans ordre chronologique, sans liaison aucune, les *faits civils et religieux*, les miracles des saints et les désordres des princes. Il se contente le plus souvent du rôle de témoin impassible, en face des crimes et des misères qu'il dépeint ; parfois cependant l'indignation lui arrache quelques plaintes vivement senties.

Le *style* de saint Grégoire est dur, incorrect ; mais sa

[1] C'est-à-dire composée de trois parties, parce qu'elle résume les travaux de trois historiens ecclésiastiques : *Eusèbe*, *Socrate* et *Sozomène*.

narration a du mouvement : elle devient même par endroits naïve et gracieuse. Augustin Thierry, dans ses importants travaux historiques, se reconnaît grandement redevable à l'évêque chroniqueur, le seul écrivain sérieux de l'époque des Mérovingiens.

§ III. — Poésie.

I. Poésie païenne. — La *poésie païenne,* que nous avons vue s'alanguir dès le IIIe siècle, essaye encore, même après le triomphe du christianisme, de revivifier les inspirations mythologiques ; cette tentative rappelle surtout les noms d'*Ausone* et de *Claudien.*

Ausone (309-394), né à Bordeaux, créé consul par l'empereur Valentinien, qui lui confia l'éducation de son fils, honoré depuis dans sa patrie de l'estime due aux hommes supérieurs, a laissé des *Épîtres* en vers, des *Épigrammes,* des *Idylles,* dont une vraiment belle a pour objet la *description de la Moselle*. On croit qu'Ausone avait reçu le baptême ; mais si l'homme était chrétien, le poète ne le fut nullement. Ses rapports avec saint Paulin de Nole, son disciple et son ami, les regrets que lui causa sa conversion, montrent de la part du maître plus que de l'indifférence à l'égard du christianisme. Le talent d'Ausone, aisé, gracieux, n'est pas exempt de minutie et d'affectation.

Claudien, poète de cour sous Théodose et ses fils, se tint également dans le cercle des idées païennes. Favori de Stilicon, ministre d'Honorius, il divinisa en quelque sorte son illustre protecteur, dont la chute devait un jour entraîner sa propre disgrâce. Ses *Éloges de Stilicon*, des essais de *poèmes épiques* lui avaient acquis de son vivant une telle gloire, que sa statue, érigée sur le forum de Trajan, portait une inscription dans laquelle il était comparé à Virgile et à Homère. La postérité lui reconnaît seulement une versification facile, harmonieuse, avec peu d'invention et de génie.

II. Poésie chrétienne. — **Prudence** (348-...) : HYMNES. —

Prudence, né à Calahorra, en Espagne, eut l'honneur d'être en Occident ce que saint Grégoire de Nazianze fut pour l'Orient, le premier et l'un des plus glorieux représentants de la poésie chrétienne au début du moyen âge. Après avoir rempli sous Honorius divers emplois civils et militaires, il renonça au monde à l'âge de cinquante-sept ans, et charma par la culture de la poésie la solitude qu'il s'était choisie.

Ses œuvres lyriques renferment deux collections : le *Cathémérinon* ou recueil de *douze hymnes* pour différentes parties du jour et pour certaines solennités, et le *Péristéphanon,* qui comprend *quatorze hymnes* en l'honneur d'autant de martyrs. Quelques-unes de ces compositions ont été conservées dans la liturgie romaine. Qui ne connaît, entre autres, cette gracieuse composition : *Salvete flores martyrum,* à la gloire des saints Innocents ? « Ces vers, dit Villemain, ne périront jamais et seront chantés sur la dernière terre barbare que le christianisme aura conquise et bénie. » Prudence, écrivant moins pour plaire aux lettrés que pour édifier les chrétiens ses frères, a pu manquer aux règles de la prosodie ; cependant des passages entiers de cet auteur pourraient, selon la remarque d'Ozanam, être cités comme des modèles d'une latinité supérieure à celle de tous les poètes latins de la fin du IIe siècle et même de la fin du Ier. (M. C., 74.)

Boèce (470-524) : LIVRE DE LA CONSOLATION. — Ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, Boèce se vit précipité de cette haute fortune dans la prison de Pavie, où il fut indignement mis à mort. Ce fut durant sa captivité qu'il écrivit son *livre de la Consolation de la Philosophie,* mêlé de prose et de vers. Il y a réuni, en un style vanté par les meilleurs critiques, les motifs de consolation tirés de la sagesse antique et ceux, autrement puissants, que le Christ est venu apporter au monde.

Saint Paulin de Nole (353-431) : NATALITIA, ÉPITRES. — Né à Bordeaux, Paulin avait étudié l'éloquence sous le poète Ausone, avec lequel il fut depuis consul. Parvenu au comble de la gloire, il se dégoûta des biens fragiles de ce monde, quitta patrie, famille, amis, et alla se cacher près

de la ville de Nole, en Campanie, à l'ombre du tombeau de saint Félix martyr. Le monde chrétien tout entier, les grands docteurs : Ambroise, Jérôme, Augustin, tressaillirent de joie au bruit de cette éclatante conversion. Élevé dans la suite sur le siège épiscopal de Nole, Paulin y brilla par l'exemple de toutes les vertus. Sa charité le porta jusqu'à se vendre lui-même aux Vandales, pour racheter le fils d'une pauvre veuve ; la pieuse ruse du prélat ayant été découverte, il fut remis en liberté.

Ses principales poésies, intitulées *Natalitia*, célèbrent le jour de fête (14 janvier) de saint Félix, son saint bien-aimé ; ses *Épîtres*, fort élégantes, l'ont fait surnommer les *délices de l'ancieune piété chrétienne*. (M. C., 75.)

Saint Prosper d'Aquitaine, dans son poème *des Ingrats*, s'attache à la doctrine de saint Augustin sur la Grâce : il cherche à éclairer les semi-pélagiens, enfants *ingrats* de l'Église, en développant le dogme qu'ils dénaturent. Parlant du grand évêque d'Hippone : *Tes livres*, dit-il en un vers majestueux, *se sont répandus comme des fleuves dans le monde entier*.Louis Racine a imité et souvent traduit saint Prosper dans son poème *de la Grâcc*.

Saint Avite : POÈME SUR LA CHUTE DE NOS PREMIERS PARENTS. — Saint Avite, évêque de Vienne, exerça, pendant les trente années de son épiscopat, une influence considérable sur l'Église des Gaules. Ses sollicitudes pastorales ne l'empêchèrent pas de cultiver, avec un talent remarquable, les lettres et la poésie. Il a laissé *six poèmes* en vers hexamètres ; les trois premiers forment une sorte de trilogie épique qui pourrait être intitulée le *Paradis perdu*. Le mauvais goût de l'époque y perce çà et là ; mais on y rencontre des passages supérieurs aux endroits analogues de Milton, et l'on doit s'étonner, avec M. Guizot, qu'un ouvrage renfermant de telles beautés soit demeuré si obscur. (M. C., 76.)

Saint Sidoine Apollinaire (430-488). — Issu d'une des premières familles de la Gaule, Sidoine devint lui-même gendre de l'empereur Avitus, dont le règne ne dura que dix mois. Après la chute de ce prince, il se retira en Auvergne et

partagea son temps entre l'étude et les exercices de la religion. Devenu évêque de Clermont, il dut renoncer à la culture des lettres, au milieu des invasions qui plusieurs fois troublèrent sa province.

Ses *poésies* appartiennent à la première partie de sa vie : elles sont presque toutes profanes ; l'affectation et l'enflure les déparent. Ses *Lettres*, avec les mêmes défauts, offrent du moins l'intérêt qui s'attache aux documents historiques. Sidoine rend au mieux l'aspect repoussant des barbares, qu'il a vus à l'œuvre : l'Hérule au teint verdâtre, le Burgonde dont les cheveux sont imprégnés de beurre rance, le Saxon aux yeux bleus ; il est même le premier écrivain qui ait décrit les scènes des invasions avec cette vérité de détails.

Fortunat (530-609), né en Italie, appartient à la Gaule par le long séjour qu'il y fit, et comme ayant occupé pendant plusieurs années le siège épiscopal de Poitiers. Ses œuvres comprennent plus de *deux cents pièces*, en vers de mètres variés ; celles qu'il adresse à sainte Radegonde font le mieux connaître son genre d'esprit, la nature de sa poésie. Ayant peu étudié les lettres, Fortunat s'exerce ordinairement sur des sujets vulgaires : il n'a d'autre mérite que de reproduire, sous certains aspects, les mœurs de son siècle. On attribue à ce même poète l'hymne *Vexilla regis prodeunt*, qui se chante au temps de la Passion. (M. C., 77.)

CHAPITRE IV

LITTÉRATURE LATINE

DE CHARLEMAGNE AU XVII[e] SIÈCLE

Outre la remarquable période qui correspond au règne de *Charlemagne*, on peut assigner, durant les âges sui-

vants, trois étapes glorieuses pour les lettres latines : le XIe siècle, qui vit éclore, dans de savantes universités, la science scolastique[1] ; le XIIIe siècle, plus fécond encore ; enfin l'époque de la *Renaissance* proprement dite, si favorable à la culture des langues classiques.

§ I. — Époque de Charlemagne.

I. Charlemagne et l'Académie palatine. — Charlemagne, d'après la tradition, serait l'auteur de quelques savants ouvrages ; toutefois cette gloire contestée n'est pas comparable à celle que lui vaut la grande œuvre de *restauration littéraire* dont il s'est fait l'ardent promoteur. Secondé par d'intelligents auxiliaires : *Alcuin, Pierre de Pise, Warnefried*, etc., il tire des ténèbres de l'ignoranee des nations barbares et ranime en Gaule le goût des études, que les troubles civils du siècle précédent avaient complètement éteint. L'ÉCOLE DU PALAIS provoque de toutes parts des fondations semblables ; nobles et pauvres y reçoivent également le bienfait de l'instruction. On sait comment Charlemagne, sans tenir compte de la naissance, rendait justice aux enfants pauvres, lorsqu'ils se montraient plus studieux que les riches. L'ACADÉMIE PALATINE[2] entretenait à la cour le goût des choses de l'esprit : l'empereur se plaisait à y disserter avec les hommes éminents qu'il s'était attachés. Après avoir couru les hasards des combats, ce prince trouvait dans l'étude un agréable délassement : le grec lui était familier ; il entendait, dit-on, l'hébreu et le syriaque.

Alcuin avait embrassé la vie religieuse en Angleterre, sous la conduite du vénérable Bède. Cédant aux pressantes solli-

[1] La langue latine, réfugiée dans les écoles, après la formation des langues modernes, devint, pour cette raison, la *langue scolastique;* la philosophie prit également ce nom, du IXe au XVIe siècle, parce qu'elle fut d'abord enseignée dans les écoles ecclésiastiques, fondées par Charlemagne.

[2] Dans cette académie, Charlemagne portait le nom de *David*, ce qui témoigne de sa préférence pour les auteurs sacrés : Alcuin se nommait *Flaccus*, en souvenir d'Horace ; le poète Angilbert, *Homère ;* Théodulphe, *Pindare*, etc.

citations de Charlemagne, il échangea, non sans regret, sa chère solitude contre les agitations du monde et de la cour.

O ma cellule, *écrivait-il au moment de quitter le monastère*, douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours! Je ne verrai plus les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lis se mêlait à la rose... Chère cellule, je te pleure et je te regrette; mais c'est ainsi que tout change et tout passe, que la nuit succède au jour, le calme à la tempête... Attachons-nous à Dieu seul!

Alcuin fut particulièrement cher à l'empereur, qui le combla de bienfaits. Plusieurs écoles, celle de Tours entre autres, s'établirent par ses soins. La vaste érudition du moine saxon l'avait fait surnommer le *sanctuaire des arts libéraux;* il a laissé, avec un recueil de LETTRES, divers OUVRAGES CLASSIQUES et PHILOSOPHIQUES : le style en est dur et incorrect. Aussi bien la gloire d'Alcuin est-elle moins dans ses écrits que dans la renaissance littéraire à laquelle il prit une si large part.

Éginhard, secrétaire de Charlemagne, dont on croit qu'il devint le gendre, a composé les *Annales du royaume des Francs, de* 741 *à* 829, et la VIE DE CHARLEMAGNE. « Ce dernier livre, dit M. Guizot, est, du VIe au VIIIe siècle, le morceau le plus distingué, le seul même qu'on puisse appeler une histoire; car c'est le seul où l'on rencontre des traces de composition, d'intention politique et littéraire. » Le plan en est calqué sur la *Vie d'Auguste* par Suétone : Éginhard avait, en effet, choisi pour modèle l'auteur des *Douze Césars ;* il lui emprunte jusqu'à ses expressions et ses phrases.

Théodulphe, évêque d'Orléans, fut le *Pindare* de l'Académie palatine. Quelques-unes de nos *hymnes* d'église lui sont attribuées; celle, par exemple, qui se chante encore aujourd'hui à la proccession du dimanche des Rameaux :

Gloria, laus et honor tibi sit, rex, Christe redemptor...

On raconte qu'ayant été enfermé dans le château d'Angers

pour avoir pris parti contre Louis le Débonnaire, Théodulphe profita du moment où le prince passait, ce dimanche même, près de sa prison pour entonner cette hymne qu'il venait de composer. Vivement touché, Louis rendit la liberté à l'auteur.

Parmi les *soixante-douze poèmes* de Théodulphe, il faut citer son *Exhortation aux juges :* on y trouve, avec des conseils adressés aux magistrats, le récit d'un voyage qu'il fit dans les deux Narbonnaises, où l'empereur l'avait délégué, afin d'y réformer l'administration.

II. Hrotswitha (xe siècle) : POÈMES ET COMÉDIES RELIGIEUSES. — La *Saxe,* soumise et civilisée par Charlemagne, incorporée depuis au nouvel empire germanique, offre, vers le xe siècle, un curieux monument littéraire auquel notre époque a su rendre hommage : ce sont les œuvres latines de *Hrotswitha,* religieuse du couvent de Gandersheim, au pays actuel de Hanovre. Sans sortir de sa pieuse retraite, elle avait appris le latin, le grec, la philosophie d'Aristote, la musique et les autres arts libéraux. « Bien que le talent de moduler des vers, dit-elle au début de ses poèmes, soit chose difficile, surtout pour une femme, j'ai osé, me confiant dans le secours d'en haut, traiter en vers héroïques le sujet de ce livre. »

Nous possédons de Hrotswitha le PANÉGYRIQUE DES OTHONS, HUIT POÈMES, se rapportant aux mystères de Notre-Seigneur ou aux légendes des saints ; six COMÉDIES en prose, sur les mêmes sujets. Les principales sont : *Gallicanus* ou le Martyre de saint Jean et de saint Paul ; *Dulcitius,* pièce dans laquelle l'auteur a semé plusieurs traits de vrai comique ; *Paphnuce, Abraham,* généralement regardé comme son chef-d'œuvre. La scène qui représente le pieux solitaire abordant sa nièce Marie tombée dans le désordre, celle où il se fait reconnaître d'elle, font déjà pressentir l'art des Lope de Véga, des Caldéron et des Corneille.

« Cette dixième Muse, cette *Sapho chrétienne,* comme la proclamaient à l'envi ses enthousiastes compatriotes du xvie siècle, ne fut pas seulement une merveille pour la Saxe ; elle est une gloire pour l'Europe entière : dans la nuit

du moyen âge, on signalerait difficilement une étoile poétique plus pure et plus éclatante. » (Magnin, *Théâtre de Hrotswitha.*)

§ II. — XIe siècle.

L'époque comprise entre la seconde moitié du IXe siècle et le réveil qui suivit *l'an mille* est à peu près nulle pour les lettres. Le savant *Gerbert*, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, provoqua le premier, au sortir de cette terrible crise, le mouvement intellectuel dont il ne put entrevoir que les débuts.

I. Théologiens et orateurs. — Lanfranc (1005-1089), né à Pavie, a illustré tour à tour l'Italie, la France et l'Angleterre. L'abbaye du Bec, en Normandie, qu'il gouverna longtemps, lui fut spécialement redevable : sous sa conduite, elle devint le plus actif foyer des sciences et des lettres en Occident. Élevé depuis par Guillaume le Conquérant sur le siège de Cantorbéry, Lanfranc travailla, avec un zèle égal, à répandre le goût des études dans la Grande-Bretagne. Le recueil de ses LETTRES, ses COMMENTAIRES SUR LES SAINTES ÉCRITURES, son TRAITÉ DU CORPS ET DU SANG DE JÉSUS-CHRIST, montrent en même temps l'écrivain parfait et le théologien consommé, admirablement prêt pour la lutte contre l'hérésiarque Béranger, qu'il confondit dans ce dernier ouvrage.

Saint Anselme (1033-1109) passa également d'Italie en France, et se fixa près de Lanfranc à l'abbaye du Bec. L'étendue de sa science et la profondeur de son génie l'égalèrent en peu de temps à son docte maître, et portèrent sa réputation au delà du détroit. Aussi, après la mort de Lanfranc, fut-il sacré archevêque de Cantorbéry, charge dans laquelle il eut à déployer un courage invincible, pour défendre les libertés de l'Église contre les vexations des rois d'Angleterre. Les TRAITÉS THÉOLOGIQUES de saint Anselme ont jeté une si vive lumière sur les mystères de notre foi, qu'on s'est plu à considérer leur auteur comme un second

saint Augustin. Ses *Lettres*, ses *Méditations*, son poème sur *le Mépris du monde* sont dignes des plus beaux siècles de la littérature latine.

Saint Bernard (1091-1153). — L'éloquence chrétienne, si grande au siècle des croisades par les merveilleux effets qu'elle produisit, semble se personnifier à cette époque dans le nom de saint Bernard, qui a jeté sur l'Église un éclat incomparable. « De l'abbaye de Clairvaux qu'il avait fondée, cet éminent docteur, dit l'abbé Darras, donna pendant vingt-cinq ans l'étonnant spectacle d'un homme qui n'était pas du monde et qui gouvernait le monde, d'un solitaire en relation avec les papes et les empereurs, les rois et les reines, les princes et les évêques, les savants et les ignorants, les peuples des villes et les anachorètes des déserts, avec l'Orient et l'Occident. » On sait comment, à l'assemblée de Vézelay (1146), il prêcha la seconde croisade : sa parole eut un immense succès.

Le *style* de saint Bernard, dans ses TRAITÉS DOGMATIQUES, ses SERMONS et ses LETTRES, est riche, fleuri, tout différent de la forme sèche et aride que la scolastique avait alors mise en honneur. Le tour antithétique lui est familier, comme il l'avait été à saint Augustin, son modèle et son maître préféré[1].

II. Chroniqueurs. — Les chroniqueurs qui, vers le XIe siècle, s'essayèrent à l'histoire générale ou à celle de notre patrie, ne firent guère que copier les historiens grecs et latins ou les récits de Grégoire de Tours. **Raoul Glaber** embrassa dans sa *Chronique* les faits contemporains du monde entier ; cet ouvrage manque de plan, mais il est assez curieux à consulter.

Les croisades inspirèrent plus heureusement **Robert le Moine**, qui écrivit, en témoin oculaire, l'*Histoire de Jérusalem;* **Guibert de Nogent**, l'auteur des *Gestes de Dieu par les Francs* (*Gesta Dei per Francos*), récit brillant et exact de la première croisade ; enfin **Guillaume de Tyr**, dont l'*Histoire des Croisades* s'étend depuis leur origine jusqu'à

[1] Nous réservons pour la *Littérature française* de plus amples détails sur la vie et les œuvres de saint Bernard.

l'année 1183. — Déjà, au XIIe siècle, le latin tend à disparaître de l'histoire : la langue nationale y apparaît pour la première fois dans la chronique de Villehardouin.

La légende. — A côté de la chronique, destinée aux classes lettrées, vient se placer *la légende,* qui s'adresse à tous, et plus encore aux simples et aux ignorants. Ces pieux récits, dans lesquels le merveilleux chrétien a toujours large part, firent les délices des âges de foi. Tantôt c'est l'Ancien et le Nouveau Testament que nombre d'auteurs apocryphes embellissent à leur gré ; tantôt ce sont les saints, ces héros du christianisme, que l'on entoure d'une auréole poétique, ajoutée à leur véritable histoire : *Légende de saint Christophe, de sainte Thècle, des trois Chevaliers de saint Jean ;* au XIIIe siècle, la *Légende dorée* et les *Fioretti de saint François d'Assise.* Marie, reine des saints, inspira surtout à la piété de nos pères les plus suaves légendes ; poètes et artistes se sont souvent emparés avec bonheur de ces naïfs tableaux, que la critique historique rejette, mais dont se nourrit la foi simple. (M. C., 79.)

§ III. — XIIIe siècle.

C'est ici l'âge d'or de la littérature scolastique, personnifiée dans *Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure* et plusieurs autres grands docteurs. Le siècle suivant, qui rappelle moins de noms illustres, a produit l'incomparable livre de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

I. Saint Thomas d'Aquin (1227-1274) : SOMME THÉOLOGIQUE. — Saint Thomas, l'*Ange de l'école,* la gloire des fils de saint Dominique, né aux environs de Naples, avait étudié la théologie à Cologne, sous ALBERT LE GRAND. Ce maître incomparable pressentit le premier quel glorieux avenir était réservé à ce jeune élève, dont la timidité voilait alors le mérite. Aux railleries de malins condisciples qui, par dérision, appelaient Thomas le *bœuf muet de Sicile,* Albert répondait : « A la vérité, ce bœuf est muet aujourd'hui ; mais un jour il mugira si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers. »

Cette prédiction s'accomplit : l'écolier de Cologne, après avoir répandu à flots de son vivant les trésors d'une science prodigieuse, se survit à lui-même dans d'immortels ouvrages. Il suffit de nommer sa SOMME THÉOLOGIQUE, l'œuvre la plus étonnante du génie humain, d'une richesse comme infinie, que l'Église depuis six cents ans n'a cessé d'exploiter.

La tendre piété de saint Thomas lui dicta l'admirable *Office du saint Sacrement,* composé pour la récente institution de la Fête-Dieu, en 1264[1].

Jean Duns Scot, originaire d'Écosse, comme son nom l'indique, fut, en théologie et en philosophie, l'adversaire de saint Thomas ; de là cette célèbre rivalité des *thomistes* et des *scotistes,* dont la science d'ailleurs ne fut pas sans tirer profit.

II. Saint Bonaventure (1221-1274), le *Docteur séraphique,* appartient à l'ordre de saint François. Appelé comme saint Thomas à enseigner la théologie à la célèbre université de Paris, il étonnait, par la profondeur de sa doctrine, celui qui passait lui-même pour un prodige. Dans un élan d'admiration fraternelle, Thomas lui demandant un jour de quels livres il tirait cette science sacrée : « Voilà, répond humblement Bonaventure en montrant son crucifix, la source où je puise ce que je sais. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié. »

Le Docteur séraphique, dit Gerson, est profond sans

[1] Le pape Urbain IV avait chargé en même temps saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer l'office de cette fête, fixant à ces deux grands docteurs l'époque à laquelle ils lui soumettraient leur travail. L'instant arrivé, c'est Thomas qui commence : il développe le choix qu'il a fait dans les textes sacrés pour les antiennes, les répons ; puis il arrive à l'hymne du matin : *Panis angelicus...* Bonaventure ne peut retenir ses larmes, et de ses mains, qui tiennent un rouleau, s'échappent et tombent des débris de papier. A mesure que Thomas poursuit sa lecture, l'émotion de son émule grandit ; peu à peu tous les feuillets qu'il tenait à la main viennent joncher le sol. « A votre tour, frère Bonaventure, » dit le pape, lorsque Thomas eut cessé de parler. L'humble religieux se jette alors aux pieds du Saint-Père, et lui montrant les papiers lacérés qui jonchent les dalles autour de lui : *Il m'a semblé*, dit-il, *entendre l'Esprit-Saint parler par la bouche de Thomas; je regarderais comme un sacrilège de laisser subsister mon œuvre à côté de la sienne.* Urbain IV ne sut ce qu'il devait le plus louer, ou de la modestie de Bonaventure, ou de la sublimité des inspirations de Thomas.

être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité. Ses ouvrages : COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE, MÉDITATIONS, etc., sont solides, sûrs, pieux et dévots.

III. Thomas A-Kempis (1380-1471) : L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Thomas, né à Kempis ou Kempen, au diocèse de Cologne, illustra par sa science et ses vertus le monastère du Mont-Sainte-Agnès, à Deventer. Il suffit à la gloire de ce saint religieux de nommer l'*Imitation de Jésus-Christ,* ce trésor d'onction et de vérité, qu'on lui attribue le plus généralement.

L'*Imitation,* a-t-on dit, est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. Suave et touchant écho de tous les sentiments qui traversent ici-bas l'âme humaine soupirant vers une vie meilleure, ce *livre de la Consolation,* ainsi que portait le titre primitif, a, depuis plus de quatre siècles, adouci bien des douleurs. On a vu jusqu'à des hommes de guerre faire leurs délices de cette lecture : Turenne et Catinat méditaient pieusement l'*Imitation* lorsqu'ils étaient en campagne. Le grand Corneille en donna une traduction en vers, qui, malgré son rare mérite, ne rend pas l'onctueuse simplicité du texte lui-même.

Gerson (1363-1429), chancelier de l'Université de Paris, est regardé par quelques critiques, bien qu'avec moins de vraisemblance que Thomas A-Kempis, comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Bossuet a dit de Gerson : « Ses écrits (*Théologie mystique*), marqués au coin d'un profond savoir et remplis de pensées vives et affectueuses, sont très instructifs, et en même temps très propres à communiquer ces sentiments de piété dont l'auteur était pénétré. »

§ IV. — Renaissance du XVIe siècle.

La *Renaissance* opérée dans les arts et les lettres, au commencement du XVIe siècle, tourna tous les esprits vers l'étude de l'antiquité. Sous la haute protection des souve-

rains pontifes, des princes d'Italie et des rois de France, grâce aussi à la découverte récente de l'imprimerie, ce mouvement intellectuel produisit des fruits sérieux et durables. La *langue latine* fut alors cultivée par des savants et des érudits : Bembo, Sadolet, Vida, en Italie ; Érasme et Juste-Lipse, dans les Pays-Bas ; les Scaliger et de Thou, en France. Il est bon de remarquer que les langues modernes de ces diverses nations produisaient déjà, à cette époque, des auteurs remarquables ; l'Italie surtout, après Dante et Pétrarque, se glorifiait alors de l'Arioste et du Tasse.

I. Italie. — Bembo (1470-1547), né à Venise d'une famille patricienne, se fit une telle réputation de savoir et d'esprit, qu'il fut recherché par tous les princes d'Italie, et devint secrétaire du pape Léon X pour la correspondance latine. La république de Venise lui ayant offert la charge d'historiographe, il composa son *Histoire de Venise*, l'un de ses principaux monuments littéraires. Bembo n'entra jamais dans les ordres ; il fut néanmoins créé cardinal par le pape Paul III, et renonça dès lors à la littérature profane. — Ses poésies latines, aussi ingénieuses qu'élégantes, sont malheureusement toutes païennes ; dans ses Lettres, il semble n'avoir eu d'autre souci que d'imiter Cicéron, dont il était enthousiaste.

Sadolet (1477-1547), l'intime ami de Bembo, était né à Modène. Il cultiva avec un égal succès les langues classiques, la poésie, l'éloquence et la philosophie, se gardant de tout excès dans l'imitation des auteurs païens. Léon X le nomma évêque de Carpentras ; il fut depuis élevé au cardinalat, sans que ces honneurs pussent altérer sa profonde piété.

Les principaux ouvrages de Sadolet sont : un *Traité sur l'éducation des enfants* (*De liberis recte instituendis*), un *Éloge de la philosophie*, des Poésies latines et des Lettres, qui forment une collection très curieuse.

Vida (1490-1566), évêque d'Albe, a laissé un Art poétique, divisé en trois chants, dont le langage toujours pur offre comme un harmonieux écho de Virgile ; la Christiade,

poème épique, composé à la demande de Léon X, renferme des beautés du premier ordre : Milton s'en est inspiré dans plusieurs passages du *Paradis perdu*. Le genre didactique convenait surtout à Vida : deux poèmes de cette sorte, *les Échecs* et *les Vers à soie,* sont regardés, avec son *Art poétique,* comme des ouvrages d'un véritable mérite.

II. Pays-Bas. — Érasme (1467-1536) naquit à Rotterdam. Ses études, commencées à Deventer, furent perfectionnées à Paris. Il entreprit différents voyages en Angleterre, en Italie ; visita Rome, où la réputation de ses talents l'avait précédé, mais ne consentit point à se fixer dans cette ville, malgré tout ce que firent les cardinaux pour le retenir au milieu d'eux. Henri VIII, qui n'était pas encore tombé dans le schisme, l'empereur Charles-Quint, cherchèrent également à se l'attacher : ennemi de toute sujétion, Érasme vécut de préférence à Bâle.

Ses œuvres comprennent des TRADUCTIONS DES PÈRES GRECS, divers TRAVAUX D'ÉRUDITION, parmi lesquels ses ADAGES ou maximes tirées des anciens ; des compositions satiriques : les COLLOQUES, condamnés par la Sorbonne, et l'ÉLOGE DE LA FOLIE, critique pleine de hardiesse des diverses conditions de la vie. Érasme avait cru d'abord à la prétendue réforme de Luther ; depuis, il revint de cette fausse appréciation, attaqua le novateur, quelquefois même avec trop de virulence. En somme, les opinions religieuses du savant de Rotterdam ne furent jamais assez définies : les protestants pouvaient signaler dans ses écrits des gages en leur faveur ; les catholiques étaient forcés de reconnaître les services qu'il avait rendus à la bonne cause. Dans tous les cas, l'influence d'Érasme fut considérable : avec des principes catholiques mieux arrêtés, il eût été sans contredit l'un des plus puissants adversaires de la Réforme.

Juste-Lipse (1547-1606), de Louvain, *polygraphe* d'une érudition très étendue, a éclairci, par ses savants travaux, une foule de questions relatives à l'antiquité. Ses ouvrages, peu remarquables sous le rapport du style, attestent les connaissances les plus variées.

III. France. — Jules Scaliger (1484-1558), né en Italie, vécut en France, à Agen. Fils de Benoît Bordoni, peintre en miniatures, il prétendait descendre de la noble famille *della Scala :* de là son nom de *Scaliger*. Esprit caustique et vaniteux, il soutint contre Érasme et contre plusieurs écrivains de violentes attaques. Ses œuvres, d'ailleurs savantes, se ressentent des mesquines ambitions de l'auteur.

Joseph Scaliger (1540-1609), fils du précédent, surpassa son père par l'étendue de ses connaissances ; il avait étudié l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le persan et la plupart des langues de l'Europe. Parmi ses nombreux travaux, on cite surtout des *Commentaires sur les auteurs grecs et latins.* Inspiré par une vanité héréditaire, il osa publier une lettre sur les *splendeurs de la race scaligérienne.*

De Thou (1553-1617), fils du président Christophe de Thou, remplit lui-même au parlement la charge de conseiller, sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Son grand ouvrage historique, rédigé en latin, est intitulé : *Historia mei temporis.* Il y raconte les événements dont il a lui-même été témoin pendant la dernière partie du XVIᵉ siècle. Malgré quelques erreurs historiques sur les pays étrangers, ce livre, écrit avec impartialité et éloquence, est un des plus beaux monuments des temps modernes. Peu populaire, par suite de la préférence accordée par l'auteur à l'idiome latin, il n'en renferme pas moins de précieux documents sur l'époque des grandes luttes de la Réforme contre le catholicisme.

IV. Auteurs latins plus récents. — Nommons, en terminant, le cardinal BARONIUS, que ses *Annales* ont fait surnommer le *Père de l'Histoire ecclésiastique des temps modernes :* elles embrassent l'histoire de l'Église, du Iᵉʳ siècle à l'année 1198. — Le P. BOLLANDUS, jésuite d'Anvers, a publié, en 1643, les deux premiers volumes des *Acta Sanctorum* ou Vies des Saints ; ce travail, formant la collection dite des *Bollandistes,* n'a été achevé qu'en 1875.

Parmi les poètes latins des temps modernes, nous pour-

rions citer un grand nombre de jésuites les plus distingués par leur science et leur mérite : le P. RAPIN, le P. PORÉE, etc. — SANTEUIL, un de leurs élèves, a composé des *hymnes* pour le bréviaire de Paris ; COFFIN s'est également distingué dans le même genre de compositions. Ces poètes appartiennent à la seconde moitié du XVIIe siècle ; désormais la France peut, avec Corneille et Racine, opposer sans désavantage les productions de la langue nationale aux chefs-d'œuvre des anciens.

Conclusion. — Nous venons de voir comment la langue latine, d'où devaient sortir la plupart des langues modernes, a continué de se faire entendre en Occident pendant la plus grande partie du moyen âge. Modifiée peu à peu au contact des peuples nouveaux qui se partagèrent les débris de l'empire romain, cette langue forma l'élément principal de l'*italien* d'abord, puis du *français*, de l'*espagnol*, et ne fut même pas étrangère au développement des langues du Nord, dont l'*allemand* et l'*anglais* sont les principaux types.

L'étude de ces *littératures modernes* va nous occuper maintenant ; toutefois nous ne traiterons ici que des *littératures étrangères* à la France, réservant pour un volume spécial l'histoire littéraire de notre patrie, afin de lui donner tous les développements désirables.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

DIVISION

- PÈRES APOLOGISTES (IIᵉ et IIIᵉ siècle).
- PÈRES DE L'ÉGLISE (IVᵉ siècle).
- ÉCRIVAINS LATINS du Vᵉ au VIIIᵉ siècle.
- » » de Charlemagne au XVIIᵉ siècle.

I. — APOLOGISTES LATINS

PRINCIPAUX APOLOGISTES

- **Tertullien** (160-245). Ouv. : APOLOGÉTIQUE, LIVRE DES PRESCRIPTIONS, TRAITÉS DE MORALE.
- **Saint Cyprien** (...-258). Ouv. : APOLOGÉTIQUES : *Traité de la Vanité des idoles*, *Livre des Témoignages*. INSTRUCTIONS PASTORALES : *De l'Unité de l'Église*, *des Tombés*.
- MINUTIUS FÉLIX : *Octavius* (dialogue apologétique).
- ARNOBE : *Traité contre les Gentils.*
- LACTANCE : *Des Institutions divines, Traité de la Mort des persécuteurs.*

II. — PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

- **Saint Hilaire de Poitiers** (...-368). Ouv. : 12 LIVRES SUR LA TRINITÉ, TRAITÉ DES SYNODES, *Commentaires*, *Requêtes à l'empereur Constance.*
- **Saint Ambroise** (340-397). Ouv. : HEXAMÉRON; TRAITÉ DES DEVOIRS, DE LA VIRGINITÉ, etc.; ORAISONS FUNÈBRES, *Lettres*, *Hymnes.*
- **Saint Jérôme** (331-420). Ouv. : TRAVAUX BIBLIQUES : *Traductions* (*Vulgate*) *et Commentaires; Traités de controverse*, *Ouvrages historiques;* LETTRES.
- **Saint Augustin** (354-430). Ouv. : LA CITÉ DE DIEU; *Traités : de la vraie Religion,* DE LA NATURE ET DE LA GRACE; CONFESSIONS, MÉDITATIONS, SERMONS *et Lettres.*

III. — DU V[e] SIÈCLE A CHARLEMAGNE

ÉLOQUENCE

- **Saint Léon le Grand** (...-461). *Sermons et Lettres.*
- **Saint Grégoire le Grand** (540-604). *Homélies, Livres de morale.*
- **Saint Pierre Chrysologue** (...-450).
- **Abbaye de Lérins**
  - Saint Hilaire d'Arles.
  - Saint Eucher, év. de Lyon.
  - Saint Vincent de Lérins.
  - Salvien : *Traité de la Providenve.*
- Saint Colomban (540-615), fondateur de Luxeuil.

HISTOIRE

- Rufin : *Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe.
- **Sulpice-Sévère** : *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, Vie de saint Martin.*
- Orose : *Histoire universelle.*
- Cassiodore : *Histoire ecclésiastique, Lettres.*
- **Saint Grégoire de Tours** (539-593) : *Histoire ecclésiastique des Francs, Légendes des saints.*

POÉSIE

- **Ausone** (309-394) : *Épigrammes, Idylles* (*description de la Moselle*).
- Claudien : *Éloges de Stilicon, poèmes épiques.*
- **Prudence** (348-...). *Hymnes d'église* (*Salvete flores martyrum.*)
- Boèce : *Livre de la Consolation.*
- **Saint Paulin de Nole** (353-431). *Natalitia, Épîtres.*
- **Saint Prosper d'Aquitaine** : *poème des Ingrats.*
- **Saint Avite de Vienne** : 6 *poèmes, dont trois sur la Chute d'Adam et d'Ève.*
- Saint Sidoine Apollinaire : *Poésies profanes, Lettres.*
- Fortunat (530-609). Plus de 200 *pièces de vers.* Hymne *Vexilla regis.*

IV. — DE CHARLEMAGNE AU XVII[e] SIÈCLE

ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE

- Charlemagne, restaurateur des lettres.
- **Alcuin** : *Ouv. classiques et philosophiques, Lettres.*
- **Éginhard** : *Vie de Charlemagne.*
- **Théodulphe** : 72 *poèmes, Hymnes* (*Gloria, laus...*).
- X[e] siècle : **Hrotswitha**, religieuse saxonne : *Panégyrique des Othons,* 8 *poèmes,* 6 *comédies chrétiennes.*

XIe SIÈCLE

- **Théologiens et Orateurs**
  - **Lanfranc**: *Commentaires, Traité du Corps et du Sang de J.-C.*
  - **Saint Anselme** : *Traités théologiques; poème sur le Mépris du monde.*
  - **Saint Bernard** (1091-1153). *Traités, Sermons, Lettres.*
- **Chroniqueurs**
  - Raoul Glaber.
  - Robert le Moine : *Histoire de Jérusalem.*
  - Guibert de Nogent : *Gesta Dei per Francos.*
  - Guillaume de Tyr : *Histoire des Croisades.*
  - La *légende* au moyen âge.

XIIIe SIÈCLE

- **Saint Thomas d'Aquin** (1227-1274). Somme théologique.
- **Saint Bonaventure** (1221-1274). Commentaires sur l'Écriture sainte, Méditations.
- Jean Duns Scot (1275-1308).
- Thomas a-Kempis : *Imitation de Jésus-Christ.*
- Gerson : *Théologie mystique.*

RENAISSANCE DU XVIe SIÈCLE

- **Bembo** (1470-1547). *Histoire de Venise, Poésies latines.*
- **Sadolet** (1477-1547). *Traité sur l'Éducation, Poésies, Lettres.*
- **Vida** (1490-1566). *Art poétique, la Christiade, les Échecs* et les *Vers à soie.*
- **Érasme** (1467-1536). *Traductions des Pères grecs, Adages, Colloques, Éloge de la Folie.*
- Juste-Lipse (1547-1606), savant polygraphe.
- Jules Scaliger et Joseph Scaliger : *Traductions, Commentaires sur les auteurs grecs et latins.*
- De Thou (1553-1617). *Historia mei temporis.*
- Baronius : *Annales ecclésiastiques.*
- Bollandus et ses continuateurs : *Acta Sanctorum.*
- Santeuil et Coffin : *Hymnes du bréviaire de Paris.*

HISTOIRE

DES LITTÉRATURES MODERNES

ÉTRANGÈRES

AVANT-PROPOS

Nous traiterons, dans cette seconde partie, de celles des littératures étrangères qui ont eu quelque action sur notre littérature nationale, ou qu'elle-même a particulièrement influencées. Il y a profit à en étudier à grands traits les développements et à en signaler les chefs-d'œuvre.

L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, sont, parmi les nations modernes, celles dont il importe surtout de connaître l'histoire littéraire.

LITTÉRATURE ITALIENNE

I. Naissance de la langue et de la poésie italiennes. — L'*italien,* comme les autres langues néo-latines, se forma par le mélange du *latin dégénéré* avec les *idiomes barbares* des peuples conquérants, à la différence toutefois que l'élément latin y entra pour une plus large part. Le *roman rustique,* premier résultat de cette fusion, marque, en Italie aussi bien qu'en France, les ébauches de l'idiome national; ce dernier paraît déjà fixé vers le XIIe siècle, tandis que le nôtre, encore dans l'enfance, n'atteindra que bien plus tard son époque de maturité.

La Sicile, que le génie grec et arabe inspirait à la fois, fut chez ce peuple le berceau de la poésie. L'empereur FRÉDÉRIC II (1194-1250), ami des lettres, attira près de lui, à sa cour de Palerme, les troubadeurs provençaux; lui-même, ainsi que ses fils *Enzio* et *Manfred,* essaya de redire, dans la langue de ses sujets, les chants harmonieux des poètes de la *gaie science.* PIERRE DES VIGNES, son chancelier, serait l'inventeur du sonnet, sorte de composition qu'affectionna toujours la muse italienne. Bientôt toutes les cours de la Péninsule eurent, à l'imitation de la Sicile, leurs ménestrels et leurs jongleurs; ainsi se répandit à travers l'Italie le goût de cette littérature molle et voluptueuse qui laissera ses traces dans les productions des âges à venir.

La langue italienne, telle que les siècles l'ont faite, est la langue musicale par excellence. Brillante et riche, elle offre un mélange de sons doux et forts, auxquels sont sensibles ceux mêmes qui ne la comprennent pas; le rythme

poétique lui est comme naturel. Aussi rencontrerons-nous chez ce peuple moins de prosateurs que de poètes célèbres; parmi ces derniers, le grand nombre s'attachera aux genres faciles et gracieux, plus propres à charmer les sens qu'à retremper les âmes en élevant les caractères.

II. Division. — La littérature italienne peut se diviser en trois périodes : 1° *le* XIIIe *et le* XIVe *siècle*, époque de *formation* et de *brillants développements;* 2° *le* XVe *siècle*, époque d'*érudition*, *et le* XVIe *siècle*, *âge d'or* de la littérature italienne; 3° *le* XVIIe *et le* XVIIIe *siècle*, époque d'*imitation étrangère*, suivie du *réveil de la littérature nationale*.

CHAPITRE I

XIIIe ET XIVe SIÈCLE

FORMATION ET BRILLANTS DÉVELOPPEMENTS

Lorsque les Français, avec Charles d'Anjou, envahirent la Sicile, *Bologne* et *Florence* devinrent à leur tour le centre d'un grand mouvement littéraire, de celui qui produisit DANTE, PÉTRARQUE, BOCCACE. Avant de signaler les gloires de cette brillante école, il est juste de recueillir les accents plus simples, et cependant pleins de poésie, de l'humble FRANÇOIS D'ASSISE et de quelques-uns de ses disciples. Aussi bien l'auteur de la *Divine Comédie* a-t-il rendu lui-même d'éclatants hommages à ses pieux devanciers, non seulement en célébrant leurs vertus, mais encore en s'inspirant de leurs œuvres.

§ I. — Poésie.

POÈTES FRANCISCAINS (XIIIe siècle)

I. Saint François d'Assise (1182-1226). — Sur le penchant des Apennins, non loin de Rome, s'élève au milieu des oliviers la riante cité d'Assise, à jamais illustrée par la naissance de ce *glorieux pauvre du Christ.* Son père, Pierre Bernardoni, lui donna le nom de François en mémoire du beau pays de France où il s'était enrichi par son commerce. Le saint aima toujours cette contrée, à laquelle il devait son nom; devenu religieux, il s'essayait souvent, avec ses frères, à en parler la langue. Les études de François, bornées aux éléments des sciences humaines, lui laissèrent du moins, avec une connaissance suffisante du latin, une grande estime pour les lettres. Il eut une jeunesse légère et dissipée : ses qualités extérieures, la noblesse de ses manières, le distinguaient entre tous les compagnons de son âge, qui le proclamaient volontiers leur *seigneur.* Un jour enfin, la grâce triompha de l'amour du monde et changea le fils de Bernardoni en un autre homme. La Pauvreté sera désormais sa *dame;* il contracte avec elle une indissoluble union. Au lieu des honneurs qu'il rêvait naguère, il n'ambitionne plus que le mépris; ses disciples seront nommés *mineurs,* c'est-à-dire les moindres de tous.

« François d'Assise s'était passionné dans sa jeunesse pour la poésie et la mélodie des chants : il se servira de cet attrait pour laisser déborder de son âme ces accents que la prédication ne peut redire, et usera le premier de cette poésie qui va produire Dante et Pétrarque. Comme sa piété seule lui inspirait ses vers et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le **frère Pacifique**, devenu son disciple après avoir été le poète lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et lui disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. » (*Montalembert.*)

On aime à citer, parmi les Poésies de saint François, le

célèbre *Cantique à son frère le Soleil*, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. (M. C., 80.)

II. Saint Bonaventure, l'illustre théologien dont nous avons ailleurs admiré la science profonde, se reposait volontiers de ses travaux sérieux en composant des vers latins ou italiens. La Vierge Marie, tant honorée au moyen âge, était l'objet presque continuel de ses chants. Il a également laissé, dans la *Légende de saint François*, un véritable poème : la prose y revêt tous les charmes du langage le plus enthousiaste. Ce livre populaire, qui joint la grandeur à la naïveté, a fourni aux artistes italiens les traits séraphiques du *pauvre d'Assise*, et ces scènes ravissantes qu'ils se sont plu à reproduire sur les fresques des églises et des monastères : *Saint François prêchant les oiseaux, faisant taire les hirondelles, domptant par sa douceur le loup de Gubbio*, etc.

III. Jacomino de Vérone composa, avant la fin du XIIIe siècle, deux poèmes, deux *histoires*, comme il les nomme : l'une de l'*Enfer*, l'autre du *Paradis*. L'humble religieux se trouve ainsi être le précurseur de Dante, qui lui a, paraît-il, fait quelques emprunts.

IV. Jacopone de Todi, le plus célèbre des poètes franciscains, a laissé une œuvre incomparable, le *Stabat Mater dolorosa*, qui depuis cinq siècles fait retentir, sous les voûtes de nos temples, comme un écho des grandes douleurs du Calvaire; cette seule composition suffirait à sa gloire. Il avait également donné, sur les mêmes mesures et sur les mêmes rimes, le *Stabat Mater speciosa* ou *Stabat de la Crèche*, presque inconnu aujourd'hui, tout empreint cependant de la suave poésie du premier.

Jacopone, qui avait occupé dans le monde un rang des plus illustres, s'était fait insensé pour l'amour du Christ, afin d'expier les fautes de sa jeunesse. Il se vit condamné comme un malfaiteur; mais du fond de sa prison il foudroyait de ses satires les désordres du clergé et du peuple. Ce digne fils de saint François renonça au latin par humilité, et composa ses célèbres poésies en italien : non dans le langage des cours et des grands, mais dans le dialecte

de l'Ombrie, usité parmi les laboureurs et les pâtres. Ce recueil renferme des *poèmes théologiques*, des *satires* et des pièces de moindre étendue, destinées à populariser les vérités chrétiennes.

DANTE (1265-1321)

I. **Biographie.** — DANTE OU DURANTE ALIGHIERI naquit à Florence en 1265, au milieu des luttes intestines allumées depuis plus d'un siècle entre les Guelfes et les Gibelins. Sa famille était illustre; elle soutenait le parti guelfe, favorable aux papes et à la liberté de l'Italie. Le premier maître de l'enfant fut le célèbre BRUNETTO LATINI, qui venait de composer en français son *Trésor,* sorte d'imitation du *Roman de la Rose :* il avait choisi cette langue, disait-il, parce que *la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens.* Dante embrassa dans ses études, outre la rhétorique et la philosophie, l'astronomie, la médecine, en y ajoutant la musique et le dessin. Les grandes universités non seulement d'Italie, mais encore de France, d'Angleterre et d'Allemagne, se disputent l'honneur d'avoir compté l'illustre poète au nombre de leurs élèves.

Ce que nous connaissons d'une manière plus certaine, ce sont les vicissitudes de sa vie politique et les maux qu'il eut à endurer de la part de ses concitoyens. Plusieurs missions diplomatiques, dont il s'était heureusement acquitté, lui avaient valu l'honneur d'être choisi pour l'un des six prieurs ou magistrats suprêmes de Florence. La ville se trouvait alors divisée entre les *Noirs* et les *Blancs;* les premiers, prêts à se donner à Charles de Valois, frère du roi de France; les seconds, repoussant toute domination étrangère. Dante soutint ceux-ci : leur ruine entraîna la sienne. Le prince français, maître de Florence, prononça contre les Blancs des sentences de bannissement : Alighieri vit sa maison pillée, ses biens confisqués; il fut même condamné, par contumace, à être brûlé vif.

Réduit désormais à errer de ville en ville, luttant contre la misère, il se tourna vers le parti gibelin, préférant la

domination de l'empereur Henri VII à l'anarchie qui désolait sa patrie. Il séjourna tour à tour à Sienne, à Vérone, à Paris, où la tradition rapporte que, s'étant mêlé à la foule des étudiants de l'Université, il mérita le grade de docteur en théologie, mais ne put, faute d'argent, obtenir les honneurs de la réception. Après avoir tenté, par tous les moyens compatibles avec l'honneur, de rentrer à Florence; après avoir durement expérimenté ***combien il est pénible de monter et de redescendre l'escalier d'autrui et de se nourrir du pain amer de l'étranger,*** Dante se fixa enfin à Ravenne. Déjà avait paru le grand poème qui devait l'immortaliser : la ***Divine Comédie.*** Le peuple, facilement superstitieux, s'accoutuma à voir dans l'auteur un être surhumain. Lui-même raconte qu'un jour il entendit une femme dire à sa compagne, en le désignant du doigt : « Tiens, voilà cet homme qui est descendu aux enfers et en est revenu pour nous en donner des nouvelles. — Son teint, ses cheveux et sa barbe, reprit l'autre, sont encore tout noirs de fumée. » — « Je m'applaudis alors, ajoute le poète, d'avoir préféré à la vieille langue latine l'idiome moderne de mon pays. » Le seul salaire qu'il ambitionnât pour prix de ce chef-d'œuvre était de finir ses jours à Florence, ***dans ce beau bercail où jadis il avait dormi petit agneau!*** Ce souhait ne fut pas accompli : Ravenne reçut son dernier soupir en 1321.

A des qualités éminentes du cœur et de l'esprit, Dante ne joignit pas toujours la modération et l'indulgence à l'égard de ses contradicteurs. Sa haine de l'iniquité le porta souvent à des actes violents, sans parler des solennelles vengeances qu'il a gravées dans son poème. Ces excès, et les fautes de sa vie, il les expia par les touchants aveux répandus dans ses œuvres; de plus, il voulut, sur sa couche funèbre, revêtir l'habit pénitent des fils de saint François[1].

[1] Dante avait épousé *Gemma Donati*, dont il eut sept enfants. Leur descendance tint à honneur de conserver la gloire attachée à un tel nom, désormais nom de famille; et l'on vit même, à Vérone, se succéder plusieurs générations avec Dante I, Dante II, Dante III. Ces descendants de Dante ne consentirent jamais à rentrer dans Florence, ingrate patrie de leur aïeul.

II. Ouvrages de Dante. — Outre la DIVINE COMÉDIE, Dante a composé en latin le *Traité de l'éloquence vulgaire*, sur divers questions philologiques; celui *de la Monarchie*, dans lequel il considère le Saint-Empire comme existant de droit divin. Il a donné en langue italienne la VIE NOUVELLE (*Vita nuova*), récit naïf de sa jeunesse; des SONNETS, des CANZONI et LE BANQUET (*Convito*), où il développe avec simplicité de hautes idées philosophiques. (M. C., 81, 82.)

III. Analyse de la Divine Comédie. — Dante explique lui-même fort naïvement le titre de *Comédie* donné à son poème : « La Comédie, dit-il, doit s'annoncer par de graves embarras et aboutir à quelque chose d'heureux, comme on peut le voir dans les pièces de Térence... Or, si vous regardez le sujet de cet ouvrage, il est d'abord horrible et hideux, c'est l'enfer; et il est à la fin heureux, désirable, gracieux, c'est le paradis. » Quant à l'épithète de *divine*, elle jaillit comme naturellement de l'admiration enthousiaste de la postérité. Cette épopée comprend trois parties : l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*.

L'Enfer. — Dante place l'enfer au sein du globe terrestre et le représente comme un immense cône renversé; neuf cercles concentriques, disposés en spirale, se partagent la vaste profondeur de l'abîme. Lucifer est enchaîné au fond, la moitié du corps au delà du centre de la terre, l'autre moitié en deçà.

L'auteur suppose qu'à l'âge de trente-cinq ans, égaré dans une forêt obscure, il voit tout à coup venir à lui *Virgile*, son poète favori, que *Béatrix* [1], du séjour bienheureux, a député afin de le corriger et de l'instruire par le lugubre spectacle des châtiments éternels. Ensemble ils arrivent à la porte fatale dont l'inscription glace déjà d'effroi :

C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs.
C'est par moi que l'on va chez la race damnée!
. . . .
Vous qui passez ce seuil, quittez toute espérance.

[1] Vers l'âge de neuf ans, comme il raconte dans sa *Vie nouvelle*, Dante rencontra pour la première fois, dans une réunion de famille, la jeune *Béatrix Portinari*, dont les grâces et la modestie le frappèrent à tel point, qu'il fit de cette créature privilégiée l'idéal de la beauté et de la vertu. Lorsqu'une mort prématurée l'eut ravie à la terre, il la chercha au séjour des bienheureux, et cette constante préoccupation entra pour une large part dans le choix du sujet de son poème. Ce sera Béatrix qui le guidera à travers les sphères célestes, au sein desquelles le poète païen ne saurait pénétrer. Béatrix est ici, selon les interprètes, le symbole de la théologie, qui découvre les mystères divins autant que le peut la faiblesse humaine.

Les deux poètes descendent ensuite de cercle en cercle, s'entretenant avec les damnés de tous les siècles et de tous les pays. Le premier cercle représente les limbes : Dante y salue les ombres de ses auteurs préférés : Homère, Horace, Ovide, Lucain. La seconde région est le séjour des sensuels : le célèbre épisode de *Françoise de Rimini*[1] se rattache à cette partie du poème. Là commencent les supplices des réprouvés : Dante est inépuisable à en décrire l'horreur et les raffinements.

Durant son périlleux voyage, il rencontre tour à tour les cercles où sont torturés les gourmands, les prodigues, les avares, les vindicatifs, les hérésiarques, et toujours s'augmente la violence des douleurs : le poète, avec un profond sens chrétien, sait toujours assortir ces tourments au genre de péché qu'ils expient. Le septième cercle ouvre comme un nouvel enfer où sont châtiées toutes les sortes de trahisons : Satan s'y fait lui-même le bourreau de *Judas*, de *Brutus* et de *Cassius*. C'est là aussi que Dante a placé, avec plusieurs de ses ennemis personnels, le comte *Ugolin de la Gherardesca*, qui, s'étant rendu maître de Pise après une suite de perfidies, avait été condamné par Roger d'Ubaldini, son rival, à périr de faim dans un cachot, lui et ses enfants. Le poète représente les deux ennemis se dévorant mutuellement le crâne, avec une rage que l'éternité ne pourra assouvir.

Parvenus au fond de l'abîme, les deux voyageurs glissent le long de l'affreux corps de Lucifer, puis tournent sur eux-mêmes, afin de remonter l'hémisphère opposé.

Le Purgatoire. — Le purgatoire de Dante est une haute montagne, située aux antipodes de Jérusalem, divisée en sept cercles : chacun sert de lieu d'expiation à l'un des sept péchés capitaux; au sommet de la montagne se trouve le Paradis terrestre. Une atmosphère pure règne en ce séjour des saintes tristesses, « où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter au ciel. » Le poète a le secret de varier les épisodes, les rencontres; son imagination lui fournit sans cesse de nouveaux tableaux, mélange poétique de traits surnaturels et de réminiscences du monde réel, dans ce qu'il a de plus naïf et de plus simple. *Stace* apparaît dans le quatrième cercle : le poète de Domitien dut à l'une des églogues de Virgile les premières lueurs de vérité qui le poussèrent vers la barque du pêcheur. Longtemps, par respect humain, il fuit cette lumière du christianisme : c'est pourquoi son châtiment se prolonge depuis de longs siècles. Avec quelle vénération il rend ses hommages à celui qu'il nomme son maître, et qu'il veut accompagner jusqu'au terme du voyage!

Cependant la montagne s'ébranle, elle vomit des flammes... Les

[1] *Françoise de Rimini*, fille d'un seigneur de Ravenne, vivait vers la fin du XIIIe siècle; ayant été infidèle à son époux, Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, celui-ci la perça de son épée.

trois poètes affrontent ce dernier péril. Enfin les riants paysages de l'Éden apparaissent à leurs yeux : « Mon fils, dit Virgile à son protégé, te voilà maintenant à un point où il ne m'est plus donné de t'instruire. Tu peux errer en liberté parmi ces fleurs; n'attends désormais de moi aucune parole : je te sacre roi de tes pensées. » Une vision merveilleuse se montre soudain aux regards de Dante : Béatrix l'invite à la suivre au séjour des bienheureux. Virgile avait disparu.

Le Paradis. — Chacune des sept Planètes, tournant autour de la terre immobile, forme un des degrés du paradis. Dante suit ici le système de Ptolémée, seul admis au moyen âge; le Soleil, placé entre Vénus et Mars, représente le quatrième ciel et suit le même mouvement que les Planètes. Au delà de Saturne est la huitième sphère ou région des Étoiles fixes; plus haut encore, le premier mobile, et enfin l'*Empyrée,* où se révèle la Vision de béatitude.

Le poète, emporté plus rapidement que la foudre, se trouve tout à coup plongé dans la clarté céleste; les âmes des élus ne sont plus représentées ici sous l'aspect d'ombres errantes, mais comme de pures lumières, des splendeurs animées qui célèbrent à l'envi les louanges du Très-Haut. Béatrix, à mesure qu'elle s'élève des régions inférieures, apparaît plus radieuse, révélant au poète, par ces reflets nouveaux, les degrés de leur sublime ascension. Ici, les grands docteurs, *Thomas d'Aquin*, *Albert le Grand*, *Bonaventure*, etc., forment comme une couronne de roses éternelles. « Leurs voix surpassent en harmonie les hymnes des sirènes, autant que la lumière surpasse un éclat emprunté. » Plus haut, dans le septième cercle, Benoît et ses innombrables enfants sont glorifiés. Puis le triomphe du Christ apparaît à Dante : il contemple en même temps « cette Fleur que chaque jour il invoque, dans laquelle s'épanouit l'humanité du Verbe... Et les splendeurs célestes font retentir le nom de *Marie.* »

Enfin, après avoir répondu aux interrogations des saints Apôtres touchant les vertus théologales, le poète est introduit dans l'empyrée. La milice rachetée par le Christ lui est représentée sous l'image d'une rose blanche; les esprits angéliques, comme un essaim d'abeilles suspendues aux fleurs, descendent et montent sur la fleur sacrée, où étincellent les saintes âmes. Béatrix a repris sa place au sein des bienheureux. Conduit par *saint Bernard* au pied du trône de Marie, le poète, à la prière du grand Docteur, obtient de contempler un instant l'Éternel ; mais la parole humaine ne saurait exprimer cette vision suprême.

IV. Jugement sur la Divine Comédie. — 1° Le sujet. — Le *choix du sujet* est des plus heureux, surtout si l'on tient compte de l'époque et des circonstances où parut cette épo-

pée grandiose. Les terreurs de l'an mille, malgré trois siècles écoulés, faisaient encore sentir leurs salutaires effets : pour le peuple chrétien, le salut était vraiment la principale, l'unique affaire ; bien au-dessus des intérêts de ce monde, il plaçait les préoccupations de la vie future. On conçoit dès lors combien un poème roulant sur ces graves sujets : l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*, était conforme à cette tendance générale des esprits.

De plus, lorsque Dante écrivait sa *Divine Comédie*, les grandes universités de l'Europe chrétienne retentissaient des discussions de la scolastique : *philosophie* et *théologie* résumaient, pour ainsi dire, toutes les sciences. Or le poète, fort instruit lui-même sur ces hautes questions, trouve amplement, grâce au sujet qu'il s'est choisi, matière à les aborder. Que si nous nous étonnons aujourd'hui de rencontrer dans un poème épique de longues dissertations sur la science sacrée, rappelons-nous les goûts tout différents du siècle de Dante et du nôtre. Chose remarquable : au milieu des figures poétiques les plus hardies, sa doctrine demeure généralement orthodoxe ; sous d'étranges fictions, il cache des aperçus chrétiens. Le *Satan* de son *Enfer*, monstre hideux et dégoûtant, est bien tel que ces âges de foi se représentaient le chef des réprouvés ; Milton, dans le *Paradis perdu*, produira un Satan qui semble se draper dans sa défaite : ce sera une création de génie, mais Dante a mieux saisi le sens chrétien.

2° Préoccupations politiques du poète. — Dante, comme nous l'avons vu, se trouva mêlé à de graves événements politiques : son œuvre capitale devait refléter les aspirations du patriote. Tel est, en effet, l'un des principaux aspects de la *Divine Comédie* : Florence et les républiques d'Italie, la Papauté et l'Empire s'y retrouvent sous mille et mille traits. L'auteur est loin de se montrer toujours impartial dans ses rémunérations ; devenu gibelin depuis son bannissement il accable les Papes et divinise l'Empire. Les ennemis personnels qu'il a laissés dans sa patrie ont leur place marquée au fond des abîmes : la foule, après avoir lu ces pages saisissantes, s'enfuyait épouvantée à la vue des *damnés de Florence*. Et toutefois, en les stigmatisant, Dante ne

manque jamais de rendre justice à ce qu'il peut trouver de grand dans leur caractère ou dans leurs actes. *Farinata*, ancien chef gibelin, avait exilé, après une mémorable victoire, la famille de Dante : sa bravoure l'excuse presque aux yeux du poète. Du sein de sa tombe de feu, le réprouvé se dresse avec fierté : Dante, au souvenir de son ancienne grandeur, adoucit ses reproches et lui souhaite, en le quittant, que sa postérité jouisse du moins de la paix.

3° Le génie de Dante. — Le génie de Dante se rapproche de celui d'*Homère :* même *hardiesse de conception*, même *originalité puissante*, même facilité à mêler aux grandes scènes de l'épopée les *peintures* naïves de *la vie champêtre*. L'auteur de la *Divine Comédie*, dont le surnaturel semble être l'élément, aime à prendre ses termes de comparaison dans ce qui intéresse le laboureur ou le pâtre italien, et il le fait avec une simplicité qui contraste heureusement avec la majesté du sujet. Les bois, la verdure, les ruisseaux murmurants, aussi bien que les noires cavernes et les torrents tumultueux : tout est rendu avec cette sobriété exquise qui est la marque suprême du génie.

Cependant les subtilités de la science et la difficulté de manier une langue à peine formée jettent parfois le poète dans la sécheresse et dans l'obscurité : maints passages de son œuvre sont inintelligibles, même à ses compatriotes. On lui reproche également d'avoir fait intervenir, au milieu d'un cadre tout chrétien, mille souvenirs mythologiques : Caron, Cerbère, Pluton, Minos, etc. Mais, à côté de ces endroits défectueux, que de talent n'a-t-il pas déployé ! La symétrie des vers est parfaite : chaque tercet est disposé de telle sorte que le vers du milieu rime avec le premier et le troisième du tercet suivant.

En résumé, Dante se faisant le chantre et l'interprète des aspirations de son époque, fixant la langue nationale, s'est acquis une gloire immense. Quelques années après sa mort, la *Divine Comédie* était expliquée et commentée publiquement dans les universités de Florence et de Bologne. L'Italie, à part peut-être les érudits de la Renaissance, n'a cessé de lui rendre hommage.

PÉTRARQUE (1304-1374)

I. Biographie. — FRANÇOIS PÉTRARQUE naquit à Arezzo, en Toscane, le 20 juillet 1304. Son père, ardent guelfe et ami de Dante, ayant été banni de Florence, où il occupait un emploi, vint se fixer avec son fils à Avignon, séjour du pape Clément V. Le jeune Pétrarque, malgré le vif penchant qu'il éprouvait pour la poésie, dut se livrer à l'étude du droit, d'abord à Montpellier, puis à Bologne. Devenu en 1324, par la mort de son père, libre de suivre ses goûts, il se voua tout entier à la culture des lettres. Presque ruiné par des tuteurs infidèles qui avaient dissipé son patrimoine, il revint habiter Avignon, où les grâces de son esprit et son talent poétique lui attirèrent les plus brillants succès. C'est dans cette ville qu'il rencontra pour la première fois Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade, gentilhomme du Comtat. Le souvenir de cette femme belle et vertueuse ne l'abandonna plus : Laure fut désormais sa muse et le sujet de ses chants.

Les voyages qu'il fit à cette époque, en France, en Italie, dans les Pays-Bas, étendirent au loin sa renommée. Cependant ses attraits le ramenaient toujours vers cette solitude de *Vaucluse* qu'il a immortalisée dans ses chants : une simple maisonnette située dans une île verdoyante formée par la rivière de la Sorgue, tel était son manoir de prédilection. Pétrarque n'était âgé que de trente-huit ans lorsqu'il se vit appelé à des honneurs inouïs : l'Université de Paris et le Sénat romain lui offrirent, le même jour, la couronne lauréale décernée au plus grand poète de l'époque. Rome, avec son mémorable passé, obtint ses préférences. Le jour de Pâques, 8 avril 1341, il monta au Capitole, escorté des plus illustres citoyens, dans un costume symbolique, une lyre d'argent au côté. Le sénateur Colonna déposa solennellement sur son front le laurier emblématique ; puis le poète récita un sonnet à la gloire des héros de l'ancienne Rome.

Malgré les envieux que devait lui attirer un pareil triomphe, Pétrarque exerça, durant toute sa vie, sur le

monde savant l'influence la plus incontestable. Toujours à la recherche des monuments de l'antiquité, il entretenait une vaste correspondance avec les érudits, les poètes et les philosophes, qu'il dirigeait, par ses écrits comme par ses exemples, vers l'étude des anciens. Il se vit honoré de diverses missions politiques près du pape Clément VI, de l'empereur d'Allemagne et du roi de France, Jean II, qui tenta vainement de le retenir près de lui. Pétrarque, voulant passer les dernières années de sa vie dans la retraite, se fixa à Venise et fit don à cette ville de sa bibliothèque. Par reconnaissance, la république lui assigna pour demeure l'un des palais de la cité. Il mourut le 13 juillet 1374 : on le trouva la tête appuyée sur un livre, une attaque d'apoplexie l'avait foudroyé. Pétrarque était entré depuis longtemps dans les ordres sacrés ; Robert, roi de Naples, l'avait nommé son aumônier ordinaire.

II. Ouvrages de Pétrarque. — Les *poésies italiennes* de Pétrarque sont, aux yeux de la postérité, son meilleur titre de gloire. Elles se résument dans son CANZONIERE ou recueil de *sonnets*, de *canzoni* et d'*épîtres*. Il y célèbre les événements de sa vie, chante les beautés de la nature, la riante fontaine de Vaucluse, trouve parfois de mâles accents pour déplorer les maux de sa patrie ; surtout il exalte les vertus ou gémit sur le trépas de la célèbre Laure, victime de la peste qui décima l'Europe en 1348. (M. C., 83.)

Ses *ouvrages latins*, auxquels Pétrarque pensait attacher sa renommée, sont moins estimés : on ne lit plus son *Africa*, sorte de poème épique où il chante les guerres puniques ; ses *Épitres, Lettres, Poésies,* en partie oubliées, manquent de naturel et d'abandon. Toutefois nous devons à Pétrarque la découverte de l'INSTITUTION ORATOIRE de Quintilien, d'une partie des *Lettres* et des *Discours* de Cicéron ; il possédait plusieurs manuscrits précieux qui se sont perdus.

III. Jugement sur Pétrarque. — Les travaux d'érudition et les patientes recherches de Pétrarque préparèrent les voies au grand mouvement de la Renaissance. Son mérite particulier est d'avoir imprimé à la langue italienne cette grâce et cette harmonie qui la distinguent, perfectionnant

ainsi l'œuvre de Dante, dont la mission avait été de fondre ensemble les divers idiomes de la péninsule. Cependant l'auteur du *Canzoniere* marque déjà une première décadence et un affaiblissement de la poésie : nous verrons ses imitateurs abuser de ce genre fade et langoureux, dit *pétrarquisme*, qu'un grand génie peut seul garantir contre le mauvais goût.

§ II. — Prose.

Boccace (1313-1375). — 1° Sa vie. — Jean Boccace, fils d'un marchand de Florence, naquit en 1313 à Paris, que son père habitait momentanément. Une excellente éducation le prépara aux affaires ; mais, dès l'âge de sept ans, Boccace avait pris goût à la poésie : le négoce n'eut pas assez de charmes, ni la volonté paternelle assez d'empire, pour étouffer ces instincts littéraires. Il se rendit à Naples, à la cour de Robert d'Anjou, illustre protecteur des savants, et y contracta avec Pétrarque une étroite amitié. Sa vie se partagea dès lors entre l'étude, les emplois publics, et les plaisirs, auxquels il ne renonça jamais.

2° Ses œuvres : le Décaméron. — Boccace avait composé en *latin* plusieurs ouvrages d'érudition et d'histoire, sur lesquels il fondait sa réputation : la postérité le trompa comme elle avait trompé Pétrarque.

Toute sa gloire repose aujourd'hui sur le Décaméron, ou recueil de *cent nouvelles* divisé en *dix journées.* L'auteur donne la parole à sept jeunes dames et à trois gentilshommes, qu'il suppose retirés dans une agréable villa, près de Florence, pendant que la peste ravage cette ville. Sous le rapport de l'art, le *Décaméron* est un ouvrage remarquable : il fixa la prose italienne, lui donna une grâce et des allures jusque-là ignorées. Mais on s'étonne à bon droit qu'un livre aussi licencieux n'ait pas soulevé, lors de sa publication, un blâme général. Il fallait, pour qu'il fût goûté, que les mœurs fussent alors profondément corrompues. Plusieurs écrivains modernes, Marguerite de Navarre,

La Fontaine, Voltaire en France, se sont inspirés du *Décaméron.*

Boccace a écrit la *Vie de Dante,* pour lequel il était plein d'admiration : cette histoire est encore devenue un roman sous sa plume.

Histoire : les Villani. — *Jean Villani,* de Florence, son frère *Matthieu* et *Philippe,* fils de ce dernier, se rattachent à cette période. Livré au négoce pendant sa jeunesse, Jean avait acquis dans ses voyages des connaissances variées. Son mérite le fit élire plusieurs fois prieur de la république. Il mourut de la peste en 1348.

Son *Histoire de Florence* comprend les événements contemporains jusqu'à l'année 1348. Villani rapporte à sa patrie les annales des autres nations. Assez exact pour tout ce qui concerne son temps et son pays, il manque souvent de critique sur les faits éloignés, et se montre fort peu impartial à l'égard des souverains pontifes. Ses deux continuateurs ont marché sur ses traces.

CHAPITRE II

XVe ET XVIe SIÈCLE

§ I. — XVe siècle : Érudition.

Retour vers la langue et les littératures classiques. — Le xve siècle faillit ravir à la littérature italienne cette nationalité précoce que semblaient devoir lui assurer des auteurs tels que Dante, Pétrarque et Boccace. Il est vrai que ces grands écrivains eux-mêmes avaient préparé à leur insu la crise dont nous parlons, en mettant leurs œuvres latines à plus haut prix que leurs compositions italiennes. Bientôt

ce retour vers les langues et les littératures classiques devint général ; *le pape Nicolas V, Alphonse, roi de Naples, Côme de Médicis* encouragèrent puissamment les recherches, copies, imitations des chefs-d'œuvre de l'antiquité : ce fut une fièvre d'érudition. L'arrivée en Italie des réfugiés byzantins, la découverte de l'imprimerie favorisèrent encore ce mouvement, fournirent de nouveaux modèles et en permirent une plus facile diffusion. Si la langue italienne progresse peu durant cette époque, elle se retrempe néanmoins à ces sources vitales et prépare les gloires du siècle suivant, qui sera celui de *Léon X*.

I. Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique,* succéda à Côme, son père, dans le gouvernement de la république florentine (1469-1492). Non seulement il protégea les savants et les artistes : lui-même cultiva la poésie, s'attachant de préférence à la langue nationale. A l'exemple de Pétrarque, il composa des SONNETS et des CANZONI, sans égaler toutefois la douceur et l'harmonie de cet excellent modèle. Son poème de l'*Ombro* célèbre les jardins délicieux qu'il avait plantés dans une île, au milieu de la rivière de l'Ombrone.

II. Ange Politien (1454-1494) fut un des ornements les plus distingués de la cour des Médicis. Le duc Laurent lui avait confié l'éducation de ses enfants et l'avait associé à ses travaux, à ses études. Politien écrivait avec une égale facilité en grec, en latin et en italien. Il a créé dans cette dernière langue la *tragédie pastorale,* que lui inspirèrent les Bucoliques de Virgile. Son ORPHÉE, divisé en cinq actes, forme autant de petits tableaux, qui se succèdent sans aucune intrigue. Il a également laissé des *Odes,* dans lesquelles il chante, à la manière de Pindare, des courses de chevaux et de chars.

III. Pic de la Mirandole (1463-1494), si célèbre par la précocité de son esprit et la variété de ses connaissances, illustra également le règne de Laurent de Médicis. A l'âge de dix ans, le suffrage public le plaçait déjà au premier rang des orateurs et des poètes ; à dix-huit ans, il parlait vingt-deux langues et, quelques années plus tard, soutenait à Rome une célèbre thèse sur toutes les sciences connues

alors. La jalousie lui ayant suscité mille persécutions, il renonça aux succès mondains, se retira à Florence, où il ne s'occupa que de l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il mourut à peine âgé de trente et un ans, laissant plus de réputation que d'ouvrages.

IV. Louis Pulci (1432-1487) est l'auteur du MORGANTE MAGGIORE (*Morgant le géant*), dont nos Chansons de geste lui ont fourni les personnages. Ce poème héroï-comique offre une charge plaisante des romans en vers, fort goûtés alors en Italie : c'est le *Don Quichotte* de cette littérature. Cervantès, en publiant plus tard ce dernier ouvrage, donnera aux Espagnols, à l'égard des romans en prose, la même leçon que Pulci.

V. Savonarole. — L'éloquence peut citer à cette époque le nom de Savonarole, connu sous le nom de *frère Jérôme*, célèbre prédicateur dominicain. Nommé prieur du couvent de Saint-Marc à Florence, Savonarole tonna dans la chaire contre les désordres des grands et du clergé, excita à la liberté le peuple asservi par les Médicis, jouit pendant quelques années d'un ascendant considérable ; mais enfin, abandonné des princes qui l'avaient aidé de leur crédit, il fut accusé de toutes sortes de crimes et condamné au bûcher comme hérétique.

§ II. — XVI° siècle : Siècle de Léon X.

Coup d'œil sur ce siècle. — La *Renaissance* littéraire et artistique, préparée en Italie dès le XVe siècle, arrive à son plein développement sous le pontificat de **Léon X** (1513-1521), dont le nom reste attaché à cette mémorable époque. Ce grand pape, fils de Laurent de Médicis, prodigua ses faveurs aux savants et aux artistes, qu'il attira près de lui, fonda des bibliothèques, des musées, collectionna des objets d'art, n'épargna rien enfin pour seconder ce mouvement intellectuel, l'un des plus féconds qui jamais ait remué une nation.

Sans rappeler ici les auteurs latins et les érudits de la

cour de Léon X : *Bembo, Sadolet, Vida,* etc., nous verrons la *poésie italienne* s'élever à la perfection avec l'ARIOSTE, LE TASSE, SANNAZAR ; l'*histoire* est représentée par MACHIAVEL et GUICHARDIN. Les *arts* rappellent les noms à jamais célèbres de *Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, le Corrège, Bramante, le Titien*, etc. Cette efflorescence précoce de l'Italie est d'autant plus remarquable qu'elle a exercé une puissante action sur les États modernes. La France, par exemple, réduite alors aux essais de Ronsard et de son école, ira s'initier à la civilisation et aux arts de la Péninsule, pendant les guerres qu'y soutiendront Charles VIII, Louis XII et François Ier ; elle puisera dans ce contact le principal élément de sa propre renaissance littéraire.

Art. 1er. — Poésie.

L'ARIOSTE (1474-1533)

I. Biographie. — LUDOVICO ARIOSTO, dit l'ARIOSTE, naquit à Reggio, dont son père était gouverneur sous le duc de Ferrare. On rapporte que, tout enfant, il représentait avec ses frères et sœurs des tragédies de sa composition. Force lui fut cependant de modérer ces instincts poétiques pour se livrer à l'étude du droit, dans laquelle il réussit peu. L'autorité paternelle céda enfin devant une vocation décidée : le jeune homme put suivre librement ses goûts.

L'Arioste composa d'abord des *comédies*, de beaucoup supérieures à ce que l'Italie possédait alors en ce genre. Ces pièces lui valurent la protection du cardinal Hippolyte d'Este, qui se l'attacha en qualité de gentilhomme et lui confia plusieurs missions importantes. Au milieu de mille occupations, l'Arioste trouva moyen d'entreprendre et d'achever un poème renfermant plus de trente-huit mille vers, le ROLAND FURIEUX (*Orlando furioso*), qui lui coûta onze années de travail.

Étant passé au service du duc de Ferrare, Alphonse Ier, frère du cardinal d'Este, il fut chargé, par son nouveau maître, de réduire des brigands embusqués dans une région

montagneuse de ses États. Après une heureuse campagne, il tombe tout à coup aux mains des bandits; on allait le dépouiller : *C'est l'Arioste!* crie l'un de ses serviteurs. Aussitôt le chef des brigands, Paccione, s'approche, fait incliner devant lui tous les hommes de sa troupe et le laisse aller en le comblant de marques d'honneur.

Le poète travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher et à perfectionner son grand ouvrage, sous la critique éclairée d'écrivains tels que Bembo et Sadolet, dont il fut toujours l'ami. Il mourut en 1533, après avoir enduré de longues souffrances.

II. Le Roland furieux. — 1° LE SUJET ; BUT DE L'AUTEUR. — Ce poème, qu'il serait difficile d'analyser, appartient à l'*épopée romanesque*, genre extrêmement libre dans sa marche et dans ses allures. Le sujet, d'après le titre, semblerait se rapporter avant tout à Roland ou Renaud de Montauban, l'un des héros de nos romans de chevalerie : il embrasse en définitive une multitude presque infinie de faits et de personnages, créations fantastiques pour la plupart. La *fureur* ou folie passagère de Roland en est seulement un épisode, commençant au XXIIIe chant, et qu'on pourrait supprimer sans détruire l'ensemble de l'ouvrage. Rien de sérieux, comme on le voit, dans le *plan : défaut* absolu d'*unité*. Partout la fantaisie, le caprice, la fiction ; les noms mêmes de *Charlemagne* et de ses paladins, *Roger, Astolphe,* etc., ne doivent nullement être pris pour des réalités historiques.

Chacun des chants du *Roland furieux,* et il en comprend quarante-six, débute par une vérité morale, agréablement présentée, d'où le récit, qui fait suite, découle naturellement. Au milieu de cette immense variété d'épisodes, de féeries, d'enchantements, le poète ne semble pas avoir d'autre *but* que *d'égayer son lecteur;* toujours il ménage le côté plaisant. S'il jette ses héros dans quelque péril imminent, c'est pour les en tirer avec éclat : anneaux enchantés, baguettes magiques, cors merveilleux, tous moyens lui sont bons; immédiatement la scène change : nouveaux décors, nouveaux personnages. L'idée générale qu'on pourrait assigner à ce poème, c'est de représenter la chevalerie sous ses divers aspects : travers et vertus de cette grande institution

y sont mis en scène. L'Arioste songe en même temps à exalter ses protecteurs : le *Roland* se termine par le mariage de *Roger* et de *Bradamante*, d'où sortira la maison d'Este, « semence féconde que l'Italie et tout l'univers doivent honorer. »

2° Mérite littéraire. Réputation de l'Arioste. — C'est en partie à la *grâce*, à l'admirable *facilité*, à l'*harmonie* de son *style*, que le poète doit sa célébrité : sa versification demeure classique en Italie. « J'aime mieux, avait-il répondu à Bembo, qui le pressait de composer dans la langue de Virgile, *j'aime mieux être le premier des poètes toscans qu'à peine le second des poètes latins.* » Et vraiment ses prévisions se sont trouvées justes. L'Arioste a été traduit dans toutes les langues ; les Italiens le mettent au rang du Tasse. « A Naples, dit Ozanam, le chanteur du môle continue de psalmodier chaque jour les stances du *Roland furieux*, devant les gens du port qui l'écoutent en cassant leurs noix, et qui n'auront probablement pas d'autre dîner. »

Il est à regretter qu'un si heureux génie non seulement descende au langage trivial et bouffon, mais se délecte comme à plaisir dans l'immoralité la plus obscène. Tout n'est donc pas à louer chez l'Arioste, et peut-être faut-il interpréter dans ce sens le mot du cardinal d'Este, à la première lecture de ce poème : *Où donc, maître Ludovico, avez-vous pris tant de sottises?* (M. C., 84.)

LE TASSE (1544-1595)

I. Biographie. — Torquato Tasso, la gloire de l'Italie moderne, naquit à Sorrente en 1544. Son père, Bernard Tasso, auteur d'une imitation de l'*Amadis des Gaules*, a mérité lui-même un rang assez distingué dans la poésie. En vain voulut-il entraîner le jeune homme vers l'étude du droit : celui-ci se sentait né pour de plus grandes choses. Dès l'âge de dix-huit ans, épris de la réputation de l'Arioste, il s'élançait sur ses traces en composant son poème de *Renaud*. Cette œuvre de jeunesse, remplie de faux brillants, n'en fut pas moins accueillie avec faveur, aussi bien que les *sonnets* et *canzoni* dans lesquels se jouait sa muse facile.

La cour de Ferrare lui fut de bonne heure ouverte, comme elle l'avait été à l'Arioste quelque soixante ans auparavant. Les deux sœurs du duc Alphonse II, Lucrèce et Léonore d'Este, se plaisaient à encourager les talents du jeune Napolitain, étant elles-mêmes fort versées dans les choses de l'esprit et pouvant, selon Brantôme, « faire honte aux plus savants. » C'est alors qu'il entreprit l'immortelle épopée dont le projet le remplissait depuis longtemps. A peine les premiers chants de la *Jérusalem délivrée* eurent-ils paru, que la réputation de l'auteur commença à se répandre au loin ; la France elle-même, Charles IX et sa cour, l'accueillirent avec enthousiasme, dans un voyage qu'il fit à Paris vers cette époque.

Cependant les épreuves allaient bientôt fondre sur le poète. Brouillé avec ses protecteurs, en butte aux persécutions de quelques critiques envieux, le Tasse tombe tout à coup dans un sombre désespoir : il se croit entouré d'ennemis, provoque les gens inoffensifs qu'il rencontre ; puis, effrayé de ses propres attentats, s'exile lui-même et commence à errer misérablement de ville en ville, à travers toute l'Italie. Un calme momentané lui permit de reparaître à la cour de Ferrare ; mais il n'y retrouva plus les mêmes faveurs. Le chagrin l'aigrit de nouveau, et lui inspira de mordantes invectives contre le prince qu'il accusait d'ingratitude. Celui-ci, feignant de croire à une démence complète, enferma le malheureux poète parmi les aliénés de l'hôpital Sainte-Anne. Il y passa sept années, au milieu des plus dures privations ; ses geôliers allaient jusqu'à lui refuser le papier et les plumes, jusqu'à le priver de lumière : on a conservé un sonnet dans lequel il supplie un chat de lui prêter l'éclat de ses yeux pour dissiper les ténèbres de sa prison.

Pendant ce temps, d'officieux amis du poète publiaient une édition imparfaite de la *Jérusalem délivrée*, dont ils possédaient le manuscrit ; le duc se vit forcé par l'opinion publique de mettre l'auteur en liberté afin qu'il pût corriger son œuvre. La joie de cette délivrance fut troublée par les censures jalouses des partisans de l'Arioste, qui ne pouvaient souffrir une renommée rivale de la sienne. Enfin de meilleurs jours semblaient s'annoncer : Clément VIII venait d'appeler

le poète à Rome pour recevoir au Capitole les honneurs du triomphe : *Je désire*, lui écrivait le pontife, *que vous honoriez la couronne qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Le Tasse avait tant souffert, qu'il ne pouvait plus croire au bonheur ; aussi s'écria-t-il, en lisant la lettre où on lui offrait le laurier qui avait ceint le front de Pétrarque : *C'est un cercueil qu'il faut me préparer.* Hélas ! il ne se trompait pas : l'immortelle couronne fut déposée sur son cercueil. L'infortuné poète était mort la veille de son triomphe ; ses derniers jours avaient été sanctifiés par le recueillement et la prière, au couvent de Saint-Onuphre, à Rome (25 avril 1595).

II. Œuvres du Tasse. — Le Tasse a composé, outre la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, la *Jérusalem conquise*, qu'il prétendait substituer à son premier ouvrage : la postérité en a jugé autrement. Il a également laissé un poème pastoral, l'AMINTA, modèle du genre : une tragédie, THORISMOND, et des POÉSIES DIVERSES. (M. C., 85.)

III. Analyse de la Jérusalem délivrée. — Le poème se compose de vingt chants, et forme un tout parfaitement ordonné. L'invocation en annonce le sujet : *Je chante les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ...*

Le récit s'ouvre au moment où *Godefroy de Bouillon*, averti par l'archange Gabriel, dirige son armée vers Jérusalem. Depuis cinq années, il guerroie en Orient, sans avoir pu encore approcher de la ville sainte. *Aladin*, qui en est le sultan, prépare une vigoureuse résistance ; *Soliman*, chef des Arabes, le secondera au dehors pour harceler l'armée chrétienne. Tandis que Godefroy et ses preux : *Tancrède, Renaud, Raymond de Toulouse*, etc., se disposent, avec un saint enthousiasme, à investir Jérusalem, Satan et ses légions complotent la ruine des Croisés. *Armide*, princesse de Damas, habile dans l'art des enchantements, séduit plusieurs des chefs : la division se met parmi eux. Le brave Renaud, coupable du meurtre de *Gernand*, est réduit à prendre la fuite ; Tancrède, perfidement attiré au château d'Armide, se voit retenu prisonnier (I-V).

En même temps, l'armée des chrétiens, attaquée de toutes parts, privée de ses meilleurs chefs, est sur le point de succomber : l'archange saint Michel vient l'aider à repousser ses ennemis. — Tancrède étant délivré, Godefroy se résout à donner l'assaut ; *Argant*, le circassien, *Clorinde*, vaillante guerrière persane, Soliman, défendent la cité, et rivalisent de bravoure avec les chevaliers chrétiens. Ceux-ci sont vaincus ; l'ennemi profite de la nuit

pour incendier leurs machines de guerre. Mais, à ce moment même, Clorinde est blessée mortellement par Tancrède qui, sans la reconnaître, l'a provoquée en combat singulier; la guerrière, apprenant qu'un sang chrétien coule dans ses veines, demande le baptême et le reçoit avant d'expirer (VI-XII).

De nouveaux enchantements, causés par le magicien *Ismen*, viennent paralyser le courage des assiégeants, accablés déjà par une longue sécheresse. La forêt voisine se remplit de spectres horribles; les arbres empruntent des voix humaines; le sang jaillit sous les coups de la hache qui cherche à les abattre : impossible de reconstruire les tours pour tenter une nouvelle attaque. Tancrède lui-même est saisi de terreur. Enfin, sur le conseil de *Pierre l'Ermite*, deux chevaliers sont envoyés à la recherche de Renaud, seul capable de dissiper ces prestiges. Le guerrier chrétien a été transporté par la magicienne Armide dans les îles Fortunées. Au récit des maux qu'endurent ses frères, il sent se réveiller son mâle courage, prêt à faiblir sous le charme des voluptés. Il brise les obstacles qui le retiennent sur ces rivages, revient au camp, triomphe des enchantements perfides, et partage avec Godefroy et Tancrède l'honneur d'enlever enfin aux infidèles la ville sainte et le tombeau du Christ (XIII-XX).

IV. Jugement sur la Jérusalem délivrée. — 1° Grandeur du sujet. — Le choix du sujet n'est pas le moindre mérite du Tasse : jamais muse épique n'avait mieux rencontré. Les *croisades*, et surtout la première, marquée par un enthousiasme plus pur, plus spontané, quelle vaste carrière offerte à l'épopée ! *Grandeur historique* des événements ; emploi facile du *merveilleux chrétien*, auquel pouvait se joindre la *magie orientale ; actualité*, résultant des récentes conquêtes de Soliman et des Turcs en Europe : tout favorisait le poète, et il a réalisé presque complètement ce que promettait un tel sujet.

2° Les caractères. Emploi du merveilleux. — « Le dessin des *caractères* de la *Jérusalem délivrée*, dit Chateaubriand, n'est pas moins admirable que l'art général de la composition : la férocité d'*Argant* est opposée à la générosité de *Tancrède*, la grandeur de *Soliman* à l'éclat de *Renaud*, la sagesse de *Godefroy* à la ruse d'*Aladin ;* il n'est pas jusqu'à l'*ermite Pierre*, comme l'a remarqué Voltaire, qui ne fasse un beau contraste avec l'enchanteur *Ismen*. Quant aux femmes, la coquetterie est peinte dans *Armide*, la sensibilité dans *Herminie*, l'indifférence dans *Clorinde*. »

En ce qui concerne l'emploi du *merveilleux chrétien*, le même critique avoue que le Tasse a manqué de hardiesse. « Cette timidité l'a forcé d'user trop exclusivement des petits ressorts de la magie, tandis qu'il pouvait tirer un parti immense du tombeau de Jésus-Christ, qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant de prodiges. Que n'a-t-il jeté un regard sur l'ancienne Asie, sur cette Égypte si fameuse, sur cette grande Babylone, sur cette superbe Tyr, sur les temps de Salomon et d'Isaïe ? On s'étonne que sa muse ait oublié la harpe de David en parcourant Israël. »

3° Le poète : qualités et défauts. — « La *Jérusalem* a une fleur de poésie exquise, mais on y sent aussi les *défauts* d'un âge qui n'était pas assez mûr pour la haute entreprise d'une épopée. L'octave du Tasse n'est presque jamais pleine, et son vers trop vite fait ne peut être comparé au vers de Virgile, cent fois retrempé au feu des muses. » De là, le mot de Boileau, condamnant le *clinquant* du poète italien. Les tableaux voluptueux répandus dans un sujet tout chrétien sont plus répréhensibles encore : ils donnent à cette œuvre, d'ailleurs si grande, un cachet romanesque.

« Néanmoins, dit encore Chateaubriand, quiconque est sensible à la beauté, à l'art, à l'intérêt d'un ouvrage poétique, à la richesse des détails, doit faire de la *Jérusalem délivrée* sa lecture favorite. C'est le poème des guerriers : il respire la valeur et la gloire et semble écrit au milieu des camps, sur un bouclier. » Toutes les nations civilisées ont à l'envi goûté ce chef-d'œuvre. Le peuple italien, si passionné pour la poésie, aime à en redire les harmonieuses stances : certains villages, dit-on, célèbrent leur fête patronale par une représentation dramatique de la *Jérusalem délivrée*, comme jadis on jouait sur le théâtre d'Athènes les scènes de l'*Iliade*.

Autres poètes du XVIe siècle. — **Le Trissin** (1478-1550) avait précédé les grands poètes épiques dont nous venons de parler : son *Italie délivrée des Goths* est une œuvre d'un plan régulier, d'un style assez pur, mais gâtée par des longueurs et par des détails bas et insipides.

Sannazar (1458-1530) s'est illustré dans le *genre pas-*

toral. Son poème, intitulé l'ARCADIE, comprend douze chants ; chacun de ces chants commence par un morceau en prose, puis se termine par une églogue dans laquelle le poète a trouvé moyen de faire paraître, sous des couleurs champêtres, son siècle, ses amis, sans s'oublier lui-même. Sannazar a été surnommé le *Virgile chrétien.* L'*Aminta* du Tasse est cependant supérieur à l'*Arcadie.*

Art. 2. — Histoire.

MACHIAVEL (1460-1530)

I. Sa vie, ses œuvres. — Machiavel est le plus profond penseur, le plus éloquent historien qu'ait produit l'Italie. Né à Florence en 1460, d'une famille chargée des premiers emplois de la République, il s'attacha de bonne heure au parti de la liberté contre les Médicis. Impliqué dans un complot politique, il fut mis à la torture, puis exilé. Ce bannissement devint, pour ainsi dire, la meilleure cause de sa gloire : il s'y consacra tout entier à la culture des lettres et composa alors la plupart de ses ouvrages.

Les principaux sont : le TRAITÉ DU PRINCE, le DISCOURS SUR TITE-LIVE, l'HISTOIRE DE FLORENCE *de 1205 à 1424 ;* l'*Art de la guerre ;* enfin plusieurs *Comédies* et *Nouvelles,* dans lesquelles il n'a pas su respecter les mœurs.

II. Jugement sur les œuvres de Machiavel. — Le *Traité du Prince* est comme le résumé de cette politique cruelle et astucieuse, désormais flétrie sous le nom de *machiavélisme.* L'auteur y enseigne en effet que les mots de bonne foi, de justice, de clémence et d'humanité, doivent toujours se trouver dans la bouche des princes, bien que ceux-ci foulent aux pieds ces vertus et aillent même jusqu'à commettre toutes sortes de crimes, s'ils les jugent nécessaires pour consolider leur pouvoir. En même temps il fait appel à l'énergie des peuples, et les engage à secouer le joug que l'on fait peser sur eux : ce correctif, tout révolutionnaire, ne détruit pas l'impression funeste causée par le système pervers de l'auteur. Frédéric II, roi de Prusse, composa,

dans sa jeunesse l'*Anti-Machiavel,* réfutation du *Traité du Prince;* les raisonnements de l'illustre critique sont souvent victorieux : il eût été à souhaiter que sa propre conduite y répondît.

Les *Discours sur Tite-Live* offrent une suite d'études philosophiques sur l'histoire de Rome : on y trouve les profonds aperçus développés depuis par Bossuet et Montesquieu. Les funestes doctrines du *Prince* ne sont pas malheureusement bannies de ces pages.

L'*Histoire de Florence* a pris rang en Italie parmi les modèles du genre : c'est là que Machiavel se montre surtout grand écrivain. Sa narration est franche et rapide ; son style, ferme et énergique comme celui de Tacite, auquel on l'a souvent comparé.

GUICHARDIN (1482-1540)

Son Histoire d'Italie. — FRANCESCO GUICCIARDINI, dit Guichardin, né à Florence d'une famille ancienne, mérita d'être choisi par ses concitoyens comme ambassadeur près du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique. Il remplit également les fonctions de commandant des célèbres *bandes noires,* qui formaient l'élite de l'armée d'Italie. Ces emplois publics ne l'empêchèrent pas de composer son HISTOIRE D'ITALIE, qui s'étend de l'année 1490 à 1534.

Guichardin raconte des événements dont il a été le plus souvent témoin et acteur. La variété de son style, tantôt nerveux et grave, tantôt vif et rapide, subjugue et entraîne. Il ne se contente pas de rapporter les faits : il songe de plus à faire connaître le génie, la force, les mœurs des nations qui figurent dans son *Histoire.* On lui reproche la longueur et le faux brillant de ses harangues, ainsi qu'une certaine prévention contre les Français.

CHAPITRE III

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLE

§ 1. — XVIIe siècle : Décadence.

Le XVIIe siècle marque, pour la littérature italienne, une époque des plus stériles. Le nombre des écrivains est considérable, mais il y a chez eux absence totale d'idées : ou ils s'essayent à imiter des modèles au-dessus de leur portée, ou ils se lancent dans des compositions originales d'un genre faux, prétentieux et même extravagant. L'influence de ces auteurs franchit les bornes de l'Italie : la France elle-même se passionne quelque temps pour les pointes, les concetti, les métaphores outrées.

I. Guarini (1537-1612) donna l'un des premiers l'exemple de l'abus des ornements, dans sa tragédie pastorale, le PASTOR FIDO, que les Italiens accueillirent avec une immense faveur.

II. Marini (1569-1625). — Marini, connu sous le nom du *cavalier Marin*, a joué un rôle considérable durant cette époque : l'*école marinesque* en résume au mieux les tendances. Né à Naples en 1569, il brilla d'abord à la cour de Turin, où de puissantes protections l'avaient poussé. Plus tard, étant tombé en disgrâce, il se retira quelque temps en France, près de Marie de Médicis. Les doctrines littéraires dont il se faisait l'ardent défenseur ne trouvèrent que trop d'écho parmi nos écrivains d'alors : Voiture, Chapelain, les Scudéry, et tant d'autres.

Marini possédait de réelles qualités : une riche imagination, un esprit fécond et original ; mais il ne sut pas régler

son talent, sortit des voies battues et, voulant à tout prix paraître nouveau, prodigua dans ses poésies, dans son *Adonis* par exemple, les jeux de mots et les antithèses, qui bientôt envahirent tous les genres.

III. Tassoni (1565-1635). — Ce poète, né à Modène, a quelque peu échappé aux défauts de l'*école marinesque*. Son poème héroï-comique du SEAU ENLEVÉ (*la Secchia rapita*) a même été hautement loué par Boileau, en souvenir sans doute du *Lutrin*, avec lequel il a plus d'un rapport. Il s'agit de célébrer une guerre plaisante qui éclata entre Modène et Bologne au sujet d'un seau enlevé, dans l'église de cette dernière ville, par les habitants de Modène. Ce poème, mélange de comique et de satirique, est agréablement écrit ; la morale n'y est pas toujours assez respectée. — Parmi les *prosateurs* de cette époque, on ne trouve guère qu'un des historiens du concile de Trente, le cardinal **Pallavicini**, qui ait su s'affranchir du faux brillant et du bel esprit.

§ II. — XVIIIe siècle : Imitation étrangère.

L'Arcadie romaine. — Quelques écrivains judicieux réclamèrent enfin contre le genre marinesque et tentèrent une révolution littéraire. Sous le haut patronage de Christine, reine de Suède, retirée à Rome depuis son abdication, une société d'hommes de lettres fut établie, dans le but de corriger le goût public et de le ramener aux saines traditions. CRESCIMBENI, GRAVINA et plusieurs autres esprits d'élite furent le noyau de cette association, qui, sous le nom d'*Arcadie* ou *Académie des Arcades*, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Chacun des membres adoptait un nom tiré de la mythologie ou de l'histoire grecque. On cultivait de préférence l'églogue, imitée de Théocrite et de Virgile, et l'on s'efforçait de demeurer dans le genre simple et naturel ; toutefois l'abus de la pastorale ne tarda pas à se faire sentir.

Il fallait une réaction plus énergique ; l'*étude des modèles*

français, particulièrement de nos auteurs tragiques, en fournit les éléments : MÉTASTASE, MAFFEI, ALFIERI, dotèrent la scène italienne d'œuvres remarquables. — Quant à la *prose,* elle se ressentit également de l'influence française.

Art. 1. — Opéra, tragédie, comédie.

MÉTASTASE (1698-1782)

I. Biographie. — TRAPASSI, surnommé MÉTASTASE, traduction grecque de son véritable nom, naquit à Rome d'une famille obscure. Le jurisconsulte Gravina, frappé des rares dispositions poétiques de cet enfant du peuple, l'adopta et voulut présider lui-même aux soins de son éducation. Il put à peine entrevoir les débuts de son illustre disciple : du moins, en mourant, lui laissa-t-il toute sa fortune. Métastase ne travailla pour le théâtre qu'après une étude assidue des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Sa première tragédie lyrique, *Didon abandonnée,* eut un immense succès : la réputation de l'auteur s'étendit au loin. L'empereur Charles VI, l'ayant appelé à sa cour, lui conféra le titre de *poète impérial;* la modestie et la simplicité de Métastase se conservèrent intactes pendant les cinquante-trois années qu'il passa dans cette haute position : Marie-Thérèse lui avait continué les mêmes faveurs que son père.

Il mourut très chrétiennement, après avoir reçu la bénédiction du pape Pie VI, venu à Vienne pour visiter l'empereur Joseph II ; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

II. Ses œuvres. — Des *soixante-douze opéras* que Métastase a laissés, les plus remarquables sont : DIDON, CATON, THÉMISTOCLE, LA CLÉMENCE DE TITUS, OLYMPIADE, que toute l'Italie a surnommée *la Divine.* Parmi les *oratorios* ou drames sacrés, on préfère : LE SACRIFICE D'ABRAHAM, BÉTHULIE DÉLIVRÉE, CAÏN, ATHALIE, JOSEPH, LA PASSION.

III. Jugement sur Métastase. — L'*opéra* ou *mélodrame* avait déjà eu en Italie un brillant interprète, *Apostolo Zeno,* qui s'était surtout attaché aux sujets anciens, sacrifiant

parfois la musique au drame. Métastase, doué d'un génie créateur, trouva le secret d'unir ces deux parties en une juste proportion : il réalisa l'idéal du genre. « Une pureté parfaite dans la diction, dit Schlegel, une grâce et une élégance soutenues, ont fait regarder Métastase, par ses compatriotes, comme le *Racine de l'Italie.* Il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant. Peu de poètes ont possédé au même degré le talent de réunir, dans un étroit espace, les traits les plus touchants d'une situation pathétique ; mais on doit lui reprocher d'avoir, en voulant se plier au genre de l'opéra, violé souvent les règles des unités et trop prodigué l'antithèse, défaut ordinaire aux Italiens. »

MAFFEI (1675-1755)

Sa Mérope : réforme tragique. — Le marquis Scipion Maffei, de Vérone, fut associé, jeune encore, à l'académie des Arcades, de Rome. Il a laissé, avec d'importants travaux d'histoire et d'érudition, une seule tragédie, MÉROPE. Avant de la publier, Maffei avait exposé ses principes au sujet de l'art dramatique dans la critique de la *Rodogune* de Corneille ; sa pièce offre l'application de ces mêmes théories. Représentée à Modène en 1713, elle obtint un succès prodigieux. Voltaire écrivit à l'auteur une lettre fort élogieuse, le félicitant d'avoir donné une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle la tendresse et les alarmes d'une mère font toute l'intrigue.

Maffei s'écarte en effet de nos habitudes théâtrales. Choqué du genre romanesque qui, chez nous, n'admet pas de tragédie sans amour, il sait se passer de ce ressort. La pompe de notre versification lui semblait affectée : son langage est plus naturel ; parfois cependant il devient prosaïque et trivial. La *Mérope* de Maffei a été imitée par Voltaire, qui a su s'élever au-dessus de son modèle.

ALFIERI (1749-1803)

I. Biographie. — Alfieri naquit à Asti en Piémont. Après des études assez médiocres au collège des nobles, à Turin, il entreprit de longs voyages à travers l'Europe, moins dans le but de s'instruire que par distraction et besoin de changement. De retour dans sa patrie, étant âgé de vingt-cinq ans, il commença à rougir de son existence oisive : les *Vies de Plutarque* lui inspirent tout à coup un vif désir de gloire. Il veut devenir lui-même grand écrivain, se met courageusement à l'étude, apprend avec le latin l'italien qu'il ignore, n'ayant parlé jusque-là qu'un mauvais français. Telle est son ardeur, qu'en moins de sept années il compose quatorze tragédies et divers ouvrages en prose.

Après la mort de Charles-Édouard Stuart, Alfieri épousa sa veuve, la comtesse d'Albany, et passa quelques années en France ; les tristes scènes de la Révolution, puis les excès de l'armée française en Italie lui inspirèrent contre notre patrie une profonde aversion, qu'il laissa éclater dans son *Miso-Gallo*. Cet infatigable travailleur commença, à l'âge de quarante-huit ans, l'étude de la langue et des chefs-d'œuvre grecs ; il mourut au milieu de ces occupations, en 1803.

II. Tragédies d'Alfieri. — Les unes sont tirées de l'histoire romaine : le PREMIER BRUTUS, le SECOND BRUTUS, SOPHONISBE, etc. ; d'autres sont empruntées aux Grecs : POLYNICE, ANTIGONE, AGAMEMNON, MÉROPE ; plusieurs rappellent des sujets tout modernes : CONJURATION DES PAZZI, PHILIPPE II, MARIE STUART. La tragédie de SAUL, l'une des dernières qu'il composa, offre dans ses chœurs des chefs-d'œuvre de poésie lyrique.

III. Son système dramatique. — Alfieri avait résolu de ramener la tragédie aux lois rigoureuses des trois unités et à la simplicité antique. Chez lui, *peu de personnages ;* les rôles de *confidents* sont remplacés par de courts monologues ; les ornements, les épisodes, les intrigues multipliées disparaissent. Le poète ne cherche pas d'autres ressorts que l'énergie, la vivacité du dialogue, la peinture

vigoureuse des héros, un rythme grave et sévère : la mollesse italienne est bannie de ce théâtre. « Si la muse de Métastase, dit Schlegel, est une nymphe voluptueuse, celle d'Alfieri est une fière amazone ou une Spartiate endurcie. » Bien que cet auteur prétende imiter les seuls anciens, il est aisé de reconnaître dans ses pièces les procédés de nos grands poètes, qu'il adapte à son système.

Les *défauts* d'Alfieri sont l'excès même de ses qualités : sa grandeur a quelque chose de froid et de raide ; son extrême régularité engendre la monotonie.

GOLDONI (1707-1793)

I. La comédie italienne avant Goldoni. — La comédie ne pouvait être négligée par un peuple aussi gai que celui d'Italie : il eut dès longtemps ses pièces bouffonnes, dites Comédies de l'art (*dell'arte*), dans lesquelles les acteurs se livraient à l'improvisation. Là figuraient ces personnages dont le masque et le caractère sont partout connus : *Polichinelle, Arlequin, le Docteur,* médecin de Bologne ; *Pantalon,* riche marchand vénitien ; *Colombina,* servante narquoise et friponne, etc. Quant à la comédie sérieuse, elle se montre à l'époque de la Renaissance, dans quelques traductions de Plaute et de Térence ; l'Arioste, Machiavel, en donnent d'originales. Toutefois Goldoni fut le premier poète comique digne de ce titre : c'est le *Molière italien.*

II. Goldoni : sa vie, ses œuvres. — Charles Goldoni était né à Venise. Attiré vers le théâtre par une vocation irrésistible, il dut néanmoins, pour satisfaire au désir de ses parents, tenter diverses carrières avant de s'attacher à celle qui répondait à tous ses goûts. Quelques tragédies et opéras ayant commencé sa réputation, il lui fut enfin permis d'être poète. Les comédies régulières dont il dota la scène italienne étaient une véritable réforme, qui lui suscita mille persécutions jalouses. Las de ces tracasseries, Goldoni vint en France vers 1765, travailla pour le théâtre et fut admis à la cour, comme maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV. La Révolution l'ayant privé de la pen-

sion que cette dernière charge lui avait assurée, il tomba dans la misère, et mourut pauvre et abandonné en 1793.

Doué d'un génie facile, ce poète a composé plus de cent cinquante pièces : comédies, tragédies, drames ou opéras. Ses principales comédies sont : le *Père de famille,* le *Véritable ami,* le *Menteur,* l'*Avare, Paméla, Molière, Térence, le Tasse.* On peut encore citer le *Bourru bienfaisant,* comédie française qui eut beaucoup de succès.

III. Caractère de son théâtre. — Goldoni a le mérite d'avoir remplacé les farces burlesques par des *comédies d'intrigue et de caractère ;* il marche à la suite de Molière, sans atteindre néanmoins à la hauteur de ce grand modèle. Son style est souvent incorrect, ce que la critique contemporaine ne lui pardonnait pas : la précipitation avec laquelle il écrivait explique en partie ce défaut. Son théâtre se distingue plutôt par la *variété des situations, l'entrain* et le *naturel,* que par la profondeur des aperçus et le fini des détails.

Giraud (1776-1834). — Le comte Jean Giraud, gentilhomme romain d'origine française, releva, durant la première moitié de notre siècle, la comédie, déchue depuis Goldoni. Ce poète, qui sait unir la gaieté italienne à la finesse gauloise, a laissé, entre autres pièces, le *Précepteur dans l'embarras,* jouée à Paris avec beaucoup de succès.

Art. 2. — Prose au XVIIIe siècle.

Au XVIIIe siècle, les prosateurs furent plutôt des érudits que des littérateurs. Tels sont : **Muratori**, auteur des *Annales d'Italie* depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1749 ; le **P. Tiraboschi**, jésuite, qui donna en treize volumes l'*Histoire de la Littérature italienne,* œuvre de jugement et de savoir.

Un grand nombre d'écrivains subirent l'influence de nos *encyclopédistes,* et commentèrent les doctrines qui agitaient alors tous les esprits en France. **Beccaria** s'attira, par son *Traité des délits et des peines* les sympathies des

philosophes; **Filangieri** mit une immense ardeur à défendre les idées nouvelles. — **Alexandre Verri**, publiciste célèbre, a laissé un ouvrage bien écrit : *les Nuits romaines au tombeau des Scipions,* ou Dialogues avec les illustres Romains de l'antiquité.

Art. 3. — Principaux auteurs contemporains.

Les poètes sont nombreux à notre époque; ils s'efforcent de rendre à la littérature italienne son caractère national. Néanmoins nous ne nous arrêterons point à recueillir leurs noms, mais seulement ceux de quelques philosophes, orateurs, historiens, dont la réputation est européenne.

I. Philosophie et éloquence. — Gioberti (1801-1852), ministre du roi de Sardaigne, essaya dans ses écrits de mettre la philosophie au service de l'indépendance et de la liberté. — **L'abbé Rosmini** (1797-1855) fut l'adversaire de Gioberti. Ses ouvrages ne forment pas moins de trente volumes; ils se distinguent par l'élévation de la pensée, la vigueur de la logique, la pureté du langage. L'abbé Rosmini, qui avait refusé la dignité de cardinal, exerça sous Grégoire XVI les fonctions de ministre de l'instruction publique, suivit Pie IX à Gaëte, et ne le quitta qu'en 1849 pour se retirer à Stresa, où il est mort.

Les voûtes de nos cathédrales ont retenti, vers le milieu de ce siècle, de la parole éloquente du **P. Ventura** (1792-1862), général de l'ordre des théatins. Il a opéré de grands fruits en Italie. Quelques-uns de ses ouvrages sont français : *les Femmes de l'Évangile*, la *Raison philosophique et la raison catholique.*

II. Histoire, Mémoires, Nouvelles. — César Cantù, né à Brisio dans le Milanais en 1805, s'est dévoué à toutes les grandes causes qui agitent notre époque. Dans ses *Chants religieux,* il unit le sentiment de l'indépendance nationale à un profond dévouement pour l'Église catholique. Son principal ouvrage est une Histoire universelle, remarquable à tous les points de vue. On a encore de lui un poème patriotique, Algéso ou la Ligue lombarde, qui a rendu son nom populaire en Italie.

Le **P. Bresciani**, jésuite (1798-1862), est l'auteur d'une intéressante nouvelle, le *Juif de Vérone,* qui a pour but de dévoiler et de flétrir les sourdes menées des sociétés secrètes.

Alexandre Manzoni (1784-1873), célèbre poète et romancier, né à Milan, vint en 1805 à Paris, où, malgré l'éducation philosophique et voltairienne qui lui fut donnée, il inclina vers le catholicisme. Dès l'année 1810, il inaugurait en Italie cette *poésie religieuse* qui anima d'abord Lamartine et V. Hugo. Sa gloire est surtout attachée au roman des Fiancés (*I promissi sposi*), dont les héros, Renzo et Lucia Mondella, sont d'humbles enfants des champs. Malgré la simplicité du cadre, l'auteur a su faire de son récit un tableau complet de la société italienne au xvii[e] siècle. Toutes les conditions s'y rencontrent, tous les caractères s'y dessinent ; à côté des scènes les plus familières se déroulent des drames émouvants, de majestueuses descriptions : tel l'épisode de la *Peste de Milan,* justement admiré. (M. C., 86, 87.)

Silvio Pellico (1788-1854). — Né à Saluces, en Piémont, Silvio avait étudié à Lyon, pendant plusieurs années, la langue et la littérature françaises. Son inclination pour la poésie se montra dès sa jeunesse ; une tragédie, *Françoise de Rimini*, qu'il fit représenter en 1819, excita un véritable enthousiasme. Devenu précepteur des fils du comte Porro à Milan, il se livrait avec bonheur à la culture des lettres, lorsque, soupçonné de *carbonarisme,* il fut arrêté, au mois d'octobre 1820, par ordre du gouvernement autrichien. Sa condamnation portait quinze années de *carcere duro,* dans la forteresse du Spielberg, en Moravie ; ce terme fut réduit à neuf ans, au bout desquels il obtint sa délivrance.

Les mémoires de sa captivité, qu'il a intitulés Mes prisons, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe ; là se peint au naturel cette belle âme, à qui tant de persécutions n'arrachèrent pas une plainte amère contre ses bourreaux. Silvio Pellico publia également des recueils de *Poésies,* composées en grande partie dans les fers, ainsi qu'un excellent *Traité des devoirs de l'homme.*

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE

I. — XIIIe ET XIVe SIÈCLE

POÉSIE

- **Poètes franciscains**
  - **Saint François d'Assise** (1182-1226). *Cantiques spirituels.*
  - FRÈRE PACIFIQUE. JACOMINO DE VÉRONE.
  - JACOPONE DE TODI : *Stabat Mater.*
- **Dante Alighieri** (1265-1321). LA DIVINE COMÉDIE (*l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis*), LA VIE NOUVELLE, LE BANQUET, *sonnets, canzoni.*
- **Pétrarque** (1304-1374). CANZONIERE (*sonnets, canzoni, épîtres*). *Œuvres latines : épîtres, lettres, poésies.*

PROSE

- **Boccace** (1313-1375). LE DÉCAMÉRON (*cent nouvelles, en dix journées*). *Vie de Dante.*
- LES VILLANI (1275-1348). *Histoire de Florence.*

II. — XVe ET XVIe SIÈCLE

XVe SIÈCLE ÉRUDITION

- **Laurent de Médicis**, protecteur des lettres. *Poésies lyriques.*
- **Ange Politien** (1454-1494) crée la tragédie pastorale : *Orphée.*
- PIC DE LA MIRANDOLE (1463-1494).
- **Louis Pulci** (1432-1487). *Morgant le géant,* poème héroï-comique.
- SAVONAROLE, célèbre orateur dominicain.

XVIe SIÈCLE SIÈCLE DE LÉON X

- **Poésie**
  - **L'Arioste** (1474-1533). LE ROLAND FURIEUX, épopée romanesque.
  - **Le Tasse** (1544-1595). LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE. L'AMINTA, poème pastoral ; *Thorismond*, tragédie ; *poésies diverses.*
  - LE TRISSIN : *L'Italie délivrée des Goths* (poème épique).
  - **Sannazar** (1458-1530). L'ARCADIE, poème pastoral.
- **Histoire**
  - **Machiavel** (1460-1530). TRAITÉ DU PRINCE, DISCOURS SUR TITE-LIVE, HISTOIRE DE FLORENCE, *l'Art de la guerre, comédies et nouvelles.*
  - **Guichardin** (1482-1540). HISTOIRE D'ITALIE DE 1490 A 1534.

III. — XVIIe ET XVIIIe SIÈCLE

XVIIe SIÈCLE DÉCADENCE	Guarini : *le Pastor fido* (tragédie pastorale). Marini (1569-1625), chef de l'*école marinesque :* pointes, concetti, faux brillant. Tassoni (1565-1635) : *le Seau enlevé,* poème héroï-comique.

XVIIIe siècle : Imitation étrangère.

RÉACTION LITTÉRAIRE	*L'Arcadie romaine* ou *Académie des Arcades* travaille à la réforme du goût. Étude des modèles français.
OPÉRA	**Métastase** (1698-1782). 72 *opéras.* Principaux : *Didon, Caton, la Clémence de Titus, Olympiade,* etc. Oratorios : *le Sacrifice d'Abraham, Caïn, Athalie, la Passion,* etc.
TRAGÉDIE	**Maffei** (1675-1755). Mérope, imitée depuis par Voltaire. **Alfieri** (1749-1803). Princip. tragédies : *le Premier Brutus, le Second Brutus, Polynice, Antigone, Conjuration des Pazzi, Philippe II, Marie Stuart, Mérope, Saül.*
COMÉDIE	Comédies dell'arte. **Goldoni** (1707-1793). Princip. comédies : *le Père de famille, le Véritable ami, le Menteur, l'Avare, Molière, Térence,* etc. Le comte Jean Giraud (1776-1834). Comédie : *le Précepteur dans l'embarras.* Érudits : Muratori, le P. Tiraboschi. Beccaria : *Traité des délits et des peines.* Alexandre Verri : *Nuits romaines au tombeau des Scipions.*
PRINCIPAUX AUTEURS CONTEMPORAINS	Gioberti. — L'abbé Rosmini. Le P. Ventura : *les Femmes de l'Évangile, la Raison philosophique et la Raison catholique.* **César Cantù** : Histoire universelle. Le P. Bresciani : *le Juif de Vérone.* **Alexandre Manzoni** : les Fiancés. **Silvio Pellico** : Mes Prisons.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

I. Naissance de la langue espagnole. — Il suffit d'exposer brièvement les origines du peuple espagnol pour faire connaître par là même la formation de sa langue et les divers éléments qui s'y rencontrent.

L'antique *Ibérie*, visitée par les Phéniciens, colonisée depuis par les Carthaginois, devait rester à Rome, qui se l'incorpora de bonne heure, et la traita en alliée plutôt qu'en sujette. Plusieurs empereurs : Trajan, Adrien ; des littérateurs distingués : *Sénèque, Lucain, Quintilien,* eurent pour berceau cette terre devenue toute romaine. Lorsque arrivèrent les grandes invasions du vᵉ siècle, l'Espagne demeura aux *Visigoths*. Déjà initiés au christianisme, ceux-ci connaissaient quelque peu la langue latine : ils la laissèrent à leurs vaincus. Le roman provençal, les locutions barbares s'y mêlèrent, il est vrai, par un contact inévitable ; cependant le latin avait jeté dans ce sol de profondes racines à l'époque où les *Arabes* vinrent s'y implanter (711). Leur victoire de Xérès amena la fondation du *califat de Cordoue*, avec sa brillante civilisation, ses écoles renommées. Une partie de la population, sous le nom de *Mozarabes,* adopta la langue des vainqueurs, tout en conservant l'intégrité de la foi catholique; l'autre, fière et indépendante, se retira dans les montagnes des Asturies, emportant avec elle l'idiome castillan, d'où devait sortir le castillan moderne.

De ces trois éléments : le *latin* joint aux *idiomes du Nord* et à la *langue arabe,* naquirent les divers dialectes espagnols, qui demeurèrent distincts tant que l'unité politique ne fut pas consommée. L'espagnol est une langue majestueuse, propre à l'éloquence ; elle joint à l'ampleur

du latin quelque chose de la prononciation gutturale des Arabes ; les grandes images lui conviennent, mais elle est sujette en même temps aux excès de l'hyperbole et du gigantesque[1].

II. Division. — La littérature espagnole peut être divisée en trois périodes : 1° *du* XIIIe *au* XVIe *siècle,* époque de *formation;* 2° *le* XVIe *siècle et une partie du* XVIIe (1500-1667), *apogée de la littérature espagnole;* 3° *la fin du* XVIIe *et le* XVIIIe, époque de *décadence.*

CHAPITRE I

XIIIe AU XVIe SIÈCLE

§ I. — Poésie légendaire.

I. Poème et Romances du Cid. — Pour saisir le genre et la portée de ces poésies nationales, il faut se rappeler cette croisade permanente, soutenue pendant près de huit siècles par les royaumes chrétiens d'Espagne contre les disciples de Mahomet. La présence continuelle d'ennemis tels que ceux-ci, dont le but était non seulement de conquérir le sol, mais d'asservir les âmes, quoi de plus propre à exciter l'enthousiasme religieux et le patriotisme chevaleresque, double caractère de cette littérature au moyen âge? Or le POÈME DU CID en est la personnification la plus complète.

Le *Cid* est un personnage à la fois réel et légendaire.

[1] Cette opinion au sujet de la langue espagnole nous a valu les expressions *hâbler, hâbleur,* prises chez nous en mauvaise part, et qui viennent du verbe espagnol *parler* (*hablar*). Mais il paraît que nos voisins nous rendent la pareille, et que notre verbe français *parler* (esp. *parlar*) a pour eux le même sens défavorable.

Ruy Diaz de Bivar, surnommé *le Cid Campeador* (le *Seigneur batailleur*), né à Burgos vers l'an 1040, époux de Chimène, fille de don Diègue, duc des Asturies, avait passé sa vie à guerroyer, tantôt contre les princes voisins, tantôt contre les Maures, et s'était enfin emparé du royaume de Valence. Le poème qui l'a immortalisé nous le représente comme le type du chevalier accompli : force de corps prodigieuse, bravoure à toute épreuve, magnificence orientale, indépendance de montagnard. On y trouve racontés les principaux événements de cette existence aventureuse.

Ici, le vaillant Cid, exilé de Burgos par le roi Alphonse VI, adresse de touchants adieux à sa noble épouse : « Ah ! Chimène, femme accomplie, je vous aime comme j'aime mon âme ! Vous le voyez, il faut nous séparer ; je dois partir, et vous devez rester. Qu'il plaise à Dieu et à la Vierge Marie de me ramener ici pour marier mes filles ! Qu'il me donne du bonheur et quelques jours de vie ! Et vous, femme honorée, ayez souvenance de moi. » Ailleurs, mû par une force surhumaine, il triomphe d'innombrables armées musulmanes ; plus loin nous le voyons, déjà avancé en âge, flétrir, en présence des Cortès assemblées, la cruauté de ses gendres, les infants de Carrion, qui ont indignement maltraité leurs épouses. Le récit de sa mort est touchant : le brave est tombé sur le champ de bataille, toute l'armée le pleure ; *Babieça,* son fidèle coursier, se tient près de lui, la tête tristement baissée vers la terre.

Une certaine *rudesse,* une *simplicité* qui rencontre le beau sans le chercher, une *peinture* animée *des mœurs* et *des caractères :* tels sont les traits généraux de cette poétique ébauche, d'où aurait pu jaillir une brillante épopée.

A ce premier poème se rattachent les ROMANCES DU CID, plus populaires encore. Destinées au chant, elles se répandirent parmi toutes les classes : les mères les apprenaient à leurs enfants ; on les entendait retentir dans les fêtes publiques et sur les champs de bataille. Recueillies plus tard, au nombre de cent deux, pour former le ROMANCERO DU CID, elles fournirent à l'Espagne, et indirectement à notre grand Corneille, de hautes inspirations tragiques. (M. C., 88.)

II. Romancero général. — D'autres romances, également familières à ce peuple, formèrent le *Romancero général*. Citons seulement : la *légende du roi Rodrigue*, le vaincu de Xérès ; celle de *Bernard de Carpio,* l'un des adversaires de Roland à Roncevaux.

On pourrait mentionner, comme appartenant à l'Espagne, les brillantes compositions *moresques,* tout empreintes de ce merveilleux féerique que les contes des *Mille et une Nuits* ont partout rendu populaire.

§ II. — XIVe et XVe siècle.

I. Princes et guerriers amis des lettres. — Les premiers noms que rappelle la littérature espagnole se rencontrent parmi les princes et leur vaillante milice : il en sera de même dans les siècles suivants au sein de cette nation chevaleresque où, selon Schlegel, les poètes étaient guerriers et les guerriers poètes. La Castille, qui fournit la plupart de ces essais littéraires, était alors gouvernée par des souverains amis des lettres : tel apparaît ALPHONSE X, surnommé *le sage* ou *le savant,* qui, monté sur le trône en 1252, poursuivit cette mission civilisatrice, malgré les troubles d'un règne agité.

II. Juan Manuel (1267-1347). — Le prince Juan Manuel, petit-fils de Ferdinand III de Castille, a laissé un recueil de nouvelles intitulé : LE COMTE LUCANOR. Conteur naïf et gracieux, Manuel a voulu donner, sous la forme d'apologues, des leçons de politique et de morale. Son livre est un monument curieux de la gravité espagnole et de l'esprit allégorique des Arabes.

III. Pedro Lopez d'Ayala (1382-1407). — Ayala est l'auteur d'une CHRONIQUE DES ROIS DE CASTILLE, œuvre vraiment nationale. Il écrit comme Froissart, lorsque Froissart est sérieux ; raconte avec fermeté les crimes d'un Pierre le Cruel, par exemple, sans réflexions ni commentaires. Ambassadeur de Henri de Transtamare auprès du roi de France Charles V, puis grand chambellan et chancelier

sous Jean Ier, Ayala s'était trouvé mêlé à tous les grands événements qu'il décrit.

IV. Henri d'Aragon, *marquis de Villena,* fonda, au xve siècle, dans plusieurs villes d'Espagne, des académies semblables à celle des jeux Floraux de Toulouse. Ses connaissances en physique et en histoire naturelle lui valurent la réputation de magicien et le firent accuser de sorcellerie : on brûla même ses œuvres après sa mort. Il n'est resté qu'une sorte de poétique incomplète : la GAYA CIENCIA (*gaie science*).

CHAPITRE II

APOGÉE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE (1500-1667)

Coup d'œil sur cette période. — Avec le XVIe siècle s'ouvre pour l'Espagne une ère mémorable. *Charles-Quint* succède à Ferdinand le Catholique et recueille, durant son long règne, toutes les gloires qui peuvent honorer un souveroin. Non seulement l'empire d'Allemagne, mais les Pays-Bas, Naples, Milan, s'ajoutent en Europe à son royaume d'Espagne ; le nouveau monde lui donne de plus vastes possessions encore, de sorte qu'en vérité *le soleil ne se couche pas sur ses États*. Cette grande puissance, Charles-Quint la transmet à *Philippe II* son fils, moins toutefois la couronne impériale, désormais séparée de celle d'Espagne ; *Philippe III, Philippe IV,* complètent le *cycle des trois Philippe* (1556-1667), après lequel la prospérité de la nation ira s'affaiblissant.

Ces conquêtes, achetées au prix de longues et fréquentes

guerres, mettent les Espagnols en relation avec les étrangers, qu'ils ont peu connus jusqu'alors. L'Italie surtout leur est ouverte sous Charles-Quint : ils puisent dans cette poétique contrée le goût des lettres et des arts ; à l'exemple de leurs vaincus, ils remontent aux sources classiques et se livrent avec ardeur à l'étude de l'antiquité. La poésie se nourrit donc tout d'abord des modèles italiens : *Boscan, Garcilasso, Mendoza,* et nombre de *pétrarquistes* donnèrent dans ce genre de lyrisme, plus gracieux que profond.

§ I. — Poésie.

Art. — Imitation des genres italiens.

I. Boscan Almogaver (1485-1543). — Boscan appartenait à une famille patricienne de Barcelone. Ses voyages en Italie, ses relations avec André Navagiero, ambassadeur de Venise près de Charles-Quint, lui permirent de goûter à sa source cette versification harmonieuse de Pétrarque et de ses imitateurs, si éloignée de la rudesse castillane. Secondé par son ami, Garcilasso de la Véga, il s'efforça de faire passer dans ses SONNETS et ses CANZONI la grâce et la mélodie des poètes italiens.

Tout occupé d'embellir la forme, Boscan manque généralement de chaleur et de vrai enthousiasme. Son mérite consiste en un certain brillant que la langue espagnole ignorait avant ce poète.

II. Garcilasso de la Véga (1503-1536). — Émule de Boscan, comme lui d'illustre origine, Garcilasso cultiva les lettres au milieu de la vie agitée des camps. Il mourut à Nice, à l'âge de trente-trois ans, d'une blessure reçue en Provence lorsque Charles-Quint envahit cette contrée.

Plus habile encore que Boscan à manier le mètre italien, Garcilasso a mérité par ses SONNETS le surnom de *Pétrarque espagnol ;* ses ÉGLOGUES et ses ÉLÉGIES ne sont pas moins estimées. Le ton languissant et tendre de la plupart de ses poésies lui valut le titre de *roi de la douce plainte.* Charles-

Quint disait que sa langue correcte et harmonieuse était celle des dieux.

III. Mendoza (1503-1575). — Né à Grenade, d'une famille illustre, *Hurtado de Mendoza* fut tout à la fois l'un des premiers écrivains et l'un des plus célèbres hommes d'État du XVIe siècle. Ambassadeur de Charles-Quint à Venise, puis à Rome, il vécut plusieurs années en Italie et s'initia, comme Boscan et Garcilasso, aux productions littéraires de cette contrée. Ses SONNETS et ses CANZONI ne forment pas néanmoins son meilleur titre de gloire ; il a mieux réussi lorsque, prenant Horace pour modèle, il s'exerça dans de charmantes ÉPÎTRES, fort estimées des Espagnols.

Les ouvrages en prose de Mendoza doivent être préférés à ses poésies. Dans son HISTOIRE DE LA GUERRE DE GRENADE, il raconte un fait contemporain, dont le théâtre est sa propre patrie. Ce livre demeure le chef-d'œuvre du genre historique en Espagne : on y trouve l'élégante concision de Tacite et de Salluste, que l'auteur a choisis pour modèles. — Son roman comique ou picaresque[1], LAZARILLE DE TORMÈS, a été, comme DON QUICHOTTE, traduit dans toutes les langues de l'Europe. Le héros de ce récit, *Lazarille* ou petit Lazare, enfant misérable et vagabond, offre un type intéressant de cette pétulance, de cette fierté native qui, chez l'Espagnol, survit à tout ; il traverse les conditions les plus variées, toujours fripon et toujours satisfait de lui-même.

IV. Réaction nationale. — Cependant la manie des *sonnets* avait gagné toute l'Espagne ; une foule de poètes médiocres se lançaient dans ce genre, peu fait pour élever le niveau littéraire de la nation. Quelques auteurs, d'un goût plus sûr, réclamèrent en faveur de l'ancienne école : le mieux n'était pas toutefois de revenir à la rudesse des premiers âges, mais d'appliquer à des genres plus élevés, plus soutenus, la douceur et l'harmonie de la poésie italienne.

[1] *Picaresque* se dit des romans ou pièces de théâtre dont le principal personnage est un *picaro* (en espagnol : *un coquin, un gueux*).

Herrera, qui florissait à Séville au milieu du XVIe siècle, dirigea ses œuvres vers ce noble but. C'est le premier lyrique de l'Espagne, comme l'atteste l'épithète de *divin* sous lequel la postérité l'a désigné. Poète de la patrie et de la religion, il ne cherche dans ses ODES d'autres inspirations que ces deux grands mobiles. « La strophe d'Herrera, dit un critique, tombe en droite ligne des hauteurs du Sinaï. Sa *cancion* bien connue sur la BATAILLE DE LÉPANTE est un chant religieux et national, une ode véritable, l'ode héroïque de l'antiquité, telle qu'elle se chantait au front des armées, sur les places publiques et dans l'enceinte des temples. » (M. C., 89.)

Art. 2. — Poésie épique.

Faiblesse de l'épopée en Espagne. — Les gloires de l'Espagne au XVIe siècle, si propres à inspirer le génie épique, ne produisirent, à part l'essai moins malheureux d'*Ercilla,* que de froides compositions, des *Carolides,* à la louange du *monarque invaincu ;* elles sont justement tombées dans l'oubli. Nous parlerons ici de *Camoëns,* l'auteur des *Lusiades,* le seul grand poète portugais, le seul dont la réputation soit européenne. D'ailleurs, la langue portugaise se rapproche étroitement de l'espagnol : elle s'est formée de l'idiome castillan adouci ; modification généralement observée dans les régions rapprochées des côtes, par rapport aux centres montagneux, où le langage se conserve plus rude.

Alonzo de Ercilla (1533-1596) **: l'Araucanie.** — Ercilla, né à Madrid, accompagna comme page Philippe II, encore infant, en Italie, aux Pays-Bas et en Angleterre. Étant ensuite passé au Pérou, il se distingua dans la guerre que soutinrent les Espagnols contre les Araucans, peuple du Chili : lutte qui lui a fourni le sujet de son ARAUCANIE.

Ce poème est plutôt une *histoire en vers* qu'une épopée : il n'y a ni plan ni liaison dans cette suite de récits, tantôt réels, tantôt fabuleux, qui s'y déroulent. L'*ordre chronologique,* généralement observé, prête peu à l'enthousiasme ;

l'emploi du *merveilleux* est malaisé à un auteur racontant des événements auxquels il s'est trouvé mêlé. La plupart des fictions et des épisodes manquent de naturel : le magicien *Fiton*, le noir dragon *Eponamou*, la déité foudroyant l'armée ennemie, etc., contrastent trop fortement avec un ensemble de faits véritables et contemporains. *L'Araucanie* offre cependant quelques belles descriptions, quelques harangues assez remarquables : Voltaire a loué celle du cacique *Colocolo*. Le style, vif et coloré, ne se soutient pas à la hauteur de l'épopée. Ercilla, contemporain du Tasse et de Camoëns, demeure loin de ces deux beaux génies.

CAMOËNS (1525-1579)

I. Biographie. — Luiz de Camoens naquit à Lisbonne en 1525, d'une famille noble, mais pauvre. Sa vocation poétique s'éveilla de bonne heure ; encore écolier à l'université de Coïmbre, il préludait par des chants lyriques à la grande œuvre qui devait l'immortaliser un jour. Revenu à Lisbonne, il dut, par suite de quelques démêlés, s'exiler à Santarem. S'étant engagé sur la flotte portugaise dirigée contre le Maroc, il perdit un œil au siège de Ceuta; mais ni cette glorieuse blessure, ni les poésies qu'il avait déjà publiées, ne purent attirer sur lui les faveurs royales. Ainsi délaissé, Camoëns s'embarque pour les Indes, jurant d'oublier à jamais une terre ingrate, dont le souvenir néanmoins le suivra partout et sera sa muse inspiratrice.

Arrivé à Goa, il se compromet de nouveau en publiant une satire : *Des sottises de l'Inde*, dirigée contre l'administration du vice-roi ; la liberté de ses invectives le fait exiler à Macao. Sur ces rivages éloignés, Camoëns, évoquant dans son âme l'image de la patrie absente, compose ou du moins achève les *Lusiades;* on montre encore près de la ville une grotte solitaire où il venait mûrir les inspirations de son génie. Au bout de cinq ans, il est rappelé à Goa; le vaisseau qui le portait fait naufrage sur les côtes du Cambodge : déployant un courage héroïque, le poète,

sans se laisser abattre, d'une main lutte contre les flots, de l'autre élève au-dessus de l'abîme le précieux manuscrit qui est toute sa richesse. Goa ne devait pas lui être plus favorable durant ce second séjour : il y est arrêté et retenu prisonnier pour dettes. Lorsque, grâce au crédit de quelques amis, il eut recouvré la liberté, le désir de revoir Lisbonne s'alluma dans son cœur : il y revint, en effet, après seize années d'absence, ne rapportant que la misère de ces Indes où tant d'autres s'étaient enrichis.

Les *Lusiades* parurent en 1572 : elles étaient dédiées au roi Sébastien ; ce prince n'accorda à l'auteur qu'une modique pension, absolument insuffisante pour soutenir son existence. Un esclave javanais, qui lui était tout dévoué, descendait chaque soir dans les rues de Lisbonne tendre la main en faveur du poète le plus célèbre des Espagnes. Le désastre d'Alcaçar-Kébir et la mort du roi Sébastien, bientôt suivis de l'annexion du Portugal à l'Espagne, furent pour Camoëns autant de coups mortels : *Au moins,* s'écria-t-il, *je ne survivrai point à la liberté de ma patrie!* Peu de temps après il entra dans un hôpital, où il succomba, âgé de soixante-deux ans. Quinze années s'écoulèrent avant qu'on réparât, par un monument, l'oubli dans lequel on avait laissé ce grand homme.

« Ma lyre sera plus célèbre qu'heureuse, » avait-il dit au Xe chant de son poème. Les cruelles afflictions qui marquèrent son existence justifient ce présage. Quant à sa renommée, elle est impérissable ; aujourd'hui encore, non seulement les Portugais d'un esprit cultivé, mais les gens du peuple eux-mêmes chantent avec délices les plus beaux passages des *Lusiades*.

II. Analyse des Lusiades. — Les *Lusiades* ou *les Portugais,* de l'ancien nom du Portugal, *Lusitanie*, célèbrent, avec l'expédition de *Vasco de Gama*, qui doubla le premier le cap de Bonne-Espérance, toutes les gloires de cette nation, que l'auteur y rattache par d'ingénieux épisodes.

Au début du poème, Vasco et sa flotte, déjà lancés sur l'Océan, se trouvent entre Madagascar et la côte d'Afrique. L'Olympe est divisé à leur sujet : Jupiter, d'abord hostile à la puissance toujours croissante des Lusitaniens, est apaisé par Vénus, qui les protège. Les hardis navigateurs débarquent à Mélinde, sur les rives du

Zanguebar : le roi de ce pays leur accorde une généreuse hospitalité. Pour le payer de quelque retour et pour satisfaire sa légitime curiosité, Vasco le charme par ses récits : histoire poétique du Portugal, événements actuels en Europe, détails circonstanciés sur son voyage, etc.

Cette partie occupe près des trois quarts du poème. On y trouve les passages les plus admirés : *Épisode d'Inès de Castro, Apparition du géant Adamastor, le génie des Tempêtes*, essayant par de sinistres prédictions d'effrayer les audacieux conquérants; *apostrophe* adressée *aux puissances de l'Europe,* pour les exciter à oublier leurs querelles particulières et à s'unir contre les Turcs.

Vasco poursuit son récit, entremêlé de nombreuses descriptions géographiques, qui en refroidissent l'intérêt. Le retour du héros, raconté au Xe et dernier chant, est accompagné de mille prodiges : une île enchantée, habitée par des nymphes, surgit du sein des flots; les Portugais s'y reposent avec délices : une Sirène leur prédit, de sa voix mélodieuse, la gloire à venir de leur patrie, dont l'histoire se trouve ainsi complète. (M. C., 90.)

Jugement sur les Lusiades : qualités et défauts. — Le *sujet des Lusiades* est *grand et national;* les épisodes qui s'y rattachent sont bien conçus et propres à l'épopée. Néanmoins l'ensemble de ce poème est loin d'égaler, ni l'*Énéide,* qui a constamment inspiré l'auteur, ni la *Jérusalem délivrée,* si parfaite au point de vue de l'unité. Camoëns pèche sous ce dernier rapport, oubliant les aventures de son héros pour s'étendre longuement sur l'histoire du Portugal. De plus, on rencontre dans les *Lusiades* un bizarre et singulier mélange du *merveilleux chrétien* et de la *mythologie païenne :* Vénus, Jupiter, Bacchus, — le Christ, la Vierge Marie, y jouent tour à tour leur rôle, sans que cet étrange voisinage semble inquiéter le moins du monde le poète chrétien. On peut faire remarquer, pour sa décharge, qu'il écrivait à l'époque de la Renaissance, alors que les divinités de l'Olympe avaient repris possession du domaine des lettres.

Toutefois, malgré ces défauts, les *Lusiades* présentent dans le détail de réelles beautés; des fragments entiers ne seraient indignes ni d'Homère ni de Virgile. Nous avons dit quel charme offre aux Portugais l'élégante versification de cette épopée; c'est le *poème du patriotisme* : il tient lieu à ce peuple d'une littérature presque tout entière.

Art. 3. — Poésie dramatique.

Origine et caractère du théâtre espagnol. — Nulle part les *Mystères,* représentations dramatiques tirées des fêtes de l'Église, ne furent mieux goûtés que dans la catholique Espagne. Le moyen âge s'en nourrit avec délices, et les progrès de l'art demeurèrent impuissants à détruire cet instinct, qui enfanta depuis les *Autos sacramentales* ou drames religieux. Cependant l'abus s'étant glissé dans ces pièces primitives, le théâtre dut, vers le xv[e] siècle, se séculariser et traiter des sujets profanes. Formé sur l'antique goût castillan, d'après les mœurs, les habitudes, les caprices même de la foule, il ne chercha nullement à se calquer sur les modernes : en dépit de toutes les critiques, il conserva ses allures populaires.

Les érudits de la Renaissance tentèrent une réaction classique ; voulant doter la scène espagnole des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ils traduisirent Plaute, Sophocle, Euripide. Ce fut inutilement : le peuple délaissa ces pièces savantes et leur préféra toujours les farces qu'un **Lope de Rueda**, par exemple, à la fois acteur et auteur, donnait sur quelques planches, avec force assaisonnement de jeux de mots et de caricatures.

Bermudez, professeur de théologie à Salamanque, mieux inspiré dans sa réforme, composa, sur un sujet national, *Inès de Castro,* tragédie régulière avec chœurs à la manière des anciens. **Cervantes** essaya également d'introduire quelques règles sur la scène. Il se vante ingénument, dans la préface de ses pièces, « d'avoir pu représenter vingt à trente comédies sans que le public lançât aux acteurs ni concombres ni oranges ; elles achevèrent leur carrière sans sifflets, sans confusion et sans clameurs... Alors, ajoute-t-il, parut le prodige du naturel et du talent, **Lope de Véga.** »

Le théâtre espagnol est donc demeuré essentiellement *original :* il tient peu compte des règles de l'art dramatique ancien et moderne. *Populaire* et *national,* il reproduit, comme dans un miroir parfait, les mœurs, les qualités

et les défauts, les gloires de la nation. Il est *riche* et *abondant,* mais peu travaillé, offrant plutôt d'ingénieuses ébauches que des modèles achevés. Un dernier trait de la scène espagnole, c'est le *caractère religieux* toujours uni au sentiment patriotique : les légendes des saints, les triomphes de la Croix inspirent souvent ses poètes.

LOPE DE VÉGA (1562-1635)

Biographie. — Né à Madrid en 1562, Lope de Véga révéla dès l'enfance un brillant génie ; à l'âge de quatorze ans, il s'exerçait dans l'art dramatique. Après avoir terminé ses études à la célèbre université d'Alcala, il mena pendant quelques années une vie assez agitée, s'enrôla sur l'*Invincible Armada ;* puis, après le désastre de cette flotte, revint à Madrid, où il se livra tout entier à la culture des lettres. Déjà son talent facile lui avait permis de publier un grand nombre de pièces de théâtre : la gloire et la fortune s'attachaient à ses pas; mais de cruelles épreuves l'atteignirent, jeune encore, et brisèrent ses plus chères affections. Il perdit en peu de temps son épouse et son fils unique, « au teint de lis et de rose, » âgé seulement de sept ans.

La religion seule peut guérir de telles blessures ; Lope se tourna vers elle, embrassa l'état ecclésiastique, puis s'agrégea à la confrérie de Saint-François, qui exerçait diverses œuvres de miséricorde. Il ne cessa point cependant de cultiver la poésie. Plus heureux que le Tasse, Dante et Camoëns, il reçut de son vivant une gloire immense : ses compatriotes ne le désignaient plus que sous les noms de *prodige de la nature,* de *phénix de l'Espagne.* Le pape Urbain VIII lui envoya, avec la croix de Malte, le titre de docteur en théologie. Sa mort arriva l'an 1635. On lui fit de magnifiques funérailles, qui ne durèrent pas moins d'une semaine : un évêque officia chaque jour. Tout le peuple semblait atteint par le trépas de l'illustre Lope.

II. Théâtre de Lope de Véga. — Doué d'une fécondité prodigieuse, ce poète composa plus de *deux mille pièces,* formant un total de vingt et un millions trois cent mille

vers. On y trouve les trois genres de drames propres au théâtre espagnol :

1° **Les Comédies d'intrigue** ou **Comédies de cape et d'épée,** ainsi nommées du rang et du costume des principaux personnages. Le point d'honneur, les coups de lance, la galanterie en forment les principaux ressorts. Incidents multipliés, situations tragiques, imbroglios souvent invraisemblables : telle semble être la perfection de ces pièces. *L'argent fait la noblesse, Persévérez jusqu'à la mort, Le meilleur alcade est le roi,* appartiennent à ce genre.

2° **Les Comédies héroïques** comprenant les pièces dont les sujets sont historiques ou mythologiques : elles sont nécessairement plus froides, n'offrant guère que la chronique ou légende dialoguée.

3° **Les Comédies spirituelles** ou **Autos sacramentales**, analogues aux *Mystères* du moyen âge, se jouaient en la fête du saint Sacrement. Les rôles appartiennent le plus souvent à des personnages allégoriques, dont le but est de rendre sensibles aux yeux de la multitude les vérités de la foi. Plusieurs sujets sont tirés de la Bible et des légendes des saints : la *Création du monde, Tobie, sainte Thérèse*, etc.

En dehors de ces drames, Lope a laissé de nombreux volumes de *Poésies* qui eussent suffi pour absorber une vie entière. (M. C., 91.)

Jugement sur Lope de Véga : défauts et qualités de ses drames. — Le théâtre de Lope se ressent de la précipitation avec laquelle il composait ou plutôt improvisait : la plupart de ses comédies ne lui ont, en effet, coûté qu'une journée de travail ; lorsqu'il dictait, ses copistes avaient peine à le suivre. Loin d'imposer à la scène espagnole les règles qu'elle ignorait encore, ce poète, comme il l'avoue lui-même, *enferme sous de triples verrous tous les préceptes ; éloigne de lui Plaute et Térence, de peur d'entendre leurs reproches*. Son but est de plaire à la multitude : il y réussit ; mais Boileau pourra, sans exagération, plaisanter ces sortes de spectacles, dont les héros se montrent

Enfants au premier acte et barbons au dernier.

L'unité de lieu, pas plus que l'unité de temps, n'y est respectée. Les personnages les plus disparates s'y rencontrent, comme à dessein, afin sans doute de multiplier les surprises et les émotions.

Poète tout espagnol, Lope ne peut guère être compris par

des étrangers. Son grand mérite est d'avoir peint avec un incontestable talent le monde au milieu duquel il a vécu, d'en avoir reproduit les aspirations et le langage. « Il ne lui a manqué, dit Schlegel, outre la profondeur, que cette finesse dans les aperçus qui est le mystère de l'art. » Le *dialogue* est manié avec une habileté rare ; mais le *style* est fort *inégal*, tantôt élégant et soutenu, tantôt grossier et trivial. Certains critiques considèrent les pièces de Lope comme le premier essai du genre romantique : plus d'un emprunt a été fait à cet auteur par les dramaturges contemporains.

CALDÉRON DE LA BARCA (1600-1681)

Biographie. — Né à Madrid, CALDÉRON DE LA BARCA suivit pendant quelque temps la carrière des armes, cultivant la poésie au milieu des camps. Philippe IV, informé de son génie dramatique, le chargea de composer des pièces pour la cour et l'attacha pour toujours à sa personne. Grâce à la munificence du monarque, Caldéron put donner à son théâtre une pompe et des décorations jusqu'alors inouïes. Ce prince, ami des lettres, auteur lui-même, le consultait pour l'ordonnance de toutes les fêtes et de toutes les solennités publiques. A l'exemple de Lope, son devancier, Caldéron se consacra à l'Église et obtint un canonicat à Tolède. Depuis cette époque il ne composa plus que des pièces religieuses, ses plus beaux titres de gloire.

II. Théâtre de Caldéron. — Caldéron eut presque la fécondité de Lope ; on a de lui CENT VINGT COMÉDIES, et SOIXANTE-QUINZE AUTOS SACRAMENTALES. On prétend qu'il ne composa pas moins de quinze cents ouvrages. Plusieurs de ces pièces : *Ferdinand de Portugal, le Prince constant, l'Exaltation de la Croix,* sont des chefs-d'œuvre dans leur genre.

III. Caldéron est le plus parfait tragique espagnol. — Caldéron suivit la même voie que Lope, mais avec un génie bien supérieur. On peut dire que ce poète a conduit le *drame espagnol* au point de *perfection* dont il était suscep-

tible. Auteur profondément catholique, la religion lui fournit ses plus belles scènes : il la mêle à tout, quelquefois même avec trop peu de discernement. Sous le rapport de l'art et de la conduite de l'action, la supériorité de Caldéron est incontestable : il a un talent prodigieux et vraiment unique pour combiner une intrigue, inventer de savants imbroglios, ménager des dénouements inattendus.

Le *style* est toujours *clair, élégant*. « Caldéron, dit Schlegel, est un grand poète, si jamais homme a mérité ce nom. Quant à ses défauts, il n'en faut pas discuter avec nos idées modernes et françaises. Nous ne pouvons dans tous les cas refuser, ni à lui ni aux autres dramatiques espagnols, le génie de l'invention. Il faut même que sur ce point on leur ait secrètement rendu justice ; car les Italiens, les Français et les Anglais n'ont cessé de profiter de leurs idées les plus ingénieuses, souvent même sans en avouer la source. » Molière doit probablement à Caldéron le sujet des *Femmes savantes,* et l'on a lieu de penser que l'*Héraclius* de Corneille est une imitation d'une comédie de ce même auteur ayant pour titre : *Dans cette vie, tout est vérité et mensonge.*

Guilhem de Castro (1569-1631) a été loué par Cervantes et Lope de Véga, comme l'un des meilleurs poètes dramatiques de son siècle. La plus célèbre de ses pièces est LA JEUNESSE DU CID, en deux parties', dont la première a fourni à Corneille le sujet et quelques détails de son chef-d'œuvre. Le drame espagnol, libre dans ses allures, affranchi de l'unité de temps, embrasse mille scènes variées des anciennes *Romances du Cid,* qui n'ont pu trouver place dans la pièce française. Même lutte de part et d'autre entre la passion et le devoir, même triomphe de celui-ci. Guilhem fit sensation parmi ses compatriotes, en reproduisant sous leurs yeux la figure qui semble résumer toutes les gloires nationales.

Alarcon, poète original et plein de vigueur, aurait également fourni à Corneille le sujet de sa comédie du *Menteur*.

§ II. — Prose.

Art. 1. — Éloquence religieuse.

La nation très catholique n'a cessé de produire d'éloquents apôtres de la foi ; depuis ses grands docteurs. Léandre, Isidore de Séville, Ildefonse de Tolède, jusqu'aux nombreux fondateurs d'ordres religieux qui ont multiplié dans son sein les foyers de vérité. Nommons seulement ici quelques ***écrivains ascétiques*** de l'époque que nous parcourons.

I. Louis de Grenade (1504-1588), célèbre dominicain, sut se préserver du genre déclamatoire, de l'érudition affectée qui avait envahi la chaire chrétienne. Son enseignement n'est pas moins remarquable par la pureté de la doctrine que par l'onction qui en découle et la perfection du style. *Le Guide des pécheurs*, son principal ouvrage, a été et est encore goûté en France comme en Espagne.

II. Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582). — L'illustre réformatrice du Carmel s'est acquis, sans y songer, une gloire littéraire incomparable. Aussi bien l'Espagne la compte-t-elle au nombre de ses grands écrivains, et a-t-elle placé son portrait parmi les leurs dans le palais de l'Escurial.

Ses Lettres, modèles de clarté, d'esprit, de naturel ; ses Poésies, pleines d'une ardeur séraphique ; sa Vie écrite par elle-même, le Chateau de l'ame, le Chemin de la perfection : tous ses ouvrages, en un mot, ne font pas moins d'honneur à son génie qu'à sa sainteté. Bossuet qualifie sa doctrine de *doctrine céleste* ; Fleury ne craint pas, en défendant une opinion, d'associer le témoignage de sainte Thérèse à celui du concile de Trente. Sans rappeler beaucoup d'autres éloges, il suffit de dire que les papes Grégoire XV et Urbain VIII ont donné à cette illustre sainte le titre de *Docteur de l'Église*, honneur insigne, qui n'a jamais été accordé à d'autres femmes.

Sainte Thérèse fut poète, pourrait-on ajouter ; quelques-uns de ses compatriotes l'ont saluée *le plus grand poète*

de l'Espagne. Ce titre, sans doute, l'eût fait sourire ; elle ne pensa jamais produire œuvre d'art en laissant déborder, dans des *stances* brûlantes, les transports de l'amour divin.

III. Saint Ignace de Loyola, l'une des gloires religieuses de l'Espagne, fondait dans le même siècle cette admirable *Société de Jésus*, destinée à défendre partout les pures doctrines catholiques. Elle a donné à l'Église un nombre incalculable de prédicateurs et d'écrivains distingués, sans parler des savants du premier ordre qui se sont rencontrés dans son sein.

Art. 2. — Histoire.

L'Espagne compte peu d'historiens remarquables. Nous avons cité plus haut l'excellente *Histoire de la guerre de Grenade* de **Mendoza**. A ce même genre on peut rattacher l'*Histoire de la révolte de Catalogne* par **Don Francisco de Melo** : l'auteur y déploie une grande énergie de style et une remarquable sûreté de jugement.

I. Le P. Mariana (1537-1624), de la Compagnie de Jésus, a laissé la meilleure HISTOIRE D'ESPAGNE. Elle s'étend depuis les origines jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique (1516). Cette histoire, d'abord écrite en latin, puis traduite en espagnol par l'auteur lui-même, est une œuvre classique ; la narration en est intéressante, la diction claire, élégante et vigoureuse. On y trouve des discours dans le goût de Tite-Live ; malgré leur mérite, ils sentent un peu trop l'antiquité sur les lèvres de héros du moyen âge.

II. Solis (1610-1686) : **Histoire de la Conquête du Mexique.** — Un grand nombre d'auteurs espagnols se sont faits les historiens des découvertes de leurs compatriotes en Amérique et dans les Indes orientales. Le meilleur ouvrage en ce genre est celui d'*Antonio de Solis*.

Secrétaire d'État sous Philippe IV, homme de lettres et poète assez distingué, Solis a laissé plusieurs *Comédies* où l'on trouve de l'esprit et de l'imagination. Son œuvre capi-

tale est l'Histoire de la Conquête du Mexique. Il y retrace les trois premières années de cette prise de possession, dans laquelle les Espagnols se signalèrent par de brillants exploits. Ne songeant qu'à exalter ses compatriotes, Solis glisse à dessein sur les lâches trahisons et les cruautés de Cortez et de son armée. A part ce défaut d'impartialité, la *Conquête du Mexique* mérite de grands éloges : le sujet y est admirablement distribué ; le récit, d'un style élégant, ne languit jamais.

Art. 3. — Roman.

CERVANTES (1547-1616)

I. Biographie. Œuvres. — Miguel de Cervantes Saavedra naquit en 1547, à Alcala de Hénarès, dans la Nouvelle-Castille. Il porta le titre d'*hidalgo* ou gentilhomme, mais sa famille est inconnue. De bonne heure il cultiva la poésie, et composa des *romances* et des *sonnets*, tandis qu'il étudiait encore à l'université de Salamanque. Après avoir accompagné en Italie le prélat romain Acquaviva, légat du pape Pie V en Espagne, il entra dans l'armée et prit part à la fameuse bataille de Lépante, où il reçut plusieurs blessures, dont une lui fracassa la main gauche. Il retournait en Espagne, lorsqu'il fut pris par des corsaires et conduit à Alger, pour y subir pendant six ans le plus dur esclavage.

Racheté par les Pères de la Trinité, Cervantes, âgé de trente-trois ans, revint en Espagne sans autre ressource que sa plume. Il se livra tout entier à la littérature, travailla pour le théâtre et publia, en 1605, la première partie de son *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre, en lui procurant une immense réputation dans sa patrie et à l'étranger, ne le tira pas de la misère. Il mourut à Madrid, en 1616, accablé d'infirmités et de besoins, sans que personne rendît hommage à son génie.

Outre le roman de **Don Quichotte**, traduit dans toutes les langues et admiré de toutes les nations, Cervantes a laissé : Galatée, poème pastoral imité par Florian ; le Voyage au

Parnasse ; des Nouvelles, sortes de romans, qui l'ont fait surnommer le *Boccace de l'Espagne*. Il avait composé un grand nombre de Comédies : la *Vie d'Alger* et le *Siège de Numance* sont les seules qui aient été conservées. (M. C., 92.)

II. Opportunité du Don Quichotte. — L'Espagne avait vu reparaître en grand nombre, au xvie siècle, ces *romans de chevalerie,* naguère les délices de l'Europe. La vogue appartenait, entre autres, à l'*Amadis des Gaules*[1], tiré de quelque chanson de geste du cycle armoricain ; le merveilleux de la poésie arabe s'y mêlait aux dogmes chrétiens. La France but à ces sources, et notre littérature fut un moment infectée des imitations de l'*Amadis*.

Nul peuple toutefois ne se passionna plus que l'Espagnol pour ces sortes d'ouvrages, fruits malheureux d'imaginations exaltées. Au lieu des Roland, des Rodrigue, des Bernard de Carpio, gloire des preux d'autrefois, l'on y mettait en scène des chevaliers extravagants ; les *Palmerin d'Angleterre*, les *Don Bélianis*, etc., véritables ogres, géants ou enchanteurs. Leurs aventures étaient racontées en un style dont le passage suivant, du célèbre *Félicien de Sylva,* peut donner l'idée : « La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit de telle sorte ma raison, que c'est avec raison que je me plains de votre beauté. » De tels livres exerçaient sur le goût et sur les mœurs une fâcheuse influence : Cervantes sut heureusement en affranchir sa patrie.

III. Analyse de cet ouvrage. Mérite littéraire. — *Don Quichotte de la Manche* est un pauvre gentilhomme qui, à force de méditer les romans de chevalerie, finit par perdre la raison. Il s'imagine être revenu au temps des Roland et des Amadis dont il désire renouveler les prouesses. Couvert d'une antique armure, monté sur une haridelle (*Rossinante*), comme les paladins d'autrefois, il parcourt les campagnes, cherchant à venger l'injustice et ne se promettant rien moins qu'un empire pour prix de ses exploits.

[1] *Amadis*, fils de *Périon*, roi de Gaule, exposé sur les eaux à sa naissance, est élevé à la cour de *Lissuart*, roi d'Écosse. Avant d'obtenir la main d'*Oriane,* fille de ce prince, il doit courir mille aventures, s'illustrer par de merveilleux exploits, dans lesquels la magie et les enchantements jouent le principal rôle.

Un paysan rustique, gourmand et poltron, *Sancho Pança*, qu'il a fait son écuyer, le suit, gravement assis sur son âne.

Don Quichotte voit partout des palais, des géants, des enchanteurs; les plus cruelles mésaventures ne suffisent pas pour lui dessiller les yeux. Ici, il s'attaque à d'innocentes brebis ou se bat contre des moulins à vent; là, prenant une auberge pour un château, il traite l'hôtelier comme un grand seigneur, et veut à toute force être armé chevalier de sa main; plus loin, il détrousse sans façon un barbier et lui enlève son plat à barbe, persuadé que c'est l'armet de Mambrin; ailleurs, nous le voyons fustigé d'importance parce que, ayant délivré à coups d'épée des malfaiteurs que l'on conduisait aux galères, il prétend les envoyer aux pieds de sa *Dulcinée* pour lui porter l'hommage d'une si glorieuse victoire. Sancho, témoin des infortunes de son maître, conclut, avec son gros bon sens, qu'un *chevalier errant* c'est « comme qui dirait *un homme qui est toujours au moment d'être empereur ou roué de coups de bâton* ».

Au milieu de cette variété de scènes, se succédant avec une grâce et un abandon incomparables, Cervantes poursuit son but : le ridicule est versé à pleines mains sur les auteurs comme sur les lecteurs de romans. La bibliothèque de Don Quichotte, visitée par le curé et le barbier du village, fournit une spirituelle revue des ouvrages alors en renom : presque tous sont condamnés aux flammes. Cette critique littéraire n'est pas d'ailleurs le seul résultat qu'envisage le spirituel écrivain : il a trouvé le secret de décrire dans son livre les mœurs, le caractère de la nation entière ; les types les plus variés s'y rencontrent, vrais portraits pris au naturel.

Quant aux deux héros, il semble que Cervantes se soit appliqué à peindre en chacun d'eux les aspirations opposées de la nature humaine : c'est un contraste parfait. Le chevalier, plein de sentiments d'honneur, de dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme, ne peut descendre aux réalités prosaïques de la vie. Sancho, nature essentiellement vulgaire, ne connaît au contraire que les instincts bas et grossiers : du moins, a-t-il sur son maître l'avantage de ce bon sens élémentaire qui lui inspire mille reparties comiques. Ces deux physionomies, créées par l'inimitable conteur espagnol, ont traversé les siècles sans rien perdre de leur piquant ; elles nous procurent aujourd'hui le même plaisir qu'à cet

étudiant de Madrid que le roi Philippe III aperçut un jour, de son balcon, tenant un livre à la main et riant à gorge déployée : « Ou cet homme est fou, dit le prince à ses courtisans, ou bien il lit *Don Quichotte.* » C'étaient, en effet, les prouesses de l'*ingénieux chevalier de la Manche* qui causaient son hilarité.

Des leçons données avec tant de sel portèrent leurs fruits : l'Espagne, désabusée par l'ouvrage de Cervantes, revint à des goûts plus sérieux et ne publia, depuis son apparition, aucun roman de chevalerie.

CHAPITRE III

FIN DU XVIIe SIÈCLE A NOS JOURS

§ I. — Décadence de la littérature espagnole (1667-1830).

I. Fin du XVIIe siècle : causes de décadence. — La décadence des lettres devient sensible à partir du règne de *Charles II* (1667-1700), prince faible et débile, sous lequel tout périclite. Philippe IV, son père, avait déjà vu s'affaiblir, avec la puissance de la monarchie espagnole, l'ardeur intellectuelle et les gloires littéraires de l'époque de Charles-Quint. Le mauvais goût fit alors irruption dans tous les genres, grâce à la détestable influence d'un écrivain qui se donna la mission de réformateur, *Gongora,* surnommé le *Marini de l'Espagne.*

Louis de Gongora (1561-1627). — A l'exemple du poète italien, Gongora se jeta dans l'exagération, au point de se créer une sorte de langage raffiné, précieux, alambiqué, inintelligible en un mot. Il prétendait, comme Ronsard l'avait tenté en France, plier l'idiome national aux constructions

grecques et latines. Ce style soigné (*estilo culto*) donna naissance au *cultisme,* dont Gongora exposa les théories dans son ART NOUVEAU. La foule des écrivains médiocres, prodiguant au maître les titres d'*étonnant,* d'*admirable,* embrassa avec ardeur ces pernicieuses doctrines. Non seulement l'Espagne se ressentit de ce déplorable système auquel les bons auteurs, Caldéron lui-même, payèrent plus ou moins tribut : le *cultisme,* franchissant les Pyrénées, fit invasion dans notre littérature ; il contribua, pour une large part, aux excès des Voiture, des Chapelain, des Benserade, etc.

II. XVIIIe siècle : influence française, — L'*avènement des Bourbons* au trône de Charles II (1700) produisit en Espagne un nouveau courant d'idées. Tous les grands écrivains cherchèrent à imiter les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV. Le peuple se prêta peu à ce mouvement : il lutta même en faveur de la littérature nationale, avec une vigueur et une persévérance qui devaient à la fin triompher des hautes classes.

Ignazio de Luzan (1702-1754) se mit à la tête des *gallicistes* et publia une POÉTIQUE, dans laquelle il s'appuie de l'autorité et de l'exemple des maîtres français. Cet ouvrage, écrit avec autant de justesse que d'érudition, flétrissait les abus des anciens auteurs espagnols qui, faute de règles, s'étaient laissé entraîner à tous les écarts de leur imagination.

Le P. de l'Isla (1714-1783), de la Compagnie de Jésus, entreprit, par une ingénieuse satire : VIE DU FRÈRE GERUNDIO, de corriger le mauvais goût des prédicateurs ; le *cultisme* avait en effet envahi la chaire. Les traits piquants semés dans cet ouvrage rappellent l'inépuisable verve du *Don Quichotte.* Quelques-uns s'en blessèrent ; mais le profit fut incontestable.

Thomas de Yriate (1750-1791) est surtout connu par ses FABLES LITTÉRAIRES, critique fort spirituelle des écrivains du temps ; elles sont classiques en Espagne. Yriate a été surnommé le *La Fontaine espagnol.*

Vincent de la Huerta (1729-1797). — Cependant l'influence

française, tout en épurant le goût, inoculait au sein de la nation les dangereuses doctrines du philosophisme. La cour de *Charles III,* les célèbres ministres *d'Aranda, Florida-Blanca,* entraient pleinement dans les vues des encyclopédistes. La littérature suivit ce mouvement : elle reniait par là même son glorieux passé. *Vincent de la Huerta,* savant distingué, tenta avec quelque succès une intelligente réaction en faveur de l'ancienne poésie. Mais les circonstances étaient peu favorables : le XVIIIe siècle s'achevait au sein des troubles politiques, contre-coup de notre révolution. Vint ensuite la guerre de l'indépendance contre Joseph Bonaparte ; puis, après le retour des Bourbons, les discordes civiles qui absorbèrent encore l'Espagne pendant de longues années.

§ II. — XIXe siècle : Réveil national.

I. Poésie. — Malgré ses préoccupations politiques, l'Espagne, surtout depuis 1830, est loin d'être demeurée étrangère au mouvement intellectuel qui agite l'Europe. Elle a, comme la France, ses *classiques* et ses *romantiques;* le retour vers les anciennes traditions commence à revivifier les lettres.

Melendez Valdez (1754-1817) s'attaqua aux derniers restes du *gongorisme :* ses ODES, ÉLÉGIES, ÉGLOGUES rappellent l'élégante pureté du siècle de Garcilasso de la Véga.

Moratin (1760-1828) réussit surtout dans la comédie : c'est le *Molière espagnol.* Il n'a donné au théâtre que cinq ouvrages originaux : LE VIEILLARD ET LA JEUNE FILLE, LE CAFÉ, L'HYPOCRITE, etc., et a traduit plusieurs pièces de Molière. Ce poète, remarquable par l'élégance du style, la finesse de l'esprit, ne possède pas la force comique qui fait les grands maîtres.

Saavedra, duc de Rivas (1791-1865), après avoir composé des *tragédies* et des *comédies* appartenant au genre classique, enrichit l'école romantique d'un poème très admiré : le MORO EXPOSITO (*le Maure exposé*), où se trouvent rassemblés les grands souvenirs de l'Espagne au Xe siècle.

— **Zorilla** a suivi la même voie, et célébré, dans son POÈME DE GRENADE, la lutte des chrétiens contre les Maures.

II. Éloquence et philosophie. — Martinez de la Rosa (1789-1862), homme d'État, littérateur et poète distingué, a été, durant ce siècle, l'une des gloires de la tribune espagnole ; ses DISCOURS sont de vrais modèles d'éloquence politique. Écrivain d'un goût pur et correct, il a laissé, outre diverses publications en prose, un ART POÉTIQUE imité d'Horace et de Boileau ; plusieurs *drames : la Conjuration de Venise, Alvaro*, etc.

Donoso Cortès (1809-1853), *marquis de Valdegamas*, s'est placé au rang des plus éminents défenseurs de la cause catholique. Attaché au parti de Marie-Christine, il suivit en France cette princesse, dépossédée de ses droits par le général Espartero ; puis, en 1843, lors de la chute de ce puissant ministre, il regagna l'Espagne, où il jouit de toutes les faveurs de la cour. Jusque-là, Donoso Cortès avait soutenu le libéralisme ; ses principes religieux laissaient à désirer. Ramené à la foi par la mort de son frère, il consacre désormais ses talents au service de l'Église et se fait le champion des idées monarchiques. Ce grand homme d'État fut arrêté au milieu de sa carrière, laissant après lui un immense deuil ; il se trouvait à Paris comme ambassadeur, lorsqu'il succomba, le 3 mai 1853, âgé seulement de quarante-quatre ans.

Son principal ouvrage : ESSAI SUR LE CATHOLICISME, LE LIBÉRALISME ET LE SOCIALISME est un beau monument de son génie et de sa foi.

Jacques Balmès (1810-1848), né à Vich en Catalogne, entra dans les ordres, et fut à la fois célèbre théologien et habile politique. Le journal qu'il fonda à Madrid en 1844, EL PENSAMIENTO DE LA NACION (*le Sentiment de la Nation*), était destiné à combattre les idées libérales. Ses deux grands ouvrages : L'ART D'ARRIVER AU VRAI, LE PROTESTANTISME COMPARÉ AU CATHOLICISME DANS SES RELATIONS AVEC LA CIVILISATION EUROPÉENNE, le placent à côté des profonds penseurs et philosophes de notre siècle : de Bonald, de Maistre, Lamennais avant sa chute.

III. Nouvelles : Fernan Caballero. — Fernan Caballero, pseudonyme de *Dona Cécilia Bohl de Faber,* noble dame d'origine allemande, est un des écrivains les plus populaires de l'Espagne. Après avoir passé quelques années à la cour, près de la reine Isabelle, Dona Bohl se ménagea près de Séville une tranquille retraite. C'est là qu'elle a composé nombre de charmantes nouvelles : *la Gaviota, Elia ou l'Espagne il y a trente ans, Pauvre Dolorès, Bonheur et chance,* etc. Ces ouvrages, excellentes études de mœurs, peignent avant tout l'Andalousie, ses sites et ses habitants : ils se recommandent par la richesse et la variété des descriptions, par le charme du dialogue et la simplicité de l'action.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

I. — XIIIe AU XVIe SIÈCLE

POÉSIE LÉGENDAIRE	POÈME DU CID (*Ruy Diaz de Bivar*). — *Romances du Cid.* ROMANCERO GÉNÉRAL : *Légende du roi Rodrigue, de Bernard de Carpio*, etc.
XIVe ET XVe SIÈCLE	Le prince **Juan Manuel** (1267-1347). *Le comte Lucanor :* nouvelles. **Ayala** (1332-1407). *Chronique des rois de Castille.* HENRI D'ARAGON, marquis de Villena : *Poétique.*

II. — APOGÉE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

POÉSIE

IMITATION DES GENRES ITALIENS	**Boscan Almogaver** (1485-1543). SONNETS ET CANZONI. **Garcilasso de la Véga** (1501-1536), le *Pétrarque* espagnol. SONNETS, CANZONI, ÉGLOGUES, ÉLÉGIES. **Mendoza** (1503-1575). SONNETS, CANZONI, ÉPÎTRES. — HISTOIRE DE LA GUERRE DE GRENADE, LAZARILLE DE TORMÈS (roman). Réaction nationale : **Herrera** (1500-1595). Odes : *Cancion sur la bataille de Lépante.*
POÉSIE ÉPIQUE	Espagne. | **Ercilla** (1533-1595). *L'Araucanie.* Portugal. | **Camoëns** (1525-1579). *Les Lusiades.*
POÉSIE DRAMATIQUE	LOPE DE RUEDA. — BERMUDEZ : *Inès de Castro.* **Lope de Véga** (1562-1635). 1° COMÉDIES DE CAPE ET D'ÉPÉE (*Le meilleur alcade est le roi*, etc.); 2° COMÉDIES HÉROÏQUES; 3° COMÉDIES SPIRITUELLES *ou Autos sacramentales* (*la Création du monde*, *Tobie*, etc.). **Caldéron de la Barca** (1600-1681). 120 COMÉDIES (*Ferdinand de Portugal, le Prince constant*); 75 AUTOS SACRAMENTALES (*l'Exaltation de la Croix*). GUILHEM DE CASTRO (1569-1631) : *Jeunesse du Cid.*

PROSE

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE	LOUIS DE GRENADE (1504-1588) : *le Guide des pécheurs.* **Sainte Thérèse** (1515-1582) : *Lettres, sa Vie, le Château de l'âme, le Chemin de la perfection. — Poésies.* SAINT IGNACE DE LOYOLA.
HISTOIRE	**Le P. Mariana** (1537-1624) : *Histoire d'Espagne jusqu'en* 1516. **Antonio de Solis** (1610-1686) : *Histoire de la Conquête du Mexique.*
ROMAN	**Cervantes** (1547-1616). Ouv. : DON QUICHOTTE. *Galatée, Nouvelles, Comédies (la Vie d'Alger).*

III. — FIN DU XVIIe SIÈCLE A NOS JOURS

DÉCADENCE	GONGORA (1561-1627), *le Marini de l'Espagne (le cultisme).*
XVIIIe SIÈCLE INFLUENCE FRANÇAISE	IGNAZIO DE LUZAN : *Poétique*, selon l'esprit français. LE P. DE L'ISLA : *Vie du frère Gérundio.* THOMAS DE YRIATE, le *La Fontaine espagnol.* VINCENT DE LA HUERTA (réaction nationale).
XIXe SIÈCLE RÉVEIL NATIONAL	MÉLENDEZ VALDEZ (1754-1817). *Odes, Élégies, Églogues.* MORATIN (1760-1828), le *Molière espagnol.* SAAVEDRA, duc de Rivas : *le Maure exposé.* ZORILLA : *Grenade* (poème). **Martinez de la Rosa** (1789-1862). *Discours, Art poétique, Drames.* **Donoso Cortès** (1809-1853). *Discours, Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme.* **Jacques Balmès** (1810-1848). *L'Art d'arriver au vrai, le Protestantisme comparé au Catholicisme.* FERNAN CABALLERO (DONA BOHL). *Nouvelles : la Gaviota, Pauvre Dolorès*, etc.

LITTÉRATURE ANGLAISE

I. Formation de la langue anglaise. — Le latin ne put jeter au sein de la Grande-Bretagne d'aussi profondes racines que dans les contrées plus rapprochées de l'Italie. Bretons et Calédoniens, bien que vaincus, ne cessèrent de combattre les légions romaines ; après la chute de l'empire, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Les Bretons, trop faibles pour résister, firent alliance avec de hardis pirates scandinaves, les *Angles* et les *Saxons;* ceux-ci accoururent, mais conquirent à leur profit cette île de la Grande-Bretagne qui désormais sera l'Angleterre. Quant aux populations primitives, elles émigrèrent, emportant avec elles leurs divers idiomes : les Pictes et les Scots, en Écosse et en Irlande ; les Bretons, dans le pays de Galles, de Cornouailles et dans l'Armorique ou Petite-Bretagne [1].

Le *saxon* s'implanta donc sans entraves dans les États fondés par les vainqueurs, jusqu'à ce que la conquête de l'île par *Guillaume le Conquérant* apporte un nouvel élément, le *français*. Notre langue, pendant près de trois siècles, demeura pour l'Angleterre la langue des grands et celle de l'administration. *Édouard III,* vers 1362, tout en conservant le français à sa cour, ordonna que les actes publics fussent rédigés dans l'idiome national : c'était en assurer le triomphe. Malgré ces modifications successives, malgré l'addition d'un assez grand nombre de mots latins et étrangers, surtout à l'époque de la Renaissance, le saxon demeure l'élément principal de la langue anglaise : les

[1] L'ancienne langue celtique s'est conservée dans les provinces de Galles et de Cornouailles, dans les montagnes de l'Écosse et dans les campagnes de l'Irlande. Le dialecte celte usité en Angleterre s'appelle *kimrich;* celui d'Écosse, langue *gaëlique,* et celui d'Irlande, langue *erse* ou *irique.*

efforts des littérateurs modernes tendent à en faire revivre les anciens termes.

II. Division. — Nous diviserons en trois périodes la littérature anglaise : 1° *des origines au* XVIe *siècle ;* 2° *le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, sous les Tudors et les Stuarts ; 3° *le* XVIIIe *et le* XIXe *siècle,* époque où l'Angleterre assure sa prépondérance politique.

CHAPITRE I

DES ORIGINES AU XVIe SIÈCLE

§ I. — Poésies gaëliques[1].

C'est à l'*Écosse* que se rattachent les plus célèbres monuments de la poésie légendaire.

Ossian, barde écossais du IIIe siècle, était fils de *Fingal,* roi calédonien de Morven, qui combattit les armées de l'empereur Caracalla. Après avoir suivi son père dans ses expéditions, Ossian lui succéda dans le commandement. Plus tard, devenu infirme et aveugle, il déposa les armes,

[1] Il y aurait peut-être lieu, en traitant de la littérature anglaise, de mentionner tout d'abord l'*influence* si remarquable *des monastères sur la civilisation et les lettres* au sein de cette terre privilégiée devenue l'*île des saints.* Dès le VIIe siècle, en effet, elle était couverte d'églises et de monastères peuplés par les studieux enfants de saint Benoît. De là, comme d'autant de pépinières fécondes, sortirent de puissants apôtres qui allèrent au loin répandre la bonne semence. C'est ainsi que l'Allemagne lui dut *saint Boniface*, l'une des gloires du VIIIe siècle; la France reçut d'elle le célèbre *Alcuin.*

Les lettres latines furent donc cultivées avec soin dans les monastères anglais. Nous avons nommé, dans la *Littérature latine,* plusieurs de ces savants religieux : LANFRANC, SAINT ANSELME. Citons encore : le VÉNÉRABLE BÈDE (673-735), auteur d'une *Histoire ecclésiastique des Anglais,* et ROGER BACON (1214-1294), dont la science prodigieuse a fait l'étonnement de son siècle.

et chanta les exploits des autres guerriers, particulièrement ceux de son fils *Oscar*. Il était sur le point de l'unir à la belle *Malvina*, lorsque ce jeune prince périt par trahison. Alors Malvina s'attacha au vieillard malheureux ; elle apprenait les chansons par lesquelles il charmait ses douleurs, et les transmettait à ses compatriotes.

Les Poésies d'Ossian qui ont fait tant de bruit, grâce aux discussions des savants sur leur authenticité, furent publiées par **Macpherson**, maître d'école écossais, en 1760. L'auteur affirmait les avoir recueillies parmi les Highlanders ou montagnards d'Écosse, et traduites de la langue gaëlique en anglais. Chateaubriand croit reconnaître dans ces poèmes les mœurs et la civilisation des temps modernes qui se trahissent à chaque instant, malgré les efforts du pseudonyme pour peindre des hommes sauvages et des temps barbares. Cependant l'idée admise aujourd'hui, c'est que Macpherson a vraiment travaillé sur des pièces originales, mais qu'il y a mis du sien, soit pour en relier les fragments épars, soit pour fondre l'ouvrage dans un style uniforme.

Quoi qu'il en soit, les poésies d'Ossian se distinguent par une teinte *vague* et *mélancolique* bien assortie avec l'aspect grandiose et monotone des sites écossais. On y rencontre des beautés qui élèvent l'âme, des passages où le barde de Morven se rapproche d'Homère ou de Pindare. Elles ont été d'autant mieux accueillies, qu'elles répondaient pleinement aux théories du romantisme, qui, à la fin du siècle dernier, comptait déjà en Angleterre de fervents adeptes.

— Les bardes continuèrent à faire entendre, au pays de Galles comme en Écosse, les vieux chants nationaux, malgré les lois et les édits des princes normands. Debout sur un rocher que frappait la mer, le dernier de ces poètes se précipita dans les flots avec sa lyre, bravant la fureur d'Édouard Ier et l'épouvantant par de sinistres adieux.

§ II. — Poésie anglo-normande.

Cette poésie appartient, pour ainsi dire, à notre littérature nationale ; du XI[e] au XIV[e] siècle, la même langue étant parlée en Angleterre et en France, il y a échange de productions entre nos écrivains de la langue d'oïl et ceux de cette nation.

Richard Cœur de Lion, le roi troubadour, compose dans l'idiome normand de gracieux couplets. **Robert Wace**, né dans l'île de Jersey, ouvre, par son ROMAN DE BRUT [1], la série des innombrables récits épiques formant le cycle armoricain : *Arthur,* prince breton grandi par la renommée populaire, en est le héros. Il fonde l'ordre des *Chevaliers de la Table ronde ;* chacun des braves qui en font partie devient à son tour un personnage illustre. De là, les nombreux romans ayant trait à leur histoire : *Perceval le Gallois,* le *Saint-Graal, Lancelot du Lac,* etc. Ces derniers sont attribués à un Français, *Chrestien de Troyes ;* mais, grâce aux ménestrels normands, ils ne furent pas moins célèbres en Angleterre qu'en France.

§ III. — Poésie anglaise avant le XVI[e] siècle.

Ballades populaires. — A côté de cette littérature chevaleresque, empreinte d'imitation, se rencontrent, vers le XIII[e] siècle, les ébauches de la poésie nationale. Ce sont des *ballades populaires,* inspirées dans les forêts et sur les montagnes, où le vieux saxon, à peine modifié, avait gardé ses droits. Le héros de ces chants est le fameux braconnier **Robin Hood**, chef de bandits qui, au temps de Richard Cœur de Lion, aurait hanté la forêt de Sherwood, dans le comté d'York. La poésie en fit le *roi des forêts :* être mystérieux qu'on trouve partout quand on le fuit et nulle part quand on le cherche, dont la rencontre est toujours mortelle ; car sa flèche ne manque jamais le but.

[1] *Brut* ou *Brutus*, roi des Bretons, est un arrière-petit-fils d'Énée : il a pour descendant le célèbre *Arthur.*

Ces ballades renferment plus d'un trait mordant contre le clergé et la noblesse ; leur poésie rude et sauvage diffère complètement du genre gracieux et sentimental des trouvères anglo-normands.

Chaucer (1328-1400) : **Contes de Cantorbéry**. — Geoffroy Chaucer, surnommé le *Père de la poésie anglaise*, fut en grande faveur à la cour d'Édouard III, de Richard II et d'Henri IV de Lancastre. Chargé de plusieurs missions politiques en France et en Italie, il connut Pétrarque à Paris, imita son genre voluptueux et s'inspira également de la poésie provençale. Partisan de l'hérésiarque Wiclef, Chaucer outragea tout à la fois les mœurs par sa verve licencieuse, et la religion par ses satiriques railleries. Ce fut, dans la suite, un motif suffisant pour l'Angleterre protestante d'exalter sa mémoire en laissant dans l'ombre d'autres écrivains remarquables du moyen âge.

Ses *poésies légères* ressemblent à celles de Froissart ; dans son *Roman de la Rose*, il a également reproduit, en l'abrégeant, l'œuvre des auteurs français. Les CONTES DE CANTORBÉRY, sur lesquels se fonde surtout sa renommée, lui ont été inspirés par le *Décaméron* de Boccace. Le poète anglais suppose que plusieurs pèlerins, se rendant au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, s'arrêtent dans une hôtellerie. Pour égayer la soirée, chacun fait tour à tour son récit : histoires, légendes, tout est accueilli. Malgré les emprunts évidents faits au conteur italien, Chaucer conserve un type d'originalité qui n'est pas sans mérite. On peut dire que cet écrivain eut pour mission d'assigner un rang littéraire à la langue anglaise, qu'Édouard III venait de proclamer langue nationale.

XVe siècle. — Aucun autre nom cependant, jusqu'au XVIe siècle, ne vint illustrer cette littérature naissante. Les fureurs de la *guerre des Deux-Roses* inspiraient tout au plus à la classe populaire de plaintives ballades pour déplorer les calamités d'une si sanglante lutte. L'infortuné HENRI VI, dernier roi lancastrien, aurait charmé par la poésie les ennuis de sa prison : ces vers n'ont point été conservés.

CHAPITRE II

XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLE

Coup d'œil sur cette période. L'euphuïsme. — Pendant la première partie du XVI[e] siècle, alors que l'Italie, la France, l'Espagne, s'épanouissent au souffle de la *Renaissance,* l'Angleterre, encore agitée par les troubles civils, demeure presque étrangère à ce grand mouvement. **Henri VIII** (1509-1547) imprime toutefois quelque impulsion aux lettres, cultivant lui-même la poésie, et méritant par un célèbre ouvrage contre Luther le titre glorieux de *Défenseur de la foi,* bientôt démenti par ses écrits schismatiques. **Thomas Morus,** son illustre chancelier, fut l'un des génies les plus aimables, les plus spirituels de son époque, avant de devenir l'une des plus nobles victimes des fureurs du roi son maître.

Ces hauts exemples trouvèrent peu d'écho ; les écrivains ne parurent nombreux que sous le règne d'*Élisabeth* (1558-1603). Le faux brillant des *marinesques* d'Italie fut alors mis à la mode par les poètes courtisans. **John Lyly** donna, dans un roman intitulé *Euphuès,* le modèle achevé de ce langage ridicule, prétentieux, semé de pointes et de termes savants, qui ravissait la société anglaise, et qui de son ouvrage prit le nom d'*euphuïsme*[1]. — **Sidney,** favori de la reine, publia une *Arcadie* pleine de ces fades exagérations. — **Edmond Spenser** (1550-1599), surnommé l'*Arioste*

[1] Ainsi le même goût faux travaillait en même temps les littératures modernes, après la crise de la Renaissance. L'*Italie* eut son *école marinesque;* l'*Espagne*, avec *Gongora*, produisit le *cultisme;* l'*Angleterre*, l'*euphuïsme;* la France aura besoin de Malherbe, puis de Boileau pour rendre à sa langue et à sa poésie la correction et le naturel que lui ont ravi les amateurs des *concetti* et des *conceptos.*

anglais, non moins goûté à la cour, divinisa sa souveraine dans le poème de la *Reine des fées*, longue et froide allégorie, mélange de souvenirs chevaleresques et mythologiques. — Shakespeare lui-même, avec tout son génie, ne put échapper, ainsi que nous le verrons plus loin, à cette manie de raffiner sur la langue et d'abuser de l'érudition. Ce poète n'en demeure pas moins la plus haute personnification du génie anglais.

Le XVIIe siècle est marqué par de brillants développements : Milton s'empare de l'*épopée;* Dryden, de la *poésie lyrique*. La prose est surtout représentée par les philosophes Bacon, Hobbes et Locke.

§ I. — Poésie dramatique.

Origine et premiers essais du théâtre anglais. — En Angleterre, comme en France, les *Mystères* et les *Miracles* marquent les débuts dramatiques. Lorsque la Réforme eut interdit le drame religieux, on le remplaça par des pièces licencieuses du plus mauvais goût. Les seigneurs rougirent bientôt de ces farces burlesques et se ménagèrent, dans leurs propres châteaux, des théâtres plus lettrés ; le goût de la Renaissance s'y faisait sentir : on y traduisait les poètes classiques, Plaute, Térence, Sénèque.

Le peuple ne se priva pas néanmoins des plaisirs de la scène ; il eut ses comédiens ambulants qui lui donnaient à peu de frais, dans de simples cours d'auberges, les représentations grossières dont il était avide. Longtemps classés parmi les voleurs et les vagabonds, ces acteurs populaires purent enfin, vers 1576, construire à Londres un théâtre fixe : le triomphe de l'art dramatique était assuré. Aussitôt nombre d'écrivains se disputèrent la gloire d'y faire paraître leurs œuvres ; l'accueil du public fixait le prix des compositions, et l'on conçoit que pour plaire aux rudes spectateurs des bords de la Tamise, il n'était pas nécessaire d'évoquer les héros inconnus de Rome et d'Athènes. De là, le caractère *original* du théâtre anglais ; il n'imite point et ne cherche ses inspirations que dans la vie intime, dans les

mœurs, dans l'histoire légendaire du peuple chargé d'applaudir : aussi est-il essentiellement *national.*

Marlowe (1563-1593) fut l'un des plus célèbres prédécesseurs de Shakespeare : il a laissé dans sa pièce de FAUST, dont le grand poète allemand Gœthe s'est depuis emparé, l'empreinte d'un véritable talent. Plusieurs passages de ce drame respirent cette sauvage grandeur que nous verrons tout à l'heure éclater dans *Hamlet* et dans *Macbeth.* Le docteur Faust, d'après la légende suivie par Marlowe, a vendu son âme au démon Méphistophélès, qui lui donne en échange, pendant vingt-quatre ans, une vie de jouissances et de plaisirs. Ce terme expiré, le malheureux demande en vain une heure, une minute de grâce : il est entraîné au fond des abîmes. La dernière prière de Faust, reproduite par Gœthe, est pleine d'énergie et de sentiment.

Nommons encore **Ben Johnson** (1574-1637), contemporain de Shakespeare, qui l'aida quelquefois dans ses compositions. Il a donné environ cinquante pièces, parmi lesquelles : *Volpone* ou le *Renard,* l'*Alchimiste, Séjan.* L'étude des anciens, la fidélité aux règles du théâtre, distinguent ce poète, chez lequel toutefois l'érudition gâte le naturel. On a gravé sur sa tombe, à Westminster, ces seuls mots : *O rare Ben Johnson !*

SHAKESPEARE (1564-1616)

Détails biographiques.

WILLIAM SHAKESPEARE naquit le 23 avril 1564, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick. D'après la tradition la plus accréditée, son père était boucher et marchand de laines ; William, l'aîné de dix enfants, exerça la profession paternelle. On raconte que, lorsque le futur poète tuait un veau ou un mouton, il le faisait avec beaucoup de solennité, rassemblait ses voisins et prononçait devant eux un discours. D'une humeur indépendante, intrépide chasseur, Shakespeare s'associa à une troupe de braconniers qui respectaient peu le gibier d'autrui. Les gardes d'un gen-

tilhomme le saisirent au moment où il venait de tuer un cerf ; obligé de comparaître devant le seigneur offensé, il se vengea par une ballade satirique et dut s'enfuir à Londres. Le théâtre attira aussitôt son attention ; il y débuta, non pas comme acteur, mais comme valet, gardant à la porte les chevaux des spectateurs. Puis il fit le métier de souffleur ; enfin il monta lui-même sur la scène, où il ne joua d'abord que des rôles secondaires. Se sentant un génie fort au-dessus de son état, il devint sans peine poète dramatique.

Shakespeare commença par remanier des pièces anciennes, puis il se mit à en composer d'originales. Ses premières productions paraissent dater de 1590. Le succès couronnant ses travaux, il les multiplia avec une merveilleuse fécondité. Comme acteur, il brillait surtout en jouant ses propres pièces ; le rôle du *spectre,* dans *Hamlet,* était celui où il était le plus applaudi. Sa réputation vola jusqu'à la cour et lui valut d'éclatantes protections. La reine Élisabeth mettait à si haut prix son talent, qu'elle ne s'offensait point de le voir retracer sur la scène, avec une vérité terrible, l'histoire d'Henri VIII, son père. Le poète, dans sa reconnaissance, nomme emphatiquement cette princesse *la belle Vestale assise sur le trône d'Occident*. Jacques Ier ne fut pas moins libéral : il lui confia la direction du premier théâtre de Londres.

Tout en se livrant aux élans de son génie, Shakespeare était loin de songer à sa future renommée, et ne prenait pas même le soin d'attacher son nom à ses œuvres. A l'âge de cinquante ans, content de sa fortune et soupirant après le repos, il brisa une carrière qu'il parcourait avec gloire, revint à Stratford et y acheta la maison où il était né, afin d'y passer le reste de ses jours. Ce fut alors sans doute qu'il planta le célèbre mûrier que ses admirateurs ont longtemps visité. Ce grand poète mourut en 1616, le jour anniversaire de sa naissance, dans le sein de l'Église catholique, comme l'atteste son testament. Son corps fut d'abord inhumé à Stratford ; en 1740, un monument lui a été érigé dans l'abbaye de Westminster.

Œuvres de Shakespeare : Analyses.

Shakespeare a laissé *trente-cinq pièces*, drames et comédies. Quelques *poésies légères*, dans le goût italien, lui avaient valu de son vivant le surnom de *poète à la langue de miel*.

Parmi ses *drames*, les uns : HENRI VI, RICHARD III, HENRI VIII, reproduisent, avec une vigueur pleine de hardiesse, l'*histoire contemporaine* de sa patrie ; d'autres : JULES CÉSAR, CORIOLAN, sous des noms et des événements *romains*, mettent en scène le caractère anglais ; plusieurs s'inspirent des *légendes nationales* : HAMLET, le ROI LEAR, MACBETH ; deux des plus vantés : ROMÉO ET JULIETTE, OTHELLO, sont tirés de *nouvelles italiennes*.

Les *comédies* de Shakespeare, quoi qu'en disent ses compatriotes, sont inférieures à ses drames ; elles n'offrent ni le vrai comique ni la haute portée des chefs-d'œuvre de Molière. Les JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR ; le TIMON D'ATHÈNES, dont le *Misanthrope* empruntera quelques traits ; le MARCHAND DE VENISE, où est mis en scène le célèbre *Shylock*, type du vieux juif sordide et avare : telles sont les meilleures pièces en ce genre.

Afin de mieux pénétrer le caractère de l'*Eschyle britannique*, comme Chateaubriand nomme Shakespeare, nous analyserons deux de ses drames les plus originaux : *Hamlet* et *Macbeth*.

Hamlet. — *Claudius* vient de succéder, sur le trône de Danemark, à son frère, emporté subitement par un mal inconnu, et dont il a épousé la veuve; *Hamlet* est le fils du prince défunt. Au début de la pièce, deux gardes qui veillent sur l'esplanade du château d'Elseneur s'entretiennent de l'apparition d'un fantôme qui, la nuit précédente, s'est montré dans ce lieu. Tout à coup le même spectre s'offre à leurs regards : ils reconnaissent en lui les traits du feu roi; mais l'oiseau matinal se fait entendre, la vision s'évanouit.

Tandis que Claudius prépare les réjouissances de son avènement, Hamlet est plongé dans le deuil : « Quoi ! s'écrie-t-il avec tristesse, deux mois à peine se sont écoulés : ma mère a déjà oublié son époux et donné au Danemark un nouveau maître! avant d'avoir usé la chaussure avec laquelle, tout en larmes comme une Niobé,

elle suivait le corps de mon pauvre père. O Ciel!... une brute dénuée de tout sentiment de raison eût été plus longtemps affligée. » Cependant le jeune prince, informé des événements de la nuit précédente, se rend secrètement sur les remparts : à minuit, nouvelle apparition. Hamlet aperçoit avec stupeur l'ombre de son père; celui-ci le tire à l'écart et lui révèle par quel crime il a été enlevé de ce monde : Claudius, d'accord avec la reine, l'a empoisonné durant son sommeil. — « Et maintenant, mon fils, si tu as de l'âme, ne laisse pas ma mort sans vengeance. Adieu! souviens-toi de moi... »

A partir de ce moment, Hamlet, pour mieux éclaircir le fatal soupçon qui pèse sur Claudius, contrefait l'insensé; néanmoins ses paroles incohérentes laissent échapper des traits qui atteignent les coupables. Une troupe de comédiens vient d'arriver au palais; le jeune prince les instruit en secret à représenter la scène même du meurtre de son père. Un tel spectacle, donné en présence de Claudius, réveille ses remords : il se retire épouvanté. Hamlet, ne conservant plus aucun doute, suit furtivement son oncle et se dispose à le frapper; mais il le trouve en prières, implorant son pardon : « Reviens vers moi, mon épée, s'écrie-t-il, et attends un moment plus horrible; l'envoyer au ciel, est-ce là me venger? » Il se rend près de sa mère, qui l'a fait appeler. *Polonius*, vieillard courtisan, se cache derrière une tapisserie afin d'épier leur entretien et de protéger au besoin la reine. Hamlet entend du bruit; ne songeant qu'à l'assassin de son père, il donne un coup d'épée : Polonius est frappé à mort.

Les incidents se précipitent. *Ophélie*, fille de Polonius, aimée du jeune prince, ne peut supporter la fin tragique de son père : sa raison s'égare. Elle-même se noie en voulant suspendre une couronne funèbre aux branches d'un saule penché sur le ruisseau. Hamlet, que le roi a dirigé vers l'Angleterre, revient inopinément et traverse, avec son ami *Horatio*, le cimetière où l'on prépare la fosse d'Ophélie. Il contemple les ossements épars, les têtes que fait rouler la pelle du fossoyeur, et mêle des réflexions philosophiques aux trivialités de sa soi-disant folie. Enfin arrive le dénouement, dans lequel Shakespeare a multiplié les meurtres. Claudius, résolu de se débarrasser de son neveu, prépare une joute solennelle : coupes et épées empoisonnées doivent assurer la mort du jeune prince; mais la justice divine atteint les criminels. Le roi et la reine sont pris dans leurs propres pièges. Hamlet succombe le dernier et reçoit seul les honneurs d'une sépulture royale. (M. C., 93.)

Macbeth. — Deux généraux écossais, *Macbeth* et *Banquo*, après avoir triomphé pour leur prince, *Duncan le Bon*, regagnent leurs domaines, lorsque trois hideuses sorcières les arrêtent soudain, prédisent à Macbeth qu'il sera *thane* ou seigneur de Cawdor, puis roi d'Écosse, et à Banquo, que ses enfants porteront ensuite

la couronne. Macbeth voit bientôt la première partie de la prédiction se réaliser; il n'aspire plus, d'accord avec son ambitieuse épouse, qu'à s'élever jusqu'au trône.

Or, vers le même temps, le roi, plein de bienveillance, descend avec ses fils au château de Macbeth. Tandis que le monarque se loue de la gracieuse réception de ses hôtes, ceux-ci préparent le plus affreux des crimes. Duncan est mis à mort pendant son sommeil; mais à peine Macbeth a-t-il déchargé le coup fatal, qu'il est saisi de terreur : « J'ai frappé, dit-il à son épouse; n'as-tu pas entendu du bruit? — J'ai entendu le cri de la chouette et le murmure des insectes du foyer... N'as-tu pas parlé? — *Quand?...* » Une voix mystérieuse retentit à l'oreille du meurtrier : *Ne dors plus! Macbeth a tué le sommeil, le sommeil de l'innocence qui soutient la vie.*

Cependant les fils de Duncan ayant pris la fuite, Macbeth, son plus proche héritier, ceint la couronne d'Écosse. Il n'a pas oublié la flatteuse prédiction faite à Banquo son rival; aussi s'empresse-t-il de le faire périr dans une embuscade. Un festin solennel réunit autour du nouveau roi les principaux seigneurs de l'Écosse; tout à coup l'ombre de Banquo se mêle aux convives et apparaît aux seuls regards de Macbeth; celui-ci, effrayé, jette des paroles révélatrices dont la reine s'efforce de détourner le sens.

Les angoisses du remords ne laissent plus de relâche au malheureux prince; il va consulter les terribles sorcières, *filles du Destin :* celles-ci lui assurent qu'il peut demeurer en paix, tant qu'il ne verra pas la forêt de Birnam monter vers son château de Dunsinane. A demi rassuré, Macbeth, toujours avide de sang, persécute ses plus fidèles sujets. *Macduff,* noble écossais réfugié en Angleterre, apprend que le roi a pillé son château, massacré sa femme et ses enfants : « Prenez courage, dit un ami à l'exilé, la vengeance offre un remède à vos maux; courons, punissons le tyran... — *Il n'a point d'enfants!* » laisse échapper l'infortuné.

Lady Macbeth, obsédée par le souvenir de ses crimes, erre chaque nuit dans son triste palais : sa main, qu'elle lave sans cesse, lui semble marquée d'une tache sanglante; elle finit par se donner la mort. Quant au roi, un soldat vient un jour l'avertir que la forêt de Birnam semble se mouvoir et s'avancer vers le château. Les fils de Duncan, décidés à renverser l'usurpateur, ont en effet commandé à chacun de leurs soldats de couper une branche d'arbre et de la porter devant eux, afin de dissimuler leur marche. Macbeth comprend qu'il est perdu; s'avançant néanmoins au combat, il tombe sous les coups de Macduff.

Jugement sur Shakespeare.

1° **Système dramatique.** — Le système dramatique que ce poète s'est créé déconcerte toutes les données du théâtre

classique. La tragédie est à ses yeux la représentation d'événements terribles ou singuliers, au milieu desquels viennent se heurter le *sérieux* et le *comique*, le *pathétique* et le *burlesque :* nul n'a comme lui excité tour à tour l'attendrissement et l'horreur, l'émotion et l'effroi.

Les analyses que nous venons de donner laissent entrevoir comment Shakespeare s'affranchit et de l'*unité de temps* et de l'*unité de lieu :* presque tous ses drames renferment plusieurs années ; parfois la vie entière du héros s'y déroule ; la scène se déplace sans cesse, le spectateur voyage d'une contrée à l'autre. Quant à l'*unité d'action*, plus nécessaire encore, le poète ne s'y renferme pas davantage. Ses plans sont trop vastes, ils comportent de trop nombreux incidents pour lui permettre de suivre toujours parfaitement le fil de l'action principale. La seule loi qu'il paraisse s'être imposée, c'est d'*exciter l'intérêt* par tous les moyens dramatiques que lui suggère son génie : la mort et son lugubre cortège, la démence, la misère en haillons, le sang répandu, rien ne lui semble incompatible avec les exigences de la scène.

2° Personnages tragiques. Style. — Ses héros, bien que l'histoire ou la légende les lui aient ordinairement fournis, sont de véritables créations. Génie inculte, ignorant les chefs-d'œuvre de l'antiquité aussi bien que les monuments littéraires des nations modernes, Shakespeare a tiré de son propre fonds et ces rôles grands ou terribles d'*Hamlet*, de *Macbeth*, de *Richard III*, et ces physionomies suaves et gracieuses d'*Ophélie*, de *Cordélia* (*le Roi Lear*), de *Desdémone* (*Othello*). Quelle souplesse de talent, quelle profonde connaissance de la nature humaine ne lui a-t-il pas fallu pour laisser des portraits si achevés et néanmoins si divers !

Le trait principal de ce théâtre, c'est d'être essentiellement national : le poète a employé tout son génie à reproduire la vie, les mœurs, l'histoire de sa patrie. Lorsqu'il met sur la scène des Grecs ou des Romains, c'est encore le peuple anglais qu'il peint. Les rois et les grands trouvent dans ses drames des tableaux pleins de vivants souvenirs ; la classe ignorante et grossière comprend ce langage rude,

ces accents de liberté, ce ton mélancolique de son auteur favori.

C'est qu'en effet le *style* dont il revêt ces riches conceptions est étrangement varié : tantôt plein de *grandeur* et d'*énergie;* plus souvent gâté par le luxe des métaphores, l'*érudition déplacée,* défaut commun à tout le siècle d'Élisabeth. Le *trivial* s'y montre à côté du sacré; le bouffon se mêle à de sérieuses tirades philosophiques. Shakespeare d'ailleurs a peu travaillé ses pièces; il s'en est tenu, dit Chateaubriand, à ses premiers crayons, sans parler des retouches indiscrètes et des erreurs commises par ses éditeurs.

3° Réputation de Shakespeare : divers jugements. — Ce poète a été fort diversement apprécié dans le cours des âges. La gloire qu'il s'était acquise de son vivant s'éclipsa au XVIIe siècle devant l'influence des chefs-d'œuvre français, qui durant un temps firent loi en Angleterre. *Dryden,* dans ce même siècle, a cependant rendu témoignage à son illustre compatriote : « C'était, dit-il, de tous les modernes et peut-être de tous les anciens poètes, l'âme la plus vaste, dans laquelle toutes les images de la nature se fixaient sans effort. Lorsqu'il décrit quelque chose, vous faites plus que le voir, vous le sentez. Ceux qui l'accusent d'avoir manqué d'instruction lui font le plus grand éloge : il savait d'instinct... Je ne puis pas dire qu'il soit partout égal à lui-même; s'il l'était, je lui ferais injure de le comparer même aux plus grands hommes. »

Voltaire révéla le premier à la France ce talent original, qu'il admira d'abord sans mesure. « Shakespeare, écrivait-il en 1730, créa le théâtre anglais. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel, de sublime, sans la moindre connaissance des règles. Il a de belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ces farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. » Notre philosophe revint depuis sur cette première opinion. On commençait, en France, à s'engouer de Shakespeare et à vouloir s'élancer sur ses traces. Voltaire avoue « qu'il a jadis trouvé quelques perles dans ce fumier infect, mais qu'il n'enten-

dait pas faire admirer jusqu'à la boue... Voilà qu'on foule aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un *histrion barbare* »!

L'*école romantique* du XIXe siècle devait acclamer comme son maître le poète dont le génie audacieux avait dès longtemps brisé les entraves de toutes les règles. *Chateaubriand,* qui prépara cette révolution littéraire, n'accepte pas néanmoins sans restriction la supériorité de Shakespeare. Ses pièces, dit-il, gagnent à être citées par extraits : les lire de suite, c'est remplir un pieux mais pénible devoir. Le même critique rapproche ces créations charmantes et toutefois trop semblables des rôles de femmes chez le poète anglais, des héroïnes que nous présente la scène grecque ou française. « *Antigone, Électre, Chimène, Pauline, Andromaque,* etc., soutiennent à elles seules le poids d'une tragédie. Quelques phrases d'une passion émue, plus ou moins bien exprimées en prose poétique, ne sauraient l'emporter sur des sentiments pleins de noblesse rendus dans le pur langage des dieux :

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières...
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix...

« Si l'on peut, ce qui semble difficile, comparer avec impartialité les ouvrages étrangers et les nôtres, on trouvera, en ce qui concerne le théâtre de Shakespeare, qu'égaux en force de pensée, nous l'emportons par l'ordre et la raison de la composition. »

On sait comment *Victor Hugo,* dans sa préface de *Cromwell*, s'appuyant sur l'autorité de Shakespeare, a levé l'étendard de la licence littéraire, en faisant du *drame* l'assemblage monstrueux de tous les genres et de toutes les extravagances de l'imagination.

§ II. — Poésie épique.

MILTON (1608-1674)

Détails biographiques.

John Milton naquit à Londres, le 9 décembre 1608. Son père, homme de lettres, ami des arts, exerçait dans cette ville la profession de notaire. Passionné pour l'étude, le jeune Milton fut envoyé à l'université de Cambridge, où son talent poétique se révéla par des vers latins d'une remarquable douceur. Revenu au sein de sa famille, alors fixée à la campagne, il passa plusieurs années loin des distractions du monde, perfectionnant ses connaissances et se familiarisant avec la plupart des langues anciennes et modernes.

Le jeune poète perdit sa mère ; pour tromper sa douleur, il résolut de voyager, traversa la France et fit un assez long séjour en Italie. Florence, Rome, Naples, le reçurent successivement. Dans cette dernière ville, le futur auteur du *Paradis perdu* entretint d'aimables relations avec le marquis de Villa, qui, ayant connu et beaucoup aimé le Tasse, parlait avec enthousiasme de ce beau génie. Milton tressaillait à de tels souvenirs, et fortifiait de plus en plus son projet de doter sa patrie d'un chef-d'œuvre qui pût égaler la *Jérusalem délivrée*. A Milan, si l'on en croit une anecdote de Voltaire, assistant par hasard à la représentation d'un drame italien sur la chute de nos premiers parents, il sentit vivement la grandeur de ce sujet ; peut-être arrêta-t-il dès lors le plan de son épopée.

De retour dans sa patrie, épris d'un fol amour de l'indépendance, Milton se lia avec les rebelles dont le but n'allait à rien moins qu'à renverser le trône de Charles Ier. Entraîné par les passions politiques, partageant le fanatisme du parti démocrate, il fut, pendant plusieurs années, secrétaire de Cromwell. Le rétablissement des Stuarts le ramena vers la solitude ; il avait alors cinquante-six ans : son poème fut désormais l'unique occupation de sa vie. Tourmenté de la goutte et complètement aveugle, il semblait

concentré dans ce monde invisible dont il racontait les merveilles. La plus jeune de ses trois filles, Déborah, s'était faite son Antigone ; assise près de lui pendant les longues veillées, après avoir lu tour à tour Homère, la Bible, Ovide, elle recueillait ses vers immortels. Parfois c'était à un ami, à un étranger qui le visitait, que Milton dictait ses inspirations poétiques. Ainsi s'acheva le *Paradis perdu*. Cet ouvrage n'obtint d'abord aucun succès, le nom seul de l'auteur effrayait les amis des Stuarts ; le siècle d'ailleurs était trop frivole pour s'éprendre aisément d'un sujet religieux.

Milton mourut en 1674, sans se douter peut-être de la célébrité que son œuvre devait lui procurer. Addison, quelque trente ans plus tard, proclama le premier, dans le *Spectateur*, le génie de ce grand poète.

Le Paradis perdu : Analyse, appréciation.

Le PARADIS PERDU, poème épique en douze chants, efface tous les autres ouvrages de Milton, même le *Paradis reconquis*, qu'il préférait à son chef-d'œuvre.

On sait que Delille a immortalisé dans notre langue le chef-d'œuvre de l'*Homère anglais*. (M. C., 94.)

I. Analyse du poème. — La *chute de nos premiers parents* et leur expulsion du Paradis terrestre, tel est le sujet de ce poème. La scène s'ouvre aux enfers : « Pour un édifice si étonnant, dit Chateaubriand, il fallait un portique extraordinaire, afin d'introduire le lecteur dans ce monde inconnu dont il ne devait plus sortir. » Les mauvais anges viennent de consommer leur rébellion. Étendu sur un lac de feu d'où émanent des *ténèbres visibles*, *Satan* s'entretient avec *Béelzébuth*, le premier après lui en dignité : « Tu vois, lui dit-il, dans quel abîme et de quelle hauteur nous sommes tombés : cependant nos malheurs présents et toutes les peines que le vainqueur peut encore nous imposer dans sa colère n'arracheront de moi aucun repentir. Il n'aura point la gloire de m'avoir forcé à fléchir un genou suppliant pour lui demander grâce. »

Satan réveille alors ses légions abattues et couchées sur la mer enflammée comme les feuilles d'automne : il les excite à reprendre la lutte contre le Tout-Puissant. D'après une ancienne prophétie, un monde nouveau, destiné à des créatures privilégiées peu inférieures aux anges, vient d'être tiré du néant; il s'agit de troubler

les desseins de l'Éternel, et de ravir à son obéissance ces êtres intelligents et libres. Le conseil se tient dans le palais de Satan (*Pandémonium*); l'avis du prince des ténèbres est suivi : seul il se charge d'aller à la découverte de cette création récente. Il part, et de ses ailes puissantes dévore l'espace; la *Mort*, fille du Péché, et le *Péché* lui-même qui gardent les portes de l'abîme, sont forcés de lui livrer passage. Après avoir traversé l'horrible Chaos, il aperçoit le vaste ensemble de l'univers (I-II).

L'Éternel suit, du haut du ciel, le vol de l'ange déchu : il prédit le péché de l'homme, qui entraînera le châtiment de toute sa postérité; mais Dieu le Fils intervient et s'offre à racheter l'offense en s'incarnant. — A force de ruse et d'adresse, l'ennemi réussit à s'abattre sur le globe terrestre, au mont Néphatès, en Arménie; il pénètre dans l'Éden, aperçoit *Adam* et *Ève* goûtant ensemble les douces joies de l'innocence, épie leurs discours et apprend ainsi l'ordre divin concernant l'arbre de la Science (III-IV).

Cependant *Raphaël*, député par le Très-Haut, descend sur la terre, afin d'avertir nos premiers parents des projets de leur ennemi. Le céleste messager raconte à Adam la révolte des mauvais anges, la victoire remportée par saint Michel et sa glorieuse milice; Adam, de son côté, fait à Raphaël le récit de son premier réveil au sein du Paradis, des bontés de Dieu à son égard, de la création d'Ève. L'archange l'exhorte à la persévérance et remonte vers le ciel (V-VIII).

Satan s'est insinué dans le corps du serpent, le plus subtil de tous les animaux. C'est à la femme qu'il a résolu de livrer combat : il la rencontre seule, occupée à redresser avec des baguettes de myrte les fleurs odorantes qui couvrent les bosquets de l'Éden. La ruse, la flatterie, donnent pleine victoire au tentateur : Ève s'approche de l'arbre fatal et consomme sa désobéissance; puis, détachant un rameau chargé de fruits, elle vient le présenter à Adam. Celui-ci, par une molle complaisance, et pour partager, quoi qu'il arrive, le sort de son épouse, tombe avec elle dans le mal.

C'en est fait : Satan revient triompher aux enfers, tandis que Dieu le fils descend vers les coupables et fulmine contre eux les terribles arrêts, adoucis toutefois par la Miséricorde. Déjà la Mort et le Péché s'avancent vers la terre, frayant un vaste chemin qui reliera désormais la demeure de l'homme au séjour de ces êtres hideux. Michel, exécuteur des célestes vengeances, s'apprête à expulser nos premiers parents du jardin de délices; dans une céleste vision, il déroule aux yeux d'Adam les destinées de la race humaine et lui laisse entrevoir la venue du Messie. Puis il le conduit avec son épouse hors de l'Éden, vers un monde inconnu (IX-XII).

II. Grandeur du sujet. — Milton a fait choix d'un sujet capable d'intéresser l'humanité entière. Le fond de son épopée repose sur un de ces dogmes indiscutables que le

paganisme connut, tout en le défigurant ; la faute originelle pèse sur tous les enfants d'Adam et leur fait sentir ses funestes effets. « Sans doute, remarque Chateaubriand, le berceau de Rome chanté par Virgile est un grand sujet ; mais que dire d'un poème qui peint une catastrophe dont nous-mêmes sommes les victimes, qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain ? » Pour remplir un but si élevé, l'auteur entre comme de plain-pied au sein des régions surnaturelles, pénètre dans les conseils du Très-Haut, dans les secrets de la création, après nous avoir épouvantés par l'horreur et la confusion du royaume de Satan. Deux êtres humains, jetés au milieu de ces vastes scènes, suffisent pour entretenir l'intérêt pendant un long ouvrage, tant l'imagination du poète est féconde et son enthousiasme inépuisable.

III. Les caractères ; le style. — On peut dire que le personnage principal du *Paradis perdu* est *Satan* lui-même, dont le caractère est peint de main de maître. Mélange d'orgueil, d'ambition, de haine insatiable contre Dieu et contre le bien, il se révèle dès le début par des traits saisissants. Du haut de la montagne de feu d'où il contemple pour la première fois son empire :

Horreurs, *s'écrie-t-il,* je vous salue! Je vous salue, monde infernal! Abîme, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni temps ni lieu ne changeront jamais. Ici, du moins, nous serons libres; ici nous régnerons : régner, même aux enfers, est digne de mon ambition.

Plus loin, en présence des merveilles de l'univers, il laisse éclater son désespoir, dans une célèbre *apostrophe au Soleil ;* tous les bouillonnements de la passion déçue, toutes les alternatives d'un cœur criminel, s'y pressent confusément :

L'enfer est partout où je suis; moi-même je suis l'enfer... O Dieu, ralentis tes coups! N'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, hors l'obéissance? L'obéissance, l'orgueil me défend ce mot. . Tout est perdu pour moi. Mal, sois mon unique bien.

On a trouvé à blâmer dans le caractère des *anges,* trop naturels, trop rapetissés au niveau humain. Milton est plus

à l'aise dans la peinture d'*Adam* et d'*Ève ;* ce sont deux portraits achevés. « La majesté de leur port, leur tête levée vers le ciel et la pureté dont ils étaient revêtus, semblaient leur donner le droit de gouverner l'univers. Il se trouvait cependant entre eux quelques degrés d'inégalité : l'un était formé pour la contemplation et la valeur, l'autre pour la douceur et les grâces... » Ils conservent, même après leur chute, une beauté sereine et « gardent un air de dignité jusqu'au sein des abaissements ».

Le *style* de Milton reproduit, selon Villemain, tous les traits de son génie : il est *hardi, nouveau, majestueux,* excessivement poétique ; quelquefois d'une extrême simplicité ; ailleurs, bizarre, pénible, prosaïque. Le *Paradis perdu* offre des discours d'une éloquence sombre et forte, des descriptions ravissantes : peinture de l'Éden, tableau des premières impressions d'Adam et d'Ève, etc. Les *soleils couchants* de Milton aveugle ont, selon Chateaubriand, un caractère doux et mélancolique qu'on ne retrouve nulle part. Les *contrastes* naissent sans effort des diverses parties d'un sujet aussi varié. Homère, après la Bible, nourrit la diction du poète : il le savait par cœur et le méditait sans cesse.

Le vers blanc, qu'il a employé, n'est point assujetti à la rime. Dans la forme et le tour, sa versification pompeuse, rude parfois, est chargée d'hébraïsmes et d'hellénismes.

IV. Défauts de ce poème. — L'œuvre de Milton, grande, magistrale, est-elle sans reproche ? Loin de là : les critiques anglais eux-mêmes en ont signalé les défauts. Sans parler des deux derniers chants, dans lesquels l'action languit, on peut dire que tout ce qui se rattache au *surnaturel* manque en général de noblesse et de dignité ; la fiction hideuse de la *Mort* et du *Péché,* l'emploi de l'artillerie dans la bataille du ciel, les démons changés en serpents et sifflant leur chef, ne peuvent guère souffrir d'excuse. L'*abus de l'érudition* entraîne le poète dans mille détails fastidieux de géographie et de mythologie ; des plaisanteries déplacées gâtent les plus beaux endroits. De plus, l'auteur protestant est tombé en des *erreurs dogmatiques* assez graves.

§ III. — De la poésie sous les Stuarts.

Imitation française. — La restauration des Stuarts (1660), succédant aux excès des fanatiques et austères puritains, ramena les esprits vers la culture des lettres, mais ne produisit aucun grand écrivain. La cour de *Charles II,* d'ailleurs livrée à la mollesse et aux plaisirs, s'adonna presque exclusivement à l'*imitation française.* On essaya de plier le génie anglais à cette régularité qui est le cachet propre de notre littérature : la prose gagna à ce mouvement du dehors, la poésie y perdit.

I. Cowley (1618-1666), partisan dévoué de la cause royaliste, jouit un moment d'une grande popularité ; ses *odes pindariques* sont cependant faibles, aussi bien que sa *Davidéide,* sorte de poème biblique. Sa prose, plus estimée, plus élégante, l'a fait surnommer le *Voiture anglais.*

II. Dryden (1631-1700) **: œuvres didactiques.** — Dryden est le meilleur poète de l'époque de la restauration. Après avoir débuté par des stances à la louange de Cromwell, il se fit le chantre des Stuarts : l'*Année des merveilles* lui valut, de la part de Charles II, le titre de poète lauréat. On admire, comme un morceau achevé, l'ODE SUR LA FÊTE D'ALEXANDRE, qu'il composa pour la solennité de *sainte Cécile.* Son poème intitulé *la Biche et la Panthère* est une allégorie dans laquelle il défend l'Église romaine, figurée par la biche : Dryden venait alors, avec une parfaite droiture, d'abjurer le protestantisme.

Ses DIALOGUES DIDACTIQUES et ses TRADUCTIONS DES CLASSIQUES LATINS l'ont élevé très haut parmi ses contemporains. Il est regardé comme le *père de la critique anglaise,* c'est là son meilleur titre de gloire. « Dryden, dit Pope, apprit à unir le mètre varié, le vers plein d'harmonie, la longue et majestueuse période et l'énergie divine. »

III. Butler : l'Hudibras. — Butler, dans son poème burlesque d'*Hudibras,* se propose de ridiculiser le fanatisme des partis politiques et spécialement des puritains ; il essaye

de marcher sur les traces de Cervantes, mais il n'a pas le génie du conteur espagnol. La réputation de *Don Quichotte* est européenne ; celle de *sir Hudibras* est tout au plus anglaise.

§ IV. — Philosophie.

Bacon (1561-1628). — François Bacon, que Jacques Ier créa *baron de Vérulam*, a préparé par ses immenses travaux le renouvellement des sciences dans les temps modernes. Secouant le joug de l'école d'Aristote, il fit appel à l'*expérience,* qu'il posa comme la base de toutes les connaissances humaines. La doctrine de ce philosophe ouvrait aux sciences physiques et naturelles les plus vastes horizons ; mais ses disciples en dépassèrent la portée, voulant soumettre au témoignage des sens les êtres spirituels : Dieu et l'âme. Ainsi le *père de la philosophie expérimentale* devint, à son insu, le père de ce *naturalisme* moderne qui se fait gloire de sonder toutes les lois de la nature, tandis qu'il ignore l'Auteur même de la nature.

Hobbes (1588-1679) étendit aux questions sociales le système de Bacon ; la *force* est pour lui le grand moteur des États, la cause et la raison des lois qui les régissent. Ses ouvrages sont écrits en latin.

Locke (1632-1704) a exercé une pernicieuse action sur nos philosophes du XVIIIe siècle qui se sont inspirés de ses œuvres. Son ESSAI SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN, remarquable sous le rapport littéraire, favorise le système *sensualiste ;* l'ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT CIVIL, les PENSÉES SUR L'ÉDUCATION ont fourni à J.-J. Rousseau les théories du *Contrat social* et les principes pédagogiques de l'*Émile.*

CHAPITRE III

XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

Coup d'œil sur cette période. — La révolution de 1688, en assurant le trône de la Grande-Bretagne à la maison d'Orange, donna satisfaction à la majeure partie de la nation. C'est alors que l'Angleterre commence à prendre au dehors, par ses florissantes colonies, une immense extension ; à l'intérieur, elle ne montre pas moins de vitalité : les lettres en particulier fournissent de brillantes phases. Les *poètes classiques*, Pope, Young, Thomson, etc., font la gloire du *siècle de la reine Anne :* on désigne ainsi la première moitié du XVIIIe siècle, bien que cette princesse n'ait régné que de 1702 à 1714. Les *lakistes* se rapprochent au contraire du *genre romantique,* que lord Byron et ses imitateurs ont cultivé à cette époque.

La prose rappelle d'illustres noms. Sans parler des trop célèbres matérialistes, *Bolingbroke, Collins,* la *critique* se glorifie d'Addison ; l'*histoire* est cultivée par Hume, Robertson, Gibbon ; l'*éloquence* parlementaire s'élève, avec les deux Pitt, Burke, Fox, à l'apogée de sa gloire. Plusieurs *romanciers* laissent une réputation européenne.

§ I. — Poésie.

Art. 1. — École classique.

I. Pope (1688-1744). — 1o Biographie. — Alexandre Pope, né à Londres de parents catholiques, se fit remarquer par un talent précoce pour la poésie : à l'âge de douze ans, il adressait à Dryden, alors dans toute sa gloire, une *Ode sur la solitude.* Trois ans après, il publiait la *Forêt de Windsor,* chef-d'œuvre d'élégante description. Lié de

bonne heure avec les principaux littérateurs de l'époque, il acquit en peu de temps, par ses écrits, autant de fortune que de réputation.

Pope était contrefait et d'une santé débile ; cette faiblesse de tempérament le rendait irascible, surtout à l'égard des mauvais auteurs ou de ceux qui censuraient ses œuvres : aussi se fit-il un grand nombre d'ennemis. Il avait cependant l'âme noble et délicate. On a recueilli de lui cette parole prononcée peu avant sa mort : « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié ; et en vérité l'amitié est elle-même une partie de la vertu. » Fidèle à la religion catholique, Pope s'éteignit à l'âge de cinquante-six ans, dans sa charmante retraite de Twickenham, qu'il n'a pas rendue moins célèbre que le Tibur d'Horace.

2º SES ŒUVRES ; QUALITÉS DE CET ÉCRIVAIN. — Son ESSAI SUR LA CRITIQUE, le meilleur ouvrage des Anglais en ce genre, se place à côté de notre *Art poétique* sans l'égaler toutefois ; il imita encore Boileau dans la *Boucle de cheveux enlevée,* poème héroï-comique qui rappelle le *Lutrin.* La *Dunciade* est une violente satire, dont l'auteur regretta depuis la publication. Dans l'églogue sacrée du MESSIE, il s'inspire du *Pollion* de Virgile. L'ESSAI SUR L'HOMME, chef-d'œuvre de la poésie philosophique, pèche sous le rapport de la doctrine, plutôt déiste que chrétienne. La TRADUCTION DE L'ILIADE est la grande gloire de Pope : « Le poète anglais, dit Fontanes, égale Homère dans la partie descriptive ; il ne reproduit pas aussi bien les beautés naïves du chantre d'Achille. »

Les principales *qualités* de Pope sont l'*élégance,* la *précision,* et surtout beaucoup de jugement et d'esprit. C'est par la forme plus que par la pensée et l'invention qu'il a fait école : il réalise en Angleterre la perfection de la langue classique. (M. C., 95.)

II. Young (1681-1765) : **les Pensées de la nuit.** — Édouard Young est connu par son poème des *Nuits,* que lui inspirèrent ses chagrins domestiques. Sa fille, fiancée à lord Palmerston, mourut prématurément ; il perdit peu après son épouse, et tomba dès lors dans une noire tristesse. —

Les *Pensées de la nuit* sont l'écho de sa douleur ; on y trouve quelques grandes images ; l'auteur excelle à faire retentir les mots de mort, de néant, d'éternité, à suivre la destruction jusque dans la poussière du tombeau. Mais ses plaintes ont quelque chose de monotone et de forcé ; son attendrissement devient une fatigue. « Vous voyez dans ce poème, dit Chateaubriand, un homme qui tourmente son esprit pour enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à une philosophie morose. »

Cette poésie sombre et mélancolique plut en Angleterre ; elle trouva de nombreux imitateurs. L'Allemagne avec Gœthe, la France avec Chateaubriand et Lamartine, ont également goûté ce genre, qui répond aux besoins des époques tourmentées. (M. C., 96.)

III. Thomson (1700-1748) **: les Saisons.** — Né en Écosse, d'un ministre presbytérien, Thomson vint de bonne heure à Londres, sans autre ressource que son talent poétique et les premiers chants de son poème des SAISONS, qu'il publia en entier vers l'an 1730. Ce poème inaugure le *genre descriptif*, cultivé depuis en France par Saint-Lambert et Delille. Thomson aime sincèrement la nature ; il la peint sous de brillantes mais fidèles couleurs. Par un talent bien rare en un tel sujet, il évite la monotonie ; son *style* est *élégant*. Les réflexions morales viennent se mêler sans effort aux scènes grandioses qu'il représente.

IV. Gray (1716-1771) s'est immortalisé par son *Élégie sur un cimetière de village*, que Fontanes a imitée dans le *Jour des Morts*. (M. C., 97.)

V. Gay (1688-1732) a laissé, avec la SEMAINE DU BERGER, poème pastoral, des FABLES, composées pour l'éducation du jeune duc de Cumberland, fils du roi Georges II. Elles sont remarquables par la justesse des réflexions, l'enjouement du style et le bonheur de l'invention.

VI. Campbell (1777-1844) a cultivé divers genres. Citons seulement : les PLAISIRS DE L'ESPÉRANCE, poème didactique, et plusieurs ODES vraiment entraînantes : *les Marins anglais, les Combats de la Baltique.*

Art. 2. — École Romantique.

Le siècle de la reine Anne s'était nourri des grands auteurs français et avait su les approprier au génie national ; la France, à son tour, vers la fin du dernier siècle, se prit de passion pour la littérature, et surtout pour la philosophie anglaise. Ce double courant néanmoins se refroidit à l'époque des guerres de la République et de l'Empire. L'*influence germanique* s'impose alors à l'Angleterre, alliée contre nous avec l'Allemagne ; les langues de ces deux peuples ont d'ailleurs une origine commune. Anglais et Allemands s'adonnèrent au *genre romantique,* s'efforçant de faire revivre les gloires de leur passé littéraire aux dépens des modèles classiques.

LES LAKISTES

Wordsworth, Coleridge, Southey. — *William Cooper* et l'Écossais *Burns* avaient trouvé, pour chanter la nature, une poésie intime, originale, s'inspirant moins des règles que des sentiments personnels de l'auteur. Les *lakistes* ou *chantres des lacs* développèrent ce genre de lyrisme, dont la *ballade* fut la forme presque obligée. — WORDSWORTH (1770-1850) a laissé, outre un recueil de *Ballades,* de petits poèmes : le *Chien de Rylstone,* la *Rivière de Duddon,* l'*Excursion,* fort goûtés des Anglais, à cause du naturel et de la simplicité avec lesquels ils peignent la vie ordinaire. — COLERIDGE et SOUTHEY vécurent, aussi bien que Wordsworth, près des lacs du Cumberland qu'ils ont décrits. Leurs œuvres sont considérables : *Ballades, Odes, Poèmes légendaires.* Toutes sont empreintes de ce mysticisme germanique, de ce vague, de ces rêveries sans fin qui éblouissent l'imagination, mais ne pénètrent pas jusqu'à l'âme.

LORD BYRON (1788-1824)

I. Biographie. — Issu des Stuarts par sa mère, des conquérants normands par son père, GEORGES GORDON BYRON

naquit à Londres en 1788. Il passa dans les montagnes d'Écosse une enfance triste et maladive; on sait qu'il était né pied bot, ce qui lui attirait des railleries continuelles dont sa fière nature dut extrêmement souffrir. Lancé de bonne heure dans une vie de plaisirs, il en éprouva bientôt la satiété. A l'âge de vingt et un ans, dégoûté de l'Angleterre, il entreprit de longs voyages, visita le Portugal, l'Espagne, la Grèce, l'Asie Mineure; puis revint dans sa patrie, apportant les premiers chants de *Childe-Harold*, qu'il publia : l'auteur se plaça dès lors à la tête des poètes de sa nation.

Vers l'année 1815, lord Byron épousa miss Milbanke, femme spirituelle, qui avait espéré dominer cette âme mobile, violente, et cependant marquée du sceau du génie. il n'en fut rien : le poète, au bout d'un an, secoua ce joug, reprit ses voyages et séjourna longtemps à Venise. Pris d'un noble enthousiasme, il résolut de consacrer à la cause de l'indépendance de la Grèce les restes délabrés de sa santé et de sa fortune. C'était en 1824. Après avoir vainement essayé d'organiser l'insurrection contre les Turcs, lord Byron mourait au siège de Missolonghi, emporté par une inflammation de poitrine : il n'était âgé que de trente-six ans.

II. Ses œuvres. — Le PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD, poème en quatre chants, offre, sous un nom supposé, l'histoire même de l'auteur, de ses pérégrinations; son âme s'y révèle sombre, railleuse, sceptique, et toutefois vivement émue en présence des beautés de la nature. DON JUAN, autre personnification du poète, pousse au dernier degré le mépris de tout ce qui est grand et respectable : c'est la négation de la morale universelle. On cite encore parmi ses poèmes : *le Corsaire*, *Manfred*, *le Giaour*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Prisonnier de Chillon*, *Mazeppa*. — *Caïn*, *le Ciel et la Terre*, sont deux drames impies.

III. Son génie : grandeur et perversité. — Lord Byron demeure par son génie le plus grand poète de l'Angleterre; mais l'orgueil a gâté les dons éminents qu'il avait reçus du Ciel. Foulant aux pieds toutes croyances pour ne relever que de lui-même, il se fit, dit un critique, le chef de cette école

satanique commencée par J.-J. Rousseau ; école rêveuse, égoïste, malade, mélancolique jusqu'au désespoir. Comme le *Satan* de Milton, cet homme étrange semble dire : ***Mal, sois mon bien !*** tant il affecte d'unir toujours le vice et la supériorité. Ses héros, qu'ils se nomment *Harold, don Juan, Manfred* ou *Caïn,* se ressemblent : c'est toujours le poète qui se peint. Son *style,* tout en conservant une puissante *originalité,* se rapproche du *genre classique* par la grâce et l'élégance. (M. C., 98.)

Chatterton (1752-1770), né à Bristol d'une famille pauvre, publia, très jeune encore, de soi-disant *poèmes du moyen âge,* qu'il disait extraits des œuvres de *Thomas Rowley,* moine du xvᵉ siècle. L'opinion, d'abord séduite, les accueillit comme naguère les *poésies d'Ossian ;* mais bientôt le *nouveau Macpherson,* devenu suspect, tomba dans la misère et, s'abandonnant au désespoir, s'empoisonna à l'âge de dix-huit ans. Alfred de Vigny a fait des tristes vicissitudes de Chatterton le sujet d'un de ses drames.

Thomas Moore (1799-1852) chanta sa patrie, la *verte Érin,* en touchant d'autres cordes que l'auteur de *Childe-Harold.* Catholique et Irlandais, il célèbre le glorieux passé de cette terre sous l'oppression de l'esclavage. Dans ses MÉLODIES IRLANDAISES, assorties aux airs des anciens bardes, Moore exhale la douleur des opprimés et sourit à l'espoir d'un avenir meilleur, d'une ère de liberté.

Tennyson, né en 1810, auteur très populaire, se distingue par cette poésie douce, intime, que les *Méditations* de Lamartine inaugurèrent en France : la REINE DE MAI, le RUISSEAU se rattachent à ce genre. Il a donné depuis des POÈMES LÉGENDAIRES : le *Cygne mourant,* la *Princesse,* les *Idylles du roi.* La reine Victoria, voulant honorer le talent de ce poète, l'a élevé à la pairie, en 1883.

§ II. — Prose.

Art. 1. — Critique littéraire.

I. Addison (1672-1719) **: le Spectateur.** — Joseph Addison, non moins recommandable par ses vertus que par ses

écrits, contribua beaucoup à fixer le style classique en Angleterre. Après s'être associé à son ami *Richard Steele* dans la publication d'une feuille périodique, le *Babillard*, il fonda lui-même un journal littéraire, le SPECTATEUR. On y admire une critique exacte, un comique naturel et sans bassesse, les plus hautes leçons de philosophie et de morale cachées sous l'attrait de la composition. Ces charmantes causeries, d'un style sobre et soigné, sont encore lues aujourd'hui avec plaisir. Addison eut la gloire de révéler à l'Angleterre les beautés du *Paradis perdu* de Milton, jusque-là resté dans l'oubli : il n'avait manqué, dit-il, à ce grand génie que le climat et la langue d'Homère. Lui-même a donné quelques œuvres poétiques : sa tragédie de CATON est la première pièce régulière de la scène anglaise.

II. Samuel Johnson (1709-1784) se range près d'Addison par son excellent DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ANGLAISE, l'un des meilleurs qui aient été faits pour une langue vivante.

III. Blair, réformateur de la chaire protestante, a composé un *Cours de littérature* très estimé ; il se distingue par un goût pur et une grande justesse de vues. — **Lowth**, évêque anglican, est célèbre par ses *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux,* ouvrage fort remarquable que les catholiques consultent avec profit.

IV. Lady Montague (1690-1762) : **ses lettres.** — Lady Montague, surnommée la *Sévigné anglaise,* séjourna quelque temps en Turquie, où son mari était ambassadeur ; plus tard, elle se fixa à Venise. De là, une vaste CORRESPONDANCE. La spirituelle épistolière y donne sur la Turquie de précieux renseignements : palais, mosquées, harems, lui ont été ouverts ; elle a pénétré dans la vie privée de ce peuple aux mœurs si différentes du reste de l'Europe. Lady Montague a plus de sérieux que Mme de Sévigné, mais elle reste bien loin de son charmant naturel.

Art. 2. — Histoire.

I. David Hume (1711-1776) : **Histoire d'Angleterre. —** Né à Édimbourg, David Hume passa quelques années en

France et se lia étroitement avec J.-J. Rousseau, dont il partageait les principes. Ses *Traités philosophiques* excitèrent en Écosse une vive indignation : l'auteur était allé jusqu'à nier l'existence de Dieu, le libre arbitre et l'immortalité de l'âme. Son HISTOIRE DE L'ANGLETERRE SOUS LES STUARTS est fort appréciée quant au style : on y reconnaît la manière large et majestueuse de Tite-Live ; mais l'incrédulité du philosophe nuit à l'impartialité et à la chaleur de l'historien. Injuste à l'égard du christianisme, Hume méprise le moyen âge et se montre d'ailleurs superficiel et inexact en plus d'un endroit.

II. Robertson (1721-1793) : **Histoire d'Écosse**. — Robertson, également Écossais, ne partagea point le scepticisme de Hume. Ministre presbytérien, il s'efforça de relever la prédication, gâtée par l'enflure et le mauvais goût. Devenu chapelain du roi et historiographe d'Écosse, il eut le loisir de composer d'importants ouvrages : HISTOIRE D'ÉCOSSE, HISTOIRE DE CHARLES-QUINT, HISTOIRE D'AMÉRIQUE. — Robertson est généralement impartial. Son style est simple, bien qu'élégant ; mais sa narration manque de chaleur et de vie, parce que l'auteur lui-même manque de sentiment.

III. Édouard Gibbon (1737-1794) : **Histoire de la décadence de l'empire romain.** — Né protestant, Gibbon se fit catholique à la lecture de l'*Histoire des Variations* de Bossuet. Toutefois cette conversion ne fut pas de longue durée : les persécutions de sa famille le ramenèrent au protestantisme. Il passa plusieurs années en Suisse, visita l'Italie, et conçut, dit-on, près des ruines du Capitole, l'idée de son principal ouvrage : HISTOIRE DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN.

La science de cet écrivain est remarquable : on loue avec raison la hauteur de ses aperçus, sa vaste érudition. Malheureusement ses préjugés philosophiques l'égarent à tel point qu'il finit par demeurer indifférent entre le vice et la vertu. Ennemi juré du christianisme, il prodigue l'insulte aux martyrs, se range du parti de leurs bourreaux, tandis que les féroces exploits des Hongrois et des Tartares excitent son admiration.

IV. Lingard (1769-1851) : **Histoire d'Angleterre.** — Le

docteur John Lingard, prêtre catholique, a donné, sans contredit, la meilleure *Histoire d'Angleterre* qui existe. Il la fait remonter à la première invasion des Romains dans la Grande-Bretagne, et la conduit jusqu'à nos jours. Ses documents sont pris aux bonnes sources ; il les dispose avec cet art qui distingue les écrivains de talent.

V. Macaulay (1800-1859) demeurera également célèbre. Son *Histoire d'Angleterre*, qu'il ne put achever, ne commence, à proprement parler, qu'au règne de Jacques II ; une introduction assez considérable résume les siècles antérieurs. Macaulay raisonne et écrit en maître : malheureusement ses principes sont loin d'être parfaits : il se montre plus qu'indulgent pour les crimes qu'entraînent les révolutions, sous prétexte du bien qui doit en résulter plus tard.

Depuis, il est vrai, ses sentiments se sont modifiés : dans son *Essai sur la papauté*, il a su rendre à l'Église romaine un éclatant hommage.

Art. 3. — Éloquence.

I. Éloquence politique. — L'éloquence politique, dès longtemps florissante en Angleterre, grâce à la constitution de ce royaume, entra, vers la fin du dernier siècle, dans une carrière des plus brillantes, par suite de la gravité des débats portés devant les Chambres et de la publicité accordée aux discussions.

William Pitt, dit **lord Chatam** (1708-1778), entré au parlement à l'âge de vingt-sept ans, conquit presque aussitôt une réputation et une popularité qui ne devaient pas décroître. Son nom se trouve mêlé à tous les grands faits de cette époque, où l'Angleterre établit sa prépondérance en Europe. Les exactions commises à l'égard des colonies lui inspiraient de justes craintes ; il avait annoncé la révolution d'Amérique, sans pouvoir faire accepter les mesures qui l'eussent prévenue.

Déjà avancé en âge, accablé d'infirmités, lord Chatam apprend que le bill d'émancipation des États-Unis allait être proposé au Conseil des pairs ; oubliant ses propres

souffrances, il se rend à la chambre, soutenu par ce fils qui doit bientôt perpétuer sa gloire. L'émotion est générale ; le vieillard, dans une éloquente improvisation, proteste une dernière fois contre la politique suivie à l'égard de l'Amérique. Ce suprême effort achève de l'épuiser ; on l'emporte mourant : quelques jours après il rendait le dernier soupir.

Burke (1780-1797) était Irlandais. Il suivit au parlement la même politique que lord Chatam, et soutint comme lui les réclamations des colonies. Séduit d'abord par les premiers mouvements révolutionnaires qui agitaient la France, il en comprit bientôt la funeste portée et les condamna, malgré les éloquentes réclamations de Fox ; une amitié de vingt années fut impuissante à rallier ces deux grands orateurs. L'éloquence de Burke était élevée, majestueuse ; il excitait vivement l'attention par ce style enthousiaste et imagé propre à la race irlandaise.

Fox (1749-1806) appartenait à une illustre famille. Son père, lord Holland, avait été l'adversaire de lord Chatam ; lui-même, partisan de la Révolution française, combattit vivement le second Pitt.

William Pitt (1759-1806), fils de lord Chatam, se prépara aux affaires par des études variées. Le grec et le latin lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Durant son ministère, il domina les situations les plus difficiles. La guerre des Indes, la démence du roi Georges III, puis la longue lutte contre la France, lui fournirent l'occasion de déployer les qualités supérieures dont il était doué comme orateur et comme homme d'État. Il mourut en 1806, au moment où l'Angleterre semblait près de succomber sous la puissance de Napoléon.

La majesté de son éloquence, la netteté et la précision de son style, l'ont fait souvent comparer à Cicéron ; Fox, moins élégant, mais plus serré dans sa dialectique, se rapproche de Démosthène.

Daniel O'Connell (1775-1847), le *héros de la chrétienté*, comme l'a si bien nommé l'immortel Pie IX, a dévoué toute son existence à ces deux grandes causes : religion et patrie.

Obtenir l'émancipation des catholiques irlandais, rendre à sa terre natale ses légitimes franchises, tel fut le double but qu'il poursuivit sans relâche, soit au parlement lorsqu'il y fut envoyé comme député, soit dans les célèbres *meetings* où son ardente parole remuait les masses et leur communiquait ses propres aspirations. Jamais en aucun siècle, dit Cormenin, un homme ne prit sur sa nation un empire aussi souverain, aussi absolu, aussi complet.

O'Connell ne put achever son œuvre, les forces et le temps lui manquèrent. Épuisé par des fatigues incessantes. soutenues pendant près d'un demi-siècle, il succomba à Gênes, le 15 mai 1847, tandis qu'il se rendait à Rome vénérer le tombeau des saints Apôtres et s'agenouiller, représentant de sa patrie, aux pieds du souverain Pontife. L'Irlande fut inconsolable ; l'Église tout entière pleura la perte de cet homme de cœur et de foi. (M. C., 98.)

II. Éloquence religieuse. — L'éloquence religieuse commence à refleurir en Angleterre, grâce au mouvement très accentué de retour vers la véritable Église et au rétablissement de la hiérarchie. Il suffit de nommer les éminents cardinaux **Wiseman**, **Newman**, **Manning**, auteurs de savants ouvrages d'apologétique.

Mgr Wiseman a donné, dans FABIOLA, le modèle du roman chrétien ; ce livre, connu de tous, offre un tableau saisissant de la persécution de Dioclétien à Rome. Sous quels traits inoubliables le pieux auteur n'a-t-il pas su peindre et les traîtres : *Corvinus, Fulvius*, et les jeunes victimes : *Pancrace, Agnès, Cécilia,* et le soldat accompli : *Sébastien!* De tels livres sont un apostolat. — CALLISTA, du cardinal Newman, présente, dans le même genre, un épisode des persécutions de l'Église d'Afrique.

Le R. P. Faber (1814-1863), illustre converti devenu oratorien, révèle, dans ses nombreux *ouvrages ascétiques,* en même temps qu'un théologien consommé, un écrivain du premier ordre. Son esprit vif, original, déborde de poésie ; impossible à qui que ce soit de rester indifférent devant les pages entraînantes tombées de ce cœur d'apôtre.

Art. 4. — Romans.

L'Angleterre semble être la patrie privilégiée du roman, cet *agréable amusement des honnêtes paresseux*, comme le définissait Huet au XVIIe siècle. Toutefois le roman anglais est généralement plus qu'un simple amusement : histoire, philosophie, politique, sciences morales, religion, tout prend place dans ces sortes d'ouvrages ; peu qui n'aient un but pratique, un fond sérieux. On sait avec quelle perfection, quel naturel la vie ordinaire y est dépeinte. Là se déploie cette sorte de finesse caustique que les Anglais nomment *humour*, qui ne se peut traduire en aucune langue, qui n'est ni le sel attique ni la gaieté française. Bien que l'immoralité ait, comme chez nous, envahi ce genre, il est encore possible d'y faire un choix de saines compositions.

I. Daniel de Foë (1663-1731) s'est immortalisé par son ROBINSON CRUSOÉ, ce livre du premier âge, si original et si intéressant, qu'on ne l'oublie jamais. L'Angleterre en publie chaque année plusieurs éditions, et il a été traduit dans toutes les langues.

II. Richardson (1689-1761) jouit d'une grande vogue à la fin du dernier siècle. *Paméla, Grandisson, Clarisse Harlowe* (7 vol.) offrent plutôt de longues et minutieuses analyses que des faits multipliés. Les caractères créés par cet écrivain sont pleins de naturel et demeurent des types achevés.

III. Swift (1667-1745), né à Dublin, a laissé dans ses œuvres l'empreinte d'une âme aigrie par les haines jalouses, systématiquement hostile à tout ce qui est noble et consolant. Ses VOYAGES DE GULLIVER au pays des microscopiques *Lilliputiens*, puis chez les *géants de Brobdingnag*, ne sont en définitive qu'une satire acerbe contre l'humanité : le pamphlétaire y prend souvent la place du romancier.

IV. Fielding (1707-1754) appartient par sa naissance et par ses goûts à l'aristocratie, dont il a retracé les mœurs,

et trop souvent l'immoralité : TOM JONES est son principal ouvrage.

V. Goldsmith (1728-1774) a composé, au milieu d'une vie errante et misérable, le célèbre roman du VICAIRE DE WAKEFIELD, ainsi que quelques poèmes justement estimés. Ce roman, ou plutôt cette sorte d'idylle, présente le tableau d'une honnête famille éprouvée par le malheur. L'intrigue est faiblement nouée, mais la perfection des détails, le caractère achevé du *Vicaire* couvrent ces défauts. Quant à ses poésies : le *Voyageur,* le *Village abandonné,* la ballade de *l'Ermite,* ce sont des pièces pleines de fraîcheur et de grâce.

VI. Walter Scott (1771-1832) : **ballades écossaises, romans historiques**. — Sir Walter Scott, le plus célèbre des romanciers anglais, était né à Édimbourg d'une famille ancienne. Passionné pour la lecture, il amassa, dès le temps de ses études, un fonds de connaissances variées : les récits légendaires, le passé de sa chère Écosse, l'attiraient surtout. Ses poésies de jeunesse, le LAI DU DERNIER MÉNESTREL, MARMION, LA DAME DU LAC, s'inspirèrent des anciens poètes nationaux. Vers 1814, alors que Byron éblouissait l'Angleterre par son *Pèlerinage de Childe-Harold,* Walter Scott, abandonnant la poésie, conçut l'idée de ces *romans historiques* qui forment son principal titre de gloire.

L'histoire, comme on le sait, fut au début de notre siècle cultivée dans toute l'Europe avec une immense ardeur : le romancier écossais venait compléter ces études par des détails de mœurs, d'ingénieux récits qui mettaient en lumière quelque scène frappante et jusque-là peu connue. Tels : IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, regardés comme ses chefs-d'œuvre ; les PURITAINS D'ÉCOSSE, WAVERLEY, LE CHATEAU DE KENILWORTH, L'ABBÉ, LE MONASTÈRE, etc. Walter a également composé des romans de mœurs : *la Fiancée de Lamermoor, le Nain noir, l'Antiquaire,* ainsi que des ouvrages purement historiques : *Histoire de Napoléon Ier, Histoire d'Écosse.*

Les romans de Walter Scott joignent à l'intérêt d'une fiction charmante le mérite supérieur de l'érudition et un

remarquable esprit d'observation. La finesse du conteur apparaît sous l'air de bonhomie dont il s'enveloppe. Il est généralement moral, mais laisse parfois percer les préjugés du protestantisme.

VII. Charles Dickens (1802-1870), bien connu en France, s'est proposé, dans la plupart de ses romans, de dévoiler la misère des classes populaires, les vices qui en sont le triste fruit, afin d'exciter la compassion des riches envers ces frères malheureux. OLIVIER, TWIST, NICOLAS NICKLEBY, BARNABY RUDGE, HUMFREY, peignent le peuple anglais dans ses poignantes souffrances. Nommons encore : DAVID COPPERFIELD, LES CONTES DE NOËL, LES TEMPS DIFFICILES, tous ouvrages non moins admirés que ceux de Walter Scott.

— Beaucoup d'autres romanciers contemporains pourraient être cités : **Thackeray** (*la Foire aux Vanités, Pendennis*) ; **Wilkie Collins**, l'ami de Dickens, populaire comme lui ; **Disraéli** (*romans politiques*) ; **Bulwer Lytton** (*les Derniers jours de Pompéi*) ; **Lady Fullerton**, convertie au catholicisme (*Ellen Middleton, Gruntley*).

APPENDICE

Principaux auteurs américains.

Poètes. — Edgar Poë (1813-1840), né à Baltimore, a laissé divers recueils de POÈMES et de NOUVELLES : c'est un écrivain au talent bizarre, fiévreux, mais puissant et original. L'abus des liqueurs fortes le conduisit jeune encore au tombeau.

Longfellow, né en 1807, a décrit les forêts et les déserts de l'Amérique, la vie et les mœurs des Indiens. ÉVANGÉLINE demeure son chef-d'œuvre. *Les Voix de la nuit, le Bord de la mer,* etc., sont des poèmes bien pensés, mais trop savamment écrits.

Romanciers. — Fenimore Cooper (1789-1851), surnommé le *Walter Scott américain,* est connu de toute l'Europe.

Il suffit de citer : les Pionniers, le Pilote, l'Écumeur de mer, le Dernier des Mohicans, le Corsaire rouge, le Chasseur de daims. Son talent de conteur brille surtout dans les récits américains : il décrit admirablement et les savanes et les grands fleuves, et le caractère de ces colons demi-barbares, non moins difficiles à réduire que les sauvages tribus indiennes.

Washington Irving (1783-1859), né à New-York, séjourna longtemps en Espagne et composa, d'après les documents de l'Escurial, l'*Histoire de la vie et des voyages de Colomb*. Il donna aussi les Contes de l'Alhambra, où il met en scène, d'une manière saisissante, les Maures espagnols du moyen âge.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

I. — DES ORIGINES AU XVIe SIÈCLE

POÉSIES GAÉLIQUES	POÈMES D'OSSIAN, publiés par **Macpherson** en 1760.
POÉSIE ANGLO-NORMANDE	ROMAN DE BRUT OU D'ARTHUR.
POÉSIE ANGLAISE	*Ballades populaires :* ROBIN HOOD. **Chaucer** (1328-1400). *Poésies légères, roman de la Rose*, CONTES DE CANTORBÉRY.

II. — XVIe ET XVIIe SIÈCLE

POÉSIE DE COUR SOUS LES TUDORS	JOHN LYLY (L'euphuïsme). SIDNEY : *Arcadie.* EDMOND SPENSER : *la Reine des fées.*
POÉSIE DRAMATIQUE	MARLOWE (1563-1593) : *Faust.* BEN JOHNSON (1574-1637) : *Volpone, l'Alchimiste.* **Shakespeare** (1564-1616). *Drames :* HENRI VI, RICHARD III, HENRI VIII, — JULES CÉSAR, CORIOLAN, — HAMLET, LE ROI LEAR, MACBETH, — ROMÉO ET JULIETTE, OTHELLO.
POÉSIE ÉPIQUE	**Milton** (1608-1674) : LE PARADIS PERDU, poème épique en 12 chants.
POÉSIE SOUS LES STUARTS	COWLEY (1618-1667) : *Odes pindariques, Davidéide.* **Dryden** (1631-1700) : *Odes, dialogues didactiques, traductions des classiques latins.* BUTLER (1612-1680) : *Hudibras*, poème burlesque.
PHILOSOPHIE	BACON (1561-1628). — HOBBES (1588-1679). LOCKE (1632-1704) : *Essai sur l'entendement humain, Essai sur le gouvernement civil, Pensées sur l'Éducation.*

III. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

POÉSIE

ÉCOLE CLASSIQUE	**Pope** (1688-1744) : ESSAI SUR LA CRITIQUE, la *Boucle de cheveux enlevée, la Dunciade*, ESSAI SUR L'HOMME, TRADUCTION DE L'ILIADE. **Young** (1681-1765) : *Poème des Nuits.* **Thomson** (1700-1748) : *Poème des saisons.* GRAY : *Élégie sur un cimetière de village.* GAY : *la Semaine du berger, fables.* CAMPBELL : *les Plaisirs de l'espérances odes.*

ÉCOLE ROMANTIQUE

- Lakistes.
  - **Wordsworth** (1770-1850) : *Ballades, poèmes : l'Excursion.*
  - COLERIDGE, SOUTHEY : *Ballades.*
- **Lord Byron** (1788-1824) : LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD, DON JUAN, *Manfred, le Prisonnier de Chillon.*
- CHATTERTON (1752-1770) : *Poèmes du moyen âge.*
- **Thomas Moore** (1779-1852) : *Mélodies irlandaises.*
- TENNYSON : *la Reine de Mai, le Ruisseau; Poèmes légendaires.*

PROSE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

- **Addison** (1679-1719) : LE SPECTATEUR, journal littéraire.
- **Samuel Johnson** : *Dictionnaire de la langue anglaise.*
- BLAIR : *Cours de littérature.*
- LOWTH : *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux.*
- LADY MONTAGUE (1690-1762) : *Lettres.*

HISTOIRE

- **Hume** (1711-1776) : *Histoire d'Angleterre sous les Stuarts.*
- **Robertson** (1721-1793) : *Histoire d'Écosse, Histoire de Charles-Quint, Histoire d'Amérique.*
- **Gibbon** (1737-1794) : *Histoire de la décadence de l'Empire romain.*
- **Lingard** (1769-1851) : *Histoire d'Angleterre.*
- **Macaulay** (1800-1859) : *Histoire d'Angleterre*, depuis Jacques II.

ÉLOQUENCE

- WILLIAM PITT, dit **lord Chatam**. — BURKE. — FOX.
- **William Pitt** (1759-1806).
- **Daniel O'Connell** (1775-1847).
- ÉLOQUENCE RELIGIEUSE : les cardinaux WISEMAN, NEWMAN, MANNING. — LE R. P. FABER.

ROMANS

- DANIEL DE FOË (1663-1731) : ROBINSON CRUSOÉ.
- RICHARDSON (1689-1761) : *Clarisse Harlowe.*
- SWIFT (1667-1745) : *Voyages de Gulliver.*
- FIELDING (1707-1754) : *Tom Jones.*
- GOLDSMITH (1728-1774) : LE VICAIRE DE WAKEFIELD.
- **Walter Scott** (1771-1832). *Poèmes :* le LAI DU DERNIER MÉNESTREL, LA DAME DU LAC. — *Romans :* IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, LES PURITAINS D'ÉCOSSE, etc.
- **Charles Dickens** (1802-1870). *Romans :* OLIVIER TWIST, NICOLAS NICKLEBY, LES CONTES DE NOËL, etc.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

I. Origine et premiers développements de la langue. — L'allemand, issu des *idiomes germaniques,* se rapproche de l'anglais par son origine. Il subit quelque peu l'influence du latin, alors que la langue de Rome était, pour ainsi dire, universelle; mais le fond principal demeura intact. Les migrations continuelles des peuples germains et la diversité de leurs races retardèrent longtemps le perfectionnement de cet idiome encore barbare.

Jusqu'à l'introduction du christianisme, toute la littérature *gothique* (*ancien allemand*) se résume dans les CHANTS DES BARDES. D'après les vieilles chroniques, Odin lui-même aurait apporté de l'Asie, avec la religion, les caractères de l'alphabet nommés *runes,* auxquels se rattachent ceux de l'alphabet gothique. CHARLEMAGNE, Germain de race et de langage, s'efforça d'allumer dans sa patrie le zèle pour l'étude de la langue nationale et le goût de la poésie. Il fonda une Académie allemande dans son propre palais, établit des écoles dans la Saxe et la Germanie, fit traduire des sermons et composa lui-même une grammaire tudesque. La faiblesse de ses successeurs, les guerres qui désolaient l'empire, arrêtèrent les progrès des lettres. Une TRADUCTION DE L'ÉVANGILE en vers rimés, le célèbre TRAITÉ ENTRE LOUIS LE GERMANIQUE ET CHARLES LE CHAUVE, le CHANT DE TRIOMPHE DE LOUIS III, vainqueur des Normands, sont presque les seuls monuments de l'idiome national jusqu'au XIII[e] siècle.

L'allemand est une langue riche et savante : elle offre à l'écrivain d'abondantes ressources. On désigne sous le nom de *haut allemand* la langue des classes lettrées ; le *bas*

allemand appartient au peuple : il diffère de province à province.

II. Division. — La littérature allemande offre peu de matériaux jusqu'au XVIIIe siècle, époque qui en représente l'âge d'or. Nous étendrons donc la *première période du* XIIIe *au* XVIIIe *siècle ;* la *deuxième période* renfermera le XVIIIe *siècle* et la première partie du XIXe.

CHAPITRE I

XIIIe AU XVIIIe SIÈCLE

§ I. Poésie.

I. Naissance de la poésie en Allemagne. — L'avènement des Hohenstauffen au trône impérial, en 1137, inaugure la littérature allemande. Le rude langage de la Germanie supérieure s'adoucit au contact du dialecte souabe, plus doux, plus sonore, plus poétique. Les chevaliers allemands avaient recueilli au milieu des croisades les *chants des troubadours* provençaux, tandis que leur imagination s'éveillait devant le merveilleux fantastique de l'Orient. A leur retour, ils se plurent à imiter les joyeux refrains de leurs frères d'armes ; les princes mirent la poésie en honneur, et bientôt on vit de nouveaux chevaliers courir les châteaux, les fêtes et les tournois, égayant les seigneurs leurs hôtes, et se portant de pacifiques défis.

Minnesingers (XIIIe siècle) **: leurs principales productions lyriques.** — « Les troubadours de l'Allemagne prirent le nom de MINNESINGERS (*chantres d'amour*) ; sortis des rangs de la chevalerie, ils avaient à leur tête, par la naissance, l'empereur HENRI VI, mais par le génie WALTER DE VOGELWEIDE, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les

émotions de son temps et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni au même degré, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme pour les choses saintes, pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge-Mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. » (*Montalembert.*)

Parmi les *productions lyriques* des Minnesingers, il faut placer au premier rang le POÈME DES NIEBELUNGEN, qui mérite une étude spéciale. On cite encore le COMBAT DE LA WARTBOURG, sorte de tournoi littéraire dans lequel plusieurs interlocuteurs célèbrent tour à tour le duc d'Autriche et le landgrave Hermann.

Poème des Niebelungen. — 1° ANALYSE. — Fils d'un roi des Pays-Bas, *Siegfried*, nouvel Achille, s'est déjà signalé en mille exploits, lorsqu'il recherche la main de *Kriemhilt*, princesse accomplie, sœur de Gunther, roi des Bourguignons : on a lieu de croire que le nom de NIEBELUNGEN désigne les princes de cette contrée. Gunther lui-même aspire à devenir l'époux de *Brunhild*, reine du Nord, véritable amazone. Brunhild n'acceptera que le héros qui l'aura vaincue dans trois combats. Déjà plusieurs prétendants ont succombé sous ses coups. Siegfried, grâce à un vêtement merveilleux qui le rend invisible, combat devant Gunther, lui fait remporter la victoire et obtient en retour la main de Kriemhilt; le double mariage se célèbre à Worms au milieu de grandes réjouissances.

Le poème, dans sa seconde partie, offre un sombre et terrible drame. La discorde est venue troubler les deux princes et leurs épouses. Kriemhilt, parfaitement heureuse avec son cher Siegfried, se voit humiliée par Brunhild, jalouse d'un bonheur qu'elle ne goûte pas. Poussée à bout, Kriemhilt apprend à sa belle-sœur que Gunther l'a trompée, qu'il n'a point été son vainqueur. L'altière Brunhild médite dès lors de terribles représailles. *Hagen*, confident perfide, traître consommé, surprend Siegfried à la chasse et le frappe mortellement entre les deux épaules : le prince était invulnérable, excepté en cette partie du corps.

Kriemhilt, abandonnée avec son fils unique, se voit ravir tous ses biens : le trésor des Niebelungen passe aux assassins de Siegfried. Longtemps elle attend sa vengeance. Enfin, pour y mieux parvenir, elle accepte un second époux, *Etzel*, roi de Hongrie; puis, dissimulant ses projets, invite à une fête splendide Gunther et Brunhild. Dès qu'elle les tient en sa possession, le palais s'ébranle : ce ne sont de toutes parts que scènes de carnage. Hagen abat lui-

même la tête du fils de Kriemhilt. La petite armée des Niebelungen massacre plus de sept mille guerriers hongrois; le seul roi Etzel survit à l'affreuse tuerie, dont la description clôt le poème.

2° Appréciation. — Ce poème national est comme l'Iliade des races germaniques : le Siegfried des Niebelungen semble avoir été aussi célèbre, chez ce peuple, que le Roland de nos chansons de geste. On ne peut nier que cette composition, dépourvue d'ailleurs de vérité historique, ne l'emporte sur toutes les épopées barbares par l'unité du plan, la peinture des mœurs, la grandeur des tableaux, l'ordre et l'énergie de la narration. L'*école romantique* moderne l'a mise en grand honneur : les *Niebelungen* font aujourd'hui partie des programmes officiels. — Le poème de Gudrun, qui roule sur les mêmes données chevaleresques, est tiré, comme le précédent, des légendes nationales.

Les Allemands composèrent encore au moyen âge des poésies héroïques, empruntées à nos chroniques carlovingiennes, aux traditions d'*Arthur* et de la *Table ronde*. La chute des Hohenstauffen (1268), les luttes sanglantes et les bouleversements politiques qui en résultèrent furent la ruine des poètes troubadours.

Les Meistersingers (xive siècle). — La poésie allemande se relève au xive siècle, affectant un caractère tout particulier : au lieu d'habiter les châteaux avec les princes et les nobles, elle descend dans les villes et les villages. D'humbles artisans : cordonniers, forgerons, tailleurs, etc., lui apportent leur concours ; ces nouveaux poètes prennent le nom de Meistersingers (*Maîtres chanteurs*). Ils se proposaient de faire revivre la poésie nationale, éteinte par le malheur des temps. Leurs compositions, dans lesquelles ils chantaient Dieu, les devoirs de la morale et de leur état, les traits les plus touchants des Livres saints, se distinguent par l'exactitude scrupuleuse de la rime et la minutieuse sévérité de la forme. Quant à la poésie, elle semble presque exclue de ces chants, qui se ressentent beaucoup trop des rudes travaux de leurs auteurs.

Hans Sachs, l'un de ces poètes artisans, jouit néanmoins d'une réputation que les siècles ont respectée. Joyeux com-

pagnon, il avait composé plus de six mille pièces, parmi lesquelles des ébauches de *tragédies*.

§ II. — Prose.

I. Premières œuvres : XIIIe au XVIe siècle. — Dès le XIIIe siècle, la prose, toujours plus lente à se former, produisait en Allemagne des ouvrages sérieux tels que LE MIROIR DE SOUABE ou code de la Saxe et de la Souabe. Elle s'appliqua ensuite à la *traduction des ouvrages français*, puis raconta l'histoire avec assez de grâce et d'intérêt dans une multitude de *chroniques*. La langue latine demeurait encore la langue des savants, des théologiens et des jurisconsultes. Cependant l'éloquence religieuse rappelle, au XVIe siècle, le nom de **Jean Tauler** (1294-1361), dominicain, dont les œuvres en langue vulgaire : *Sermons*, *Lettres spirituelles*, *Méditations*, ont été louées par Bossuet lui-même.

II. XVIe siècle. Influence de Luther. — Le XVIe siècle fut, pour l'Allemagne comme pour la France, une époque de régénération intellectuelle. Le mouvement de la *Renaissance* s'y fit sentir, et dirigea les études vers l'antiquité pour en approfondir les chefs-d'œuvre.

Luther parut alors : l'influence de cet esprit entreprenant ne fut pas moins considérable sur les lettres que sur la religion. Sa TRADUCTION DE LA BIBLE, dans laquelle il fondit ensemble les divers dialectes, devint le type de la prose allemande. « Luther, dit Bossuet, eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait ; une hardiesse extraordinaire, quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples ; de sorte qu'ils n'osaient le contredire, ni dans les grandes choses ni dans les petites. »

L'impulsion littéraire produite par le chef de la Réforme prépara plutôt les âges futurs qu'elle ne donna de fruits immédiats. Les querelles théologiques et la fureur des con-

troverses tournèrent l'activité des esprits vers les recherches scientifiques, qui pouvaient fournir des armes pour ou contre la secte naissante. Puis les savants de l'époque, **Érasme**, **Reuchlin**, **Mélanchton**, occupés d'antiquités grecques et latines, tenaient en trop haute estime ces langues qui leur étaient familières pour descendre à un idiome moins parfait. Reconnaissons d'ailleurs qu'en éloignant l'Allemagne de Rome et de l'Italie, foyer de la vérité et centre des beaux-arts, Luther avait soustrait sa nation à l'une des influences les plus actives de civilisation et de progrès littéraire.

III. XVIIe siècle. — Écoles silésiennes. — De toutes les provinces de l'empire germanique, la Silésie fut la moins agitée par les guerres civiles et religieuses. La littérature trouva asile dans son sein : une *première école silésienne* reconnut pour chef **Martin Opitz** (1597-1639). Ce poète, couronné et anobli par l'empereur Ferdinand II, mérita de son vivant le titre de *Père* et de *Restaurateur de la poésie*. C'est le *Malherbe allemand* : il fixa la langue et la prosodie par ses préceptes, par ses œuvres ; le *genre didactique* est celui dans lequel il a le mieux réussi.

Opitz et ses disciples n'accomplirent pas entièrement leur tâche ; il manquait à la poésie de cette école un caractère national qui pût la fixer. Après eux, une *seconde école silésienne*, fondée par **Hoffmanns-Waldau**, se jeta dans l'imitation française : elle s'inspira de notre *hôtel de Rambouillet*, puis eut recours à l'Italie, où dominait alors l'école marinesque. Cette double imitation donna aux œuvres de cette époque un genre affecté, prétentieux, extravagant.

Enfin, vers le commencement du XVIIIe siècle, **Gottsched** et **Bodmer**, savants écrivains, fondèrent comme deux nouveaux camps littéraires qui eurent chacun leurs partisans. Gottsched professait à Leipzig, en Saxe ; il s'attacha à nos grands modèles, Racine, Molière, Boileau, et resserra le joug des règles classiques. Bodmer, de Zurich, tendait au contraire à l'émancipation des lettres ; la littérature anglaise lui semblait la source d'inspiration la plus conforme au génie allemand. C'est au milieu de ces conflits littéraires

que parut *Leibniz*, l'un des grands génies de l'humanité.

Leibniz (1646-1716), savant universel, ne cultiva pas avec moins d'ardeur les sciences physiques et naturelles, les mathématiques, que les lettres et la philosophie. Sa correspondance s'étendait à toutes les célébrités contemporaines de l'Europe ; on sait qu'il essaya de s'entendre avec Bossuet sur le moyen de réunir les catholiques et les protestants, mais qu'il ne put réaliser ce projet. Son principal ouvrage philosophique, ESSAIS DE THÉODICÉE, renferme des vues très élevées sur le gouvernement du monde moral, sur la Providence. Leibniz a laissé un grand nombre d'écrits sur le droit, la théologie, la politique ; presque tous sont composés en latin ou même en français.

CHAPITRE II

XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

Coup d'œil sur cette époque. — L'antagonisme entre l'imitation étrangère et le génie national cessa enfin vers la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'école de *Bodmer* triompha ; rejetant toute entrave, elle laissait une plus large part à la fantaisie et à l'imagination, ressorts si puissants chez nos voisins d'outre-Rhin. **Haller** (1708-1777), l'une des gloires de la Suisse allemande, littérateur et savant distingué, apporta à ces nouvelles doctrines le concours de ses travaux de critique ; il fixa la langue et la dégagea du mauvais goût.

Frédéric II, roi de Prusse, affectait, il est vrai, vers la même époque, de favoriser exclusivement les lettres françaises, attirant à sa cour nos philosophes et nos poètes. Cet exemple, parti de haut, n'étouffa point l'esprit national, qui

produisit alors des chefs-d'œuvre, aujourd'hui admirés dans toute l'Europe. Klopstock, Wieland, Lessing marquent une première phase déjà féconde; Gœthe, Schiller et leurs imitateurs semblent surpasser leurs devanciers; Herder, Muller, les Schlegel, élèvent le niveau des sciences historiques.

Ces hommes de génie étaient à peine connus en France au commencement du xixe siècle : le livre de *Mme de Staël* sur l'*Allemagne* a été comme une révélation pour les lecteurs français, et depuis cette époque la littérature allemande est devenue pour eux presque populaire.

§ I. — Poésie épique.

KLOPSTOCK (1724-1803)

I. Biographie. — Klopstock, né à Quedlinbourg (Saxe), en 1724, conçut dès le temps de ses études, à l'université d'Iéna, l'idée et le plan du poème qui devait occuper la plus grande partie de sa vie. A peine âgé de vingt-trois ans, il publiait les trois premiers chants de sa Messiade. Les études théologiques auxquelles il s'était livré avaient dû guider sa muse dans le choix d'un tel sujet; de plus, son admiration pour le chef-d'œuvre de Milton l'inclinait sans doute à composer une épopée qui devait être comme le complément du *Paradis perdu*.

L'Allemagne tressaillit à l'apparition de cette œuvre grandiose; toutefois, à côté de l'admiration, la critique ne manqua pas de prendre place. Bodmer et son école protégèrent hautement le jeune poète contre ses détracteurs : ils saluaient dans ses débuts la brillante réalisation de leurs théories littéraires. Klopstock fut heureux de passer une année en Suisse, près du maître, qui l'accueillit avec toutes sortes de distinctions. Bientôt le roi de Danemark Frédéric V attira à sa cour l'auteur de la *Messiade* et le mit à même, par ses largesses, de poursuivre librement sa tâche. Vers 1754, le poète épousa Marguerite Moller, de Hambourg, qu'il a immortalisée dans ses vers sous les noms de Cidli

et de Méta; deux ans à peine s'étaient écoulés, lorsque la mort lui ravit cette femme accomplie.

Pendant les vingt années de son séjour à Copenhague, il ne cessa de travailler à son poème, qu'il publia en diverses fois. Fixé depuis à Hambourg, entouré de ses nombreux amis, Klopstock eut une vieillesse honorée. Séduit comme bien d'autres par les fallacieuses promesses de la Révolution française, il l'avait d'abord acclamée; mais, revenu de ce premier jugement, il refusa depuis, dans une lettre pleine d'indignation, le titre de citoyen français que l'Assemblée constituante voulait lui décerner. Ce grand poète mourut en 1803, animé des sentiments les plus religieux; protestant convaincu, il espérait en la vie future, et murmurait à sa dernière heure le passage de la *Messiade* qui célèbre la mort de Marie, sœur de Lazare. Le gouvernement danois déploya pour ses funérailles une magnificence royale. Klopstock avait lui-même choisi pour épitaphe ce beau vers tiré du IIe chant de son poème : *Froment semé de Dieu pour mûrir au grand jour des gerbes.*

II. Œuvres de Klopstock. — Outre la MESSIADE, Klopstock a laissé un recueil de POÉSIES LYRIQUES dans lequel il se montre le digne rival de Pindare, d'Horace, et même du chantre sacré des Hébreux. On aime surtout à citer plusieurs *bardits* ou hymnes guerriers empruntés aux anciens Germains; ils renferment, en une sorte de trilogie, l'histoire du célèbre *Hermann* ou *Arminius,* qui tint jadis les Romains en échec. La *Bataille d'Hermann*, *Hermann et les princes,* la *Mort d'Hermann :* telles sont les divisions de ce poème patriotique. (M. C., 100.)

III. Jugement sur la Messiade. — 1° DIFFICULTÉS DU SUJET. — Les vingt chants de cette épopée embrassent tout d'abord les *derniers jours de la vie du Sauveur,* depuis son entrée triomphale à Jérusalem jusqu'à sa mort; puis, dans une seconde partie, sa *Résurrection* et son *Ascension.* Le poète suit, comme on le voit, le récit évangélique, ayant soin néanmoins de choisir les personnages et de disposer les faits selon que le réclament les exigences poétiques.

On peut se demander si un tel sujet convient à l'épopée. La grandeur en est incontestable; aucun ne sera jamais

plus digne d'intéresser des lecteurs chrétiens. D'ailleurs, à l'époque où le poème parut, ce sujet était populaire : l'Allemagne du XVIIIe siècle, peut-être en haine de nos philosophes athées, cultivait avec enthousiasme le sentiment religieux. C'était affaire de poésie plutôt que de conviction; mais cette disposition des esprits créait à l'auteur de la *Messiade* un réel avantage. Cependant les difficultés se présentaient nombreuses : l'épopée, qui vit de fictions, allait être resserrée dans les bornes de la vérité dogmatique; elle aurait à lutter avec le texte évangélique, à la fois si simple et si sublime, qu'aucune plume profane ne saurait l'égaler. Le poète n'a pu complètement se garder de ces écueils; quelques-unes de ses données sont peu orthodoxes : telle est cette création de l'ange déchu, *Abbadona,* auquel l'Éternel accorde le pardon, ce qui est contraire au dogme de l'éternité des peines.

2° Défauts et qualités de ce poème. — L'*action* en général y est *peu animée,* surtout dans les dix derniers chants, qui racontent les faits postérieurs à la mort du Christ. Cette *monotonie* explique comment un tel chef-d'œuvre est aujourd'hui si peu lu : il ne plait que par fragments. Le génie de Klopstock était plus lyrique qu'épique : on aime à le suivre dans les hauteurs où sa muse s'élève sans effort, à recueillir avec lui les hymnes célestes; mais il faut davantage pour constituer une épopée.

Quoi qu'il en soit, la *Messiade* a mérité de prendre rang parmi ces grandes productions qui gardent l'empreinte d'un talent supérieur. On y doit admirer, avec la majesté du sujet, la noblesse soutenue du style, et cette sorte de *mysticisme* dont le génie allemand a seul le secret. « Lorsqu'on commence ce poème, dit Mme de Staël, on croit entrer dans une vaste église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre : l'attendrissement et le recueillement qu'inspirent les temples du Seigneur s'emparent de l'âme en lisant la *Messiade.* »

WIELAND (1733-1813)

I. Biographie. — Né en 1733, près de Biberach (Wurtemberg), Wieland fut un de ces génies précoces pour lesquels

la science ne semble qu'un jeu. A l'âge de quatorze ans, il avait déjà étudié le latin, le grec, l'hébreu, les mathématiques, l'histoire et la philosophie. Bientôt parurent ses premières compositions poétiques. On y reconnaissait un disciple de Klopstock, fidèle à la fois aux inspirations religieuses et aux traditions nationales. Bodmer, alors fort âgé, encouragea le jeune auteur et le retint quelque temps près de lui.

A cette première phase de la vie de Wieland en succéda une autre tout opposée. Ses relations avec les philosophes Wolf et Bayle, la lecture assidue de Voltaire, de d'Argens, de Diderot, le jetèrent dans le scepticisme. Ses œuvres prirent la teinte des modèles qu'il s'était choisis; on put dès lors le surnommer le *Voltaire allemand.* Il est vrai que la *Théodicée* de Leibniz produisit dans l'âme du poète un retour passager à la foi; mais cette conversion fut peu profonde. Appelé à la cour de Weimar pour y faire l'éducation des fils de la duchesse douairière, il rencontra dans cette *Athènes du Nord* tous les grands littérateurs de l'époque. Gœthe l'attira particulièrement : il en subit l'ascendant et la supériorité. A l'époque du congrès d'Erfurth, Napoléon, ayant accordé une entrevue à Wieland, le décora de la croix de la Légion d'honneur. Il mourut en 1813, âgé de quatre-vingts ans.

II. Œuvres de Wieland. Caractère de son talent. — Ce poète s'est distingué dans l'épopée, non dans l'épopée homérique relevée par le merveilleux chrétien, mais dans l'*épopée romanesque,* moitié bouffonne, imitée de l'Arioste. Tel est le caractère du NOUVEL AMADIS et de l'OBÉRON, son chef-d'œuvre : dans ce dernier poème, le nain *Obéron,* roi des génies de l'air, fait accomplir au prince *Huon de Bordeaux* mille actions prodigieuses, dont le récit est plein de grâce et de vivacité. Wieland a encore composé plusieurs ROMANS PHILOSOPHIQUES et quelques TRAGÉDIES.

Écrivain des plus féconds, il sut, avec son talent facile, traiter tous les genres; esprit caustique, léger, superficiel, il n'en a approfondi aucun. Son retour vers l'imitation française devait faire souhaiter à l'Allemagne, dit Mme de Staël, qu'il n'eût pas d'imitateurs. Le seul vrai mérite de Wieland,

c'est d'avoir su donner à la langue nationale une flexibilité, une grâce jusque-là inconnues.

Gessner (1730-1788) : **Idylles.** — Salomon Gessner, né à Zurich, en Suisse, cultiva avec un égal succès la poésie et la peinture. Son poème de la MORT D'ABEL, sorte d'épopée, commença sa réputation; ses IDYLLES lui valurent une renommée universelle. En France surtout, la société polie s'enthousiasma pour les pastorales du *Théocrite allemand :* on voulut attirer l'auteur à Paris; il s'y refusa par modestie. Heureux et estimé dans sa ville natale, il continua d'y exercer l'humble profession de libraire, fut plus tard élevé aux fonctions publiques, et mourut en 1788.

Les œuvres de Gessner sont écrites en prose rythmée d'une grande pureté; elles ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. Ses *Idylles* se distinguent par le fini des détails et une douce sensibilité; mais la vie pastorale y est par trop embellie. On regrette que le poète n'ait pas entièrement épuré ses inspirations à la source de la vraie piété.

§ II. — Poésie dramatique.

L'Allemagne avait de bonne heure cultivé la poésie dramatique, soit en traduisant les anciens, soit en composant des pièces originales qui n'étaient le plus souvent que des farces populaires sans aucun mérite. L'imitation de nos tragiques secondaires, Marivaux, Destouches, etc., que le théâtre allemand prit depuis pour modèles, promettait peu de succès; *Lessing* fut le véritable créateur de la scène.

Lessing (1729-1781). — 1° SA VIE. — Éphraïm Lessing naquit à Kamenz (Saxe), d'un ministre luthérien sans fortune. Un penchant irrésistible pour l'art dramatique lui fit abandonner les études sérieuses auxquelles son père l'avait appliqué; dès l'âge de vingt-deux ans, il composa et fit représenter à Leipzig une pièce intitulée : *le Jeune savant*. Lorsqu'il eut tiré son nom de l'oubli par quelques publications dramatiques, le duc de Brunswick l'appela

près de lui et le fit nommer conseiller aulique. Lessing vécut toujours dans une médiocrité voisine de la gêne, que la réputation de ses ouvrages ne parvint pas à faire cesser.

2º Ses œuvres : appréciation. — *Minna de Barnhelm*, *Émilia Galotti* et *Nathan le Sage* sont regardés comme ses meilleurs drames. On estime surtout ses ouvrages de critique : la *Dramaturgie*, le *Laocoon*, *Dissertations sur la Fable*, avec un recueil de *Fables*.

La **Dramaturgie** est une série d'articles détachés, dans lesquels Lessing juge et analyse les différentes pièces jouées sur le théâtre de Hambourg, dont il était directeur. Poussant à l'extrême les théories déjà énoncées par Diderot en France, il répudie la *tragédie classique* pour y substituer le *drame*, conçu à la manière de Shakespeare. D'après lui, le poète anglais est l'idéal, auprès duquel l'école française, créée par Corneille et Racine, n'a aucun mérite.

Le **Laocoon** ou *Traité sur les limites de la peinture, de la sculpture et de la poésie*, offre une intéressante analyse, pleine d'aperçus ingénieux. Le point de départ de l'ouvrage est une comparaison entre le groupe du *Laocoon*, chef-d'œuvre de la statuaire antique, et le célèbre épisode de Virgile sur le même sujet. Lessing place l'art dramatique au-dessus des arts plastiques, qui ne peuvent rendre l'action. Ses données esthétiques contribuèrent pour une large part à former le génie de Gœthe.

Les *Dissertations sur la Fable* sont, comme la Dramaturgie, hostiles aux modèles français : l'auteur dédaigne La Fontaine; mais ses propres *apologues* proclament, par leur faiblesse même, la supériorité de notre grand fabuliste.

Lessing compte parmi les meilleurs écrivains de sa nation ; son style est concis, vif, brillant. Comme critique, il s'efforça surtout d'imprimer à la scène allemande un caractère national; ses conseils ont plus contribué à ce résultat que ses compositions dramatiques. Il est à regretter que l'ambition d'être avant tout allemand l'ait souvent rendu injuste à l'égard des tragiques français.

Winckelmann (1717-1768), savant antiquaire, émule et parfois adversaire de Lessing dans ses ouvrages de critique, a laissé l'*Histoire de l'art chez les anciens*. Cet écrivain a, sur l'auteur du *Laocoon*, l'avantage de respecter toujours la religion et la morale.

GŒTHE (1749-1832)

Détails biographiques.

Jean-Wolfgang Gœthe naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 20 août 1749, d'une famille considérable de cette ville. Son père dirigea lui-même sa première éducation, puis l'envoya étudier le droit à Leipzig, ensuite à Strasbourg, où il fut reçu docteur. Dédaignant une carrière qui n'offrait point d'aliment à son imagination ardente, Gœthe abandonna bientôt la jurisprudence pour se livrer à la culture des lettres. Mais déjà sa foi avait fait naufrage ; du moins était-il tombé dans un dangereux scepticisme, qui devait le conduire plus bas encore. Ses premières compositions, *Gœtz de Berlichingen*, *Werther*, parurent à cette époque.

Le jeune duc de Weimar, Charles-Auguste, heureux de se faire le protecteur d'un écrivain qui s'annonçait par de telles œuvres, l'appela à sa cour, où se trouvaient déjà réunis tant d'esprit distingués : Gœthe les surpassa tous. En 1786, il se rendit en Italie ; ce voyage eut une grande influence sur son talent. Pendant trois années, il parcourut cette belle contrée si propre à inspirer le poète, y acheva sa tragédie du *Tasse* et composa, à Rome même, des *élégies* dignes de Tibulle et de Properce. Revenu à Weimar, il se lia avec Schiller d'une amitié qui donna comme un nouvel élan à son génie.

La carrière de Gœthe fut longue, paisible, entourée d'honneurs et de sympathies ; toute l'Allemagne lui rendait hommage. Des princes étrangers venaient le visiter : Napoléon voulut lui-même le décorer de la grande croix de la Légion d'honneur. La mort de Schiller (1805) lui causa une profonde douleur et lui enleva, comme il le disait, la moitié de son âme. Depuis lors il s'occupa d'ouvrages sérieux. Se tenant au-dessus des passions politiques, il suivait avec intérêt le mouvement littéraire qui remua la France sous la Restauration. Il vécut jusqu'en 1832 ; sa dépouille mortelle repose à Weimar, entre le duc Charles-Auguste, son protecteur, et Schiller, son intime ami. — On raconte qu'à

ses derniers moments, attristé par l'obscurité qui régnait autour de lui, Gœthe jeta ce cri suprême : *De la lumière! de la lumière!* Toute son âme était dans ce mot.

Œuvres de Gœthe : Analyses, appréciations.

Nous ne pouvons nommer que les principales œuvres de Gœthe. Il a laissé plusieurs *drames :* Gœtz de Berlichingen, le comte d'Egmont, Iphigénie en Tauride, Torquato Tasso, le docteur Faust; deux *romans : Werther* et *Wilhelm Meister;* un *poème idylle :* Hermann et Dorothée; enfin plusieurs *ballades* devenues populaires : *le Roi des Aulnes, le Roi de Thulé, la Chanson de Mignon, la Danse des morts,* etc. (M. C., 101.)

Faust. — Faust est l'œuvre capitale de Gœthe; il en donna la première partie en 1807; la seconde ne parut qu'en 1831. Déjà *Marlowe*, poète anglais, avait, comme nous l'avons vu, exploité cette légende du XVIe siècle : Gœthe en a dénaturé le fond sincèrement chrétien.

Première partie. Le docteur *Faust*, passionné pour l'étude, a épuisé toutes les sciences sans pouvoir combler le vide de son âme : l'ennui et la satiété le rongent. Il s'adonne à la magie, évoque l'Esprit de l'univers, dont les railleries ne font qu'irriter son désespoir. Sur le point de porter à ses lèvres une coupe empoisonnée, il entend soudain le joyeux son des cloches annonçant la résurrection du Christ : il s'arrête, vaincu par le remords. Le démon, sous le nom de *Méphistophélès*, lui apparaît alors et lui promet, au prix de son âme, de rassasier tous ses désirs. En effet, grâce aux prestiges diaboliques, Faust s'enivre de jouissances, et néanmoins le bonheur fuit loin de lui. Une jeune fille, *Marguerite*, modèle d'innocence et de candeur, est victime de ses séductions; sa mort termine la première partie du drame.

Deuxième partie. Le *second Faust* présente le docteur devenu vieux; l'âge n'a pu calmer ses désirs insatiables. Après avoir sondé l'avenir et épuisé les délices du présent, il cherche dans le passé des émotions nouvelles. Méphistophélès lui ouvre la région des ombres : il explore le Tartare et l'Olympe; *Hélène,* dont la beauté arma jadis la Grèce, lui est donnée pour épouse; ce ne sont plus alors que rêves fantastiques. Enfin le docteur, revenu en ce monde, va mourir; déjà le démon s'apprête à saisir son âme : le moribond invoque la miséricorde divine, Marie intercède pour lui; il est sauvé.

Appréciation. Le rôle de Faust semble résumer les propres aspirations de l'auteur, âme vaste, avide de vérité, d'horizons infinis,

et s'agitant, triste et malheureuse, dans les sentiers du doute pour tomber ensuite dans un panthéisme funeste. Cette tragédie, si l'on peut donner ce nom à une telle composition, se rapproche, aussi bien que tout le théâtre de Gœthe, du genre de Shakespeare. On y retrouve les formes grandioses, neuves, originales de la scène anglaise, avec les défauts qui en sont inséparables, surtout le manque absolu de plan. *Faust* transporte le spectateur dans les régions les plus diverses, et souvent dans un monde idéal, insaisissable; toutefois le poète y a répandu tant d'éclairs de génie, tant de données ou d'hypothèses scientifiques, que ce drame demeure sa grande œuvre.

Gœtz de Berlichingen, ou le *Chevalier à la main de fer*, présente un tableau complet de l'Allemagne à la fin du moyen âge. Gœtz est un vaillant seigneur, qui ne reconnaît d'autre puissance que celle de l'empereur, son légitime suzerain. Toujours en guerre contre les princes et les évêques, son orgueil le jette à la fin dans une révolte dont il est victime.

Werther renferme une morale détestable. Le héros de ce roman, esprit blasé, parent de Faust, se pose en génie méconnu et ne voit à ses désirs traversés d'autre remède que le suicide. — **Wilhelm Meister** est un joyeux artisan dont Gœthe retrace successivement *la vie d'apprentissage*, puis *les voyages*, mêlant à son récit une peinture animée des diverses conditions sociales au XVIIIe siècle[1].

Hermann et Dorothée. — Cette courte idylle, pleine de fraîcheur et de grâce, demeure, selon Schiller, le chef-d'œuvre de Gœthe. — Au temps de l'invasion des Français en Allemagne, la population de plusieurs villages des frontières se voit forcée d'émigrer. Dorothée, jeune fille simple et pieuse, prodigue à ses compagnons d'infortune mille soins attentifs; elle est remarquée par l'honnête *Hermann*, fils de l'hôtelier du *Lion d'or*. L'ambition paternelle, avec ses mille rêves flatteurs, est vaincue par les instances du jeune homme et celles de sa bonne mère : *Dorothée*, qui s'estime à peine digne d'entrer comme servante dans cette demeure, devient l'épouse d'Hermann. — La simplicité antique s'unit ici à toutes les délicatesses de la poésie moderne.

Jugement sur Gœthe.

Sa réputation; caractère de son génie. — « Gœthe, selon

[1] L'épisode de *Mignon* est tiré de ce roman. — Wilhelm Meister rencontre dans une petite ville d'Allemagne une jeune enfant, frêle et gracieuse, que des saltimbanques donnent en spectacle : on la nomme Mignon. Wilhelm se fait son protecteur; mais un secret chagrin la conduit peu après au tombeau. Enlevée par ces saltimbanques à l'Italie, son pays natal, Mignon n'avait pu supporter la douleur de l'exil. On connaît le chant de sa tristesse :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger...

Mme de Staël, est la *personnification du génie de sa nation :* il pourrait représenter la littérature allemande tout entière. » Comme poète, il a conquis le premier rang; comme prosateur, son style offre un modèle de pureté et d'élégance; enfin la science revendique son nom, qui reste attaché à plusieurs découvertes ingénieuses. C'est peut-être aujourd'hui *l'auteur le plus cosmopolite :* la littérature contemporaine lui a voué de toutes parts un véritable culte. Il ne peut néanmoins être le complet représentant d'un peuple chez lequel, en dépit des ruines amoncelées par l'hérésie, la foi chrétienne est loin d'avoir absolument disparu.

Le caractère distinctif de ses œuvres, c'est une *grandeur calme,* sûre d'elle-même, qu'aucune limite ne semble devoir arrêter. Ce vaste génie provoque l'admiration, mais il satisfait rarement le cœur. Toute sa religion, c'est-à-dire ce qui donne au poète la chaleur et la vie, se résume dans un panthéisme vague, indécis; dans une sorte d'indifférence qui voit d'un même œil le bien et le mal. De là, peu de vrai enthousiasme; exceptons toutefois certains passages, tels que les *Remords de Faust,* où le sentiment chrétien a triomphé des froides théories du philosophe.

SCHILLER (1759-1805)

I. Biographie. — Schiller naquit en 1759, à Marbach (Wurtemberg). Ses premières inclinations semblaient le porter vers l'état ecclésiastique : le duc de Wurtemberg, son protecteur, l'éloigna de cette carrière. Il s'appliqua d'abord à l'étude du droit, puis à celle de la médecine. Cependant la lecture de Shakespeare décida sa véritable vocation; après deux essais médiocres, il composa, à la dérobée, son trop célèbre drame des *Brigands*. Le succès de cette pièce n'empêcha pas l'auteur de mener pendant longtemps une existence précaire et malheureuse, jusqu'à ce que l'amitié de Gœthe eût assuré son avenir. Schiller obtint, par le crédit dont son ami jouissait près du duc de Weimar, la chaire de professeur d'histoire à Iéna. Sa santé débile ne lui permit pas de conserver longtemps cette charge; il vint se fixer à Weimar, où il fut comblé des

bienfaits du prince. La réputation que ses œuvres lui avaient déjà méritée le mettait en relations avec toutes les notabilités de l'Allemagne.

Le talent de Schiller était dans toute sa force et son épanouissement, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, âgé seulement de quarante-six ans.

II. Œuvres de Schiller. Analyses. — Ses principales *tragédies* sont : les BRIGANDS; la CONJURATION DE FIESQUE, mise en scène d'un ouvrage historique du cardinal de Retz; DON CARLOS, WALLENSTEIN, MARIE STUART, JEANNE D'ARC; la FIANCÉE DE MESSINE, renouvelée de la *Thébaïde* de Racine; enfin GUILLAUME TELL. — Outre ses tragédies, Schiller a publié un grand nombre de POÉSIES LYRIQUES, dans lesquelles brillent la verve, l'imagination, l'originalité, la grâce : les *Dieux de la Grèce*, la *Joie*, le *Combat contre le dragon*, la CLOCHE surtout, sont des ballades que toute l'Allemagne redit avec délices.

Comme *historien*, il a composé l'HISTOIRE DE LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS et l'HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, où il se montre toujours poète et souvent partial. (M. C., 102.)

Les **Brigands.** Ce drame, défectueux sous le rapport de l'art, l'est bien davantage au point de vue de la morale. Un chef de bandits, révolté contre la société entière, qu'il accuse de ses propres maux, est le personnage sur lequel l'auteur a concentré tout l'intérêt; c'est lui qui est applaudi et qui triomphe : exemple funeste dont la jeunesse allemande ne sut que trop profiter.

Wallenstein. — Schiller, mieux inspiré, puisa dans l'histoire même de l'Allemagne durant la guerre de Trente ans le sujet d'une vaste trilogie : Wallenstein, général de l'armée catholique sous Ferdinand II, en est le héros. La première partie : le *Camp de Wallenstein*, offre un tableau complet des mœurs guerrières de l'époque; la seconde, les *Piccolomini*, nous fait assister aux dissensions de Wallenstein avec l'empereur et les princes; ceux-ci conspirent sa ruine, qui est représentée dans la troisième partie : la *Mort de Wallenstein*. — Le caractère du général est tel que l'histoire le donne : hautain, confiant en lui-même, impatient de toute autorité, père de ses soldats, dont le dévouement lui est assuré.

Marie Stuart est, au dire de Mme de Staël, la plus pathétique et la mieux conçue des pièces allemandes. Le poète y retrace les derniers jours de l'infortunée reine d'Écosse : constamment ferme et digne, *Marie* excite, durant les cinq actes, un profond intérêt.

— **Jeanne d'Arc** offre, au contraire, une malheureuse parodie de l'histoire; ce touchant épisode de nos annales est transformé en un roman sans vraisemblance. L'auteur a su du moins y répandre de grandes beautés de détail.

Guillaume Tell, le chef-d'œuvre de Schiller, met en scène les principaux faits qui amenèrent l'affranchissement de la Suisse. C'était là un magnifique sujet de tragédie; les caractères s'offraient d'eux-mêmes au poète : il eut le bon goût cette fois de respecter la noble simplicité historique de ses héros. Sans avoir jamais visité la Suisse, Schiller en a tracé de délicieux tableaux; il nous fait entendre les chants des pêcheurs et des pâtres; on sent revivre dans son drame les mœurs simples, la foi, le patriotisme de ses habitants.

III. Caractère du génie de Schiller. — Schiller montre partout une *imagination exaltée*, une âme ardente qui poursuit l'idéal; il donne à ses personnages des vertus et des défauts héroïques. Il excelle à remuer les passions, à peindre les caractères, sans toute fois respecter la vérité historique, surtout lorsqu'il rencontre le catholicisme sur son chemin. La plupart de ses tragédies manquent de plan; ses personnages ont quelque chose de vague et d'étrange. Mais tel est le charme de cette poésie où l'*harmonie du style* égale la beauté des images, tel est le prestige de ces conceptions dramatiques dont il a le secret, que, s'il reste inférieur à Shakespeare, il est à la tête du théâtre allemand. C'est le *poète le plus national*, le plus goûté de ses compatriotes [1].

[1] Citons, après ces poètes célèbres, quelques dramatiques secondaires, moins connus en France. — WERNER (1768-1823), tour à tour luthérien, philosophe, franc-maçon passionné, finit par aller à Rome se convertir au tombeau des saints Apôtres. Il reçut les ordres sacrés et se livra à la prédication avec un remarquable succès. Ses tragédies : *La Croix sur la Baltique*, *Martin Luther*, *le Vingt-quatre Février*, se distinguent par une sorte de mysticisme qui produit de puissants effets. — IFFLAND (1759-1814), directeur du théâtre de Berlin, a souvent peint avec bonheur des scènes de la vie de famille; on cite : *le Joueur*, *les Chasseurs*, *le Pupille*, etc. — KOTZEBUE (1761-1819), qui périt victime de sa courageuse opposition aux idées libérales des étudiants de Manheim, a laissé un nombre considérable de pièces. *Misanthropie et Repentir*, *les Deux Frères* et quelques autres ont été traduites et arrangées pour la scène française.

§ III. — Poésie lyrique.

Les Allemands ont toujours montré un talent supérieur pour tout ce qui tient au chant, et spécialement au chant religieux; ils excellent à joindre au sentiment musical l'élévation de la pensée et la naïveté de l'expression. Nous citerons quelques-uns des principaux lyriques de cette époque.

I. Les Stolberg. — Frédéric-Léopold, comte de Stolberg (1750-1819), après avoir rempli en Danemark et en Prusse de hautes missions politiques, après avoir vécu dans l'intimité des illustrations littéraires de l'Allemagne protestante, eut le bonheur d'embrasser la vraie foi et d'y persévérer, malgré les violentes attaques que cette conversion lui suscita. « Je n'aime pas, lui disait un jour le duc de Weimar, les gens qui changent de religion. — Ni moi non plus, répliqua Stolberg; car si nos ancêtres avaient conservé la leur, je ne serais pas obligé aujourd'hui d'abjurer la mienne. » Mais c'est surtout par ses savants écrits que le comte affirma ses nouvelles croyances : son *Histoire de la Religion chrétienne* (15 volumes) est un immortel monument de son génie et de sa piété. Ses *poésies lyriques : Chants patriotiques, ballades,* respirent un véritable enthousiasme. (M. C., 103.)

Son frère, Christian de Stolberg (1748-1821), partage avec lui la gloire d'avoir donné d'importantes *traductions d'Homère et des tragiques grecs.* Tous deux sentaient vivement combien ces modèles antiques étaient nécessaires pour élever la poésie allemande à sa perfection.

II. Autres lyriques. — **Bürger** (1748-1794) a laissé des Ballades empruntées aux légendes et aux superstitions populaires de sa patrie : *Léonore*, le *Féroce chasseur,* excitent au plus haut point l'intérêt et l'émotion. — **Arndt** (1769-1860) s'est rendu célèbre à l'époque de l'invasion de 1813 par ses Chants de guerre : celui qu'il a intitulé *la Patrie de l'Allemand* servit longtemps de cri de ralliement au parti libéral. — **Uhland** (1787-1862) se distingua également,

vers 1813, par ses BALLADES et ses ROMANCES NATIONALES; elles sont pleines de vérité, de sentiment, de délicatesse, de patriotisme; le style en est vif, brillant, chaleureux et d'une admirable clarté. — **Geibel**, né à Lubeck en 1815, est peut-être le premier lyrique de notre temps. Ses POÉSIES et ROMANCES sont également louées pour la pureté de la forme, la vérité et la profondeur du sentiment.

§ IV. — Histoire, littérature.

Herder (1744-1803). — Herder était fils d'un pauvre maître d'école de Morhungen (Prusse orientale). Par son seul mérite, il se créa une position brillante, et devint l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Après avoir professé à l'université de Riga, il fut attiré à Weimar par Gœthe, qui, dans sa jeunesse, l'avait connu et goûté. La haute autorité de Herder exerça une influence considérable, non seulement sur l'auteur de *Faust,* mais encore sur tous les grands écrivains de cette époque féconde. Malgré ses opinions philosophiques, toutes conformes au panthéisme de Spinoza, il exerçait à Weimar les fonctions de pasteur et de directeur du Consistoire.

Herder a laissé : l'ESPRIT DE LA POÉSIE HÉBRAÏQUE, œuvre de mérite dans laquelle il rend d'éclatants hommages à la poésie des Hébreux, sans y reconnaître toutefois l'inspiration divine. Les IDÉES SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE révèlent une vaste intelligence; mais les déductions de l'auteur se ressentent de ses principes rationalistes. Enfin ses POÉSIES : la *Voix des peuples, Légendes orientales,* sont célèbres en Allemagne.

Müller (1752-1809). — Jean de Müller, né à Schaffouse, a donné, avec d'immenses *travaux d'érudition,* une HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE depuis les origines de ce peuple jusqu'à la fin du XVe siècle. On y trouve les documents les plus précieux et les plus exacts sur les villes et leurs traditions particulières. La narration est large, majestueuse, pleine de gravité, toujours inspirée de cet amour de la

liberté qui est le propre du caractère suisse. Muller a été surnommé le *Thucydide de l'Allemagne*[1].

ÉCOLE ROMANTIQUE

I. Ses principes littéraires. — Les plus célèbres écrivains allemands, *Klopstock, Lessing, Gœthe*, etc., avaient déjà proclamé l'affranchissement de la littérature nationale et rejeté les règles d'Aristote aussi bien que celles du génie français; cependant leur goût les avait ramenés malgré eux vers les anciens modèles. La haine de la domination étrangère fit rêver à de jeunes esprits ardents, infatigables, une indépendance plus complète; ils étudièrent avec un soin jaloux le passé germanique, le moyen âge, afin de fonder, sur un terrain entièrement national, une nouvelle littérature. Les deux *Schlegel* et *Tieck* mirent leurs talents au service de cette cause : ils devinrent les chefs de l'ÉCOLE ROMANTIQUE ou *Jeune Allemagne*, qui chercha tout d'abord à faire dominer dans les lettres l'élément chrétien et national. Elle ne s'est pas constamment maintenue dans la pureté de ses principes; néanmoins l'on peut dire qu'elle a su se préserver des excès de tout genre qui ont marqué la dernière période du romantisme français[2].

II. Les Schlegel. — AUGUSTE SCHLEGEL (1767-1845) et son frère *Frédéric* fondèrent *l'Athæneum*, journal de saine critique, qui fut l'organe de l'école romantique. Le premier de ces écrivains est surtout célèbre par son COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE, dans lequel il passe en revue les diffé-

[1] SCHMIDT (1736-1794), prêtre catholique, s'est fait connaître par son *Histoire des Allemands*, ouvrage qui jouit, à juste titre, d'une grande autorité.

[2] Au point de vue politique, ce même titre de *Jeune Allemagne* désigne le parti avancé, ennemi de toute autorité civile et religieuse, lequel a eu ses écrivains de mérite, acerbes, mordants; ses poètes enthousiastes. Les funestes doctrines des *philosophes* allemands, *Kant, Fichte, Hégel*, n'ont pas été étrangères à cet esprit subversif qui gagne surtout la jeunesse des universités. Le plus célèbre pamphlétaire de ce parti, HENRI HEINE (1799-1856), est connu en France, où il a passé de longues années pour se mettre à l'abri des poursuites de ses compatriotes. Ses *libelles*, d'un style brillant, sont pleins de sarcasmes et d'une amère ironie.

rents théâtres anciens et modernes; le théâtre grec chez les anciens, l'espagnol et l'anglais parmi les modernes, lui paraissent réaliser l'idéal de la perfection; il méconnaît nos grands auteurs et particulièrement Molière. On lui doit aussi la publication de l'épopée allemande des *Niebelungen.*

Frédéric Schlegel (1772-1829) abjura le protestantisme en 1805. Ses nombreux ouvrages : *Poésies patriotiques, Essai sur la langue et la philosophie des Hindous,* Philosophie de l'histoire, prouvent l'étendue de ses connaissances. A l'exemple de son frère, il montre peu de sympathie pour nos écrivains du xviie siècle.

III. Les frères Grimm. — Guillaume Grimm (1786-1859) s'est spécialement occupé de la littérature allemande au moyen âge et a secondé, par là même, la nouvelle école. Il a publié les *Anciens chants héroïques des Danois*, la *Forge d'or* de Conrad de Wurtzbourg, etc. — Son frère Louis a suivi la même carrière; il a fait connaître la *poésie des Meistersingers*, le *Roman du Renard*, etc. On lui doit également des *Contes d'enfants et du foyer,* bien connus en France.

§ V. — Romanciers.

La vogue du roman, toujours grande en Allemagne, a pris dans notre siècle une nouvelle extension. Sans parler des poètes et écrivains déjà cités, qui pour la plupart se sont adonnés à ce genre de composition, quelques autres noms doivent trouver place ici.

Lamotte-Fouqué (1777-1843) appartient à une famille d'origine française. Les vieilles légendes du moyen âge l'ont heureusement inspiré dans ses romans et ses drames. Il a tiré de la mythologie des peuples du Nord son Ondine, récit gracieux, goûté de toute l'Allemagne.

Adelbert de Chamisso (1781-1838), né en Champagne, émigra en Prusse avec sa famille, lors de la révolution française; il y occupa divers emplois à la cour et dans

l'armée. Son chef-d'œuvre littéraire est la Merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl ou l'*Homme qui a perdu son ombre.* — Un pauvre jeune homme, naïf et crédule, a vendu son ombre au diable en échange de l'inépuisable bourse de Fortunatus; mais, après mille déceptions, il est forcé de convenir que l'or ne donne pas le bonheur, et que celui-là est bien malheureux qui, « faute d'avoir une ombre, en est réduit à fuir le soleil. » Ce livre, plein d'agrément et d'originalité, a fait le tour de l'Europe; la gaieté française s'y joint au merveilleux des contes allemands.

Jean-Paul Richter (1763-1825), ou simplement *Jean-Paul* pour ses compatriotes, romancier philosophe, ne peut être bien apprécié par des étrangers; ses œuvres sont originales, humoristiques, bizarres. Citons seulement *Quintus Fixlein, Titan,* les *Années d'un écolier.*

Hoffmann (1776-1822), dans ses Contes : *les Frères de Sérapion, Maître Puce, le Violon de Crémone,* etc., a poussé jusqu'aux dernières limites la féerie et le genre fantastique.

Auerbach (1812-1882) a donné entre autres les Récits villageois de la Forêt-Noire : il y peint au naturel, et cependant d'une manière gracieuse et poétique, les scènes de la vie rurale.

La comtesse **Hahn-Hahn**, née en 1805, s'est fait une réputation européenne, d'abord par ses poésies lyriques, ses Récits de voyages, Romans, etc., et surtout, depuis sa conversion au catholicisme, par plusieurs ouvrages qui respirent les sentiments les plus purs : *Babylone et Jérusalem* ou Confession d'une néophyte, *les Pères du désert, les Martyrs.*

Christophe Schmid (1768-1854). — Un nom justement cher à la jeunesse est celui du bon **chanoine Schmid**. Né en Bavière, il fut pourvu d'un canonicat à Augsbourg, où il mourut. Rien de plus charmant ni de plus moral que le Recueil de Contes qu'il a composés pour l'enfance et dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Beaucoup sont très courts, ce sont de petites fables en action; quelques-uns, plus étendus, ont acquis une certaine célébrité : *les Œufs*

de Pâques, Marie ou la Corbeille de fleurs. L'auteur avait pour principe qu' « un conte doit être un chef-d'œuvre » ; aussi ne se pressait-il pas de publier les siens, et couvrait-il ses manuscrits de ratures.

§ VI. — Auteurs religieux.

En Allemagne, aussi bien qu'en Angleterre, malgré les malheurs des temps ou plutôt par suite des persécutions dirigées contre l'Église, la tendance vers le catholicisme se manifeste de plus en plus, surtout dans les études sérieuses. **Gœrres** (1776-1848), célèbre publiciste, a non seulement réveillé le patriotisme allemand lors des invasions sous l'Empire, mais il a surtout défendu la cause catholique avec un talent et une activité infatigables.

L'histoire a rencontré d'éloquents interprètes : **Hurter** (1787-1865) avait préludé à sa conversion par l'*Histoire d'Innocent III,* la meilleure qui existe. Il abjura le protestantisme en 1844, et publia, sous le titre de *Naissance et Renaissance,* l'histoire de sa conversion et divers travaux historiques. — **Voigt** (1786-1863) a rendu à l'Église un éclatant hommage par son *Histoire du pape Grégoire VII et de son époque.*

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

I. — XIIIe AU XVIIIe SIÈCLE

POÉSIE	**Les Minnesingers** (*Chantres d'amour*). Poème des NIEBELUNGEN. **Les Meistersingers** (*Maîtres chanteurs*). HANS SACHS (600 pièces).
PROSE	XIIIe SIÈCLE : *Miroir de Souabe.* XIVe SIÈCLE : JEAN TAULER : *Sermons et méditations.* XVIe SIÈCLE : **Luther** : *traduction de la Bible.* XVIIe SIÈCLE : ÉCOLES SILÉSIENNES : **Opitz**, HOFFMANS-WALDAU. — GOTTSCHED et BODMER. **Leibniz** (1646-1716) : *Essais de théodicée.*

II. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

POÉSIE

POÉSIE ÉPIQUE	**Klopstock** (1724-1803) : LA MESSIADE, POÉSIES LYRIQUES (*Bardit d'Hermann*). **Wieland** (1733-1813) : LE NOUVEL AMADIS, L'OBÉRON. *Romans philosophiques.* **Gessner** (1730-1788) : *la Mort d'Abel, idylles.*
POÉSIE DRAMATIQUE	**Lessing** (1729-1781) : DRAMES (*Nathan le Sage*). LA DRAMATURGIE, LE LAOCOON, *Dissertations sur la Fable.* **Gœthe** (1749-1832). DRAMES : *Gœtz de Berlichingen, le comte d'Egmont, Iphigénie, Torquato Tasso*, FAUST. — ROMANS : *Werther, Wilhelm Meister.* — Poème idylle : HERMANN ET DOROTHÉE. — BALLADES. **Schiller** (1759-1805). DRAMES : *les Brigands, la Conjuration de Fiesque, Don Carlos*, WALLENSTEIN, MARIE STUART, *Jeanne d'Arc, la Fiancée de Messine*, GUILLAUME TELL. — POÉSIES LYRIQUES. — *Histoire de la Guerre de Trente ans.*

POÉSIE LYRIQUE		**Frédéric de Stolberg** (1750-1819) : *Histoire de la religion chrétienne.* POÉSIES LYRIQUES (*Chants patriotiques, ballades*).
		Christian de Stolberg (1748-1821) : *traductions des tragiques grecs.*
		Bürger (1748-1794) : BALLADES (*Léonore, le Féroce Chasseur*).
		ARNDT (1769-1860) : *Chants de guerre.*
		UHLAND : *Romances nationales.*
		GEIBEL : *Poésies et romances.*

PROSE

HISTOIRE, LITTÉRATURE		**Herder** (1744-1803) : *Esprit de la poésie hébraïque, Philosophie de l'histoire.* — *Poésies.*
		Müller (1752-1809) : HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE.
		SCHMIDT : *Histoire des Allemands.*
	École romantique.	**Auguste Schlegel** (1767-1845) : *Cours de littérature dramatique.*
		Frédéric Schlegel (1772-1829).
		Les frères **Grimm** : *Anciens chants danois, Poésies des Meistersingers.*
ROMANCIERS		**Lamotte-Fouqué** (1777-1843) : *Ondine.*
		Chamisso (1781-1838) : *Histoire de Pierre Schlemihl.*
		RICHTER (1763-1825) : *Quintus Fixlein, Titan.*
		HOFFMANN (1776-1822) : *Contes fantastiques.*
		AUERBACH (1812-1882) : *Récits villageois.*
		Comtesse HAHN-HAHN.
		Chanoine **Schmid** : *Contes pour les enfants.*
AUTEURS RELIGIEUX		GŒRRES (1776-1848), célèbre publiciste.
		HURTER : *Histoire d'Innocent III.*
		VOIGT : *Histoire du pape Grégoire VII.*

LITTÉRATURE RUSSE

---

§ I. — Des origines au XVIIIe siècle.

I. Temps barbares. — C'est de la race slave que sont sortis les Russes. Cette race constituait, au ve siècle de notre ère, l'une des trois grandes familles barbares que la Providence avait destinées à fonder les nations modernes. Saint Vladimir, grand-duc de Russie, eut le bonheur, vers l'an 980, d'amener son peuple à la foi chrétienne; c'était lui ouvrir du même coup la voie de la vraie civilisation.

Toutefois les progrès de la Russie dans les arts et les lettres devaient être longtemps retardés. Pays divisé et morcelé en plus de vingt principautés rivales, il s'épuisa longtemps en luttes intestines, et dans la résistance qu'il dut opposer aux invasions des Mongols. Le patriotisme d'ailleurs n'était pas étouffé par ces guerres cruelles, et l'on aime à retrouver, dans le passé lointain de ce peuple, l'âme d'une nation qui se sent des promesses d'avenir.

Il n'est pas douteux que la Russie n'ait eu de bonne heure ses chants de guerre et ses récits héroïques, en langue populaire. Ce qui reste aujourd'hui, des temps qui ont précédé Pierre le Grand, est écrit dans une langue savante, devenue langue morte, le slavon. Au dire des érudits, il y a des trésors à recueillir dans ces pages poudreuses, longtemps ignorées des Russes eux-mêmes. Le sentiment religieux et l'amour de la patrie en sont la note dominante; la terre russe, encore inculte et sans gloire, est déjà aimée de ses enfants, qui la proclament « fameuse et renommée jusqu'aux extrémités de la terre [1]. »

[1] *Éloge de saint Vladimir,* par le *métropolitain Hilarion* (XIe siècle).

II. Principaux souvenirs littéraires de cette époque. — On trouve, sous la domination tartare[1], du XIIe au XVe siècle, quelques *Chroniques monastiques.* La plus célèbre est la **Chronique de Nestor,** attribuée faussement à un moine de ce nom, mais qui sûrement a été composée dans un monastère de Kiev. Ce sont des récits guerriers, longtemps contés par les vieillards, et que l'auteur a recueillis en leur conservant toute leur sève native. Ce sont aussi des légendes des saints, ou des faits contemporains dans lesquels s'élargit déjà le cadre des relations de ce peuple avec l'Europe. La Russie n'avait-elle pas donné à la France, dès le commencement du XIe siècle, la reine Anne, épouse de notre roi Henri Ier?

Un autre moine ou *hégoumène,* nommé **Daniel**, a laissé la description de ses pèlerinages aux lieux saints, peu après la première croisade, alors que Baudouin était roi de Jérusalem.

« Moi, Daniel, dit-il, dans le prologue de son ouvrage, indigne hégoumène russe, mécontent de mes nombreux péchés et de l'insuffisance de mes bonnes œuvres, je fus poussé par l'idée, puis par le désir impatient de voir la sainte cité de Jérusalem et la Terre promise... »

Plus loin, il raconte comment la lumière céleste descend, au jour du samedi saint, sur le saint sépulcre, et avec quelle dévotion tous les pèlerins emportent des lampes allumées à cette sainte flamme.

La **Zadonstchina** ou récit d'Outre-Don (XIVe siècle) célèbre la première victoire remportée par les Russes sur les Mongols, maîtres de la plus grande partie de leur pays. « Rassemblons-nous, frères et amis, fils de la Russie, s'écrie l'auteur inconnu de ce chant; groupons les paroles avec les paroles; réjouissons la terre russe... Alouette légère, joie des beaux jours, va-t'en sous les nuages bleus, contemple la forte cité de Moscou, chante la gloire au grand

[1] Tartares ou Mongols sont souvent pris l'un pour l'autre, parce que le premier nom indique en général toutes les nations nomades sorties de l'Asie centrale.

prince Dmitri Ivanovitch et à son frère Vladimir Andreevitch. Car ils se sont élancés comme des faucons de la terre russe sur le champ des Tartares... »

Il existe un curieux monument du xve siècle, c'est **le Domostroï**, ou manuel de morale religieuse, qui est en même temps un traité d'éducation et un guide de la bonne ménagère, avec conseils sur le jardinage, la cuisine et les champs. Le régime du fouet et des dures corrections y est mis en honneur : « Si tu aimes ton fils, donne-lui des coups, tu t'en réjouiras plus tard ; si tu ne le corriges pas, tu auras de l'ennui, de la douleur, du dommage dans ta maison. »

Ivan le Terrible, dont le règne remplit tout le milieu du xvie siècle, maniait avec non moins de vigueur la plume que l'épée ; on a conservé des réponses de ce souverain aux princes mécontents et opprimés : rien de plus nerveux et en même temps de plus ironique.

§ II. — XVIIIe siècle.

Influence française et réaction nationale.

La Russie, jusqu'au xviiie siècle, s'était surtout inspirée de l'Orient, et était restée étrangère aux progrès accomplis par les peuples modernes. Sa littérature, après avoir fourni les ébauches dont nous venons de parler, ne pouvait que s'alanguir si quelque élément nouveau ne fût venu la régénérer.

L'époque de *Pierre le Grand* (1689-1725), qui ouvrit au peuple russe une ère nouvelle, vit aussi une véritable renaissance littéraire germer parmi les sujets des tsars. Mis en relation avec les peuples occidentaux, ils se passionnèrent surtout pour les idées, la langue et les chefs-

d'œuvre de notre nation. Pétersbourg et Moscou eurent leur école française, qui influa aussi bien sur les mœurs que sur la littérature. Le prince **Kantemir** imitait Boileau dans ses *satires;* **Soumarokov** fournissait des *pièces de théâtre* dans le goût français; l'esprit de Voltaire et des encyclopédistes circulait au sein de la société aristocratique.

Toutefois le sentiment national ne devait pas tarder à reprendre le dessus; dès le temps de Catherine II, la *gallomanie* était flétrie et stigmatisée par les meilleurs esprits.

LOMONOSOV (1711-1765).

Lomonosov, que l'on peut regarder comme le véritable créateur de la littérature russe moderne, était né dans le gouvernement d'Arkhangel. Son père, paysan aisé, vivant de sa pêche, fit de bonne heure partager à son fils les dangers de son rude métier, sur la mer Blanche et jusque dans l'océan du Nord. L'enfant puisa dans ce genre de vie un caractère entreprenant et une énergie indomptable; son esprit s'éveillait en même temps sur les phénomènes de la nature, particuliers à la zone glaciale, et il brûlait du désir de s'instruire.

Un jour d'hiver, par un froid excessif, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle et se dirigea vers Moscou, voyageant en partie sur des charrettes pleines de poissons, qui suivaient la même route. L'école du Sauveur lui fut ouverte; et, malgré sa pauvreté, il arriva à se faire jour parmi les meilleurs étudiants. Lomonosov avait tellement au cœur l'amour de sa patrie, qu'il se fit professeur, écrivain et même poète, moins par goût que pour élever la Russie au rang intellectuel des autres nations. Il en a créé la langue littéraire; ses essais de *tragédies,* d'*odes,* de *poème épique* sont imités des classiques français. On lui doit la première *grammaire russe.* Ses compatriotes ont rendu justice à son mérite en lui élevant un monument sur une des places publiques d'Arkhangel.

CATHERINE II (1729-1796).

Cette célèbre tsarine, la *Sémiramis du Nord,* était allemande et de la maison d'Anhalt. Chacun sait qu'elle aima les lettres, protégea les savants et entretint une correspondance suivie avec Voltaire et Diderot. Mais ces relations n'indiquent nullement qu'elle fût si enthousiaste du goût et de l'esprit français ; c'est bien plutôt à partir de son règne que commence la lutte ouverte contre la *gallomanie.* Qui peut d'ailleurs reprocher à un peuple ce juste sentiment national en faveur des progrès de sa propre langue ? Avec cette même plume qui flattait si doucement Voltaire et ses disciples, Catherine écrivait des *épigrammes* et des *comédies* mordantes contre les gallomanes.

Aussi a-t-elle laissé dans la langue russe, qu'elle parlait parfaitement, une foule d'œuvres intéressantes : *articles de revues, conseils pédagogiques* à ses petits-fils. On cite sa comédie intitulée : *O temps! ô mœurs!* contenant de piquants tableaux des travers de son siècle et de son pays. Elle y critique la fausse dévote, « qui fait beaucoup parler de ses dévotions, mais peu de sa vertu; qui entend chaque jour, dans différentes églises, les premières et les dernières messes, et qui n'a pas moins de zèle pour colporter de maison en maison les cancans et les commérages, qu'elle embellit et qu'elle arrange le plus décemment possible... » Le *petit-maître,* à la française, trouve aussi place dans cette galerie de mœurs (*la fête de Mme Vortchalkine*). Ce dernier personnage est d'ailleurs un de ceux sur lequel s'est le plus exercée la verve comique des poètes russes. Catherine nous le montre « passant ses journées à se peigner et à se repeigner, craignant de hâler son teint sous cet affreux climat, prenant à dégoût sa langue maternelle et estropiant de mauvais français. »

La prudente souveraine invite ailleurs les écrivains de son pays à penser en russe et à ne rien emprunter aux idiomes étrangers.

VON VIZINE (1745-1792).

Von Vizine descendait d'une noble et ancienne famille de Moscou. Son père, modèle de distinction et d'honnêteté, fervent chrétien, fut lui-même le premier maître de l'enfant, et le forma à la langue russe en lui faisant lire à haute voix les livres saints.

Appelé à la cour de Catherine II, où il remplit de hautes charges, Von Vizine trouva le temps de s'occuper de littérature. Deux comédies font surtout sa gloire. Dans la première, *le Brigadier,* il tourne en ridicule l'éducation à la française, et la passion qu'avaient alors les Russes pour les étrangers. La seconde est intitulée : *le Mineur;* le héros de cette pièce est le fils de famille, obligé par la législation de Pierre le Grand à étudier et à se faire une carrière, ce qu'il ne peut supporter. La vieille noblesse russe, en effet, se trouvait bien de son ignorance séculaire et voulait y laisser grandir ses enfants. Von Vizine attaqua, avec l'arme de l'ironie, cette apathie grossière, et créa des types non moins célèbres que nos Alceste et nos Chrysale.

DERJAVINE (1743-1816).

Derjavine fut le chantre officiel de Catherine II. Une *ode* à sa louange, *Felitza,* attira au poète les faveurs de l'impératrice. Il fut nommé conseiller d'État, et arriva, sous Paul Ier et sous Alexandre II, au grade de ministre des finances, puis de la justice. On peut citer, parmi ses odes, *la Vision du Mourza* ou du gentilhomme, *la Prise d'Ismaïl,* et surtout l'*Ode à Dieu,* qui fut, dit-on, traduite même en chinois. En voici la dernière strophe :

Être ineffable et saint, ton auguste sagesse
En traits mystérieux brille de toutes parts;
Ma raison devant toi succombe à sa faiblesse,
L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.

Cependant si t'aimer est mon plus doux partage,
Si mon premier devoir est de te rendre hommage,
Que puis-je, hélas! si faible, en proie à tant d'erreurs?
J'humilierai, grand Dieu, mon âme en ta présence,
Et, perdus dans l'éclat de ta magnificence,
Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs.

(*Traduct. de Eichhoff.*)

Les odes de Derjavine sont remarquables en ce que le poète y sait unir le sublime et le simple, et passer du style élevé au ton ordinaire et familier. « Je suis le premier, disait-il, qui ait osé parler avec une simplicité de cœur du Maître tout-puissant et louer les tsars avec un sourire sur les lèvres. »

§ III. — XIXe siècle.

Nous venons de voir la littérature russe réagissant contre l'imitation française, et voulant enfin ne s'inspirer que d'elle-même. Elle ne put toutefois échapper, vers la fin du XVIIIe siècle, à l'influence anglaise et allemande, alors que les grandes coalitions de l'Europe contre la France unissaient les intérêts de ces nations. Lord Byron, aussi bien que Gœthe, trouvèrent dans la jeune génération russe de fervents admirateurs qui marchèrent sur leur trace, et qui inaugurèrent pour leur pays le genre romantique, dont Victor Hugo se faisait en France le hardi champion.

Art. 1. — Poètes.

ALEXANDRE POUCHKINE (1799-1837).

Moscou vit naître et grandir Pouchkine ; il fut élevé à la française, comme l'étaient alors les enfants de grande maison. Lui-même dit ironiquement, en parlant des premières années de son enfance : « Je pouvais rendre ma pensée en

français très facilement et écrire correctement; je dansais très légèrement la mazurka et savais saluer sans gêne : que voulez-vous de plus ?... » Pouchkine acquit cependant de très vastes connaissances, grâce aux lectures que son père savait lui choisir, et, faut-il ajouter, grâce aux récits de sa vieille bonne, Arina Rodionovna. Cette simple femme, qu'il entoura toujours d'une tendre affection, et qu'il a immortalisée dans ses vers, « connaissait tous les contes de l'empire russe, » et les narrait comme personne. Proverbes courants, chants populaires ne quittaient pas ses lèvres, en sorte que notre poète apprit près d'elle à connaître à fond la langue du peuple, vivante et imagée.

Pouchkine avait vingt ans à peine lorsqu'il publia son premier poème, *Rouslan et Loudmila,* sorte d'épopée familière. Quelques incartades de plume, à l'adresse des grands, le firent exiler pendant quatre ans dans la Russie méridionale. Là, éloigné des bruits du monde, en face des beautés sublimes du Caucase, ou au milieu des vues enchanteresses de la Crimée, il sentit naître en lui comme une poésie nouvelle. La plupart de ses compositions sont malheureusement empreintes de cette tristesse « à la Byron », qui était la maladie de la jeunesse lettrée au commencement du siècle. Il mourut prématurément et d'une manière très lamentable, ayant été mortellement blessé dans un duel. Son œuvre cependant est considérable : *poésies lyriques, scènes dramatiques,* etc., dont il n'eut pas le temps de recueillir la gloire. (M. C., 104.)

LERMONTOV (1814-1841).

Michel Lermontov était destiné à être le digne émule de Pouchkine. Orphelin dès le bas âge, il trouva dans son aïeule une seconde mère qui lui consacra sa vie. Déjà l'amour de la nature et le désir de s'instruire perçaient chez ce futur poète; il s'extasiait en regardant par la fenêtre de sa chambre un lever de soleil ou les hautes montagnes du Caucase, non loin desquelles il passa son enfance. Entré de bonne heure dans l'armée, il s'occupait

néanmoins de littérature, et s'honorait de l'amitié de Pouchkine. Ce fut la mort de ce poète qui lui inspira ses premiers vers. Il devait, hélas! périr d'une manière non moins funeste. Un premier duel l'avait fait condamner à l'exil; cette dure leçon ne corrigea pas son caractère difficile : il en provoqua un second dans lequel il succomba à l'âge de vingt-sept ans.

Dans cette carrière si courte, Lermontov a produit des œuvres achevées, qui ne sont guère moins populaires que celles de Pouchkine. Comme ce dernier, il s'inspira de la littérature orale, des légendes et récits russes, recueillis surtout dans le Caucase. *Le Héros de notre temps, le Vaisseau-Fantôme, le Chant du tsar Ivan, le Novice,* sont cités entre beaucoup d'autres. Ce poète, aussi bien que son émule, appartient au genre romantique et procède de lord Byron.

Krylov (1768-1844). — Krylov est le *La Fontaine de la Russie.* Longtemps, comme notre *Bonhomme,* il chercha sa voie, et s'essaya dans des tragédies plus que médiocres. Vers l'âge de quarante ans, se trouvant de passage à Moscou, il y fit la connaissance de *Dmitriev,* homme d'État, poète à ses heures, auteur de quelques fables et romances estimées. Krylov lui montra deux fables qu'il avait traduites de La Fontaine; l'essai fut trouvé charmant, et l'auteur consulté l'engagea à se lancer dans ce genre.

Krylov a laissé environ *deux cents fables,* dont trente-six seulement empruntées à des fabulistes étrangers; les autres sont originales. Beaucoup ont été traduites en vers français.

Koltsov (1809-1843). — Encore un poète d'avenir, moissonné dans la fleur de son talent. Fils d'un honnête marchand de moutons, Koltsov fut élevé parmi les paysans du gouvernement de Voronèje. En hiver, il accompagnait son père dans les marchés; l'été, il vivait dans les steppes, occupé à la garde des troupeaux. Son âme poétique s'essayait à traduire en vers les sentiments que lui inspiraient les beautés de la nature ou les scènes de la vie des champs. N'ayant aucun guide dans cette voie, il soumit à un libraire

ses premières compositions; celui-ci trouva les vers fautifs; mais, peu instruit lui-même, il ne put que procurer au jeune homme un livre qui expliquait les règles de la poésie, et des lectures propres à développer son génie.

Les protections arrivèrent peu à peu à Koltsov. Son talent original et précoce avait même fini par attirer l'attention de l'empereur Nicolas, lorsqu'il fut brusquement enlevé par la mort. Ses *poésies,* surtout *lyriques,* sont, comme les chansons de Béranger en France, un livre populaire.

Art. 2. — Prosateurs.

KARAMZINE (1766-1826).

Karamzine est, après Lomonosov, le second créateur de la prose russe. Son enfance s'écoula dans les steppes d'Orenbourg et dans les plaines du Volga, jusqu'à ce qu'il fût envoyé, vers l'âge de quatorze ans, à l'université de Moscou. Il y apprit plusieurs langues étrangères, ce qui lui permit d'entrer dans une société savante qui s'occupait de répandre en Russie le goût de la saine littérature, en traduisant les meilleurs écrivains étrangers.

Au mois de mai 1789, il entreprit un voyage en Europe, pendant lequel il adressa à ses amis des lettres qui devaient dans la suite, sous le titre : *Lettres d'un voyageur russe,* être la meilleure gloire de leur auteur. Il y décrit les pays qu'il visite, et trace de vivants portraits de leurs habitants. « Tout le monde, écrit-il de Paris, a l'air ici de se poursuivre mutuellement; on donne la chasse aux pensées, on les attrape au vol; on pressent ce que vous voulez dire, afin de vous expédier le plus tôt possible... L'habitant de Paris veut toujours deviner; vous n'avez pas fini votre question qu'il vous a fait entendre sa réponse, s'est incliné et a disparu. »

Poussé par le désir de rendre à sa patrie un vrai service qui lui coûtât de la peine, Karamzine entreprit, vers 1813, l'*Histoire de la Russie.* Pour réussir dans ce travail, abso-

lument nouveau, il visita les bibliothèques des monastères, les archives des princes et de la cour; mais il mourut avant d'avoir achevé son œuvre, et n'en donna que les douze premiers volumes, jusqu'à l'année 1611. C'est un travail sérieux. « L'ancienne Russie, selon le mot de Pouchkine, a été découverte par Karamzine, comme l'Amérique par Christophe Colomb. » (M. C., 105.)

Romans.

Gogol (1809-1852). — Le roman russe a trouvé en France de nombreux lecteurs. On lui reconnaît, chez les écrivains dont la réputation est universelle, toutes les qualités du genre ; mais, en définitive, c'est toujours le roman, et même d'autant plus dangereux que l'invention en est plus attrayante et l'analyse des passions plus parfaite.

Gogol était originaire de la Petite-Russie, dans le gouvernement de Poltava. Les leçons du collège firent bien moins d'impression sur sa nature pleine de poésie et d'imagination, que les récits de son grand-père. C'était un conteur inépuisable, qui savait donner aux récits légendaires du peuple petit-russien un cachet dramatique et mystérieux. Aucune carrière ne put fixer le jeune Gogol ; les conseils de Pouchkine, qu'il connut à Saint-Pétersbourg, le déterminèrent à se livrer à la littérature.

Il mit par écrit, sous le titre de *Veillées du hameau*, ces contes populaires qui avaient bercé son enfance. Depuis, il donna, entre autres œuvres, *le Reviseur*, digne, a-t-on dit, de Molière, et un roman de mœurs, *les Ames*[1] *mortes*. « Cette dernière œuvre, dit M. de Vogüé, est le réservoir de la littérature contemporaine en Russie. »

Tourguenev (1818-1883). — Ivan Tourguenev était fils d'un riche propriétaire d'Orel. Cet homme, au caractère dur, maltraitait souvent les serfs de son domaine, ce qui révoltait intérieurement l'enfant, et le remplissait de com-

[1] *Ames* est ici synonyme de serfs. On disait : « avoir tant d'âmes, » pour « avoir tant de serfs ».

passion pour ces infortunés. Plus tard, après avoir perfectionné ses études à Moscou, puis à Berlin, il retrouva toute la force des impressions de son enfance lorsqu'il dépeignit, dans les *Mémoires d'un chasseur,* la misère poignante du servage en Russie. La sensation produite par cet ouvrage fut profonde, non seulement dans l'empire, mais dans toute l'Europe. Les récits trop réels de Tourguenev ont contribué, pour une large part, à l'émancipation des serfs, proclamée par le tsar Alexandre II.

Cet écrivain affectionna la France; il avait acheté, non loin de Paris, à Bougival, une maison de campagne où il passa souvent l'été, visité par tous les voyageurs russes qui se rendaient à la capitale.

Leo Tolstoï, dont la réputation est plus universelle encore que celle de Tourguenev, a donné un nombre considérable d'œuvres : *Guerre et Paix, les Cosaques, Sébastopol,* etc. Athée et nihiliste jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, cet écrivain s'est jeté depuis dans une sorte de mysticisme par lequel il prétend réformer la morale et la religion.

— Un nom qui se rattache plus à l'histoire politique de la Russie qu'à la littérature, pourrait cependant trouver place ici. C'est celui du **comte Rostopchine,** gouverneur de Moscou, qui, lors de l'invasion de Napoléon (1812), sauva son pays en laissant incendier la ville. Les quelques écrits laissés par lui : *proclamations, pamphlets,* voire même une *comédie* contre les semeurs de fausses nouvelles, ou encore cette charmante plaisanterie : *Mes Mémoires en dix minutes,* montrent dans ce grand seigneur russe le patriote ardent et l'écrivain plein de verve et d'esprit. On sait que l'une de ses filles, mariée au comte de Ségur, fut la mère de Mgr de Ségur.

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

LITTÉRATURES ANCIENNES,
LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE[1]

---

1. — Joseph se fait connaître à ses frères.

(GENÈSE, XLV.)

Joseph ne pouvait plus se contenir en présence de tous ceux qui étaient là. Il s'écria : « Faites sortir d'ici tout le monde. » C'est pourquoi personne ne demeura avec Joseph lorsqu'il se fit connaître à ses frères. Alors il éleva si fort la voix en pleurant, qu'il fut entendu de tous les Égyptiens et de la maison même de Pharaon. Et Joseph dit à ses frères : « Je suis Joseph! Mon père vit-il encore? » Ses frères étaient si troublés en sa présence, qu'ils ne purent lui répondre. Joseph dit ensuite à ses frères : « Approchez-vous de moi. » Ils s'approchèrent, et il dit : « Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Mais ne vous affligez point ; ne vous reprochez pas de m'avoir vendu pour ce pays, car Dieu m'a envoyé devant vous pour vous sauver la vie. Il y a deux ans déjà que la famine est sur la terre, et, pendant cinq ans encore, il n'y aura ni labour ni moisson. Dieu m'a envoyé devant vous pour vous conserver sur la terre, et vous faire vivre par une délivrance éclatante. Ce n'est pas vous certes qui m'avez envoyé ici ; mais Dieu m'a

[1] Cette traduction des *Morceaux choisis* de la *Bible* est empruntée à M. Laurens, hébraïsant du plus grand mérite.

établi le père de Pharaon, le maître de toute l'Égypte. Venez donc me trouver, ne différez point. Vous habiterez dans la terre de Gessen : là vous serez près de moi, vous et vos fils et les enfants de vos fils, vos brebis et vos bœufs et tout ce qui est à vous ; là je vous nourrirai pendant les cinq années de famine qui restent encore, afin que vous ne soyez point réduits à la détresse, vous et votre maison et tout ce qui vous appartient. Vous voyez de vos yeux, les yeux de mon frère Benjamin voient aussi que c'est moi-même qui vous parle par ma bouche. Annoncez à mon père quelle est ma gloire dans toute l'Égypte, et tout ce que vous avez vu. Hâtez-vous, et ramenez mon père ici. » Puis il se jeta au cou de Benjamin, et il pleura ; et Benjamin de son côté pleura sur le cou de son frère. Il embrassa ensuite tous ses frères, en pleurant sur eux ; alors seulement ils lui parlèrent.

Un bruit retentit aussitôt dans le palais de Pharaon : « Les frères de Joseph sont venus ! » Cette nouvelle réjouit Pharaon et ses officiers ; et Pharaon dit à Joseph : « Dites à vos frères : Voici ce qu'il faut que vous fassiez. Chargez vos bêtes, partez et arrivez au pays de Chanaan ; prenez votre père et vos familles et venez me trouver. Je vous donnerai ce qu'il y a de meilleur dans la terre d'Égypte, et vous vous engraisserez de ses produits. Vous avez mes ordres, exécutez-les. Emmenez avec vous du pays d'Égypte des chariots pour vos jeunes enfants et vos femmes : transportez votre père, et venez. N'ayez aucun regret à votre matériel, car tous les biens de l'Égypte seront à vous... »

Ils partirent donc de l'Égypte, et ils arrivèrent dans la terre de Chanaan chez Jacob leur père. Et ils lui dirent la nouvelle en ces termes : « Joseph vit encore ! C'est lui qui commande tout le pays d'Égypte. » Mais son cœur restait froid, car il ne les croyait point. Cependant, lorsqu'ils lui eurent rapporté toutes les paroles que Joseph leur avait dites, et qu'il vit les chariots envoyés par Joseph pour les transporter, l'esprit de Jacob leur père se réveilla, et il dit : « Joie suprême ! Joseph, mon fils, vit encore ! J'irai et le verrai avant de mourir. »

---

2. — Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge. (EXODE, XV.)

Je chanterai Jéhovah, car il a déployé toute sa magnificence. Il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. L'Éternel

est ma force et l'objet de mes chants; il s'est fait mon Sauveur! Il est mon Dieu, je le glorifierai; le Dieu de mon père, je l'exalterai!

Jéhovah est le héros des combats; l'Éternel est son nom. Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée. Ses plus vaillants capitaines ont été submergés dans la mer Rouge : l'abîme les a couverts; ils sont descendus dans ses profondeurs comme la pierre.

Ta droite, ô Jéhovah! a signalé sa force; ta droite, ô Jéhovah! a brisé l'ennemi. Par la grandeur de ta puissance, tu as anéanti ceux qui s'élevaient contre toi. Tu as envoyé ta colère; elle les a dévorés comme la paille! Au souffle de ta fureur, les flots se sont amoncelés, les vagues se sont dressées comme une masse, les abîmes se sont durcis au cœur de la mer.

L'ennemi disait : « Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai les dépouilles, mon âme se rassasiera; je tirerai l'épée, mon bras les exterminera! » Ton haleine a soufflé : la mer les a engloutis, ils se sont enfoncés comme du plomb dans les vagues bouillonnantes...

Les peuples l'apprendront et seront saisis de crainte; l'épouvante s'emparera des habitants de la Palestine. Déjà tremblent les princes d'Édom : les vaillants de Moab sont glacés d'effroi, tous les habitants de Chanaan tombent en défaillance. Le trouble et la terreur les ont renversés.

Qu'ils soient muets comme la pierre, jusqu'à ce que ton peuple soit passé, ô Jéhovah! jusqu'à ce que soit passé le peuple que tu t'es acquis. Introduis-le, plante-le sur la montagne de ton héritage, dans le lieu que tu as préparé pour ton séjour, ô Jéhovah! dans le sanctuaire que tes mains ont fondé, ô Adonaï!

(*Une voix :*) Que Jéhovah règne éternellement et à jamais, parce que les chevaux de Pharaon, ses chariots et ses cavaliers sont entrés dans la mer!

(*Le peuple en chœur :*) Et parce que Jéhovah a ramené ses flots sur eux, pendant que les enfants d'Israël le traversaient à pied sec.

---

3. — Chant de triomphe de Débora. (JUGES, V.)

En ce jour-là, Débora chanta ce cantique, avec Barac, fils d'Abinoham :

« Une éclatante vengeance s'est accomplie en Israël. Le peuple s'est élancé à l'envi. Louez Jéhovah! Rois, écoutez; princes, prêtez l'oreille! Je vais chanter l'Éternel; je vais dire un hymne à Jéhovah, au Dieu d'Israël!

« O Jéhovah! quand tu sortis de Sêhir, quand tu vins des champs d'Édom, la terre trembla, les cieux se fondirent en pluies, les nues versèrent des torrents. Les montagnes, Sinaï lui-même, s'ébranlèrent en présence de l'Éternel, de Jéhovah, le Dieu d'Israël!

« Au temps de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jahel, les chemins étaient déserts : ceux qui fréquentaient naguère les grandes routes prenaient maintenant des sentiers détournés. Plus de chefs en Israël! Il n'y en avait plus, jusqu'à ce que je me fusse levée, moi Débora, moi la mère d'Israël!

« Il s'était choisi de nouveaux dieux ; aussitôt la guerre fut à ses portes : mais pas un bouclier, pas une lance ne se voyaient parmi les quarante mille d'Israël. Mon cœur chérit les chefs d'Israël, les volontaires du peuple! Chantez Jéhovah!

« Vous qui êtes montés sur de blanches ânesses, assis sur des housses précieuses, et vous qui marchez à pied dans les rues, méditez les chants pour les pasteurs disséminés aux bords des canaux. Qu'en ces lieux on proclame les justices de l'Éternel, les justices de ses chefs en Israël! Qu'ensuite le peuple de Jéhovah coure aux portes!

« Allons! allons, Débora! Courage! Anime-toi! Chante l'hymne! Lève-toi, Barac! Saisis tes captifs, fils d'Abinoham! Descends, ô peuple! Descends, jusqu'au dernier, contre les forts! O Jéhovah! descends pour moi contre les vaillants...

« Dans les cantons de Ruben, on agitait de grands conseils. Que faisiez-vous donc, assis dans vos limites, écoutant des chansons pastorales? Les graves conseils vraiment qui se tenaient dans les cantons de Ruben!

« Galaad est demeuré tranquille au delà du Jourdain. Et Dan, que faisait-il près de ses vaisseaux? Aser est resté au bord de la mer, retranché dans ses ports. Mais le peuple de Zabulon a joué sa vie contre la mort. Nephtali pareillement; sur les hauteurs de ses vallées...

« Maudissez Méroz, a dit l'ange de Jéhovah : multipliez vos imprécations contre ses habitants, parce qu'ils ne sont pas venus en aide à Jéhovah parmi les vaillants. Mais bénie soit entre les femmes Jahel, l'épouse d'Héber Cinéen! Qu'elle soit bénie entre les femmes, dans sa tente!

« Il a demandé de l'eau! elle lui a donné du lait; elle a présenté dans une riche coupe du lait crèmé. Sa main gauche a saisi un pieu, sa droite le marteau des travailleurs, et elle a frappé Sisara. Elle a brisé sa tête, elle a frappé et transpercé ses tempes. Il a roulé à ses pieds; il est tombé raide, sans vie, à la place même où il a roulé.

« La mère de Sisara regardait par la fenêtre; elle criait à travers les grilles : « Son char a-t-il honte de rentrer? et la « marche de ses chariots, pourquoi est-elle si lente? » Les plus avisées de ses femmes lui répondaient, elle-même se disait aussi : « Ne faut-il pas recueillir, partager le butin? une fille, « deux filles [1] pour chaque guerrier? des dépouilles aux riches « couleurs pour Sisara? des dépouilles aux couleurs éclatantes « et variées, des vêtements brodés, des étoffes de toutes cou- « leurs deux fois teintes, autant qu'en peut porter le cou des « bêtes prises dans le combat? »

« Qu'ainsi périssent, ô Jéhovah! tous tes ennemis, et que ceux qui te chérissent ressemblent au soleil quand il se lève dans sa robuste splendeur! »

---

4. — La vision de Samuel. (I Rois, III.)

Le jeune Samuel servait dans le temple de Jéhovah, sous les yeux du grand prêtre Héli. En ce temps-là, la parole de Jéhovah était rare et précieuse, et il n'y avait point de vision manifeste.

Un jour, Héli était couché dans sa chambre, et ses yeux, commençant à s'obscurcir, ne pouvaient plus voir distinctement. Les lampes qui brûlaient devant Dieu n'étaient pas encore éteintes, et Samuel alors était couché dans le temple de Jéhovah, où était l'arche de Dieu.

Le Seigneur appela Samuel, qui répondit : « Me voici. » Aussitôt il courut à Héli, à qui il dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli répondit : « Non, je ne t'ai point appelé; retourne et dors. » Il s'en alla et se recoucha.

Le Seigneur appela encore Samuel une autre fois : Samuel se leva et alla trouver Héli, à qui il dit : « Me voici, car vous

[1] C'était la coutume des peuples anciens de partager les captives entre les guerriers après une victoire, et de réserver les plus belles pour les chefs et les héros.

m'avez appelé. » Héli répondit : « Je ne t'ai point parlé, mon fils ; retourne et dors. »

Samuel ne savait point encore distinguer la voix de Jéhovah, qui jusque-là ne lui avait point révélé sa parole. Or, Jéhovah continuant d'appeler Samuel une troisième fois, il se leva, et, étant allé trouver Héli ; il lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli comprit alors que le Seigneur appelait l'enfant.

Héli dit donc à Samuel : « Va et dors ; et, si l'on t'appelle, tu répondras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. » Samuel s'en alla et se recoucha dans sa chambre.

Le Seigneur vint, s'approcha de Samuel, et l'appela comme il avait fait les autres fois : Samuel ! Samuel ! » Samuel répondit : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. »

Alors Jéhovah dit à Samuel : « Je vais exercer dans Israël un jugement dont on ne pourra entendre parler sans que les oreilles tintent d'effroi. Je vais en ce temps-ci accomplir à l'égard d'Héli toutes les paroles que j'ai prononcées contre sa maison : je commencerai et je finirai.

« Je lui ai déclaré que j'exercerais mon jugement contre sa maison pour toujours, à cause de son iniquité, parce que, connaissant que ses enfants se conduisaient d'une manière indigne, il ne leur a point marqué son indignation.

« C'est pourquoi j'ai prononcé avec serment cette sentence contre la maison d'Héli, que l'iniquité de cette maison ne serait jamais expiée ni par aucun sacrifice ni par aucune oblation. »

Samuel demeura ensuite couché jusqu'au matin : il ouvrit les portes de la maison de Jéhovah, et il n'osait rendre compte à Héli de la vision qu'il avait eue. Mais Héli appela Samuel et lui dit : « Samuel, mon fils ! » A quoi il répondit : « Me voici. » Héli ajouta : « Qu'est-ce que Jéhovah t'a dit ? ne me le cache point ; que Dieu te traite de telle et telle manière si tu me caches quelque chose de tout ce qu'il t'a dit. » Samuel lui rapporta donc tout, et il ne lui cacha rien. Sur quoi Héli répondit : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il jugera bon ! »

---

5. — Plaintes de David sur Saül et Jonathas.
(II Rois, i.)

Le chevreuil, ô Israël, a été blessé sur tes montagnes. Comment les forts sont-ils tombés !

Ne l'annoncez pas dans Gath, n'en répandez pas l'avantageuse nouvelle dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en triomphent d'aise.

O montagnes de Gelboé! que la rosée ni la pluie ne tombent sur vous, et que les champs vous refusent leurs dons; car là fut jeté avec mépris le bouclier des forts, le bouclier de Saül, sans respect pour l'onction sacrée.

Jamais la flèche de Jonathas n'était retournée en arrière sans avoir bu le sang des blessés, sans s'être engraissée de la chair des forts. Jamais le glaive de Saül n'avait frappé en vain.

Saül et Jonathas, unis quand ils vivaient par l'attachement et l'amour le plus tendre, n'ont pas été séparés par la mort. Ils furent plus rapides que les aigles, plus intrépides que les lions.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait de pourpre et de charmantes parures, qui vous rapportait les ornements d'or dont vous rehaussiez vos ajustements!

Comment sont-ils tombés, les forts, au milieu du combat? Comment Jonathas a-t-il été frappé sur tes montagnes?

Je te déplore, ô mon frère Jonathas! tu m'étais si doux! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique.

Comment sont-ils tombés, les forts? Comment ont-ils succombé, les foudres de guerre?

---

6. — Chant de triomphe de Judith. (JUDITH, XVI.)

Commencez un chant à mon Dieu sur les tambourins! Chantez à mon Dieu sur les cymbales! Modulez pour lui un hymne nouveau; exaltez et invoquez son nom! Car l'Éternel brise les combats, l'Éternel qui, dans les camps, au milieu de son peuple, m'a retirée des mains de mes persécuteurs.

Assur est venu des montagnes de l'Aquilon. Il est venu avec les myriades de ses soldats. Leur nombre obstruait les torrents, sa cavalerie couvrait les collines. Il menaçait de brûler mes confins, de passer mes jeunes gens au fil de l'épée, de briser contre terre mes enfants à la mamelle, de s'emparer de mes jeunes fils et d'enlever mes vierges.

Le Dieu tout-puissant les a déjoués par la main d'une femme. Car le fort n'est pas tombé sous les coups des jeunes hommes; les fils des Titans ne l'ont point frappé; des géants

énormes ne se sont pas jetés sur lui; mais Judith, fille de Mérari, l'a perdu par la beauté de son visage!

Elle a quitté ses habits de veuve pour relever l'abattement en Israël. Elle a parfumé son visage, elle a ajusté sa chevelure sous un turban; pour le charmer, elle s'est revêtue d'une robe de fin lin. Sa chaussure a ébloui ses yeux, son éclatante beauté a captivé son cœur, et un cimeterre a tranché sa tête...

Que je chante donc un hymne à mon Dieu! O Adonaï! tu es grand et glorieux, admirable dans ta force, invincible. Que toute ta création t'obéisse : car tu as dit, et elle a été faite; tu as envoyé ton Esprit, et il a édifié; et rien ne résiste à ta parole. Les montagnes mêmes avec leurs sources s'ébranlent jusque dans leurs fondements, et les rochers fondent comme la cire en ta présence.

---

7. — Dernier chant de Moïse. (Deutéron., xxxii.)

Cieux, prêtez l'oreille à mes discours, et que la terre écoute les paroles de ma bouche. Mon enseignement coulera goutte à goutte, comme l'eau; ma parole se répandra comme la rosée; comme une douce pluie sur l'herbe naissante, comme une légère ondée sur l'herbe verte. Je vais célébrer le nom de Jéhovah. Donnez à notre Dieu de magnifiques louanges. Il est le Rocher. Son œuvre est parfaite, car toutes ses voies sont la justice...

A-t-il dévié du bien? Non, certes : c'est à ses enfants qu'est la souillure; c'est à la génération perverse et tortueuse. Est-ce ainsi, peuple méchant et insensé, que tu payes Jéhovah de retour? N'est-il pas ton père, ton acquéreur, celui qui t'a créé, qui t'a fondé? Rappelle-toi les jours anciens, scrute les temps d'âge en âge...

Quand le Très-Haut établit l'héritage des nations, quand il divisa les enfants des hommes, il régla la limite des peuples selon le nombre des fils d'Israël : car la portion de Jéhovah, c'est son peuple; Jacob est le cordeau de son héritage. Il le trouva dans la contrée du désert, dans la vaste solitude du rugissement. Il l'entoura d'un rempart, il prit soin de lui, il le protégea comme la prunelle de son œil.

Semblable à l'aigle pleine de tendresse pour son nid, qui se couche mollement sur ses petits, qui étend ses ailes pour les recevoir et les transporter sur ses plumes, Jéhovah seul l'a

conduit sans le secours d'aucun dieu étranger. Il l'a charrié sur les hauteurs de la terre, afin qu'il se nourrît du produit des champs. Il l'a allaité avec le miel du rocher, avec l'huile du granit le plus dur, avec la crème des vaches, avec le lait des brebis. Il l'a nourri avec la graisse des agneaux, des béliers de Bazan et des boucs, avec la fine fleur du froment. Tu as bu le jus vermeil du raisin et leur liqueur fermentée...

Mais, après que Jéhovah aura fait justice de son peuple, il regrettera ses serviteurs. Voyant leurs mains épuisées, et qu'il ne sera resté ni esclave ni libre, il dira : « Où sont leurs dieux, ce rocher qui fondait leur espoir, qui a dévoré la graisse de leurs sacrifices, qui a bu tout le vin de leurs libations? Qu'il se lève et vous porte secours! Qu'il vous abrite! Reconnaissez-vous enfin que c'est moi? Moi qui suis, et qu'avec moi il n'y a point d'autres dieux? C'est moi qui tue et qui fais vivre, qui blesse et qui guéris, et nul ne peut se soustraire à mon bras!... »

O nations! célébrez le triomphe de son peuple; car il vengera le sang de ses serviteurs, il châtiera ceux qui l'oppriment, il fera place nette à son peuple.

---

8. — Job rappelle sa gloire passée.

(JOB, XXIX et XXX.)

« Qui me rendra ces années d'autrefois, ces temps où Dieu me protégeait, où sa lumière brillait sur ma tête, où je marchais dans les ténèbres à la faveur de son flambeau? ces jours de mon printemps, où Dieu habitait familièrement dans ma tente, où le Tout-Puissant était encore avec moi, et où j'étais entouré de mes enfants? Alors je lavais mes pieds dans le lait, et les rochers répandaient pour moi des flots d'huile.

« Quand je me rendais aux portes de la ville, je me faisais dresser un siège sur la place publique. A mon aspect, les jeunes gens se cachaient, les vieillards se levaient et restaient debout; les plus considérables, interrompant leurs discours, portaient leur main à la bouche; les magistrats baissaient la voix, et leurs langues s'attachaient à leurs palais.

« L'oreille qui m'entendait me proclamait heureux, l'œil qui me voyait me rendait témoignage : car je secourais le pauvre dans son gémissement, et l'orphelin privé d'appui. Celui qui naguère allait périr me bénissait, je comblais de joie le cœur

de la veuve. Je me revêtais de la justice, et elle m'enveloppait; l'équité était mon manteau et ma tiare.

« J'étais les deux yeux de l'aveugle, les deux pieds du boiteux. Je servais de père à l'indigent; j'étudiais à fond la cause même de l'inconnu. Je brisais les dents de l'injuste, je lui arrachais la proie de la bouche. Et je disais : Je mourrai dans mon aire; mes jours se multiplieront comme le sable; mes racines s'étendront au bord des eaux; la rosée des nuits rafraîchira mon feuillage; ma prospérité se renouvellera sans cesse, et mon arc se fortifiera dans mes mains.

« On m'écoutait, on attendait que j'ouvrisse la bouche, et quand je donnais mon avis on faisait silence. Lorsque j'avais fini, personne n'ajoutait un mot, car ils recevaient mes discours comme une rosée. Ils me désiraient comme l'eau du ciel, et leurs bouches entr'ouvertes semblaient recueillir la pluie du soir... Si je me mêlais parmi eux, j'y avais la première place : j'étais comme un roi au milieu de ses gardes, comme un bienfaiteur qui console des affligés.

« Et maintenant... Je sers de jouet à des hommes moins âgés que moi, dont je n'aurais pas daigné mettre les pères parmi les chiens de mes troupeaux! A quoi m'eût servi le secours de leurs bras? Desséchés par la faim et la misère, ils se réfugiaient dans des contrées arides, dans des lieux depuis longtemps solitaires et dévastés [1]...

« Je t'appelle, Seigneur, et tu ne me réponds pas; j'insiste, et tu regardes d'un œil sec. Tu es pour moi sans pitié; tu me frappes de toute la force de ton bras... Mes entrailles brûlent sans relâche; les jours de l'affliction m'ont surpris... La peau de mon corps est livide, mes os sont calcinés par la fièvre. Ma lyre ne rend plus que des sons plaintifs, et mon luth ne répète que de lugubres accords. »

---

9. — Interrogations de Dieu à Job. (Job, xxxviii.)

« Ceins tes reins comme un vaillant homme : je vais t'interroger, réponds-moi.

[1] On croit que Job veut parler ici des descendants des Troglodytes, tribus sauvages, qui n'avaient primitivement d'autres demeures que les cavernes, mais qui, ayant fait ensuite irruption dans certaines contrées de l'Arabie, s'en étaient emparées, et s'étaient mêlées de vive force parmi les aborigènes.

« Où étais-tu, quand je fondais la terre? dis-le, si tu le sais. Sais-tu qui a pris ses dimensions, qui a étendu sur elle le cordeau? Sur quoi ses bases reposent-elles? Qui a posé sa pierre angulaire, tandis que les astres du matin unissaient leurs accords, et que tous les enfants de Dieu poussaient des cris de joie?

« Qui entoura la mer de digues, quand elle s'élança du sein de sa mère; quand je lui donnais pour langes les brouillards, et pour couvertures les vapeurs? Je lui prescrivis ma volonté; je lui mis des barrières et des portes, et je dis : « Tu viendras jusqu'ici, tu ne passeras pas outre; là se brisera l'orgueil de tes flots! »

« Depuis que tu es né, as-tu donné des ordres au matin? As-tu montré sa place à l'aurore, pour qu'elle se répande jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle en bannisse les méchants? Elle prend une forme, comme l'argile sous le cachet, et elle se pare du jour comme d'un vêtement, pendant que les impies sont privés de leur lumière, et que le bras audacieux est brisé.

« As-tu pénétré dans les profondeurs de la mer? T'es-tu promené dans le sein de l'abîme? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi? As-tu vu l'entrée de la région des ombres?...

« Connais-tu les lois du ciel? As-tu réglé son influence sur la terre? Élèveras-tu la voix jusqu'aux nues, et des torrents d'eau t'inonderont-ils? Lanceras-tu tes foudres; et, après être allées, te diront-elles : « Nous voici?... »

« Chercheras-tu sa proie à la lionne? Apaiseras-tu la faim des lionceaux, lorsqu'ils sont couchés dans leurs antres et qu'ils se tiennent aux aguets dans leurs tanières? Qui préparera au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient vers Dieu et qu'ils errent çà et là, n'ayant rien à manger?... As-tu donné la vigueur au cheval? Est-ce toi qui as revêtu son cou du tonnerre? toi qui le fais bondir comme la sauterelle? La puissance de son hennissement inspire la terreur : il creuse la terre, il s'élance avec audace, il court au-devant des armes. Il se rit de la peur; il n'appréhende rien, il ne recule point devant le glaive. Sur lui résonnent le carquois, la pique étincelante et le javelot. Il s'agite, il piétine, il dévore la poussière. Entend-il le clairon, il ne se contient plus. Aux sons bruyants de la trompette, il s'écrie : « Allons! » Il flaire de loin les combats, les cris des chefs et le tumulte des guerriers... »

Après cela, Jéhovah dit à Job : « Celui qui conteste avec le Tout-Puissant, qu'a-t-il à reprendre? Que le censeur de Dieu réponde. » Job prit la parole et dit : « Je suis une pauvre créature, que répondrai-je? Je mets la main sur ma bouche. Je n'ai que trop parlé ; je ne recommencerai point, je n'aggraverai pas ma faute. »

---

10. — Psaumes. — Le règne du Christ. (Ps. II.)

Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte, et les peuples méditent-ils de vains complots? Les rois de la terre sont debout, les princes se liguent ensemble contre Jéhovah et contre son Christ : « Rompons leurs liens, rejetons leur joug loin de nous. »

Celui qui est assis dans les cieux rira ; Adonaï se moquera d'eux. A la fin, il les interpellera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur : « C'est moi qui ai sacré roi mon élu, sur Sion, ma montagne sainte. »

Je publierai le décret de Jéhovah ; il m'a dit : « Tu es mon fils ; aujourd'hui je t'ai engendré. Demande-moi : je te donnerai les peuples pour héritage, et les limites du monde pour domaine. Tu les frapperas avec un sceptre de fer, tu les briseras comme un vase d'argile. »

Et maintenant, ô rois! comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre. Servez l'Éternel avec crainte, et tressaillez d'effroi. Soumettez-vous au fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que votre voie ne périsse ; car sa colère éclatera soudain. Heureux alors tous ceux qui auront mis en lui leur confiance!

---

11. — Le peuple d'Israël représenté sous l'image d'une vigne. (Ps. LXXIX.)

Vous avez transporté votre vigne de l'Égypte ; et, après avoir chassé les nations, vous l'avez plantée en leur place.

Vous lui avez servi de guide dans le chemin en marchant devant elle ; vous avez affermi ses racines, et elle a rempli la terre.

Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches, les

cèdres les plus hauts. Elle a étendu ses pampres jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve.

Pourquoi avez-vous donc détruit la muraille qui l'environnait? et pourquoi souffrez-vous que tous ceux qui passent dans le chemin la pillent?

Le sanglier de la forêt l'a toute ruinée, et la bête sauvage l'a dévorée.

Dieu des armées, tournez-vous vers nous; regardez du haut du ciel, et voyez et visitez de nouveau votre vigne.

Donnez la perfection à celle que votre droite a plantée, et jetez les yeux sur le fils de l'homme que vous vous êtes attaché.

Cette vigne est brûlée et coupée; mais ceux qui l'ont saccagée périront par les regards menaçants de votre colère.

Protégez par votre puissance l'homme de votre droite, et le fils de l'homme que vous avez fortifié pour qu'il fût à vous.

Alors nous ne nous retirerons point de vous; vous nous rendrez la vie, et nous invoquerons votre nom.

---

12. — Les Israélites captifs à Babylone.

(Ps. CXXXVII.)

Assis près des fleuves de Babylone, nous pleurions au souvenir de Sion : aux saules qui bordaient ses rives, nous avions suspendu nos lyres.

Là, ceux qui nous avaient amenés captifs nous pressaient de chanter; ceux qui nous avaient dépouillés nous demandaient des hymnes joyeux.

« Chantez-nous un des hymnes de Sion. — Comment, hélas! chanterions-nous un cantique de Jéhovah sur la terre étrangère? »

O Jérusalem! si je t'oublie, que ma droite oublie le mouvement! Que ma langue se colle à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais de Jérusalem le premier objet de ma joie!

Rappelle-toi, Jéhovah, les enfants d'Édom, au jour de Jérusalem, quand ils s'écriaient : « Rasez, rasez jusqu'à ses fondements! »

Fille de Babylone, amie du ravage, heureux celui qui te rendra ce que tu nous as fait! Heureux celui qui saisira tes enfants et les brisera contre la pierre!

---

13. — Isaïe prédit les souffrances du Messie.
(Ch. LII et LIII.)

Mon serviteur aura une intelligence profonde; il sera élevé et illustre; il montera au faîte de la grandeur! Mais, comme tu as été, ô Sion! un sujet d'étonnement pour un grand nombre, de même son aspect sera plus abject que celui d'aucun homme, et son extérieur plus humble que celui d'aucun enfant d'Adam.

Il soulèvera néanmoins beaucoup de peuples. Les rois mêmes appliqueront leur main sur la bouche, à la vue de ce qui n'avait jamais été raconté, en contemplant Celui dont ils n'avaient point entendu parler.

Qui a cru à notre parole? Par qui le bras de Jéhovah a-t-il été reconnu? Il s'est élevé devant lui comme un humble rejeton, comme une plante née sur un sol aride. Il n'avait ni élégance ni beauté.

Nous le voyions, mais dépourvu de cette apparence qui nous l'avait fait désirer. Méprisé, le dernier des mortels, homme de douleur, signalé par ses souffrances, semblable à ceux dont on détourne sa face, il était dédaigné; nous le comptions pour rien.

Il a porté véritablement nos infirmités, il s'est chargé du poids de nos peines. Nous pensions qu'il était flagellé, meurtri, humilié par la main de Dieu; et il était frappé à cause de nos prévarications; il était brisé à cause de nos crimes...

Il s'est dévoué, parce qu'il l'a bien voulu. Soumis à la violence et aux mauvais traitements, il n'a pas ouvert la bouche; il a gardé le silence, comme une brebis qu'on mène à la mort, comme l'agneau muet devant ceux qui le tondent.

Il a été enlevé par les supplices et par une sentence de mort; mais dans sa génération, qui a dit : « On l'a retranché de la terre des vivants, on l'a accablé de coups, à cause des prévarications de mon peuple? »

Il a abandonné aux impies la garde de son tombeau, et au riche le soin de ses funérailles. Il n'avait commis aucun crime,

et sa bouche n'avait proféré aucun mensonge ; mais il a plu à Jéhovah de le briser au milieu des souffrances.

Ayant donné sa vie en expiation, il aura une postérité en propre ; ses jours seront éternels, et le bon plaisir de Jéhovah s'accomplira par lui. Les souffrances de sa vie aboutiront à une surabondance de joie.

---

15. — Lamentations de Jérémie. (Ch. III.)

Moi, homme de noble race, j'éprouve la misère sous la verge de son indignation. Il m'a fait marcher brutalement, et m'a conduit à travers les ténèbres et non à la lumière. Il s'est rué sur moi ; tout le jour sa main m'a frappé sans relâche.

Il a fait vieillir ma chair et ma peau, il a broyé mes os. Il a élevé un mur devant moi, il m'a abreuvé de fiel et d'amertume. Il m'a plongé dans un réduit obscur, comme ceux qui sont morts à jamais.

Il m'a bloqué tout à l'entour pour m'empêcher de fuir, il a appesanti mes chaînes. En vain je gémis, en vain j'appelle, il étouffe ma prière. Il a entouré mes voies d'un mur de pierres, il a supprimé mes sentiers... Il a percé mes reins avec les traits de son carquois. Je suis devenu la risée de tout un peuple, le sujet de leurs chansons durant tout le jour. Il m'a rassasié d'amertumes, il m'a enivré d'absinthe...

C'est la grâce de Jéhovah qui nous a préservés d'une ruine entière, c'est parce que ses miséricordes ne sont point épuisées. Elles se renouvellent chaque matin ; sa fidélité est immense. « L'Éternel est mon partage, se dit mon âme ; c'est pourquoi je l'attends... »

Jéhovah est bon envers ceux qui l'attendent, envers l'âme qui le cherche. Heureux celui qui espère en silence le salut de l'Éternel ! Heureux l'homme de noble race qui a porté son joug dès sa jeunesse !

Solitaire et silencieux, il portera son fardeau. Il abaissera son front dans la poussière, en se livrant à l'espérance. Il tendra la joue à celui qui le frappe, il se rassasiera de son opprobre.

Car Adonaï ne rejette pas pour jamais. S'il afflige, il s'émeut de pitié dans l'étendue de sa miséricorde. Certes, ce n'est point

de gaieté de cœur qu'il frappe et accable de chagrin les enfants des grands...

Un ruisseau de larmes coule de mes yeux sur la ruine de la fille de mon peuple. Mes yeux se fondent; ils n'ont point de cesse, ils n'auront point de relâche, jusqu'à ce que Jéhovah regarde et voie du haut du ciel. Mes yeux épanchent la douleur de mon âme sur toutes les filles de ma ville...

Défends ma cause, ô Adonaï! la cause de mon existence; rachète ma vie. Considère, Jéhovah, l'injustice qui m'est faite; sois l'arbitre de mon droit. Vois comme ils se vengent, et tous les sentiments qui les animent à mon égard.

---

15. — Vision des ossements. (ÉZÉCHIEL, XXXVII.)

La main du Seigneur fut sur moi et me transporta dehors en esprit, et elle me laissa au milieu d'un champ qui était plein d'ossements.

Le Seigneur me mena tout autour de ces ossements, et il y en avait une très grande quantité sur la face de la terre, et ils étaient extrêmement secs.

Et le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements doivent revivre? » Et je répondis : « Seigneur, mon Dieu, c'est vous qui le savez. »

Et il me dit : « Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Ossements arides, écoutez la parole du Très-Haut.

« Voici ce que le souverain maître Jéhovah dit à ces ossements : « Je vais envoyer en vous un esprit, et vous vivrez.

« Et je mettrai des nerfs sur vous, et je ferai croître sur « vous des chairs, et j'étendrai de la peau par-dessus; et je « vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que « je suis Jéhovah. »

Et je prophétisai comme il m'avait ordonné; et tandis que je prophétisais, un bruit se fit entendre, et un ébranlement se produisit, et les os se rapprochèrent des os, et chacun se plaça dans sa jointure.

Et je regarde, et voici que des nerfs et des chairs recouvrent ces ossements, et la peau s'étend par-dessus; mais l'esprit n'y était point encore.

Alors le Seigneur me dit : « Prophétise à l'esprit; prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Voici ce que dit le sou-

verain maître Jéhovah : « Viens, esprit, viens des quatre vents, « et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. »

Et je prophétisai comme il m'avait ordonné ; et l'esprit entra dans ces ossements, et ils devinrent vivants, et, se tenant tout droit sur leurs pieds, ils formèrent une grande armée.

Alors le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, tous ces ossements, c'est la maison d'Israël ; ils disent : « Nos os se sont « desséchés, et notre espérance est perdue, et nous sommes « retranchés des vivants. »

« Prophétise donc, et dis-leur : Voici ce que dit le souverain maître Jéhovah : « Je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous « ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramè- « nerai dans la terre d'Israël. »

LITTÉRATURE GRECQUE PAÏENNE

---

16. — Adieux d'Hector et d'Andromaque.

(HOMÈRE, *Iliade*, VI.)

Hector, après être entré chez Pâris pour lui adresser des reproches et le ramener au combat, se rend à son palais ; il n'y trouve point son épouse Andromaque : elle était allée avec son enfant et une de ses suivantes pleurer et gémir au sommet de la tour. Hector s'arrête sur le seuil de la demeure, et, s'adressant aux suivantes de son épouse, il leur dit :

« Femmes, répondez-moi sincèrement ; la belle Andromaque est-elle allée dans le palais d'une de mes sœurs ou chez l'épouse d'un de mes frères ? S'est-elle rendue au temple de Minerve, pour implorer, avec les autres Troyennes, la terrible déesse à la belle chevelure ? »

La fidèle intendante du palais lui répond en ces termes :

« Puisque vous me l'ordonnez, ô mon maître, je vous parlerai sincèrement. Andromaque n'est point dans la demeure d'une de vos sœurs, ni chez l'épouse d'un de vos frères, ni au temple de Minerve, où les autres Troyennes apaisent, par

leurs prières, la terrible déesse à la belle chevelure. Andromaque s'est rendue sur la haute tour d'Ilion, dès qu'elle a appris la détresse des Troyens et la victoire remportée par les Grecs. Soudain elle a couru vers nos remparts comme une femme égarée, et elle était suivie par la nourrice qui portait votre jeune enfant. »

Hector, après avoir entendu ces paroles, sort du palais; il prend le même chemin qu'avait pris Andromaque, et traverse les superbes rues d'Ilion. Bientôt il arrive aux portes Scées; car ces portes conduisent dans la plaine. En ce moment se présente à Hector sa noble épouse Andromaque, fille du magnanime Eétion, qui jadis résidait à Thèbes, dans la contrée d'Hypoplacie, au pied du mont Placion ombragé de forêts, et qui régnait sur les peuples de la Cilicie : la fille d'Eétion fut unie au vaillant Hector à l'armure d'airain. Quand Andromaque se présente à son époux, une seule femme l'accompagne, portant leur jeune fils. Cet unique rejeton d'Hector était aussi beau que les astres qui brillent au ciel; son père le nommait Scamandrius, mais tous les Troyens l'appelaient Astyanax, roi de la ville, parce qu'Hector seul protégeait la cité d'Ilion. En apercevant son fils, le vaillant héros sourit en silence. Andromaque s'approche de son époux en versant des larmes; elle lui prend la main, et lui parle en ces termes :

« Infortuné, ton courage finira par te perdre! Tu n'as donc pas pitié de ce jeune enfant, ni de moi, malheureuse femme, qui serai bientôt veuve? Sans doute les Achéens t'arracheront la vie en se précipitant sur toi! Hector, si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi que je descendisse dans les profondeurs de la terre; car, lorsque tu auras cessé de vivre, rien ne pourra me consoler, et il ne me restera plus que la douleur. J'ai perdu mon père et ma vénérable mère...

« Hector, tu es tout pour moi, père et frère, puisque tu es mon époux! Prends donc pitié de moi et reste au sommet de cette tour, si tu ne veux point rendre ton épouse veuve et ton fils orphelin. Place tes soldats sur la colline des Figuiers; c'est là que la ville est accessible à l'ennemi et que nos remparts peuvent être aisément franchis. Les plus braves des Achéens, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides et le vaillant fils de Tydée, ont déjà tenté trois fois d'escalader ces murs, soit par le conseil de quelque devin, soit qu'ils aient été poussés par leur propre courage. »

Hector lui répond aussitôt :

« Andromaque, je partage toutes tes craintes; mais j'honore trop les défenseurs d'Ilion et les Troyennes au long voile, pour abandonner comme un lâche les combats meurtriers. Mon courage me défend de fuir devant nos ennemis. J'ai appris à être brave, à combattre aux premiers rangs des Troyens et à soutenir vaillamment la gloire de mon père et la mienne. Je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où périront à la fois et la ville sacrée de Troie, et Priam, et le peuple courageux du vaillant Priam. Mais ni les malheurs réservés aux Troyens et à Hécube elle-même, ni la mort du roi et de mes frères, qui, braves et nombreux, tomberont dans la poussière, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que cette affreuse pensée, qu'un jour un Grec t'entraînera tout en pleurs dans sa patrie après t'avoir ravi la liberté; que dans Argos tu tisseras la toile sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte par la dure nécessité, tu porteras malgré toi l'eau des fontaines de Messéide ou d'Hypérée. Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : Voici l'épouse d'Hector, de ce vaillant héros qui l'emportait sur tous les Troyens, lorsqu'ils combattaient autour des murailles d'Ilion... »

L'illustre Hector, après avoir prononcé ces paroles, tend ses bras vers son fils; mais à la vue de son père, l'enfant, effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se jette en criant sur le sein de sa nourrice. Le père et la mère se mettent à sourire. Aussitôt Hector ôte le casque brillant qui couvrait sa tête et le dépose à ses pieds; puis il embrasse son fils chéri, le balance dans ses bras, et implore en ces termes Jupiter et les autres dieux :

« Jupiter et vous tous, dieux immortels, faites que mon enfant soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens! Rendez-le fort et courageux, pour qu'il règne et commande dans Ilion, afin qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir du combat : « Il est encore plus brave que son père! » Faites qu'il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura tué, pour que le cœur de sa mère en tressaille de joie! »

Il dit, remet son enfant entre les bras de son épouse chérie, qui le reçoit avec un sourire mêlé de larmes. Le héros, vivement ému, lui adresse ces paroles :

« Infortunée, ne t'abandonne point à l'excès de ta douleur. Nul ne pourra me faire descendre dans la tombe avant l'heure

fatale : les mortels, qu'ils soient illustres ou obscurs, ne peuvent échapper à la destinée dès que leurs yeux se sont ouverts à la lumière. Andromaque, rentre dans ta demeure; reprends tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et ordonne à tes femmes de se mettre à l'ouvrage. Les soins de la guerre doivent nous occuper seuls, et moi plus encore que tous les guerriers qui sont nés dans Ilion. »

Hector reprend son casque ombragé d'une épaisse crinière. Andromaque, son épouse chérie, s'achemine vers sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes. Quand elle est rentrée dans le palais du noble Hector, l'exterminateur des phalanges ennemies, elle y trouve ses suivantes et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, vivant encore, est pleuré dans son palais; car on n'espère plus qu'il reviendra du combat ni qu'il pourra échapper aux coups des vaillants Achéens.

---

17. — Entrevue de Priam et d'Achille.

(Homère, *Iliade*, xxiv.)

Priam descend de son char et laisse à Idéus la garde des coursiers et des mules. Le vieillard se rend près d'Achille : ce héros était assis loin de ses compagnons; deux guerriers seulement, le brave Automédon et Alcime, descendant de Mars, le servaient avec empressement : il venait de prendre son repas, et la table était encore dressée. Priam entre sans être aperçu d'eux; il s'approche d'Achille, se jette à ses pieds et baise les mains terribles, les mains meurtrières qui lui avaient ravi tant de glorieux fils. — Ainsi, lorsqu'un homme a commis un meurtre dans sa patrie, il se retire chez les peuples étrangers, dans la demeure d'un homme opulent, et tous ceux qui l'aperçoivent sont frappés de surprise : de même Achille et ceux qui l'entourent sont saisis d'étonnement lorsqu'ils voient Priam dans la tente du héros, et ils se regardent les uns les autres. Priam, d'un ton suppliant, fait entendre ces paroles :

« Souviens-toi de ton père, ô Achille semblable aux dieux; il est courbé comme moi sous le poids des années, et comme moi il touche au dernier terme de la vieillesse. En ce moment peut-être ses voisins lui font la guerre, et il n'a personne pour le secourir dans un si pressant danger. Mais, comme il sait que tu vis encore, il se réjouit au fond de son âme, et tous les

jours il espère te voir revenir d'Ilion. Moi, pauvre infortuné, j'avais aussi des fils vaillants dans cette ville que tu assièges depuis si longtemps : je crois maintenant qu'il ne m'en reste plus aucun. Ils étaient cinquante lorsque les Grecs vinrent dans ces plaines. Eh bien! le cruel Mars me les a presque tous ravis. Il y en avait un qui, seul, défendait ses frères et Troie : tu viens de le tuer, combattant pour sa patrie... Hector! c'est pour lui que je suis venu dans ta tente, c'est pour racheter son cadavre que je t'apporte ces riches présents. O Achille! crains et respecte les dieux, prends pitié de mon sort en songeant à ton vieux père, et pense que j'ai fait ce qu'aucun mortel n'a fait sur cette terre : j'ai porté à mes lèvres la main du meurtrier de mon fils! »

Priam s'arrête. Achille est attendri en pensant à son père; il prend le vieillard par la main et le repousse doucement. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, verse des larmes au souvenir d'Hector, et Achille pleure en songeant à son père et à l'infortuné Patrocle : la tente retentit de leurs gémissements et de leurs plaintes. Quand le divin Achille a calmé sa douleur, qu'il s'est rassasié de larmes, il se lève et tend la main au vieillard : le héros est touché de compassion à la vue de ces cheveux blancs et de cette barbe vénérable.

« Malheureux, tu as déjà enduré bien des peines! Mais comment as-tu osé venir seul jusqu'en ces lieux et te présenter à celui qui t'a ravi de si vaillants fils? Ah! tu portes un cœur de fer. Repose-toi sur ce siège, et quelle que soit notre affliction, renfermons-la dans notre âme : on ne gagne rien à gémir sans cesse. Les dieux ont destiné les faibles humains à vivre dans la douleur; eux seuls sont exempts de soucis et de larmes... » Le vieux Priam lui répond aussitôt :

« Noble enfant de Jupiter, ne me force point de m'asseoir sur ce siège, pendant que le cadavre de mon cher Hector est étendu sur la terre privé de sépulture. Rends-moi mon fils, afin que mes yeux puissent encore revoir celui que j'ai tant aimé; mais en échange reçois les dons que je t'apporte. Ah! puisses-tu jouir longtemps de ces présents et retourner dans ta belle patrie, toi qui m'as permis de vivre et de voir les splendides rayons du soleil. »

L'impétueux Achille, lançant sur lui des regards courroucés : « O vieillard, n'excite pas ma colère, je sais que je dois te rendre ton fils; car ma mère, la fille du vieux Nérée, est venue elle-même m'apporter les ordres du grand Jupiter... »

18. — Funérailles d'Hector. (Homère, *Iliade*, xxiv.)

Priam et Idéus s'acheminent vers Ilion, en soupirant avec amertume; les mules conduisent rapidement le cadavre d'Hector. Cassandre, semblable à la blonde Vénus, fut la première qui aperçut, parmi les Troyens et les Troyennes, ce triste cortège; car elle était montée sur la haute tour de Pergame. Elle voit son père chéri debout sur le char, et le héros Idéus conduisant le chariot sur lequel était étendu le corps de son malheureux frère. Soudain elle pousse des cris de douleur et remplit la ville de ses gémissements : « Troyens et Troyennes, s'écrie-t-elle, venez voir aux portes de la ville le cadavre d'Hector! Accourez tous, vous qui receviez ce héros avec tant d'allégresse lorsqu'il revenait du combat, lorsqu'il était la joie d'Ilion et de tout le peuple! »

Elle dit, et bientôt il ne reste plus dans la ville aucun homme, aucune femme; ils sont tous saisis d'une douleur profonde, et ils se réunissent aux portes, près du chariot qui porte le cadavre. A leur tête sont l'épouse chérie et la vénérable mère d'Hector, qui s'arrachent les cheveux; elles s'élancent toutes deux sur le char pour toucher les premières le corps de ce héros infortuné, et le peuple les suit en pleurant. Ah! sans doute les Troyens seraient restés aux portes de la ville et ils auraient, durant le jour et même après le coucher du soleil, versé des larmes sur le corps d'Hector, si Priam, du haut de son char, ne se fût écrié : « Retirez-vous donc et laissez passer mes mules. Vous vous rassasierez de soupirs et de larmes quand j'aurai conduit ce cadavre dans mon palais. »

Aussitôt les Troyens se séparent et ouvrent au chariot un large chemin. Quand Priam et le héraut sont dans le palais, ils déposent Hector sur un lit funèbre entouré de chanteurs qui entonnent des hymnes de deuil... Alors le vieux Priam, s'adressant aux Troyens, leur dit : « Hâtez-vous d'aller couper du bois dans la forêt et de l'apporter dans la ville. Ne craignez point les embûches des Grecs; Achille m'a promis de ne point nous attaquer avant la douzième aurore. »

A ces mots le peuple attelle aux chars les bœufs et les mules, et s'assemble devant les portes de Troie. Durant neuf jours on apporte du bois dans la ville; mais lorsque la dixième aurore vint annoncer la lumière aux humains, on s'empara du

cadavre d'Hector, on le déposa sur le bûcher, et en quelques instants il fut entouré de flammes.

Le lendemain, dès que l'aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, le peuple se rassembla en foule autour du bûcher. On éteignit d'abord avec des flots de vin aux sombres couleurs tout ce que le feu avait atteint. Les frères et les amis d'Hector recueillirent, en versant des larmes, les ossements blanchis du héros, qu'ils déposèrent dans une urne d'or; ils la couvrirent de voiles de pourpre, la placèrent dans une fosse profonde, scellée avec de larges pierres, et se hâtèrent d'élever en cet endroit un simple tumulus. Pendant ce temps, les sentinelles veillaient de toutes parts, car les Troyens craignaient d'être surpris par les Grecs. Quand on eut élevé la tombe, les guerriers se retirèrent et prirent le repas funèbre dans le palais du roi Priam.

C'est ainsi que les Troyens célébrèrent les funérailles d'Hector, le dompteur de coursiers.

---

19. — Les Sirènes, Charybde et Scylla.

(HOMÈRE, *Odyssée*, XII.)

Le navire arrive rapidement près de l'île des Sirènes; mais à ce moment une divinité assoupit les flots. Mes compagnons se lèvent pour plier la voile; ils reprennent ensuite leurs rames, et, courbés sur les bancs, ils font blanchir les ondes sous leurs coups redoublés. Cependant je me rappelle les conseils de Circé; je divise avec mon glaive un énorme disque de cire; de ma forte main j'en amollis les parcelles; je fais approcher en ordre mes compagnons, et je leur bouche les oreilles. Eux aussitôt, par mon ordre, m'attachent au mât, debout, pieds et mains liés; puis ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer écumeuse. Ils se hâtent, et déjà les Sirènes nous aperçoivent; soudain elles entonnent leurs chants harmonieux :

« Viens à nous, glorieux Ulysse, honneur de la Grèce; arrête ton navire afin d'entendre notre voix. Jamais on ne passe outre avec un vaisseau avant d'avoir ouï les doux chants qui s'échappent de nos lèvres; puis l'on s'éloigne, transporté de plaisir et sachant bien plus de choses. Nous n'ignorons rien de ce que les Grecs et les Troyens ont souffert dans les

vastes plaines d'Ilion ; par la volonté des dieux, nous sommes instruites de tout ce qui arrive sur la terre fertile. »

Ainsi parlèrent les Sirènes d'une voix mélodieuse; mon cœur désirait les écouter, et, faisant signe des yeux à mes compagnons, je leur commandai de me délier; mais ils font force de rames, tandis qu'Euryloque et Périmède se lèvent et me chargent de nouveaux liens. Enfin nous nous éloignons; je ne distingue plus la voix ni le chant des Sirènes; alors je rends l'ouïe à mes compagnons, et à leur tour ils me délivrent.

A peine sommes-nous à quelque distance de cette île, que j'aperçois une épaisse fumée, des vagues immenses, et j'entends un bruit terrible; les rames échappent aux mains des matelots épouvantés, et les vagues retentissent de toutes parts; le vaisseau reste immobile, car de leurs mains ils n'agitent plus les longues rames. Moi cependant, en parcourant mon vaisseau, j'encourageais mes compagnons par des paroles rassurantes, et je disais, en m'adressant à chacun d'eux :

« Courbez-vous sur vos bancs, serrez vos rames, frappez vivement les vagues épaisses; et toi, pilote, gouverne toujours en dehors de cette fumée, de cette vague furieuse; serre avec constance l'autre écueil, de peur qu'à ton insu le navire ne se jette de l'autre côté, et que tu ne nous précipites dans le malheur. »

A ces mots, ils s'empressent de m'obéir; ils se rapprochent de Scylla, dont je ne leur ai rien dit, pour ne point leur inspirer une terreur qui peut-être leur eût fait abandonner les rames et les eût entraînés à se blottir tous au fond du vaisseau. Cependant je revêts mon armure étincelante, et, tenant à la main deux longues javelines, je monte sur le banc de la proue. Là j'espère découvrir le premier l'affreuse Scylla, lorsqu'elle va fondre sur mes compagnons; toutefois je ne puis l'apercevoir : mes yeux se fatiguent à plonger de toutes parts autour de la roche brumeuse.

Nous entrons en gémissant dans le formidable détroit : d'un côté s'élève Scylla, et de l'autre la divine Charybde engloutit avec un fracas terrible les flots de l'onde amère. Lorsqu'elle les vomit, l'eau bouillonne en mugissant comme un bassin sur un ardent brasier, et l'écume jaillissante retombe sur les deux écueils... La pâle terreur saisit mes compagnons; tous nos regards sont tournés vers Charybde, et c'est d'elle que nous attendons notre perte. Cependant Scylla enlève du navire six

de mes compagnons, les plus vaillants, les plus robustes. A ce bruit, je jette un coup d'œil sur le banc des rameurs, et déjà je vois dans les airs leurs pieds et leurs bras; j'entends leurs voix déchirantes ; elles appellent encore Ulysse, et dans leur détresse, ils m'invoquent pour la dernière fois...

J'ai vu de mes yeux ce spectacle, le plus affligeant de tous ceux dont j'ai eu à souffrir, en cherchant mon chemin sur les flots!

---

20. — La route du vice et de la vertu.

(HÉSIODE, *les Travaux et les Jours.*)

Il est facile de se plonger dans le vice. Le chemin est court pour y arriver, et il est près de nous. Mais les dieux ont placé les travaux et les sueurs sur la route qui conduit à la vertu; elle est longue et escarpée, et dans les commencements hérissée d'épines. Mais, quand on est arrivé au sommet, elle devient facile, quoique toujours pénible...

Pour vous, ô Persès, dont l'origine est céleste, gardez le souvenir du précepte que je vous donne; livrez-vous au travail, pour que la faim n'ose approcher de vous, et que la respectable Cérès, dont la tête est ornée d'une si belle couronne, remplisse d'abondantes provisions la demeure d'un mortel cher à ses yeux. La faim est la compagne assidue de la paresse; les dieux et les hommes haïssent également celui qui est plongé dans l'oisiveté. Il ressemble au frelon qui n'a point d'aiguillon, et qui consume, sans rien faire, le fruit du travail des abeilles. Appliquez-vous donc, Persès, autant que vous pourrez, au travail, afin que de bonnes récoltes portent l'abondance dans vos greniers.

C'est le travail qui multiplie les troupeaux et la richesse; c'est le travail qui vous rendra cher aux dieux et aux hommes, car la paresse leur est odieuse. Le travail n'a rien de déshonorant, c'est la paresse qui déshonore. En vous voyant travailler, les paresseux seront bientôt jaloux de s'enrichir comme vous, et suivront votre exemple.

---

21. — A Hiéron : première Olympique.

(Pindare. — *Fragment.*)

L'eau l'emporte sur tous les éléments, et l'or est entre les superbes richesses ce qu'un feu brillant est parmi les ombres de la nuit. Mais, ô mon esprit ! si tu veux chanter des combats, ne va point en plein jour chercher dans les vastes déserts du ciel un astre plus lumineux que le soleil, et ne crois pas que, pour sujet de nos vers, nous puissions choisir des jeux plus illustres que ceux d'Olympie.

Ce sont ces jeux qui fournissent aux sages qu'inspirent les Muses une ample matière de cantiques célèbres ; ce sont eux qui leur dénouent la langue pour entonner les louanges du fils de Saturne, et qui leur ouvrent l'entrée du riche et magnifique palais d'Hiéron.

Ce prince, qui gouverne avec équité les peuples de l'opulente Sicile, a cueilli la plus pure fleur de toutes les vertus ; il se fait un noble plaisir de ce que la poésie et la musique ont de plus exquis ; il aime les airs mélodieux, tels que nous avons coutume d'en jouer à la table des personnes qui nous sont chères.

Courage donc, prends ta lyre, et si tu te sens animé d'un beau feu en faveur de Pise et de Phérénice, s'ils ont fait naître en toi les plus doux transports, lorsque ce coursier généreux, sans être piqué de l'éperon, volait sur les bords de l'Alphée et portait son maître au sein de sa victoire, chante le roi de Syracuse, l'ornement de nos courses équestres !

La gloire qu'il s'y est acquise répand ses rayons par toute la colonie de Pélops, colonie féconde en grands hommes. Le héros qui la fonda était venu de Lydie...

Un dieu veille sur vous, Hiéron, comme il veillait sur Pélops ; un dieu s'applique sans cesse à faire réussir vos entreprises. S'il continue à verser sur vous ses bienfaits, j'espère que bientôt je tirerai de ma lyre des sons encore plus touchants. Ma muse, pour l'occasion éclatante d'un nouveau triomphe, me prépare les traits les plus forts. Les hommes sont grands en différentes façons ; mais c'est dans la personne des rois que se trouve le comble de toutes les grandeurs.

22. — Antigone et Ismène pleurent sur les corps de leurs frères.

(ESCHYLE, *les Sept Chefs devant Thèbes.*)

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs.

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.
O frères malheureux!

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix, lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père :
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle, ô mon frère!

ENSEMBLE.

Et nous, plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Eclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

(*Traduction de C. Delavigne.*)

---

23. — Récit de la mort d'Œdipe.

(Sophocle, *Œdipe à Colone.*)

« Un tonnerre souterrain tout à coup se fit entendre, et à ce bruit qui les glaçait d'effroi les deux jeunes filles tombèrent aux genoux de leur père, ne cessant de pleurer, de gémir, de frapper leur poitrine. Et lui cependant les avait entourées de ses bras et leur disait :

« — Mes enfants! c'en est fait. Dès aujourd'hui vous n'avez plus de père; il ne vous reste plus rien de lui. Vous voilà quittes du soin de pourvoir à ma nourriture; soin pénible, je le sais, mes enfants; mais quelque chose en allégeait l'ennui, c'est que personne jamais ne vous aima autant que celui qui va vous quitter, et sans qui vous achèverez heureusement, je l'espère, le reste de votre vie. »

« Longtemps ils se tinrent embrassés, pleurant, sanglotant ensemble; à la fin leur douleur se fatigua, leurs plaintes ces-

sèrent, ce ne fut plus qu'un grand silence. Soudain éclate je ne sais quelle voix dont le son terrible nous fait à tous dresser les cheveux. Cette voix divine appelait Œdipe sans relâche :

« — Œdipe! Œdipe! criait-elle, pourquoi ces délais? Tu te fais bien attendre. »

« Ainsi pressé par le dieu, Œdipe prie notre roi Thésée de s'approcher, et puis il lui dit :

« — Cher prince, donne-moi ta main en signe de l'inviolable foi que tu garderas à mes filles; les vôtres aussi, mes enfants! Engage-toi, prince, à ne jamais les abandonner volontairement; à faire toujours pour elles, dans ta bienveillance, ce que tu leur jugeras utile. »

« Il le jura, mais sans faiblesse, en hôte généreux. Œdipe alors, pressant de nouveau ses filles entre ses bras tremblants :

« — O mes filles, leur dit-il, c'est maintenant que, cédant à la nécessité, il vous faut avec courage vous éloigner de ce lieu, sans demander à voir, à entendre ce qui vous est interdit. Allez donc, et au plus vite. Le roi seul, Thésée, doit être témoin de ce qui va se passer. »

« Nous avons tous compris ces paroles, et, fondant en larmes, gémissant comme les jeunes filles, nous nous sommes retirés avec elles. A quelques pas de là, et au bout de quelques moments, nous nous sommes retournés et n'avons plus vu Œdipe, mais seulement Thésée, la main devant ses yeux, comme pour s'épargner la vue d'un spectacle effrayant; nous l'avons vu bientôt après qui, se prosternant, adorait et la terre et l'Olympe, séjour des dieux... »

---

24. — Antigone se rend au supplice.

(Sophocle, *Antigone*.)

LE CHŒUR, ANTIGONE

Antigone. — O mes concitoyens, voyez Antigone commencer son dernier voyage, et jeter sur l'astre du jour ses derniers regards : je ne le verrai plus! Le dieu des enfers, qui ensevelit tout, va me conduire vivante aux bords de l'Achéron avant que j'aie été soumise aux lois de l'hyménée, avant que les chants d'hymen aient résonné pour moi; c'est à l'Achéron que je vais être unie.

Le Chœur. — Quel éloge, quelle gloire ne remporterez-vous

pas en pénétrant dans l'asile des morts, vous qui, sans être frappée d'une maladie funeste, sans être tombée sous le glaive, descendez libre et vivante dans le séjour de Pluton!

ANTIGONE. — Aux champs de la Phrygie, sur le sommet du mont Sipyle, je sais comme autrefois la fille de Tantale subit le destin le plus funeste, et comme un rocher s'élevant autour d'elle l'enveloppa de toutes parts avec la flexibilité du lierre. Aujourd'hui, dit-on, des neiges éternelles couvrent sa tête, qui semble se fondre en torrents, et son visage est inondé de larmes qui ne tarissent jamais. Un sort pareil, un même lit m'est réservé...

LE CHŒUR. — C'est une vertu sans doute que d'honorer les morts; mais il faut respecter le pouvoir suprême dans quelque main qu'il soit déposé. La fierté de votre caractère vous a perdue.

ANTIGONE. — Sans amis, sans époux, et sans être pleurée, malheureuse! je m'avance dans le sentier de mort qui m'est ouvert. Infortunée! il ne me sera plus permis de voir ce soleil, cet œil sacré du jour; mon trépas ne sera point honoré par les larmes ni les gémissements de mes amis.

CRÉON, ANTIGONE, LE CHŒUR.

CRÉON, *aux gardes qui accompagnent Antigone.* — Qu'attendez-vous? Eh quoi! ne savez-vous pas que ces plaintes, ces lamentations qui précèdent le trépas ne finiraient jamais, si elles pouvaient servir à le retarder? Qu'on l'emmène au plus tôt, qu'on l'enferme dans un tombeau couvert, ainsi que je l'ai ordonné; qu'on la laisse en cette demeure solitaire, soit qu'elle doive y mourir, soit qu'elle doive y conserver la vie; elle n'habitera pas du moins avec nous, et nos mains ne seront point souillées de sa mort.

ANTIGONE. — O tombeau! ô lit nuptial! ô demeure souterraine que je ne quitterai jamais, c'est dans votre sein que je rejoindrai la foule de ceux de mon sang que Proserpine a reçus parmi les morts. La dernière de ma famille et la plus misérable, je descends dans les enfers avant le terme marqué par la destinée; mais en y descendant je nourris l'espoir que ma présence sera chère à mon père, ainsi qu'à vos regards, ô ma mère! et aux vôtres, mon frère aussi, puisque ma main, après votre trépas, n'a point négligé ni les soins, ni les ablutions, ni les offrandes que je vous devais. Voilà cependant, ô mon cher Polynice! le

prix que je reçois des devoirs dont je me suis acquittée ; mais du moins les cœurs vertueux m'auront applaudie.

Le Chœur (*à Créon*). — Antigone est encore en proie aux mêmes vents furieux qui agitaient son âme.

Créon. — Il en pourra coûter cher à ceux qui la conduisent avec tant de lenteur.

Antigone. — Hélas! voilà donc ma dernière sentence de mort!

Créon. — Ne vous flattez point qu'elle demeure sans exécution.

Antigone, *emmenée par les gardes.* — Murs de Thèbes, ô ma patrie! ô dieux de mon pays! c'en est fait, on m'entraîne : voyez, votre reine seule est abandonnée, de quel outrage on l'accable! et de quelles mains elle le reçoit pour avoir été fidèle aux devoirs de la piété! (*Elle sort.*)

---

25. — Reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste.

(Euripide, *Iphigénie en Tauride*, sc. vi.)

Iphigénie. — Dites-moi d'abord qui de vous deux se nomme Pylade.

Oreste. — Lui. Mais que peut vous importer?

Iphigénie. — En quelle contrée, en quelle ville de la Grèce est-il né?

Oreste. — Que vous reviendra-t-il, ô femme, de le savoir?

Iphigénie. — Avez-vous eu la même mère? êtes-vous frères?

Oreste. — Oui, par l'amitié, non par le sang.

Iphigénie. — Et vous, quel nom votre père vous donna-t-il à votre naissance?

Oreste. — Un seul nom me convient, je suis malheureux.

Iphigénie. — C'est le tort de la fortune. Vous ne me répondez point.

Oreste. — Mourant inconnus, nous échapperons à la honte et à l'outrage.

Iphigénie. — D'où vous viennent de si généreux sentiments?

Oreste. — Vous immolerez mon corps, mais non pas mon nom.

Iphigénie. — Ne me direz-vous pas au moins quelle patrie est la vôtre?

Oreste. — Que me servirait de vous l'apprendre, puisque je vais mourir?

Iphigénie. — Mais pourquoi me refuseriez-vous cette grâce?

Oreste. — Eh bien! l'illustre royaume d'Argos est ma patrie, et je m'en fais gloire.

Iphigénie. — Au nom des dieux, dites-vous vrai, ô étranger?

Oreste. — Mycènes m'a vu naître, ville autrefois heureuse!

Iphigénie. — Comment l'avez-vous quittée! Est-ce par l'exil?

Oreste. — Par un exil involontaire en quelque sorte, et toutefois volontaire...

Iphigénie. — Vous connaissez Troie, cette ville dont on parle en tous lieux?

Oreste. — Plût aux dieux ne l'avoir jamais connue, pas même en songe!

Iphigénie. — On dit qu'elle n'est plus, qu'elle a succombé.

Oreste. — Il est vrai, ce n'est point un vain bruit...

Iphigénie. — Les Grecs sont-ils de retour, comme on le publie?

Oreste. — Pourquoi toutes ces questions?

Iphigénie. — Avant de mourir contentez-moi.

Oreste. — Demandez donc, je répondrai.

Iphigénie. — Le divin Calchas est-il revenu de Troie?

Oreste. — Il n'est plus : on le disait du moins à Mycènes.

Iphigénie. — O équitable déesse!... Qu'est devenu ce général que l'on disait fortuné?

Oreste. — Qui donc? Je n'en connais point qu'on doive appeler de ce nom.

Iphigénie. — Le fils d'Atrée, Agamemnon.

Oreste. — Je ne sais. Cessons ce discours, ô femme!

Iphigénie. — Au nom des dieux parlez, donnez-moi cette joie.

Oreste. — Il est mort, l'infortuné! et il a perdu quelqu'un après lui.

Iphigénie. — Il est mort! et comment? Malheureuse!

Oreste. — Pourquoi pleurez-vous son sort? Quel intérêt pouvez-vous y prendre?

Iphigénie. — Je songe à son ancienne fortune.

Oreste. — Il a péri bien misérablement, de la main de sa femme, égorgé... C'est assez, ne m'interrogez plus.

Iphigénie. — Un seul mot : vit-elle encore, l'épouse de ce malheureux?

Oreste. — Non : son fils, son propre fils l'a tuée.

Iphigénie. — O confusion horrible! triste maison! Et que voulait-il?

Oreste. — Venger son père et punir l'assassin.

Iphigénie. — Ce fut justice, hélas! justice cruelle.

Oreste. — Tout innocent qu'il est, les dieux ne l'en poursuivent pas moins.

Iphigénie. — Agamemnon a-t-il laissé quelque autre enfant?

Oreste. — Une fille seulement, Électre.

Iphigénie. — Ne sait-on rien de son autre fille, qui fut immolée?

Oreste. — Rien, sinon qu'elle est morte et ne voit plus la lumière.

Iphigénie. — Je la plains aussi bien que son père, qui l'a fait périr... Mais le fils du roi mort est-il dans Argos?

Oreste. — Il vit. Mais en quel lieu? Partout et nulle part.

. . . .

Iphigénie, *après la reconnaissance.* — O frère chéri, quel autre nom te donner? car tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Je te revois donc, Oreste, loin de ta patrie, loin d'Argos! Ah! mon frère!

Oreste. — Et moi, je te revois après avoir si longtemps cru à ta mort. La joie se mêle à nos soupirs, et de douces larmes mouillent tes paupières et les miennes.

---

26. — La manie de juger. (Aristophane, *les Guêpes.*)

Xanthias (*l'un des esclaves de Philocléon*). « Vous perdez votre temps, vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le savoir, faites silence. Je vais vous dire la maladie de mon maître. C'est... l'amour des tribunaux. Juger est sa passion ; il se désespère s'il n'occupe pas le premier banc des juges. La nuit, il ne goûte pas un instant de sommeil. Ferme-t-il par hasard les yeux, la nuit même, son esprit observe encore la clepsydre [1].

« L'habitude qu'il a de tenir les suffrages fait qu'il se réveille en serrant ses trois doigts, comme celui qui offre de l'encens aux dieux à la nouvelle lune... Son coq ayant chanté le soir, il

[1] Horloge à eau dont les anciens se servaient pour mesurer le temps.

dit que des accusés avaient sans doute gagné ce pauvre animal pour l'éveiller plus tard qu'à l'ordinaire. A peine a-t-il soupé, qu'il demande sa chaussure ; il court au tribunal avant le jour, et s'endort, comme une huître, au pied de la colonne. Sa sévérité lui fait toujours tracer sur des tablettes la ligne [1] de condamnation, et il revient, comme l'abeille et le bourdon, les doigts chargés de cire. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les suffrages, il entretient chez lui une grève qu'il renouvelle sans cesse.

« Telle est sa manie, et les observations ne font que l'exciter davantage. Aussi le tenons-nous sous le verrou pour l'empêcher de sortir, car cette maladie fait le désespoir du fils. D'abord il employa la douceur, il l'engagea à ne plus porter le manteau et à rester chez lui : celui-ci n'en fit rien. Ensuite il le baigna, le purifia; ce fut en vain. Il le soumit aux exercices sacrés des corybantes : le père s'enfuit avec le tambour, et courut au tribunal pour juger. Voyant le peu de succès de ces initiations, il le mena à Égine et le fit coucher la nuit dans le temple d'Esculape : dès le point du jour on le retrouva dans l'enceinte réservée aux juges. Dès lors nous ne lui permîmes plus de sortir. Il s'échappa par les gouttières et par les lucarnes : partout où il y avait des trous, nous les avons bouchés, nous avons fermé les issues ; mais il enfonçait des piquets dans le mur, et sautait de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin nous avons tendu des filets tout autour de la cour, et nous le gardons ainsi. »

---

27. — Dévouement de Zopyre.

(Hérodote, liv. III.)

Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps les provisions et soutenir plus vigoureusement le siège, prirent la résolution la plus désespérée et la plus barbare dont on eût jamais ouï parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes et tous les enfants et les étranglèrent.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitants se

[1] On traçait, pour la condamnation, une longue ligne sur une tablette enduite de cire.

croyant entièrement en sûreté, et par leurs fortifications qui paraissaient imprenables, et par l'abondance des vivres qu'ils avaient amassés, insultaient du haut des murs aux assiégeants, et les accablaient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse et la force peuvent dans les sièges, et n'oublièrent pas le moyen qui avait si heureusement réussi à Cyrus quelques années auparavant : c'était de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, et Darius commençait presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagème inouï jusque-là lui en ouvrit les portes.

Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui avaient conspiré contre les Mages, de le voir, dis-je, tout couvert de sang; le nez et les oreilles coupés, et tout le corps déchiré de plaies. Se levant de son trône, il s'écria : *Eh! qui donc a pu vous traiter ainsi?* — *Vous-même, seigneur*, reprit Zopyre. *Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zèle.* Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avait de passer chez les ennemis, et convint avec lui de tout ce qu'il faudrait faire.

Ce ne fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, et, ayant dit qui il était, il y fut admis. On le conduisit chez le commandant. Là il exposa son malheur et la cruauté que Darius avait exercée à son égard... Il fit offre de ses services, qui pourraient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il était instruit de tous les desseins des Perses, et que le désir de la vengeance lui inspirerait un nouveau courage et de nouvelles lumières.

Le nom et le visage de Zopyre étaient fort connus à Babylone. L'état où il paraissait, son sang, ses plaies, faisaient foi pour lui et attestaient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançait. On se fia donc pleinement à lui, et on lui donna autant de troupes qu'il en demanda; dans une première sortie, il fit périr mille hommes des assiégeants; quelques jours après il en tua le double... Chez les Babyloniens on ne parlait que de Zopyre; c'était à qui l'exalterait le plus, et les termes manquaient pour exprimer le cas qu'on en faisait et le bonheur qu'on avait de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, et on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée dans le

temps et vers les portes dont on était convenu, il les lui ouvrit et le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'aurait jamais pu prendre, ni par assaut ni par famine.

Quelque puissant que fût ce prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, et il répétait souvent qu'il aurait sacrifié de bon cœur cent Babylones, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'était fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente, dont lui seul l'avait rendu maître, et le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet.

---

28. — La peste d'Athènes. (THUCYDIDE, livre II.)

La peste se répandit d'abord parmi les Athéniens. Plusieurs fois déjà, dit-on, Lemnos et d'autres contrées en avaient ressenti les terribles atteintes; mais nulle part, de mémoire d'homme, on n'avait été frappé d'une telle contagion, d'une aussi terrible mortalité. Les médecins, dans le principe, n'y connaissant rien, ne pouvaient apporter de remèdes; la mort les frappait les premiers, à cause de leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était superflue : prières dans les temples, oracles consultés, pratiques de toute espèce, tout devenait inutile; on finit par y renoncer, vaincu par la force du mal.

Il commença par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte, descendit dans l'Égypte et dans la Libye, gagna plusieurs provinces des États du roi, et soudain fondit sur Athènes. Ses premières victimes furent des habitants du Pirée. Ils allaient jusqu'à dire que les Péloponésiens avaient sans doute empoisonné les puits, car il n'existait pas encore de fontaines dans ce quartier. Le mal se répandit ensuite dans la ville haute, et ce fut alors qu'il exerça de plus grands ravages.

On convenait que, cette année surtout, les autres maladies s'étaient fait peu sentir : celles qui se manifestaient prenaient aussitôt les caractères de la peste; mais en général elle frappait subitement, au milieu de la meilleure santé, et sans qu'aucun symptôme l'annonçât. D'abord on éprouvait de violentes chaleurs de tête, et les yeux devenaient rouges et enflammés, la gorge et la langue sanguinolentes, l'haleine extraordinairement fétide; à ces symptômes succédaient l'éternuement, l'en-

rouement; en peu de temps le mal gagnait la poitrine et occasionnait les toux les plus violentes... La partie extérieure du corps soumise au toucher n'était ni brûlante ni pâle, mais rougeâtre, livide et couverte de petites pustules et de petits ulcères; l'intérieur était dévoré d'un tel feu, que le malade ne pouvait souffrir ni les manteaux les plus légers ni les plus fines couvertures... L'impossibilité de prendre aucun repos et une cruelle insomnie se soutenaient pendant tout le temps de la maladie. Tant qu'elle était dans sa force, le corps ne maigrissait pas, et, contre toute attente, il résistait aux souffrances. La plupart, conservant encore quelque vigueur, périssaient le neuvième où le septième jour, consumés par un feu intérieur, ou, s'ils passaient ce terme, une violente ulcération se formait, et généralement on mourait ensuite de faiblesse.

Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait le dire, eut un caractère de violence supérieure aux forces humaines, et montra éminemment qu'elle différait des maladies ordinaires; car ni les oiseaux, ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, n'approchaient des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils en goûtaient, ils périssaient aussitôt... Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux que la peste attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes et ne cherchaient point à résister. On s'infectait mutuellement comme les troupeaux malades, et l'on périssait : ce qui causait une affreuse destruction. Ceux qui par crainte ne voulaient point approcher des autres mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent faute de gens qui donnassent des soins aux malades; ceux qui leur en donnaient recevaient la mort...

---

29. — Cyrus mourant adresse ses adieux à ses fils.
(XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. III.)

Cyrus, sentant sa fin approcher, fit appeler ses deux fils avec ses amis et les principaux magistrats des Perses, et, les voyant rassemblés, il leur dit :

« Mes enfants, et vous tous, mes amis, qui êtes ici présents, je reconnais à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Comptez-moi, quand je ne serai plus, au nombre des heu-

reux, et faites voir, par vos actions comme par vos discours, que je le suis en effet. Dès mon enfance, je me suis vu entouré des honneurs dont ce premier âge peut être susceptible; et cet avantage (si c'en est un) m'a suivi dans l'adolescence et dans l'âge mûr... Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continuel de prospérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réservât quelque revers funeste, et cette idée m'a sauvé des séductions de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous que le ciel m'a donnés pour fils. Je laisse mon pays florissant, et mes amis dans l'abondance.

« Il faut maintenant, mes enfants, que je nomme mon successeur à l'empire, afin de prévenir entre vous toute espèce de dissension. Je vous aime l'un et l'autre avec une égale tendresse; je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent à celui qui, ayant plus vécu, est raisonnablement supposé avoir plus d'expérience. Que la couronne soit donc à vous, Cambyse; les dieux vous la défèrent, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je vous la donne. Vous, Tanoxare, vous aurez le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à votre frère une autorité plus étendue avec le titre de roi, je crois vous assurer une position plus douce et plus tranquille...

« Vous, Cambyse, apprenez que ce n'est pas le sceptre d'or que je remets entre vos mains qui conservera votre empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois et leur plus ferme appui. Mais je sens que mon âme commence à m'abandonner; je le reconnais aux symptômes qui annoncent notre prochaine dissolution... Adieu, mes enfants. Portez mes adieux à votre mère... Adieu! »

A ces mots, Cyrus présenta affectueusement la main à tous ceux qui l'entouraient; et, s'étant couvert le visage, il expira.

---

30. — Hercule entre la Vertu et la Volupté.

(Xénophon, *Entretiens mémorables*, liv. II.)

A peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres d'eux-mêmes, montrent déjà s'ils suivront pendant leur vie le chemin de la vertu ou celui du vice, Her-

cule s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui.

Soudain il voit s'avancer deux femmes d'une taille majestueuse : l'une, joignant la noblesse à la beauté, n'avait d'autres ornements que ceux de la nature; dans ses yeux régnait la pudeur ; dans tout son air, la modestie ; elle était vêtue de blanc. L'autre avait cet embonpoint qui accompagne la mollesse; et, sur son visage apprêté, la céruse et le fard altéraient les couleurs naturelles; la démarche altière et superbe, les regards effrontés... Elle se considérait sans cesse elle-même, et ses yeux cherchaient des admirateurs; que dis-je? elle se plaisait à regarder son ombre.

Lorsqu'elles furent toutes deux plus près d'Hercule, la première vint à lui sans hâter le pas; mais l'autre, voulant la prévenir, accourut vers lui :

« Hercule, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin tu dois choisir. Si tu me prends pour ton amie, je te conduirai par la route la plus douce et la plus facile; aucun plaisir ne te sera refusé, aucune peine n'affligera ta vie.

« D'abord tu n'auras à redouter ni la guerre ni les vains soucis : ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui pourront te plaire; ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux et les oreilles, l'odorat et le toucher; les moyens de goûter le sommeil avec toutes ses douceurs, et surtout de pouvoir réunir tant de jouissances sans prendre aucune fatigue...

— O vous que je viens d'entendre, répondit Hercule, quel est votre nom?

— Mes amis, lui dit-elle, me nomment la Félicité; mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée la Volupté. »

Cependant l'autre femme s'était avancée; elle parla en ces termes : « Et moi aussi, Hercule, je parais devant toi; c'est que je n'ignore pas de qui tu tiens le jour, c'est que ton éducation m'a révélé ton caractère. J'espère donc, si tu choisis ma route, que tu vas briller entre les grands hommes par tes exploits et tes vertus, et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant les plaisirs; j'ose t'apprendre avec franchise les décrets des dieux sur les hommes.

« Ce n'est qu'au prix des soins et des travaux que les dieux répandent le bonheur et l'éclat sur la vie des mortels. Si tu désires qu'ils te soient propices, rends-leur hommage; si tu

prétends être chéri de tes amis, enchaîne-les par tes bienfaits; si tu ambitionnes les honneurs dans un État, sois utile aux citoyens; s'il te paraît beau de voir tous les Grecs applaudir à ta vertu, cherche à servir la Grèce entière... »

Ici la Volupté l'interrompit : « Ne vois-tu pas, Hercule, les obstacles et les longueurs de cette route, qui mène, dit-on, au bonheur? Moi, je t'y conduirai par un chemin court et facile.

— Malheureuse, reprend la Vertu, quel bonheur peux-tu procurer? Quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour en mériter?... Mon cher Hercule, montre-toi digne du sang généreux qui t'a fait naître; tu vois quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux. »

---

31. — Discours contre Ctésiphon.

(ESCHINE. — *Fragment.*)

Puisque mon sujet m'a conduit à parler de couronnes et de récompenses, je dois ici vous avertir, Athéniens, que, si vous ne mettez des bornes à cette profusion de couronnes et de récompenses que vous distribuez si facilement, bien loin d'inspirer de la reconnaissance à ceux que vous honorez, bien loin de rendre la république meilleure, vous ne ferez que décourager les bons citoyens et encourager les méchants. En voulez-vous la preuve évidente? Si quelqu'un vous demandait quelle est l'époque la plus glorieuse d'Athènes, celle dont nous sommes témoins ou celle qu'ont vue nos ancêtres; dans quel temps il y a eu de plus grands hommes, aujourd'hui ou autrefois, vous ne pourriez vous empêcher d'avouer que nous sommes inférieurs en tout à ceux qui nous ont précédés.

Maintenant à laquelle de ces deux époques a-t-on décerné plus de couronnes, de proclamations, de récompenses publiques? Il faut en convenir, ces honneurs étaient rares autrefois, et le nom de la vertu était cependant beaucoup plus honoré. Aujourd'hui vous avez tout prodigué, et vous décernez des couronnes plutôt par habitude que par choix... Comparez-vous ce Démosthène, qui a fui du champ de bataille de Chéronée, à Thémistocle, qui a vaincu à Salamine; à Miltiade, qui a triomphé à Marathon; à ceux qui ont sauvé et ramené dans cette ville nos concitoyens enfermés dans les murs de Pyle; à ce juste Aristide?... Je m'arrête : les dieux me préservent d'établir un

parallèle si révoltant. Eh bien! que Démosthène nous cite un de ces grands hommes qui ait été honoré d'une couronne d'or. Quoi donc! le peuple d'Athènes a-t-il été ingrat? Non, il a été magnanime, et ces illustres citoyens ont été dignes de lui. Ils ont pensé que ce n'était pas par des décrets qu'ils seraient honorés aux yeux de la postérité, mais par le souvenir de leurs grandes actions. Ils ne se sont pas trompés, et ce souvenir est immortel.

Voulez-vous savoir ce qu'ont obtenu de vos ancêtres ceux qui vainquirent les Mèdes aux bords du Strymon? Trois statues de pierre, placées sur le portique de Mercure. Allez voir le monument public où est représentée la bataille de Marathon : le nom même de Miltiade n'y est pas ; on permit seulement qu'il fût peint au premier rang, exhortant ses soldats. Lisez le décret rendu en faveur des libérateurs de Pyle : que leur décerne-t-on? une couronne d'olivier. Lisez ensuite celui de Ctésiphon en faveur de Démosthène : une couronne d'or. Prenez-y garde, Athéniens, l'un de ces deux décrets anéantit l'autre. Si l'un fut honorable, l'autre est honteux; si les premiers ont été récompensés en proportion de leur mérite, il est évident que celui-ci reçoit une récompense au-dessus du sien. Et lui-même, que devait-il faire? Paraître devant vous et vous dire : « Ce n'est pas à moi de refuser la couronne que vous m'offrez, mais ce n'est pas non plus le temps d'une pareille proclamation. Il me siérait mal de couronner ma tête quand la république est en deuil. » Voilà ce que dirait un homme qui connaîtrait la véritable vertu et la véritable gloire; mais Démosthène ne les connaît pas.

---

32. — Discours pour la couronne.

(DÉMOSTHÈNE. — *Fragment.*)

Je commence par demander aux dieux immortels qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai toujours été pour vous et pour l'État; qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler l'ordre de ma défense... Eschine a déjà, dans cette cause, assez d'avantages sur moi; oui, Athéniens, et deux surtout bien grands; d'abord nos risques ne sont pas égaux :

s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien; et moi, si je perds votre bienveillance... Mais non, il ne sortira pas de ma bouche une parole sinistre au moment où je commence à vous parler. L'autre avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop naturel d'écouter l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschine a pour lui tout ce qui flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette crainte, je me tais sur les actions de ma vie publique, je paraîtrai me justifier mal, je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'État, je serai dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec toute la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens! imputez-le à celui qui m'a réduit à me défendre...

Quant à ce qui regarde la proclamation sur le théâtre, je ne vous citerai pas tant de citoyens qu'on y a vu couronner; je ne vous rappellerai pas que j'y ai été proclamé plus d'une fois. Mais es-tu si dénué de sens, Eschine, que tu ne comprennes pas que partout où un citoyen est couronné, la gloire est la même, et que c'est pour ceux qui le couronnent que la proclamation se fait sur le théâtre? C'est pour tous ceux qui l'entendent une exhortation à bien mériter de la patrie, et un sujet de louanges pour ceux qui distribuent ces récompenses, plus que pour ceux qui les reçoivent. Tel est l'esprit de la loi qui a été portée sur cet article. Lisez la loi : « Si quelqu'une de nos villes municipales couronne un citoyen d'Athènes, la proclamation se fera dans la ville qui aura décerné la couronne; si c'est le peuple athénien ou le sénat qui la décerne, la proclamation pourra se faire sur le théâtre, aux fêtes de Bacchus... »

Pour ce qui est de mon éloquence (puisqu'enfin Eschine s'est servi de ce mot), j'ai toujours vu que cette puissance de la parole dépendait en grande partie des dispositions de ceux qui écoutent, et que l'orateur paraît habile en proportion de la bienveillance que vous lui témoignez. Du moins, cette éloquence qu'il m'attribue a été utile à tous dans tous les temps et jamais nuisible à personne. Mais la tienne, de quoi sert-elle à la patrie? Tu viens aujourd'hui nous parler du passé. Que dirait-on d'un médecin qui, appelé près d'un malade, n'aurait pu trouver un remède à son mal, n'aurait pu le garantir de la mort, et ensuite viendrait troubler ses funérailles et crier près

de sa tombe qu'il vivrait encore si l'on avait suivi d'autres conseils?... La république, Eschine, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère, mais elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devait rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues; ce n'est pas Démade, qui venait de nous obtenir la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pytoclès et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'impudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même, je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connaissent également et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle...

---

33. — Récit de la mort de Socrate.

(Platon, *Phédon.*)

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole « A la bonne heure, Socrate, lui dit-il; mais n'as-tu rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose, que nous puissions remplir conformément à tes désirs? — Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton, rien de plus. Ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-même, alors même que vous ne me promettriez rien présentement...

— Mais comment t'ensevelirons-nous? — Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. »

Puis, en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader à Criton que je suis ce Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il faut m'ensevelir. Et tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver qu'après avoir avalé le poison je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai et irai jouir de la félicité des âmes heureuses; il

me paraît que j'ai dit cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même... Il faut avoir plus de courage, mon cher Criton, et dire que c'est mon corps que tu enterres; et enterre-le comme il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois. »

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit et y réfléchissant encore, tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver, nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père. Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge, et un qui était déjà grand, et on fit entrer les femmes de sa famille. Il leur parla quelque temps en présence de Criton et leur donna ses ordres; ensuite il fit retirer les femmes et les enfants et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car Socrate était resté longtemps enfermé. En rentrant, il s'assit sur son lit et n'eut pas le temps de nous dire grand'chose; car le bourreau des Onze entra presque en même temps, et, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais, pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de tous ceux qui sont jamais entrés dans cette prison; et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. Maintenant tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. »

En même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que tu dis... Allons, Criton, obéissons-lui, et qu'on m'apporte le poison s'il est broyé; sinon, qu'il le broie lui-même. — Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil luit encore sur les montagnes et qu'il n'est pas couché; d'ailleurs, je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné, qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait... — Ceux qui font ce que tu dis, répondit Socrate, ont leurs raisons; ils croient que c'est autant de gagné, et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire... »

A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. Celui-ci sortit aussitôt, et, après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison et qui le portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le vit : « Fort bien, mon ami, lui dit-il, mais que faut-il que je fasse? car personne n'est plus en état que toi de me l'apprendre. — Pas autre chose, lui dit cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors te coucher sur ton lit : le poison agira de lui-même. » Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec le plus grand calme, sans aucune émotion, sans changer ni de couleur ni de visage ; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre de ce breuvage pour en faire une libation? — Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il faut en boire. — J'entends, dit Socrate ; mais au moins il est permis de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : c'est ce que je leur demande. » Après ces paroles, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur admirables...

Quelques mots de Platon semblant se rapporter au Messie : « Qu'il vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de feu, sur le marbre et sur l'airain, la loi antique que les passions et les préjugés ont effacée du cœur de l'homme ; qu'il vienne la proclamer aux quatre coins de l'univers, qu'il dissipe tous les nuages. Si l'austérité de la loi décourage, si elle effraye notre faiblesse, qu'il envoie encore un homme juste, dont les vertus servent d'encouragement et de modèle. Il faut que cet homme n'ait pas même la gloire de paraître juste, pour ne pas être soupçonné de l'être par vanité ; il faut qu'il soit dépouillé de tout, à l'exception de sa vertu ; il faut que, sans nuire à personne, il soit traité comme le plus méchant de tous ; il faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la justice, qu'il soit fouetté, chargé de fers, qu'on l'attache en croix, qu'on le fasse expirer dans les plus cruels supplices. »

---

34. — Les Pêcheurs. (Théocrite, *Idylles.*)

Dans une cabane fragile qui n'avait pour murs que des feuillages entrelacés, deux vieux pêcheurs étaient couchés ensemble sur des herbes sèches; auprès d'eux étaient épars les instruments de leurs travaux : de petits paniers, des lignes, des hameçons, des filets couverts de mousse, des tresses d'osier, une peau de bête; une méchante nacelle, suspendue sur des rouleaux, était attachée au rivage; une natte de jonc, leurs habits étendus et leurs bonnets, formaient un oreiller sous leur tête : c'étaient là les instruments de leur pénible profession, et tout ce qu'ils possédaient dans le monde. Pas un vase pour apprêter leur nourriture, pas un chien pour les accompagner. Le produit de leur pêche suffisait à leurs désirs; ils aimaient leur douce pauvreté : c'était leur compagne fidèle dans ce lieu solitaire, dans cette humble cabane battue mollement par les flots.

Le char de la Nuit n'était pas encore au milieu de sa course, lorsque le soin de leurs travaux ordinaires réveilla les pêcheurs; le sommeil s'enfuit de leurs paupières, et ils commencèrent entre eux cet entretien :

Asphalion. — « Ami, l'on nous trompe assurément, lorsqu'on nous dit que, dans la saison où Jupiter donne les plus longs jours, les nuits sont aussi plus courtes. J'ai déjà vu une foule de songes, et l'Aurore ne paraît point encore; je n'y conçois rien : il faut absolument que les nuits soient plus longues qu'à l'ordinaire.

Le compagnon. — « Asphalion, peux-tu te plaindre de la saison charmante de l'été? Crois-moi, le cours des astres n'est point changé; mais les inquiétudes qui troublent ton repos prolongent pour toi les nuits... Voyons donc ces songes, ami : raconte-moi exactement ce que tu as vu pendant ton sommeil.

Asphalion. — « Je me couchai, hier au soir, accablé des fatigues de la journée, après un souper fort léger; car, si tu t'en souviens, nous fûmes extrêmement sobres. Aussitôt que le sommeil eut fermé ma paupière, il me sembla qu'assis sur un rocher, je jetais ma ligne; et, d'un œil attentif épiant les poissons, j'attendais en suspens ma proie, agitant dans les eaux l'appât trompeur : quelle est ma joie, quand je vois un gros poisson le dévorer tout entier! Les désirs du jour font les rêves de la nuit : un pêcheur rêve de poisson. Il me semble

encore voir cet habitant des eaux attaché à l'hameçon : ma ligne se courbe sous ses efforts redoublés; mes bras tendus la soulèvent avec peine, et il me faut lutter longtemps pour attirer avec un fer si faible un si monstrueux poisson... Enfin, voyant qu'il ne remuait pas, j'étends la main, je saisis ma proie, je la considère, et je vois un poisson d'or, tout d'or. J'eus peur d'abord que ce ne fût un favori de Neptune ou peut-être le trésor d'Amphitrite. Je le détachai doucement de l'hameçon, prenant bien garde que le fer n'emportât quelque parcelle de ce métal précieux; je le traînai sur le rivage à l'aide d'une corde, et je fis serment désormais de renoncer à la mer, de ne plus habiter que la terre, et d'y vivre en roi avec mon or... Dans ce moment je me suis éveillé. Rassure-moi donc, ami, par tes conseils. Je ne puis penser sans frémir que je suis lié par un serment : que faire, pour éviter d'être parjure?

LE COMPAGNON. — « Bannis tes scrupules; tu n'as point fait de serment, tu n'as ni vu ni trouvé un poisson d'or : ce songe, ami, n'est qu'un mensonge. Lève-toi, et parcours bien éveillé cette côte : tout ton rêve se réduira à chercher de véritables poissons, de peur que tu ne meures de faim avec tes richesses imaginaires, au milieu de tes songes dorés. »

---

35. — Entrevue de Coriolan et de sa mère au camp des Volsques. (PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres.*)

Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu son épouse qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Bientôt, vaincu par sa tendresse et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élance au-devant d'elle, se jette à son cou et la tient longtemps embrassée. Puis il prodigue à ses enfants les plus tendres caresses, les baigne de ses larmes et s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir et qui l'entraîne malgré lui.

Quand il eut rassasié, pour ainsi dire, sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par des offi-

ciers volsques et écouta Volumnie [1], qui prit la parole en ces termes :

« Tu vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur de notre visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Tu peux en juger maintenant que nous sommes les plus malheureuses de toutes les femmes ; ce qu'il nous était le plus doux de contempler, la fortune en a fait pour nous l'objet le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux, assiégeant les murs de notre patrie...

« Pour moi, je n'attendrai pas que la fortune termine de mon vivant cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux qui en sont la suite, en nous rendant la paix et l'union, et d'être le bienfaiteur des deux peuples plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, ne doute pas, mon fils, que tu ne doives te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre le jour où je verrai les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie !...

« Dans cette guerre dont l'événement est douteux, il y a du moins cela de certain, que si tu es vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie ; si tu es vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot. Lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre ; alors Volumnie, reprenant la parole :

« Pourquoi, mon fils, dit-elle, gardes-tu le silence ? est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment ? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts ? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui a faits ?...

« D'ailleurs n'es-tu pas assez vengé déjà de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance ? Et ne devais-je pas, quand même la nécessité serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables ? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je encore ma dernière espérance (ma vie) ? »

En disant ces mots, elle se jette à ses pieds, avec sa femme et ses enfants : « Que faites-vous, ma mère ? » s'écrie Corio-

[1] Plutarque diffère ici des autres historiens, qui donnent le nom de Véturie à la mère de Coriolan.

lan. En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Vous avez vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour votre patrie que funeste pour moi. Je me retire, vaincu par vous seule. »

---

36. — Quelques maximes de Plutarque.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondements d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison obéit à Dieu.

L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne saurait rien donner de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne coûte rien.

Le silence est la parure et la sauvegarde de la jeunesse.

Ceux qui sont avares de la louange prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe ; il en est de même de celui qui me reproche les accidents de la nature ou de la fortune.

---

37. — Évangélus ou Confusion d'un fat.

(Lucien.)

Un Tarentin, nommé Évangélus, homme assez distingué dans sa patrie, forma le projet de remporter le prix aux jeux Pythiques. Il n'ignorait pas qu'il n'avait ni la force ni l'agilité nécessaires pour se présenter aux combats gymnastiques ; mais il se croyait capable d'obtenir la palme de la cithare et du chant. Les fourbes dont il était environné lui avaient inspiré cette confiance par les louanges outrées qu'ils lui prodiguaient au moindre son qu'il tirait de son instrument.

Il arrive à Delphes dans le plus magnifique costume : il

avait une robe tissue d'or, une couronne de laurier dont les feuilles étaient d'or et semées d'émeraudes de la grosseur naturelle des fruits; sa cithare, d'une richesse et d'une beauté merveilleuses, était de l'or le plus pur; des pierreries de toute espèce l'embellissaient encore, et l'on y voyait des figures en relief d'Apollon, des Muses et d'Orphée, objets d'admiration pour tous les spectateurs.

Le jour du combat il se présenta trois rivaux; le sort assigna le second rang à Évangélus et le troisième à Thespis de Thèbes, qui disputa le prix avec honneur. Il entra donc sur la scène, tout brillant d'or, d'émeraudes, de béryls et d'hyacinthes; sa robe de pourpre, que l'or couvrait presque tout entière, éblouissait les yeux. On fut d'abord vivement frappé de cet appareil imposant, et l'on concevait les plus belles espérances. Il fallait commencer. Évangélus débute par des sons confus et discords; puis, tombant d'une manière trop pesante sur son instrument, il en rompt trois cordes à la fois.

Il chante enfin, mais d'une manière si misérable et si indigne des Muses, que toute l'assemblée part d'un éclat de rire, et que les agonothètes, indignés de son audace, le font fustiger et chasser du théâtre. C'était un spectacle risible de voir le brillant Évangélus, versant des torrents de larmes, traîné sur la scène par les esclaves armés de verges, et courant çà et là, les jambes ensanglantées, pour ramasser les pierreries qui étaient tombées de son instrument, brisé par les coups qu'il avait partagés avec son maître.

Quelques instants après, Eumélus, musicien d'Élis, parut avec une vieille cithare qui n'avait que des clefs de bois; on aurait à peine donné dix drachmes de ses habits et de sa couronne. Mais il chanta et joua parfaitement; il eut le prix et fut proclamé vainqueur. Il rit aux dépens d'Évangélus, si vain de sa belle cithare et de ses ornements d'or, et lui adressa, dit-on, ces paroles :

« Les lauriers de ta couronne sont d'or, mon ami, parce que tu es riche; je suis pauvre, et je n'ai que les lauriers d'Apollon. Tout le fruit que tu retires de ce faste orgueilleux, c'est que ta défaite n'inspire de compassion à personne; au contraire, on te hait davantage à cause du luxe inutile qui accompagne ton ignorance. »

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

---

38. — Cantique de la sainte Vierge.

(SAINT LUC, I.)

Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.

C'est pourquoi désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.

Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent : il a déployé la puissance de son bras, il a dissipé les superbes au milieu des pensées de leur cœur.

Il renverse les puissants de leur trône, et il élève les humbles. Il rassasie de biens les affamés, et il renvoie les riches dépouillés de leurs trésors.

Il a adopté Israël son serviteur, afin qu'il se souvienne de sa miséricorde, suivant la promesse qu'il a faite à jamais à nos pères, à Abraham et à sa race.

---

39. — Description de la Jérusalem céleste.

(SAINT JEAN, *Apocalypse*, XXI.)

Un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies s'approcha, et s'adressant à moi : « Viens, me dit-il, je te montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour époux. » Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et me montra la grande cité, Jérusalem, la sainte, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu.

Elle était parée de la gloire du Seigneur. Sa lumière avait l'éclat du plus beau diamant, d'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Sa muraille était grande et élevée : elle avait douze portes; il y avait à ces portes douze angles portant des

noms inscrits, qui étaient ceux des douze tribus des enfants d'Israël.

Trois de ces portes regardaient l'Orient, trois le Septentrion, trois le Midi et trois l'Occident. La muraille de la ville avait douze fondements, sur chacun desquels étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau. Celui qui me parlait tenait une verge d'or pour mesurer la ville, ses portes et son mur d'enceinte.

Or la ville était bâtie en carré, aussi longue que large; il la mesura avec sa verge jusqu'à douze mille stades : sa longueur, sa largeur et sa hauteur se trouvèrent égales. Le mur d'enceinte mesura cent quarante-quatre coudées, taille de l'homme qui était un ange.

La muraille était bâtie en jaspe, et la ville en or pur, transparent comme le cristal le plus limpide. Les fondements du mur de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysophrase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

Les douze portes étaient douze perles, et chacune de ces portes était faite de l'une de ces perles. La place de la ville était d'un or très pur, pareil à du cristal transparent. Je n'y aperçus point de temple, car son temple était le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau.

La ville n'avait pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer; elle était illuminée de la gloire de Dieu, et l'Agneau était sa lumière. La multitude des sauvés se promènera à sa clarté; les rois de la terre y apporteront la splendeur de leur gloire et de leur majesté.

---

40. — Épître aux fidèles de Rome.

(SAINT IGNACE D'ANTIOCHE. — *Fragment.*)

... J'écris aux Églises, je leur mande à toutes que j'aspire à mourir pour Jésus-Christ; ne vous y opposez pas, ce serait une tendresse hors de saison que je vous conjure de m'épargner. Souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces; par elles je

serai plus tôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu, je veux être broyé par la dent des bêtes pour devenir le pur et digne pain de Jésus-Christ. Flattez, caressez plutôt ces bêtes farouches, pour qu'elles soient mon tombeau; qu'il ne reste rien de moi; que je ne nuise à personne quand je ne serai plus. Alors seulement je me croirai un disciple de Jésus-Christ, lorsque le monde ne verra plus rien de ma dépouille mortelle...

Je ne vous commande pas ici, comme l'auraient pu faire Pierre et Paul. Ils étaient apôtres, je suis un condamné; ils étaient libres, je suis encore esclave; mais que je sois martyr, et je deviens affranchi de Jésus-Christ, et je renais à la vraie liberté.

Dès à présent, dans ces fers, j'apprends à me dégager de tout lien terrestre. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, le jour et la nuit, lié comme je le suis à dix léopards (c'est le nom qui convient aux gardes qui m'entourent); un bienfait les rend plus furieux. Mais dans leurs outrages je puise de nouvelles leçons. Je suis loin pour cela de me croire justifié.

Puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare! Je veux les trouver promptes à s'élancer sur moi; je les flatterai, je les solliciterai de ma main pour qu'elles me dévorent plus vite; qu'elles ne me fassent point grâce, comme elles l'ont fait à quelques martyrs qu'elles n'osaient toucher. Si elles se refusaient à l'impatience de mes désirs, je leur ferais une sorte de violence.

Pardonnez-moi, je sais ce qui m'est utile; c'est d'aujourd'hui seulement que je suis un disciple; je ne demande plus rien aux créatures visibles ou invisibles, c'est à Jésus-Christ que je veux arriver. Que les feux, que les croix, que les attroupements des bêtes féroces, que le brisement des os, que le déchirement des membres, le broiement de tout le corps, que toutes les tortures imaginées par l'esprit de ténèbres soient mon partage : peu m'importe, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

Encore plein de vie, je vous écris avec un cœur épris d'amour pour la mort. Mon amour est crucifié, et le feu qui me dévore ne souffre pas d'eau qui le tempère. C'est un feu vivant; il parle en moi; il me dit intérieurement : Hâte-toi de venir à ton père. Je ne trouve ni goût ni plaisir aux aliments corruptibles, à tout ce qu'on appelle délices de la vie. C'est le pain

de Dieu qu'il me faut, et ce pain, c'est la chair de Jésus-Christ, né du sang de David...

Je vous écris ces choses le 9 des calendes de septembre (24 août). Soyez forts jusqu'à la fin, dans l'attente du jour de Jésus-Christ.

---

41. — Apologétique de saint Justin. (*Fragment.*)

... Lorsque nous avons baptisé celui qui a donné son assentiment à nos doctrines, nous le conduisons dans l'assemblée des frères. Là nous prions en commun pour nous-mêmes, pour celui que Dieu vient d'éclairer de sa grâce, et pour tous en général, afin qu'ayant connu la vérité nous arrivions au salut éternel par l'accomplissement des préceptes ou les œuvres d'une vie sainte. Nous terminons nos prières en nous saluant par le baiser de paix. Ensuite on présente à celui qui préside l'assemblée du pain et une coupe remplie de vin mêlé d'eau; il les reçoit et rend gloire au Père de toutes choses par le nom de son Fils et de l'Esprit-Saint. Il célèbre l'Eucharistie; on fait l'action de grâces pendant un assez long temps, remerciant Dieu d'avoir agréé les dons. Les prières faites et l'Eucharistie achevée, le peuple qui est présent répond tout d'une voix : *Amen!* Or *Amen* est un mot hébreu qui signifie : ainsi soit-il! Après l'acclamation du peuple qui suit la célébration de l'Eucharistie, ceux que nous appelons diacres distribuent aux assistants et vont porter aux absents le pain et le vin mêlé d'eau, qui ont été consacrés.

Or cet aliment porte chez nous le nom d'Eucharistie : pour y participer, il faut croire à la vérité de nos doctrines, avoir reçu dans le baptême une seconde naissance avec le pardon des fautes, et, de plus, vivre selon les préceptes du Christ. Car nous ne prenons pas ces dons comme un pain ou un breuvage ordinaire; mais de même que, par la parole de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, a été fait chair, a pris un corps et du sang pour notre salut, ainsi cet aliment consacré par la parole du Christ est-il sa chair et son sang : c'est cet aliment qui nourrit notre chair et notre sang, selon le changement qui s'est opéré. Tel est l'enseignement que nous avons reçu...

Le jour qu'on est convenu d'appeler le jour du soleil, tous

ceux qui habitent les villes ou les campagnes se réunissent en un même lieu. On lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes, dans la mesure que le temps le permet. Après que le lecteur a terminé, celui qui préside adresse une exhortation aux frères pour les porter à imiter ces beaux exemples... Chaque assistant participe aux dons consacrés que les diacres vont porter aux absents. On fait une quête à laquelle contribuent tous ceux qui en ont le désir et les moyens : cette collecte est remise au chef de l'assemblée, qui vient au secours des veuves et des orphelins, des pauvres et des malades, des prisonniers et des étrangers. Or nous nous réunissons le jour de la création et celui où Jésus-Christ, notre Sauveur, est ressuscité d'entre les morts.

---

42. — Dérision des philosophes païens.

(HERMIAS. — *Fragment.*)

... Demandez aux philosophes ce que c'est que l'âme. Démocrite vous répond : C'est du feu ; les stoïciens : Une substance aérienne ; d'autres : Une intelligence. Héraclite vous dira que c'est le mouvement ; ceux-ci, une vapeur, une émanation des astres ; Pythagore vous assure que c'est un nombre moteur ; Hippon, une eau génératrice ; quelques-uns veulent que ce soit un élément des éléments ; Dimarque, une harmonie ; Critias, du sang ; plusieurs, un soufile ; Pythagore, une monade. Les anciens ne sont pas plus d'accord entre eux : quel partage de sentiments sur ce seul point !

Ils ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme ; s'entendront-ils mieux sur le reste ? L'un dit que le bonheur de l'âme est dans le bien, l'autre dans le mal, un troisième entre le bien et le mal... Tantôt je suis immortel, et je m'en applaudis ; tantôt destiné à mourir, et je m'en afflige. Bientôt on me résout en atomes indivisibles ; je deviens eau, air ou feu ; un moment après, je ne suis plus ni air ni feu : on me fait bête, on me fait poisson ; ainsi, j'ai les dauphins pour frères. Lorsque je me considère, je me fais peur, je ne sais quel nom me donner : suis-je un homme ou un chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère ? Ces grands amis de la sagesse me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, domestiques, muets, parleurs,

brutes, intelligents; je nage, je vole, je m'élance dans les airs; je rampe, je cours, je suis immobile. Empédocle paraît, et me voilà plante.

Si ces philosophes ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, sont-ils plus heureux quand il s'agit des dieux et du monde? Les dirai-je esprits forts ou stupides? Quoi! ils ignorent ce que c'est que leur âme, et ils voudraient scruter l'essence divine! Leur propre corps est pour eux une énigme, et ils ne voient pas que c'est perdre sa peine que de chercher quelle est la nature du monde!

---

43. — Traité contre Celse. (Origène. — *Fragment.*)

Pour peu qu'on réfléchisse, on ne verra pas sans étonnement que, du sein de l'ignominie, Jésus se soit élevé au comble de la gloire et qu'il ait effacé les plus illustres personnages. On en trouve peu qui se soient rendus célèbres à la fois par plusieurs endroits différents; l'un est fameux par sa sagesse, un autre par ses talents militaires : Jésus, outre tant d'autres vertus, s'est fait admirer et par sa sagesse, et par ses prodiges, et par l'autorité de ses lois. Pour se faire des disciples, il n'a employé ni la violence ni la tyrannie qui proclame la révolte, ni l'audace du brigandage qui arme des satellites; il ne s'est servi ni de l'opulence qui paye des flatteurs, ni d'aucun des artifices ordinaires à l'imposture : il ne s'est montré que comme le docteur d'une science toute divine qui apprend à mériter les faveurs du ciel.

Ni Thémistocle ni aucun fameux personnage n'ont trouvé d'obstacles à la gloire. Mais Jésus!... outre ceux dont nous venons de parler, et qui étaient en effet de nature à retenir dans l'obscurité le plus heureux génie, l'ignominie de ses souffrances et sa mort sur la croix étaient bien faites, ce semble, pour anéantir toute celle qu'il aurait pu acquérir auparavant, pour le couvrir du titre d'imposteur et détourner à jamais de sa religion tous ceux qui auraient pu se laisser séduire par lui, comme le prétendent les ennemis de sa doctrine.

Si donc ses disciples n'avaient pas été les témoins de sa résurrection et des miracles qui l'accompagnèrent, s'ils n'avaient pas été pleinement convaincus de sa divinité, conçoit-on qu'ils eussent pu consentir à s'exposer à tous les dangers qui les

menaçaient d'une fin pareille à celle de leur maître, à les braver, à quitter leur patrie pour aller par le monde prêcher la doctrine que Jésus-Christ leur avait enseignée? Non. Pour peu qu'on examine ce fait de sang-froid, personne au monde n'imaginera que les apôtres aient choisi à dessein un genre de vie errante et vagabonde, pour se faire les prédicateurs d'un Dieu crucifié, sans la ferme confiance que leur Maître seul pouvait donnner, qu'ils étaient obligés non seulement de vivre eux-mêmes selon ses préceptes, mais d'y faire vivre les autres.

Un habitant de Sériphe reprochait à Thémistocle qu'il devait sa réputation non à ses vertus guerrières, mais à sa patrie. Celui-ci répondit : « Il est vrai que si j'étais né à Sériphe, je n'aurais pas acquis tant de renommée; mais vous, quand vous seriez né à Athènes, vous n'auriez jamais été Thémistocle... » Et notre Jésus, à qui l'on reproche d'être né dans un hameau, non de la Grèce, ni d'aucun pays tant soit peu notable, d'avoir eu pour mère une femme pauvre, réduite à gagner sa vie par le travail de ses mains, d'avoir été contraint lui-même à fuir en Égypte, d'avoir exercé un vil métier dans une terre étrangère, notre Jésus, en quelque sorte le dernier des Sériphéens, c'est lui qui a ébranlé, qui a changé l'univers, qui a fait ce que n'ont pu ni un Thémistocle, ni un Platon, ni tout ce qu'il y eut jamais de sages, de capitaines et de potentats!

44. — Quelques passages de l'Hexaméron.

(Saint Basile.)

Si quelquefois, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez pensé au Créateur de toutes choses; si vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs; si quelquefois, dans le jour, vous avez étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes élevé, par les choses visibles, à l'Être invisible, alors vous êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez prendre place dans ce magnifique amphithéâtre, venez : de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir, ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les merveilles de cette grande cité de l'univers...

La mer, dit le Psalmiste, est d'une vaste étendue; elle renferme un nombre infini de reptiles, une multitude de grands et de petits animaux. Cependant il règne parmi eux un ordre et une police admirables. Les espèces diverses se répandent dans les régions analogues à leur tempérament et n'en changent pas; vous ne les voyez pas envahir le domaine étranger, mais elles restent dans les limites qui leur furent assignées. Où est le géomètre qui leur a distribué leur habitation? quelles murailles les enferment dans une enceinte déterminée? Un instinct naturel leur a marqué les lieux auxquels ils s'enchaînent. Sommes-nous plus sages que les animaux? Nous remuons sans cesse ces bornes immuables que nos pères avaient posées; nous partageons la terre, nous joignons maison à maison, champ à champ, afin de nous enrichir aux dépens du prochain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des poissons voyageurs. Ceux-là, comme s'il y avait eu une délibération commune pour les reléguer dans les plages étrangères et les condamner au bannissement; ceux-là, dis-je, vous les voyez s'exiler et partir tous à la fois, au signal convenu. Qu'est-ce qui les a mis en marche? où est l'édit du prince? à quelle place publique, sur quelles affiches ont-ils lu l'ordre du départ? qui les guidera dans ces lointaines excursions? Ne reconnaissez-vous point une providence divine, qui ordonne, exécute tout, jusqu'aux moindres détails? Le poisson ne contrarie point la loi que Dieu lui impose, et nous, nous ne savons que désobéir aux commandements du salut.

---

45. — Lettre de saint Basile à Libanius, son ancien maître.

Que ne peut point dire un sophiste, et un sophiste tel que vous êtes! Le propre de votre profession, c'est de faire paraître petit ce qu'il y a de plus grand, quand cela vous plaît, et d'exagérer les plus petites choses, comme vous venez de faire à mon égard. Vous avez tellement vanté une misérable lettre, et qui n'est guère plus supportable que celle que je viens de vous écrire, quoi que vous en disiez, vous autres qui parlez avec tant de délicatesse, qu'il semble que vous vouliez me céder la gloire de bien écrire. Vous imitez en cela la con-

duite des pères qui, pour se divertir avec leurs enfants, leur attribuent une partie de l'honneur des victoires qu'ils ont remportées ; ils ne se font point de tort à eux-mêmes, et ils nourrissent l'ardeur et l'émulation de leurs enfants par cet artifice. En vérité, il n'y a rien de plus agréable que ce que vous m'avez écrit pour vous divertir...

Nous n'avons point d'autre commerce qu'avec Moïse et Élie, et d'autres saints de ce caractère, qui nous inspirent leur doctrine sous des termes barbares ; nous ne parlons que de ce qu'ils nous apprennent : le sens en est admirable, mais les expressions sont grossières, comme vous pouvez assez le remarquer par ce que je vous écris. Le temps m'a fait oublier ce que vous m'avez appris, lorsque vous preniez le soin de m'instruire. Écrivez-moi toujours, mais choisissez des sujets qui fassent paraître votre habileté et qui ne me fassent point rougir. Je vous ai envoyé le fils d'Anysius : je le regarde comme mon propre fils ; s'il est mon fils, il ressemble à son père, c'est-à-dire qu'il est aussi pauvre que moi. Vous comprenez assez ce que je veux dire, vous qui êtes un sophiste si habile.

---

46. — Adieux de saint Grégoire de Nazianze aux fidèles de Constantinople.

Adieu, Église d'Anastasie, adieu, monument de notre commune victoire, nouvelle Silo, où nous avons pour la première fois planté l'Arche sainte, depuis quarante ans errante dans le désert ; adieu aussi, temple célèbre, notre nouvelle conquête, que le Christ remplit maintenant d'une foule si nombreuse ; bourgade de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem ; adieu, vous toutes, demeures saintes, les secondes en dignité, qui embrassez les diverses parties de cette ville et qui en êtes comme le lien et la réunion.

Adieu, saints apôtres, céleste colonie qui m'avez servi de modèles dans mes combats ; adieu, chaire pontificale, honneur envié et plein de périls, conseil des pontifes, orné par la vertu et l'âge des prêtres ; vous tous, ministres du Seigneur à la table sainte, qui approchez de Dieu quand il descend vers nous ; adieu, chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes, veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie des femmes, assemblée

des orphelins et des veuves; regards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi; adieu, maisons hospitalières, amies du Christ et seçourables à mon infirmité...

---

47. — Éloge funèbre de saint Basile.

(Saint Grégoire de Nazianze. — *Fragment.*)

... Sera-ce assez de mêler nos pleurs à son éloge? Plutôt, en traçant le tableau de sa vie, que l'image de ses vertus, offerte par mes faibles mains, devienne, et pour chacun de nous et pour tous les fidèles répandus dans l'Église chrétienne, le portrait et la loi vivante de nos mœurs! Vous qu'il a formés à la doctrine sainte, le fruit que vous devez recueillir de ce discours, c'est de prendre Basile pour votre modèle, d'agir comme s'il était sans cesse en votre présence et vous en la sienne. Venez, ô vous tous compagnons de Basile, ministres des autels, peuple confié à ses soins, citoyens, étrangers, approchez tous, faisons ensemble son éloge; que chacun raconte quelqu'une de ses vertus; célébrez tous, les grands, un législateur; les magistrats, l'oracle de la vérité; le peuple, son guide; les savants, leur maître; les vierges, leur introducteur à la cour du céleste Époux; les épouses, la règle de leur conduite; les solitaires, les mains qui les détachaient de la terre pour les porter au ciel... Je vois et les veuves, et les orphelins, et les pauvres, et les voyageurs, et les malades, s'empresser de louer celui qui fut leur patron, leur père, leur ami, et qui leur ménagea des asiles ou des remèdes : tous, en un mot, celui qui savait se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

Recevez, ô Basile! cet hommage d'une voix qui vous fut chère, d'un homme que les années et les honneurs rapprochaient de vous. Si peut-être ce discours n'est pas indigne de vous, cela même est votre ouvrage; je ne l'avais entrepris que grâce à votre secours. Si je suis resté trop au-dessous de mon sujet et de vos espérances, pouvais-je faire mieux, faible orateur, accablé sous le poids de l'âge, des maladies et de mes regrets? Mais le Seigneur nous sait gré de faire ce que nous pouvons. Pour vous, âme sainte et bienheureuse, du haut du ciel où vous êtes, abaissez sur nous vos regards; aidez-nous par vos prières à triompher de la chair, dont l'aiguillon nous

a été donné pour servir d'exercice à la vertu; dirigez chacun de nos pas vers le terme où doivent tendre nos souhaits les plus ardents.

---

48. — Fragments d'homélies.

(SAINT JEAN CHRYSOSTOME.)

Vous me tenez lieu de père, de frères, d'enfants, disait-il à son peuple; vous êtes tout pour moi; et je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible, en comparaison de ce qui vous touche. Je n'aurais pas à répondre de vos âmes que je n'en resterais pas moins inconsolable, si vous veniez à vous perdre; de même qu'un père ne se console point de la perte d'un fils, quoiqu'il ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le sauver. Que je sois un jour trouvé coupable, que je sois justifié au redoutable tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de mes sollicitudes et de mes craintes; mais que vous soyez sauvés tous sans nulle exception, tous à jamais heureux : voilà ce qui suffit et ce qui est nécessaire à mon propre bonheur... Eh! qu'importe encore par qui vous soyez sauvés, pourvu que vous le soyez? Si quelqu'un s'étonne de m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il ignore ce que c'est qu'être père...

Discours sur les statues. *Ces discours furent prononcés durant le voyage que l'évêque Flavien fit à Constantinople pour plaider la cause des habitants d'Antioche, coupables d'avoir brisé les statues de l'empereur.* — Quelles paroles, quels discours attendez-vous de moi, mes frères? Ce sont des pleurs qu'il nous faut aujourd'hui; non des paroles, des lamentations; non des discours, des supplications, bien plutôt que des harangues. Nous nous sommes rendus tellement coupables, la plaie que nous nous sommes faite est si profonde, la blessure s'est étendue si loin, qu'elle éloigne tout espoir de guérison, et ne nous laisse de ressource que dans la protection du ciel. Qui donc, ô mes bien-aimés, a porté envie au bonheur dont nous jouissions? Quelles causes ont opéré un aussi funeste changement? Cette ville offrait naguère tout ce qu'il y avait au monde de plus majestueux; aujourd'hui l'unique sentiment qu'elle inspire, c'est la pitié. Le peuple, si distingué par sa douceur et son humanité; ce peuple, dont tous les mouvements suivaient sans effort l'impression des mains qui le gouvernaient, tout

à coup a rompu le frein, et, méconnaissant ses maîtres, il s'est abandonné à d'inexprimables emportements. Je pleure, oui, je pleure ; mais ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste sévérité des châtiments qui nous attendent, mais l'inconcevable énormité de l'offense que nous avons commise...

En arrêtant mes regards sur cette chaire qui ne retentit plus de la voix de son évêque, je me sens pénétré d'un double sentiment de joie et de douleur : de douleur, à cause de l'absence de notre père ; de joie, à cause du motif de son absence, déterminée par l'intérêt de notre salut et l'espérance d'arracher ce grand peuple à la colère du prince... Espérons donc, mes bien-aimés ; mais prions, supplions, humilions-nous en présence du Seigneur ; joignons le jeûne à la prière. Le jeûne sera pour nous un puissant intercesseur...

Plus loin, saint Jean Chrysostome raconte au peuple d'Antioche le voyage de saint Flavien à la cour de Théodose, son discours à l'empereur ; il annonce son prochain retour.

O prince, avait dit le saint prélat, nous reconnaissons l'affection que vous avez témoignée à notre patrie, et ce qui nous afflige le plus, c'est que les démons lui ont envié cet amour, que nous paraissons ingrats envers notre bienfaiteur, et que nous avons irrité au dernier point celui qui nous aime. Ruinez, brûlez, tuez, faites ce qu'il vous plaira ; vous ne nous punirez pas encore comme nous le méritons. Le mal que nous nous sommes déjà fait est pire que mille morts, car qu'y a-t-il de plus amer que d'être reconnu à la face de toute la terre pour coupables de la dernière ingratitude ?... Notre confusion est si grande, que nous n'osons plus même regarder la lumière du soleil. Mais, seigneur, il est un remède à de si grands maux... Vous vous plaignez de l'outrage que vous avez reçu ; si vous le voulez, ô le plus doux des princes ! il vous vaudra un diadème plus glorieux que celui que vous portez. Celui-ci, vous le devez en partie à la générosité d'un autre ; la couronne de la clémence, vous ne la devrez qu'à votre vertu. On a renversé vos statues : il vous est facile d'en dresser de plus précieuses dans le cœur de vos sujets, et d'avoir autant de statues qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Quiconque apprendra votre humanité vous admirera et vous aimera. On avait jeté des pierres à l'image de Constantin ; ses courtisans, pour l'exciter à la vengeance, lui disaient qu'on l'avait blessé à la tête. Mais, portant la main au front, il répondit en souriant : « Rassurez-vous, je ne suis point blessé. » On a oublié les victoires

de cet empereur, mais cette parole est à jamais dans la bouche et dans le cœur de tous les hommes.

Au reste, qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers? Il ne faut vous montrer que vous-même. Rappelez-vous cette parole que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant par un édit aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : « Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts! » Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle; Antioche n'est plus qu'un sépulcre, ses habitants ne sont plus que des cadavres, ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie.

---

49. — Invocation à la sainte Vierge au concile d'Éphèse. (Saint Cyrille d'Alexandrie.)

Nous vous saluons, ô Vierge-Mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises; vous qui enfantâtes un Dieu, et renfermâtes dans votre chaste sein celui qu'aucun lieu ne peut contenir : vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée; la divine Croix honorée de toute la terre; par qui les anges bienheureux se réjouissent, et les démons, chassés du ciel, fuient devant les chrétiens; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste; par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti; vous, par qui les prophètes ont parlé, les évangélistes ont écrit, les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore? vous par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le fils unique de Dieu a brillé, comme un astre bienfaisant, aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais qui peut louer dignement celle qui est au-dessus de toute louange? O fécondité virginale! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère; pour nous, qu'il nous suffise de respecter et de croire; que toute notre science et notre bonheur soient de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes, et de célébrer à jamais les

grandeurs de l'auguste Marie, toujours vierge, et de son Fils immaculé, à qui toute gloire appartient dans les siècles des siècles.

---

50. — Sermon sur le jugement dernier.
(Saint Éphrem. — *Fragment.*)

Bien-aimés de Jésus-Christ, écoutez ce que je vais vous dire sur le second et formidable avènement du Seigneur. En pensant à ce jour terrible, je me sens tout pénétré de tremblement et d'épouvante. Eh! qui pourrait dire tout ce qui sera manifesté alors? Quelle langue pourrait le raconter? Quelle oreille suffirait à l'entendre? Le Roi des rois descendra du trône de sa gloire; il viendra juger tous les habitants de l'univers; il leur demandera compte de leurs actions; il récompensera les bons, il châtiera les méchants. A cette pensée, tous mes membres se glacent d'effroi; mes yeux se remplissent de larmes; ma voix expire dans ma poitrine; je suis prêt à tomber en défaillance; mes lèvres se contractent, ma langue demeure immobile, toutes mes idées se troublent et se confondent. Les intérêts de votre salut me forcent à parler, et la frayeur me réduit au silence. Jamais le monde, depuis sa création, n'a été témoin d'un spectacle aussi imposant et aussi terrible; jamais le monde, jusqu'à sa consommation, n'assistera à d'aussi épouvantables prodiges...

Alors, mes bien-aimés, les fleuves se dessécheront, les fontaines tariront, les étoiles tomberont, le soleil s'éteindra, la lune disparaîtra, et le ciel sera roulé comme un livre, selon qu'il est écrit. Alors les anges, messagers de Dieu, se répandront par toute la terre, et rassembleront les élus des quatre vents du ciel et d'une extrémité du monde à l'autre. Alors, selon la prédiction du Sauveur, il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Que ferons-nous, bien-aimés du Christ, lorsque le trône du souverain Juge se dressera en face de nous, lorsque l'étendard de la croix resplendira dans les nuées, cette croix où le Verbe de Dieu s'est volontairement laissé attacher pour notre salut?...

O terribles mais justes jugements du Seigneur! Alors les réprouvés éclateront en sanglots; de lamentables gémissements s'échapperont de leur poitrine. Oh! s'écrieront-ils, que

nous avons été insensés de consumer en frivoles dissipations le temps si précieux de la vie! Pourquoi faut-il que nous nous soyons laissé jouer ainsi par de fatales illusions!... A quoi nous ont servi toutes ces vanités auxquelles nous attachions un si haut prix? Espérance, repos, bonheur, tout est perdu pour nous. Les jugements de Dieu sont justes : nous ne verrons plus les glorieuses phalanges des saints. nous ne jouirons plus de la lumière et de la vérité. Une solitude affreuse est pour toujours notre partage. Adieu donc, Église triomphante des élus! Adieu, apôtres, prophètes, martyrs et confesseurs! Adieu, chœur des patriarches, sainte cohorte des solitaires! Adieu, croix vivifiante et vénérable! Adieu, royaume éternel, Jérusalem céleste, mère des premiers nés du Seigneur! Adieu, vous aussi, Reine des anges, Vierge féconde qui avez enfanté le Dieu de miséricorde! Adieu, parents bien-aimés, enfants chéris que nous ne reverrons plus!...

LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

---

51. — Vicissitudes d'un parasite.

(PLAUTE, *les Captifs.*)

ERGASILE, *seul.* — C'est une malheureuse condition que celle de chercher un dîner en ville et de ne le trouver que difficilement. Plus malheureux encore est celui qui se donne tant de peine pour ne rien trouver. Mais le plus malheureux de tous est celui qui a faim et qui n'a rien pour mettre sous sa dent. Maudit jour! je lui arracherais volontiers les yeux, pour l'influence fatale qu'il exerce sur tous ceux à qui je m'adresse depuis ce matin! Jamais homme n'eut l'estomac plus affamé, plus creux que le mien, et ne réussit plus mal dans toutes ses entreprises pour le remplir...

Tantôt, en partant d'ici, j'ai abordé vingt jeunes gens sur la place : Je vous salue, leur ai-je dit, où dîne-t-on aujourd'hui? Point de réponse. Quoi! personne ne me dit : Venez chez moi!

ils sont muets; ils ne se moquent même pas de moi! Un signe de tête me répond : Point de souper. J'ai recours à l'un de mes plus joyeux contes, un de ces contes qui jadis m'assurait à dîner pour un mois entier. Personne ne rit. J'ai vu que c'était un parti pris. Nul d'entre eux n'a même daigné faire la grimace d'un chien en colère : s'ils ne voulaient pas rire, ils pouvaient au moins montrer le bout des dents. Voyant que j'étais leur dupe, je les quitte; j'en vais trouver d'autres, puis d'autres, et encore d'autres : même accueil. Ils s'entendent tous comme des marchands d'huile sur le quai de Velabre.

Bafoué de nouveau, je quitte encore la place. D'autres parasites se promenaient aux environs et sans plus de succès. Je suis résolu d'avoir recours à la loi, et d'intenter un bel et long procès à toute cette jeunesse coalisée pour nous faire mourir de faim. Je les ajournerai, je requerrai une forte amende, je les ferai condamner à me donner dix repas à discrétion, d'autant que les vivres sont fort chers. Voilà ce qu'il faut faire. Je m'en vais de ce pas au port; c'est le seul endroit où j'espère encore accrocher un souper. Si cet espoir est trompé, mon pis aller sera de revenir chez Hégion et de manger son dîner, quelque maigre qu'il soit.

---

52. — Éloge de la vie champêtre.

(Virgile, *Géorgiques*, liv. II.)

Trop heureux les laboureurs s'ils connaissaient leurs vrais biens! Loin du bruit des armes et des discordes furieuses, la terre équitable répand pour eux une facile nourriture. Ils ne voient pas le matin nos palais superbes rejeter, par leurs mille portiques, le flot tumultueux des clients; ils ne vont pas s'ébahir devant ces portes incrustées de magnifiques écailles, devant ces vêtements chamarrés d'or, devant l'airain précieux de Corinthe. Pour eux, les poisons d'Assyrie n'altèrent pas la blanche laine; la pure liqueur de l'olive n'est point corrompue par la case; mais ils ont une vie tranquille, assurée, innocente et riche de mille biens; mais ils goûtent le repos dans leurs vastes domaines. Ils ont des grottes, des lacs d'eau vive; ils ont les fraîches vallées, les gémissements des troupeaux et les doux sommeils à l'ombre de leurs arbres; là sont les pâtis et les repaires des bêtes fauves; c'est là qu'on trouve une jeunesse

dure au travail, et accoutumée à vivre de peu. C'est là que la religion est en honneur, et les pères vénérés à l'égal des dieux : ce fut parmi les laboureurs qu'Astrée, prête à quitter la terre, laissa la trace de ses derniers pas...

Heureux celui qui a mis sous ses pieds toutes les vaines terreurs des mortels, le destin inexorable et les vains bruits de l'avare Achéron! Heureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, Pan, le vieux Sylvain et la troupe des nymphes! Rien ne l'émeut : ni les faisceaux que le peuple donne, ni la pourpre des rois, ni la discorde qui met aux prises les frères perfides, ni les Daces conjurés, descendant des bords de l'Ister, ni les affaires romaines et les empires périssables de la terre. Content des biens que ses champs, d'eux-mêmes et sans effort, lui abandonnent, il cueille les fruits de ses arbres : il ne connaît ni les lois de fer, ni le Forum et ses fureurs, ni les actes publics...

Cependant le laboureur ouvre la terre avec une charrue recourbée. C'est le travail de toute l'année; c'est par là qu'il soutient sa patrie, ses enfants, ses troupeaux, ses bœufs, qui ont bien mérité de lui. Point de repos pour le laboureur avant que l'année ne l'ait comblé de fruits, n'ait repeuplé ses bergeries, rempli ses sillons de gerbes fécondes, et de moissons entassées ait fait gémir ses greniers. Voici venir l'hiver : alors on broie sous le pressoir l'olive de Sycion; les pourceaux, repus de glands, reviennent joyeux à l'étable; la forêt donne ses baies sauvages; l'automne laisse tomber tous ses fruits à la fois...

Ainsi vivaient les anciens Sabins; ainsi vécurent les frères Romulus et Rémus; c'est par là que s'accrut la belliqueuse Étrurie, que Rome devint la merveille du monde, et que, seule entre les cités, elle renferma sept collines dans ses murs...

---

53. — Laocoon dévoré par des serpents.

(VIRGILE, *Énéide*, liv. II.)

Énée raconte à Didon le siège de Troie : ... Pour surcroît de malheur, un prodige nouveau et plus effrayant encore s'offre à nos yeux et achève de troubler nos esprits aveuglés. Laocoon, que le sort avait fait grand prêtre de Neptune, immolait en ce jour solennel un taureau sur l'autel du dieu. Voilà que deux

serpents (j'en tremble encore d'horreur), sortis de Ténédos par un calme profond, s'allongent sur les flots en déroulant leurs anneaux immenses, s'avancent ensemble sur le rivage. Le cou dressé, et levant une crête sanglante au-dessus des vagues, il les dominent de leurs têtes superbes : le reste de leur corps se traîne sur les eaux, et leur croupe immense se recourbe en replis tortueux.

Un bruit perçant se fait entendre sur la mer écumante; déjà ils avaient pris terre; les yeux ardents et pleins de sang et de flammes, ils agitaient dans leur gueule béante les dards sifflants de leur langue. Pâles de frayeur, nous fuyons çà et là; mais eux, rampant de front, vont droit au grand prêtre : et d'abord ils se jettent sur ses deux enfants, les enlacent, les étreignent, et de leurs dents rongent leurs faibles membres. Armé d'un trait, leur père vient à leur secours; il est saisi par les deux serpents, qui le lient par d'épouvantables nœuds : deux fois ils l'ont embrassé par le milieu, deux fois ils ont roulé leur dos écaillé autour de son cou; ils dépassent encore son front de leurs têtes altières. Lui, dégouttant de sang et souillé de noirs poisons, raidit ses mains pour se dégager de ces nœuds invincibles, et pousse vers le ciel des cris affreux. Ainsi mugit un taureau, quand, blessé devant l'autel par un bras mal assuré, il fuit, ayant secoué la hache tombée de sa tête. Mais les deux dragons, glissant sur leurs écailles, s'échappent vers le temple de la terrible Pallas, gagnent la citadelle, et là se cachent sous les pieds de la déesse et sous son bouclier.

Alors de nouvelles terreurs se glissent dans nos âmes frissonnantes : chacun se dit que Laocoon a reçu le juste châtiment de son crime, lui qui d'une main injurieuse a profané le cheval sacré et lancé dans ses flancs un dard impie. Tous de s'écrier qu'il faut conduire au temple le divin simulacre, et implorer la pitié de la déesse...

---

54. — Ode à Virgile sur la mort de Quintilius.

(HORACE, *Odes.*)

Peut-on rougir de pleurer longtemps une tête si chère? Inspire-moi des chants de deuil, ô Melpomène, à qui Jupiter a donné une voix harmonieuse et la lyre. C'en est donc fait : Quintilius est enseveli dans un sommeil qui ne finira point. La

Pudeur, la Bonne Foi, sœur incorruptible de la Justice, la Candeur retrouveront-elles jamais un mortel qui lui ressemble? Tous les gens de bien l'ont pleuré; mais, cher Virgile, il n'y en a point qui le pleure plus sincèrement que vous. Hélas! c'est en vain que notre tendresse le redemande aux dieux : ils ne l'ont pas voulu ainsi.

Vous tireriez de votre lyre des accords plus touchants que ceux d'Orphée, dont les arbres entendirent la voix; vous ne rappellerez pas à la vie l'ombre vaine que Mercure a une fois mise avec sa verge fatale dans le noir troupeau. Ce dieu exécute les destins, et n'écoute pas nos vœux. Destins cruels! mais la patience adoucit les maux qu'on ne saurait guérir.

---

55. — Description plaisante du souper de Nasidienus.

(HORACE, *Sat.* VII, liv. II.)

HORACE. — Vous vous êtes donc bien amusé hier au souper du splendide Nasidienus! car lorsque j'envoyai chez vous pour vous inviter, on me répondit que vous y teniez table depuis le milieu du jour.

FUNDANIUS. — Oh! de ma vie encore je ne m'étais autant amusé!

HORACE. — Puis-je sans indiscrétion vous demander ce qu'on servit d'abord pour apaiser la grosse faim?

FUNDANIUS. — Un sanglier de Lucanie. Il avait été pris, nous dit notre hôte, par un petit vent du midi. Aussi l'avait-on entouré de raves, de laitues, de racines, de tout ce qu'il y avait de plus propre à stimuler la paresse d'un estomac blasé; puis encore du céleri, de la saumure et de la lie du vin de Cô...

HORACE. — Il y avait là de quoi se vanter! Mais quels étaient, dites-moi, les heureux convives appelés à partager avec vous ce délicieux festin?

FUNDANIUS. — J'occupais le haut bout de la table; j'avais à côté de moi Viscus Thurinus, et un peu au-dessous Varius, si je ne me trompe; venait ensuite Mécène, placé entre Servilius Balatron et Vidibius, deux ombres qui l'avaient suivi; puis enfin Nasidienus entre Nomentanus et Pordius. Ce dernier nous faisait tous pouffer de rire, à le voir avaler d'une bouchée des gâteaux tout entiers. Quant à Nomentanus, sa fonction

était de nous signaler du doigt les bons morceaux dont nous ne nous fussions pas doutés; car nous mangions, convives vulgaires, gibier, poissons, coquillages, sans leur trouver un goût différent de celui que nous leur connaissions.

... Cependant on apporte une lamproie dressée dans un énorme bassin, et escortée de squilles qui se perdaient dans la sauce. « Elle était à point quand on la prit, nous dit Nasidienus; un peu plus tard sa chair eût été bien moins délicate. La sauce est faite avec la plus fine huile de Venafre, de la saumure d'Espagne, du vin de cinq ans et du cru d'Italie... »

Il en était là de son érudition, quand un vieux dais mal suspendu se détache du plafond, tombe sur la table, et nous ensevelit dans un nuage de poussière, tel que l'aquilon n'en soulève pas de plus épais dans les plaines de la Campanie. Grand effroi parmi les convives, qui pourtant se remirent bientôt, quand ils virent qu'il n'y avait pas de danger. Pour Nasidienus, la tête baissée, il se mit à pleurer aussi amèrement que s'il eût perdu un fils à la fleur de son âge. Peut-être même pleurerait-il encore, si Nomentanus n'eût relevé par ces mots le courage de son ami :

« O fortune, s'écria-t-il, quel dieu nous traiterait avec plus de cruauté que toi? Voilà donc comment tu te plais à te jouer des malheureux humains! »

Varius s'efforçait d'étouffer avec sa serviette le rire qui lui échappait malgré lui; mais Balatron, d'un ton comiquement grave :

« ... Il en est de l'hôte qui donne un repas comme d'un général d'armée; ce sont les revers qui mettent dans tout son jour un génie qu'on ne lui soupçonnait pas dans la prospérité... »

---

56. — Nécessité pour le poète d'un critique sévère et judicieux. (Horace, *Art poétique.*)

Vous, Pison, je le sais, vous ne composerez rien, vous ne dicterez rien en dépit de Minerve; votre raison, votre esprit m'en répondent; mais, si vous écrivez, soumettez votre œuvre à la censure de Mœcius, à celle de votre père, à l'amitié d'Horace, et renfermez-la pendant neuf ans. On rature à loisir les pages inédites, le mot publié ne revient plus...

Si vous faites des vers, ne soyez pas dupe de ces faux amis

cachés sous la peau du renard. Lisait-on quelque chose à Quintilius, il vous disait : « Corrigez ceci, et cela encore. — Mais je ne puis pas mieux ; deux et trois fois je l'ai tenté en vain. — Alors effacez, effacez, vous dis-je, ou remettez sur l'enclume ces vers mal forgés. » Aimiez-vous mieux défendre l'endroit faible que de le corriger, Quintilius ne proférait plus une parole, et il laissait l'auteur admirer, sans rival, sa personne et ses œuvres.

Tel est un bon et judicieux critique ; il reprend les vers lâches, condamne les vers durs, barre d'un revers de plume ceux qui sont négligés ; il élague les ornements ambitieux, force à éclaircir ce qui est obscur, attaque ce qui est équivoque, marque partout les changements à faire, et devient pour vous un aristarque inflexible. Il ne dira point : « Pourquoi chagriner un ami sur des riens ? » ces riens sont des choses sérieuses ; elles ont de tristes conséquences, puisqu'elles peuvent faire d'un honnête homme un être ridicule, et le livrer sans retour à la risée publique.

Noble sang de Numa, condamnez tout ouvrage que n'ont point châtié de longues veilles, qui n'a point été chargé de ratures, dix fois relu et dix fois corrigé.

---

57. — Élégie d'Ovide sur son départ de Rome.

(*Tristes.*)

Déjà approchait le jour où je devais, d'après l'ordre de César, franchir les frontières de l'Ausonie : je n'avais ni le temps ni la liberté d'esprit suffisants pour faire mes préparatifs ; mon âme était restée engourdie dans une longue inaction ; je ne m'étais occupé ni du choix des esclaves qui devaient m'accompagner, ni des vêtements et des autres nécessités de l'exil. Je n'étais pas moins étourdi de ce coup qu'un homme foudroyé par Jupiter, qui existe encore, mais sans avoir recouvré le sentiment de l'existence.

Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage qui enveloppait mon esprit, et que mes sens se furent un peu calmés, prêt à partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis consternés, naguère si nombreux, et dont je ne voyais plus que deux près de moi. Ma tendre épouse, me serrant dans ses bras, mêlait à mes pleurs ses pleurs plus abondants, ses

pleurs qui coulaient à flots le long de son visage indigné de cette souillure. Ma fille, alors absente et loin de moi, retenue en Libye, ne pouvait être informée de mon désastre.

De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des gens éplorés et sanglotants; on eût dit des funérailles, de celles où la douleur n'est pas muette. Hommes, femmes, enfants même pleuraient comme si j'étais mort, et dans toute la maison il n'était pas une place qui ne fût arrosée de larmes : tel, si l'on peut comparer de grandes scènes à des scènes moins imposantes, tel dut être l'aspect de Troie au moment de sa chute.

Déjà l'on n'entendait plus la voix de l'homme ni l'aboiement des chiens, et la lune guidait au haut des airs son char nocturne. Élevant mes regards jusqu'à elle, et les reportant de l'astre au Capitole, dont le voisinage, hélas! fut inutile au salut de mes pénates : « Divinités habitantes de ces demeures voisines, m'écriai-je, temples que désormais mes yeux ne verront plus; dieux à qui la noble ville de Quirinus dresse des autels qu'il me faut abandonner, salut pour toujours!... »

Ainsi je priai les dieux; ma femme, dont les paroles étaient entrecoupées de sanglots, pria plus longuement. Ensuite, les cheveux en désordre, elle se prosterna devant nos Lares, baisa les foyers éteints de ses lèvres tremblantes, et prodigua aux Pénates insensibles des supplications, hélas! sans profit pour son époux infortuné...

Enfin : « Pourquoi me presser? C'est en Scythie qu'on m'envoie, m'écriai-je, et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur! Vivant, je perds à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison, et les membres fidèles qui la composent; et vous que j'aimai comme des frères, vous dont le cœur eut pour moi la fidélité de Thésée, je vous embrasse quand je le puis encore; car peut-être ne le pourrai-je plus jamais!... »

---

58. — **Rome.** (Properce, *Élégies.*)

Une colline et de l'herbe, ô étranger, voilà ce qu'était, avant Énée le Phrygien, cet emplacement que tu embrasses de tes regards, et où la plus grande des cités, Rome, est assise aujourd'hui. En ce lieu que domine le temple sacré d'Apollon, protecteur de nos flottes, tombèrent jadis de lassitude les trou-

peaux fugitifs d'Évandre. C'est à des dieux d'argile qu'ont succédé, de siècle en siècle, ces temples éblouissants d'or. Alors on ne rougissait pas de coucher sous un toit rustique ; alors le père des dieux, Jupiter Tarpéien, tonnait du haut de son roc nu et désert, et les rives du Tibre étaient comme érangères à nos génisses.

A cet endroit qu'on appelle *les Degrés*, là où s'élève le palais de Rémus, un unique foyer était tout le vaste empire de deux frères. Dans cette salle majestueuse, resplendissante de la pourpre sénatoriale, des hommes aux âmes rustiques, aux vêtements de peaux, s'assirent autrefois. Une trompe de bouvier convoquait ces premiers citoyens de Rome, et c'était souvent dans une prairie que s'assemblait le sénat, composé d'une centaine de pâtres. Alors des voiles suspendues n'ondoyaient pas au-dessus d'un théâtre, et, comme dans nos solennités, le safran, des bords de l'avant-scène, n'exhalait pas son parfum. Nous n'avions nul souci d'aller chercher des divinités étrangères ; le peuple prosterné tremblait au pied des autels des dieux de la patrie. Chaque année on célébrait, en mettant le feu à un tas de foin, la fête de Palès... La pauvre Vesta était alors toute joyeuse d'être portée sur un âne couronné de fleurs : quelques vaches maigres traînaient nos vases grossiers ; le sang de quelques porcs engraissés purifiait d'étroits carrefours, et le pâtre offrait aux dieux les entrailles d'une brebis au son du chalumeau...

---

59. — Apostrophe à Catilina. (CICÉRON, 1re *Catilinaire.*)

Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter? Quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée? Quoi donc! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici ; tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts, qu'ils sont exposés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de toutes parts! Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée, dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés ; quelles

résolutions tu as prises? O temps! ô mœurs! le sénat en est instruit, le consul le voit, et Catilina vit encore! Il vit! que dis-je? il vient dans le sénat! il s'assied dans le conseil de la république! il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes; et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger!

Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû te faire conduire à la mort. Si je le faisais dans ce même moment, tout ce que j'aurais à craindre, c'est que cette justice ne parût trop tardive, et non pas trop sévère; mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore : tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi, qui ne convienne que ta mort est légitime. Jusque-là tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé (grâce à mes soins) de surveillants et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes, me répondront de toutes tes démarches sans que tu puisses t'en apercevoir. Et que peux-tu espérer encore aujourd'hui, quand la nuit ne peut plus couvrir tes assemblées criminelles?...

Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution, sors enfin de Rome; les portes sont ouvertes, pars. Il y a trop longtemps que l'armée de Mallius t'attend pour général. Emmène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent; purge cette ville de la contagion que tu y répands; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître, qu'il y ait des murs entre nous et toi. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisais de toi-même? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome... Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par Romulus sous les mêmes auspices que Rome même; toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire romain, tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs et la vie de tous nos citoyens!

---

60. — Lettre de Cicéron à son ami Atticus.

L'an de Rome 694.

Vous m'exhortez toujours à composer; mais cela n'est pas toujours possible, grâce aux assiduités des gens de ce pays. Ma

maison de campagne est comme un rendez-vous public. Il semble que toute leur tribu soit venue fondre ici. Passe encore pour cette foule de gens qui viennent me saluer le matin, j'en suis délivré sur les dix heures; mais malheureusement Arrius est mon plus proche voisin, ou, pour mieux dire, nous logeons ensemble, car il ne me quitte point; il dit même que c'est pour philosopher tout le jour avec moi qu'il ne va point à Rome.

Je suis assiégé d'un autre côté par Sebosus, le bon ami de Catulus. Où me sauver? Je vous assure que, s'il n'était pas plus commode pour vous que je me trouve ici, je m'enfuirais à Arpinum; mais je ne vous attendrai que jusqu'au sixième de mai, car vous voyez à quelles gens je suis livré. La belle occasion, pendant qu'ils sont ici, d'avoir ma maison à bon marché! Comment voulez-vous avec cela que j'entreprenne un ouvrage de si longue haleine, et qui demanderait du loisir? Je tâcherai néanmoins de vous contenter, et je n'épargnerai pas ma peine.

---

61. — Prise d'une forteresse.

(Salluste, *Guerre de Jugurtha.*)

Marius cherche à s'emparer d'un fort construit sur un roc inaccessible, dans lequel sont renfermés les trésors de Jugurtha.

Après tant de travaux inutiles et de jours perdus, Marius se demandait avec inquiétude s'il devait renoncer à une entreprise jusqu'alors sans résultats, ou en attendre le succès de la fortune qui l'avait servi tant de fois. Il avait déjà passé des nuits et des jours à flotter entre ces deux partis, lorsque le hasard voulut qu'un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, sorti du camp pour chercher de l'eau, aperçut, du côté de la citadelle opposé à l'attaque, des colimaçons qui grimpaient le long des rochers. Il en prend un, puis deux, puis un plus grand nombre, et dans son ardeur pour en trouver encore, il gravit peu à peu jusqu'au sommet de la montagne. Là, se voyant seul, il céda à la curiosité naturelle à l'homme de voir du nouveau, et comme en cet endroit un grand chêne avait poussé entre les fentes du rocher et, après s'être courbé en avant, s'était redressé en hauteur, le Ligurien, s'appuyant tantôt sur les branches de l'arbre, tantôt sur les saillies du rocher, parvint à l'esplanade du château, pendant que les Numides combattaient du côté opposé.

Après avoir examiné avec soin tout ce qui pouvait servir son dessein, il descendit par le même chemin, non pas au hasard, comme il était monté, mais en étudiant le terrain et en observant tout attentivement...

Marius, ravi, donne à cet homme quelques soldats des plus agiles; ensemble ils tentent la périlleuse ascension.

Le Ligurien marche devant sur les rochers; il attache aux vieilles racines qu'il rencontre des cordes qui aident ses compagnons à monter; quelquefois il tend la main à ceux qu'effraye un chemin si nouveau pour eux; quand la montée devient trop rude, il les fait passer devant lui l'un après l'autre, sans leurs armes, qu'il leur porte ensuite; il tente le premier les passages qui paraissent dangereux, montant et descendant plusieurs fois; puis, se jetant de côté pour leur faire place, il les encourage et les excite à passer. Enfin, après de longues et nombreuses fatigues, ils arrivent à l'esplanade entièrement déserte de ce côté, les Numides étant tous, comme les jours précédents, occupés du côté opposé à combattre l'ennemi...

Tandis que Romains et Numides, également acharnés, sont aux prises et combattent avec fureur, les uns pour la gloire, les autres pour leur salut, le son des trompettes et des clairons se fait entendre derrière eux; les femmes et les enfants, qui s'étaient approchés pour voir le combat, s'enfuient les premiers; leur exemple entraîne ceux qui sont sur le rempart, et bientôt, armés ou non, tous prennent la fuite. A cette vue, les Romains redoublent d'ardeur; ils se précipitent, ils blessent, et, avides de gloire, ils passent sur les morts pour escalader les murailles, et pas un seul ne s'arrête pour piller.

---

62. — Combat des Horaces et des Curiaces.

(Tite-Live, *Histoire romaine.*)

... On donne le signal, et ces braves héros marchent trois à trois, les uns contre les autres, portant entre eux six le courage de deux grandes armées. Insensibles de part et d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes et qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs, saisis de crainte et d'alarme, sans que l'espérance penchât encore d'aucun côté,

restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avaient perdu l'usage de la voix et de la respiration.

Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne fut plus seulement le mouvement des bras et l'agitation des armes qui servirent de spectacle, mais qu'on aperçut des blessures et qu'on vit couler le sang, deux Romains tombèrent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avaient été blessés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui était resté seul, et que les trois Albains avaient entouré.

Heureusement il était sans blessure ; ainsi, trop faible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux, il use d'un stratagème qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force. Déjà il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque, tournant la tête, il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force : tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire.

Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser, et lui, de son côté, se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'était pas fort éloigné, ait pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre. Il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant ; mais si le nombre était égal, les forces et l'espérance ne l'étaient pas. Le Romain, sans blessure et fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre, au contraire, affaibli par le sang qu'il a perdu et épuisé par la course, se traîne à peine et, déjà vaincu par la mort de ses frères, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

Horace, triomphant déjà par avance : *J'ai immolé*, dit-il, *les deux premiers aux mânes de mes frères ; j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe et lui fasse la loi.* A peine Curiace pouvait-il soutenir ses armes : il lui enfonce son épée dans la gorge, et ensuite le dépouille. Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie et une reconnaissance d'autant plus vives, qu'ils avaient été plus près du danger.

63. — Chute de Séjan. (JUVÉNAL, *Satire des Vœux.*)

Il en est que précipite le pouvoir, objet d'une si violente envie ; ils sont accablés par la longue et brillante liste de leurs honneurs, les statues descendent de leurs bases et suivent le câble. La hache brandie contre les roues même du char les met en pièces ; elle brise jusqu'aux jambes des chevaux innocents. Déjà le feu pétille ; déjà dans la fournaise embrasée par le soufflet, rougit cette tête adorée du peuple : le colossal Séjan éclate et se dissout. Et de cette face, la seconde de l'univers, voici qu'on fabrique des vases, des bassins, des poêles à frire, des cuvettes.

Orne donc ta maison de laurier ; conduis au Capitole un grand taureau blanc : Séjan est traîné au croc et livré en spectacle ! Et tout le monde de se réjouir. « Quelles lèvres il avait et quel visage ! Jamais, croyez-m'en, je n'ai aimé cet homme. Mais sous quelle accusation a-t-il succombé ? Quels délateurs, quels indices, quels témoins l'ont dénoncé ? — Rien de tout cela. Une longue et verbeuse lettre est venue de Caprée. — Fort bien ; je n'en demande pas plus. Mais que fait la tourbe de Rémus ? — Ce qu'elle a toujours fait ; elle passe du côté de la fortune et elle hait les condamnés. Ce même peuple, si Nursia (*patrie de Séjan*) eût accompli les vœux du Toscan, et si la vieillesse sans défiance du prince eût été accablée, ce même peuple, à l'heure où je parle, proclamerait Séjan Auguste. Depuis que nous ne vendons plus nos suffrages, il ne se soucie de rien : lui qui jadis distribuait commandements, faisceaux, légions, tout, il se tient chez lui ; il n'a que deux soucis et ne désire que deux choses : *du pain et des jeux.* — On dit qu'il en périra bien d'autres. — N'en doutez pas, la fournaise est vaste... »

Tels sont les propos qu'on tient sur Séjan. Voilà ce que la foule murmure tout bas.

---

64. — Le Loup et l'Agneau. (PHÈDRE.)

Le loup et l'agneau, pressés par la soif, étaient venus boire à un même ruisseau ; le loup était au-dessus, et l'agneau beaucoup plus bas. Alors l'assassin, poussé par une injuste avidité,

chercha querelle : « Pourquoi troubles-tu cette eau, lui dit-il, tandis que je bois? » L'agneau tremblant lui répondit : « Comment puis-je faire ce dont vous vous plaignez? L'eau coule de vous à moi. » Le loup, repoussé par la force de la vérité, réplique : « Il y a six mois que tu médis de moi. — Hélas! dit l'agneau, je n'étais pas né. — C'est donc ton père; oui, j'en jure par Hercule. » Et aussitôt il se jette sur lui et le déchire injustement.

Cette fable est écrite pour les hommes qui, sur d'injustes prétextes, oppriment les innocents.

---

65. — Épreuves des justes.

(Sénèque, le philosophe, *Tr. de la Providence.*)

Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes abjectes et vulgaires. L'avantage de vaincre les calamités et les terreurs des mortels est réservé pour le grand homme; jouir d'un bonheur continuel, couler ses jours sans aucun revers, c'est méconnaître la seconde moitié de la nature. Vous êtes un grand homme; mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à la portée de montrer votre vertu?...

Je le répète donc, c'est pour l'intérêt de ceux qu'il veut élever à la vertu que Dieu leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté, ce qui ne peut se faire sans quelque adversité. Le bon pilote se reconnaît dans la tempête, et le soldat sur le champ de bataille. Ne redoutez donc pas ces aiguillons dont les dieux se servent pour réveiller votre courage : l'adversité est une épreuve de la vertu.

Les véritables malheureux sont ceux qu'un bonheur tient engourdis; ils ressemblent au navigateur que le calme arrête au milieu d'une mer immobile : le moindre accident est tout nouveau pour eux; l'adversité leur est plus sensible, parce qu'ils n'en ont pas l'expérience, de même que le joug est plus insupportable aux animaux sauvages... Ainsi Dieu se plaît à endurcir et exercer ceux qui lui sont agréables; ceux au contraire qu'il semble traiter avec plus de douceur et de ménagement, sont faits pour plier sous les maux qui leur sont destinés... Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies et d'autres accidents; et moi je vous demande pourquoi, dans les camps, ce sont toujours les plus braves sol-

dats qu'on charge des commissions les plus dangereuses? Faut-il, pendant la nuit, dresser une embuscade à l'ennemi, reconnaître les chemins, surprendre un poste, ce sont des troupes d'élite qu'on en charge; cependant aucun d'eux ne se plaint d'avoir été maltraité par son général; au contraire, il s'applaudit de la bonne idée qu'il a eue de lui.

Ainsi les hommes à qui la Providence ordonne de souffrir des maux insupportables, doivent dire aux timides et aux lâches : « Dieu nous estime assez pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la constance humaine. »

---

66. — Nécessité du travail intellectuel dès l'enfance. (QUINTILIEN, *Instit. oratoire*, liv. I.)

Qui empêche que, dès le premier âge, on ne cultive l'esprit des enfants, comme on peut cultiver leurs mœurs? Je sais bien qu'on fera plus dans la suite, en un an, que l'on n'aura pu faire durant tout le temps qui aura précédé; mais il me paraît néanmoins que ceux qui ont tant ménagé les enfants ont prétendu ménager encore plus les maîtres. Après tout, que veut-on que fasse un enfant, depuis qu'il commence à parler? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose; et si l'on peut tirer de ses premières années quelque avantage si petit qu'il soit, pourquoi le négliger? Ce que l'on pourra prendre sur l'enfance est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même de tous les temps de la vie.

Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne toujours de bonne heure; ne souffrons point qu'un enfant perde ses premières années dans l'habitude de l'oisiveté. Songeons que, pour ces premières études, il ne faut que de la mémoire, et que non seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous. Je connais trop aussi la portée de chaque âge pour vouloir qu'on tourmente d'abord un enfant, et qu'on lui demande plus qu'il ne peut. Il faut se garder surtout de lui faire haïr l'instruction, dans un temps où il ne peut encore l'aimer, de peur que le dégoût qu'on lui aura une fois fait sentir ne le rebute pour toujours. L'étude doit être un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours bien aise d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'en-

seignera à un autre; c'est le moyen de piquer sa jalousie. Il voudra le surpasser, et on lui laissera croire qu'il a réussi. Cet âge est fort sensible à de petites récompenses; c'est encore une amorce dont il faut se servir.

Voilà de bien petits préceptes pour un aussi grand dessein que celui que je me suis proposé; mais comme les corps les plus robustes ont eu de faibles commencements, tels que le lait et le berceau, les études ont aussi leur enfance.

---

67. — Lettre de Pline le Jeune à Minutius Fundanus.

C'est une chose étonnante de voir comme le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne soit remplie; rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : Qu'avez-vous fait aujourd'hui? J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils; j'ai été prié à des fiançailles ou à des noces; l'un m'a demandé pour la signature d'un testament; celui-ci m'a chargé de sa cause; celui-là m'a fait appeler à une consultation. Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire; toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paraissent inutiles; et elles le paraissent bien davantage quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps!

C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin. Soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit, je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit; personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours; je ne trouve à redire à personne. Sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie! Que cette oisiveté est aimable! qu'elle est honnête! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois! Mer, rivage, dont je fais mon séjour, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus, fuyez

les embarras de la ville, fuyez cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent; adonnez-vous à l'étude et au repos, et songez que ce qu'a dit si spirituellement et si plaisamment votre ami Attilius n'est que trop vrai : « Il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens. » Adieu.

---

68. — L'armée de Germanicus rend les honneurs funèbres aux restes des légions de Varus.

(TACITE, *Annales.*)

Les restes des légions de Varus avaient été abandonnés dans les forêts de la Germanie :

Un désir religieux pénètre l'âme du prince de rendre les derniers devoirs aux légions et à leur chef, et une égale pitié pénètre l'armée présente, au souvenir de tant de proches et d'amis, des hasards de la guerre et de la destinée des hommes. Cécina est envoyé devant pour sonder la profondeur des bois et jeter des ponts sur les marais et des digues sur les terrains fangeux; le reste des soldats s'avance dans ces lieux désolés, dont l'aspect funèbre réveille tant de tristes souvenirs.

D'abord, le camp de Varus, avec sa large étendue et ses dimensions, montrait la place des trois légions. Ensuite, le retranchement renversé, le fossé presque comblé, indiquaient le lieu où l'armée, déjà détruite, avait fait une dernière résistance. Au milieu, paraissaient des ossements blanchis, dispersés ou entassés, suivant que les bataillons avaient fui ou avaient résisté; on voyait de même des débris de traits, des membres de chevaux, des têtes humaines attachées au tronc des arbres; dans les bois voisins s'élevaient les restes des autels barbares, où avaient été immolés les tribuns et les premiers centurions.

Et ceux qui avaient survécu à ce désastre ou qui avaient rompu leurs chaînes marquaient les lieux où les lieutenants avaient succombé, où les aigles avaient été enlevées. Ici Varus avait reçu une première blessure; là, de sa main malheureuse, il avait trouvé la mort par un coup fatal. Sur ce tribunal, Arminius avait harangué ses soldats : en cet endroit, il avait fait dresser les instruments du supplice des captifs; en cet autre, il avait creusé des fosses profondes; ailleurs il avait traîné nos drapeaux et nos aigles, ajoutant l'outrage à la victoire.

Ainsi l'armée, six ans après cette sanglante défaite, rendait les derniers honneurs aux ossements des trois légions, et comme personne ne reconnaissait dans ces misérables restes les cadavres des Romains ou des Barbares, les soldats, émus de rage et de douleur, confiaient à la terre tous ces ossements, comme si tous eussent été ceux de leurs frères ou de leurs compagnons, et s'encourageaient à la vengeance contre leurs ennemis.

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

---

68 bis. — Extrait du Traité de l'Ornement des femmes. (Tertullien.)

Rejetez le fard, les faux cheveux et les autres parures. Vous n'allez point aux temples, aux spectacles aux fêtes des Gentils. Vos raisons pour sortir sont sérieuses : visiter les frères malades, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu : pour ces pieux devoirs, qu'est-il besoin d'ornements?

Secouez ces délices, pour n'être point accablées par les persécutions. Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourraient supporter le poids des chaînes, si des pieds ornés de bandelettes s'accommoderaient des entraves. Je crains bien qu'une tete ornée de réseaux, de perles et de diamants ne laisse aucune place à l'épée.

Disciple du Christ, quelle est ta délicatesse, si tu convoites le plaisir du monde! je me trompe, quelle est ton extravagance, si tu prends cela pour le plaisir! Certains philosophes n'ont donné ce nom qu'à la tranquillité de l'âme... Et toi, tu ne soupires qu'après la poussière de l'arène, les bornes du cirque, les représentations de la scène ou les cris de l'amphithéâtre. Réponds-moi, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec joie? En effet, quel est notre vœu le plus ardent, sinon de sortir du monde avec l'Apôtre, et d'aller régner avec le Seigneur? Or notre plaisir est là où est notre désir.

Eh bien! je vous l'accorde, il faut à l'homme des délassements. Pourquoi êtes-vous assez ingrats pour fermer les yeux aux plaisirs si nombreux et si variés que Dieu a mis sous votre main, d'ailleurs plus que suffisants pour vous satisfaire? Est-il un bonheur plus parfait que notre réconciliation avec Dieu le Père et avec Notre-Seigneur; que la révélation de la vérité, la connaissance de nos erreurs et le pardon de nos crimes, si nombreux dans le passé?... Les sciences et la poésie vous charment, dites-vous. Eh bien! nous avons assez de beaux monuments, assez de vers, assez de maximes, assez de cantiques, assez de chœurs sacrés. Il ne s'agit point ici de fables, mais de vérités saintes; de frivolités ridicules, mais de sentences aussi simples qu'elles sont pures. Voulez-vous des combats et des luttes? le Christianisme vous en offre un grand nombre. Regardez : ici l'impureté est renversée par la chasteté; là, la perfidie est immolée par la foi; ailleurs, la cruauté est comme meurtrie par la miséricorde; plus loin, l'insolence est voilée par la modestie. Tels sont nos combats et nos couronnes. Enfin vous faut-il du sang? celui de Jésus-Christ coule sous vos yeux.

---

69. — Requête à l'empereur Constance.

(Saint Hilaire de Poitiers. — *Fragment.*)

Si je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si longtemps, j'en appelle à tout homme raisonnable, on ne m'accusera pas ou de m'être tu par indifférence, ou de parler par emportement. Point d'intérêt qui m'anime que l'intérêt de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu! ne m'avez-vous pas fait naître plus tôt, du temps des Dèce et des Néron? Avec quelle ardeur, soutenu par votre grâce toute-puissante et par la miséricorde de votre divin Fils Jésus-Christ, j'aurais affronté les tortures pour la confession de votre nom! L'aspect des chevalets m'eût rappelé le prophète Isaïe mourant pour un pareil supplice; la flamme des bûchers eût retracé à ma mémoire le courage des trois jeunes Hébreux chantant au milieu de la fournaise de Babylone; j'aurais envié la croix et le brisement des os du larron à qui du haut de votre croix vous ouvrîtes le paradis; j'aurais envié le gouffre profond des mers, les naufrages de Jonas et de votre apôtre saint Paul; j'aurais béni des combats

à soutenir contre des ennemis déclarés... Mais ici nous avons affaire à un ennemi qui ne se montre pas, qui ne s'avance que sous le masque, ne procède que par artifice et par séductions. Ici, c'est l'Antéchrist sous le nom de Constance, armé, non pas de fouet, mais de caresses; non d'arrêts de proscription, mais de manœuvres hypocrites. C'est une persécution qui n'ouvre pas les cachots, d'où l'on sort affranchi de tous les maux de la vie présente, mais des palais où l'on n'entre que pour ramper dans une honteuse servitude; il n'en veut point à la vie, mais à l'âme... Il ne professe Jésus-Christ que pour le mieux trahir, ne parlant d'union que pour troubler la paix, ne comprimant l'hérésie que pour empêcher qu'il y ait des chrétiens.

Votre nom, ô divin Jésus, est sur ses lèvres, et tous ses actes n'ont d'autre but que de vous dépouiller, vous, de votre divinité; votre Père céleste, de ce titre auguste de Père...

On se choquera peut-être de m'entendre appeler l'empereur du nom d'Antéchrist. A qui verrait dans cette expression de l'emportement plutôt que l'accent de la fermeté, je répondrais : Oubliez-vous les paroles du saint précurseur au roi Hérode : *Prince, cela ne vous est pas permis*... Ce n'est point là de la témérité, mais du zèle, de la foi; ni de la passion, mais le droit naturel; ni un faux enthousiasme, mais une noble confiance. Animé du même esprit, je vous parlerai hautement, ô Constance, le langage que j'aurais tenu à Néron lui-même, à Dèce, à Maximien : « Vous faites la guerre à Dieu et à son Église; vous êtes l'ennemi de ses saints que vous persécutez, vous déchaînez vos fureurs contre les apôtres de Jésus-Christ, vous sapez par ses fondements la foi chrétienne... Tyran plus cruel que ce qu'il y eut jamais de tyrans sur la terre, votre persécution, avec ses raffinements, nous laisse à nous bien moins de moyens d'y échapper, et vous rend, vous, bien plus criminel... »

---

70. — Extrait de l'éloge funèbre de Satyre, frère de saint Ambroise. (SAINT AMBROISE.)

Nous venons, mes très chers frères, d'amener à l'autel du sacrifice la victime qui m'a été demandée; victime pure, agréable à Dieu, Satyre, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Je n'ai pas été trompé par une

vaine espérance, mais la grâce a triomphé. Bien loin donc d'avoir à me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces, comme ayant toujours souhaité que, dans le cas de malheurs qui viendraient menacer l'Église ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Donc, grâces au Seigneur, puisque dans l'alarme universelle où nous jette la défiance des Barbares, qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction par mes chagrins particuliers, et que c'est moi qui ai été frappé, quand j'avais à craindre pour tous... Pourtant, ô mon frère, dois-je m'abandonner à une affliction sans mesure, infidèle à mon ministère et à la grâce divine? Quelle consternation la nouvelle de votre maladie avait répandue dans mon âme! Trompeuse espérance! nous l'avions cru rendu à nos vœux; ce n'était qu'un ajournement... Toutefois je vous rends grâces, ô Dieu tout-puisssant et éternel! de ne nous avoir point refusé cette dernière consolation de nous ramener mon bien-aimé frère des contrées de la Sicile et de l'Afrique, au moins pour quelques moments; son trépas devant suivre de si près son retour, qu'il semblait n'avoir été reculé que le temps nécessaire pour le recevoir...

Oh! que n'ai-je pu, au moment où la mort vous frappait, opposer à ses coups ma propre chair! Si j'avais vu des glaives dirigés contre vous, c'est moi que j'aurais voulu à votre place opposer à leurs pointes meurtrières; et s'il m'eût été possible de rappeler votre âme fugitive, c'est la mienne que j'aurais offerte pour victime. Il ne m'a donc servi de rien d'avoir recueilli son haleine mourante, d'avoir collé ma bouche sur ses lèvres à demi éteintes... Funestes embrassements, durant lesquels je sentais son corps se raidir et se glacer, et son dernier souffle s'évanouir! Je le serrais dans mes bras entrelacés, et j'avais déjà perdu celui que je tenais encore!

---

71. — Saint Jérôme à Paula et à Eustochium.

Il leur dédie, ainsi qu'à Marcella, le Commentaire des Épîtres de saint Paul.

Il n'y a que quelques jours, ayant achevé l'interprétation de l'épître de saint Paul à Philémon, et commencé l'explication de celle aux Galates, je reçus tout à coup de Rome des

lettres qui m'apprirent que la vénérable Albina avait été rappelée à Dieu, et que notre sainte amie Marcella, privée de la compagnie de sa mère, réclamait plus que jamais la consolation de votre présence, ô Paula et Eustochium! Mais puisqu'il n'est pas possible de la lui rendre, et que les vastes espaces des mers vous séparent, je voudrais du moins mettre sur la blessure de son cœur le baume des Écritures. Je sais quelle est l'ardeur de sa foi, et de quelle sainte flamme son âme est embrasée. Supérieure à son sexe, oubliant qu'elle est femme, le tympanum des saintes Écritures à la main, elle passe à travers la mer Rouge de ce siècle [1]. Lorsque j'étais à Rome, elle n'était jamais si pressée de me voir qu'elle ne me posât quelques questions sur les saints Livres; et, contrairement à la coutume pythagoricienne, elle ne trouvait pas bon tout ce que j'avais dit [2] : l'autorité pour elle ne prévalait qu'avec des raisons. Elle examinait tout, pesait tout avec sagacité, et je sentais bien que j'avais en elle moins un disciple qu'un juge.

Pour donc être agréable à cette amie absente, autant qu'utile à vous qui êtes près de moi, je vais aborder un sujet non essayé encore en notre langue par nos écrivains, et que très peu parmi les Grecs ont traité comme il convenait. Si je pouvais leur emprunter quelque chose, il en résulterait, je le crois, un ouvrage qui ne serait pas à dédaigner. Je l'avouerai donc, je les ai tous lus; puis, après les avoir résumés dans mon esprit, j'ai appelé un copiste, à qui j'ai dicté ce qui était de moi et des autres, sans garder d'ordre cependant, et quelquefois même sans reproduire ni leurs expressions ni leurs pensées. Et maintenant fasse la miséricorde de Dieu que, par mon impéritie, les beautés des auteurs à qui j'emprunte ne périssent pas sous ma plume, et que ce qui charme en leur langue ne déplaise pas en la nôtre.

[1] Allusion à ce que fit Marie, sœur de Moïse, qui, au passage de la mer Rouge, marchait à la tête des femmes des Hébreux, un tympanum à la main.

[2] C'était le mot des Pythagoriciens : *Le maître l'a dit.*

---

72. — Récit de la conversion de saint Augustin.
(*Confessions*, liv. VIII.)

Augustin, déjà troublé par les luttes de sa conscience, reçoit un dernier coup en entendant un de ses compatriotes raconter ce qu'il avait vu des solitaires d'Égypte. — Resté seul avec Alypius, il laisse éclater les sentiments de son âme.

Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans le combat que je livrais hardiment à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alypius et m'écriai : « Où sommes-nous? Qu'est-ce que cela? Que viens-tu d'entendre? Les ignorants se hâtent, et ravissent le ciel : et nous, avec nos sciences sans cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang. Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de les suivre? N'est-il pas plus honteux de n'avoir pas même la force de les suivre? »

Je dis encore je ne sais quelles choses semblables, et je m'élançai loin de lui, dans ce mouvement impétueux, tandis qu'il se taisait, me regardant avec surprise, car ce n'était pas ma voix ordinaire. Mon visage, mes yeux, l'accent de ma voix exprimaient mon âme, au delà de mes paroles. Il y avait dans notre demeure un petit jardin à notre usage, comme toute la maison; car le maître de cette maison n'y logeait pas. L'agitation de mon âme m'emportait vers ce lieu, où personne ne pourrait interrompre ce débat violent que j'avais engagé contre moi-même, et dont vous saviez, ô Dieu! l'issue que j'ignorais.

Je m'avançai donc dans ce jardin; Alypius me suivait pas à pas; car j'étais seul, même en sa présence. Et pouvait-il me quitter dans une telle crise? Nous nous assîmes dans l'endroit le plus éloigné de la maison; je frémissais dans mon âme, et les vagues de mon indignation se soulevaient contre moi, de ce que je ne passais pas encore à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu, où toutes les puissances de mon âme me poussaient, en me criant : Courage!...

Cependant Alypius, assis à mon côté, attendait en silence la fin de cette étrange révolution. Quand, du fond le plus intérieur, ma pensée eut retiré et amassé toute ma misère devant les yeux de mon cœur, il s'y éleva une affreuse nuée, chargée d'une pluie de larmes; et, pour laisser fondre l'orage avec tous ses mugissements, je me levai, je m'éloignai d'Alypius. La solitude allait me donner la liberté de mes pleurs, et je me reti-

rai assez loin pour n'être pas importuné, même d'une si chère présence. Tel j'étais alors, et il le comprit, car je ne sais quelle parole m'était échappée où vibrait un son de voix gros de larmes. Et je m'étais levé. Il demeura à la place où nous nous étions assis, dans une profonde stupeur. Et moi, j'allai m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier, et je lâchai les rênes à mes larmes, et les sources de mes yeux ruisselèrent, comme le sang d'un sacrifice agréable.

Et je vous parlais, non pas en ces termes, mais en ce sens : « Eh! jusqu'à quand, Seigneur? jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous irrité? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées. Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais en sanglots : Jusqu'à quand? jusqu'à quand? Demain?... demain?... Pourquoi pas à l'instant? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte?... »

Je disais et je pleurais dans toute l'amertume d'un cœur brisé. Et tout à coup j'entendis sortir d'une maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et répétait souvent : *Prends, lis! Prends, lis!* Et aussitôt, changeant de visage, je cherchai sérieusement à me rappeler si c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant; et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre, et de lire le premier chapitre venu...

Je revins vite à la place où Alypius était assis; car, en me levant, j'y avais laissé le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : *Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ...* Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude. Alors, ayant laissé dans le livre la trace de mon doigt ou je ne sais quelle autre marque, je le fermai, et d'un visage tranquille je déclarai tout à Alypius...

---

73. — Entretien de saint Augustin et de sainte Monique à Ostie. (*Confessions*, liv. IX.)

A l'approche du jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il arriva, je crois, par votre disposition secrète, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous étions descendus, au port d'Ostie. C'est là que loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous attendions le moment de la traversée.

Nous étions seuls, conversant avec une ineffable douceur et, dans l'oubli du passé, dévorant l'horizon de l'avenir; nous cherchions entre nous, en présence de cette vérité qui est Vous-même, quelle sera pour les saints cette vie éternelle « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme ». Et nous aspirions des lèvres de l'âme aux sublimes courants de votre fontaine, « fontaine de vie qui réside en vous, » afin que, pénétrée selon sa mesure de la rosée céleste, notre pensée pût planer dans les hauteurs.

Comme la conclusion de notre entretien était que les plus vifs plaisirs des sens n'étaient pas dignes d'être comparés aux joies de l'autre vie ni même d'être rappelés en leur présence, nous montions avec le plus grand amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages, et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les traversâmes, pour atteindre à cette région d'inépuisable fécondité où vous rassasiez éternellement Israël de la nourriture de vérité...

Telles étaient les pensées, sinon les paroles, de notre entretien. Et vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je! pourquoi y suis-je encore? J'ai consommé dans le siècle toute mon espérance. Il était une seule chose pour laquelle je désirais séjourner quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catho-

lique avant de mourir. Mon Dieu me l'a donnée avec surabondance, puisque je te vois mépriser toute félicité terrestre pour le servir. Que fais-je donc encore ici?... »

---

74. — Hymne en l'honneur des saints Innocents.

(Prudence.)

Salut, fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil même de la vie, le persécuteur du Christ enleva, comme un tourbillon moissonne des roses naissantes.

Vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau d'agneaux immolés; vous, au pied de l'autel, vous jouez, dans votre aimable simplicité, avec vos palmes et vos couronnes.

Qu'a servi un si noir forfait? Que revient-il à Hérode de son crime odieux? Seul, parmi tant de meurtres, le Christ se dérobe au trépas.

Au milieu des flots de sang de ses compagnons d'âge, l'enfant de la Vierge a trompé seul ce fer qui devenait si fatal aux autres mères.

Tel échappa jadis, aux ordres insensés de l'impie Pharaon, celui qui était la figure du Christ, Moïse, libérateur de ses concitoyens.

---

75. — A saint Félix.

(Saint Paulin de Nole, *Natalitia.*)

Les voilà revenues ces fêtes que chaque année ramène, et aussi les chants que j'ai promis. C'est votre jour natal, ô Félix! il m'est plus cher que le mien même. En ce jour, des foules innombrables se livrent aux transports de la joie; mais nous plus que tous les autres, nous que le Christ vous a donnés, tout indignes que nous sommes d'un tel ami.

Toutes nos richesses, tous nos amours d'autrefois, et nos titres de noblesse, et nos vaines dignités, ont fait place à un seul trésor, et ce trésor, c'est vous, ô saint! père, patrie, demeure, vous êtes tout pour nous. Dans votre giron sacré nous nous réfugions; votre sein est notre nid. C'est là que,

réchauffés, nous croissons pour une vie meilleure, et, nous dépouillant du fardeau terrestre, nous sentons germer en nous quelque chose de divin, et naître les ailes qui nous égalent aux anges...

Allons, ô ma lyre, fais entendre tes chants harmonieux. Je n'évoque pas de la roche éolienne les muses de Castalie, vaines chimères, ni Apollon, sourde divinité : c'est le Christ qui m'inspire...

---

76. — Description du paradis terrestre.

(Saint Avite de Vienne.)

Par delà l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après sa chute, et que les coupables se virent justement expulsés de leur heureux séjour... Nulle alternative des saisons ne ramène là les frimas; le soleil de l'été n'y succède point aux glaces de l'hiver; tandis qu'ailleurs le cercle de l'année nous rend d'étouffantes chaleurs ou que les champs blanchissent sous les gelées, la faveur du ciel maintient là un printemps éternel... Le sol n'a pas besoin que les pluies viennent le rafraîchir, et les plantes prospèrent par la vertu de leur propre rosée. La terre est toujours verdoyante, et sa surface, qu'anime une douce tiédeur, resplendit de beauté. L'herbe n'abandonne jamais les collines, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles; et, quoiqu'ils se couvrent continuellement de fleurs, ils réparent promptement leurs forces au moyen de leurs propres sucs. Les fruits, que nous n'avons qu'une fois par an, mûrissent là tous les mois; le soleil n'y fane point l'éclat des lis; aucun attouchement ne souille les violettes; la rose conserve toujours sa couleur et sa gracieuse forme...

Le baume odoriférant y coule sans interruption de branches fécondes. Si par hasord un léger vent s'élève, la belle forêt, effleurée par son souffle, agite avec un doux murmure ses feuilles et ses fleurs, qui laissent échapper et envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine y sort d'une source dont l'œil atteint sans peine le fond; l'argent le mieux poli

n'a point un tel éclat, le cristal de l'eau glacée n'attire pas tant de lumière. Les émeraudes brillent sur ses rives, toutes les pierres précieuses que vante la vanité mondaine sont là éparses comme des cailloux, émaillent les champs des couleurs les plus variées, et les parent comme d'un diadème naturel.

---

77. — Lamentations de la mère de Galsuinthe sur le départ de sa fille. (FORTUNAT.)

Galsuinthe, fille d'Athanagild, roi des Visigoths d'Espagne, se rend en France, pour épouser Chilpéric, roi de Neustrie. Sa mère Gonsuinthe ne peut se résigner à son départ.

Espagne si vaste pour tes habitants, et trop resserrée pour une mère, terre du soleil, devenue une prison pour moi, quoique tu t'étendes depuis le pays du Zéphire jusqu'à celui du brûlant Eous, et de la Tyrrhénie à l'Océan : quoique tu suffises à des peuples nombreux, depuis que ma fille n'y est plus, tu es trop étroite pour moi. Sans toi, ma fille, je serai ici comme étrangère et errante, et, dans mon propre pays, à la fois citoyenne et exilée.

Je le demande, que regarderont ces yeux qui cherchent partout mon enfant?... Tu feras mon supplice, quel que soit l'enfant qui jouera avec moi ; tu pèseras sur mon cœur dans les embrassements d'un autre ; qu'un autre coure, s'arrête, s'asseye, pleure, entre, sorte, ta chère image sera toujours devant mes yeux. Quand tu m'auras quittée, je courrai à des caresses étrangères, et en gémissant j'essuierai de mes baisers les pleurs d'un autre enfant ; je m'en abreuverai, et plût à Dieu que je pusse ainsi trouver quelque rafraîchissement ou apaiser ma soif dévorante!

Quoi que je fasse, je suis au supplice ; aucun remède ne me soulage ; je péris, ô Galsuinthe! par la blessure qui me vient de toi. Je le demande, quelle chère main peignera, ornera ta chevelure? Qui donc, lorsque je n'y serai pas, couvrira de baisers tes joues si douces? Qui te portera sur ses genoux, t'entourera de ses bras? Hélas! là où tu seras sans moi tu n'auras pas de mère. Quant au reste, mon triste cœur te le recommande à ce moment de ton départ : sois heureuse, je t'en supplie;

mais laisse-moi; va-t'en, adieu... Envoie à travers les espaces de l'air quelque consolation à ta mère impatiente, et, si le vent m'apporte quelque nouvelle, qu'elle soit favorable...

---

78. — Abraham, pieux solitaire, convertit sa nièce Marie livrée aux désordres. (Hrotswitha, *Abraham*, sc. vii.)

Après avoir soupé dans la maison qu'habite Marie, Abraham, qu'un déguisement empêche de reconnaître, demande une chambre pour y passer la nuit.

Marie. — Voici une chambre où vous serez commodément; voici un lit qui n'est point composé de pauvres matelas. Asseyez-vous, que je vous épargne la fatigue d'ôter votre chaussure.

Abraham. — Fermez d'abord les verrous avec soin, pour que personne ne puisse entrer.

Marie. — Que cela ne vous inquiète pas; je saurai faire en sorte que personne n'arrive aisément jusqu'à nous.

Abraham (*à part*). — Il est temps maintenant d'ôter le grand chapeau qui couvre ma tête et de montrer qui je suis. (*Haut.*) O ma fille d'adoption! ô moitié de mon âme, Marie! reconnaissez-vous en moi le vieillard qui vous a nourrie avec la tendresse d'un père et qui vous a fiancée au Fils unique du Roi céleste?

Marie. — O Dieu! c'est mon père et mon maître Abraham qui me parle! (*Elle demeure frappée de crainte.*)

Abraham. — Que t'est-il arrivé, ma fille?

Marie. — Un grand malheur.

Abraham. — Qui t'a trompée, qui t'a séduite?

Marie. — Celui qui a fait tomber nos premiers pères.

Abraham. — Où est la vie angélique que tu menais sur la terre?

Marie. — Tout à fait perdue.

Abraham. — Où est ta pudeur virginale? Où est ton admirable chasteté?

Marie. — Perdue!

Abraham. — Si tu ne rentres pas dans la voie du salut, quel prix peux-tu espérer recevoir de tes jeûnes, de tes veilles,

de tes prières, lorsque, tombée de la hauteur du ciel, tu t'es comme noyée dans les profondeurs de l'enfer?

Marie. — Hélas!

Abraham. — Pourquoi m'as-tu méprisé? pourquoi m'as-tu abandonné? pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta chute? Aidé de mon cher Éphrem, j'aurais fait pour toi une complète pénitence.

Marie. — Après que je fus tombée dans le péché, souillée comme je l'étais, je n'osais plus m'approcher de votre sainteté...

Abraham. — Pécher est le propre de l'humanité; ce qui est du démon, c'est de persévérer dans ses fautes. On doit blâmer, non pas celui qui tombe par surprise, mais celui qui néglige de se relever aussitôt.

Marie. — Malheureuse que je suis! (*Elle se prosterne.*)

Abraham. — Pourquoi te laisses-tu abattre? pourquoi rester ainsi immobile, prosternée à terre! Relève-toi, et écoute ce que je vais te dire.

Marie. — Je suis tombée frappée de terreur; je n'ai pu soutenir le poids de vos remontrances paternelles.

Abraham. — Songe, ma fille, à ma tendresse pour toi, et cesse de craindre.

Marie. — Je ne puis.

Abraham. — N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté mon désert si regrettable et renoncé à l'observance de toute discipline régulière? N'est-ce pas pour toi que moi, véritable ermite, je me suis fait le compagnon de table de gens débauchés? Moi qui depuis si longtemps m'étais voué au silence, n'ai-je pas proféré des paroles joviales pour ne pas être reconnu? Pourquoi baisser les yeux et regarder la terre?

Marie. — La conscience de mon crime m'accable; je n'ose lever les yeux vers le ciel, ni mêler mes paroles aux vôtres...

Abraham. — Je me charge de votre iniquité; seulement retournez au lieu que vous avez quitté et reprenez le genre de vie que vous avez abandonné.

Marie. — Je ne m'opposerai jamais à aucun de vos désirs; j'obéis respectueusement à vos ordres.

Abraham. — Je vois bien à présent que j'ai retrouvé ma fille, celle que j'ai perdue; à présent c'est vous que je dois chérir par-dessus toutes choses... L'aurore paraît, le jour est venu; partons.

Marie. — C'est à vous, père chéri, de précéder, comme le

bon pasteur, la brebis que vous avez retrouvée, et moi, marchant derrière, je suivrai vos traces.

ABRAHAM. — Il n'en sera pas ainsi; j'irai à pied, et vous monterez sur mon cheval, de peur que l'aspérité du chemin ne blesse vos pieds délicats.

MARIE. — Oh! comment vous louer dignement? par quelle reconnaissance payer tant de bonté? Loin de me forcer au repentir par la terreur, vous m'y amenez, moi, indigne de pitié, par les plus douces, par les plus tendres exhortations!

ABRAHAM. — Je ne vous demande rien autre chose que de demeurer fidèle au Seigneur pendant le reste de votre vie.

---

79. — Légende du grand saint Christophe.

Christophe, d'abord nommé Réprobus, géant haut de douze coudées, a résolu de ne servir que le plus grand roi de la terre. Un bon ermite s'offre à le lui faire connaître, à condition qu'il se tienne jour et nuit près d'un fleuve rapide, pour y passer sur ses épaules tous ceux qui veulent le traverser.

« Je comprends cela et je puis le faire, » dit le géant; et, ayant déraciné plusieurs arbres, il se bâtit une cabane sur le bord de l'eau; puis, prenant pour bâton un grand arbre desséché, dépouillé de son écorce et de ses branches, il allait et venait à travers le fleuve, passant et repassant les voyageurs sur ses épaules.

Or, une nuit qu'il veillait en attendant quelque pèlerin égaré, car la nuit était orageuse, il entend une voix d'enfant qui l'appelle d'un nom à lui inconnu; il sort et ne trouve personne; il rentre chez lui tout étonné, on l'appelle encore une fois :

Il retourne, personne encore;
Il rentre chez lui. « Christophore,
Viens me passer, » reprend la voix :
Et le géant, pour cette fois,
Trouve un enfançon sur la rive,
Blanc comme un lis, et si vermeil
Comme rose en pleurs au soleil.
Lors, courbant son épaule forte,
Il le fait monter et l'emporte,

Et sous eux les flots, dans la nuit,
Firent de l'écume et du bruit,
En montant jusqu'à la ceinture
De sa gigantesque stature.
Soudain le petit innocent
Devint si lourd, que, tout puissant
Qu'était l'homme à la grande taille,
Il fléchissait comme une paille.
A grande peine il se tira
De la rivière et respira,
En posant l'enfant au rivage.
« Enfant, j'ai peiné davantage
Pour te porter, dit-il alors,
Que pour les hommes les plus forts;
Quand sous ton poids je passais l'onde,
Il me semblait porter le monde.
— Tu portais bien plus, » dit l'enfant.

« Je suis celui que tu as cherché et que tu attendais, continue-t-il; retiens bien mon nom, je me nomme le Christ. Je t'apparais débile et faible comme l'enfance, parce que j'aime à triompher dans la faiblesse, et par cette faiblesse même je courbe la tête des forts. Je t'ai baptisé dans cette onde où tu t'es plongé cette nuit, et désormais tu ne t'appelleras plus Réprobus, car ta réprobation est effacée : tu t'appelleras Christophore, ce qui signifie *porte-Christ;* plante ici ton bâton, et je te donnerai un signe de ma puissance; puis va par le monde et fais du bien : nous nous retrouverons un jour... »

LITTÉRATURE ITALIENNE

---

80. — Cantique du Soleil. (Saint François d'Assise.)

Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui

nous donne le jour et la lumière! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu!

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles! Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et les nuages, et la sérénité et tous les temps quels qu'ils soient! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste!

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu! Par lui vous illuminez la nuit : il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes!

Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix! car c'est le Très-Haut qui les couronnera.

Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à celui qui meurt en péché mortel! Heureux ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à vos très saintes volontés, car la seconde mort ne pourra leur nuire!

Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité.

---

81. — Supplice d'Ugolin. (DANTE, *Divine Comédie, Enfer.*)

Dante aperçoit deux ombres acharnées l'une sur l'autre; s'adressant à la plus furieuse, il lui demande son nom.

Le coupable, s'essuyant les lèvres avec les cheveux de la tête rongée en partie : « Tu veux, me dit-il, que je renouvelle une douleur aigrie par le désespoir, et dont la seule pensée m'oppresse le cœur avant que je commence à parler; mais si

mes paroles doivent être un germe qui ait pour fruit l'opprobre de celui que je dévore, tu me verras à la fois parler et verser des larmes. Je ne sais qui tu es, ni de quelle manière tu es descendu ici-bas; mais tu me parais Florentin à ton langage. Apprends que je suis le comte Ugolin, et celui-ci Roger. Je t'apprendrai maintenant pourquoi je le traite ainsi; je n'ai pas besoin de te dire que, m'étant fié à lui, je fus pris et mis à mort par l'effet de ses perfides conseils; mais ce que tu ne peux avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle : tu vas l'entendre, et tu sauras alors si ce monstre a mérité ma haine.

« Dans la tour obscure qui a reçu de moi le nom de *Tour de la faim*, et où tant d'autres ont dû être enfermés depuis, une ouverture étroite m'avait déjà laissé voir plus de clarté, lorsqu'un songe affreux déchira pour moi le voile de l'avenir. Je crus voir celui-ci, devenu maître et seigneur, chasser un loup et ses louveteaux vers la montagne qui empêche Pise et Lucques de se voir. Il avait envoyé en avant les *Gualandi*, les *Sismondi*, les *Lanfranchi*, avec des chiennes maigres et dressées à la chasse. Après avoir couru peu de temps, le père et ses petits en parurent fatigués, et je crus voir les dents aiguës de ces animaux leur ouvrir les flancs. Quand je m'éveillai vers le matin, j'entendis mes enfants, qui étaient près de moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es bien cruel si déjà tu n'es ému en pensant à ce que mon cœur m'annonçait; et si tu ne pleures pas, qu'est-ce donc qui peut t'arracher des larmes?

« Déjà ils étaient éveillés; l'heure approchait où l'on apportait notre nourriture, et chacun de nous, à cause de mon rêve, doutait de la recevoir. J'entendis qu'on fermait la porte au bas de l'horrible tour. Alors je regardai mes fils sans dire une parole, je ne pleurai point : je me sentais au dedans fortifié. Ils pleuraient, eux; et mon petit Anselme me dit : « Comme tu « nous regardes, mon père! qu'as-tu? » Je ne pleurai point encore; je ne répondis point pendant tout ce jour, ni la nuit suivante jusqu'au retour du soleil. Lorsque quelques rayons pénétrèrent dans cette prison douloureuse, et que je vis ces quatre visages, les propres traits du mien, transporté de douleur, je me mordis les deux mains. Eux, pensant que j'y étais poussé par la faim, se levèrent tout à coup et me dirent : « Mon père, nous souffririons beaucoup moins si tu veux te « nourrir de nous; tu nous a revêtus de ces chairs misérables :

« dépouille-nous-en aussi. » Alors je me calmai, pour ne pas augmenter leur peine. Ce jour et le suivant, nous restâmes tous en silence. O terre impitoyable! pourquoi ne t'ouvris-tu pas? Quand nous fûmes parvenus au quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds, en me disant : « Mon père, que ne viens-tu « me secourir? » et il mourut. Et je vis, comme tu me vois, les trois qui restaient tomber ainsi l'un après l'autre, du cinquième au sixième jour. Je me mis alors à me traîner en aveugle sur chacun d'eux, et je ne cessai de les appeler trois jours entiers après leur mort. La faim acheva ensuite ce que n'avait pu la douleur. »

Quand il eut dit ces mots, roulant les yeux, il reprit entre ses dents le malheureux crâne, et comme un chien dévorant, il les enfonça jusqu'aux os.

---

82. — Invocation à Marie. (Dante, *Divine Comédie, Paradis.*)

Vierge-Mère, fille de ton Fils, femme modeste, mais élevée plus qu'aucune créature, terme sacré de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage.

Dans ton sein a été rallumé cet amour dont les rayons ont donné la vie à cette Fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité, tu es la source d'une vive espérance.

O Reine! tu es si grande et si puissante, que souhaiter une grâce et ne pas s'adresser à toi, c'est avoir un désir et lui couper les ailes. Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui t'invoque, souvent elle prévient les désirs.

Tu es un prodige de miséricorde, de tendresse et de magnificence; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures.

---

83. — L'Italie. (Pétrarque, *Canzone*, 29.)

Italie, ma chère Italie, quoique la parole ne puisse rien pour guérir les mortelles blessures que je vois si pressées sur ton

beau corps, je veux que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô, dont j'habite les rives, douloureux et pensif. Roi du ciel, je demande que la pitié qui t'a conduit sur la terre te fasse prendre en gré ce beau pays. Vois, Dieu bienfaisant, quel léger prétexte et quelle guerre cruelle! Ces cœurs qu'endurcit l'impitoyable Mars, ouvre-les et attendris-les. Fais que ta vérité s'entende par ma bouche. Vous à qui la fortune a mis en main les rênes de cette belle contrée, dont il semble que vous ne preniez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères? pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? Une vaine erreur vous trompe; vous voyez mal et vous croyez trop bien voir, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui a le plus de troupes est entouré de plus d'ennemis. Oh! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes? Qui nous défendra si la résistance ne vient pas de nos propres mains?

La nature avait pourvu sagement à notre empire, quand elle éleva la barrière des Alpes entre nous et la race tudesque; mais l'aveugle désir, obstiné contre son propre bien, s'est si fort trompé lui-même, qu'il a mis dans son corps sain une maladie mortelle.

... N'est-ce pas ici cette terre que je touchai d'abord? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si doucement? n'est-ce pas cette patrie à laquelle je me confie, mère indulgente qui recouvre dans son sein ceux qui m'ont donné le jour? Au nom de Dieu, que cela vous touche l'âme; et regardez en pitié les larmes d'un peuple douloureux, qui attend son repos de vous seul, après Dieu...

---

84. — La Discorde, la Fraude, le Silence et le Sommeil.

(L'Arioste, *Roland furieux*, ch. xiv.)

Paris est assiégé par les Sarrasins : Dieu commande à l'archange Michel de se rendre, accompagné du Silence, trouver la Discorde, afin qu'elle vienne troubler le camp ennemi.

Michel baisse la tête sans répondre et pense d'abord où il doit descendre pour trouver cet éternel ennemi des longs pro-

pos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu. Il rencontre d'abord la *Discorde*. Ses habits, composés de bandes inégales variées de cent couleurs différentes, la faisaient reconnaître ; le vent en agitait les bandes à chaque pas ; tantôt elle était presque nue, d'autres fois elle paraissait couverte ; ses cheveux, noirs ou blancs, dorés ou argentés, et toujours prêts à s'entremêler ensemble, étaient dispersés sur ses épaules et sur sa poitrine ; un petit nombre étaient réunis dans une tresse, les autres étaient relevés sous sa coiffure... L'archange l'appelle et lui commande de se porter entre les chefs principaux des Sarrasins, et de trouver des moyens pour qu'ils se détruisent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande ensuite quel est le lieu que le Silence habite ; il croit qu'elle doit en savoir des nouvelles, comme parcourant sans cesse toute la terre pour y porter le feu et la division.

La Discorde lui répondit : « Je n'ai nulle idée de l'avoir jamais rencontré ; j'en ai souvent entendu parler, ainsi que de sa finesse dans ce qu'il entreprend ; mais consultons la Fraude, qui se trouve aussi parmi nous. Elle en a si souvent besoin, qu'elle doit en savoir des nouvelles. » A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui disant : « La voilà. »

La *Fraude* avait un visage ouvert et même agréable. Elle était vêtue avec décence. Ses regards avaient quelque chose de respectueux et de timide ; elle marchait posément, et son parler était si doux et si modeste, que des yeux inexpérimentés auraient pu la prendre pour un ange. Cependant rien n'était plus affreux et plus difforme que tout ce qu'elle savait cacher aux yeux par ses sombres détours et par ses ruses coupables. Sous son habit ample et très long, elle portait toujours un poignard empoisonné.

L'ange lui demanda quel chemin il devait prendre pour trouver le Silence. « Autrefois, lui dit-elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies vertus ; il habita jadis les écoles publiques, dans les siècles d'Architas et de Pythagore ; mais, depuis la mort de ces philosophes et de ces saints religieux qui savaient le retenir dans le droit chemin, il a renoncé à ces habitudes honnêtes pour en prendre de criminelles. Il habite souvent avec la Trahison ; je l'ai vu aussi avec l'Homicide ; il a l'habitude de se retirer dans quelque obscure caverne comme ceux qui font de la fausse monnaie : il change si souvent de gîte et de compagnie, que c'est un grand hasard si vous le rencontrez. Le meilleur moyen qui puisse vous réussir, c'est de vous rendre,

vers le milieu de la nuit, dans l'antre qu'habite le Sommeil, car c'est là qu'il repose. »

Quoique la Fraude ait coutume de mentir et de tromper toujours, ce qu'elle disait alors était si vraisemblable, que Michel n'hésita point à le croire; il prend aussitôt son vol; il tempère le battement de ses ailes; il s'étudie et compte les heures pour arriver à temps à la caverne du Sommeil, où la rencontre du Silence pouvait remplir son espoir.

On voit dans l'Arabie une petite vallée agréable, éloignée des cités et même des hameaux, à l'abri de deux hautes montagnes; elle est couverte d'anciens sapins, de gros hêtres. Le soleil tourne et en vain frappe à plomb sur cette vallée; tous ses rayons sont interceptés; une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand souterrain. Une spacieuse caverne s'étend dans le roc sous cette forêt ténébreuse; le lierre suit l'élévation de son portique, le couronne en feston et le tapisse par ses contours tortueux.

C'est dans cet asile que repose le paisible *Sommeil.* L'oisiveté, grosse et pesante, occupe un des coins de cette grotte. La Paresse, assise pesamment sur la terre, d'un autre côté, ne peut faire un pas ni même se tenir sur ses jambes molles et débiles. L'Oubli reste à la porte, ne reconnaissant et ne laissant entrer personne; il n'écoute aucun message ni ne répond; il tire un voile obscur sur tous les hommes. Le *Silence* sert de garde à ce séjour, autour duquel il tourne sans cesse. Sa chaussure est de feutre; un manteau brun l'enveloppe, et de sa main il fait signe de loin à ceux qu'il aperçoit de ne pas approcher.

Michel l'aborda doucement et lui dit à l'oreille : « Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud à Paris, avec le secours qu'il amène à son souverain; il veut que tu le conduises si secrètement, que les Sarrasins ne puissent entendre aucun bruit, et qu'avant qu'ils aient aucune connaissance de ces troupes, ils soient attaqués de tous côtés. » Le Silence ne fit pour toute réponse qu'un signe de respect et d'obéissance : il vole derrière Michel, redouble le courage de ses braves troupes et les fait marcher avec tant de diligence, que, sans qu'elles se doutent que c'est par un miracle, elles arrivent dans un seul jour à Paris.

85. — Une sécheresse. (Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, ch. xiii.)

Une chaleur brûlante, accompagnée d'une longue sécheresse, accable l'armée chrétienne : Godefroy invoque le Très-Haut, qui exauce sa prière et lui envoie une pluie abondante.

Le soleil est dans le signe du Cancer, et du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur, ennemie de ses guerriers, ennemie de ses desseins, accable les mortels et les rend inhabiles aux travaux.

Les astres bienfaisants ne répandent plus leur douce influence, les étoiles sinistres règnent seules sur la céleste plaine et répandent dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume et qui dévore ; à un jour brûlant succède une nuit plus cruelle, que remplace un jour plus affreux.

Le soleil ne se lève jamais que couvert et abreuvé de vapeurs sanglantes, sinistres présages d'un jour malheureux ; jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous les rayons brûlants, la fleur tombe desséchée, la feuille pâlit, l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre, et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs n'y sont plus que des vapeurs enflammées...

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissants ; d'une voix éteinte ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les chrétiens. Le tyran de la Judée a infecté toute les fontaines de mortels poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé, qui, toujours pur, leur avait offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur les sables qu'il mouille à peine. Quelle ressource, hélas ! l'Éridan débordé, le Gange, le Nil même, lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Égypte de ses eaux fécondes, suffiraient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination se représente

ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus couler au travers des gazons, ces sources qu'ils ont vues jaillir du sein d'un rocher et serpenter dans les prairies : ces tableaux, jadis si riants, ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers, qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui n'ont jamais ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter ni le fer ni l'appareil de la mort, faibles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile; un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligemment penchée; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire, il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies. Ces riches dépouilles, dont il était autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile; il languit étendu sur la poussière, et, toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé; l'air lourd et brûlant pèse sur les poumons qu'il devrait rafraîchir.

Ainsi languissait la terre, ainsi périssaient les déplorables humains. Le peuple chrétien, loin de prétendre à la victoire, craint les derniers des malheurs. On n'entend de tous côtés que de lamentables accents.

Godefroy lève les mains au ciel; il y fixe ses regards animés d'un saint zèle, et avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter des montagnes, il adresse à l'Éternel cette humble prière :

« O mon Père! ô mon Dieu! si jadis dans le désert tu fis pleuvoir pour ton peuple une céleste rosée, si tu donnas à un mortel d'amollir les rochers et de faire jaillir une source d'eau vive du sein d'une montagne, déploie aussi en notre faveur le pouvoir de ton bras. Pardonne à notre faiblesse et n'écoute que ta grâce; nous sommes tes soldats, que ce titre du moins nous obtienne la pitié! »

Bientôt sa prière s'élève au ciel sur les ailes du désir; l'Éternel l'entend et abaisse sur son peuple des regards attendris : il veut mettre enfin un terme aux fléaux qui l'accablent.

« Ces guerriers, dit-il, armés pour venger ma loi, ont assez éprouvé de périls et de revers; l'enfer et le monde conjurés ont employé contre eux et la force et l'adresse : un nouvel

ordre de choses va commencer, et pour eux le destin n'aura plus qu'un cours prospère... Qu'il pleuve, que l'invincible guerrier revienne, et que pour sa gloire vienne aussi l'armée d'Égypte... »

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix; les sphères célestes s'émurent; l'air frémit de respect; l'Océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent et le tonnerre éclate : avec des cris de joie les chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre, elles descendent du ciel même qui ouvre ses cataractes; une nuit soudaine embrasse l'univers et dérobe la clarté; une pluie impétueuse grossit les ruisseaux et bientôt inonde la plaine.

---

86. — Le nom de Marie. (MANZONI, *Poésies sacrées.*)

... Pour nous ce nom veut dire la Mère de Dieu. Salut, ô bienheureuse! fut-il jamais sur la terre un nom égal à celui-ci, un nom qui en approche?

Salut, ô bienheureuse! en quel âge grossier a jamais pu se taire ce nom si doux à répéter? Quel père ne l'apprit à son fils? Quelles montagnes jamais, quels fleuves ne l'ouïrent invoquer?

La terre de ce vieux monde ne porte pas seule tes temples, mais celle encore que devina l'intrépide Génois, celle-là aussi nourrit des hommes fidèles à ton culte.

En quelles landes sauvages, au delà de quelles mers barbares cueille-t-on une fleur qui ne connaisse pas les marches bénies de tes doux autels?

O Vierge, ô dame, ô toute sainte, que de beaux noms pour toi en toute langue! Plus d'un peuple superbe se place avec orgueil sous ta gracieuse tutelle.

Et quand le jour se lève, et quand le jour tombe, et quand le soleil le partage au milieu de sa course, l'airain qui te salue invite la foule pieuse à te rendre hommage.

Dans les terreurs de sa veille nocturne, c'est toi que nomme le petit enfant. Et quand la mer s'enfle et rugit, c'est vers toi qu'élève ses mains le nautonier tremblant.

C'est dans ton sein royal que l'humble femme dépose ses larmes dédaignées; à toi, bienheureuse, qu'elle raconte les soucis de son âme immortelle;

A toi, qui écoutes les prières et les plaintes, mais non à la manière du monde; à toi, qui ne sais pas mettre entre la douleur des petits et celle des grands sa distinction cruelle.

Et toi aussi, ô bienheureuse, tu connus ton jour de larmes, et jamais jour ne viendra qui le couvre du voile de l'oubli; chaque jour encore on en parle, après tant de siècles passés;

Chaque jour encore on en parle, et les larmes coulent en mille lieux; et la terre se réjouit encore avec toi à chacune de tes joies comme à un événement d'hier...

Ah! venez donc invoquer son nom, son grand nom, et dites comme nous : Salut, ô refuge des affligés, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée en bataille dans la plaine!

---

87. — La Résurrection. (Manzoni, *Poésies sacrées.*)

Il est ressuscité! Comment la mort se laissa-t-elle arracher sa proie? Comment a-t-il forcé les portes? Comment s'est-il sauvé une seconde fois, celui qui était tombé sous les coups de l'homme? Je le jure par celui qu'il réveilla du sommeil de la mort.

Il est ressuscité! Sa tête sainte ne repose plus dans le suaire. Il est ressuscité! A côté de la tombe solitaire, gît renversée la pierre du sépulcre. Comme un homme fort après l'ivresse, le Seigneur s'est réveillé.

De même qu'au milieu du chemin le voyageur se repose à l'ombre et, quand sa force lui revient, secoue la feuille aride qui, détachée du rameau, s'est doucement amassée sur son front;

Ainsi le Dieu fort a rejeté le marbre vain qui fermait le caveau du sépulcre, quand l'âme, revenue de la vallée sombre vers le corps divin qui se taisait, lui a dit : Lève-toi, me voici avec toi!

Quelle parole s'est répandue parmi ceux d'Israël qui dormaient dans la mort? Le Seigneur a ouvert les portes! Le Seigneur, Emmanuel! O justes endormis dans l'attente, voici la fin de votre exil; c'est lui, le Rédempteur!

Quel autre que lui, quel mortel eût osé descendre dans l'éter-

nel royaume? Il vient, ô vieux patriarches, vous ravir aux muettes ténèbres de l'enfer, lui le désir et l'espoir des temps antiques, la terreur de l'ennemi, le vainqueur annoncé!

Ces merveilleux prophètes qui racontaient l'avenir, comme un père raconte à ses fils attentifs les événements du passé, ils ont vu ce soleil éclatant qui jura par leur bouche que la terre verrait son Dieu...

Quittons les manteaux sans parures et les sombres couleurs de la violette; que l'or accoutumé recommence à briller. Prenez l'étole blanche, ô prêtre! et sortez du sanctuaire; vos sublimes fonctions vous réclament : venez, à la clarté des flambeaux, annoncer le ressuscité.

Un cri s'élève de l'autel : réjouissez-vous, blanche Dame du ciel, réjouissez-vous! Le Dieu qui choisit votre sein pour y revêtir notre nature mortelle, ce Dieu est ressuscité comme il l'avait prédit. Priez pour nous, car il a voulu que votre prière fût une loi.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

---

88. — Don Diègue et ses fils. (*Romances du Cid.*)

Jamais homme ne fut plus triste que don Diègue. Jour et nuit il ne faisait que penser à la honte de sa maison. La maison de Laynez était riche et antique, avant même celle des Inigo et des Abarca. Il sent que ses forces ne peuvent suffire à sa vengeance, que ses longues années l'entraînent dans la tombe, et que son ami don Gormas passe fièrement dans la ville sans que personne ose lui barrer le chemin. Il ne peut ni dormir, ni manger, ni lever ses yeux de la terre, ni passer le seuil de sa maison, ni adresser la parole à ses amis, ni recevoir d'eux des consolations, dans la crainte de les flétrir par le souffle de son déshonneur.

Enfin don Diègue secoue la chaîne de sa douleur muette : il fait venir ses fils, et, sans leur parler de son affront, il leur

prend les mains, et les leur serre si fortement avec des liens, qu'ils lui demandent grâce en pleurant. Il commençait à perdre l'espérance qu'il avait conçue, lorsque, voulant lier à son tour Rodrigue, le plus jeune de ses fils, il trouva ce qu'il n'avait pas espéré.

Le jeune Rodrigue, les yeux enflammés de colère comme ceux d'un tigre, se recule vivement et dit à son père : « Vous oubliez que vous m'avez fait gentilhomme ; moi, je me souviens que vous êtes mon père. Sans cela, ce bras que vous voyez tendu me servirait de poignard pour chercher au fond de vos entrailles la réparation de cette injure ! » Des larmes de joie coulent alors des yeux du vieillard : « C'est toi, s'écria-t-il, c'est toi, Rodrigue, qui es mon fils : ta colère me rend la paix, ton indignation calme mes douleurs. Ce bras, ce n'est pas contre ton père qu'il faut le lever : c'est contre l'infâme qui a déshonoré notre maison. — Où est-il? » C'est toute la réponse de Rodrigue, et il ne donne pas le temps à son père de raconter son affront.

---

89. — Ode sur la bataille de Lépante.
(Herrera.)

Chantons le Seigneur, qui, sur la face de la vaste mer, a vaincu le Thrace cruel. Toi, Dieu des batailles ! tu es notre droite, notre salut et notre gloire. Tu as brisé les forces et l'altière audace de Pharaon, guerrier cruel. Ses chefs choisis ont couvert de leurs débris l'abîme de la mer ; ils sont, comme la pierre, descendus jusqu'au fond. Ta colère les a soudain dévorés, comme le feu dévore la paille sèche.

Ce superbe tyran, plein de confiance en l'appareil de ses navires, qui tient courbées les têtes de nos frères et fait travailler leurs mains au service injuste de sa puissance, abat de ses bras redoutables les cèdres à la plus haute cime et l'arbre qui se dresse le plus droit, buvant des eaux étrangères et foulant avec audace notre territoire inviolable.

Les faibles, éperdus, ont tremblé de sa fureur impie. Il a haussé le front contre toi, Seigneur Dieu ! et, d'un visage insolent, étendant ses deux bras armés, il a remué sa tête furieuse. Il a fortifié son cœur d'une ardente colère contre les deux Hespéries que baigne la mer, parce que, assurées en toi, elles lui

résistent et qu'elles se revêtent des armes de ta foi et de ton amour. Il a dit, dans son arrogance et son mépris : « Ignorent-elles, ces contrées-là, mon courroux et les exploits de mes aïeux ? Ont-elles osé leur faire face, avec le Hongrois timide, et dans la guerre de la Dalmatie et de Rhodes? Qui les a pu délivrer? qui, de leurs mains, a pu sauver ceux d'Autriche et les Germains? Leur Dieu pourra-t-il par hasard aujourd'hui les préserver de ma main vengeresse?

« Leur Rome, tremblante et humiliée, convertit ses cantiques en larmes. Elle et ses fils affligés attendent ma colère et la mort après la défaite. La France est brisée de discordes; et en Espagne l'affreuse mort menace quiconque honore les bannières du croissant. Ces nations belliqueuses sont occupées à se défendre elles-mêmes; et ne le fussent-elles pas, qui peut me faire offense? »

Toi, Seigneur, qui ne souffres pas que ta gloire soit usurpée par celui qui mesure sa propre force au gré de son orgueil et de sa colère; vois comme ce superbe ennemi a dans sa victoire dégradé tes autels! Ne souffre pas qu'il opprime ainsi les tiens, qu'il nourrisse de leurs cadavres les bêtes féroces, qu'il atteste sa haine dans leur sang répandu, et qu'après cet outrage il dise : Où est le Dieu de ces hommes? de qui se cache-t-il?...

Il a levé la tête, ce puissant qui te porte si grande haine; il a tenu conseil pour notre ruine, et contre nous ont machiné ceux qui assistaient à ce conseil. « Venez, ont-ils dit; et, sur la mer houleuse, faisons un grand lac de leur sang; détruisons cette race et le nom du Christ avec elle; et, partageant leurs dépouilles, rassasions nos yeux de leur mort. »

De l'Asie et de la merveilleuse Égypte sont venus des Arabes, des Africains légers, et ceux que la Grèce leur a mal associés, guerriers à la fière encolure, d'une grande force et en nombre infini. Ils ont osé promettre d'incendier nos frontières, de mettre à mort par l'épée notre jeunesse, de prendre nos jeunes enfants et nos vierges, et de souiller la gloire, la pureté de celles-ci...

Les grands se sont troublés; les forts, les puissants se sont rendus avec effroi; et toi, ô Dieu, comme la roue du vanneur jette les barbes de l'épi au souffle impétueux du vent, tu as livré ces méchants, qui, fugitifs par milliers, se pâmaient devant un seul homme. Tel qu'un feu embrase les forêts et sur leurs épaisses cimes a répandu sa flamme, tel, dans ta colère et tes foudres, tu les as suivis, et tu as couvert leur face de honte...

90. — Le Génie des tempêtes. (Le Camoëns, *Lusiades*, ch. v.)

Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes. Assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage, qui obscurcit les airs, se montre au-dessus de nos têtes et jette l'effroi dans nos cœurs.

La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. « Dieu puissant! m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête. »

Je finissais à peine : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse; sa chevelure est chargée de terre et de gravier; ses lèvres sont noires, ses dents livides; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écria-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête? Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais!

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir... Eh bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines que vous soumettrez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots...

« Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence ; et ce châtiment ne sera que le prélude des malheurs que l'avenir vous prépare. Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux désastres ; la mort sera le moindre de vos maux. »

Il continuait ses horribles prédictions. « Qui es-tu, monstre, lui dis-je en m'élançant vers lui ; quel démon vient de nous parler par ta bouche ? »

L'affreux géant jette sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hideuses se séparent avec effort et laissent échapper un cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée : « Je suis le *Génie des tempêtes;* j'anime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et les Pomponius, qu'aucun des savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace...

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui avance au milieu de ces vastes ondes ; et pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son humide ceinture. »

A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges, qui nous avaient servi de guides jusqu'à ces bords éloignés, et je priai Dieu de détourner les malheurs dont le cruel Adamastor avait menacé notre avenir. »

---

91. — Les pasteurs de Bethléem. (Lope de Véga, *Poésies diverses.*)

La Vierge Marie s'adresse à l'enfant Jésus couché dans la crèche :

De Bethléem enfant divin,
Dans la paille de votre crèche
La rose encore est douce et fraîche,
Et le fiel sera pour demain.

Dormez, doux trésor de ma vie,
Ne pleurez pas; car à l'instant
Le loup viendra s'il vous entend.
Dormez, Cher Agneau, je vous prie.

Que votre petit corps repose
Sur ce lit humide et malsain;
Pour vous tout n'est encor que rose,
Et le fiel sera pour demain.

Oui, cette paille est blanche et fine,
Et douce encore à votre front;
Hélas! ils vous la changeront
Demain en couronne d'épine.

Le moment présent est à nous;
Ce qui demain peut vous attendre,
Moi, je ne veux pas vous l'apprendre...
Peut-être, hélas! le savez-vous.
. . . .

---

92. — Origine du fameux Don Quichotte.
(CERVANTES, *Don Quichotte*, ch. I.)

Dans une contrée d'Espagne qu'on appelle la Manche, vivait, il n'y a pas longtemps, un gentilhomme, de ceux qui ont une lance au râtelier, une vieille rondache[1], un roussin maigre et quelques chiens de chasse. Un morceau de viande dans la marmite, plus souvent bœuf que mouton; une galimafrée le soir, du reste du dîner; le vendredi des lentilles, et quelques pigeons de plus le dimanche, consumaient les trois quarts de son revenu. Le reste était pour la dépense des habits, qui consistaient en un jupon de beau drap, avec des chausses de velours et les mules de même, pour les jours de fête; et les autres jours, c'était un bon habit de drap du pays. Il y avait chez lui une espèce de gouvernante qui avait, quoi qu'elle en dît, un peu plus de quarante ans, et une nièce qui n'en avait pas encore vingt, avec un valet qui servait à la maison et aux champs, qui pansait le roussin et allait au bois.

L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il

[1] *Rondache*, grand bouclier dont se servaient principalement les chevaliers errants.

était d'une complexion robuste et vigoureuse, maigre de visage et le corps sec et décharné; fort matineux et grand chasseur. Les jours que notre gentilhomme ne savait que faire, ce qui arrivait pour le moins les trois quarts de l'année, il s'amusait à lire des livres de chevalerie, mais avec tant d'attachement et de plaisir, qu'il en oublia entièrement la chasse et le soin des affaires. Il en vint même à tel point d'entêtement, qu'on dit qu'il vendit plusieurs pièces de terre pour acheter des romans, et fit si bien qu'il en remplit sa maison. De cette grande quantité de livres, il n'y en eut point qui fût si à son goût que les ouvrages du célèbre Félicien de Sylva. Il était enchanté de la pureté de son style, et tous ces galimatias embrouillés lui paraissaient des merveilles. Surtout il ne pouvait se lasser de lire et d'admirer ses lettres, dont voici un des plus beaux endroits : « Les hauts cieux, qui de votre divinité divinement avec les étoiles vous fortifient et vous font mériter le mérite que mérite votre grandeur. » Parmi ces beaux raisonnements, notre pauvre gentilhomme perdait insensiblement la raison; et il se donnait la torture pour en trouver le sens, les admirant d'autant plus qu'il n'y pouvait rien comprendre. Il ne s'accommodait pas des blessures que don Bélianis faisait et recevait, s'imaginant que quelque excellents que pussent être les chirurgiens qui les pansaient, il ne se pouvait qu'il en restât d'étranges cicatrices. Cependant il estimait fort l'auteur de ce roman; il fut plusieurs fois tenté d'achever son livre, qui s'interrompait tout court au récit d'une admirable aventure. Il l'aurait fait sans doute, et même avec succès, s'il n'avait point eu d'autres fantaisies dans la tête...

Il crut ne pouvoir mieux faire pour le bien de l'État et pour sa propre gloire que de se faire chevalier errant, et d'aller par le monde chercher des aventures, réparant toutes sortes d'injustices, et s'exposant à tant de dangers, qu'il en acquît une gloire immortelle. Il s'imaginait, le pauvre gentilhomme, se voir déjà couronné par la force de son bras, et que c'était le moins qu'il pût prétendre que l'empire de Trébizonde.

LITTÉRATURE ANGLAISE

93. — Hamlet et le spectre de son père.

(SHAKESPEARE, *Hamlet.*)

HAMLET. — Anges et ministres du salut, protégez-nous! Es-tu un esprit de lumière ou une âme proscrite? apportes-tu avec toi les parfums du ciel ou les vapeurs de l'enfer? tes ntentions sont-elles innocentes ou criminelles? tu parais sous une forme si étrange, que j'ai besoin de t'interroger. Je t'appellerai Hamlet, mon roi, mon père, prince du Danemark. Oh! réponds-moi; ne me laisse pas languir dans cette fatale ignorance, mais parle; dis-moi pourquoi tes saints ossements, ensevelis dans la terre, ont déchiré leur linceul? Comment le tombeau, où nous t'avons vu reposer tranquillement, a-t-il brisé ses pesantes barrières de marbre pour t'ouvrir un passage? Que veut dire cet appareil? Pourquoi, fantôme inanimé, viens-tu ainsi avec une armure éclatante revoir les pâles rayons de la lune, attrister le calme des nuits, et nous contraindre, vils jouets de l'erreur, à nous fatiguer des conjectures qui accablent notre faible raison? Apprends-nous ton dessein; que veux-tu? que devons-nous faire?

LE SPECTRE. — Observe-moi bien.

HAMLET. — Oui, je t'observe.

LE SPECTRE. — L'heure est venue où je dois rentrer dans un séjour infect et dans les flammes dévorantes.

HAMLET. — Hélas! pauvre ombre!

LE SPECTRE. — Ce n'est pas ta pitié que je veux; mais écoute avec une sérieuse attention ce que je vais te révéler.

HAMLET. — Parle, je suis prêt à t'entendre.

LE SPECTRE. — Puisses-tu l'être aussi à me venger quand tu m'auras entendu!

HAMLET. — Venger, qui?

LE SPECTRE. — Je suis l'ombre de ton père, condamnée pour un certain temps à errer la nuit et à languir le jour au milieu des flammes, jusqu'à ce que le feu ait consumé et purifié

les souillures de ma vie! Ah! s'il m'était permis de t'apprendre les secrets de ma triste prison, je pourrais te faire un récit dont le moindre mot remplirait ton âme d'horreur et glacerait ton jeune sang dans tes veines; tes yeux étincelants comme l'astre du jour se glaceraient dans leurs orbites; tes cheveux épars se dresseraient sur ton front, et tout ton poil se hérisserait. Mais cet éternel mystère ne doit pas être confié aux oreilles d'un mortel; écoute seulement, écoute ce que je puis te dire : si jamais tu aimas ton père...

HAMLET. — Grand Dieu!...

LE SPECTRE. — Venge un lâche et détestable parricide.

HAMLET. — Un parricide?

LE SPECTRE. — Oui, le plus affreux, le plus exécrable, le plus inouï des parricides.

HAMLET. — Hâte-toi de m'instruire, et bientôt, d'un élan aussi rapide que l'essor de l'imagination, je vole à la vengeance.

LE SPECTRE. — Je te vois tel que je l'espérais, et tu serais sans doute plus froid que l'herbe impure qui rampe au bord des marais, si tu ne frémissais d'horreur. Maintenant, Hamlet, écoute : on a répandu le bruit que, paisiblement endormi dans mon jardin, un serpent me frappa de son dard; ainsi tout le Danemark est grossièrement abusé par un récit imposteur de ma mort; mais apprends, noble jeune homme, que le serpent qui arracha la vie à ton père porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET. — O soupçon prophétique, mon oncle!...

LE SPECTRE. — Il me semble que déjà je sens l'air du matin... Abrégeons... Comme je dormais dans mon jardin, selon ma coutume, pour éviter les feux du jour, ton oncle saisit l'instant de mon repos; et, avec un flacon plein des sucs mortels de la ciguë, il versa au fond de mon oreille cet homicide poison. Ainsi, pendant mon sommeil, la main d'un frère trancha mes jours au sein de mes erreurs, avant que j'eusse pu les expier, et m'envoya rendre compte au Juge suprême, avec tout le poids de mes iniquités sur ma tête.

HAMLET. — O horreur! horreur!

LE SPECTRE. — Si tu n'as pas un cœur dénaturé, ne laisse point ce forfait impuni. Reçois mes adieux une dernière fois : le ver luisant annonce l'approche de l'aurore, et ses feux inutiles commencent à pâlir. Adieu! adieu! adieu! souviens-toi de moi!

HAMLET. — O vous, puissances du ciel! ô terre! et que

dirai-je encore? dois-je aussi invoquer l'enfer? O lâche attentat! ne te brise pas, ô mon cœur! et vous, mes membres, ne vous glacez pas dans cet instant fatal, mais soutenez mon corps défaillant. Me souvenir de toi!... Oui, chère ombre, tant que la mémoire aura un asile dans ma tête éperdue. Me souvenir de toi!... Oui, j'arracherai de mon cœur toutes les pensées frivoles, toutes les maximes des livres, toutes les impressions, toutes les images que la jeunesse ou la méditation y ont gravées, et ton ordre, empreint dans mon cerveau en traits ineffaçables, y restera seul et sans mélange de profanes souvenirs.

---

94. — Satan dans le paradis terrestre.

(MILTON, *Paradis perdu.*)

... Satan poursuit sa route et s'approche de la limite d'Éden. Le délicieux paradis, maintenant plus près, couronne de son vert enclos, comme d'un boulevard champêtre, le sommet aplati d'une solitude escarpée... Sur sa cime, croissent à une insurmontable hauteur les plus hautes futaies de cèdres, de pins, de sapins, de palmiers; et comme leurs rangs superposent ombrages sur ombrages, ils forment un théâtre de forêts de l'aspect le plus majestueux. Cependant, plus haut encore que leurs cimes, montait la muraille verdoyante du paradis : elle ouvrait à notre premier père une vaste perspective sur les contrées environnantes de son vaste empire.

Et plus haut que cette muraille, qui s'étendait circulairement au-dessous de lui, apparaissait un cercle des arbres les meilleurs et chargés des plus beaux fruits. Les fleurs et les fruits dorés formaient un riche émail de couleurs mêlées; le soleil y imprimait ses rayons avec plus de plaisir que dans un beau nuage du soir, ou dans l'arc humide lorsque Dieu arrose la terre.

Tel était ce charmant paysage. A mesure que Satan s'en approche, il passe d'un air pur dans un air plus pur qui inspire au cœur des délices et des joies printanières, capables de chasser toute tristesse, hors celle du désespoir. De douces brises, secouant leurs ailes odoriférantes, dispensaient des

parfums naturels, et révélaient les lieux auxquels elles dérobaient ces dépouilles embaumées.

Pensif et avec lenteur, Satan a gravi le flanc de la colline sauvage et escarpée; mais bientôt il ne trouve plus de route pour aller plus loin, tant les épines entrelacées comme une haie continue et l'exubérance des buissons ferment toute issue à l'homme ou à la bête qui prend ce chemin.

Le paradis n'avait qu'une porte, et elle regardait l'orient du côté opposé : ce que l'archifélon ayant vu, il dédaigna l'entrée véritable; par mépris, d'un seul bond léger, il franchit toute l'enceinte de la colline et de la plus haute muraille, et tombe en dedans sur ses pieds.

Comme un loup rôdant, contraint par la faim de chercher les nouvelles traces d'une proie, guette les lieux où les pasteurs ont enfermé leurs troupeaux dans les parcs, le soir, au milieu des champs, il saute facilement par-dessus les claies dans les bergeries; ou comme un voleur âpre à débarrasser de son trésor un riche citadin dont les portes épaisses, barrées et verrouillées, ne redoutent aucun assaut, il grimpe aux fenêtres et sur les toits : ainsi le premier grand voleur escalade le bercail de Dieu; ainsi depuis escaladèrent son Église les impurs mercenaires.

Satan s'envola, et sur l'arbre de vie (l'arbre placé au milieu du paradis) il se posa, semblable à un cormoran. Il n'y regagna pas la véritable vie, mais il médita la mort de ceux qui vivaient.

L'ennemi vit sans plaisir tous les plaisirs, toutes les créatures nouvelles et étranges à la vue. Deux êtres, d'une forme bien plus noble, d'une stature élevée, droits comme la divinité, vêtus de leur dignité native, paraissent dans leur simple majesté, maîtres de toutes les créatures et dignes de l'empire. Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glorieux auteur, avec la raison, la sagesse, la sainteté sévère et pure; sévère, mais placée dans cette véritable liberté filiale qui fait la véritable autorité dans les hommes...

Le triste Satan, encore dans l'étonnement où il avait été d'abord, put à peine recouvrer sa parole faiblie : « O enfer! qu'est-ce que mes yeux voient avec douleur? A notre place et si haut dans le bonheur sont élevées des créatures d'une autre substance, nées de la terre peut-être et non purs esprits, cependant peu inférieures aux brillants esprits célestes. Mes pensées s'attachent à elles avec surprise; je pourrais les aimer,

tant la divine ressemblance éclate vivement en elles, et tant la main qui les pétrit a répandu de grâce sur leur forme!

« Ah! couple charmant, vous ne vous doutez guère comme votre changement approche! Toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur, malheur d'autant plus grand, que vous goûtez maintenant plus de joie... Non que je sois votre ennemi décidé; je pourrais avoir pitié de vous, ainsi abandonnés, bien que de moi on n'ait pas eu pitié. Je cherche à contracter avec vous une alliance, une amitié mutuelle, si étroite, si resserrée, qu'à l'avenir j'habite avec vous ou que vous habitiez avec moi.

« Ma demeure ne plaira peut-être pas à vos sens autant que ce beau paradis; cependant, telle qu'elle est, acceptez-la : c'est l'ouvrage de votre Créateur; il me donna ce qu'à mon tour libéralement je donne. L'enfer, pour vous recevoir tous les deux, ouvrira ses plus larges portes, et enverra au-devant de vous tous ses rois. Là, vous aurez la place que vous n'auriez pas dans ces enceintes étroites, pour loger votre nombreuse postérité. » Ainsi l'ennemi s'exprime, et, par la nécessité (prétexte des tyrans), excuse son projet diabolique.

De sa haute station dans le grand arbre, il s'abat parmi le troupeau folâtre des quadrupèdes : lui-même, devenu tantôt l'un, tantôt l'autre, selon que leur forme sert mieux à ses desseins, il voit de près sa proie; il épie, sans être découvert, ce qu'il peut apprendre encore de l'état de ces deux époux par leurs paroles ou par leurs actions. Il marche autour d'eux, lion à l'œil étincelant; il les suit comme un tigre, lequel a découvert par hasard deux jeunes faons jouant à la lisière d'une forêt : la bête cruelle se rase, se relève, change souvent la couche de son guet; comme un ennemi, il choisit le terrain d'où, s'élançant, il puisse saisir plus sûrement les deux jolis faons, chacun dans une de ses griffes.

---

95. — Le Messie. (Pope, *Églogue sacrée.*)

Filles de Jérusalem! entonnez le cantique, et que vos sublimes accords répondent à la majesté du sujet! Le cristal des fontaines, l'ombre des forêts, les songes du Pinde n'ont plus de charmes pour moi... O Toi, qui touchas d'un charbon ardent de l'autel les lèvres d'Isaïe, daigne animer ma faible voix...

Transporté en esprit dans les âges futurs, le prophète s'écrie : « Une Vierge concevra, une Vierge enfantera un fils. » Je vois de la tige de Jessé sortir un rejeton; cette Fleur sacrée remplira le ciel de ses parfums; l'Esprit céleste agitera doucement ses feuilles, et la colombe mystique descendra sur son sommet. Cieux, faites descendre cette rosée précieuse dans le silence respectueux de toute la nature.

Ce rameau solitaire donnera la force aux faibles, la santé aux malades, un asile contre la tempête et de l'ombrage contre la chaleur. Tous les crimes cesseront, et l'ancienne fraude succombera; la justice reparaîtra; la paix étendra sur tout l'univers sa branche d'olivier, et l'innocence ingénue redescendra du ciel.

Temps, précipitez votre course rapide, et amenez le jour de l'Éternel! Venez, divin Enfant, venez!...

Quel cri s'est fait entendre au désert? Préparez la voie... Un Dieu vient, un Dieu!... Les échos des montagnes répètent : Un Dieu! un Dieu!... La gloire de l'Éternel descend sur toi, ô Terre; reçois ce don ineffable. Montagnes, abaissez-vous; cèdres, inclinez-vous pour lui rendre hommage : que les rochers s'amollissent, et que les fleuves rapides se répandent en torrents...

Le Sauveur vient!... Sourds, écoutez-le; aveugles, voyez! Il rendra la vue à ceux dont les yeux sont couverts d'épaisses ténèbres; il charmera l'oreille jusque-là insensible par les accords d'une harmonie nouvelle; le muet chantera les louanges de son libérateur, et les pieds du boiteux recouvreront l'agilité du faon. Ce vaste univers n'entendra plus ni soupirs ni murmures, et toute larme sera essuyée des yeux; la mort se verra liée d'une chaîne d'airain, et l'ange des ténèbres frémira éternellement sous les rênes de son empire.

Les mers s'épuiseront, le ciel sera dissous, les rochers seront réduits en poudre et les montagnes périront; mais la parole du Maître de la nature est immuable; ton trône, ô Jérusalem, est immortel : c'est le règne du Messie qui t'avait été promis.

---

96. — Spectacle du ciel. (Young, *Nuits.*)

L'âme est faite pour voyager dans les cieux. C'est là qu'échappée de sa prison et dégagée des liens de la terre, elle

peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés et saisir la vraie grandeur, sans crainte d'être déçue par l'illusion; dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle même. Leur grandeur l'avertit de la sienne; elle devine l'art mystérieux qui arrange ces globes dans un ordre si harmonique; elle juge en maître éclairé les lois de leurs mouvements divers. Fière et étonnée d'elle-même, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'avoue avec un juste orgueil son origine. Au milieu de ces astres, elle s'y sent plus forte et plus vivante, et reporte dans le lieu de son exil des sentiments plus dignes de son illustre patrie...

Avec quelle ivresse délicieuse je me promène sans me lasser au milieu de tous ces globes! Je rencontre Dieu dans chacun d'eux, et je frémis de me voir devant ses regards. Brillants citoyens des airs, quelles impressions lumineuses vous portez dans mon âme! quelle fécondité vous donnez à mes pensées!... A chaque regard que je jette sur vous, je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo, ne sens-tu pas comme moi, dans ta pensée, une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps?

Ces sphères qui en mesurent le cours me donnent l'idée et l'espoir de l'immortalité; cet espace sans limites, que parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux et va se peindre sur l'âme qui la conçoit sans fatigue.

Mortels, étudiez souvent la vérité dans ces astres; unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs et plus effrayants sillonneront le sein d'une nuit plus profonde, lorsque ces monuments éclatants d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux.

Oh! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici? Quand pourrai-je contempler en toi le modèle de la création et ne plus m'étonner ici de sa faible copie? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi? Quand mon âme ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair et rendue à tes bras paternels, goûter dans ton sein le bonheur?

---

97. — Le cimetière de campagne.

(Gray, *Élégie.*)

Le jour tombe, la cloche annonce qu'il expire;
Du repos, du sommeil, tout va suivre la loi :
Tout le peuple des champs au hameau se retire,
Et livre l'univers aux ténèbres, à moi.

L'horizon disparaît, il s'efface; la terre,
Dans son calme profond, semble un vaste tombeau;
Tout se tait, excepté l'insecte solitaire
Dont le bourdonnement assoupit le hameau...

Sous l'ombrage flétri des saules et des hêtres,
J'arrive dans un champ noirci par un long deuil :
C'est là que du hameau sont couchés les ancêtres;
Là, chacun dort serré dans un étroit cercueil.

Le souffle parfumé de l'aurore naissante,
Les cris de mille oiseaux dans les airs répandus,
Et du coq vigilant la trompette bruyante,
De ce dernier sommeil ne les réveillent plus.

Ils ne reverront plus l'active ménagère
Préparer, au matin, leur modeste repas;
Et le soir, leurs enfants, troupe aimable et légère,
Disputer leurs baisers en volant dans leurs bras...

N'allez pas, grands du monde, et vous, riches des villes.
Dédaigner leur bonheur et leur obscurité;
Leurs plaisirs étaient vrais et leurs travaux utiles,
Les annales du pauvre ont aussi leur beauté...

Là vous ne verrez point de tombeaux magnifiques
Attester de leurs noms le néant et l'orgueil;
Le temple n'a point vu ses modestes portiques
Ornés de leurs blasons et vêtus de leur deuil.

. . . .

Pour moi qui trace ici, d'une main attendrie,
De ces mortels obscurs et la vie et la mort,
Amené dans ces lieux par la mélancolie,
Si quelque voyageur s'informe de mon sort,

Un vieillard du canton lui répondra peut-être :
« Souvent nous l'avons vu, dès la pointe du jour,
Seul, errant au hasard dans ce séjour champêtre,
Du soleil sur ce roc attendre le retour.

« Sous ce saule pleureur, dont le pâle feuillage
Vers la terre incliné s'arrondit en berceau,
Couché nonchalamment sur le bord du rivage,
Il semblait goutte à goutte épier le ruisseau...

« Un jour, je l'attendais : mon attente fut vaine,
Il ne vint point s'asseoir sous son arbre chéri;
Le lendemain encore il manqua dans la plaine,
Le ruisseau ne vit point arriver son ami.

« Enfin le jour d'après, devers le cimetière,
Nous vîmes lentement cheminer un cercueil...
O vous qui savez lire, approchez de la pierre;
Lisez ces mots gravés au bas de ce tilleul...

« Étranger, respectez son obscure existence;
Ses fautes, ses vertus, dans ce terrible lieu
Tout est enseveli : sa tremblante espérance
Repose dans le sein de son père, de Dieu! »

---

98. — L'Océan. (BYRON, *Childe-Harold*, ch. III.)

Je me réveille en tressaillant : les vagues se soulèvent autour de moi; les vents remplissent l'air de leur voix; je pars... Où allons-nous? Je l'ignore; mais il n'est plus ce temps où mes yeux pouvaient être affligés ou réjouis par les rivages d'Albion disparaissant dans l'horizon lointain.

Encore une fois sur les mers! Oui, encore une fois! Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut à leur mugissement! qu'elles me conduisent avec toute leur vitesse, n'importe en quels lieux... Quand le mât du navire, près de se rompre, tremblerait comme le roseau, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route. Je suis comme une herbe marine, arrachée du rocher et lancée sur l'écume de l'océan, pour voguer à la merci des courants de l'abîme et du souffle de la tempête.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux océan! Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses : l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre; il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il

s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré.

Ses pas ne sont point imprimés sur ta face, tes domaines ne sont point une dépouille pour lui; tu le soulèves et tu le repousses loin de toi; le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes en te jouant aux lieux où il a placé toutes ses espérances. Son cadavre gît sur la plage, près du port où il voulait aborder...

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes; calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphir ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillonnant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites; tu es l'image de l'Éternel, le trône de l'Invisible... Ta vase, féconde elle-même, produit les monstres de l'abîme. Chaque région de la terre t'obéit; tu t'avances, terrible, impénétrable et solitaire.

Je t'ai toujours aimé, ô océan! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dans mon enfance, je jouais avec tes brisants; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes craintes me charmaient encore; car j'étais comme un de tes enfants : je me confiais gaiement à tes vagues, et je posais ma main sur ton humide crinière comme je le fais en ce moment.

---

99. — Harangues. (O'Connell.)

Aux évêques d'Irlande, qui venaient de manifester leur dévouement pour la cause du libérateur :

« Le peuple est avec vous, il ne vous a jamais trahis parce que vous lui avez toujours été fidèles. Le peuple a partagé joyeusement son morceau de pain avec ses prêtres; il leur a payé en dévouement et en respect ce qu'il ne pouvait leur payer en biens terrestres. Où trouverez-vous une hiérarchie pareille à celle de votre Église? Nous avons été dépouillés, persécutés, proscrits; le Saxon a répandu la désolation sur notre terre natale, et cependant, semblable aux superbes temples de Palmyre qui s'élèvent dans le désert, la hiérarchie d'Irlande apparaît toujours avec ses éblouissantes colonnes, les pieds sur

la terre, la tête dans les cieux. Les églises ont été ravagées, les ornements d'or ont été ravis, les murs mêmes ont été renversés, et toujours la hiérarchie surgit majestueuse, puissante et magnifique, comme les songes des archanges qui vivent dans cette éternité au sein de laquelle elle nous mène. Ah! je bénis la persécution, car elle a fait notre Église plus belle et plus sainte; les autels sacrés de la liberté s'élèveront sous ses portiques, et la jeune Irlande, espérance de la patrie, grandira sous son ombre en force et en vertu. »

Au meeting de Nenagh il s'écriait :

« Oh! dites-moi, la nature a-t-elle jamais peint avec plus d'amour un paysage semblable à celui qui nous entoure? Le mouvement majestueux et abondant du père des eaux, le puissant Shannon, qui, baignant cette vaste plaine, va caresser le pied des gigantesques montagnes à l'horizon; à gauche, ces mouvements gracieux de terrain qui vont se perdre dans des élévations infinies; toute cette ligne onduleuse, pleine de grandeur et de beauté, porte vers le ciel les aspirations de l'âme. Eh quoi! ces vertes et abondantes plaines, ces vallées productives, ces terres privilégiées de la fertilité seraient-elles donc toujours l'affreux théâtre de la guerre entre l'esclavage et l'oppresseur!... Où est le lâche qui ne serait pas prêt à périr pour un tel pays!... Enrôlez-vous donc tous avec moi pour obtenir le rappel; agissons comme un homme, et, le cœur plein de sentiments chrétiens, proclamons l'unanimité, la paix, la liberté civile et religieuse; faisons retentir ce cri d'un bout à l'autre de notre île chérie, bénie du ciel, fille de la mer; qu'elle devienne l'honneur de la terre... Vieille Irlande! et liberté! »

LITTÉRATURE ALLEMANDE

---

100. — Mort du Messie. (Klopstock, *Messiade,* ch. x.)

Klopstock dépeint ainsi les derniers moments du Rédempteur :

Un instant les couleurs de la vie ont reparu sur la face du Sauveur; mais bientôt elles pâlissent et disparaissent à jamais.

Ses joues décolorées, déjà marquées du visible sceau du trépas, se flétrissent davantage. Chargé du poids du jugement inexorable, sa tête auguste fléchit; elle retombe sur son cœur. En vain il s'efforce de la relever vers les cieux, elle retombe sur sa poitrine haletante de douleur.

Suspendus comme des voiles funèbres, les plus sombres nuages couvrent de leurs contours ténébreux le silencieux Calvaire. Telle s'arrondit, formidable et pleine d'horreur, la voûte funéraire...

Déjà les anges du trépas pleurent sous ces nuées : ils s'avancent d'un vol haut et terrible. Leur regard perçant darde la flamme dévorante; leur front menaçant annonce la destruction, et leur noir vêtement paraît tissu des ténèbres de l'abîme. Ils foulent de leurs pieds d'airain le coteau funèbre; un instant ils fixent leurs regards sur l'auguste Victime ; puis s'élevant, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, au-dessus de la croix, ils commencent autour d'elle leur vol retentissant... Ils portent les terreurs du Très-Haut; ils en répandent les torrents dans l'âme du Messie.

« Celui auquel tu t'immoles, Jéhovah, accepte ton holocauste divin!... Il est sans bornes, le courroux de celui dont la justice est l'essence! Toi-même tu te soumis à son infinie colère... Le cri de ton sang, dont la puissante voix appelle la clémence, ce cri du pardon est parvenu à son oreille divine; mais, hélas! il t'abandonne dans ton martyre, il t'abandonnera même à l'heure du trépas!... Peu d'instants encore, et ton dernier soupir a réconcilié les cieux! » Ainsi dit l'ange des vengeances, et soudain il détourne sa face où se peint l'épouvante.

En cet instant terrible, Jésus rouvrait sa mourante paupière; il élève vers les cieux son regard expirant, et d'une voix puissante laisse échapper une seule plainte, mais une plainte déchirante : *Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!...* Et les cieux consternés voilent leur face devant le redoutable mystère. Alors, et pour la dernière fois, un frémissement subit, terrible et fugitif effort de l'humaine nature, parcourt ses membres palpitants. Sa langue est brûlante des ardeurs du trépas; elle prononce avec peine ces paroles douloureuses : *J'ai soif!* Abreuvé d'une main barbare, il a soif encore; ses membres raidis frémissent à la fois, l'affreuse pâleur s'étend sur eux, son sang ruisselle, et l'Agneau s'écrie : *O mon Père! en tes mains je remets mon esprit!...* Puis : *Tout*

est consommé! Et sa tête auguste retombe sur son sein, et Jésus exhale son dernier soupir.

---

101. — Remords de Faust. (Gœthe, *Faust.*)

Au moment où Faust allait s'abandonner au désespoir, il entend les cloches qui annoncent le jour de Pâques et les chœurs qui, dans l'église voisine, annoncent cette sainte fête.

Le chœur des anges. — Le Christ est ressuscité! Réjouissez-vous, mortels, vous qui languissez en proie à des maux cruels, des infirmités héréditaires.

Faust. — Comme le bruit imposant de l'airain m'ébranle jusqu'au fond de l'âme! Annoncez-vous, cloches retentissantes, la première heure du jour de Pâques? Vous, chœurs, célébrez-vous déjà les chants consolateurs, ces chants que, dans la nuit du tombeau, les anges firent entendre quand ils descendirent du ciel pour commencer la nouvelle alliance?

Le chœur des femmes. — Nous avions embaumé son corps; nos mains fidèles lui avaient donné la sépulture; nous avions enveloppé ses membres d'un linceul avec un soin pieux, et maintenant, hélas! nous ne trouvons plus le Christ.

Le chœur des anges. — Le Christ est ressuscité! Gloire à celui qui, plein d'amour, a subi la salutaire, la fortifiante épreuve de la tribulation!

Faust. — Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler; j'écoute bien la nouvelle que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi... Je ne puis m'élancer dans la sphère d'où votre auguste nouvelle est descendue, et cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois, un rayon de l'amour divin descendait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et la prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur. Cette même cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentiments de l'enfance... Oh! faites-vous entendre encore, chants célestes! mes larmes coulent, je renais à la vie.

Le chœur des disciples. — Le Christ est ressuscité du sein de la corruption! Mortels, hâtez-vous de rompre vos liens. Célébrez sa gloire par vos actions : exercez votre charité, nourrissez vos frères, portez dans tous les pays la parole de Dieu, annoncez partout la félicité d'une autre vie, et votre divin Maître sera toujours avec vous, toujours vous l'aurez parmi vous sur la terre.

---

102. — Le comte de Hapsbourg.

(Schiller, *Poésies.*)

A Aix-la-Chapelle, au milieu de la salle antique du palais, le roi Rodolphe (de Hapsbourg), dans tout l'éclat de la splendeur impériale, est assis au banquet du couronnement. Le comte palatin du Rhin apporte les mets, le prince de Bohême verse le vin pétillant, et les sept Électeurs, groupés autour de Rodolphe, tels que le chœur des étoiles autour du soleil, s'empressent de remplir auprès du maître du monde les devoirs de leur charge.

Une foule joyeuse encombre les hautes galeries; ses cris d'allégresse s'unissent au bruit des clairons, car l'interrègne a été long et sanglant : un juge vient d'être donné au monde; le fer ne frappe plus aveuglément, et le faible, ami de la paix, n'a plus à craindre les vexations du puissant.

L'empereur saisit la coupe d'or, et promenant autour de lui des regards satisfaits : « La fête est brillante, dit-il; tout ici charme le cœur de votre roi; cependant je n'aperçois point de troubadour qui vienne émouvoir mon âme par des chants harmonieux et par les sublimes accents de la poésie. Tel a été mon plus vif plaisir depuis l'enfance, et l'empereur ne dédaigne pas ce qui fit les délices du chevalier. »

Et voilà qu'un troubadour, traversant le cercle des princes, s'avance, vêtu d'une robe traînante; ses cheveux brillent, argentés par de longues années. Dans les cordes dorées de sa lyre sommeille une douce harmonie : le troubadour célèbre les aventures, les exploits des guerriers; il chante tout ce qu'il y a de noble et de grand sur la terre, ce que l'âme désire, ce que rêve le cœur; mais quels chants seraient dignes d'un tel monarque, à sa fête la plus brillante!

« Je ne prescris rien au troubadour, répond Rodolphe en souriant; il appartient à un plus haut seigneur, à l'inspiration;

tel que le vent de la tempête dont on ignore l'origine, tel que le torrent dont la source est cachée, le chant d'un poète jaillit des profondeurs de son âme, et réveille les nobles sentiments assoupis dans le fond des cœurs. »

Et le troubadour, saisissant sa lyre, prélude par de puissants accords : « Un noble chevalier s'en allait sur la montagne poursuivre le chamois fugitif; son écuyer le suivait, portant les armes de la chasse : au moment où le chevalier, monté sur son fier coursier, allait entrer dans une prairie, il entend de loin tinter une clochette... C'était un prêtre, précédé de son clerc, et portant le corps du Seigneur.

« Et le comte mit pied à terre, se découvrit humblement la tête et adora avec une foi pieuse le Sauveur de tous les hommes; mais soudain il voit qu'un ruisseau qui traversait la prairie, grossi par les eaux du torrent, arrêtait les pas du prêtre; que ce zélé pasteur, déposant sur une pierre l'hostie sainte enveloppée d'un linge sacré, s'empressait d'ôter sa chaussure afin de traverser le ruisseau.

« — Que faites-vous? s'écrie le comte avec surprise.

« — Seigneur, je cours chez un homme mourant, qui soupire après la nourriture céleste; la planche qui servait à passer le ruisseau vient de céder à la violence des vagues, mais il ne faut pas que le mourant perde l'espérance du salut, et je vais nu-pieds traverser le torrent. »

« Alors le puissant comte le fait monter sur son beau cheval et lui présente la bride éclatante. Ainsi le prêtre pourra consoler le mourant qui l'attend, et ne manquera pas à son devoir sacré; et le chevalier poursuit sa chasse, monté sur le cheval de son écuyer, tandis que le ministre des autels achève son voyage. Le lendemain matin il vient exprimer au comte sa reconnaissance, en lui ramenant le cheval, qu'il tient modestement en laisse.

« — Que Dieu me garde, s'écrie le comte avec humilité, de reprendre jamais, pour le combat ou pour la chasse, un cheval qui a porté mon Créateur! Si vous ne pouvez le garder vous-même, qu'il soit consacré au service divin; car je l'ai donné à Celui de qui je tiens l'honneur, la vie, les biens et l'âme.

« — Eh bien! que puisse Dieu, le protecteur de tous, qui écoute la prière du faible, vous honorer dans ce monde et dans l'autre comme aujourd'hui vous l'honorez. Vous êtes un puissant comte, célèbre par vos exploits dans la Suisse. Six aimables filles fleurissent autour de vous. Puissent-elles, ajouta-

t-il avec inspiration, rapporter dans votre maison six couronnes, et perpétuer votre race! »

Et l'empereur, assis, semblait se reporter à des temps déjà loin... Tout à coup il fixe attentivement les yeux sur le troubadour, reconnaît en lui le prêtre et cache ses larmes avec son manteau de pourpre. Tous les yeux se portent sur le prince, et chacun bénit les décrets de la Providence.

---

103. — A ma sœur Sophie-Madeleine, enlevée par une mort prématurée. (LÉOPOLD DE STOLBERG, *Poésies.*)

J'ai versé sur toi des larmes de sang; oui, et mon cœur pleurait toujours lorsque mes yeux se glaçaient, semblables à la haine que jamais ne rafraîchit le souffle de la consolation.

Je ne m'étais pas longtemps bercé dans l'espérance que tu pouvais guérir... Ah! Dieu, elle succombe; mon âme succombe avec elle! Oh! souris-moi, héritière des cieux!

Souris une consolation à ton frère, de la plénitude de ton repos; une consolation mêlée de tristesse, car, voyageur que je suis encore, et faible, et dans le crépuscule de notre vallée, je ne pourrais supporter tes joies.

Toi, tu marches dans les hauts sentiers, à travers la pourpre des fêtes célestes. Tu approches en tressaillant du divin Soleil dont tu vois les rayons.

---

104. — Pétersbourg. (POUCHKINE.)

Sur le rivage, en face des flots solitaires, il (*Pierre le Grand*) se dressait plein de grandes pensées et regardait au loin. Devant lui, le fleuve roulait ses larges ondes, une pauvre barque luttait seule contre elles. Sur les rives couvertes de mousses et de fanges s'élevaient, par-ci par-là, de noires izbas, asile du pauvre Finnois; une forêt, impénétrable aux rayons d'un soleil voilé de brumes, murmurait à l'entour.

Et il pensait : D'ici nous menacerons le Suédois; ici une ville sera fondée pour le malheur d'un voisin orgueilleux. C'est ici que la nature nous oblige à ouvrir une fenêtre sur l'Europe, à poser un pied solide sur la mer; ici, sur des flots jusqu'alors inconnus, tous les pavillons viendront nous saluer et nous convierons le vaste monde à nos festins. »

Cent années se sont écoulées et la jeune cité, parure et orgueil du Nord, de l'ombre des bois, de la fange des marécages, s'élève triomphante et superbe ; là où naguère le pêcheur finnois, enfant d'une nature marâtre, seul sur les rivages plats, jetait dans des eaux ignorées son filet déchiré, là, maintenant, sur des rivages pleins de vie, se dressent les groupes élégants des palais et des tours ; les navires, en foule, de toutes les parties du monde, se dirigent vers des quais somptueux ; la Néva s'est revêtue de granit, des ponts se sont suspendus sur les eaux ; les îles se sont couvertes de parcs verdoyants, et devant la jeune capitale, Moscou a incliné sa tête, comme devant une nouvelle impératrice, une veuve couronnée.

Je t'aime, création de Pierre, j'aime ton aspect sévère et élégant, j'aime le cours majestueux de la Néva, le granit de tes bords, les grilles forgées de tes enceintes, le crépuscule clair de tes nuits mélancoliques, cette lumière sans lune avec laquelle dans ma chambre je puis écrire ou lire sans lampe ; j'aime les grandes masses endormies de tes rues désertes et l'aiguille étincelante de l'Amirauté.

Sans laisser l'obscurité envahir les cieux dorés, une aurore se hâte de remplacer l'autre, après avoir laissé une demi-heure à la nuit. J'aime, par tes rudes hivers, ton atmosphère immobile, et ton gel, la course des traîneaux, et le long de la large Néva ces visages de vierges plus clairs que les roses. J'aime les mouvements guerriers de tes champs de manœuvre, la beauté uniforme des régiments et des escadrons dans leur démarche ondoyante, les lambeaux de leurs étendards victorieux, les reflets de leurs casques de cuivre, transpercés dans le combat. J'aime, ô capitale guerrière, la fumée et le tonnerre de ta forteresse quand la tsarine du Nord donne un fils à la maison impériale, ou célèbre une nouvelle victoire sur l'ennemi, ou quand la Néva, brisant ses glaces, les porte vers la mer et frémit de joie à l'approche du printemps.

(*Poésies.*)

---

105. — Paris. (KARAMZINE.)

Paris, 2 avril 1790.

Je suis à Paris ! Cette pensée produit dans mon âme je ne sais quelle agitation particulière, rapide, inexplicable, charmante... « Je suis à Paris ! » me dis-je à moi-même, et je cours de rue en rue, des Tuileries aux Champs-Élysées ; sou-

dain je m'arrête, je regarde tout avec une curiosité inattendue : les maisons, les voitures, les gens et mille idées s'éveillent dans ma tête. Ce qui m'était connu par des descriptions, je le vois à présent de mes propres yeux, je me réjouis et je m'égaye du vivant tableau qu'offre la plus grande et la plus célèbre ville du monde, ville merveilleuse, unique par la variété de ses spectacles.

Cinq journées ont passé pour moi comme cinq heures, dans le bruit, dans la foule, dans les théâtres, dans l'enceinte magique du Palais-Royal. Mon âme est pleine de vives impressions ; mais je ne puis m'en rendre compte moi-même, et je ne suis pas en état de vous dire quelque chose de suivi à propos de Paris. Laissez ma curiosité se rassasier. Ensuite viendra le moment d'apprécier, de décrire, de louer, de critiquer. A présent je ne remarquerai qu'une chose qui me paraît le trait principal de Paris : la vivacité inouïe du peuple dans ses mouvements, sa promptitude surprenante à parler et à agir. Le système des tourbillons de Descartes n'a pu prendre naissance que dans la tête d'un habitant de Paris. Ici tout le monde se précipite vers un but quelconque. Tout le monde a l'air de se poursuivre mutuellement : on donne la chasse aux pensées, on les attrape au vol; on pressent ce que vous voulez dire, afin de vous expédier le plus tôt possible. Quel étrange contraste, par exemple, avec les graves Suisses, qui vont toujours à pas mesurés, vous écoutent avec la plus grande attention, si bien que l'homme timide, modeste, en rougit; qui vous écoutent même encore alors que vous avez cessé de parler; qui pèsent vos mots et répondent avec tant de lenteur, tant de prudence, par crainte de ne pas vous comprendre. L'habitant de Paris, lui, veut toujours deviner. Vous n'avez pas fini votre question, qu'il vous a fait entendre sa réponse, s'est incliné et a disparu.

(*Lettres d'un voyageur russe,* traduction de M. Legrelle.)

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

Histoire des Littératures anciennes.

2e PARTIE : LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE LATINE

1re PARTIE : LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

2e PARTIE : LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

Histoire des Littératures modernes étrangères.

LITTÉRATURE ITALIENNE

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

LITTÉRATURE ANGLAISE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

LITTÉRATURE RUSSE

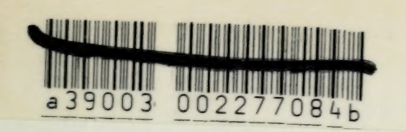
MORCEAUX CHOISIS

LITTÉRATURES ANCIENNES

LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES

28570. — Tours, impr. Mame.




a39003 002277084b

